

La chevauchée vers l'empire

ggulden,Conn

VISIT...

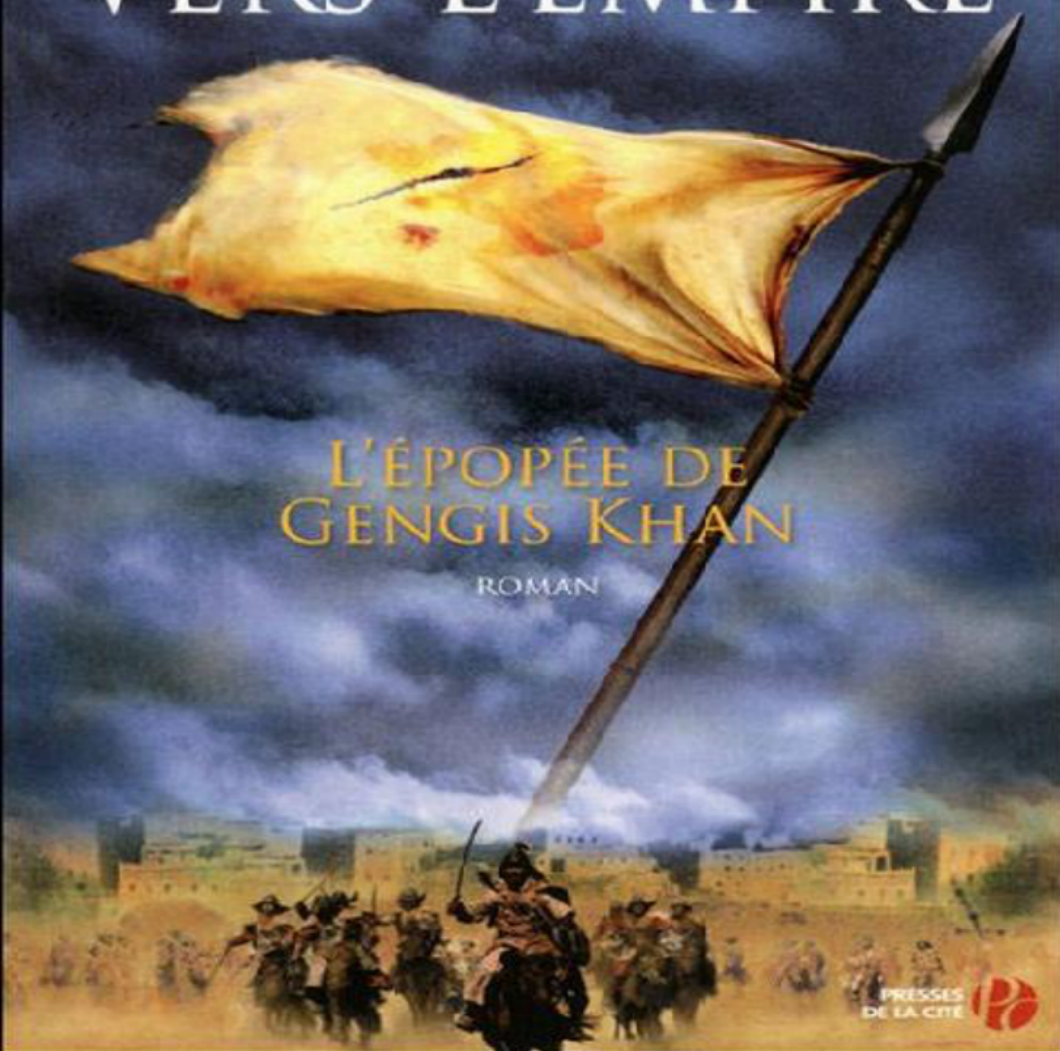
LANZAROTE
Caliente.COM

CONN IGGULDEN

LA CHEVAUCHÉE VERS L'EMPIRE

L'ÉPOPÉE DE
GENGIS KHAN

ROMAN



PRESSES
DE LA CITÉ



Conn Iggulden

LA CHEVAUCHÉE VERS L'EMPIRE

L'épopée de Gengis Khan

* * *

Roman

*Traduit de l'anglais
par Jacques Martinache*



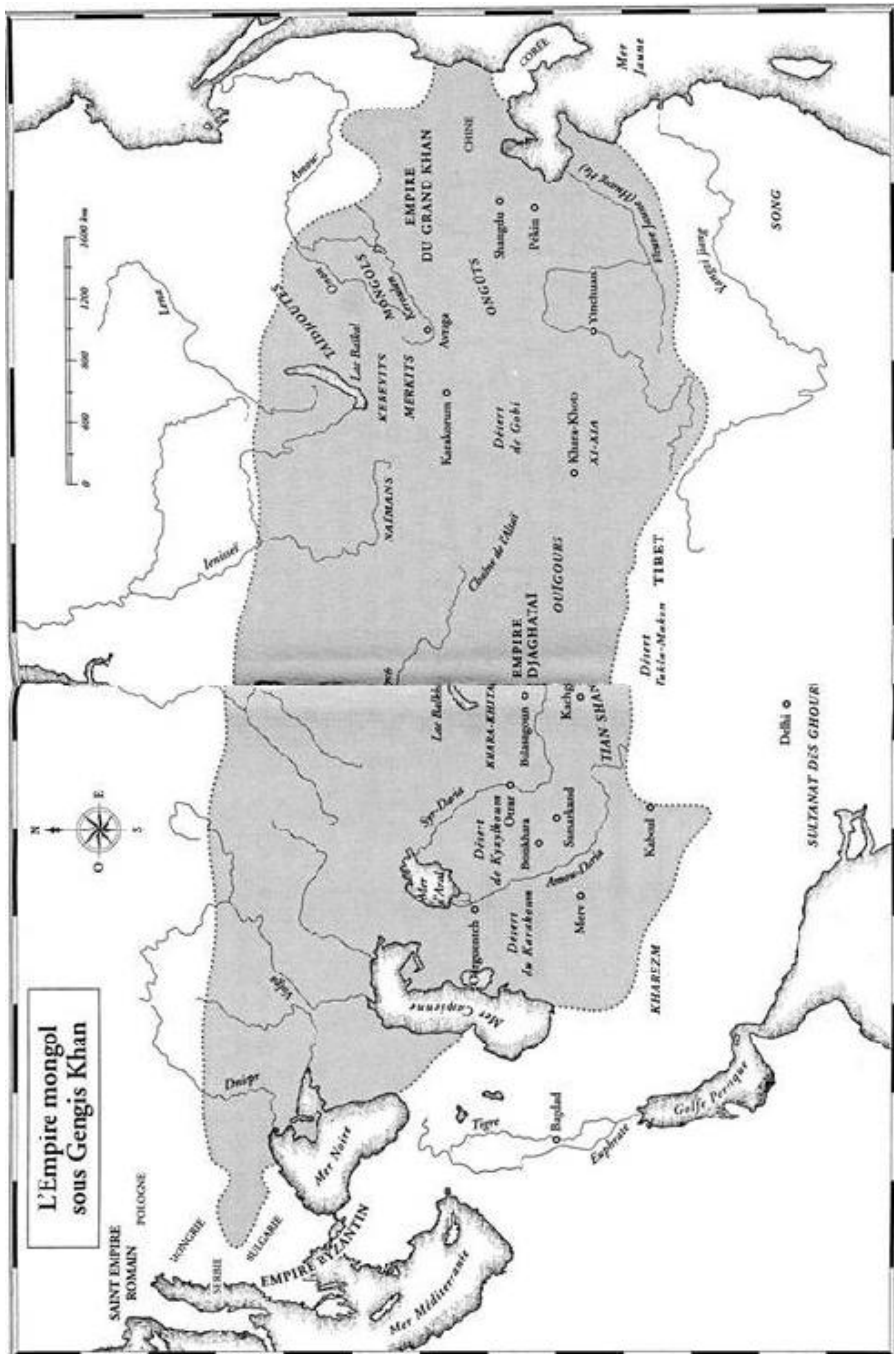
PRESSES DE LA CITÉ

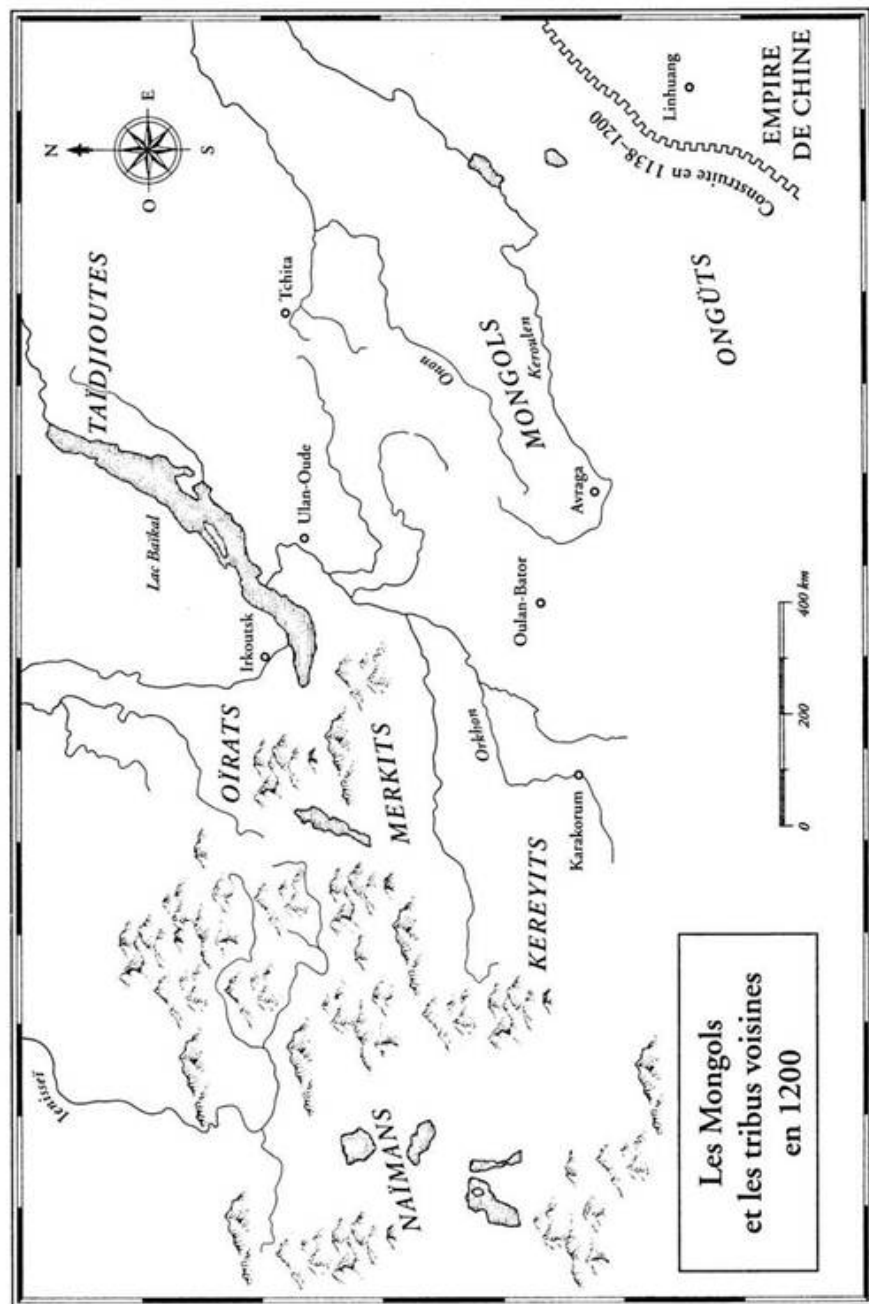
Titre original :

Bones of the Hills

À mon fils, Arthur

L'Empire mongol sous Gengis Khan





Prologue

Le feu rugissait au centre du cercle. Tout autour, parmi les ombres tremblantes, des formes sombres bondissaient et dansaient en brandissant des sabres. Elles faisaient tourbillonner leurs robes et hurlaient par-dessus d'autres voix émettant des ululements aigus. Des hommes assis tenaient sur leurs genoux des instruments à cordes dont ils tiraient des airs rythmés par les battements de leurs pieds.

Devant le feu étaient alignés des guerriers mongols à genoux, la poitrine nue, les mains liées dans le dos. Tous montraient un visage impavide à leurs ravisseurs triomphants. Kurkhask, leur officier, s'était sauvagement défendu pendant la bataille. Une croûte de sang recouvrait sa bouche et son œil droit, enflé, était à demi fermé. Il avait connu pire. Kurkhask était fier de la manière dont ses compagnons refusaient de montrer leur peur. Il regardait les hommes du désert à la peau sombre pousser leurs incantations vers les étoiles en agitant des lames courbes tachées du sang de guerriers qui avaient été ses amis. Quelle race étrange, ces hommes qui entouraient leur tête de plusieurs couches de tissu et portaient des tuniques flottantes sur des pantalons amples ! Barbus, pour la plupart, de sorte que la bouche semblait n'être qu'une entaille rouge dans des poils noirs. Plus grands et plus musclés que les Mongols, ils avaient une curieuse odeur épicée et beaucoup d'entre eux mastiquaient des racines sombres, crachaient par terre à leurs pieds des sortes de caillots bruns. Kurkhask cachait le dégoût qu'ils lui inspiraient tandis que leurs cris et leurs mouvements devenaient frénétiques.

L'officier mongol secoua la tête avec lassitude. Il avait été trop confiant, il le savait maintenant. Les vingt hommes que Temüge avait envoyés avec lui étaient tous aguerris, mais ils ne formaient pas un groupe de razzia. En tentant de protéger les chariots de présents et de pots-de-vin, ils avaient réagi trop lentement. Kurkhask songea aux derniers mois écoulés et se dit que le caractère pacifique de sa mission avait endormi sa vigilance. Ses hommes et lui s'étaient retrouvés dans une contrée de hautes passes montagneuses. Ils avaient traversé des vallées semées de champs épars, avaient échangé de modestes cadeaux avec des paysans d'une extrême pauvreté. Le gibier était toutefois abondant et ses hommes avaient rôti des cerfs gras sur leurs feux. Le soir où les paysans avaient tendu le bras vers les hauteurs, en signe d'avertissement, il n'avait pas compris. Il n'avait eu aucune querelle

avec les tribus des montagnes mais, à la nuit tombée, une bande de guerriers avait surgi de l'obscurité et taillé en pièces les hommes endormis.

Kurkhask ferma brièvement les yeux. Seuls huit de ses compagnons avaient survécu et il n'avait pas vu son fils aîné depuis le début du combat. Le jeune garçon avait été envoyé en éclaireur et Kurkhask espérait qu'il échapperait à la mort pour rapporter les événements au khan. Il n'avait que cette pensée pour le réconforter dans son amertume et sa haine.

Les hommes de la montagne avaient pillé les chariots de babioles, s'étaient emparés de l'argent et du jade. En les regardant à la dérobée, Kurkhask vit que nombre d'entre eux portaient maintenant des deels mongols maculés de sang.

Leurs incantations s'amplifièrent jusqu'à ce qu'ils aient l'écume à la bouche. Kurkhask redressa la tête lorsque le chef de la tribu dégaina un sabre et s'approcha des prisonniers en éructant. Kurkhask échangea des regards avec ses compagnons.

— Avant demain, nous rejoindrons les esprits et nous verrons les collines de chez nous, leur dit-il d'une voix forte. Le khan apprendra notre sort. Il balaiera cette terre.

Le ton calme de Kurkhask décupla la fureur du Khwarezmien, qui fit tournoyer son sabre au-dessus d'un Mongol. Le visage de Kurkhask demeura impassible. Il avait découvert que lorsque la mort semblait inéluctable, lorsqu'il sentait son souffle sur sa nuque, il était capable d'oublier sa peur et de l'accueillir calmement. Il espérait que ses femmes verseraient des ruisseaux de larmes quand elles apprendraient la nouvelle.

— Sois fort, mon frère, lança-t-il au Mongol menacé.

Avant que l'homme pût répondre, le sabre lui trancha la tête. À la vue du sang, les Khwarezmiens ricanèrent et frappèrent le sol du pied. Leur chef eut un rictus qui découvrit des dents dont sa peau sombre faisait ressortir la blancheur. La lame s'abattit de nouveau, un autre Mongol bascula sur le côté. Kurkhask avait la gorge tellement serrée qu'il étouffait presque. Ils se trouvaient dans un pays de lacs et de torrents, à plus de trois mille kilomètres à l'ouest de Yenking. Les villageois qu'ils avaient rencontrés étaient intimidés par leurs traits étranges mais se montraient amicaux. La veille au matin, ils avaient offert à Kurkhask leurs bénédictions et des sucreries qui collaient aux dents. Il avait chevauché sous un ciel bleu sans soupçonner que les tribus des montagnes répandaient de proche en proche la nouvelle de sa présence. Il ne savait toujours pas pourquoi ces hommes les avaient attaqués, à moins que ce ne soit simplement pour voler les présents et les marchandises de troc qu'ils transportaient. Du regard, il fouilla les hauteurs pour repérer son fils et s'assurer qu'il assisterait à sa mort. Il

ne pouvait pas mourir honteusement si le garçon l'observait. C'était le dernier cadeau qu'il lui ferait.

Le chef de la tribu dut s'y prendre à trois fois pour trancher la troisième tête. Lorsqu'elle se détacha enfin, il la tint par les cheveux pour la montrer à ses hommes, qui riaient et psalmodiaient dans leur langue étrange. Kurkhask avait appris quelques mots de pachtou, mais il n'en saisissait aucun dans le flot déversé derrière lui. Le massacre se poursuivit jusqu'à ce qu'il soit le seul Mongol encore en vie.

Kurkhask leva la tête vers les hauteurs, sans la moindre trace de frayeur sur son visage. Le soulagement le submergea quand il décela un mouvement, loin derrière le cercle de lumière du feu. Une tache blanche avait bougé dans l'obscurité. Il sourit. Son fils était là-bas et lui faisait signe. Avant que le garçon trahisse sa présence, Kurkhask baissa la tête. Le lointain tremblement cessa, l'officier mongol sentit toute sa tension disparaître. Le khan serait informé.

Lorsque le chef ennemi ramena en arrière la lame d'acier ensanglantée, Kurkhask lui lança :

— Mon peuple te retrouvera !

Ne comprenant pas, l'homme hésita puis rétorqua dans sa langue :

— Que ta bouche s'emplisse de poussière, infidèle !

Une suite de sons dépourvus de sens pour Kurkhask, qui haussa les épaules.

— Tu ne sais pas ce que tu viens de commettre, dit-il.

Le sabre s'abattit.

PREMIÈRE PARTIE

Sur la crête, le vent était tombé. Des nuages noirs passaient dans le ciel, faisant filer des bandes d'ombres sur le sol. La matinée était calme, l'horizon désert devant les deux hommes qui chevauchaient en tête d'une étroite colonne, un jagun de cent jeunes guerriers. Il n'y avait peut-être personne d'autre que les Mongols à des centaines de kilomètres à la ronde et seuls les craquements du cuir et les ébrouements des chevaux brisaient le silence. Lorsqu'ils firent halte pour écouter, ce fut comme si le silence revenait en vagues par-dessus le sol poussiéreux.

Süböteï était l'un des généraux du Grand Khan et cela se voyait dans son maintien. Son armure d'écaillés de fer cousues sur du cuir était percée et rouillée à de nombreux endroits. Son casque cabossé lui avait plus d'une fois sauvé la vie. Tout son équipement avait souffert dans les batailles, mais l'homme demeurait aussi dur et impitoyable que la terre en hiver. En trois ans d'expéditions dans le Nord, il n'avait été vaincu qu'une fois, lors d'une escarmouche, et il était revenu le lendemain anéantir la tribu ennemie avant que la nouvelle de sa défaite ne se propage. Süböteï avait acquis la maîtrise du métier des armes dans un pays qui semblait devenir plus froid à chaque kilomètre parcouru. Il ne disposait pas de cartes pour s'orienter et devait s'en remettre aux rumeurs de cités lointaines bâties au bord de fleuves si solidement gelés qu'on pouvait faire rôtir des bœufs sur la glace.

À sa droite se tenait Djötchi, fils aîné du khan. Âgé de dix-sept ans, c'était un guerrier qui hériterait peut-être un jour de la nation mongole et commanderait Süböteï au combat. Il avait lui aussi une armure de cuir graissé et de fer, ainsi que les sacs de selle et les armes que portaient tous les guerriers. Süböteï n'avait pas besoin de poser la question pour savoir que Djötchi avait emporté sa ration de sang et de lait caillé qu'un peu d'eau transformerait en une soupe nourrissante. La terre ne pardonnait pas à ceux qui prenaient la survie à la légère, et les deux hommes avaient appris les leçons de l'hiver.

Se sentant observé, Djötchi tourna vers Süböteï ses yeux sombres, toujours sur la défensive. Il avait passé plus de temps avec le jeune général qu'avec son père, mais les vieilles habitudes se perdaient difficilement. Djötchi accordait rarement sa confiance, malgré son immense respect pour Süböteï. Le chef des Jeunes Loups avait le sens

de la guerre, même s'il le niait. Süböteï croyait avant tout aux éclaireurs, à l'entraînement, à la tactique et à l'habileté à l'arc ; les hommes qui le suivaient, eux, voyaient seulement qu'il gagnait toujours, quelles que soient les chances de vaincre. Comme d'autres fabriquaient un sabre ou une selle, il façonnait des armées, et Djötchi savait que c'était un privilège d'apprendre à ses côtés. Il se demanda si son frère Djaghataï s'en tirait aussi bien dans l'Est. En cheminant entre les collines, Djötchi se laissait aller à rêver et imaginait ses frères et son père muets de stupeur en découvrant combien il avait grandi et forci.

— Qu'y a-t-il de plus important, dans tes sacs ? demanda Süböteï tout à trac.

Djötchi leva un instant les yeux vers le ciel maussade. Süböteï se plaisait à le mettre à l'épreuve.

— La viande, général. Sans viande, je suis incapable de combattre.

— Pas ton arc ? suggéra Süböteï. Qu'es-tu sans ton arc ?

— Rien. Mais sans viande, je suis trop faible pour me servir de mon arc.

Süböteï eut un grognement satisfait en entendant répéter ses propres recommandations.

— Quand il n'y a plus de viande, combien de temps peux-tu subsister, uniquement avec du sang et du lait ?

— Seize jours tout au plus, avec trois montures pour répartir les saignées, répondit Djötchi.

Il n'avait pas à réfléchir, on lui avait inculqué ces réponses depuis que Süböteï et lui avaient quitté avec dix mille hommes l'ombre de la cité de l'empereur jin.

— Combien de lieues peux-tu couvrir pendant ces seize jours ?

— Cinq cents avec des remontes fraîches. Deux cents de plus si je mange et dors en selle.

Remarquant que le jeune homme se concentrait à peine, Süböteï changea de sujet :

— Qu'est-ce qu'on peut reprocher à cette crête, là, devant ?

Surpris, Djötchi bredouilla :

— Euh, je...

— Vite ! Des hommes attendent ta décision. Des vies dépendent de ce que tu diras.

Djötchi avala sa salive, mais avec Süböteï il avait été à l'école d'un maître.

— Le soleil est derrière nous, nous serons visibles à des lieues à la ronde quand nous atteindrons la crête...

Le général approuva de la tête.

— Le sol est sec, poursuivit le jeune guerrier. Si nous

franchissons le sommet à vive allure, nous soulèverons un nuage de poussière.

— C'est bien.

Malgré ce commentaire, Sübötei talonna sa monture et galopa vers la crête. Comme Djötchi l'avait prédit, un brouillard de poussière rougeâtre s'éleva au-dessus des têtes des cent cavaliers. Il se trouverait sûrement quelqu'un pour les repérer et signaler leur position.

Parvenu à la crête, Sübötei ne s'arrêta pas et lança aussitôt sa jument de l'autre côté. Les sabots de l'animal dérapèrent sur les cailloux. Djötchi suivit son général, inspira une bouffée de poussière qui le fit tousser. Sübötei fit halte cinquante pas plus loin, là où le sol accidenté commençait à descendre vers la vallée. Sans attendre ses ordres, les guerriers formèrent un large double rang derrière lui, comme un arc bandé sur le sol. Ils connaissaient bien l'homme impétueux que le khan avait placé à leur tête.

Le front plissé, Sübötei inspecta les environs. Les collines entouraient une plaine que traversait une rivière gonflée par les pluies du printemps. Le long de ses berges une colonne avançait lentement, hérissée de drapeaux aux couleurs vives. En d'autres circonstances, Djötchi aurait trouvé la vue magnifique et, malgré son ventre noué, il ne put réprimer un sentiment d'admiration. Dix à onze mille chevaliers russes chevauchaient ensemble sous des bannières rouge et or. Presque autant d'hommes les suivaient en un convoi de chariots, de chevaux de rechange, de femmes, de jeunes garçons et de serviteurs. Le soleil choisit cet instant pour percer les nuages de rayons qui éclairèrent la vallée. Les chevaliers étincelaient.

Leurs montures massives au poil long devaient peser presque deux fois plus que les petits chevaux mongols. Les hommes eux-mêmes paraissaient étranges aux yeux de Djötchi. Ils se tenaient droit comme s'ils étaient de pierre, raides et lourds, couverts de métal des joues aux genoux. Seuls leurs yeux bleus et leurs mains n'étaient pas protégés. Les chevaliers en armure semblaient prêts pour la bataille, chacun armé d'une longue lance à pointe d'acier, pour l'heure dressée, le gros bout calé dans un godet de cuir, derrière l'étrier. Djötchi vit des haches et des épées pendre aux ceintures et, accrochés aux selles, des boucliers en forme de feuille. Les oriflammes claquaient au-dessus des têtes, superbes avec leurs bandes d'or et d'ombre.

— Ils ont dû nous repérer, murmura Djötchi en regardant le nuage de poussière.

Le général se retourna sur sa selle.

— Ce ne sont pas des hommes des plaines. Ils sont à moitié aveugles, sur une telle distance. As-tu peur ? Ils sont si grands, ces chevaliers. Moi, j'aurais peur.

Djötchi se rembrunit. Dans la bouche de son père, ces propos

auraient été une moquerie. Le regard de Süböteï demeurait léger, cependant. Il n'avait qu'une vingtaine d'années, un âge précoce pour commander autant d'hommes. Mais il n'avait pas peur, Djötchi le savait. Il n'était impressionné ni par les puissants chevaux de bataille, ni par ceux qui les montaient. Il faisait confiance aux flèches et à la rapidité de ses Jeunes Loups.

Le jagun se composait de dix arbans ayant chacun à sa tête un officier. Ainsi que l'avait ordonné Süböteï, seuls ces dix hommes portaient une armure lourde, les autres n'avaient qu'une tunique en cuir sous leur deel matelassé. Djötchi savait que Gengis préférerait le premier type de protection, mais les hommes de Süböteï ne pâtissaient apparemment pas du choix de leur général. Ils galopaient et frappaient plus vite que les pesants guerriers russes et on ne connaissait pas la peur dans leurs rangs. Comme Süböteï, ils regardaient avidement la colonne ennemie et attendaient d'être repérés.

— Tu sais que ton père a envoyé un messenger me demandant de rentrer ? dit Süböteï.

— Tous les hommes le savent, répondit Djötchi.

— J'espérais pousser plus au nord mais j'appartiens à ton père. Il parle, j'obéis. Tu comprends ?

Djötchi scruta le visage du jeune général et oublia un instant les chevaliers russes progressant en bas dans la vallée.

— Bien sûr, dit-il, son expression ne révélant rien de ses sentiments.

— Je l'espère, reprit Süböteï, amusé. Ton père est un homme digne d'être suivi. Je me demande comment il réagira en voyant combien tu as grandi.

La colère crispa brièvement les traits de Djötchi avant qu'il offre de nouveau un masque lisse et prenne une longue inspiration. Plus que Gengis, Süböteï avait été un père pour lui à de nombreux égards, mais Djötchi ne pouvait oublier que sa loyauté allait au khan. Si Gengis en donnait l'ordre, Süböteï le tuerait. Peut-être à contrecœur, mais les regrets ne suffiraient pas à arrêter son bras.

— Il a sans doute besoin d'hommes loyaux près de lui, avança Djötchi. Mon père ne nous rappelle pas pour que nous puissions bâtir ou nous reposer. Il a dû trouver une nouvelle contrée à dévaster. Comme le loup, il a toujours faim, au point même de faire éclater sa panse.

Süböteï fronça les sourcils en entendant cette description du khan. En trois ans, Djötchi n'avait jamais manifesté d'affection quand il parlait de son père, même s'il montrait parfois une certaine mélancolie, moins visible à mesure que les années passaient. Gengis avait envoyé au loin un jeune garçon, il retrouverait un homme. Süböteï y avait veillé. Malgré son amertume, Djötchi gardait la tête

froide au combat et ses hommes le regardaient avec fierté. Il donnerait satisfaction.

— J'ai une autre question à te poser, dit Süböteï.

— Comme toujours, commenta Djötchi avec un bref sourire.

— Nous avons incité ces chevaliers de fer à nous suivre sur des centaines de lieues pour épuiser leurs chevaux. Nous avons capturé et soumis leurs éclaireurs à la torture. Je ne sais rien de cette « Jérusalem » qu'ils cherchent, ni de leur « Christ blanc ». Je l'aurai peut-être un jour à la pointe de mon sabre, mais le monde est grand et je ne suis qu'un homme.

En parlant, Süböteï suivait du regard les chevaliers en armure et leur sillage de chariots.

— Ma question est la suivante, Djötchi. Ces chevaliers ne sont rien pour moi. Ton père m'a rappelé, je pourrais rentrer maintenant, alors que les chevaux sont gras d'herbe d'été. Alors pourquoi restons-nous ici, attendant qu'ils nous voient ?

Le regard froid, Djötchi répondit :

— Mon père dirait que c'est ainsi que nous vivons, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour un homme d'utiliser son temps sur terre que faire la guerre à un ennemi. Il ajouterait que tu y prends plaisir et que tu n'as pas besoin d'autre raison.

Le regard du général ne vacilla pas.

— Il dirait peut-être cela, mais tu te caches derrière ses mots. Pourquoi sommes-nous ici, Djötchi ? Nous ne voulons pas de leurs gros chevaux, même pour les manger. Pourquoi risquer la vie de mes guerriers pour écraser la colonne que tu vois ?

Djötchi eut un haussement d'épaules agacé.

— Si ce n'est pas pour ton plaisir, je ne sais pas.

— C'est pour toi, répondit Süböteï avec gravité. Lorsque tu retourneras auprès de ton père, tu auras connu toutes les sortes de batailles, en toute saison. Toi et moi avons pris et pillé des villes, traversé des déserts immenses et des forêts si épaisses que nous parvenions à peine à nous y frayer un chemin. Gengis ne trouvera aucune faiblesse en toi.

Le général sourit devant l'expression impassible du jeune homme.

— Je serai fier quand les hommes diront que tu as appris à te battre sous les ordres de Süböteï le Vaillant.

Djötchi sourit lui aussi en entendant son chef prononcer le surnom que ses guerriers lui donnaient. Il n'y avait pas de secrets dans le camp.

— Nous y voilà, marmonna Süböteï en pointant le doigt vers un messager lointain qui galopait vers la tête de la colonne russe. Nous avons un ennemi qui commande en première ligne, un homme

courageux.

Djötchi imagina la consternation des chevaliers quand, levant la tête, ils avaient découvert les guerriers mongols. Un groupe se détacha de la colonne et se mit à gravir la pente au petit trot. Sübötei eut un grognement satisfait en regardant la distance diminuer entre lui et l'ennemi. Les Russes chargeaient, à présent, la lance en l'air. Il lui tardait de leur apprendre leur erreur.

— Tu as ton paitze, Djötchi ? Montre-le-moi.

Le jeune homme tendit le bras vers un sac accroché à sa selle, souleva le rabat de cuir raide, prit une plaque d'or frappée d'une tête de loup. Lourde de vingt onces, elle était cependant assez petite pour tenir dans sa main.

Sans se soucier des Russes qui grimpaient obstinément la colline, Sübötei se tourna pour faire face au fils aîné de Gengis.

— Cette plaque t'autorise à commander mille de mes hommes, Djötchi. Ceux qui sont à la tête d'un jagun n'ont qu'une plaque en argent comme celle-ci, dit-il en montrant un paitze plus large. La différence, c'est qu'on la remet à un homme élu par les officiers de chaque arban.

— Je le sais.

Sübötei jeta un coup d'œil aux chevaliers qui se rapprochaient.

— Les officiers de ton jagun te veulent à leur tête. Je n'y suis pour rien.

Il tendit la plaque d'argent que Djötchi échangea joyeusement contre la plaque d'or. Le ton de Sübötei était délibérément solennel mais ses yeux pétillaient.

— Quand tu retourneras auprès de ton père, tu auras connu tous les grades et tous les postes.

De la main, le général fendit plusieurs fois l'air.

— À l'aile droite, à l'aile gauche, au centre.

Il regarda par-dessus les têtes des chevaliers au petit galop, vit un bref mouvement sur un rocher, abaissa le bras.

— L'heure est venue. Tu sais ce que tu as à faire, Djötchi. À toi de commander.

Sübötei pressa l'épaule du jeune homme et passa de l'autre côté de la crête, laissant le jagun sous les ordres d'un nouveau chef soudain nerveux.

Djötchi sentait les regards des cent guerriers sur son dos et s'efforçait de cacher sa joie. Chaque arban de dix hommes élisait son officier et les dix élus désignaient à leur tour celui qui les mènerait au combat. Être choisi était un honneur. Une voix en lui murmura que les guerriers avaient seulement honoré son père mais il la fit taire, refusant de douter. Il avait gagné le droit de commander et sentait sa confiance en lui s'affermir.

— Alignement des arcs ! ordonna-t-il.

Il serra la bride de son cheval pour dissimuler sa tension tandis que ses hommes formaient une longue ligne afin que chaque archer puisse tirer. Il regarda par-dessus son épaule, mais Sübötei était vraiment parti, le laissant seul. Les hommes continuaient à l'observer et il se força à garder un visage impassible, sachant qu'ils se souviendraient de son calme. Ils levèrent leurs arcs et il tendit le bras, le poing fermé, le cœur lui martelant la poitrine.

Lorsque l'ennemi fut à quatre cents pas, Djötchi abaissa le bras et la première volée de flèches fendit l'air. Les Russes étaient trop loin et les traits qui atteignirent les chevaliers ricochèrent sur les boucliers tenus haut et inclinés pour protéger presque tout le corps. Ces boucliers montrèrent leur utilité quand une seconde volée de flèches s'abattit sur les Russes sans en désarçonner un seul.

Les chevaux russes n'étaient pas rapides mais l'écart se réduisait. Quand elle fut de deux cents pas, Djötchi brandit de nouveau le poing et cent autres flèches s'appuyèrent sur des cordes tendues. Il ignorait si, à cette distance, l'armure des chevaliers serait toujours efficace.

— Tirez comme si vous n'aviez jamais manié un arc ! cria-t-il.

Les hommes sourirent, décochèrent des flèches qui passèrent pour la plupart largement au-dessus des têtes ennemies, comme si les Mongols n'étaient que des imbéciles pris de panique. Seuls quelques traits touchèrent une cible, un plus petit nombre encore abattant un homme ou un cheval. Les Mongols entendaient maintenant le grondement de la charge et voyaient les premiers rangs russes commencer à abaisser leurs lances.

Leur faisant face, Djötchi transforma sa peur en une rage soudaine. Il n'avait qu'une envie : dégainer son sabre et talonner sa monture pour dévaler la pente et se ruer vers l'ennemi. Tremblant de frustration, il ordonna au contraire :

— En arrière !

Il fit tourner son cheval et le lança vers l'autre versant. Avec des cris incohérents, le jagun suivit son chef dans le plus grand désordre. Derrière lui, Djötchi entendit s'élever des voix gutturales triomphantes et une bile amère lui monta dans la gorge sans qu'il pût dire si c'était de frayeur ou de colère.

Ilya Majaev battit des cils pour chasser la sueur de ses yeux quand il vit les Mongols détalier comme les sales couards qu'ils étaient. Comme il l'avait fait un millier de fois auparavant, il tint sa bride d'une main et de l'autre se frappa la poitrine en priant sainte Sophie pour qu'elle fasse rouler les ennemis de la foi sous ses sabots. Sous sa cotte de mailles et sa tunique rembourrée, il portait un fragment d'une

phalange de la sainte dans un médaillon d'or. C'était son bien le plus précieux. Les moines de Novgorod avaient assuré que la relique le protégerait et il se sentait fort tandis que ses chevaliers galopaient vers la crête. Ils avaient quitté la ville et sa cathédrale deux ans plus tôt et chevauché vers l'est, porteurs de messages pour le prince, avant de prendre la direction du sud et d'entamer le long voyage qui les mènerait à Jérusalem. Comme ses compagnons, Ilya avait voué sa vie à défendre ce lieu saint des mécréants qui voulaient raser ses monuments.

Ils auraient dû se consacrer en chemin à la prière et au jeûne avant d'utiliser leur science des armes contre les impies. Au lieu de quoi, ils avaient été harcelés sans relâche par les Mongols ravageant la région. Impatient d'être assez près d'eux pour les exterminer, Ilya se penchait en avant sur sa selle tandis que sa monture galopait vers les fuyards.

— Livre-les-moi, ô Seigneur, et je briserai leurs os, je foulerai aux pieds leurs faux dieux, murmura-t-il.

Les Mongols s'égaillaient sur l'autre versant mais les chevaux russes étaient lancés et l'écart diminuait peu à peu. Ilya devinait l'humeur des hommes qui l'entouraient à leurs cris rageurs. Ils avaient perdu des compagnons transpercés par des flèches tirées dans l'obscurité, des éclaireurs s'étaient volatilisés sans laisser de traces ou, pire, on les avait retrouvés avec des mutilations à donner la nausée. En un an, Ilya avait vu plus de villes brûler qu'il ne pouvait s'en souvenir et les fumées noires qui s'élevaient des ruines l'avaient précipité dans une poursuite effrénée. Les pillards mongols avaient toujours disparu à son arrivée. Il mit sa monture au grand galop bien que l'animal eût déjà les flancs pantelants et que sa bouche projetât une salive blanche sur les bras et la poitrine du chevalier.

— Sus, mes frères ! cria Ilya.

Il savait que ses compagnons ne sentiraient pas la fatigue maintenant que les Mongols étaient enfin à leur portée. Ces barbares offensaient tout ce qu'Ilya chérissait, des rues paisibles de Novgorod à la dignité calme de la cathédrale de la bienheureuse Sophie.

Devant, les Mongols se débandaient dans le nuage de poussière qu'ils avaient eux-mêmes soulevé. D'une voix sèche, Ilya hurla ses ordres et ses hommes formèrent une solide colonne, vingt rangs de vingt hommes. Après avoir attaché ses rênes au pommeau de sa selle, chacun se pencha sur l'encolure de son destrier, écu et lance en mains, dirigeant la bête de ses seuls genoux. Jamais il n'y avait eu une telle force d'hommes et de fer dans l'histoire du monde. Ilya découvrait ses dents dans l'attente du premier sang.

Le chemin des Mongols en fuite les fit passer devant une colline couverte de hêtres et d'ormes centenaires. Lancé au galop, Ilya vit

quelque chose bouger dans l'obscurité verte. Il eut à peine le temps de pousser un cri d'alarme que l'air résonna de flèches vibrantes. Il n'hésita pas, cependant : il avait vu les traits ennemis se briser sur les écus de ses hommes. Persuadé qu'ils réussiraient à passer, il donna l'ordre de rester en formation.

Un cheval hennit et le heurta lourdement, lui écrasant la jambe gauche. Ilya faillit vider les étriers. Il jura, vit le cavalier voisin mollement affaissé sur sa monture. Des dizaines de flèches jaillissaient des arbres sombres, traversaient les cottes de mailles comme si elles étaient de lin. Les hommes tombaient autour d'Ilya, qui beuglait tel un dément et éperonnait son cheval épuisé. Devant, les Mongols firent demi-tour dans un ordre parfait et leur chef le regarda. Sans s'arrêter pour bander leurs arcs, ils repartirent dans l'autre sens et décochèrent leurs flèches au galop.

Ilya sentit une douleur au bras puis les deux troupes se ruèrent l'une vers l'autre et il rassembla ses forces. Sa longue lance frappa un ennemi à la poitrine mais lui fut arrachée de la main si brutalement qu'il crut avoir les doigts brisés. Il dégaina son épée, parvint à peine à la tenir de sa main engourdie. La poussière rouge était partout et, au centre du nuage, les Mongols galopèrent comme des diables, expédiant leurs flèches dans les rangs serrés de ses hommes.

Ilya leva son bouclier et fut projeté en arrière quand une flèche s'y planta et traversa le bois. Son pied droit glissa hors de l'étrier et il vacilla. Une autre flèche l'atteignit à la cuisse avant qu'il ait recouvré l'équilibre. Avec un cri de douleur, il brandit son épée et chargea l'archer.

Le Mongol le regarda venir, le visage dénué d'émotion. Il est à peine plus grand qu'un garçon imberbe, eut le temps de penser Ilya. Le Russe abattit son arme mais le guerrier du khan se baissa pour esquiver le coup et poussa Ilya au passage. Le monde tournoya pendant une longue seconde puis Ilya heurta le sol, à demi assommé.

Le nasal de son casque, enfoncé par le choc, lui cassa les dents de devant. Il se releva, aveuglé par les larmes, le sang et les fragments d'os. Sa jambe gauche se déroba sous lui et il s'effondra, tentant désespérément de reprendre l'épée tombée de sa main.

Il entendit un bruit de sabots derrière lui au moment où il tendait le bras vers son arme. Il porta son autre main à sa poitrine et pressa la relique de sainte Sophie en murmurant une prière quand la lame mongole s'enfonça dans son cou, le décapitant presque. Il ne survécut pas pour voir le massacre du reste de ses hommes, trop lourds et trop lents pour affronter les guerriers de Sübötei, général de Gengis Khan.

Djötchi sauta à terre pour examiner les morts après avoir ordonné à une douzaine de ses hommes de parcourir la région et de le tenir informé des mouvements du gros de la colonne ennemie. Les cottes de mailles n'avaient pas sauvé les Russes. Un grand nombre des corps gisant sur le sol, bras et jambes écartés, avaient été touchés plus d'une fois. Seuls les casques avaient été efficaces et Djötchi ne vit pas un seul homme abattu d'une flèche dans la tête. Il ramassa un des casques, passa le doigt sur l'éraflure brillante marquant l'endroit où une pointe avait ricoché. Bonne protection.

L'embuscade s'est déroulée exactement comme Süböteï l'avait prévu, pensa-t-il. Le général semble lire dans l'esprit de nos ennemis.

Djötchi prit une inspiration et tâcha de maîtriser le tremblement qui le saisissait après chaque combat. Il ne fallait pas que ses guerriers le voient dans cet état. Il ignorait qu'en le regardant marcher à grands pas, les poings serrés, ils ne voyaient qu'un chef encore affamé de batailles, un homme jamais satisfait quoi qu'il ait accompli.

Trois autres jaguns avaient participé à l'embuscade et les officiers sortirent à cheval du bois où ils étaient restés à l'affût toute la nuit. Après toutes ces années avec Süböteï, il connaissait chacun d'eux comme un frère, ainsi que Gengis le lui avait un jour recommandé. Mekhali et Altan étaient des hommes robustes, loyaux mais sans imagination. Djötchi les salua de la tête lorsqu'ils s'approchèrent au trot du champ des morts. Le troisième, Qara, petit, sec et musclé, avait le visage balafre par une vieille blessure. Bien qu'il se montrât respectueux, Djötchi devinait en lui une antipathie à son égard qu'il n'arrivait pas à comprendre. Cette hostilité tenait peut-être au fait qu'il était le fils de Gengis. Beaucoup de guerriers trouvaient son avancement anormal. Süböteï n'avait pas fait preuve de subtilité en incluant Djötchi dans tous ses plans et stratagèmes, comme le khan l'avait fait autrefois avec le jeune Uriangkhai, qui allait devenir son général. Süböteï songeait à l'avenir alors que des hommes comme Qara pensaient n'avoir sous les yeux qu'un jeune prince gâté, élevé au-dessus de ses compétences.

Tandis que Qara le rejoignait et grognait en contemplant les chevaliers morts, Djötchi prit subitement conscience qu'il n'était plus son supérieur. Il avait accepté le paitze d'argent dans la perspective d'une bataille imminente et appréciait toujours l'honneur d'être responsable de cent vies. Mais cela signifiait que, pour un certain temps au moins, Qara ne serait plus obligé de se contenir en présence du fils du khan. Un seul regard suffit à Djötchi pour comprendre que le petit guerrier y avait déjà pensé, lui aussi.

— Qu'est-ce qu'on attend ? lança soudain Qara. Süböteï va attaquer pendant que nous restons plantés ici sans rien faire !

Ces mots déplurent à Djötchi mais il n'en montra rien. Si Qara

avait été un vrai chef, il aurait déjà ordonné aux hommes de rejoindre Sübötei. Djötchi comprit que Qara attendait toujours ses ordres malgré sa rétrogradation. Tournant la tête vers Mekhali et Altan, il s'aperçut que eux aussi l'observaient. Peut-être était-ce juste par habitude, mais il ne s'attarda pas à se demander pourquoi : une autre idée prenait forme dans son esprit.

— Tu vois leur armure, Qara ? La première partie part du casque, qui recouvre tout le visage à l'exception des yeux. La seconde descend jusqu'aux genoux.

— Elles n'ont pas arrêté nos flèches, répondit Qara avec un haussement d'épaules. Descendus de cheval, ils se déplacent si lentement que c'est un jeu de les abattre. Nous n'avons nul besoin d'une aussi piètre protection.

— Je crois le contraire, dit Djötchi avec un sourire qui rendit les trois hommes perplexes.

Dans les collines dominant la vallée, Sübötei se tenait près de son cheval qui reniflait les aiguilles de pin. Près de cinq mille hommes se reposaient autour de lui et attendaient sa décision. Lui, il attendait le retour des éclaireurs qu'il avait envoyés, deux cents cavaliers partis dans toutes les directions et dont le rapport permettrait au général de se faire une idée de la situation à plusieurs lieues à la ronde.

Avant même que l'embuscade de Djötchi soit terminée, il avait su qu'elle avait réussi. Avec mille chevaliers en moins, les Russes étaient encore dix mille et c'était toujours trop. Leur colonne progressait lentement dans la vallée en attendant le retour victorieux de son avant-garde. Les Russes n'avaient pas emmené d'archers, une erreur qui leur coûterait cher. Ils étaient cependant grands et forts et Sübötei ne se risquerait pas à les attaquer de front. Il avait vu des chevaliers blessés par plusieurs flèches continuer à se battre et tuer deux, voire trois, de ses hommes. C'étaient des guerriers d'un grand courage, mais il pensait que cela ne leur suffirait pas. Les hommes braves vont de l'avant quand ils sont assaillis et Sübötei avait élaboré son plan en conséquence. N'importe quelle armée pouvait être mise en déroute si l'on savait s'y prendre, il en était persuadé. Pas la sienne, naturellement, mais celle de tous les ennemis.

Deux des éclaireurs le rejoignirent au galop pour lui communiquer la dernière position des Russes. Sübötei les fit descendre de cheval et leur demanda de dessiner sur le sol avec un bâton pour qu'il ne puisse y avoir de malentendu.

— Combien d'éclaireurs ont-ils ?

L'homme qui traçait des traits répondit sans hésitation :

— Dix à l'arrière, largement dispersés. Vingt à l'avant et sur les

flancs.

Le général hocha la tête. Il en savait assez pour prendre enfin une décision.

— Il faut les tuer, surtout ceux qui se trouvent derrière la colonne. Abattez-les quand le soleil sera au plus haut et ne laissez aucun d'eux s'échapper. J'attaquerai dès que tu me signaleras par drapeau que les Russes n'ont plus d'éclaireurs. Répète les ordres.

L'homme les répéta mot pour mot, comme on le lui avait appris. Süböteï ne tolérait aucune confusion sur le champ de bataille. Les drapeaux permettaient de communiquer sur de longues distances mais l'aube, midi et le coucher du soleil étaient les seuls repères de temps. Il leva les yeux et vit à travers les branches des arbres que le soleil atteindrait bientôt son zénith. Ce ne serait plus long et il sentit ce creux familier à l'estomac qui précédait la bataille. Il avait dit à Djötchi qu'il combattrait les Russes pour le former et c'était la vérité, mais pas toute la vérité. Süböteï lui avait caché que l'équipage des chevaliers comprenait des forges roulantes.

Les forgerons étaient plus précieux que n'importe quel artisan qu'ils pourraient capturer et le général avait été intrigué par ces chariots de fer crachant de la fumée signalés par ses éclaireurs.

Süböteï sourit en sentant son excitation croître. Comme Gengis, il ne prenait aucun plaisir à piller les villes. Il fallait le faire, bien sûr, comme on verse de l'eau bouillante sur une fourmilière. Mais c'étaient les batailles qu'il aimait, chacune d'elles prouvant sa maîtrise et l'augmentant. Il ne connaissait pas de joie plus grande que se montrer plus intelligent que ses ennemis, les confondre et les anéantir. Il avait entendu parler de l'étrange quête de ces chevaliers partis pour une terre si lointaine que nul n'en connaissait le nom. Cela ne changeait rien. Gengis ne permettait à aucune troupe en armes de traverser ses terres, et toutes les terres lui appartenaient.

Süböteï effaça le dessin de la pointe de sa botte, se tourna vers l'autre éclaireur.

— Rejoins Djötchi et découvre ce qui l'a retardé. Il se tiendra à ma droite pendant l'attaque.

— À tes ordres, seigneur.

L'homme s'inclina avant de remonter sur son cheval et partit à toute allure. Süböteï plissa les yeux en regardant le soleil à travers les branches. Il passerait bientôt à l'attaque.

Dans le grondement des sabots de dix mille chevaux, Anatoly Majaev regarda par-dessus son épaule la crête derrière laquelle le petit Ilya avait disparu. Il pensait encore à son frère comme au « petit Ilya », qui l'avait pourtant dépassé en force et en foi. Anatoly secoua la

tête avec lassitude. Il avait promis à leur mère de veiller sur lui. Ilya les rejoindrait vite, il en était sûr. Anatoly n'avait pas voulu prendre le risque de faire halte maintenant que les Mongols avaient révélé leur présence. Il avait envoyé des éclaireurs dans toutes les directions, mais eux aussi avaient disparu. Il regarda de nouveau derrière lui, en espérant découvrir les bannières d'un millier d'hommes.

Devant, la vallée se rétrécissait en une passe entre les collines qui aurait pu appartenir au Jardin d'Éden. Les pentes étaient couvertes d'une herbe si grasse qu'il aurait fallu plus d'une demi-journée pour la faucher. Anatoly aimait cette terre mais ses yeux demeuraient fixés sur l'horizon et, un jour, il verrait Jérusalem. Au moment où il récitait à mi-voix une prière à la Vierge Marie, la passe s'obscurcit : l'armée mongole fondait sur lui.

Les éclaireurs étaient donc morts, comme il l'avait craint. Anatoly maudit le sort, ne put s'empêcher de se retourner une fois de plus pour chercher Ilya des yeux.

Il jura en découvrant une autre masse sombre de cavaliers qui déferlaient vers lui. Comment avaient-ils pu le contourner sans se faire repérer ? C'était incroyable que l'ennemi puisse parcourir ainsi les collines comme un spectre.

Il savait que ses hommes se débateraient peut-être sous l'assaut mongol. Déjà ils levaient leurs écus et le regardaient, attendant ses ordres. Fils aîné d'un baron, Anatoly assurait à ce titre le commandement de la colonne. C'était sa famille qui avait financé l'expédition en puisant dans son immense fortune pour s'attirer la bienveillance des monastères devenus si puissants en Russie.

Anatoly avait bien conscience qu'il lui était impossible de charger avec son équipage et son arrière-garde exposés. Rien ne troublait autant un combattant qu'être assailli à la fois par-devant et par-derrière. Il ordonna à trois de ses officiers de faire faire demi-tour à leurs troupes pour charger l'arrière. À cet instant un mouvement attira son attention sur les collines et il sourit, soulagé. Au loin, une ligne de lourds chevaux russes réapparaissait sur la crête, bannières au vent. Anatoly estima la distance, prit une décision. Il appela un éclaireur.

— Va dire à mon frère d'attaquer la troupe postée sur nos arrières. Il doit l'empêcher de prendre part à la bataille.

N'étant alourdi ni par une armure ni par des armes, le jeune homme partit à bride abattue. Anatoly regarda de nouveau devant lui et reprit confiance. Ses arrières assurés, il pourrait exploiter sa supériorité numérique sur ceux qui galopaient vers lui. Ses ordres furent exécutés en quelques instants : il réduirait les Mongols en bouillie comme un poing armé.

Anatoly abaissa sa longue lance au-dessus des oreilles de sa

monture.

— En formation pour la charge ! Pour le Christ, en avant !

L'éclaireur d'Anatoly filait sur le sol poussiéreux. La vitesse était primordiale alors que deux armées convergeaient sur la colonne. Il chevauchait couché sur l'encolure, la tête de sa jument montant et descendant de son propre chef. Jeune, enthousiaste, il était presque parvenu à la troupe d'Ilya Majaev lorsqu'il s'arrêta, médusé. Seuls quatre cents chevaliers avaient repassé la crête et semblaient revenir de l'enfer. Un grand nombre d'entre eux étaient couverts de plaques de sang brunes et il y avait quelque chose d'étrange dans leur manière de se tenir à cheval.

L'éclaireur comprit soudain et, pris de panique, tira sur ses rênes. Trop tard. Une flèche le toucha sous le bras qu'il agitait et il bascula par-dessus les oreilles de sa monture, qui détala.

En passant au galop, Djötchi et les autres Mongols n'accordèrent pas un regard au Russe allongé à plat ventre. Il leur avait fallu du temps pour ôter les cottes de mailles des cadavres, mais la ruse fonctionnait. Aucune troupe ne cherchait à leur barrer la route et les Russes, sans le savoir, étaient en fait attaqués sur trois côtés. Lorsque la pente se fit moins forte, Djötchi leva la longue lance de son godet de cuir. Elle était lourde et il dut bander ses muscles pour la tenir tandis que ses hommes et lui se ruaient sur le flanc russe dans un grondement de tonnerre.

Anatoly attaquait au galop, plus d'une demi-tonne de chair et de fer lancée derrière la pointe d'une lance. Il vit ses premiers rangs trembler lorsque les archers mongols décochèrent leurs flèches mais la colonne ne pouvait s'arrêter et pas davantage tourner à cette vitesse. Par-dessus le fracas des armes, il entendit des cris derrière lui, se retourna. Ilya perçait son flanc principal, enfonçait les lignes de ceux qui avaient prêté serment de loyauté à la famille Majaev pour partir en croisade.

Sidéré, Anatoly remarqua alors que les hommes de son frère avaient rapetissé et portaient des armures couvertes de sang. Certains avaient perdu leur casque dans le premier choc, révélant des visages mongols hurlants. Il blêmit, comprenant tout à coup qu'Ilya était mort et que l'attaque en tenailles écraserait ses arrières. Il ne pouvait faire demi-tour et personne n'entendait les ordres qu'il braillait d'une voix frénétique.

Devant, les Mongols laissaient les Russes approcher et les criblaient de flèches. La colonne tressauta tel un animal blessé. Les

chevaliers tombaient par centaines, comme sous une faux moissonnant l'avant de la colonne.

Derrière, les Mongols remontaient le long des chariots et massacraient quiconque brandissait une arme. Anatoly s'efforçait de réfléchir, de trouver un moyen de faire face, mais il était encerclé. Sa lance déchira le cou d'un cheval, ouvrit une large entaille qui l'éclaboussa de sang chaud. Un sabre s'abattit et le Russe, touché à la tête, perdit presque connaissance. Puis il sentit un coup à la poitrine et fut incapable de respirer, même pour appeler à l'aide. Il s'effondra et heurta le sol assez violemment pour que le choc l'engourdisse et atténue ses dernières souffrances.

Ce soir-là, Sübötei parcourut à cheval le camp de ses dix mille hommes assis autour des feux. Les chevaliers morts avaient été dépouillés de tout ce qui avait de la valeur et le général avait ravi ses hommes en renonçant à sa part de butin. Pour ceux qui ne percevaient aucune solde, les médaillons, anneaux et pierres précieuses étaient très recherchés dans la nouvelle nation que Gengis était en train de bâtir. Un homme pouvait devenir riche dans l'armée des tribus unies, même s'il convertissait toujours sa fortune nouvelle en nombre de chevaux qu'il pouvait acheter. Les forges des chevaliers intéressaient davantage Sübötei, ainsi que les roues à rayons des chariots, cerclées de fer et plus faciles à réparer que les disques pleins utilisés par les Mongols. Le général avait déjà ordonné aux armuriers faits prisonniers de montrer ce qu'ils savaient faire à ses charrons.

Djötchi examinait les sabots de sa monture préférée quand Sübötei le rejoignit. Avant que le jeune homme le salue en courbant la tête, le général s'inclina devant lui. Les hommes du jagun que Djötchi avait commandé se levèrent, emplis de fierté.

Sübötei tendit le bras pour montrer au fils du khan le paitze d'or qu'il lui avait pris avant midi.

— Tu m'as fait me demander comment les Russes avaient pu ressusciter, dit-il. C'était un coup hardi. Reprends ce paitze, tu vaux plus que de l'argent.

Il lança la plaque d'or et Djötchi la rattrapa en tâchant de garder contenance. Seuls des éloges provenant de Gengis lui-même auraient eu plus d'importance à ses yeux.

— Nous rentrons demain, annonça Sübötei, autant pour les hommes que pour Djötchi. Soyez prêts à l'aube !

Djaghataï sentait une démangeaison à l'aisselle gauche, là où la sueur coulait sous sa plus belle armure. Il eût été inconvenant que le second fils de Gengis se gratte un bon coup alors qu'il attendait le roi du Koryo.

Il risqua un coup d'œil vers l'homme qui l'avait amené jusqu'à cette lointaine ville fortifiée de Songdo. La salle des rois était étouffante dans la chaleur de la mi-journée, mais Jelme semblait parfaitement à l'aise dans son armure laquée. Comme les courtisans et les gardes royaux, le général mongol aurait aussi bien pu être sculpté dans le bois.

Le fils du khan entendait une eau courir quelque part à proximité, murmure que la chaleur et le silence oppressant semblaient accentuer. La démangeaison devenait exaspérante et il s'efforça de penser à autre chose. Le regard fixé sur le haut plafond de plâtre blanc et les poutres anciennes, il se rappela qu'il n'avait aucune raison de se sentir intimidé. Malgré leur allure pleine de dignité, les Wang n'avaient pas été capables de refouler les Khara-Khitaï venus de l'empire Jin qui avaient envahi leurs terres et y avaient construit des forteresses. Si Jelme n'avait pas proposé l'aide de ses troupes pour les brûler, le roi du Koryo serait encore quasiment prisonnier dans son propre palais. Cette pensée fit naître une vague suffisance chez ce garçon âgé de quinze ans. Djaghataï avait l'arrogance d'un jeune guerrier mais il savait qu'en l'occurrence elle était justifiée. Jelme et ses hommes avaient gagné l'Est pour voir quelles armées s'opposeraient à eux et pour découvrir l'océan. Ils avaient trouvé les Khara-Khitaï sur leur chemin et les avaient chassés du Koryo tels des chiens fouettés. Djaghataï estimait que le roi leur devait un tribut, qu'il ait demandé leur aide ou non.

Transpirant dans l'air lourd, Djaghataï se torturait avec le souvenir de la brise qui soufflait de la mer dans le Sud. Le vent frais était le seul bon côté de cette immensité bleue, selon lui. Jelme, lui, avait été fasciné par les vaisseaux koryons, mais Djaghataï trouvait l'idée de vouloir voyager sur l'eau consternante. Tout ce qu'on ne pouvait pas chevaucher ne l'intéressait absolument pas. Le simple souvenir de la barque royale se balançant à l'ancre lui levait le cœur.

Une cloche sonna dans la cour et son bruit se répercuta dans les

jardins où des abeilles bourdonnaient autour de ruches disséminées parmi des acacias en fleur. Djaghataï se représenta les moines bouddhistes poussant la lourde poutre qui avait frappé la grosse cloche et se redressa, à nouveau conscient de l'endroit où il se trouvait. Le roi allait arriver et mettrait fin à son tourment. Il pouvait encore supporter la démangeaison quelques instants.

La cloche sonna de nouveau et des serviteurs firent coulisser les panneaux du fond, ouvrant la salle aux senteurs de pin des collines environnantes. Malgré lui, Djaghataï eut un soupir de soulagement quand la chaleur commença à baisser. L'assistance remua légèrement pour voir le roi et Djaghataï en profita pour glisser deux doigts sous son armure et se gratter vigoureusement. Il sentit le regard de Jelme se porter sur lui et reprit son expression impassible lorsque le roi du Koryo fit enfin son entrée.

Décidément, aucun d'eux n'est grand, pensa Djaghataï en regardant le monarque franchir d'un pas léger une entrée à l'encadrement sculpté. Le Mongol présuma qu'il s'appelait Wang, comme toute la famille, mais qui se souciait des noms que se donnaient ces petits hommes ? Il préféra détailler deux servantes de la suite du roi. Avec leur délicate peau dorée, elles étaient bien plus intéressantes que l'homme qu'elles servaient. Le jeune guerrier les regarda s'affairer autour de leur maître, arranger les plis de sa robe quand il s'assit.

Le roi ne semblait pas avoir conscience des Mongols qui l'observaient tandis que ses servantes s'occupaient de lui. Ses yeux étaient presque aussi sombres que ceux de Gengis mais n'avaient pas leur capacité à susciter la terreur. Comparé au khan, le roi du Koryo était un agneau.

Lorsque les servantes eurent enfin terminé, le regard du roi se porta sur l'arban de dix guerriers que Jelme avait emmené avec lui. Djaghataï se demanda comment cet homme pouvait porter des vêtements aussi épais en été.

Quand le roi prit la parole, Djaghataï ne comprit pas un mot. Comme Jelme, il dut attendre la traduction en jin, langue qu'il avait apprise au prix de gros efforts. Même alors, il eut peine à saisir le sens des propos du roi et l'écouta avec un agacement croissant. Il détestait les langues étrangères. Une fois qu'un homme connaît le mot pour dire « cheval », pourquoi en utiliser un autre ? Djaghataï admettait que les habitants de terres lointaines puissent ne pas connaître la bonne façon de parler, mais ils se devaient alors de l'apprendre et de ne pas continuer à parler leur baragouin comme si toutes les langues se valaient.

— Vous avez tenu vos promesses, dit le traducteur d'un ton solennel, tirant Djaghataï de ses réflexions. Les forteresses des Khara-

Khitaï ont brûlé pendant de longs jours et ces créatures ignobles ont quitté notre grand et beau pays.

Le silence se fit de nouveau : la cour du Koryo semblait avoir un amour immodéré de la lenteur. Djaghataï se rappela la fois où il avait goûté à cette boisson qu'on appelait « nok tcha ». Jelme avait plissé le front lorsqu'il avait vidé sa coupe d'un trait et l'avait tendue pour qu'on la lui remplisse de nouveau. Apparemment, le liquide vert pâle était trop précieux pour qu'on l'avale comme de l'eau. Un guerrier n'avait pas à se soucier de la façon dont un autre boit ou mange ! Djaghataï mangeait quand il avait faim et oubliait souvent d'assister aux repas raffinés de la cour. Il ne comprenait pas l'intérêt de Jelme pour des rituels inutiles.

Quand je dirigerai le peuple mongol, je ne permettrai aucune prétention, se promit-il. Pas besoin de consacrer un temps interminable à manger ni à préparer des plats aux mille saveurs. Rien d'étonnant à ce que les Koryons aient failli être conquis. Il faudrait qu'ils apprennent à ne manger que deux ou trois plats différents, préparés rapidement et sans manières. Cela leur laisserait plus de temps pour s'entraîner au maniement des armes et endurcir leur corps...

Les pensées de Djaghataï cessèrent de vagabonder lorsque Jelme répondit enfin :

— Il est heureux que les Khara-Khitaï aient décidé d'attaquer mes éclaireurs. Ainsi, nous avons vous et nous intérêt à les anéantir. Je parle au nom du Grand Khan dont les guerriers ont sauvé votre pays d'un ennemi terrible. Où est le tribut promis par vos ministres ?

Tandis que le truchement traduisait d'une voix monocorde, le roi se raidit légèrement sur son trône. Djaghataï se demanda si cet imbécile se sentait offensé. Il avait peut-être oublié l'armée campant aux portes de la ville. Sur un seul geste de Jelme, les Mongols brûleraient les rayons dorés entourant la tête du roi. Pourquoi ne l'avaient-ils pas déjà fait ? Cela demeurerait un mystère pour le jeune guerrier. Gengis ne les avait-il pas envoyés dans l'Est pour parfaire leurs compétences ? Djaghataï saisissait vaguement qu'il existait un art de négocier qu'il devait apprendre. Jelme s'était efforcé de lui expliquer la nécessité de passer des accords avec des puissances étrangères, mais Djaghataï ne la comprenait toujours pas. Un homme était un ami ou un ennemi. Si c'était un ennemi, on pouvait lui prendre tout ce qu'il possédait. Djaghataï sourit en allant au bout de sa réflexion : un khan n'a pas besoin d'amis, il ne lui faut que des serviteurs.

Il s'imagina de nouveau à la tête de son peuple. Les tribus n'accepteraient jamais son frère Djötchi pour chef, à supposer qu'il fût le fils du khan. Djaghataï avait contribué à faire courir le bruit que

Djötchi était le fruit d'un viol. Gengis avait laissé ces rumeurs s'enraciner en ayant une attitude distante avec son fils aîné. Djaghataï porta machinalement la main à la poignée de son sabre. C'était à lui, non à Djötchi, que Gengis avait remis cette arme qui avait vu la naissance d'une nation. Au plus profond de son cœur, Djaghataï savait qu'il ne prêterait jamais allégeance à Djötchi.

L'un des ministres s'approcha et se pencha vers le trône pour s'entretenir à voix basse avec le roi. L'échange dura assez longtemps pour que les courtisans alignés deviennent visiblement nerveux dans leurs habits somptueux, puis le ministre finit par regagner sa place. Le roi parla de nouveau, aussitôt traduit :

— Que nos honorables alliés veuillent bien accepter ces cadeaux en signe d'amitié, comme nous en avons discuté. Cent mille feuilles de papier huilé ont été préparées pour vous, ce qui représente le travail de nombreuses lunes.

Un murmure parcourut les rangs des nobles koryons tandis que Djaghataï n'arrivait pas à comprendre pourquoi du papier pouvait leur paraître si précieux.

— Dix mille habits de soie ont été cousus, auxquels s'ajoute un bon poids en jade et en argent. Deux cent mille kwans de fer et autant de bronze ont été apportés des mines ou des fonderies. Soixante peaux de tigre de mes propres réserves ont été enveloppées de soie pour que vous puissiez les emporter. Enfin, huit cents chariots de chêne et de hêtre constituent le cadeau de la dynastie Wang en remerciement de la victoire que vous avez donnée au Koryo. Allez maintenant dans la paix et l'honneur et comptez-nous à jamais parmi vos alliés.

Jelme inclina sèchement la tête lorsque l'interprète eut terminé.

— J'accepte votre tribut, majesté.

Djaghataï se demanda si le général allait ignorer la tentative du roi pour sauver la face.

— Je demande seulement que six cents jeunes garçons âgés de douze à seize ans y soient ajoutés, poursuivit Jelme. Je leur inculquerai les qualités de mon peuple, ils prendront part à de nombreuses batailles et se couvriront d'honneur.

Djaghataï dut faire un effort pour ne pas manifester son approbation. Qu'ils avalent cette couleuvre en même temps que leurs histoires de « cadeaux » et d'« honorables alliés » ! L'exigence de Jelme avait révélé le véritable rapport de forces dans la salle et les courtisans semblaient affligés. Djaghataï observa le ministre qui se penchait de nouveau vers son maître. Il vit les jointures du roi blanchir lorsque ses doigts se crispèrent sur les bras du trône. Le jeune Mongol était las de ces simagrées. Même les femmes aux bras lisses assises aux pieds du roi avaient perdu de leur charme. Il avait envie de sortir dans l'air frais, de se baigner peut-être dans la rivière avant que le soleil soit

moins chaud.

Jelme, lui, demeurait impassible et la fixité de ses yeux semblait inquiéter l'entourage de Wang. Les regards que les Koryons échangeaient laissèrent totalement indifférents les guerriers qui attendaient en silence une issue certaine. La ville de Songdo comptait moins de soixante mille habitants et son armée pas plus de trois mille soldats. Le roi pouvait prendre de grands airs, Djaghataï connaissait la situation véritable. Lorsque la réponse vint enfin, elle fut sans surprise :

— Nous sommes honorés que vous acceptiez de prendre sous vos ordres autant de nos jeunes gens, général.

Le roi avait une expression amère mais Jelme répondit par d'autres propos bienveillants que Djaghataï n'écoula pas. Son père rappelait Jelme après trois ans d'expédition dans l'Est. Ce serait avec joie que Djaghataï retrouverait ses montagnes et il avait peine à contenir son impatience. Si Jelme semblait accorder de l'importance au papier donné en tribut, Djaghataï doutait que Gengis soit du même avis. En cela au moins, son père était prévisible. Heureusement, Jelme avait exigé aussi de la soie et du bois dur. Cela, c'était précieux.

Sans que quiconque ait apparemment donné de signal, la cloche sonna de nouveau dans la cour, mettant fin à l'audience. Djaghataï regarda les servantes ajuster de nouveau la robe du roi quand il se leva et se placer derrière lui. Sentant le climat de la salle se détendre autour de lui, il prit plaisir à se gratter de nouveau l'aisselle. Le retour au pays... Djötchi rentrerait lui aussi, avec Süböteï. Djaghataï se demanda si son frère avait beaucoup changé en trois ans. Âgé à présent de dix-sept ans, il avait atteint sa taille d'adulte et Süböteï l'avait sans aucun doute bien formé. Djaghataï fit craquer son cou avec ses mains en savourant d'avance les défis à venir.

Dans la partie sud des terres des Jin, les guerriers de la troisième armée de Gengis buvaient jusqu'à tomber ivres morts. Face à eux, derrière leurs hautes murailles, les habitants de Kaifeng se désespéraient. Plusieurs Jin avaient accompagné l'empereur lorsqu'il avait fui Yenking trois ans plus tôt pour se réfugier dans le Sud. Ils avaient vu de la fumée monter dans le ciel, au nord, quand cette ville avait brûlé. Ils avaient cru un certain temps que les Mongols étaient passés au large puis l'armée de Khasar avait fondu sur eux, laissant sur les terres une empreinte de destruction tel un fer rouge sur la chair.

Les rues de Kaifeng échappaient désormais à toute loi, même au cœur de la ville. Ceux qui pouvaient se faire escorter par des gardes en armes grimpaient en haut des murailles pour regarder l'armée qui les assiégeait. Ce qu'ils voyaient ne leur apportait ni réconfort ni espoir.

Pour les Jin, la désinvolture même du siège de Khasar était une insulte.

Ce jour-là, le frère du Grand Khan se distrayait en assistant à un concours de lutte entre ses hommes. La multitude de ses yourtes n'était disposée selon aucun plan clair et ses vastes troupeaux erraient au hasard, rarement perturbés par les longs fouets de leurs bergers. Les Mongols avaient moins encerclé Kaifeng qu'ils n'y avaient établi leur camp. Pour les Jin, qui les haïssaient et les craignaient, c'était humiliant de voir l'ennemi s'adonner à des jeux alors que Kaifeng commençait à avoir faim. Si les Jin savaient se montrer cruels, les Mongols étaient plus impitoyables qu'ils ne pouvaient le concevoir. Les guerriers de Khasar se moquaient totalement des souffrances des habitants de Kaifeng et leur reprochaient seulement de retarder la chute de la ville. Ils étaient là depuis trois mois et faisaient preuve d'une patience sans limites.

La ville impériale de Yenking était tombée aux mains de ces rustres, que ses grandes armées n'avaient pu contenir. Ce sort ne laissait aucun véritable espoir aux habitants de Kaifeng. Les rues étaient sous la coupe de bandes sans pitié et seuls les hommes forts se risquaient à sortir de chez eux. On distribuait des vivres depuis un magasin central mais, certains jours, il n'y avait rien. Personne ne savait si les stocks de nourriture étaient épuisés ou s'ils avaient été détournés.

Dans le camp mongol, Khasar et Ho Sa se levèrent avec un rugissement d'excitation lorsque le lutteur surnommé Baabgai, l'Ours, souleva son adversaire au-dessus de sa tête. Celui-ci se débattit mais Baabgai demeura ferme sur ses jambes, souriant à son général comme un enfant idiot. Le vaincu était si épuisé qu'il cessa bien vite de tenter d'échapper à l'étreinte des pattes de l'Ours.

Khasar avait repéré ce lutteur parmi ses recrues jin pour sa taille et sa force. Il lui tardait de faire combattre cette masse imbécile contre un des champions restés au pays. Il connaissait les parieurs, et s'imaginait déjà en ruiner quelques-uns en un combat, dont son frère Temüge.

Impassible, Baabgai attendait l'ordre de Khasar. Peu d'autres auraient été capables de porter si longtemps un tel poids et le visage rouge de l'Ours luisait de sueur.

Khasar le regardait sans le voir, pensant de nouveau au message de Gengis. L'éclaireur envoyé par son frère se tenait encore là où Khasar l'avait laissé planté, quelques heures plus tôt. Des mouches aspiraient de leur trompe le sel couvrant la peau du jeune homme, qui n'osait pas bouger.

La bonne humeur de Khasar s'envola et il adressa un geste irrité à son champion.

— Brise-le.

La foule retint son souffle quand l'Ours tomba soudain sur un genou et abattit son adversaire sur sa cuisse raidie. Le craquement de l'échine résonna dans le camp puis tous les hommes poussèrent des cris et échangèrent les montants des paris. Baabgai leur adressa son sourire édenté. Khasar détourna les yeux tandis qu'on tranchait la gorge du vaincu paralysé. C'était un acte charitable de ne pas l'abandonner vivant aux chiens et aux rats.

Sentant son humeur s'assombrir encore, Khasar réclama de la main le combat suivant et une outre d'arkhi pour égayer ses pensées. S'il avait su que Gengis rappellerait ses armées, il aurait mieux profité de son expédition en terre jin. Avec Ho Sa et Ögödei, le fils de Gengis, il avait pris son temps pour brûler les villes et exterminer leurs habitants, se rapprochant chaque fois de celle où le jeune empereur avait trouvé refuge. Ces trois années avaient été très heureuses pour lui.

Khasar avait fini par aimer être chef. Pour des hommes tels que Gengis, cela était naturel. Khasar ne pouvait imaginer son frère laissant quiconque le conduire où que ce soit, encore moins à la bataille. Pour Khasar, c'était venu lentement, comme la mousse recouvre la pierre. Pendant trois ans, il n'avait parlé à aucun de ses frères : Gengis, Kachium ou Temüge. Ses guerriers attendaient de lui qu'il sache où les mener et quoi faire une fois qu'ils étaient arrivés. Au début, Khasar avait trouvé ce fardeau épuisant, comme il devait l'être pour le chien dominant qui ne restait qu'un temps à la tête de la meute. Puis il avait découvert que commander était aussi exaltant qu'épuisant. Il était responsable de ses erreurs, mais les triomphes aussi lui revenaient pleinement. Au fil des saisons, il avait changé subtilement et il n'avait pas envie de rentrer. En attendant la chute de Kaifeng, il était père de dix mille fils.

Il parcourut du regard les hommes qu'il avait emmenés si loin de chez eux. Samuka, son second, n'avait pas bu, comme à son habitude, et observait la lutte avec un amusement détaché. Ögödei, qui braillait et suait son alcool, arrivait à peine à l'épaule des guerriers. Khasar se demanda comment il prendrait la nouvelle de leur retour. À l'âge d'Ögödei, tout était nouveau et passionnant : il serait sans doute ravi. Le ressentiment de Khasar grandit encore quand il considéra ses hommes. Tous avaient fait leurs preuves. Ils s'étaient emparés de femmes et de chevaux par milliers, de pièces de monnaie et d'armes, trop pour qu'une vie suffise à en dresser la liste. Mais Gengis était le Grand Khan et Khasar ne pouvait pas plus imaginer se rebeller contre son frère aîné qu'il ne pouvait se faire pousser des ailes et voler au-dessus des murailles de Kaifeng.

Devinant l'humeur de son général, Ho Sa lui tendit une outre

d'arkhi tandis que montaient autour d'eux les clameurs encourageant les lutteurs. Khasar eut un sourire crispé. Avec Samuka, Ho Sa avait entendu le message de l'éclaireur. Le plaisir de la journée était gâché, les deux hommes le savaient.

L'officier xixia aurait autrefois frémi à l'idée de boire avec des barbares infestés de poux. Avant l'arrivée des Mongols, Ho Sa menait une vie simple et austère, fier de son grade dans l'armée de son roi. Chaque jour, il se levait à l'aube pour s'entraîner avant le bain, puis la journée commençait avec du thé noir et du pain trempé dans le miel. Sa vie d'alors était presque parfaite et il la regrettait parfois tout en rejetant sa monotonie.

Les nuits très noires, quand tombent tous les faux-semblants, Ho Sa devait admettre qu'il avait accédé à un rang qu'il n'aurait jamais pu atteindre chez les Xixia. Il s'était hissé au troisième poste le plus élevé d'une armée mongole et des hommes comme Khasar lui confiaient leur vie sans la moindre hésitation. Les morsures des puces et des poux étaient un faible prix à payer en retour. Suivant le regard sombre du général, Ho Sa vit qu'il fixait les murs de Kaifeng avec une moue d'ivrogne. Si tout ce qu'un empereur pouvait faire, c'était se terrer en tremblant derrière ces murs, il n'était pas un empereur aux yeux de Ho Sa. Il avala une autre gorgée d'arkhi et grimaça quand l'alcool lui brûla les gencives.

Ho Sa avait parfois la nostalgie de la tranquillité et de la routine de son ancienne vie, mais il savait qu'elles continuaient à exister ailleurs. Cette pensée le réconfortait quand il était épuisé ou blessé. Son réconfort tenait aussi à la fortune en or et en argent qu'il avait amassée. S'il retournait un jour chez lui, il aurait des épouses et des esclaves.

Le deuxième combat se termina par un bras cassé et les deux lutteurs s'inclinèrent devant Khasar avant qu'il les laisse aller se faire soigner. Les distractions de la journée lui coûteraient une douzaine de blessés et quelques morts, mais cela en valait la peine pour encourager les autres. Ils n'étaient pas de délicates jeunes filles, après tout.

Khasar lança un regard mauvais à l'éclaireur. C'était Khasar lui-même qui avait pris les fortins isolés que les Mongols utilisaient maintenant comme relais pour leurs messagers. Ils étaient les jalons d'une ligne remontant jusqu'aux ruines calcinées de Yenking, au nord. Si Khasar avait su que cette nouvelle route permettrait de lui faire parvenir l'ordre de rentrer en dix-huit jours seulement, il n'aurait peut-être pas remporté ces victoires. Son frère comprendrait-il s'il attendait une année encore que la ville tombe ? Il connaissait la réponse : Gengis comptait sur lui pour tout laisser en plan immédiatement et rentrer en lui ramenant son fils Ögödei. C'était exaspérant et Khasar fixait Kaifeng du regard comme si sa colère

pouvait suffire à en faire tomber les murs. Il s'intéressa à peine au troisième combat, que la foule des buveurs semblait cependant apprécier.

— Redis-moi ton message, ordonna-t-il soudain.

Il dut se répéter pour être entendu par-dessus les cris des guerriers.

Incapable de s'expliquer l'humeur que son message avait suscitée, l'éclaireur baissa la tête.

— « Rentre boire de l'airag avec ton peuple, frère. Au printemps, nous boirons du lait et du sang », récita-t-il.

— C'est tout ? rétorqua Khasar. Dis-moi comment il était quand il t'a envoyé...

Mal à l'aise, l'éclaireur passa d'un pied sur l'autre.

— Seigneur, le Grand Khan discutait avec ses généraux autour de cartes maintenues par des poids de plomb, mais je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient avant qu'il me fasse mander.

Entendant cette réponse, Ho Sa leva la tête, les yeux vitreux.

— Le lait et le sang signifient qu'il projette une nouvelle guerre ! s'exclama-t-il.

La foule se tut. Ögödei s'était figé et même les lutteurs, incertains de ce qu'ils devaient faire, interrompirent leur combat. Khasar cligna des yeux puis haussa les épaules. Peu importe s'ils entendent, pensa-t-il.

— Si mon frère a sorti ses précieuses cartes, ça doit être pour ça, dit-il.

Si Gengis savait qu'il se trouvait sous les murailles de Kaifeng, il attendrait. Le jeune empereur leur avait échappé à Yenking. L'idée que la cour impériale des Jin regarderait les Mongols partir était presque insupportable.

— Mon frère a-t-il aussi rappelé Sübötei et Jelme ?

L'éclaireur déglutit nerveusement sous les yeux de la multitude.

— Je ne leur ai pas porté de messages, seigneur.

— Mais tu sais s'il leur en a envoyé. Les éclaireurs savent toujours. Parle ou je t'arrache la langue.

— Deux autres hommes seraient partis pour rappeler les généraux, seigneur. C'est ce que j'ai entendu dire.

— Et les troupes restées au pays ? Elles font l'exercice ? Elles se préparent ou elles attendent simplement ?

— Elles ont reçu l'ordre de perdre leur graisse d'hiver en s'entraînant, seigneur.

Khasar vit Samuka sourire et il jura à mi-voix.

— Alors, c'est bien la guerre. Reprends la route que j'ai tracée et dis à mon frère « Je viens ». Cela suffira.

— Dois-je ajouter que tu seras là avant la fin de l'été, seigneur ?

demanda l'éclaireur.

— Oui, répondit Khasar.

Il cracha sur le sol tandis que l'homme s'éloignait déjà.

Le frère du khan s'était emparé de toutes les villes à quatre cents lieues à la ronde, entourant l'empereur de dévastation et coupant ses lignes de ravitaillement. Pourtant, il lèverait le siège alors que la victoire était assurée. Sous les yeux écarquillés d'excitation d'Ögödei, Khasar détourna les siens.

Il aurait plaisir à revoir ses frères. Il se demanda si Jelme et Süböteï rapporteraient des richesses comparables à celles qu'il avait prises aux Jin. Il avait fallu abattre des forêts entières afin de fabriquer les chariots pour les transporter. Il avait aussi recruté parmi les Jin et rentrerait avec deux mille hommes de plus qu'à son départ. Mais ce qu'il aurait voulu rapporter à Gengis, pensa-t-il en soupirant, c'était les os d'un empereur. Le reste du butin, il s'en moquait.

Gengis avait lâché la bride à sa jument dans la vaste plaine et sur l'animal lancé au galop il sentait l'air chaud gifler sa face et agiter ses longs cheveux noirs. Il ne portait qu'une légère tunique sans manches qui révélait un réseau dense de cicatrices blanches sur ses bras nus. Le pantalon qui serrait les flancs de la bête était élimé, taché de graisse de mouton comme les bottes souples reposant sur les étriers. Il n'avait pas emporté de sabre, mais un étui à arc en cuir était attaché derrière sa cuisse droite et un petit carquois de chasse dont la lanière lui barrait le torse rebondissait sur ses omoplates.

L'air était noir de nuées d'oiseaux qui agitaient bruyamment les ailes tandis que des faucons les perçaient de leurs serres et les rapportaient à leurs maîtres. Au loin, trois mille guerriers à cheval avaient formé un cercle et se rapprochaient lentement de son centre en poussant devant eux tout ce qui vivait. Avant longtemps, l'endroit choisi pour la chasse grouillerait de marmottes, de cerfs, de renards, de rats, de chiens sauvages et de milliers d'autres petits animaux. Gengis souriait en songeant au carnage qui suivrait. Un chevreuil pris de panique traversa le cercle et le khan l'abattit d'une flèche dans le poitrail. À peine s'était-il effondré en battant des jambes que Gengis se retournait pour voir si son frère Kachium avait vu le coup.

La chasse en cercle ne demandait guère d'habileté mais elle contribuait à nourrir les guerriers quand la viande commençait à manquer. Gengis y prenait cependant plaisir et accordait des places au centre à ceux qu'il souhaitait honorer. En plus de Kachium, il y avait Arslan, le premier qui lui avait prêté serment de loyauté. Le vieux forgeron avait soixante ans et demeurerait mince comme une lame. Il montait toujours bien, quoique avec raideur, et Gengis le vit toucher un pigeon en vol.

Tolui le lutteur passa dans le champ de vision du khan, penché sur sa selle pour assommer une marmotte grasse qui, affolée, filait devant lui. Un loup surgit de l'herbe haute et le cheval de Tolui broncha, désarçonnant presque son cavalier. Gengis regarda en riant le colosse faire des efforts pour recouvrer l'équilibre. C'était une bonne journée et le cercle se resserrait. Une centaine de ses officiers les plus estimés galopèrent çà et là tandis qu'un flot d'animaux assombrissait le sol. Ils étaient si nombreux qu'ils mouraient plus souvent sous les

sabots des chevaux qu'embrochés par un trait. Les rabatteurs finirent par se retrouver épaule contre épaule et les hommes occupant le centre vidèrent joyeusement leur carquois.

Gengis repéra un lynx et talonna sa monture pour se lancer à sa poursuite. Il vit Kachium s'élancer dans la même direction et fut satisfait quand son frère s'écarta pour lui laisser la proie. Approchant tous deux de la quarantaine, ils étaient forts, en pleine forme physique. Après le retour des armées, ils emmèneraient le peuple mongol sur de nouvelles terres et cette pensée réjouissait le khan.

Il était revenu de la capitale jin totalement épuisé et miné par la maladie. Il lui avait fallu près d'un an pour retrouver la santé mais son état de faiblesse n'était plus qu'un souvenir. Alors que l'été touchait à sa fin, il sentait en lui sa force d'antan et avec elle le désir d'anéantir ceux qui avaient osé massacrer ses hommes. Il souhaitait que ses ennemis soient orgueilleux et puissants afin de les faire tomber de haut lorsqu'il se vengerait.

Il tendit la main vers son carquois et poussa un soupir quand ses doigts n'y trouvèrent plus de flèches. Les enfants du camp, garçons et filles, parcouraient maintenant le cercle armés de gourdins et de couteaux pour finir la tuerie et commencer à préparer le gibier pour un grand festin.

Les éclaireurs avaient rapporté que les armées de Khasar et de Sübötei n'étaient plus qu'à quelques jours de cheval. Gengis accueillerait ses généraux avec de l'alcool de riz et de l'arkhi à leur retour. Il se demanda ce que ses fils étaient devenus en grandissant. Il était impatient de partir en guerre avec Djaghataï et Ögödei et de s'emparer de nouvelles terres pour qu'ils puissent être khans à leur tour. Djötchi aussi rentrerait, mais cette pensée rouvrait en lui une vieille blessure et il ne voulait pas y songer. Il avait passé des années paisibles avec ses épouses et ses jeunes enfants mais si le père ciel lui réservait un destin, ce n'était pas de rester tranquillement à ne rien faire tandis que le monde sommeillait.

Gengis rejoignit Kachium au moment où celui-ci tapotait le dos d'Arslan. Autour d'eux, le sol était rouge de sang et de jeunes garçons pleins d'ardeur passaient presque sous leurs sabots en s'interpellant.

— Vous avez vu le gros lynx que j'ai abattu ? demanda le khan aux deux hommes. Il m'a fallu deux flèches rien que pour le ralentir.

— C'était un beau coup ! cria Kachium, le visage luisant de sueur.

Un enfant décharné frôla ses étriers de trop près et il se courba pour lui décocher une taloche qui l'expédia sur les fesses, au grand amusement de ses camarades.

Arslan sourit tandis que le gamin se relevait et lançait au frère du khan un regard noir avant de détalé.

— Ils sont si jeunes, ces gosses, dit-il. Je ne me souviens pas d'avoir été aussi petit.

Gengis hocha la tête. Les enfants des tribus réunies ne connaîtraient jamais la peur d'être pourchassés comme ses frères et lui l'avaient été. En entendant leurs rires et leurs voix aiguës, il ne pouvait que s'étonner de ce qu'il avait accompli. Il ne restait que quelques bergers dans les vallées et les montagnes de son pays. Il avait rassemblé tous les autres, en avait fait une nation menée par un seul chef et le père ciel. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il brûlait de relever le défi des tribus du désert. Un homme sans ennemis devient rapidement mou et gras. Un peuple dépérit si personne ne convoite ses camps. Il sourit à cette pensée : il ne manquait pas d'ennemis dans le monde et il remercia les esprits d'une telle profusion. Il ne pouvait imaginer meilleure façon d'occuper une vie et il avait encore de bonnes années devant lui.

Arslan reprit la parole d'un ton qui avait perdu toute légèreté :

— Depuis de nombreux mois, seigneur, je pense que le moment est venu pour moi de renoncer à mon rang de général. Je deviens trop vieux pour résister à une campagne d'hiver et cela me rend peut-être aussi trop prudent. Les hommes ont besoin d'un chef plus jeune capable de tout risquer sur un seul lancer des osselets.

— Il te reste encore de longues années devant toi, répondit Kachium, aussi grave que l'ancien forgeron.

Arslan secoua la tête, se tourna vers Gengis.

— Il est temps. J'attendrai le retour de mon fils Jelme, mais je n'ai plus envie de quitter mon pays. Je t'ai juré fidélité, Gengis, et je ne romprai pas ce serment. Si tu me dis « Chevauche », je chevaucherai jusqu'à tomber.

Arslan parlait de mourir. Aucun guerrier mongol ne tombait de sa selle s'il était encore en vie. Il s'interrompit pour voir si le khan comprenait son attitude puis poursuivit :

— Nul ne peut monter éternellement à cheval. Mes hanches et mes épaules me font mal, mes mains se raidissent aux premiers froids. C'est peut-être à cause de toutes ces années passées à battre le métal, je ne sais pas.

Gengis plissa les lèvres, approcha sa jument pour pouvoir presser l'épaule de son général.

— Tu m'as accompagné dès les premiers jours, dit-il avec douceur. Personne ne m'a servi avec plus d'honneur. Si tu veux vivre en paix tes dernières années, je te libérerai de ton serment.

Visiblement soulagé, Arslan inclina la tête.

— Merci, seigneur khan...

Lorsqu'il la releva, il était rouge d'émotion.

— Je t'ai connu quand tu étais seul et traqué. J'ai vu de la

grandeur en toi et j'ai mis ma vie à ton service. Je savais que ce jour viendrait et j'ai préparé mon second à commander mon tuman. La décision t'appartient, mais je recommande Djirkoadai pour me remplacer.

— Personne ne peut te remplacer, assura aussitôt Gengis, mais j'honorerai ton choix et ta sagesse une dernière fois. Je connais ce Djirkoadai, celui qu'on surnomme Djebe, la Flèche.

— En effet. Tu l'as rencontré pour la première fois lors d'un raid contre le clan de Besudei, il y a fort longtemps. Il a tué ton cheval.

— Je pensais bien connaître ce nom ! s'exclama le khan. Par les esprits, il sait tirer à l'arc. À quelle distance il était ? Trois cents pas ? Je m'en souviens, j'ai failli m'ouvrir la tête en tombant...

— Il s'est adouci mais pas beaucoup. Il t'a été loyal depuis que tu l'as épargné, ce jour-là.

— Alors, remets-lui ton paitze d'or et convie-le à la tente de mon conseil. Nous ferons de la fête une célébration de ta vie. Les conteurs chanteront tes louanges au père ciel et tous les jeunes guerriers sauront qu'un grand homme a quitté leurs rangs.

Il réfléchit tandis que le visage d'Arslan s'empourprait de nouveau.

— Tu recevras mille chevaux de mon troupeau personnel et douze femmes qui seront les servantes de ton épouse. Je t'enverrai trois jeunes guerriers pour te protéger dans ton vieil âge. Tu ne seras pas seul dans ta retraite, général. Tu auras aussi assez de moutons et de chèvres pour rester gras pendant cent ans.

Arslan descendit de cheval et plaça sa tête sous le pied de Gengis logé dans l'étrier.

— Tu me fais beaucoup d'honneur, seigneur, mais j'ai besoin de très peu. Avec ta permission, j'emmènerai uniquement ma femme et un petit troupeau de chèvres et de chevaux. Nous trouverons un endroit tranquille près d'un ruisseau et nous y resterons. Il n'y a plus de voleurs dans les collines et si par hasard il en restait quelques-uns, mon arc et mon sabre parleraient pour moi.

L'ancien forgeron sourit à l'homme qu'il avait connu adolescent et qu'il avait vu devenir un conquérant.

— Je me construirai peut-être une petite forge et je fabriquerai un dernier sabre avec lequel on m'entertera. J'entends déjà le bruit du marteau dans ma tête et je suis en paix.

Les larmes aux yeux, Gengis regardait l'homme qui avait été comme un deuxième père pour lui. Lui aussi descendit de cheval et serra brièvement Arslan dans ses bras, ce qui réduisit au silence les enfants tapageurs autour d'eux.

— C'est un beau rêve, vieil homme.

Les terres entourant l'Orkhon étaient d'un vert plus profond que partout ailleurs. La rivière elle-même était large et claire. Il le fallait pour abreuver les deux cent mille hommes et femmes et les quatre cent mille chevaux qui s'y rejoignirent quand Khasar et Sübötei arrivèrent, à une journée l'un de l'autre. Sous la férule du khan, le peuple mongol avait crû et il y avait toujours des enfants braillant quelque part. Depuis son retour de la capitale jin, Gengis avait établi sur ses berges un camp quasi permanent, délaissant la plaine d'Avraga. Certes, Avraga serait toujours le lieu sacré où il avait forgé une nation, mais c'était une terre plate et sèche alors que près de son camp actuel une chute transformait les eaux de l'Orkhon en écume blanche et les troupeaux pouvaient boire leur content. Gengis avait souvent nagé dans ses bassins profonds alors qu'il était convalescent.

Arrivé le premier, Khasar avait pressé ses frères contre lui : Gengis, Kachium et même Temüge, qui n'était pas un guerrier mais gérait le camp et réglait les différends entre les familles. Khasar ramenait avec lui Ögödei. Le garçon n'avait que treize ans mais il avait des membres longs et musclés, promesse d'atteindre la taille de son père. Sur les méplats de son visage, les trois frères du khan retrouvaient le garçon qui les avait maintenus en vie alors qu'ils étaient bannis et n'avaient que quelques miettes pour les sauver de la faim et de la mort. Khasar posa une main sur la nuque d'Ögödei et le poussa avec fierté vers son père.

— Il manie bien l'arc et le sabre, frère, dit Khasar.

Il inclina vers sa bouche une outre d'arkhi et dirigea le jet d'alcool vers le fond de sa gorge.

Gengis entendit le cri de joie que poussa Börte, son épouse, de la yourte familiale et sut que son fils serait entouré de femmes dans les instants suivants.

— Tu as grandi, Ögödei, dit-il avec maladresse. Je veux tout savoir de tes voyages ce soir.

Le garçon s'inclina avec cérémonie sans montrer d'émotion. Trois ans, c'était une longue absence mais le khan était ravi du jeune homme qui lui revenait. Ögödei avait les mêmes yeux jaunes que lui et Gengis approuvait son silence et son calme. Il ne les mit pas à l'épreuve en le prenant dans ses bras, pas devant tant de guerriers qui observaient le jeune garçon et le suivraient peut-être un jour dans une charge.

— Es-tu en âge de boire, fils ? lui demanda Gengis en soulevant une outre.

Il la lui lança et Ögödei l'attrapa avec adresse, dépassé par ce qu'il voyait et entendait autour de lui. Lorsque Börte s'avança et le serra contre elle, il demeura droit comme une flèche pour montrer à

son père qu'il n'était plus un petit garçon qui fond dans les bras de sa mère. Celle-ci ne parut pas s'en apercevoir et, lui tenant le visage à deux mains, elle se mit à pleurer de joie.

— Suffit, Börte, marmonna Gengis derrière elle. Il est assez âgé maintenant pour se battre et chevaucher avec moi.

Sa femme l'ignora et il soupira, se laissant fléchir.

Le khan sentit sa poitrine se serrer quand il vit Sübötei trotter vers lui dans la plaine, Djötchi à son côté. Les deux hommes mirent pied à terre et Gengis constata que Djötchi marchait avec le pas élastique d'un guerrier-né. Il mesurait maintenant un pouce de plus que le khan, mais ses yeux, toujours aussi sombres, rappelaient à Gengis qu'un autre homme l'avait peut-être engendré. Il ne savait comment réagir et, d'instinct, il s'adressa à Sübötei, ignorant Djötchi :

— Les as-tu tous chassés devant toi, général ?

— Je serais même allé plus loin si tu ne m'avais pas rappelé, seigneur. Alors, c'est la guerre ?

Une ombre passa sur le visage de Gengis mais il secoua la tête.

— Plus tard, Sübötei, plus tard. J'aurai des chiens pour ton fouet. Sache qu'Arslan souhaite ne plus être mon général et quand Jelme sera là, nous célébrerons sa vie.

La nouvelle attrista Sübötei.

— Je lui dois beaucoup. Le poète de mon armée est un homme doué. Puis-je offrir ses services ?

— J'ai déjà dix poètes et conteurs qui se disputent l'honneur de chanter les louanges de mon général forgeron, mais le tien peut se joindre à eux.

En parlant, Gengis sentait sur lui le regard de la mère de Djötchi. Börte attendait sans doute une forme de reconnaissance publique de son premier-né avant de l'accueillir elle-même pour son retour. Le silence se fit ; Gengis se tourna enfin vers Djötchi. Il était dur de ne pas broncher sous le regard noir et fixe du khan. Cela faisait longtemps qu'un homme du camp n'avait pas osé soutenir ce regard et Gengis sentit son cœur battre plus vite, comme s'il se trouvait devant un ennemi.

— Je suis heureux de te voir en bonne santé, père, dit Djötchi d'une voix plus grave que Gengis ne s'y attendait. Lorsque je t'ai quitté, le poison de l'assassin avait miné tes forces.

Gengis vit Sübötei esquisser un geste, comme pour avertir Djötchi. Le général avait apparemment l'esprit plus aiguisé que son jeune guerrier, qui se tenait fièrement devant lui, comme s'il n'était pas le fruit d'un viol, rejeton à peine toléré dans la yourte familiale.

Conscient de la présence silencieuse de sa femme, Gengis lutta pour se dominer.

— Il semble que je sois un homme difficile à tuer, dit-il d'un ton

mesuré. Tu es le bienvenu dans mon camp, Djötchi.

Le jeune homme demeura immobile car lui accorder l'hospitalité par cette formule, comme à un guerrier quelconque, équivalait à une pointe subtile. Gengis n'avait pas adressé les mêmes mots à Sübötei ni à Khasar : ils étaient inutiles.

— Tu me fais grand honneur, seigneur khan, répondit Djötchi, s'inclinant pour que son père ne puisse lire la fureur dans ses yeux.

Gengis hocha la tête, regarda le jeune homme prendre doucement les mains de sa mère dans les siennes et s'incliner de nouveau, le visage pâle et tendu. Les yeux de Börte s'emplirent de larmes de joie mais elle montrait envers Djötchi plus de retenue qu'avec Ögödei : dans un tel climat, elle n'osait pas serrer contre elle son fils aîné. Avant que Gengis puisse reprendre la parole, Djötchi se tourna vers son frère cadet et toute raideur le quitta instantanément.

— Je te vois, petit homme.

Avec un sourire radieux, Ögödei s'avança, frappa par jeu son frère à l'épaule et se lança dans un bref assaut de lutte qu'il termina la tête au creux du bras de Djötchi. Agacé, Gengis eut envie de les interrompre par des mots qui perceraient la façade désinvolte de Djötchi. Mais celui-ci s'éloignait déjà en emmenant son frère, auquel il frictionnait le crâne de son poing malgré ses protestations. Le khan, qui n'avait pas vraiment autorisé Djötchi à prendre congé, ouvrit la bouche pour le rappeler.

— Ton fils a bien appris, seigneur, lui dit Sübötei avant qu'il puisse le faire. Il a commandé un tuman contre les guerriers de Russie et ses hommes le respectent.

— Ne l'as-tu pas promu trop vite ? répliqua Gengis d'un ton renfrogné, conscient que la situation lui échappait.

Un homme plus faible aurait peut-être acquiescé, mais Sübötei secoua aussitôt la tête, loyal envers le jeune homme qu'il avait soutenu pendant trois ans.

— Il a rapidement compris ce que commander signifie : que chaque homme se tourne vers toi seul pour puiser de la force. Mon poète a écrit de nombreux vers sur Djötchi et les hommes parlent en bien du fils du khan. Il sait commander : je ne trouve pas de plus grand éloge.

Gengis se tourna vers l'endroit où Djötchi riait avec Ögödei. Ensemble, ils paraissaient plus jeunes, ils ressemblaient davantage aux gamins qui avaient grandi dans sa yourte. Il eut un hochement de tête réticent mais, lorsqu'il reprit la parole, les espoirs de Sübötei retombèrent.

— Les vieilles rancœurs peuvent resurgir à tout moment, général. Dans une charge, il pourrait faire demi-tour. Veille à ne pas risquer ta vie sur cet homme-là.

Bien qu'il ne pût contredire le khan sans l'offenser, Sübötei mourait d'envie de s'élever contre ce jugement injuste. Son dilemme demeura intérieur et il baissa la tête.

— Jelme et Djaghataï ne sont qu'à trois jours de cheval, poursuivit Gengis, dont le visage s'éclaira. Tu verras alors un de mes fils et tu sauras pourquoi je suis fier de lui. Nous éclairerons la terre de nos lampes, nous boirons et mangerons tellement que les guerriers en parleront pendant des années.

— À tes ordres, seigneur, répondit Sübötei, cachant sa détresse.

Pendant trois ans, il avait vu Djötchi devenir un chef remarquable, capable de mener une armée entière. Il n'avait trouvé aucune faiblesse en lui et il se savait bon juge en hommes. Il compatissait à la souffrance que le fils du khan devait ressentir. Qu'y avait-il de pire qu'être rejeté par son père ? Si Djötchi était estimé de tous les généraux mais méprisé par Gengis, il ne sentirait que ce mépris.

Tandis que le khan s'éloignait avec Khasar et Kachium, Sübötei secoua de nouveau la tête, reprit son masque impassible et rejoignit les autres pour préparer le festin. Jelme et Djaghataï arrivaient, mais Sübötei n'était pas pressé d'entendre Gengis louer son deuxième fils aux dépens du premier.

Quelque chose tira brusquement Jelme d'un profond sommeil. Dans l'obscurité totale de la yourte dont le trou d'évacuation de fumée était fermé, il se redressa, tendit l'oreille. La femme jin étendue à côté de lui remua et il tendit le bras pour lui plaquer une main sur la bouche.

— Silence, murmura-t-il.

Il connaissait tous les bruits du camp : les hennissements des chevaux, les rires ou les pleurs dans la nuit qui l'aidaient à s'endormir. Il connaissait les bruits de son peuple et percevait leur moindre changement. Tel un chien sauvage, ses sens restaient en alerte et il avait trop d'expérience pour attribuer ce sentiment de danger à un mauvais rêve. Il rejeta les fourrures de sa couche et se leva, torse nu, vêtu seulement de jambières.

Quoique basse et lointaine, la sonnerie d'alarme du cor d'un de ses éclaireurs était reconnaissable. Jelme empoigna un sabre accroché au poteau central de la tente. Il enfila des bottes souples, jeta un lourd manteau sur ses épaules et baissa la tête pour sortir dans la nuit.

Le camp s'éveillait déjà autour de lui, des guerriers montaient en selle en parlant à voix basse ou en claquant de la langue. Jelme se demandait qui, à une journée de cheval de Gengis, prenait le risque de galoper dans le noir. Un sabot se prend dans un trou de marmotte et une jambe se brise. Il ne pouvait pas imaginer non plus des ennemis osant l'attaquer dans la plaine déserte. N'empêche, il était prêt. Il ne se laisserait pas surprendre dans son propre camp.

Djaghataï le rejoignit en courant sur l'herbe noire, sa démarche titubante révélant la quantité d'arkhi qu'il avait engloutie la veille. Le jeune homme grimaça tandis qu'on allumait des lampes autour de la yourte, mais le général n'éprouva aucune compassion. Un guerrier devait toujours être prêt à monter à cheval et Jelme ignore le teint maladif du fils de Gengis.

— Prends cent hommes, ordonna-t-il. Va voir si un ennemi ou quiconque d'autre approche. Il se passe quelque chose.

Le jeune prince s'éloigna en sifflant pour appeler ses sous-officiers. Jelme organisa ses troupes sans la moindre hésitation. Ses éclaireurs lui avaient donné un peu de temps qu'il ne devait pas gaspiller. Les rangs se formèrent dans l'obscurité et la nuit devint

soudain bruyante tandis qu'hommes, femmes et enfants se préparaient, qui saisissant une arme, qui attelant un chariot. Des gardes traversaient le camp par deux, cherchant des assaillants ou des voleurs.

Jelme sentait un tourbillon de mouvements autour de lui. Il n'y avait pas de cris d'alarme, pas encore, même si au loin le cor sonnait de nouveau. Dans la lumière tremblotante des lampes à graisse de mouton, un serviteur lui amena son hongre préféré, un autre lui tendit un carquois plein.

Lorsque Jelme sortit du camp au trot, son armée était prête et sur le qui-vive. Cinq mille Mongols chevauchaient avec lui, des hommes aguerris, entraînés au combat. Personne n'aimait se battre dans le noir et, s'ils devaient charger, des hommes et des chevaux trouveraient la mort. Jelme serra les mâchoires pour lutter contre le froid, qu'il sentait pour la première fois depuis son réveil.

Gengis galopait dans la nuit, complètement ivre et se sentant si léger qu'il avait l'impression que ses étriers l'empêchaient de s'élever dans l'air. Comme l'exigeait la tradition, il avait entamé chaque outre d'arkhi en répandant quelques gouttes pour les esprits qui protégeaient son peuple. Il en avait craché d'autres sur les feux du festin pour que leurs flammes s'élèvent et répandent une fumée douce, mais le reste était passé par son gosier et il avait rapidement perdu le compte des outres qu'il vidait.

La fête avait commencé deux jours plus tôt. Gengis avait souhaité officiellement la bienvenue à ses fils et à ses généraux et les avait honorés devant le peuple. Même l'expression constamment sombre de Djötchi s'était éclairée quand on avait apporté les grands plats de gibier. Khasar et Ögödei s'étaient jetés sur les meilleurs morceaux avec des cris de plaisir. Pendant trois ans, ils avaient mangé bien des choses étranges, mais personne au Koryo ou dans l'empire Jin n'aurait pu leur apporter la viande d'un mouton enfoui entier l'hiver précédent et déterré pour l'occasion. Khasar avait les larmes aux yeux et prétendait que c'était plus à cause de l'amertume de la chair faisandée que de l'émotion de retrouver ce mets rare et délicat. Personne ne l'avait cru mais c'était sans importance.

Le festin avait atteint un paroxysme de vacarme et de débauche. Les guerriers les plus forts rôdaient parmi les yourtes en quête de femmes. Celles de leurs compagnons d'armes ne risquaient rien, mais les esclaves jin ou les femmes russes capturées faisaient des proies idéales. On entendait leurs cris dans la nuit, presque noyés par les tambours et les cors.

Puis on était passé aux poèmes, qui occuperaient une journée

entière. Certains étaient chantés à l'ancienne, sur deux tons sortant de la même gorge, d'autres récités d'une voix forte, chaque conteur se disputant dans le brouhaha l'attention de qui voulait bien écouter.

Au terme de la seconde journée, Gengis avait remarqué que les poètes gardaient en réserve leurs vers en l'honneur d'Arslan et attendaient l'arrivée de son fils. Le khan avait alors lui-même rempli la coupe du général forgeron.

« Djaghataï et Jelme sont tout près, avait-il fait remarquer par-dessus les gémissements des instruments et du vent. Viendras-tu avec moi accueillir nos fils ? »

Arslan avait acquiescé avec un sourire d'homme soûl.

« J'emmènerai les poètes pour qu'ils leur chantent tes exploits, vieil homme », avait repris le khan en mangeant à moitié ses mots.

Il trouvait l'idée magnifique et avait rassemblé son conseil de généraux avec animation. Sübötei et Djötchi avaient fait venir des chevaux tandis que Khasar et Ögödei s'approchaient en chancelant. Ögödei avait le visage verdâtre et Gengis avait ignoré les relents aigres de vomis qui enveloppaient son fils.

Kachium, qui avait amené la jument grise du khan, une bête superbe, s'était exclamé d'un ton joyeux :

« C'est de la folie, frère ! Qui galope la nuit ? Quelqu'un tombera. »

Gengis avait montré l'obscurité puis ses compagnons.

« Nous n'avons pas peur ! avait-il affirmé, aussitôt approuvé par les fêtards qui l'entouraient. J'ai ma famille et mes généraux avec moi. J'ai le forgeron Arslan et Sübötei le Vaillant. C'est la terre qui doit craindre notre chute. Nos crânes durs l'ouvriront ! Es-tu prêt ?

— Je te suivrai, frère », avait répondu Kachium, contaminé par l'humeur folle de Gengis.

Les deux hommes avaient rejoint au trot la tête de leur petite colonne. Le chamane Kökötchu, l'un des seuls qui semblaient ne pas avoir bu, les avait suivis des yeux. Gengis avait cherché du regard son troisième frère, Temüge, et l'avait découvert à pied, secouant la tête de désapprobation. Peu importe, avait pensé le khan, ce sale inutile n'a jamais su monter.

Il avait regardé ses compagnons pour vérifier qu'ils avaient tous emporté des outres pleines d'arkhi et d'alcool de riz. Il ne fallait pas se retrouver à sec. Une dizaine de poètes s'étaient joints à eux, le visage brillant d'excitation. L'un d'eux avait commencé à réciter des vers et Gengis avait eu envie de le désarçonner d'un coup de pied et de le laisser derrière eux.

À la faible lueur des étoiles, il pouvait voir ses fils, ses frères et ses généraux. Il avait eu un petit rire à l'idée qu'un infortuné voleur puisse tomber sur un tel groupe de sabreurs.

« Je donnerai une jument blanche à qui arrivera avant moi au camp de Jelme et de mon fils Djaghataï ! » s'était-il exclamé.

Il avait marqué un temps d'arrêt pour que chacun enregistre le défi puis, d'un coup de talons, avait lancé sa monture au galop à travers le camp. Presque aussi rapides, les autres avaient pris son sillage en poussant des cris. Deux mille guerriers environ avaient suivi Gengis dans l'obscurité, tous ceux qui avaient leur cheval à portée de main lorsque le khan s'était élancé. Aucun n'avait hésité, même si le sol était dur et qu'une chute pouvait entraîner la mort.

Chevaucher à bride abattue sur un sol noir avait contribué à dissiper un peu l'ivresse de Gengis, mais une douleur s'était mise à palpiter derrière son œil gauche. Il se souvint qu'une rivière coulait non loin de là et l'idée de plonger la tête dans l'eau glacée le tenta.

Son humeur joyeuse retomba quand il devina une manœuvre d'encerclement dans la nuit. Un instant, il se demanda s'il avait risqué sa vie en partant ainsi sans bannière ni tambour, sans rien pour indiquer son rang de khan. Puis il talonna sa jument et poussa un cri sauvage. Ce devait être les hommes de Jelme qui formaient les cornes de chaque côté de sa troupe. Il galopa comme un furieux vers le centre de la ligne où il trouverait à coup sûr son général. Khasar et Kachium le suivaient de près et soudain Djötchi le dépassa, couché sur sa selle, poussant de petits cris pour encourager sa monture.

Prenant exemple sur le khan, la pointe de la colonne étirée s'enfonça dans les rangs de Jelme. Deux hommes tombèrent quand leurs chevaux heurtèrent des obstacles invisibles. D'autres ne purent s'arrêter et churent sur les corps emmêlés. La plupart se remirent aussitôt debout en riant, indemnes, mais quelques-uns ne se relèveraient jamais. Gengis ne remarqua rien de tout cela, il ne songeait qu'à éviter le choc avec les troupes de Jelme et à rattraper son fils.

Comme Djötchi n'avait pas crié pour se faire reconnaître, Gengis ne pouvait pas le faire non plus. Alors que son fils se précipitait vers des guerriers nerveux prêts à décocher leurs flèches, Gengis ne pouvait que refouler la peur soudaine qui déchirait son ivresse et continuer à galoper.

Jelme se tenait à la tête de ses hommes prêts au combat. Les guerriers qui galopaient comme des fous dans le noir étaient presque sur eux. Il avait encerclé leurs flancs pour qu'ils se jettent dans une nasse. Même s'il ne distinguait qu'une masse sombre à la lumière des étoiles, il pouvait à tout instant remplir l'air de flèches.

Il hésitait. Ce devait être Gengis : qui d'autre se montrerait aussi téméraire ? Cependant, nul n'avait crié pour se faire reconnaître et Jelme ne pouvait laisser un ennemi enfoncer les rangs de ses meilleurs hommes. Il le criblerait d'abord de flèches.

Il ferma un instant les yeux pour mieux voir les ombres en mouvement. Était-ce le khan ? Il aurait juré avoir entendu quelqu'un chanter dans la colonne qui se ruait sur lui. Dans l'obscurité, il se tenait seul dans la lumière d'une torche pour être vu. Il leva le bras et, tout au long de ses lignes, des milliers d'arcs se bandèrent.

— À mon commandement ! cria-t-il du plus fort qu'il put.

Le vent refroidissait la sueur sur son visage mais il n'avait pas peur. Il n'avait personne vers qui se tourner, personne pour lui dire ce qu'il devait faire. C'était à lui seul de décider. Il regarda une dernière fois les cavaliers noirs qui galopaient vers lui et secoua la tête comme s'il avait un tic. Impossible de savoir.

— Laissez-les venir ! rugit-il soudain.

Ses officiers répétèrent son ordre le long de la ligne. Jelme ne pouvait qu'attendre et voir si les cavaliers s'arrêteraient ou enfonceraient ses rangs. Il regarda les ombres s'avancer à cent pas, pénétrer dans la nasse. Plus que cinquante pas et elles chevauchaient toujours derrière l'homme qui les menait droit dans la gueule de leur anéantissement.

Il vit plusieurs cavaliers ralentir et des hommes, sur les ailes, appelèrent en reconnaissant les voix d'amis et de parents. Jelme se détendit et remerciait déjà le père ciel d'avoir guidé son instinct quand le premier rang de la colonne percuta ses hommes dans un fracas assourdissant. Des chevaux et des guerriers s'écroulèrent et, tout à coup, chaque main tenait de nouveau un sabre ou un arc bandé.

— Des torches ! Apportez des torches ici ! ordonna Jelme.

Des esclaves se précipitèrent pour éclairer des hommes grognant, des chevaux couchés sur le flanc et décochant des ruades.

Jelme reconnut Gengis dans la masse et blêmit en se demandant si le khan réclamerait sa tête. Aurait-il dû battre en retraite ou ouvrir ses lignes pour laisser passer la colonne ? Il poussa un long soupir quand Gengis se redressa péniblement et jura. Jelme fit signe à deux de ses guerriers d'aider le khan à se relever, mais il les repoussa.

— Où es-tu, général ? appela Gengis en secouant la tête.

Jelme s'avança, déglutit nerveusement lorsque le khan se toucha la mâchoire et baissa les yeux sur ses doigts tachés de sang.

— Ici, seigneur, répondit-il.

Il n'osait pas regarder les autres guerriers tombés à terre, mais il reconnut la voix furieuse de Khasar, qui tentait de se dégager de l'homme inconscient qui le recouvrait.

Gengis se tourna vers Jelme.

— Tu as sans doute remarqué, général, que je suis arrivé le premier à tes lignes ?

— Je crois que oui, seigneur.

Les yeux encore troubles, Gengis hocha la tête d'un air satisfait en direction de ceux qui se trouvaient derrière lui.

Il eut un grand sourire et Jelme vit qu'il s'était cassé une dent du côté droit de la mâchoire. Le khan cracha du sang dans l'herbe, lança un regard sombre à un guerrier proche, qui se fit tout petit.

— La nuit ne fait que commencer et j'ai déjà mal à la tête, marmonna Gengis. Allume les feux, Jelme. Ton père doit être là quelque part, même s'il n'est pas aussi rapide que moi, loin s'en faut. Si Arslan vit encore, nous boirons à sa santé et nous chanterons ses louanges en englutissant ce que tu as à manger.

— Sois le bienvenu dans mon camp, seigneur, dit Jelme d'un ton cérémonieux.

L'humeur à la ripaille des hommes qui venaient d'arriver le fit sourire. Son père lui-même eut un rire incrédule en se relevant et en s'appuyant à un jeune guerrier stoïque.

— Tu ne t'es pas arrêté ? murmura Jelme à Arslan.

Le forgeron haussa les épaules et secoua la tête, les yeux brillants.

— Qui aurait pu s'arrêter ? Il nous a tous entraînés.

Les dix mille hommes de Jelme regagnèrent leur camp pour festoyer. On réveilla même les jeunes enfants pour leur montrer le Grand Khan quand il passa entre les yourtes. Gengis se fit un devoir de poser une main sur la tête des plus petits mais il était distrait, impatient. Il avait entendu les cors rappelant les cavaliers qui avaient encerclé la colonne et savait que Djaghataï serait bientôt là. Il ne pouvait reprocher à Jelme de s'être préparé à tout, mais il voulait voir son fils.

Les serviteurs apportèrent de l'alcool de riz et de la viande froide aux nouveaux venus tandis qu'on allumait de grands feux de bois koryon qui projetèrent des flaves d'or dans les ténèbres. L'herbe humide fut recouverte d'épaisses toiles de lin et de plaques de feutre. Gengis s'assit en tailleur à la place d'honneur, avec Arslan à sa droite. Kachium, Khasar et Sübötei le rejoignirent devant les flammes ronflantes et se passèrent une outre d'alcool de riz. Alors que le cercle achevait de se former, Djötchi s'octroya une place à la droite de Khasar, obligeant Ögödei à s'asseoir plus loin. Les généraux ne parurent pas le remarquer, mais Djötchi savait que rien n'échappait à Kachium. Kökötku le chamane remercia le père ciel des conquêtes faites par Jelme et des richesses qu'il avait rapportées. Djötchi le

regarda tourner et pousser des cris aigus en jetant des gouttes d'arkhi au vent et aux esprits. L'une d'elles tomba sur le visage de Djötchi et coula le long de son menton.

Lorsque le chamane se rassit lourdement, des musiciens se mirent à jouer dans le camp, comme soudain libérés. Des bâtons frappèrent les tambours, des voix plaintives se mêlèrent et s'enroulèrent l'une à l'autre, s'appelant et se répondant par-dessus les feux. Des hommes et des femmes martelèrent des chants et des poèmes, dansèrent jusqu'à ruisseler de sueur. Les compagnons de Jelme étaient heureux de faire honneur au Grand Khan.

La chaleur du feu, née d'un cœur de braises orange, cuisait le visage de Djötchi. Le jeune homme, qui observait les généraux de son père, croisa un instant le regard de Kachium avant de détourner les yeux. Si le contact fut bref, il ne fut pas sans enseignement. Sachant que Kachium continuerait à le scruter, Djötchi garda la tête tournée. Le regard montrait l'âme et il était toujours le plus difficile à masquer.

Lorsque Djaghataï arriva, escorté par les cris de son jagun, Jelme constata avec satisfaction que la courte chevauchée avait eu raison du reste d'hébétude due à la beuverie de la veille. Le deuxième fils de Gengis donna une impression de dynamisme et de force quand il sauta par-dessus l'épaule de son cheval.

Le khan se leva pour l'accueillir et les guerriers poussèrent des acclamations lorsque le père prit le bras du fils et lui tapota le dos.

— Tu as grandi, mon garçon, dit Gengis, qui avait encore les yeux vitreux, la figure marbrée et boursouflée.

Djaghataï s'inclina profondément, image même du fils parfait.

Il parvint à garder une apparence détendue tandis qu'il serrait des mains et donnait des accolades aux hommes de son père. Djötchi fut agacé de voir son frère marcher avec aisance, le dos bien droit, montrant des dents d'un blanc éclatant quand il riait ou souriait. À quinze ans, il avait une peau sans traces de maladie, à peine balafmée au-dessus des poignets et des avant-bras. Gengis le contemplait avec une fierté évidente. Lorsque Djaghataï se vit offrir une place près du khan, Djötchi fut content que le feu cache la rougeur causée par son accès de colère. Djaghataï lança à Djötchi un bref regard froid, sans se donner la peine de chercher les mots convenant aux retrouvailles avec son frère aîné après trois ans de séparation. Le visage de Djötchi resta placide malgré la colère effrayante que ce simple regard avait fait surgir en lui. Pendant quelques instants, il n'avait eu qu'une envie : passer entre ces crétins ivres et expédier Djaghataï au sol d'un coup de poing. Il sentait sa force enfler dans ses épaules tandis qu'il se représentait la scène. Mais il avait appris la patience avec Sübötei et, pendant que Gengis remplissait la coupe de Djaghataï, Djötchi sourit avec tous les autres en rêvant de meurtre.

À l'aube, le poète de Sübötei était à la moitié du récit de la bataille de la Gueule du Blaireau, où Arslan avait affronté la plus grande armée qu'un Mongol eût jamais vue. En présence de Gengis et de ses généraux, l'homme s'en tint plus que d'habitude à la vérité en contant les hauts faits d'Arslan. Ils s'étaient tous vaillamment battus dans cette passe montagneuse qui donnait accès à Yenking. Tous se rappelaient ces journées sanglantes avec fierté et admiration. Personne d'autre ne comprendrait jamais ce qu'ils avaient éprouvé en faisant face ensemble à l'empire Jin... et en l'humiliant. La Gueule du Blaireau avait été la matrice qui les avait expulsés dans un monde nouveau, plus forts et plus dangereux. Ils avaient pris la direction de l'est et Yenking avait brûlé.

Les premières lueurs du jour révélèrent des milliers de cavaliers venant du camp des berges de l'Orkhon et dont les chevaux portaient aussi des femmes et des enfants. Gengis était le khan, il pouvait aller où bon lui semblait, mais tous voulaient entendre l'histoire d'Arslan. Tandis que le soleil matinal montait dans le ciel, des centaines de gorges déclamèrent poèmes et récits et les répétèrent jusqu'à s'érailler.

Gengis lui-même n'avait pas soupçonné que tant des siens voudraient entendre l'histoire des premiers temps et pourtant ils écoutaient poètes et chamanes avec fascination, y compris ceux qui buvaient trop et se gavaient de mouton gras. Il entendit de nouveau raconter comment Arslan l'avait tiré de la fosse où il était prisonnier, il cligna des yeux au souvenir de noms que sa mémoire n'avait pas évoqués depuis des années. Arslan avait été le premier à lui prêter serment, à lui promettre des chevaux, des yourtes, du sel et du sang alors qu'il n'avait pour compagnons que sa mère, sa sœur, ses sauvageons de frères et la faim. C'était une immense preuve de confiance et Gengis fut ému en se rappelant les changements qu'Arslan avait provoqués et dont il avait été témoin. C'était à cela que servait le récit de la vie d'un homme : afin que tous se souviennent de ce qu'il avait signifié pour eux et de ce qu'il avait accompli.

Les conteurs s'interrompirent pour reposer leur voix en prévision du prolongement de la fête dans la soirée. Il était maintenant évident que tout le peuple mongol se rassemblerait en ce lieu.

Ce n'était pas là que Gengis avait prévu d'honorer son premier

général. La rivière était trop loin, l'herbe trop rare, le sol sec et caillouteux. Le caractère provisoire de ce camp le fit cependant grogner de satisfaction alors qu'il pissait sur la terre.

Mon peuple ne doit pas prendre l'habitude du confort, songea-t-il dans son ivresse. Une vie dure l'a gardé plus vigoureux que ceux qui vivent dans les villes.

Il fut tiré de ses réflexions par des cris et des acclamations montant d'un endroit proche où des guerriers s'étaient rassemblés comme un essaim d'abeilles. Il vit Djaghataï monter sur un chariot pour s'adresser à eux et plissa le front quand un autre bruit fit taire la foule, une sorte de miaulement rauque qui lui hérissa les poils de la nuque. La main sur la poignée de son sabre, il se dirigea vers les guerriers qui s'écartèrent pour le laisser passer et ne pas risquer de perdre le bras droit ou la tête en touchant malencontreusement le khan.

Ses généraux entouraient une cage en fer installée sur le chariot mais ce ne fut ni eux ni Djaghataï, qui se tenait fièrement près d'elle, tel un propriétaire, qu'il regarda. L'animal captif était plus gros que tous les félins qu'il avait vus jusque-là. Gengis secoua la tête, ébahi, un œil fermé par la douleur de sa dent cassée. Pour la calmer, il réclama d'un geste une outre d'arkhi et s'arrosa le fond de la gorge. Pas un instant cependant ses yeux ne quittèrent la bête qui allait et venait dans la cage, découvrant des crocs incurvés. Il avait entendu parler du tigre au pelage orange et noir, mais voir ses mâchoires, entendre le bruit sourd de sa queue frappant le sol, fit battre son cœur plus vite. Il y avait un défi dans les yeux jaunes qui parcouraient la foule impressionnée.

— N'est-ce pas un cadeau digne d'un khan ? s'exclama Djaghataï.

Gengis le gratifia d'un bref regard froid, avertissement qui fit perdre toute suffisance au jeune garçon. Autour d'eux, la foule s'était tue et attendait la réaction du khan. Jelme était visiblement mal à l'aise.

— Je n'ai jamais vu un tel animal, lui dit Gengis. Comment l'as-tu capturé ?

— Ce tigre est un présent du roi du Koryo pour toi, seigneur. Il a été pris tout jeune mais on ne peut pas apprivoiser ces bêtes. Il paraît qu'elles peuvent renverser un homme à cheval et tuer monture et cavalier.

Gengis s'approcha des barreaux, regarda le fauve dans les yeux. Soudain le tigre bondit en avant et son poids fit osciller la cage. Trop soûl pour esquiver, Gengis sentit l'impact de la patte sur son bras et, avec un vague étonnement, considéra le sang perlant de sa manche déchirée. Les griffes avaient profondément entaillé sa chair.

— Si vif, murmura-t-il, incrédule. J'ai connu des serpents plus lents. Et une telle masse ! Je crois bien qu'il peut tuer un homme et son cheval. Ces mâchoires broieraient un crâne.

Il vacillait un peu en parlant mais nul ne fit allusion à la blessure, au cas où cela lui ferait honte.

— Au Koryo, ils ont des guerriers qui chassent le tigre, commenta Djaghataï d'un ton plus humble. Mais ils le traquent en groupes, avec des arcs, des piques et des filets.

Tandis qu'il donnait ces explications, son regard tomba sur Djötchi et son expression devint songeuse. Son frère aîné semblait aussi fasciné que Gengis par le tigre et se tenait trop près des barreaux.

— Prends garde, Djötchi, l'avertit-il d'une voix forte. Il te griffera aussi.

Les yeux de Djötchi étincelèrent. Il aurait voulu contredire son frère mais il ne pouvait se targuer de la rapidité de ses réflexes alors que Gengis saignait.

— As-tu chassé l'une de ces bêtes au Koryo ? demanda-t-il.

Djaghataï haussa les épaules.

— Il y a peu de tigres dans la région des palais du roi.

Sous le regard pesant de Djötchi, il ne put s'empêcher d'ajouter :

— J'aurais pris part à la chasse si on en avait trouvé un.

— Peut-être. Mais je doute que Jelme aurait laissé un jeune garçon risquer sa vie contre un tel monstre.

Le visage de Djaghataï devint écarlate tandis que plusieurs des guerriers ricanaient. Quelques instants plus tôt, il était le maître de la foule. Son père et Djötchi avaient réussi à lui ravir ce moment, il devait défendre son honneur. À quinze ans, il n'avait en lui que dépit et il s'en prit au seul qu'il pouvait défier.

— Tu crois que tu pourrais affronter un tigre, Djötchi ? Je parierais une fortune pour voir ça.

Jelme ouvrit la bouche mais la colère de Djötchi fut plus prompte et fit parler le jeune homme imprudemment :

— Expose tes conditions, frère. J'ai bien envie d'inculquer un peu de respect à ton gros chat. Il a versé le sang de mon père, après tout.

— Bêtises d'homme ivre, intervint aussitôt Jelme.

— Non, laisse-le essayer, répliqua Djaghataï aussi rapidement. Je parie cent charretées de ma part du tribut koryon. De l'ivoire, du fer, de l'or et du bois.

Il agita négligemment la main comme si cela ne comptait pas pour lui et conclut :

— Si tu abats le tigre, ce sera à toi.

— Et tu t'agenouilleras devant moi, ajouta Djötchi.

La rage le consumait, lui faisant perdre toute maîtrise de soi.

— Pour cela, il te faudrait faire plus que tuer un tigre, frère, rétorqua Djaghataï, méprisant. Il faudrait que tu sois khan, et cela ne suffirait peut-être pas.

Djötchi saisit la poignée de son sabre et l'aurait peut-être dégainé si Jelme ne lui avait pas posé une main sur le bras.

— Allez-vous vous battre comme des mioches devant tout le camp ? Le soir où on rend hommage à mon père ? Ce tigre est un cadeau fait à Gengis. Personne d'autre ne peut décider de son sort.

Les yeux de Jelme brillaient maintenant de colère et Djaghataï baissa la tête, redevint instantanément docile. Pendant son entraînement, le général lui avait infligé des remontrances cinglantes et de dures punitions. L'habitude d'obéir s'était profondément enracinée en lui.

Gengis, qui avait assisté, attentif, à tout l'échange, prit enfin la parole :

— J'accepte le cadeau.

Ses yeux jaunes semblaient avoir la même couleur que ceux du fauve feulant derrière eux. Les deux frères s'inclinèrent pour ne pas provoquer un accès de colère du khan. Ivre, Gengis était capable de frapper un homme qui avait simplement soutenu son regard.

— Nous pourrions former un cercle de guerriers armés pointant sabres et lances vers le centre, poursuivit-il pensivement. Ainsi, un homme seul pourrait affronter la bête, s'il le désire.

— Ces animaux sont extrêmement dangereux, fit valoir Jelme d'une voix tendue. Avec des femmes et des enfants autour...

Il se sentait partagé entre la nécessité d'obéir au khan et la folie de ce que celui-ci semblait envisager.

— Alors, fais reculer les femmes et les enfants, répondit Gengis avec un haussement d'épaules.

Jelme s'inclina devant l'inévitable.

— Comme tu voudras, seigneur. Mes hommes pourraient attacher de lourdes planches entre elles pour former un cercle et utiliser les catapultes pour le consolider.

Gengis hocha la tête : il ne se souciait pas de la façon dont on réglerait le problème. Il se tourna vers Djötchi, qui demeurait figé là où son orgueil l'avait mené. Même Djaghataï paraissait apeuré, à présent, mais c'était le khan qui prenait toutes les décisions et ils ne pouvaient qu'attendre la suite.

— Tue cette bête et ton frère pliera peut-être le genou devant toi, dit Gengis avec douceur. Tous les hommes t'observeront. Verront-ils un khan en toi ?

— Un khan ou un cadavre, répondit Djötchi sans hésiter. Ou les deux.

Il ne pouvait plus reculer. Il leva les yeux vers le tigre et sut qu'il se ferait sûrement tuer mais cela lui était égal. Il avait déjà chevauché avec la mort dans les charges de Sübötei. Âgé de dix-sept ans, il était capable de jouer sa vie sur un coup de tête. Il prit une profonde inspiration, haussa les épaules et déclara :

— Je suis prêt.

— Alors, formez le cercle et placez la cage au milieu, ordonna Gengis.

Tandis que Jelme envoyait ses hommes chercher des planches et des cordes, Djötchi fit signe à Djaghataï. Encore abasourdi, le plus jeune des deux frères sauta à terre en faisant balancer le chariot, et le tigre émit un grondement inquiétant.

— Il me faut un bon sabre pour affronter cet animal, argua Djötchi. Le tien.

Djaghataï plissa les yeux pour masquer son sentiment de triomphe. Djötchi ne pouvait pas survivre à un tel combat. Les Koryons ne chassaient le tigre qu'en groupes d'au moins huit hommes bien entraînés. Il avait un mort devant lui. Sur une impulsion, il détacha de sa ceinture le sabre que Gengis lui avait donné trois ans plus tôt. Ne plus sentir son poids à sa hanche lui fit éprouver un sentiment de perte, mais il se sentait néanmoins comblé par le sort.

— Je le reprendrai quand cette bête t'aura arraché la tête, murmura-t-il, assez bas pour que personne d'autre ne puisse l'entendre.

— Peut-être, répondit Djötchi, qui ne put s'empêcher de couler un regard à l'animal en cage.

Djaghataï le remarqua et s'esclaffa.

— C'est tout ce que tu mérites. De toute façon, je n'aurais jamais accepté pour khan un bâtard né d'un viol.

Il s'éloigna, laissant Djötchi à sa rage.

Au coucher du soleil, le cercle prenait forme dans la plaine. Sous le regard vigilant de Jelme, les guerriers avaient assemblé une solide structure de chêne et de hêtre du Koryo, maintenue par de grosses cordes et renforcée par des plates-formes de catapulte. D'un diamètre de quarante pas, l'arène n'avait ni entrée ni sortie. Djötchi devrait escalader les planches et ouvrir lui-même la cage.

Jelme ordonna qu'on allume des torches autour du cercle et tous les Mongols s'en approchèrent autant qu'ils purent. Il sembla d'abord que seuls ceux qui parviendraient à grimper sur la palissade pourraient voir, mais Gengis avait voulu que tous puissent assister au combat et Jelme avait utilisé des chariots pour former un autre cercle extérieur sur lequel les guerriers posèrent des pyramides d'échelles

grossières en bois de pin. Des hommes montèrent sur ces tours et plus d'un soûlard tomba sur les têtes de ceux qui se trouvaient dessous, si serrés et si nombreux qu'on ne voyait plus le sol.

Gengis et ses généraux occupaient les meilleures places et le khan les avait poussés à boire jusqu'à un quasi-abrutissement alors que le troisième jour touchait à sa fin. On avait porté des toasts en l'honneur d'Arslan, mais tout le camp savait maintenant que l'un des fils de Gengis allait se battre contre une bête des terres lointaines et les guerriers étaient excités par la proximité de la mort. Temüge était venu avec les derniers chariots du camp de l'Orkhon. Il prit la plupart des paris mais seulement sur la durée du combat. Personne ne misait sur une victoire de Djötchi face à ce monstre rayé qui allait et venait dans sa cage.

Quand la nuit vint, la seule lumière dans la plaine fut ce cercle, œil d'or entouré de la masse mouvante du peuple mongol. Sans même en avoir reçu l'ordre, les jeunes tambours se mirent à marquer la cadence de guerre. Djötchi s'était retiré dans la yourte de Jelme pour s'y reposer tout l'après-midi et les guerriers attendaient dehors, les yeux tournés vers la tente pour voir apparaître le fils du khan dès qu'il sortirait.

Jelme, debout, regardait le jeune homme assis sur un lit bas, le sabre de son père en travers des cuisses. Djötchi portait la lourde armure que Süböteï lui avait donnée, des écailles de fer de la largeur d'un doigt cousues sur un épais tissu, du cou aux genoux. Une odeur aigre de sueur imprégnait la yourte.

— Ils te réclament, dit Jelme.

— J'entends, répondit Djötchi, desserrant à peine les mâchoires.

— Je ne peux pas te dire que tu n'es pas obligé d'y aller. Tu l'es.

Jelme tendit la main dans l'intention de presser l'épaule du jeune guerrier, laissa finalement retomber son bras et soupira.

— Ce que je peux dire, c'est que c'est une chose stupide à faire. Si j'avais su comment cela tournerait, j'aurais lâché le tigre dans les forêts du Koryo.

— C'est trop tard, murmura Djötchi.

Les lèvres pressées en un pli amer, il leva les yeux vers le général de son père.

— Il ne me reste qu'à tuer cette grosse bête, maintenant, non ?

Jelme eut un sourire crispé. Dehors, le bruit de la foule enflait et les guerriers scandaient le nom de Djötchi. Ce serait un moment de gloire, mais Jelme savait que le garçon n'en réchapperait pas. Pendant qu'on construisait le cercle et qu'on descendait la cage du chariot, il avait examiné l'animal, remarqué la puissance et la souplesse de ses

mouvements. Plus rapide qu'un homme, quatre fois plus lourd, il serait impossible à arrêter. Il demeura muet d'appréhension tandis que Djötchi se levait et faisait jouer les muscles de ses épaules. Le premier fils du khan avait hérité de son père une vitesse foudroyante, mais cela ne suffirait pas. Jelme vit de la sueur couler sur le visage de Djötchi, former une grosse goutte. Bien que Gengis ne lui eût laissé aucune marge de manœuvre dans l'exécution de ses ordres, le général cherchait un moyen de lutter contre le réflexe d'obéissance imprimé en lui. C'était lui qui avait apporté le tigre au khan ; il ne pouvait pas envoyer simplement un jeune homme à sa mort. Quand il se décida enfin à parler, sa voix ne fut qu'un murmure :

— Je serai en haut des planches avec un arc. Si tu tombes, tente de tenir bon et je le tuerai.

Ces mots firent naître une lueur d'espoir dans les yeux de Djötchi. Jelme se rappela la seule chasse à laquelle il avait assisté au Koryo : le tigre, après avoir reçu une flèche dans le cœur, avait quand même éventré un rétiaire expérimenté.

— Ne montre surtout pas de peur, dit Jelme. Quoi qu'il arrive. Si tu dois mourir ce soir, meurs en homme. Pour l'honneur de ton père.

— S'il dépend de moi pour son honneur, il est plus faible que je ne l'imaginai, rétorqua Djötchi d'un ton rageur.

— Tous les hommes meurent, poursuivit le général, ignorant la repartie. Pour toi, cela pourrait être ce soir, l'année prochaine ou dans quarante ans, quand tu seras vieux et édenté. Tout ce que tu peux faire, c'est choisir la manière dont tu feras face quand la mort viendra.

Les lèvres du jeune guerrier esquissèrent un bref sourire.

— Tu ne me rassures pas. Je les vivrais volontiers, ces quarante ans.

Touché par le courage que montrait Djötchi, Jelme haussa les épaules.

— Alors je te dirai ceci : tue le tigre et ton frère s'agenouillera devant toi sous les yeux de tous les guerriers. Ton nom sera célèbre et quand tu porteras sa peau, les hommes te regarderont avec respect et admiration. C'est mieux ?

— Oui. Si je succombe, sois prêt avec ton arc. Je ne veux pas être dévoré.

Après une longue inspiration, Djötchi se baissa pour sortir de la yourte. En le découvrant, les Mongols poussèrent un rugissement qui emplit la plaine et couvrit les grognements du tigre.

La foule s'écarta pour le laisser passer et il ne vit pas les visages qui le fixaient en l'acclamant quand il approcha des palissades du cercle. À la lumière des torches qui vacillaient et crachaient, il grimba

avec agilité en haut des planches, sauta de l'autre côté. Le tigre l'observait avec une attention terrifiante. Djötchi leva les yeux vers son peuple, n'aperçut qu'un seul visage de femme, celui de sa mère, et évita de croiser son regard de peur qu'elle lui fasse perdre courage.

Börte crispait les mains sur les planches, comme pour s'empêcher de tendre les bras vers son premier-né.

L'expression de Gengis était indéchiffrable, mais Kachium hocha la tête quand les yeux de Djötchi rencontrèrent les siens. Sübötei gardait un masque impassible pour cacher la peine que Djötchi savait qu'il éprouvait. Le général ne pouvait rien pour s'opposer à la volonté du khan mais, au moins, il ne prendrait aucun plaisir à assister au combat. Par habitude, Djötchi s'inclina devant son chef et Sübötei lui rendit son salut. Rendu furieux par les cris de la foule, le tigre ouvrit sa large gueule et mordit un barreau. C'était un jeune mâle, sans cicatrices et sans expérience. Djötchi avait les mains tremblantes et la bouche sèche, comme avant la bataille. Sa vessie se rappelait à lui. Il assura sa prise sur la poignée ornée d'une tête de loup du sabre de son père. C'était une arme magnifique qu'il convoitait depuis longtemps. Il n'avait pas connu son grand-père Yesugei mais espérait que l'esprit du vieil homme lui donnerait force et courage. Il se redressa et une autre profonde inspiration lui apporta le calme.

Djaghataï l'observait avec des yeux luisants à la lumière des torches. Djötchi soutint un moment son regard pour lui montrer son mépris avant de se tourner vers la cage. La rumeur de la foule crût encore quand il approcha des barreaux et tendit la main vers le loquet de fer qui maintenait la porte fermée. Le tigre parut deviner son intention et attendit. Leurs regards se croisèrent.

— Tu es puissant et rapide, lui murmura Djötchi. Moi aussi. Si je te tue, je porterai ta peau avec fierté jusqu'à la fin de mes jours.

Il ouvrit la porte et se recula vivement. Les guerriers se turent, les yeux rivés à la forme rayée qui se coula hors de la cage.

Djötchi fit six pas en arrière et s'arrêta, prêt à se fendre, le sabre tendu devant lui. Il se sentait lourdaud et maladroit comparé à la bête qu'il était venu tuer.

D'abord, le tigre l'ignora et fit le tour du cercle en cherchant une issue. Il agita la queue avec agacement lorsque la foule se remit à rugir. Djötchi regarda l'animal s'étirer de tout son long contre la palissade, les griffes de ses pattes avant creusant des sillons dans le bois dur. Dans la cage, sa force et sa souplesse avaient été moins évidentes. En mouvement, il paraissait mortellement dangereux et Djötchi avala sa salive.

Le tigre posa pour la première fois son regard doré sur Djötchi et s'accroupit, la tête levée. Sa queue se remit à battre le sol et la foule se tut de nouveau.

Djõtchi offrit son âme au père ciel. Aucun homme n'était de taille face à un tel monstre, il en était sûr. Ses mains cessèrent de trembler et il attendit.

Lorsque le tigre attaqua, ce fut dans une telle explosion de rapidité que Djõtchi demeura presque sans réaction. En trois bonds, l'animal, de statue devenu tache floue, sauta droit sur lui.

Sans chercher à se servir de son sabre, Djõtchi se jeta sur le côté mais fut encore trop lent. L'épaule du fauve le heurta et le fit choir. Il roula sur l'herbe, chercha désespérément à se relever. Le jeune homme vit le tigre toucher le sol, se retourner à une vitesse incroyable et se jeter de nouveau sur lui. Des mâchoires démesurées se refermèrent sur son bras gauche protégé par l'armure et il poussa un cri de souffrance et de stupeur. Djõtchi tendit son bras droit, enfonça la lame dans la poitrine jaunâtre au moment où il basculait en arrière. L'homme et la bête roulèrent ensemble sur le sol et la foule se déchaîna, hurlant des encouragements au jeune guerrier courageux.

Djõtchi sentit les griffes des pattes arrière du félin le lacérer. Son armure protégeait son ventre mais les plaques de fer volaient en l'air les unes après les autres, arrachées par des griffes longues comme des doigts. Les os de son bras gauche subissaient une pression énorme et les membres inférieurs du tigre continuaient à le frapper. L'animal soufflait son haleine brûlante sur son visage. Saisi d'une terreur qu'il n'avait jamais connue, Djõtchi enfonçait son sabre encore et encore. Sous le poids de l'animal, il n'arrivait pas à se redresser. Quand le tigre lâcha son bras pour mordre de nouveau, Djõtchi, malgré la douleur, poussa plus loin dans la gorge la lame de son sabre.

L'animal s'étouffa, fit aller sa tête d'un côté à l'autre pour libérer ses dents. Djõtchi tint bon, des larmes de souffrance dans les yeux. Avait-il blessé gravement le fauve ? Il n'en savait rien. La lame d'acier perçait sans relâche l'épaisse fourrure. Le jeune homme sentit les tendons de son bras gauche se déchirer ; une douleur fulgurante lui transperça les jambes quand les griffes des pattes arrière mirent l'armure en pièces. Le sabre lui tomba de la main. Il dégaina son couteau et le plongea dans le cou de la bête au moment où son bras gauche cédait.

Djõtchi poussa un cri quand un sang nauséabond gicla sur son visage et l'aveugla. Il ne voyait plus rien et les voix des guerriers lui semblaient lointaines, pareilles au murmure des feuilles. La mort venait, portée par le vent, mais Djõtchi continuait à enfoncer son couteau, à cisailer le cou du tigre.

Soudain la bête s'effondra d'un bloc, le clouant au sol. Perdu dans un monde de souffrance, Djõtchi ne vit pas Süböteï et Jelme sauter dans le cercle, l'arc bandé. Il entendit la voix de son père, ne put distinguer les mots par-dessus le râle du tigre. L'animal vivait

encore mais avait cessé de lui labourer le ventre et les jambes. Djötchi n'en continuait pas moins à frapper.

Tandis que Jelme le couvrait avec son arc, Sübötei poussa le tigre du pied pour dégager le guerrier brisé. La grosse tête ballotta quand l'animal roula sur le flanc, sa poitrine se soulevait et retombait encore, ses yeux étincelaient de rage et de haine. Le sang coulant de sa gorge salissait son ventre blanc. Tous ceux qui se pressaient autour du cercle virent la bête tenter de se relever et s'écrouler, enfin immobile.

Sübötei se pencha vers Djötchi, écarta la main qui abattait aveuglément un couteau vers lui. Le bras gauche du jeune homme pendait mollement ; des profondes entailles de ses jambes le sang coulait jusqu'à ses pieds. Pas un pouce de sa peau n'apparaissait sous le masque écarlate qui l'avait presque noyé. Sübötei arracha le couteau aux doigts de Djötchi, lui essuya les yeux pour qu'il puisse voir, mais le fils du khan était manifestement hébété, inconscient d'avoir survécu.

— Tu m'entends ? lui demanda Sübötei d'une voix forte. Tu peux te tenir debout ?

Djötchi agita les bras, laissant une empreinte sanglante sur le deel du général. Sübötei lui prit le poignet et l'aida à se lever. Le jeune guerrier n'arrivait pas à rester sur ses jambes et il fallut que Jelme lâche son arc et le soutienne de l'autre côté. Ensemble, les deux généraux le soulevèrent et le tournèrent vers son père.

— Il vit, seigneur ! clama Sübötei.

Autour du cercle, les visages exprimaient le respect et l'admiration, comme Jelme l'avait prédit. Seul Djaghataï s'efforçait de dissimuler sa fureur. Lorsque Jelme remarqua l'amertume du jeune homme qu'il avait formé pendant trois ans, sa bouche prit un pli dur. Djötchi méritait d'être honoré pour son courage. Jelme s'entretint brièvement avec Sübötei puis s'écarta, le laissant porter tout le poids du blessé. Il ramassa le sabre ensanglanté tombé par terre et le tint de façon que la poignée à tête de loup soit visible de tous.

— N'a-t-il pas gagné le droit de porter cette lame, seigneur ?

Les guerriers manifestèrent leur approbation en beuglant et en frappant la palissade. Gengis ne montrait rien de ce qu'il ressentait.

Jelme attendait une réponse. Dans la tête du khan, les pensées tournoyaient, la fierté se mêlant à l'irritation. Lui aussi avait cru que Djötchi mourrait et il n'avait pas prévu cette issue. Son mal de crâne le torturait de plus belle et il avait un goût aigre dans la bouche. Finalement, il acquiesça de la tête et Jelme s'inclina avant de retourner auprès de Djötchi.

En pressant les doigts inertes du jeune guerrier sur la poignée du sabre, il lui glissa à l'oreille :

— Ils s'en souviendront, mon garçon.

Djötchi ne donna aucun signe qu'il avait entendu et Jelme se rendit compte qu'il était évanoui.

— Il risque encore de succomber à ses blessures, dit Sübötei.

— Sa vie est entre les mains du père ciel, répondit Jelme. Ce qui compte, c'est qu'il a affronté cette bête. Aucun de ceux qui l'ont vu ne l'oubliera.

En parlant, il se tourna de nouveau vers Djaghataï mais le visage amer avait disparu. Le général passait de nouveau le bras sous l'aisselle de Djötchi quand des voix s'élevèrent à l'extérieur du cercle. Gengis avait lancé un ordre d'un ton abrupt dans l'obscurité et la foule s'agitait autour d'un point invisible pour ceux qui se tenaient dans l'arène. Le khan leva une main en direction de Jelme pour lui signifier de rester où il se trouvait avec Sübötei et son fardeau.

Djaghataï réapparut, poussé en avant par des guerriers. Tous avaient entendu la promesse qu'il avait faite et Gengis ne semblait pas disposé à le laisser se fondre dans la nuit. Sans le regarder, son père lui murmura un ordre. Le jeune garçon rougit, escalada la palissade. Jelme et Sübötei le virent sauter à l'intérieur du cercle et s'approcher d'eux. Un homme plus âgé aurait peut-être su se comporter avec grandeur et aurait reçu sa part d'honneur en reconnaissant qu'il avait perdu. Djaghataï n'était pas assez habile pour retourner la situation à son avantage. Tremblant de fureur et d'humiliation, il se tenait devant son frère sans connaissance.

Silencieux, il leva les yeux vers son père mais il n'y eut pas de rémission. Djaghataï plia brièvement le genou ; la foule explosa en acclamations et en huées. Il se redressa, retourna lentement à la palissade et accepta la main qu'on lui tendait pour l'aider à repasser de l'autre côté.

Jelme hocha la tête et soupira :

— C'est toi qui as eu le meilleur fils à former.

— J'espère que le khan le sait, répondit Sübötei.

Les deux hommes échangèrent un regard entendu avant de faire venir quelques hommes pour écorcher le tigre. Sa chair nourrirait le plus grand nombre possible de guerriers qui pousseraient entre leurs lèvres des morceaux de viande à demi brûlés. Tous voulaient acquérir la vitesse et la férocité d'un tel animal. Jelme se demanda si Djaghataï en mangerait ce soir ou s'il se contenterait de remâcher sa colère.

Trois jours s'écoulèrent avant que Gengis vienne voir Djötchi. Après la nuit de ripaille qui avait suivi le combat, presque tout le camp avait dormi et Gengis ne s'était levé que pour vomir pendant une journée et une autre nuit. Il avait fallu un jour de plus pour ramener l'ost sur les rives de l'Orkhon. Le camp de Jelme avait parfaitement convenu pour célébrer les exploits d'Arslan, mais le bétail et les chevaux avaient besoin d'eau et d'herbe verte. Avec sa vitalité habituelle, Gengis s'était rétabli pendant le voyage bien qu'il eût les entrailles encore dérangées alors qu'il se tenait devant la yourte du chamane Kökötchu. Cela le déprimait de songer qu'autrefois une nuit de sommeil aurait suffi à le libérer des effets d'une beuverie.

En pénétrant dans la tente, il découvrit une scène qui lui rappela la mort de son père. Il avala une salive acide, posa un regard dur sur la forme étendue dans l'obscurité. Kökötchu, qui était en train de laver Djötchi, se retourna avec irritation avant de voir qui était l'intrus. Le chamane se leva et s'inclina devant le khan.

L'ombre était un soulagement après le soleil cuisant et Gengis se détendit un peu, satisfait d'échapper un moment à l'agitation du camp.

— Il a repris connaissance ? demanda-t-il.

Le chamane secoua gravement la tête.

— Par moments seulement. Ses blessures ont laissé une fièvre dans son corps. Il se réveille et crie pour se rendormir aussitôt.

Gengis se rapprocha. À côté du corps de Djötchi se trouvait le sabre qu'il avait gagné, la lame que le khan avait reçue de son propre père. Elle lui rappela de nombreux souvenirs et il ne put s'empêcher de renifler l'air en y cherchant une odeur de pourriture. Il lui était pénible de repenser au jour où il avait vu son père à l'agonie, le corps ravagé par un poison. Gengis prit une longue inspiration au-dessus du corps prostré de son fils. Sentant Kökötchu l'observer, il se tourna vers lui et soutint son regard.

— Est-ce qu'il vivra, chamane ?

Kökötchu baissa les yeux vers le jeune guerrier dont la poitrine se soulevait à peine avant de retomber. Il n'avait pas de réponse. De la main, il montra les pansements entourant les deux jambes et le bras pris dans une attelle.

— Tu vois ses blessures, seigneur. La bête lui a brisé deux os du bras et trois côtes. Les plaies sont enflées et suppurent.

Il secoua la tête et ajouta :

— Mais j'ai vu des hommes survivre à pire.

— As-tu fermé les blessures ?

Kökötchu hésita avant de répondre. Après la chute de Yenking, il avait mis la main sur des livres de médecine et de magie qui valaient plus que tout l'or et le jade de la ville. Ne s'attendant pas à ce qu'on mette ses soins en question, il répondit sans sa confiance habituelle :

— Dans leurs livres, les Jin montrent une connaissance du corps étonnante, seigneur. Ils versent de l'alcool bouillant sur une plaie avant de la recoudre. C'est ce que j'ai fait. Avec des cataplasmes pour faire tomber la fièvre.

— Alors tu ne les as pas fermées à la manière de notre peuple, répliqua Gengis d'un ton froid. En faisant venir un brasero dans ta yourte pour les brûler proprement.

Kökötchu se garda de continuer à discuter.

— À tes ordres, seigneur.

Pour faire plaisir au père, il appliquerait un fer rouge sur chaque blessure, même s'il trouvait à présent cette pratique grossière, indigne d'un homme de son savoir. Il dissimula son dégoût au khan, qui parut satisfait. Voyant que Gengis s'apprêtait à repartir, il tenta une fois de plus de comprendre l'homme qui menait les guerriers :

— La douleur sera forte. S'il se réveille, dois-je lui remettre un message de ta part ?

Gengis posa ses yeux jaunes sur le chamane et sortit sans dire un mot.

Les généraux étaient réunis dans la yourte de Gengis, deux fois plus vaste que n'importe quelle autre tente du camp. Khasar et Kachium étaient venus avec Temüge, même si ce dernier s'occuperait uniquement de l'intendance et ne chevaucherait pas avec eux. Sübötei, Jelme et Djaghataï avaient pris place dans le cercle des lits bas qui servaient de sièges quand Gengis convoquait son conseil. La yourte était aussi austère que celle du plus pauvre des bergers, rappelant à tous que le khan n'avait cure des richesses et des ornements.

Les derniers à entrer avant Gengis furent Arslan et le jeune homme qu'il avait choisi pour successeur. Djebe, la Flèche, ne parut pas impressionné par la présence d'autant de chefs de son peuple rassemblés en un seul lieu. Lorsque Arslan lui fit signe de s'asseoir, il les salua de la tête comme s'il était parfaitement à sa place parmi eux. Les autres se contentèrent de l'observer mais accueillirent le forgeron avec chaleur, délaissant pour une fois leur masque impassible afin de

montrer leur estime au vieil homme. Lui non plus ne chevaucherait pas avec eux. Tous les hommes présents savaient qu'Arslan avait chargé de ballots trois juments et trois étalons et qu'il quitterait le camp avec son épouse et un maigre troupeau.

Les yeux brillants de fierté, Jelme se leva pour faire une place à son père. Les deux hommes échangèrent un regard et Arslan parut lui aussi ému.

Lorsque Gengis pénétra dans la tente, les hommes se redressèrent. Il s'assit sur une pile de selles, fit signe à un serviteur de lui apporter un bol de lait de chèvre pour calmer son estomac.

Arslan attendit que le khan ait bu pour prendre la parole :

— Seigneur, je te recommande cet homme, Djebe.

Gengis regarda le nouveau visage, nota la largeur des épaules. Djebe portait une tunique ouverte sur son torse nu et sa peau rougeâtre luisait de santé et de graisse de mouton. Même assis, il semblait sur le qui-vive, prêt à bondir. C'était un guerrier-né et Gengis se sentit vieux en l'observant.

— Sois le bienvenu dans ma yourte, Djebe. Avec Arslan pour te recommander, tu seras toujours le bienvenu. Dans les jours qui viennent, tu seras mis à l'épreuve. Veille à honorer son nom par tes actes.

— Je n'y manquerai pas, seigneur, répondit Djebe avec une assurance qui fit sourire Khasar.

Gengis prit une inspiration et posa les mains sur ses genoux. Il savait mieux que quiconque que cette réunion de généraux changerait le monde.

— Quand je vous ai laissés finir le siège de Yenking, j'ai envoyé des émissaires dans des terres lointaines. Plusieurs ont conclu des alliances en mon nom et ont rapporté des marchandises ; d'autres ont été attaqués ou ne sont pas revenus.

Il marqua une pause mais personne ne parla. Tous retenaient leur respiration en attendant les ordres de l'homme qui les enverrait dans la steppe tels des loups en chasse. Tout le camp savait que la guerre approchait et c'était un plaisir d'être parmi les premiers à connaître les détails.

— Un groupe est allé dans l'Ouest, à plus de huit cents lieues. Un seul éclaireur est revenu, le reste s'est fait massacrer. D'abord, je n'en ai pas fait une affaire. Il n'y a pas si longtemps qu'une bande de pillards se risquant sur nos terres se serait fait exterminer par la première tribu tombant sur elle.

Quelques-uns des hommes les plus âgés acquiescèrent de la tête tandis que Sübötei et Djebe se rappelaient à peine cette époque.

— J'ai appris par l'éclaireur que le chef de cette terre se fait appeler shah Mohammed. Sur les conseils de mon frère...

Gengis montra Temüge et poursuivit :

— ... j'ai envoyé un groupe de quatre cents guerriers bien armés mais uniquement pour faire peser une menace. Ils ont gagné la ville la plus proche, Otrar, ont rencontré le gouverneur. Ils avaient emporté une lettre de moi pour le shah.

Le souvenir de l'épisode fit grimacer le khan.

— Je m'attendais à ce qu'il me livre les coupables ou qu'il me fasse au moins savoir où ils avaient leur camp. Je l'appelais « bien-aimé fils », parlais uniquement de commerce et d'amitié...

Il regarda froidement Temüge jusqu'à ce que celui-ci détourne les yeux. C'étaient ses conseils qui avaient conduit à ce lamentable échec.

— Le bazar d'Otrar est un endroit public. J'avais envoyé là-bas trois espions pour qu'ils me rapportent comment mes émissaires étaient traités.

Il montra brièvement les dents quand la colère monta en lui.

— Le gouverneur commande une garnison de vingt mille soldats. Il a fait arrêter mes hommes et a déchiré ma lettre devant la foule.

Gengis lança un autre regard noir à Temüge.

— Même alors, je n'ai pas réagi ! J'ai pensé : Le shah est servi par un imbécile mais je peux encore lui apprendre à marcher droit. J'ai entendu parler de cités plus grandes qu'Otrar à l'est et j'ai dépêché trois officiers au shah lui-même, exigeant que le gouverneur me soit livré et mes hommes libérés... Là encore, j'ai été traité par le mépris.

Son visage s'était empourpré et les hommes présents dans la yourte sentirent leur cœur battre plus vite.

— Le shah Mohammed m'a renvoyé leurs têtes, reprit Gengis en serrant lentement le poing droit. Je ne suis pas la cause de ces troubles et j'ai prié le père ciel de me donner la force d'exercer ma vengeance.

On entendit une voix d'homme crier au loin et plusieurs généraux sursautèrent.

— C'est Djötchi, expliqua le khan d'un ton satisfait. Mon chamane s'occupe de ses blessures.

Il regarda son fils Djaghataï, qui bredouilla une question :

— Viendra-t-il avec nous ?

— Il a tué le tigre devant le peuple, répondit Gengis, dont le regard se durcit en revoyant Djaghataï plier le genou. S'il survit, il aura sa place parmi nous tout comme toi. Nous traverserons les montagnes de l'Altaï à l'ouest et montrerons à ces hommes du désert qui ils ont choisi d'insulter.

— Et les terres jin ? demanda Khasar. Il se trouve au sud des cités plus riches que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici et nous n'y avons pas touché.

Gengis garda un moment le silence. Il rêvait encore de fouler

aux pieds l'empire Jin du Sud. Mener son peuple vers l'ouest présentait des risques et il était tenté d'envoyer au moins un de ses généraux écraser l'ennemi ancestral. Mais il se rappela la multitude des Jin et grimaça de nouveau. Contre des millions, un tuman ne suffirait pas. À contrecœur, il avait décidé que les Jin attendraient pour le voir apparaître à l'horizon.

— Ils seront toujours là quand nous reviendrons pour eux, mon frère. Tu reverras les terres jin, je te le promets.

Khasar fronça les sourcils et s'apprêtait à argumenter mais Gengis poursuivit :

— Pose-toi cette question : pour quelle raison faisons-nous la guerre et risquons-nous nos vies ? Pour des pièces d'or ? Pour bâtir le genre de palais que nous abattons ? Je me moque de ces choses. Un homme passe sa vie à lutter, de la souffrance de naître au dernier soupir.

Il fit passer son regard de l'un à l'autre, l'arrêta finalement sur Djebe et Djaghataï.

— Certains vous diront qu'ils cherchent le bonheur, que la vie se résume à ce simple objectif. Je leur réponds que les moutons sont heureux dans la steppe et que les faucons sont heureux dans les airs. Pour nous, le bonheur est une chose qui compte peu. Nous luttons et nous souffrons parce que c'est ainsi que nous savons que nous sommes en vie.

Il eut un reniflement de mépris et continua :

— Tu souhaites voir les villes jin humiliées, Khasar, mais puis-je laisser un défi sans réponse ? Combien de temps s'écoulera-t-il avant que le moindre roitelet ose cracher sur mon ombre ?

Sa voix enfla, emplit la yourte. Dehors, Djötchi poussa un autre cri, contrepont parfait aux paroles du khan.

— Puis-je laisser la mort des miens rester impunie ? Jamais de la vie.

Il les tenait tous. Il le savait, il l'avait toujours su.

— Quand je ne serai plus, je ne veux pas qu'on dise : « Regardez les richesses qu'il a entassées, ses villes, ses palais et ses splendides atours. »

Il marqua une pause. Puis :

— Je veux qu'on dise : « Assurons-nous qu'il est bien mort. C'était un vieil homme féroce et il a conquis la moitié du monde. »

Il eut un petit rire et le groupe se détendit un peu.

— Nous ne sommes pas sur cette terre pour amasser des richesses avec un arc. Le loup ne se soucie que d'une chose : que sa meute soit forte et qu'aucun autre loup n'ose croiser son chemin. Cela lui suffit.

Gengis se leva et son attitude devint respectueuse quand il se

tourna vers Arslan.

— Tes chevaux sont prêts, général. Quand nous galoperons dans la plaine, je penserai à toi qui reposes tes vieux os.

— Je te souhaite longue vie et nombreuses victoires, seigneur.

Tous se levèrent et la yourte parut soudain bondée. En sa qualité de khan, Gengis aurait pu sortir le premier, mais il s'écarta pour laisser passer Arslan. Un par un, ils sortirent jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Djebe dans la tente. Le jeune guerrier la parcourut des yeux, étrangement satisfait par son manque d'ornements. Il sentait que le khan était l'homme à suivre et tout ce qu'Arslan lui avait dit se trouvait confirmé. Sachant que personne ne pouvait le voir, il sourit. Il était né sur le flanc d'une colline et avait connu enfant des hivers si terribles que son père faisait entrer les moutons dans leur unique yourte pour les protéger du froid. Les yeux de Djebe brillaient à ce souvenir. Maintenant, il commanderait un tuman. Gengis ne se doutait pas qu'il avait lâché un loup. Djebe lui montrerait ce dont il était capable. Le jour viendrait où chaque homme, chaque femme des tribus connaîtrait son nom.

Dehors, Arslan vérifia une fois de plus montures et chargement car il n'entendait pas laisser la gravité du moment perturber ses habitudes. Gengis le regarda tirer sur chaque nœud, donner ses instructions aux trois jeunes bergers qui l'accompagneraient jusqu'à son premier camp. Personne ne prononça un mot avant que le vieil homme ait terminé. Quand il fut satisfait, Arslan serra Jelme contre lui et tous purent voir de la fierté dans les yeux du fils du forgeron. Enfin, Arslan s'approcha de Gengis.

— J'étais là au commencement, seigneur. Si j'étais plus jeune je resterais à tes côtés jusqu'à la fin.

— Je le sais. Sans toi, tout cela ne serait pas, répondit Gengis en désignant le vaste camp d'un geste circulaire. J'honorerai toujours ton nom.

Quoique appréciant peu les contacts physiques, Arslan pressa la main du khan entre les siennes puis monta en selle. Sa jeune épouse leva les yeux vers lui, fière de voir de grands hommes honorer son mari de leur présence.

— Adieu, vieil ami ! s'écria Gengis lorsque Arslan claqua de la langue pour mettre les chevaux au trot.

De leurs bâtons, les jeunes bergers incitèrent le troupeau à suivre leur maître.

Au loin, on entendait les cris de Djötchi, lugubre plainte qui semblait ne devoir jamais prendre fin.

Déplacer une telle multitude d'hommes et de bêtes n'était pas

une mince affaire. En même temps que cent mille guerriers, il fallait faire avancer un quart de million de chevaux, autant de moutons, de chèvres, de yacks, de chameaux et de bœufs. Le besoin de pâturages avait tellement augmenté que les Mongols ne pouvaient rester plus d'un mois au même endroit.

À l'aube glacée, alors que le soleil dépassait à peine l'horizon à l'est, Gengis parcourut à cheval le camp animé, inspectant les files de chariots sur lesquels femmes et jeunes enfants se serraient les uns contre les autres. La colonne s'étirait sur des lieues, toujours flanquée par les troupeaux. Il avait vécu toute sa vie entouré du bruit des bêtes et entendait à peine le bêlement incessant des chèvres et des moutons. Ses généraux étaient prêts, ses fils aussi. Restait à savoir si le Khwarezm était prêt à les affronter dans une guerre. Par son arrogance, il avait attiré sur lui l'anéantissement.

Djötchi avait survécu à la cautérisation de ses plaies. Comme Gengis avait placé Djaghataï à la tête d'un tuman de dix mille guerriers, il ne pouvait guère faire moins pour un fils plus âgé, surtout pour celui qui avait triomphé d'une bête sauvage. Tous les Mongols en parlaient encore. Il s'écoulerait toutefois des mois avant que Djötchi soit en état de prendre place à la tête de ses hommes. Entre-temps, il voyagerait avec les femmes et les enfants, soigné par des serviteurs jusqu'à sa guérison.

Au milieu de l'ost, Gengis passa au trot devant la yourte de sa seconde épouse, Chakahai, ancienne princesse du royaume xixia. Son père était un fidèle vassal des Mongols depuis près de dix ans et le tribut qu'il leur versait les fournissait en soie et en bois. Gengis jura à part soi lorsqu'il se rendit compte qu'il n'avait pas pris de dispositions pour que ce tribut le suive dans l'Ouest. Il ne pouvait compter que le roi du Xixia le lui garde. C'était une chose de plus dont il devait parler à Temüge avant le départ. Chakahai était assise dans son chariot, emmitouflée dans ses fourrures et entourée des trois enfants qu'elle avait mis au monde. L'aînée inclina la tête et sourit à son père.

Il ne quitta pas le sentier pour chercher les chariots de Börte et de Hoelun, sa mère. Devenues inséparables avec le temps, les deux femmes devaient être ensemble quelque part. Cette pensée le fit grimacer.

Il remarqua deux hommes qui faisaient bouillir de la viande de chèvre sur un feu en attendant le départ. Ils avaient devant eux une pile de pains plats sans levain qu'ils allaient fourrer de viande pour le voyage. Découvrant le khan, l'un d'eux tendit vers lui un plateau en bois sur lequel il avait posé la tête de l'animal et toucha ses yeux blancs pour bien faire comprendre son offre. Gengis secoua la tête et le guerrier s'inclina profondément. Tandis que le khan s'éloignait, l'homme jeta un des yeux en l'air pour le père ciel avant de glisser

l'autre dans sa bouche et de le mâcher avidement. Gengis sourit. Son peuple n'avait pas oublié les jours anciens, il n'avait pas été gâté par les richesses pillées. Le khan songea aux nouveaux relais jalonnant la route vers l'est et le sud, tenus par des guerriers estropiés ou âgés. Un éclaireur pouvait changer de cheval à une douzaine de ces postes et couvrir rapidement plus de distance que Gengis ne l'aurait cru possible autrefois. Les Mongols avaient fait du chemin depuis les tribus affamées et querelleuses qu'il avait connues enfant mais ils étaient restés les mêmes.

Il descendit enfin de cheval dans la cohue des bêtes et des chariots après avoir parcouru près d'une demi-lieue depuis la tête de la colonne. Sa sœur Temülen était là, elle qui n'était encore qu'un bébé lorsque leur propre tribu les avait abandonnés, des années plus tôt. Elle était devenue une belle jeune femme et avait épousé un guerrier des Olkhunuts. Gengis n'avait rencontré l'homme qu'une fois lors du mariage, mais il semblait en bonne santé et Temülen était satisfaite de cette union.

Tandis qu'il ajustait la sangle de son cheval, elle ordonnait à des servantes jin de rassembler ses dernières affaires. À l'emplacement de sa yourte démontée avant l'aube, un cercle noir marquait l'herbe. Quand elle vit Gengis, elle alla vers lui en souriant et prit les rênes de sa monture.

— Ne t'inquiète pas, frère, nous sommes prêts, sauf que je n'arrive pas à retrouver ma bonne marmite en fer. Elle est sûrement au fond d'un ballot, sous tout le reste.

Elle parlait d'un ton léger mais son regard était interrogateur. Le khan ne lui avait pas rendu visite une seule fois depuis qu'elle était mariée. Qu'il vienne la voir juste avant de partir en guerre la mettait mal à l'aise.

— Ce ne sera plus long, maintenant, dit-il, perdant un peu de sa raideur.

Il aimait bien Temülen, qui serait toujours une enfant pour lui d'une certaine façon. Elle ne se souvenait pas des premiers hivers qu'ils avaient passés seuls, quand ses frères et leur mère étaient pourchassés et avaient faim.

— Mon mari va bien ? s'enquit-elle. Cela fait trois jours que je n'ai pas vu Palchuk.

— Je ne sais pas, reconnut Gengis. Il est avec Djebe. J'ai décidé qu'il commanderait mille hommes et porterait le paitze d'or.

Temülen battit des mains de plaisir.

— Tu es un bon frère, Gengis. Il sera content.

Un pli barra son front quand elle songea au moment où elle annoncerait la nouvelle à son mari.

— Tu l'as fait pour lui ou pour moi ? demanda-t-elle avec

inquiétude.

— Pour toi, sœur. Ne dois-je pas élever les membres de ma famille ? Puis-je laisser au rang de simple guerrier le mari de mon unique sœur ?

Il vit qu'elle demeurerait préoccupée. Ce genre de réaction le dépassait mais il s'efforça de la comprendre.

— Il ne refusera pas, Temülen.

— Je le sais, ça. Mais il se demandera s'il te doit cet avancement.

— C'est le cas.

Devant l'incompréhension de son frère, Temülen leva brièvement les yeux au ciel.

— Ce serait important pour lui de l'avoir mérité.

— Alors, qu'il s'en montre digne, répondit Gengis avec un haussement d'épaules. Je peux toujours reprendre le paitze.

Elle lança à son frère un regard furieux.

— Ah, surtout pas. Tu ne peux pas l'élever pour le rabaisser ensuite selon ta fantaisie.

Avec un soupir intérieur, Gengis répondit :

— Je demanderai à Djebe de lui annoncer la nouvelle. Il est encore en train de réorganiser le tuman d'Arslan. Cela paraîtra moins étrange, à moins que ton cher mari ne soit un idiot.

— Tu es bon, Gengis, dit Temülen.

Il regarda autour de lui pour voir si quelqu'un pouvait les entendre.

— Tais-toi, femme !

Avec un petit rire, il remonta en selle et reprit les rênes.

— Renonce à ta marmite si tu n'arrives pas à la retrouver, Temülen. Il est temps de partir.

L'impatience qui l'avait fait inspecter les chariots s'évanouit tandis qu'il remontait vers la tête de la colonne. Il adressa un salut à ses généraux et vit qu'ils éprouvaient le même plaisir simple que lui. Le peuple mongol repartait et chaque jour apporterait un nouvel horizon. Rien n'égalait le sentiment de liberté que cela leur procurait, avec le monde entier devant eux. En rejoignant ses frères, Gengis souffla une longue note dans un cor d'éclaireur et mit sa monture au trot. Lentement, son peuple s'ébranla derrière lui.

Il neigeait sur les hautes passes. Les montagnes de l'Altaï se trouvaient plus à l'est que la plupart des familles n'étaient jamais allées. Seules les tribus turques, les Ouïgours et les Uriangkhaïs, les connaissaient bien, et comme un lieu à éviter, où la chasse était pauvre et la mort menaçait en hiver.

Si les guerriers à cheval auraient pu traverser la chaîne en une journée, les chariots lourdement chargés étaient faits pour les plaines herbeuses et mal adaptés aux congères et aux sentiers de chèvres. Les nouvelles roues à rayons de Sübötei résistaient mieux que les disques pleins, qui se brisaient trop facilement, mais quelques chariots seulement en étaient équipés et la progression était lente. Chaque jour, un nouvel obstacle surgissait et la pente était parfois si raide qu'il fallait attacher les chariots à des cordes dans la descente et que les guerriers devaient s'arc-bouter pour les retenir. Lorsque l'air manquait, hommes et bêtes s'épuisaient rapidement et avaient de la chance s'ils couvraient deux lieues en une journée. À chaque pic succédaient une vallée sinueuse et une autre montée difficile. La chaîne semblait interminable et les familles exposées au vent se blottissaient misérablement sous leurs fourrures. Lors des haltes, la nécessité de monter les yourtes avant le coucher du soleil était contrariée par l'engourdissement des doigts gelés. Presque tous dormaient sous les chariots, enveloppés de couvertures et entourés des corps chauds des chèvres et des moutons attachés aux roues. Il fallait tuer des chèvres pour se nourrir et les vastes troupeaux fondaient.

Trente jours après avoir quitté les rives de l'Orkhon, Gengis ordonna une halte tôt dans la journée. Les nuages étaient descendus si bas qu'ils frôlaient les sommets. La neige avait commencé à tomber lorsque les Mongols installèrent un camp provisoire à l'abri d'une paroi rocheuse s'élevant vers la blancheur qui les dominait. Au moins cette falaise protégerait-elle un peu du vent mordant et Gengis avait préféré éviter de se trouver sur une crête exposée au moment où le jour déclinerait. Il avait envoyé des jeunes cavaliers à quarante lieues à la ronde pour repérer le meilleur chemin à prendre et lui rapporter tout ce qu'ils auraient vu. Ces montagnes marquaient la fin du monde qu'il connaissait et, en regardant ses serviteurs tuer un chevreau, il se demanda comment étaient les villes du Khwarezm. Ressemblaient-

elles aux forteresses de pierre des Jin ? Avant ses éclaireurs, il avait envoyé des espions qui apprendraient ce qu'ils pourraient des marchés et des défenses de ces cités, tout ce qui pourrait être utile pendant la campagne à venir. Les premiers partis commençaient à rentrer, fourbus et affamés. Gengis se forgeait une image de ces villes dans sa tête mais elle demeurait fragmentaire.

Ses frères étaient avec lui dans la tente du khan montée sur son chariot, au-dessus de la tête de tous les guerriers. Lorsqu'il regardait au-dehors, Gengis voyait les yourtes comme une profusion de coquilles pâles d'où de minces volutes de fumée montaient vers le ciel. C'était un lieu froid et hostile, mais il n'était pas découragé. Son peuple n'avait que faire des villes et la vie se poursuivait autour de lui comme à l'ordinaire : disputes, démonstrations d'amitié, fêtes familiales, mariages. Les Mongols n'avaient pas besoin de s'enraciner pour vivre.

Gengis se frotta les mains et souffla dessus en regardant un de ses serviteurs jin pratiquer une entaille dans la poitrine du chevreau, y passer les doigts pour presser l'artère principale entourant le cœur. La bête cessa de ruer et ils entreprirent de l'écorcher d'une main experte. Chaque morceau serait utilisé et la peau protégerait l'un de ses jeunes enfants du froid de l'hiver. Les serviteurs vidèrent la panse de l'herbe à moitié digérée qu'elle contenait. Rôtir la chair du chevreau dans ce sac blanc flasque était plus rapide que la faire mijoter lentement, comme le préféraient les guerriers. La viande serait dure sous la dent mais, par un tel froid, il fallait manger vite pour reprendre des forces. Cette réflexion amena Gengis à toucher le chicot de la dent qu'il s'était cassée alors qu'il chevauchait ivre pour rejoindre Jelme. Il grimaça. Elle lui faisait constamment mal et il devrait peut-être se résoudre à laisser Kōkōtchu arracher la racine. Son humeur s'assombrit à cette perspective.

— Il sera bientôt cuit, dit-il à ses frères.

— Pas assez vite pour moi, répondit Khasar. Je n'ai rien mangé depuis l'aube.

Autour d'eux dans la passe, les femmes préparaient des milliers de repas chauds. Les bêtes ne recevraient que quelques poignées d'herbe sèche mais les bergers n'avaient pas le choix. Par-dessus les bêlements incessants, les généraux entendaient les voix de leurs hommes qui, malgré le froid, étaient empreintes de satisfaction. Ils partaient en guerre et l'atmosphère était joyeuse dans le camp.

Des acclamations s'élevèrent au loin et les chefs se tournèrent vers Kachium, qui savait généralement tout ce qui se passait dans les yourtes. Sous le regard de ses frères, il haussa les épaules.

— Yao Shu entraîne les jeunes guerriers.

Temüge eut un claquement de langue irrité que Kachium ne releva pas. Nul n'ignorait que Temüge avait de l'antipathie pour le

moine bouddhiste que Khasar et lui avaient ramené des terres jin. Quoique toujours courtois, Yao Shu s'était fâché avec Kōkōtchu, le chamane, alors que Temüge était son disciple le plus fervent. C'était peut-être pour cette raison que Temüge le trouvait agaçant, en particulier quand il prêchait sa foi bouddhiste débilite à des combattants. Gengis n'avait pas tenu compte des récriminations de Temüge, dans lesquelles il ne voyait que jalousie envers un saint homme capable de mieux se battre avec ses mains et ses pieds que la plupart des hommes avec un sabre.

Ils entendirent d'autres acclamations, plus fortes cette fois, comme si une foule plus nombreuse s'était rassemblée. Pendant que les femmes cuisinaient, il n'était pas rare que les hommes s'exercent au sabre ou à la lutte une fois les yourtes montées. Dans ces hautes montagnes, c'était souvent le seul moyen de se réchauffer.

Khasar se leva, pencha la tête vers Gengis.

— En attendant que ce chevreau soit prêt, je vais aller voir l'entraînement, frère. À côté de Yao Shu, nos lutteurs ont l'air de lourdauds endormis.

Gengis hocha la tête, remarqua la grimace de Temüge. Il regarda la panse gonflée tournant au-dessus du feu et renifla l'air avec appétit.

Comprenant que le khan n'attendait qu'un prétexte pour suivre Khasar, Kachium avançā :

— C'est peut-être Djaghataï qu'il entraîne. Ögödei et lui passent beaucoup de temps avec Yao Shu.

Cela suffit à décider Gengis, dont le visage s'éclaira.

— Allons-y tous, dit-il.

Avant que Temüge puisse protester, le khan sortit dans le vent froid. Les autres l'imitèrent, laissant Temüge regarder, l'eau à la bouche, le chevreau rôtir.

Yao Shu était torse nu malgré l'altitude. Il ne semblait pas sentir le froid et, tandis que Djaghataï tournait autour de lui, des flocons de neige se posaient sur les épaules du moine. Il respirait calmement alors que le fils de Gengis avait déjà le visage cramoisi et le corps contusionné. Redoutant une attaque soudaine, Djaghataï fixait le bâton du moine. Le petit bouddhiste dédaignait les sabres mais se servait du bâton comme s'il le maniait depuis toujours. Djaghataï sentait de vives douleurs aux côtes et dans la jambe gauche, là où il avait été touché. Il n'avait pas encore réussi à porter un coup et l'exaspération bouillonnait en lui, prête à jaillir.

Des guerriers désœuvrés venaient à tout instant grossir la foule. Ils n'avaient rien d'autre à faire et ils étaient curieux. La passe était trop étroite pour que plus de quelques centaines d'entre eux assistent à

l'entraînement et ils se bousculaient, se querellaient en tâchant de faire de la place aux lutteurs. Djaghataï sentit un mouvement dans la foule avant même de voir son père et ses oncles la traverser. Il serra les mâchoires, déterminé à porter au moins un bon coup sous le regard de Gengis.

Penser, c'est agir, et il se jeta en avant, abattit son bâton. Si Yao Shu était resté immobile, il l'aurait reçu sur la tête mais il se baissa et frappa le jeune guerrier à la poitrine avant de se reculer vivement.

Le coup n'était pas appuyé mais Djaghataï rougit de colère. Yao Shu secoua la tête.

— Reste calme, murmura le moine.

C'était le principal défaut du jeune homme à l'entraînement. Il n'y avait rien à reprocher à son équilibre ni à ses réflexes, mais son tempérament irascible le trahissait chaque fois. Depuis des semaines, Yao Shu s'efforçait de lui apprendre à rester maître de lui-même au combat, de surmonter sa rage autant que sa peur. Les deux sentiments semblaient constamment liés chez le jeune guerrier et Yao Shu se résignait à ce que ses progrès soient lents.

Djaghataï se remit à tourner, changea brusquement de rythme et attaqua de nouveau. Yao Shu se renversa en arrière pour parer le bâton visant les jambes. Il le bloqua aisément, cogna du poing gauche sur la joue de Djaghataï. Il vit le regard du garçon s'embraser et sa fureur prendre le dessus, comme tant de fois auparavant. Djaghataï se mit à frapper avec une telle vitesse que son bâton devint une tache floue. La foule poussait des cris à chaque coup paré. Les muscles du bras brûlants, Djaghataï voulut reculer, le moine glissa un pied sous le sien et il tomba par terre, les bras en croix.

L'assaut les avait entraînés hors de l'espace découvert, entre deux yourtes. Yao Shu s'apprêtait à donner des conseils à Djaghataï quand il sentit une présence derrière lui.

Toujours en alerte, il se retourna.

Kachium les observait, impassible. Yao Shu s'inclina brièvement devant le général tout en se tenant prêt à une éventuelle attaque de Djaghataï.

Kachium se pencha vers l'oreille du moine, même s'il y avait peu de chance pour que la foule braillarde puisse l'entendre.

— Ne lui laisseras-tu rien ? murmura-t-il. Alors que son père et des hommes que ce jeune commandera le regardent ?

Yao Shu leva vers le général mongol des yeux sans expression. Depuis l'enfance, il avait appris à maîtriser son corps. L'idée de laisser un fanfaron comme Djaghataï le frapper lui semblait totalement absurde. S'il s'était agi d'un guerrier plus modeste, qui ne s'en serait pas vanté pendant des mois, il aurait peut-être accepté. Pour le deuxième fils gâté du khan, il secoua la tête.

Kachium allait insister mais, dans la seconde qui suivit, Djaghataï, cherchant désespérément à profiter du moindre avantage, attaqua par-derrière. Contrarié, Kachium plissa les lèvres tandis Yao Shu esquivait en deux pas souples comme s'il glissait sur le sol. Le moine était toujours en parfait équilibre et Kachium sut que son neveu ne parviendrait pas à le toucher ce jour-là. Yao Shu bloqua deux autres coups puis contre-attaqua plus durement que les fois précédentes, donnant ainsi une réponse définitive à Kachium.

Tous les guerriers entendirent le souffle de Djaghataï quand le bâton chassa l'air de ses poumons. Avant qu'il puisse récupérer, Yao Shu le frappa à la main droite et, sous la douleur, le jeune Mongol lâcha son bâton. Sans marquer de pause, le moine passa le sien entre les jambes de Djaghataï et le fit tomber sur le sol gelé. La foule demeura silencieuse tandis que le moine s'inclinait devant un fils de khan à plat ventre. Djaghataï se releva mais au lieu de saluer lui aussi son adversaire, comme les spectateurs l'attendaient, il s'éloigna d'un pas rageur, sans un regard en arrière.

Yao Shu demeura plus longtemps que nécessaire la tête inclinée pour montrer sa propre colère après l'affront qu'il venait d'essuyer. Il avait pour habitude de discuter des assauts avec les jeunes guerriers, de leur expliquer en quoi ils avaient failli et ce qu'ils avaient réussi. Au cours des cinq années passées chez les Mongols, il avait entraîné un grand nombre des hommes que Gengis commandait et avait créé une école de vingt élèves pour les plus prometteurs. Djaghataï n'en faisait pas partie, mais Yao Shu connaissait assez le monde pour savoir que la permission de rester chez les Mongols avait un prix. Cette fois, il l'avait trouvé trop élevé. Il passa devant Kachium sans lui adresser un regard.

De nombreux spectateurs s'étaient tournés vers le khan pour voir comment il réagirait à la grossièreté de son fils, mais Gengis leur opposa un masque froid. Après avoir regardé le moine passer devant Kachium, il lança à ses frères :

— Le chevreau doit être prêt, maintenant.

Temüge sourit, mais pas à la perspective d'un repas chaud. Dans sa naïveté, le moine s'était fait des ennemis d'hommes violents qui lui apprendraient peut-être l'humilité. La journée se terminait mieux que Temüge n'aurait pu l'espérer.

Malgré sa petite taille, Yao Shu dut baisser la tête pour pénétrer dans la yourte de la seconde épouse du khan. Il s'inclina devant Chakahai, comme l'exigeait son rang de princesse du Xixia. À vrai dire, les titres ne l'impressionnaient pas mais il admirait la façon dont cette femme s'était fait une place parmi l'élite mongole. Sa nouvelle

vie n'aurait pu être plus différente que celle qu'elle menait autrefois à la cour xixia, mais Chakahai avait survécu et Yao Shu l'admirait pour cela.

Ho Sa était déjà là, buvant à petites gorgées le thé noir que le père de la princesse envoyait au camp. Yao Shu le salua, accepta une tasse fumante des mains de Chakahai avant de s'asseoir. Malgré ses dimensions démesurées, le camp était à certains égards un village et Yao Shu soupçonnait Kachium de savoir exactement combien de fois ils s'étaient rencontrés tous les trois et d'avoir peut-être même des espions qui les écoutaient dehors. Cette idée donna au thé un goût plus amer encore. Ce n'était pas son monde. Il était venu dans le camp de Gengis pour répandre les enseignements pacifiques du Bouddha et ne savait pas encore s'il avait fait un bon choix. Les Mongols étaient un peuple étrange. Ils semblaient accepter ce qu'il leur disait, en particulier s'il donnait à ses leçons la forme d'histoires. Yao Shu pensait leur avoir transmis une partie de la sagesse qu'il avait apprise dans sa jeunesse mais, quand sonnaient les cors de guerre, ils oubliaient ses préceptes et se précipitaient pour tuer. Il n'y avait pas moyen de les comprendre mais il s'y était résigné. En buvant son thé, il se demanda si Chakahai s'était elle aussi résignée à son rôle chez les Mongols.

Le moine parla peu tandis que Ho Sa et la princesse discutaient du sort des soldats jin dans les tumans de Gengis. Huit mille hommes du camp environ provenaient de villes chinoises ou avaient été soldats de l'empereur. Un nombre égal cependant avait appartenu aux tribus turques du Nord. Les recrues jin auraient dû avoir peu d'influence, mais Chakahai avait veillé à ce que tous les officiers soient servis par des gens de son peuple. Grâce à eux, elle savait aussi bien que Kachium lui-même ce qui se passait dans le camp.

Yao Shu observait cette femme délicate quand elle assura Ho Sa qu'elle parlerait à son époux des rites funéraires des soldats jin. Yao Shu finit son thé en savourant son goût âpre et le son de sa langue maternelle dans ses oreilles. Cela lui manquait, sans aucun doute. Il fut brusquement tiré de ses réflexions en entendant son nom.

— ... peut-être Yao Shu le sait-il, disait Chakahai. Il est souvent avec les fils de mon mari.

Yao Shu cacha son embarras en tendant sa tasse pour qu'on la remplisse.

— Euh, oui ?

L'épouse de Gengis soupira.

— Tu n'écoutais pas. Je demandais si Djötchi serait suffisamment remis pour prendre sa place à la tête de ses hommes.

— À la prochaine lune, peut-être, répondit le moine. Ses blessures ne se sont pas infectées mais ses bras et sa jambe resteront à

jamais marqués par le fer rouge. Il devra se refaire des muscles. Je peux l'y aider. Au moins, il écoute, lui, à la différence de son imbécile de frère.

Chakahai et Ho Sa se raidirent légèrement. Les serviteurs avaient été envoyés à l'autre bout du camp mais il y avait toujours des oreilles pour entendre.

— J'ai assisté à l'entraînement, intervint Ho Sa, hésitant, conscient de se risquer sur un terrain dangereux. Que t'a dit le général Kachium ?

Yao Shu leva les yeux, agacé par le ton murmurant de l'ancien officier xixia.

— Peu importe, répliqua-t-il. Et je n'ai pas à surveiller ma langue quand je parle dans cette tente. Je dis la vérité comme je la trouve.

Il soupira lui aussi, poursuivit :

— Mais j'ai eu quinze ans et j'ai été stupide, moi aussi. Djaghataï peut encore devenir un homme solide, je ne sais pas. Pour le moment, ce n'est qu'un jeune garçon en colère.

Ces confidences étaient surprenantes dans la bouche du moine et Ho Sa cligna des yeux d'étonnement.

— Ce « jeune garçon en colère » mènera peut-être un jour les Mongols, rappela Chakahai.

— Je pense parfois que je suis resté trop longtemps parmi eux, dit Yao Shu. Je devrais ne pas me soucier de savoir à qui reviendra l'enseigne à queue de cheval du père, ni même craindre que ces nouveaux ennemis ne la foulent aux pieds...

— Tu as des amis, ici, argua Ho Sa. Pourquoi serais-tu indifférent à ce qui nous arrive ?

Le moine fronça les sourcils.

— J'ai cru pouvoir être la voix de la raison dans ce camp, avoir peut-être même de l'influence sur Gengis et ses frères.

Il eut un grognement dédaigneux.

— Bel exemple de l'arrogance de la jeunesse. Je pensais pouvoir apporter la paix aux cœurs farouches des fils.

Ses joues se colorèrent légèrement quand il ajouta :

— Au lieu de quoi, je verrai peut-être Djaghataï succéder à son père et entraîner son peuple dans des guerres plus destructrices que tout ce que nous pouvons imaginer.

— Tu l'as dit toi-même, il est encore jeune, murmura Chakahai, touchée par la détresse de Yao Shu. Il apprendra, ou ce sera Djötchi qui mènera les guerriers.

— J'ai eu une journée difficile, princesse. Oublie ce que j'ai dit. Demain, je serai un homme différent. Pardon d'avoir laissé libre cours à mes sentiments. Je pense parfois que je suis un mauvais bouddhiste,

mais je ne voudrais être nulle part ailleurs.

Chakahai lui sourit. Ho Sa se servit une autre tasse du précieux thé.

— Si Gengis tombe au combat, dit-il d'une voix à peine audible, c'est Kachium qui deviendra khan. Il a ses propres fils et ce que nous connaissons aujourd'hui sera balayé comme feuilles dans le vent.

Chakahai inclina la tête pour mieux entendre. En remarquant une fois de plus sa beauté, soulignée par la lumière des lampes, Ho Sa songea que le khan était un homme comblé d'avoir une telle femme l'attendant dans sa yourte.

— Si mon mari désigne un de ses fils comme héritier, je pense que Kachium se pliera à cette décision.

— Si tu l'y incites, il désignera Djaghataï, dit Ho Sa. Tout le camp sait que Djötchi n'a pas sa préférence et qu'Ögödei et Tolui sont encore trop jeunes.

Il s'interrompt, certain que Gengis n'apprécierait pas que d'autres discutent de ce sujet avec sa femme. La curiosité le poussa cependant à poursuivre :

— En as-tu parlé au khan ?

— Pas encore. Mais tu as raison, il ne faut pas que les fils de Kachium héritent. Quel serait mon sort ? Il n'y a pas si longtemps, les Mongols abandonnaient dans la steppe la famille du khan défunt.

— Gengis le sait mieux que personne. Il ne voudrait pas t'infliger ce que sa mère a subi.

Chakahai hocha la tête. Elle prenait un vif plaisir à parler dans sa langue, si différente des halètements gutturaux mongols. Elle se rendit compte qu'elle aimerait mieux retourner auprès de son père que voir Djaghataï devenir khan et cependant Ho Sa avait dit vrai. Kachium avait ses propres femmes et enfants. La traiteraient-ils avec bonté si son mari venait à mourir ? Kachium aurait sans doute des égards pour elle, il la renverrait peut-être même au Xixia. Mais il se trouverait toujours des intrigants pour chercher à faire des femmes et des fils des anciens khans leurs instruments. Kachium serait plus en sécurité s'il les faisait égorger le jour même où son frère tomberait au combat. Elle se mordit la lèvre, troublée que des pensées aussi sombres lui viennent dans sa yourte. Gengis ne désignerait pas Djötchi, elle en était presque certaine. Il était resté alité plus d'un mois et un chef doit se montrer à ses hommes pour ne pas être oublié. À la vérité, elle ne le connaissait pas, elle savait seulement que Djaghataï serait un mauvais choix. Ses enfants ne survivraient pas s'il devenait khan. Elle se demanda si elle serait assez habile pour se concilier le jeune garçon.

— J'y réfléchirai, dit-elle aux deux hommes. Nous trouverons la bonne voie.

Dehors, le vent gémissait entre les chariots et les foyers des Mongols. Yao Shu et Ho Sa notèrent tous deux la tristesse dans la voix de Chakahai quand elle prit congé d'eux.

Frissonnant dans le vent et la neige, Yao Shu resserra son deel autour de ses épaules. Ce n'était pas seulement à cause du froid, qu'il remarquait à peine après tant d'années passées avec pour seul vêtement une robe de moine. Il avait parfois le sentiment d'avoir pris un mauvais tournant en rejoignant le peuple du cheval. Il aimait bien les Mongols, malgré leur arrogance puérile et leur conviction de pouvoir ordonner le monde à leur convenance. Le khan, homme digne d'être suivi, l'impressionnait. Yao Shu n'avait cependant pas trouvé d'oreilles réceptives à la parole du Bouddha. Seul le petit Tolui semblait ouvert à ses enseignements et uniquement parce qu'il était très jeune. Djaghataï se gaussait de toute philosophie n'impliquant pas d'écraser l'ennemi sous son talon et Djötchi écoutait avec un intérêt détaché, laissant mots et idées passer sur lui sans le toucher.

Perdu dans ses pensées, Yao Shu parcourait les sentiers enneigés traversant le camp. Il n'en demeurait pas moins vigilant et ne fut pas surpris lorsque des hommes commencèrent à l'encercler. Il soupira : seul un jeune idiot avait pu envoyer des guerriers l'attaquer ce soir-là. Se croyant en sécurité, le moine n'avait pas emporté son bâton en se rendant à la yourte de Chakahai.

Il n'était cependant pas un enfant que des idiots pouvaient facilement réduire à merci. Il se demanda si Djaghataï leur avait ordonné de le tuer ou simplement de lui casser quelques os. De toute façon, sa réponse serait la même. Sous la neige tourbillonnante, Yao Shu s'élança entre deux yourtes et attaqua la première forme sombre qui se présenta. L'homme était lent et le moine le frappa au menton tout en lui bloquant son pied d'appui avec le sien. Il n'avait pas l'intention de tuer dans cette passe montagneuse mais il entendit d'autres voix réagir au bruit et comprit qu'ils étaient nombreux. Des pas se rapprochèrent de toutes les directions. Yao Shu s'efforça de contrôler la colère montant dans sa poitrine. Il ne connaissait probablement pas ces hommes et ils ne le connaissaient sans doute pas non plus. Ils l'assailiraient sans méchanceté particulière à moins qu'il ne tue l'un d'entre eux. Il songea de nouveau que les années passées chez les Mongols l'avaient changé. Le Bouddha aurait laissé ces hommes venir à lui sans éprouver la moindre colère. Avec un haussement d'épaules, Yao Shu s'approcha à pas feutrés d'une autre ombre. Au moins, il n'avait plus froid.

— Où est-il ? demanda un homme d'une voix sifflante, à un pas de lui.

Yao Shu le bouscula et passa derrière lui. Le cri du guerrier surpris résonna dans les collines et le moine entendit d'autres hommes approcher rapidement.

Le premier fut accueilli par un violent coup dans le bas des côtes. Yao Shu les sentit craquer et arrêta sa main avant que les éclats pénétrèrent dans un organe vital. Il se baissa instinctivement quand une autre silhouette bougea, mais la neige lui avait caché deux guerriers et l'un d'eux le saisit à la taille et le plaqua sur le sol gelé.

Yao Shu détendit la jambe, son pied heurta quelque chose de dur. Il se releva au moment où un cercle de visages grimaçants se refermait autour de lui et cela l'affligea de voir que trois d'entre eux appartenaient à son groupe d'entraînement. Les autres, des inconnus, étaient armés de gourdins.

— On te tient, moine, grogna l'un d'eux.

Yao Shu fléchit légèrement les jambes pour être en parfait équilibre. Il ne viendrait pas à bout d'un aussi grand nombre d'adversaires, mais il était prêt à leur apprendre de nouveau à se battre.

Huit hommes se ruèrent vers le centre du cercle et Yao Shu faillit parvenir à se glisser entre deux guerriers et à s'enfuir. L'un d'eux réussit à le retenir par sa robe. Le moine sentit des doigts sur la peau de son crâne, rabattit vivement la tête. Les doigts durs disparurent et le moine cogna du pied droit. Un second agresseur s'écroula en criant, le genou brisé, mais les autres réussirent à toucher Yao Shu plusieurs fois et il fut étourdi. Il continua à frapper quand même : des mains, des genoux, de la tête, partout où il pouvait. Les bâtons s'élevaient et retombaient et il finit par succomber. Il ne cria pas, même quand l'un des hommes lui écrasa le pied droit, brisant les petits os.

Avant de perdre connaissance, Yao Shu crut entendre la voix de Kachium. Les mains qui le tenaient le lâchèrent. Les paroles de ses propres maîtres tournoyèrent dans sa tête tandis qu'il s'effondrait dans la neige. Ils lui avaient dit que contenir sa colère, c'était comme serrer entre ses mains une braise brûlante. Pourtant, tandis que ses agresseurs détalèrent et que des bras puissants le soulevaient, Yao Shu serrait fortement la braise et ne sentait que de la chaleur.

Yao Shu leva les yeux lorsque Kachium entra dans la yourte où on soignait les blessés. Dans la journée, les malades et les femmes étaient transportés en chariots, enveloppés dans des fourrures. Il y avait toujours quelqu'un à qui il fallait inciser un orteil infecté ou panser une blessure. Yao Shu connaissait trois des hommes qui se trouvaient avec lui : c'étaient ceux qui l'avaient blessé gravement. Il ne leur avait pas parlé. Ils semblaient embarrassés par son silence et évitaient de croiser son regard.

Kachium salua Djötchi, assis au bord de son lit, et entama une conversation avec lui. Il contempla avec admiration la peau de tigre étendue aux pieds de son neveu, passa la main sur les poils durs et la tête aplatie. Yao Shu put constater que les deux hommes s'estimaient. Süböteï venait lui aussi chaque jour à l'aube et, malgré son isolement, Djötchi était bien informé. En regardant les deux hommes bavarder, Yao Shu pressa les attelles de son pied et grimaça.

Lorsque la conversation mourut, Kachium se tourna vers le moine en cherchant visiblement ses mots. Il savait comme tout le monde que c'était Djaghataï qui avait ordonné l'embuscade. Il savait aussi qu'on ne pourrait jamais le prouver. Djaghataï se pavanait dans le camp et nombreux étaient les guerriers qui le regardaient avec approbation. Pour eux, il n'y avait pas de honte à se venger et Kachium devinait ce que Gengis en pensait. Le khan n'aurait eu besoin de personne pour se faire justice, mais il n'aurait pas perdu le sommeil s'il avait fait appel à d'autres. Le camp était un monde dur ; Kachium se demandait comment l'expliquer à Yao Shu.

— D'après Kōkōtchu, tu marcheras dans quelques semaines seulement, dit-il.

Le moine haussa les épaules.

— Je guéris, général. Le corps n'est après tout qu'un animal. Les chiens et les renards guérissent. Moi aussi.

— Je n'ai rien entendu sur les hommes qui t'ont attaqué, mentit Kachium.

Les yeux de Yao Shu se portèrent sur les autres blessés et le frère du khan rougit légèrement.

— Il y a toujours quelqu'un qui se bat dans le camp, ajouta-t-il en écartant les mains.

Le moine le regarda calmement, surpris qu'il se sente coupable. Il n'avait pris aucune part à l'embuscade et était-il responsable de Djaghataï ? Certes non. En fait, la correction aurait été bien plus grave si Kachium n'était pas intervenu. Les agresseurs s'étaient dispersés en emportant leurs blessés. Yao Shu soupçonnait que Kachium aurait pu les désigner s'il l'avait voulu, peut-être même en donnant le nom de leur famille. C'était sans importance. Les Mongols aimaient la vengeance et le moine ne ressentait aucune colère contre les jeunes imbéciles qui avaient exécuté un ordre. Il s'était juré de donner à Djaghataï une autre leçon en temps voulu.

Troublé de constater que sa foi passait après un désir aussi vil, il ne savourait pas moins la perspective de se venger. Il ne pouvait en parler alors que des hommes de Djaghataï se trouvaient dans la tente, mais eux aussi guériraient et, avant longtemps, il serait seul avec Djötchi. Yao Shu avait assisté au combat contre le tigre. En baissant les yeux vers la peau rayée étendue au pied du lit bas, il se dit qu'en se faisant un ennemi de Djaghataï il s'était sans doute gagné un allié. La princesse xixia sera contente, pensa-t-il.

Kachium se leva en entendant la voix de Gengis dehors. Le khan entra, la figure rouge et gonflée, l'œil gauche presque fermé. Il adressa un signe de tête à Yao Shu puis se tourna vers Kachium en ignorant la présence de Djötchi.

— Où est Kōkōtchu, frère ? Il faut que je me fasse arracher cette dent cassée.

Le chamane apparut, accompagné de cette étrange odeur qui faisait plisser le nez à Yao Shu. Le moine n'arrivait pas à aimer le magicien décharné. Kōkōtchu savait éclipser les os brisés mais traitait les malades comme des importuns et rampait ensuite sans vergogne devant Gengis et les généraux.

— La dent, Kōkōtchu, marmonna le khan. Il est temps.

Il avait le front couvert de sueur et Yao Shu supposa qu'il souffrait beaucoup, mais le khan se faisait un devoir de ne jamais le montrer. Le moine se demandait parfois s'ils étaient fous, ces Mongols. La douleur n'était qu'une partie de la vie qu'il fallait accepter et comprendre, pas anéantir.

— Oui, seigneur khan, répondit Kōkōtchu. Je l'arracherai et te donnerai des herbes pour faire dégonfler ta mâchoire. Allonge-toi, seigneur. Ouvre la bouche autant que tu peux.

Avec mauvaise grâce, Gengis s'étendit sur le dernier lit de la yourte et renversa la tête en arrière suffisamment pour révéler à Yao Shu la chair enflammée. Les Mongols ont de très bonnes dents, pensa-t-il. Le chicot brun paraissait déplacé parmi les dents blanches. Il se demanda si leur régime carné n'était pas la cause de leur force et de leur violence. Lui-même évitait la viande, car il la croyait source de

mauvaises humeurs dans le sang.

Kökötchu déroula une large bande de cuir contenant de petites tenailles de forgeron et un jeu de couteaux à lames étroites. Le regard du khan se posa sur ces instruments puis croisa le regard de Yao Shu et montra un calme impressionnant. Il avait décidé de prendre les soins du chamane comme une épreuve de sa maîtrise de soi, le moine s'en rendait compte.

Le chamane fit claquer les tenailles, prit une longue inspiration, regarda dans la bouche ouverte du khan et pinça les lèvres.

— Je ferai aussi vite que je peux, seigneur, mais je dois extraire la racine.

— Fais ton travail, répondit sèchement Gengis.

Lorsque Kökötchu toucha la dent cassée, le chef des Mongols serra les poings puis rouvrit les mains et les laissa pendre, aussi immobile que s'il dormait.

Yao Shu regarda avec intérêt Kökötchu enfoncer les tenailles, chercher un point d'appui. L'instrument glissa deux fois quand il exerça une pression dessus. Avec une grimace, le chamane se tourna de nouveau vers sa bande de cuir et choisit un couteau.

— Il faut que j'incise la gencive, seigneur, prévint-il avec nervosité.

Yao Shu remarqua qu'il tremblait comme si sa vie était en jeu. C'était peut-être le cas. Gengis ne prit pas la peine de répondre, ouvrit et referma de nouveau les mains en luttant pour dominer son corps. Il se raidit lorsque Kökötchu se pencha, enfonçant profondément la lame. Un jet de pus et de sang emplit la bouche de Gengis, qui écarta le chamane pour cracher sur le sol avant de s'allonger de nouveau. Il avait les yeux fous de douleur et Yao Shu était impressionné par la force de volonté de cet homme.

Kökötchu enfonça le couteau une seconde fois, reprit les tenailles et tira. Il tomba presque en arrière lorsqu'un long morceau de racine sortit. Gengis grogna, cracha de nouveau.

— C'est presque fini, seigneur.

Le khan lui lança un regard furieux avant de se rallonger. Le deuxième morceau de la dent vint facilement et Gengis se redressa en pressant sa mâchoire douloureuse, la bouche bordée de rouge.

Djötchi avait lui aussi observé l'extraction mais en feignant de ne pas regarder. Lorsque son père se remit debout, il se laissa retomber en arrière sur son lit et fixa l'armature en bouleau du plafond de la tente. Yao Shu pensait que le khan quitterait la yourte sans adresser la parole à son fils et fut surpris quand Gengis s'arrêta et tapota la jambe de Djötchi.

— Tu peux marcher, non ?

Djötchi tourna lentement la tête.

— Oui, je peux marcher.

— Alors, tu peux monter à cheval.

Gengis remarqua le sabre à tête de loup que son fils gardait toujours près de lui et l'envie le démangea de le prendre dans sa main droite. L'arme reposait sur la peau de tigre, dont les doigts du khan caressèrent les poils rêches.

— J'ai bien cru que cette bête te tuerait.

— Elle a failli, répondit Djötchi.

À son étonnement, Gengis sourit, découvrant des dents rouges.

— Mais tu en as triomphé. Tu commanderas un tuman.

Yao Shu comprit que le khan essayait de rebâtir les ponts entre son fils et lui. Djötchi serait à la tête de dix mille hommes, un poste qu'on n'accordait pas à la légère et qui témoignait d'une immense confiance. Pourtant, le jeune guerrier répliqua avec dédain :

— Que pourrais-je attendre de plus de toi, seigneur ?

Le silence se fit dans la yourte. Gengis finit par hausser les épaules et dit :

— Tu as raison, mon garçon. Je t'ai donné plus qu'assez.

Il fallut des jours au flot de chariots et de bêtes pour se déverser de la montagne dans la plaine. Au sud et à l'est se trouvaient les villes sur lesquelles régnait le shah Mohammed. Chaque femme, chaque homme du camp avait entendu parler de l'affront fait à Gengis et du massacre de ses émissaires. Ils étaient impatients de se venger.

Autour de la masse en déplacement, des éclaireurs décrivaient de larges cercles. Les généraux avaient joué aux osselets le droit d'emmener un tuman en expédition et c'était Djebe qui avait gagné en tirant quatre chevaux. Lorsque Gengis l'apprit, il fit venir le successeur d'Arslan pour lui donner ses ordres. Djebe avait trouvé le khan discutant avec ses frères de la guerre à venir. Remarquant le jeune officier qui se tenait près de l'entrée de la yourte, Gengis lui fit signe d'avancer puis reporta aussitôt son attention sur les nouvelles cartes tracées au fusain et à l'encre.

— J'ai davantage besoin d'informations que de tas de cadavres, déclara le khan. Mohammed peut faire appel à des villes aussi grandes que celles de l'empire Jin. Nous devons affronter ses armées, mais quand nous le ferons, ce sera sur le terrain que je choisirai. En attendant, il me faut savoir tout ce que tu pourras apprendre. Si une petite ville dispose de moins de deux cents guerriers, laisse-la se rendre. Envoie-moi ses marchands, ceux qui connaissent un peu le monde qui les entoure.

— Et s'ils ne se rendent pas, seigneur ? demanda Djebe.

Khasar gloussa sans relever la tête mais les yeux jaunes du khan

s'arrachèrent aux cartes.

— Alors, fais place nette, répondit Gengis.

Au moment où le jeune général repartait, il le rappela en sifflant. Djebe s'arrêta, le regard interrogateur.

— Ce sont tes guerriers, maintenant, dit Gengis. Ils se tourneront d'abord vers toi. Souviens-t'en. J'ai vu des hommes courageux s'enfuir et faire face quelques mois plus tard dans des situations désespérées. Uniquement parce qu'ils avaient changé d'officier. Ne pense jamais qu'un autre peut faire ton travail. Tu comprends ?

— Oui, seigneur, répondit Djebe.

Il s'était efforcé de ne pas montrer une joie qui lui faisait tourner la tête. C'était son premier commandement important. Dix mille hommes compteraient sur lui seul, remettraient leur vie et leur honneur entre ses mains. Sachant parfaitement que le jeune homme avait les paumes moites et le cœur battant, Gengis retint un sourire.

— Alors, va, dit-il avant de se pencher de nouveau sur les cartes.

Un matin de printemps, Djebe, impatient de se faire un nom, partit avec dix mille hommes aguerris. Quelques jours plus tard seulement, des marchands khwarezmiens se présentèrent au camp. Ils souhaitaient vendre des informations à la force nouvelle surgie dans la contrée. Gengis les reçut dans sa yourte et les renvoya avec des bourses pleines de pièces d'argent. Derrière eux, de lointains nuages de poussière montèrent paresseusement dans l'air chaud.

Djötchi rejoignit ses hommes deux jours après la visite de Gengis à la yourte des malades. Pâle, amaigri par six semaines de convalescence, il montait son cheval favori avec raideur, serrant les mâchoires pour lutter contre la douleur. Des attelles maintenaient son bras gauche et les blessures de ses jambes suintaient encore, mais il souriait en passant au trot devant ses guerriers. Avertis de sa venue, ils s'étaient mis en rangs pour accueillir leur général, fils aîné du khan. Quand il leva une main pour les saluer, ils l'acclamèrent, ravis de voir la peau de tigre qu'il avait placée sous sa selle. La tête de l'animal grognerait éternellement devant son pommeau.

Il alla prendre sa place à deux pas du premier rang, fit tourner son cheval pour regarder les hommes que son père lui avait confiés. Sur les dix mille, plus de quatre mille provenaient de cités jin. Leurs montures et leurs armures étaient mongoles, mais il savait qu'ils étaient incapables de tirer à l'arc aussi vite que ses frères. Deux mille autres appartenaient aux tribus turques du Nord et de l'Est, hommes à la peau sombre qui connaissaient les terres du Khwarezm mieux que

les Mongols. Il songea que son père les lui avait donnés parce qu'il les considérait d'un sang inférieur, mais ils étaient féroces, ils connaissaient le terrain et le gibier. Djötchi était satisfait d'eux. Les quatre mille restants faisaient partie de son peuple : Naïmans, Oirats et Jajirats. En inspectant leurs rangs, il perçut une faiblesse en eux. Ces Mongols savaient qu'il n'était pas le fils préféré du khan, peut-être même pas son fils du tout. Il décelait un doute dans les regards qu'ils échangeaient et ils ne l'acclamaient pas avec autant d'enthousiasme que les autres.

Sentant son énergie faiblir, il fit appel à toute sa volonté. Il aurait aimé avoir plus de temps pour que son bras guérisse mais il se rappelait la façon dont Sübötei avait uni ses troupes et il brûlait d'en faire autant.

— Je vois devant moi des hommes ! leur lança-t-il d'une voix forte. Je vois des guerriers mais je ne vois pas encore une armée.

Il tendit le bras vers les chariots qui descendaient encore de la montagne derrière eux.

— Notre peuple a assez d'hommes pour tenir les loups à l'écart, poursuivit-il. Chevauchez avec moi aujourd'hui et je verrai ce que je peux faire de vous.

Il talonna sa monture malgré ses jambes déjà douloureuses. Derrière lui, dix mille cavaliers se mirent à trotter dans la plaine. Il les garderait en selle jusqu'à ce qu'ils soient hagards de fatigue ou que leurs membres leur fassent si mal qu'ils ne puissent plus continuer. Djötchi sourit à cette pensée. Lui, il résisterait à la souffrance. Comme il l'avait toujours fait.

La cité d'Otrar, l'un des nombreux joyaux du Khwarezm, avait prospéré au carrefour d'empires anciens. Pendant un millénaire elle avait été la forteresse de l'Occident et avait prélevé une part des richesses qui circulaient sur les routes commerciales. Ses murailles protégeaient des milliers de maisons en brique, certaines hautes de deux étages, peintes en blanc à cause de la dureté du soleil. Ses rues étaient toujours animées et un homme pouvait tout acheter dans le monde d'Otrar s'il avait assez d'or. Son gouverneur, Inaltchiq, faisait chaque jour des offrandes à la mosquée et montrait avec ostentation son attachement aux enseignements du Prophète. En privé, il buvait le vin interdit et entretenait dans une maison des femmes choisies parmi des esclaves de races différentes, toutes destinées à son plaisir.

Lorsque le soleil s'abaissait vers les collines, Otrar retrouvait lentement un peu de fraîcheur et les rues perdaient leur animation tandis qu'hommes et femmes rentraient chez eux. Inaltchiq essuya la sueur coulant dans ses yeux et allongea une botte à son maître

d'armes. L'homme était rapide et Inaltchiq le soupçonnait parfois de le laisser marquer des points. Cela ne le dérangeait pas, tant qu'il le faisait intelligemment. Si l'ouverture était trop évidente, le gouverneur frappait avec plus de force, imprimant dans sa chair une zébrure ou un bleu. C'était un jeu, toute la vie n'était qu'un jeu.

Du coin de l'œil, Inaltchiq vit son chef des scribes s'arrêter au bord de la cour. Le maître d'armes se rua sur lui pour châtier ce moment d'inattention et Inaltchiq battit en retraite avant de frapper bas pour que la pointe émoussée de son sabre pique le ventre du maître d'armes. L'homme tomba lourdement et Inaltchiq éclata de rire.

— Non, je ne m'approcherai pas pour t'aider à te relever, Akram. Une fois suffit pour chaque ruse.

Le maître d'armes sourit et se leva d'un bond mais le jour s'amenuisait et Inaltchiq s'inclina devant lui avant de lui remettre son sabre.

Inaltchiq entendit les muezzins clamer la grandeur d'Allah par-dessus les toits d'Otrar. C'était l'heure de la prière du soir et la cour commença à se remplir des membres de sa maisonnée portant des tapis. Ils s'agenouillèrent sur plusieurs rangées et baissèrent la tête. Inaltchiq se plaça devant eux, les préoccupations de la journée disparaissant lorsqu'il les guidait dans les répons.

Tandis que les fidèles priaient en chœur, le gouverneur était impatient de briser le jeûne de la journée. Le ramadan n'était pas encore terminé et même Inaltchiq n'osait pas en enfreindre les règles. Les serviteurs étaient bavards comme des pies et il se gardait bien de leur fournir des preuves contre lui qu'ils utiliseraient devant les tribunaux de la charia. En se prosternant, front contre terre, il songeait aux femmes qu'il choisirait pour qu'elles lui donnent son bain. Même pendant ce mois sacré, tout était possible après le coucher du soleil, quand un homme pouvait être roi dans son foyer. Il se ferait apporter du miel et en répandrait sur le dos de sa favorite du moment pendant qu'il jouirait d'elle.

— *Allahu Akbar !* s'exclama-t-il.

Dieu est grand. Le miel est une chose merveilleuse, un don d'Allah aux hommes, pensa-t-il. Il en aurait mangé chaque jour, n'eût été la tendance de sa taille à épaissir. Tout plaisir avait son prix, semblait-il.

Il se prosterna de nouveau, modèle de piété devant sa maisonnée. Le soleil s'était couché pendant le rite et il mourait de faim. Il roula son tapis de prière et traversa la cour d'un pas vif, suivi par son scribe.

— Où est l'armée du khan ? demanda Inaltchiq par-dessus son épaule.

Comme à son habitude, le scribe consulta d'un air affairé une liasse de papiers mais le gouverneur ne doutait pas qu'il connût déjà la réponse. Zayed ben Salah avait vieilli à son service sans que l'âge émousse son intelligence.

— L'armée mongole se déplace lentement, maître, Dieu en soit loué, répondit Zayed. Elle obscurcit la terre jusqu'aux montagnes.

Inaltchiq plissa le front, l'image de la peau couverte de miel de sa favorite s'estompant dans son esprit.

— Elle est plus vaste que nous ne le pensions ?

— Cent mille combattants environ, maître, bien que ce soit difficile à estimer avec tant de chariots. Ils forment un long serpent sur la terre.

L'image fit sourire Inaltchiq.

— Même un tel serpent n'a qu'une tête. Si le khan nous cause des ennuis, j'enverrai les Assassins la couper.

Le scribe grimaça en montrant des dents d'ivoire jauni.

— J'aimerais mieux embrasser un scorpion qu'avoir affaire à ces mystiques chiites, maître. Ils ne sont pas dangereux uniquement à cause de leurs dagues. Ne rejettent-ils pas les Califes ? Je crois que ce ne sont pas de vrais musulmans.

Inaltchiq s'esclaffa, pressa l'épaule du scribe.

— Ils te font peur, mon petit Zayed, mais on peut les acheter et aucun tueur ne les surpasse. On raconte qu'ils ont laissé un gâteau empoisonné sur la poitrine de Saladin pendant qu'il dormait. C'est cela qui compte. Ils honorent leurs contrats et leur sombre folie n'est là que pour la façade.

Zayed fut parcouru d'un frisson. Les Assassins étaient leurs propres maîtres dans leurs forteresses des montagnes, dont même le shah ne pouvait leur ordonner de sortir. Ils vénéraient la mort et la violence et Zayed estimait que le gouverneur ne devrait pas parler d'eux avec tant de désinvolture, même dans sa maison. Il espérait que son silence serait interprété comme un subtil reproche, mais Inaltchiq ne parut pas s'en apercevoir et poursuivit :

— Tu n'as pas dit un mot du shah Mohammed. Se peut-il qu'il n'ait pas encore donné de réponse ?

Le scribe secoua la tête.

— Il n'y a toujours pas de renforts, maître. J'ai posté des hommes au sud pour les attendre. Je serai informé dès qu'ils apparaîtront.

Les deux hommes étaient arrivés au seuil des bains de la maison du gouverneur. Esclave masculin, Zayed ne pouvait pas en franchir la porte et Inaltchiq fit halte avec lui en réfléchissant aux ordres à donner.

— Mon cousin dispose de plus d'un million d'hommes en armes,

Zayed, plus qu'il n'en faut pour écraser cette cohorte de chariots et de chèvres faméliques. Envoie un autre message au shah avec mon sceau personnel. Dis-lui que... deux cent mille guerriers mongols ont passé les montagnes. Il comprendra peut-être que ma garnison ne peut que battre en retraite devant une telle multitude.

— Le shah pense peut-être qu'ils n'attaqueront pas Otrar. Il y a d'autres cités à prendre.

Inaltchiq exprima son désaccord d'un claquement de langue, passa une main dans les boucles huilées de sa barbe.

— Pourquoi attaqueraient-ils ailleurs ? C'est ici que j'ai fait fouetter les émissaires du khan sur la place du marché. Ici que nous avons édifié jusqu'à hauteur de poitrine une pile de mains tranchées. Mon cousin ne m'a-t-il pas guidé en cela ? J'ai suivi ses ordres avec la certitude que son armée serait prête pour refouler ces Mongols. Maintenant, j'ai fait appel à lui et il tarde à répondre.

Zayed garda le silence. Les murailles d'Otrar n'avaient jamais été enfoncées mais des marchands venus des terres jin rapportaient que les Mongols utilisaient des machines de guerre pouvant écraser des villes entières. Il n'était pas impossible que le shah ait décidé de laisser la garnison d'Otrar lui montrer de quoi le khan mongol était capable. Malgré les vingt mille hommes qui défendaient la ville, Zayed ne se sentait pas en sûreté.

— Rappelle à mon cousin que je lui ai sauvé la vie quand nous étions jeunes, dit Inaltchiq. Il ne m'a jamais remboursé cette dette.

Zayed s'inclina.

— Je lui ferai parvenir ton message par nos coursiers les plus rapides, maître.

Inaltchiq hocha la tête, franchit la porte des bains. Le scribe le regarda s'éloigner et fronça les sourcils. Le maître forniquerait comme un chien en rut jusqu'à l'aube, laissant ses serviteurs dresser des plans de campagne.

Zayed ne comprenait pas davantage la luxure qu'il ne comprenait ces Assassins avalant des boulettes brunes et collantes de haschich qui chassaient leur peur et les faisaient se tortiller du désir de tuer. Dans sa jeunesse, son corps l'avait tourmenté, mais l'un des avantages de l'âge était qu'il libérait des exigences de la chair. Le seul vrai plaisir qu'il eût jamais connu, il l'avait trouvé dans l'organisation et l'étude.

Zayed se rendit vaguement compte qu'il lui fallait manger pour affronter la longue nuit qui l'attendait. Il avait plus de cent espions sur le chemin de l'armée mongole et leurs rapports lui parvenaient à toute heure. Lorsque les grognements rythmés de son maître commencèrent, il secoua la tête comme devant un enfant rétif. Se conduire ainsi alors que le monde était sur le point de basculer le consternait. Zayed savait

que le shah Mohammed rêvait de devenir un autre Saladin. Inaltchiq n'était alors qu'un enfant mais lui se souvenait du règne du grand sultan. Il chérissait le souvenir des guerriers de Saladin passant par Boukhara pour se rendre à Jérusalem trente ans plus tôt. C'était l'âge d'or.

Le shah ne laisserait pas Otrar tomber aux mains des Mongols, Zayed en était presque sûr. De nombreux chefs s'étaient rangés sous sa bannière mais ils guettaient le moindre signe de faiblesse. C'était le lot de tous les hommes forts et le shah ne pouvait pas abandonner une cité opulente. D'autant que les Jin n'avaient jamais été aussi faibles. Si le Khwarezm arrêtaït Gengis à Otrar, il y avait un monde à conquérir.

Zayed entendit les grognements lascifs de son maître croître en volume et soupira. Inaltchiq convoitait sans doute le trône du shah. S'il parvenait à briser rapidement les Mongols, ce trône n'était peut-être pas hors de portée.

Après le coucher du soleil, la fraîcheur s'installait dans le couloir et Zayed remarqua à peine les esclaves qui disposaient des lampes à huile sur toute sa longueur. Il n'était pas fatigué. C'était aussi un des avantages de l'âge de ne pas avoir besoin de beaucoup de sommeil. Il s'éloigna à pas lents dans l'obscurité, l'esprit absorbé par le millier de choses qu'il avait à faire avant l'aube.

Djebe avait perdu le compte du nombre de lieues qu'ils avaient couvertes à cheval depuis qu'ils avaient quitté l'armée du khan. Descendant d'abord vers le sud, ils étaient parvenus à un vaste lac en forme de croissant. Jamais il n'avait vu une telle étendue d'eau douce, si large que même les éclaireurs à la vue perçante n'en distinguaient pas l'autre rive. Pendant des jours, ses hommes et lui avaient pêché au harpon de gros poissons verts dont ils ignoraient le nom mais dont la chair les avait régelés. Djebe avait décidé de ne pas faire traverser les chevaux à la nage et avait mené son tuman le long des berges argileuses. Les alentours grouillaient d'animaux dont ils pouvaient se repaître : des gazelles, des ibex, et même un ours brun surgi d'un taillis qui avait failli atteindre un groupe de guerriers avant que des flèches l'abattent. Djebe avait drapé la peau de l'animal encore couverte d'une graisse puante sur la croupe de sa monture. Il espérait pouvoir la traiter à la fumée avant qu'elle soit perdue. Des faucons et des aigles s'élevaient haut dans les vents de cette contrée dont les collines et les vallées lui rappelaient son pays.

Comme Gengis l'avait ordonné, il épargnait les villages et ses guerriers passaient en une masse sombre tandis que les paysans s'enfuyaient ou demeuraient pétrifiés de peur. Ces hommes lui faisaient penser à du bétail et il frémissait à l'idée de mener une telle vie, prisonnier à jamais d'un seul endroit. Il avait rasé quatre villes moyennes et plus d'une douzaine de forts, laissant le butin enterré dans les collines en des lieux indiqués par une marque. Ses cavaliers apprenaient à le connaître et appréciaient sa façon de frapper vite après avoir parcouru des distances considérables en quelques jours. Arslan avait été un général plus prudent mais il avait bien formé Djebe, qui menait la vie dure à ses hommes. Il avait un nom à se faire parmi les généraux et il ne tolérait aucune faiblesse ni hésitation chez ceux qui le suivaient.

Si une ville se rendait rapidement, Djebe en envoyait les marchands dans le Nord-Est, là où Gengis devait être arrivé avec les chariots plus lents. Il leur promettait de l'or et les tentait en leur montrant des pièces de monnaie jin comme preuve de la générosité du khan. Beaucoup d'entre eux avaient vu brûler leur maison et ne débordaient pas d'amour pour le jeune général mongol, mais ils

acceptaient les cadeaux et partageaient. Ils ne pouvaient pas reconstruire alors que Gengis descendaient vers le sud et Djebe les trouvait plus pragmatiques que son propre peuple, plus résignés face au sort qui élève un homme et en brise un autre sans cause ni raison. Il n'admirait pas cette attitude mais elle convenait assez bien à ses desseins.

À la fin de la nouvelle lune, ce qu'on appelait ici le mois du Ramadan, il parvint à une autre chaîne de montagnes au sud du lac en forme de croissant. Otrar était à l'ouest et plus loin se trouvaient les cités dorées du shah, dont Djebe pouvait à peine prononcer les noms. Il apprit l'existence de Samarkand et Boukhara, dont des paysans lui indiquèrent l'emplacement sur des cartes grossières que Gengis apprécierait. Djebe n'alla pas voir ces places fortifiées. Quand il le ferait, ce serait avec toute l'armée mongole derrière lui.

Lorsque la lune disparut, il fit une dernière incursion au sud dans les collines, notant les sources d'eau et maintenant ses hommes en forme. Il était presque prêt à rentrer. Bien que son tuman fût resté parti plus d'une lune, il n'avait pas de yourtes avec lui et il établit son camp dans une vallée encaissée, avec des éclaireurs postés sur tous les pics environnants. L'un d'eux revint au camp, son cheval couvert d'écume.

— J'ai aperçu des cavaliers au loin, général.

— Ils t'ont repéré ?

Le jeune guerrier secoua fièrement la tête.

— Impossible. C'était juste avant le coucher du soleil et je suis rentré immédiatement.

L'homme hésita et Djebe attendit qu'il poursuive.

— J'ai pensé... que c'étaient peut-être des Mongols, à la façon dont ils montaient. Je n'ai fait que les entrevoir avant que le soir tombe mais ils étaient six, chevauchant ensemble, et ils pouvaient être des nôtres.

Djebe se leva, délaissant son repas de lapin.

— Qui d'autre descendrait si loin dans le Sud ? marmonnait-il.

D'un sifflement bas, il ordonna à ses troupes d'arrêter de manger et de se mettre en selle. Il faisait trop sombre pour galoper mais, avant le coucher du soleil, il avait relevé une piste traversant les collines et il ne put résister à l'envie de se rapprocher dans l'obscurité. À l'aube, il serait en position. Il transmit ses instructions à ses officiers, les laissa en informer les guerriers. Peu de temps après, ils claquaient doucement de la langue pour guider leurs montures et former une colonne.

Faute de lune, la nuit était noire mais les hommes exécutèrent parfaitement ses ordres et il s'adressa un sourire. Si c'était Khasar, ou mieux encore Sübötei, rien ne plairait davantage à Djebe que surprendre une force mongole à l'aube. Il mena sa monture au pas

pour prendre la tête de la colonne et envoya des éclaireurs devant lui, sachant que les autres généraux du khan prendraient plaisir à lui jouer le même tour. À la différence de ces chefs plus âgés, il avait un nom à se faire et savourait le défi que constituait une terre nouvelle. L'ascension de Süböteï avait montré que Gengis faisait passer le talent avant les liens du sang. Toujours.

Djötchi se réveilla parmi les pins sur la pente d'une colline. Il demeura allongé dans le noir, porta sa main gauche devant son visage et cligna des yeux. Les Khwarezmiens estimaient que c'était l'aube quand on pouvait distinguer un fil noir d'un fil blanc et il n'y avait pas encore assez de lumière pour ça. Il bâilla et sut qu'il ne parviendrait pas à se rendormir maintenant que son corps mal en point s'était arraché au sommeil. Le matin, il avait les jambes raides et il commençait chaque journée en massant avec de l'huile les cicatrices laissées par le fer rouge et les griffes du tigre. Lentement, il pressa de ses pouces la peau crénelée, grognant de soulagement tandis que ses muscles se détendaient. Ce fut alors qu'il entendit un bruit de sabots et la voix d'un de ses éclaireurs appelant dans l'obscurité.

— Par ici, répondit Djötchi.

L'homme descendit de cheval, s'agenouilla devant lui. C'était une des recrues jin et il lui tendit le pot d'huile pour qu'il le masse en faisant son rapport. L'éclaireur parla rapidement dans sa langue mais Djötchi ne l'interrompit qu'une fois pour lui demander le sens d'un mot.

— En trois semaines, nous n'avons pas vu trace d'une troupe et des hommes s'approchent maintenant de nous dans le noir, résuma Djötchi, grimaçant quand les doigts du guerrier jin touchèrent un point sensible.

— Nous pourrions être à des lieues d'ici avant l'aube, suggéra l'éclaireur à voix basse.

Djötchi secoua la tête. Ses hommes acceptaient volontiers de se replier si c'était pour tendre une embuscade à l'ennemi, mais s'il battait simplement en retraite, il saperait la confiance que lui accordaient les différents groupes de son tuman.

Il jura à mi-voix. Par cette nuit sans lune, impossible de savoir où était l'ennemi et le nombre d'hommes dont il disposait. Ses meilleurs pisteurs seraient inutiles. Seul avantage, il connaissait les lieux. La vallée isolée lui avait servi de terrain d'entraînement pendant deux semaines et il en avait profité pour endurcir encore ses hommes. Ses éclaireurs et lui connaissaient tous les sentiers, toutes les cachettes possibles d'un bout à l'autre de la vallée.

— Envoie-moi les chefs de minghaan, dit Djötchi.

Les dix officiers transmettraient rapidement ses ordres à chaque groupe de mille de son tuman. Gengis avait mis sur pied ce système qui fonctionnait parfaitement. Djötchi n'avait fait qu'y ajouter l'idée de Sübötei de donner un nom à chaque minghaan et à chaque jagun de cent hommes. Cela réduisait les possibilités de confusion au combat.

L'éclaireur jin rendit le pot d'huile à son général et s'inclina avant de s'éloigner prestement. Djötchi se leva, constata avec satisfaction que ses jambes avaient cessé de lui faire mal.

Le temps que ses hommes mènent leurs bêtes au pas sur la crête derrière laquelle se trouvait la vallée, deux autres éclaireurs étaient rentrés. Le soleil n'était pas encore levé mais la lumière grise de l'aube du loup touchait les collines lorsque les hommes sentirent la vie s'animer dans leurs membres. Remarquant que les éclaireurs riaient, Djötchi fit signe à deux d'entre eux d'approcher. Ils étaient eux aussi d'origine jin, mais ces guerriers d'ordinaire impassibles semblaient amusés par quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il avec impatience.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Ceux qui approchent sont des Mongols, général.

Dérouté, Djötchi cligna des yeux. Certes, il distinguait les visages des éclaireurs dans la faible lumière mais ils avaient chevauché dans l'obscurité pour le rejoindre.

— Comment le savez-vous ?

L'un d'eux se tapota le nez.

— L'odeur, général. Le vent souffle du nord, on ne peut pas s'y tromper. Les guerriers du Khwarezm ne s'enduisent pas la peau de graisse de mouton rance.

Les deux éclaireurs s'attendaient clairement à ce que leur chef soit soulagé, mais il plissa les yeux et les renvoya d'un geste brusque. Ce ne pouvait être que le tuman d'Arslan, commandé par le nouveau chef que Gengis avait promu. Djötchi n'avait pas eu l'occasion de rencontrer Djebe avant que le khan l'envoie en expédition. Un sourire lui découvrit les dents. Eh bien, il le rencontrerait maintenant, sur un terrain que Djebe ne pouvait pas connaître aussi bien que lui.

Djötchi donna de nouveaux ordres et les hommes accélérèrent l'allure pour arriver à la vallée avant l'aube. Ils avaient tous appris la présence d'un autre tuman dans les environs et, comme leur général, ils étaient impatients de montrer ce qu'ils savaient faire. Écraser les armées du shah Mohammed ne les aurait pas satisfait davantage que jouer ce tour à leurs frères.

Quand le soleil se hissa au-dessus de l'horizon, Djebe s'avança.

Pendant la dernière partie de la nuit, ses guerriers avaient furtivement pris position autour d'une vallée d'où montaient les bruits des hommes et des chevaux. Les hennissements portaient loin et Djebe avait laissé derrière quarante juments en chaleur, là où elles n'appelleraient pas les étalons.

Le jeune général sourit lorsque les premières lueurs du jour révélèrent le fond de la vallée. Des guerriers s'y affairaient, taches sombres entourées de toutes parts par des pentes et des rochers escarpés. Les chamanes racontaient que d'énormes blocs détachés des étoiles étaient tombés sur la terre et y avaient creusé des vallées. C'était exactement l'impression que donnait cet endroit. Djebe repéra une crête d'où il pourrait diriger la manœuvre d'encerclement et utilisa le couvert des arbres pour s'y hisser en restant à tout moment invisible pour ceux qui se trouvaient en bas. Il n'avait pas l'intention de prendre des vies mais simplement de montrer aux guerriers de l'autre tuman qu'il aurait pu les anéantir. Ils n'oublieraient pas de sitôt l'assaut de ses lignes dévalant les pentes.

Djebe ne constata aucun signe d'alarme chez ceux qu'il observait. Manifestement, ils étaient à l'entraînement : les cercles qu'il distinguait au loin ne pouvaient être que des cibles en paille pour le tir à l'arc. Rangée après rangée, les guerriers s'élançaient et décochaient leur flèche au galop.

Avec deux officiers et deux porte-fanions, il attacha son cheval à un pin et s'approcha de la crête en rampant jusqu'à ce qu'il découvre toute la vallée. Djebe était encore trop loin pour reconnaître le général, mais celui-ci était à l'entraînement avec ses hommes.

De l'autre côté de la vallée, un point rouge apparut et disparut aussitôt sur un haut rocher : les cavaliers de son flanc gauche avaient trouvé un sentier par lequel ils pouvaient descendre et ils se tenaient prêts. Il attendit que le flanc droit lui adresse le même signal et son cœur battit plus vite quand il aperçut brièvement un fanion bleu.

Un détail cependant le tracassait et gênait sa concentration.

Où étaient les éclaireurs de l'autre tuman, ceux qui auraient normalement dû prévenir leur chef d'une telle attaque ? La vallée était une position vulnérable et Djebe ne pouvait imaginer qu'un des généraux de Gengis se soit ainsi bandé les yeux. Les hommes de Djebe avaient pour ordre de désarmer les éclaireurs avant qu'ils puissent sonner du cor, mais c'était une question de chance. Le père ciel avait-il favorisé son entreprise en les réduisant au silence ? Il secoua la tête et murmura :

— Où sont les éclaireurs ?

L'officier le plus proche de lui était Palchuk, qui avait épousé Temülen, la sœur de Gengis. Djebe avait trouvé en lui un homme solide et compétent, même s'il soupçonnait le khan d'avoir enfreint ses

propres règles en le promouvant.

— Il n'y a pas d'armée importante dans le coin, argua Palchuk avec un haussement d'épaules. Ils ont peut-être rappelé leurs éclaireurs.

Au loin, une lumière clignota. La distance était trop grande pour qu'on puisse voir un fanion, mais l'homme de Djebe utilisait un morceau de verre jin pour refléter le soleil. Chassant ses doutes, Djebe se leva. À cent pas derrière lui, deux mille hommes attendaient, allongés sur le sol avec leurs montures. Les bêtes étaient bien entraînées et ne firent quasiment aucun bruit quand leurs cavaliers cessèrent de leur plaquer le cou contre le sol et les laissèrent se relever.

— Les arcs restent dans les étuis, dit Djebe. Nous voulons leur donner une leçon, pas les tuer.

Il se mit en selle avec ses hommes. Ils chargeraient sur quatre fronts et convergeraient vers le centre, où Djebe rencontrerait le général de l'autre tuman. Il se promit de ne pas montrer sa jubilation quand l'homme le saluerait.

Au moment où il levait le bras pour lancer l'assaut, il vit une fois de plus un éclair rouge, comme si son flanc gauche lui envoyait de nouveau un signal.

— Qu'est-ce qu'ils font ? s'interrogea-t-il à voix haute.

Avant que Palchuk puisse répondre, des hommes jaillirent du sol partout autour de lui. Les cavaliers de Djebe poussèrent des cris de stupeur quand des guerriers de l'autre tuman se dressèrent dans leurs fosses peu profondes, l'arc bandé. Ils avaient attendu l'aube dans un silence parfait, recouverts d'une épaisse couche de feuilles et d'aiguilles de pin. En quelques instants, des dizaines d'entre eux apparurent, menaçant Djebe de leurs flèches.

Il vit Djötchi s'approcher et renversa la tête en arrière dans un grand rire. Le fils du khan garda le silence jusqu'à ce qu'il soit près de l'étrier de Djebe, posa la main sur le sabre à tête de loup.

— Tu es pris, dit-il, souriant enfin.

— Je savais qu'il aurait dû y avoir des éclaireurs, bougonna Djebe.

Acceptant sa défaite, il remit son sabre. Djötchi s'inclina et le lui rendit aussitôt, rayonnant. Puis il décrocha son cor et souffla une longue note qui résonna d'un bout à l'autre de la vallée. En bas, les guerriers cessèrent de s'entraîner et leurs acclamations montèrent jusqu'à la crête.

— Sois le bienvenu dans mon camp, général, reprit Djötchi. M'accompagneras-tu dans la vallée ?

Djebe courba le front devant l'inévitable issue.

— Comment savais-tu que je dirigerais la manœuvre de cet

endroit ? demanda-t-il.

Le fils du khan haussa les épaules.

— C'est celui que j'aurais choisi.

— Tu as été formé par Sübötei, rappela Djebe avec un sourire.

Djötchi sourit lui aussi et omit de parler des hommes qu'il avait cachés à quatre autres endroits sur la crête. Les heures d'attente dans le froid et l'humidité avaient été longues, mais voir l'expression de Djebe quand ses guerriers avaient surgi de leurs trous valait tout l'inconfort enduré.

Les deux chefs descendirent la pente ensemble en bavardant de manière détendue.

— Je cherche un nom pour mon tuman, dit Djötchi.

Djebe haussa les sourcils.

— Sübötei a ses Jeunes Loups, poursuivit le fils du khan, et cela sonne mieux que « les Guerriers de Djötchi » ou « le Tuman de Djebe », tu ne crois pas ?

Djebe avait vu l'étrange jeune homme faire face au tigre qui bondissait vers lui. La peau de l'animal lui servait de tapis de selle et Djebe pensa soudain avec gêne à la peau d'ours puante sur laquelle il était assis. Djötchi semblait ne pas l'avoir remarquée.

— Tu penses aux « Tigres », ou quelque chose comme ça ? répondit Djebe, sur ses gardes.

— Non, pas forcément un nom d'animal, répondit Djötchi, qui baissa alors les yeux vers la peau d'ours.

Djebe rougit, rit de nouveau. Il aimait ce garçon, quoi qu'on puisse dire de lui au camp. Qu'il soit ou non le fils de Gengis, il n'avait pas l'arrogance de Djaghataï et cela lui plaisait.

Ils parvinrent à l'endroit où les guerriers de Djötchi attendaient en formation parfaite. Djebe inclina la tête en direction des officiers pour leur rendre hommage devant leurs hommes.

— Ils ont l'air farouches, commenta-t-il. Que dirais-tu de « Fer de Lance » ?

— Fer de lance... répéta pensivement Djötchi. J'aime bien « fer » mais j'ai trop peu de lanciers pour que le nom convienne.

— « Cheval de Fer », alors, proposa Djebe, se prenant au jeu. Des chevaux, il y en a.

Djötchi tira sur la bride de sa monture.

— Ça me plaît ! s'écria-t-il. Sübötei a les Jeunes Loups, j'aurai le Cheval de Fer. Oui, cela sonne vraiment bien.

Il sourit en parlant et soudain les deux généraux s'esclaffèrent, au grand étonnement des officiers qui les entouraient.

— Comment as-tu su que nous approchions ? demanda Djebe.

— J'ai senti l'odeur de ta peau d'ours, répliqua Djötchi, les deux chefs riant de nouveau.

Les guerriers de Djötchi avaient fait bonne chasse et ils eurent assez de viande pour tous les hommes de Djebe. Prenant exemple sur les deux généraux assis ensemble comme de vieux amis, les Mongols des deux tumans mangèrent ensemble et l'humeur était à la détente. Seuls les éclaireurs demeurèrent postés sur les hauteurs et, cette fois, Djötchi les envoya au loin comme il l'avait fait chaque jour pendant l'entraînement. Il ne se laisserait pas surprendre dans sa vallée.

Djebe permit à ses guerriers de s'entraîner avec ceux de Djötchi et passa une grande partie de la journée à discuter de tactique et du terrain qu'ils avaient couvert. Il accepta l'offre de Djötchi de dormir dans ce camp de fortune et ce ne fut pas avant l'aube suivante qu'il décida de partir. Cela le changeait des longues journées à cheval et des maigres rations. Il était repu et Djötchi avait fait servir aux officiers le reste de ses outres d'airag. Pas une fois Djötchi n'avait fait allusion à la ruse qui lui avait permis de surprendre Djebe et celui-ci savait qu'il avait une dette envers lui. Les hommes en parleraient pendant des mois.

— Je te laisse avec ton Cheval de Fer, général, dit Djebe au moment où le soleil se levait. Je finirai peut-être par trouver moi aussi un nom pour mes hommes.

— J'y réfléchirai, promit Djötchi.

Prenant un ton plus grave, il ajouta :

— J'ai peu d'amis. Puis-je te compter parmi eux ?

Djebe ne répondit pas tout de suite. L'idée de se retrouver pris entre Gengis et son fils, tout aussi coriace, avait de quoi donner le frisson. Peut-être à cause de la dette qu'il avait envers Djötchi, ou simplement à cause de la sympathie qu'il éprouvait pour lui, il se décida. Il dégaina son poignard et entailla sa paume.

Djötchi le regarda fixement puis hocha la tête, imita le geste et les deux hommes pressèrent leurs mains droites l'une contre l'autre. Ce n'était pas une mince décision et les hommes qui les entouraient les observaient en silence.

Deux éclaireurs apparurent au loin et l'intensité du moment fut brisée quand les deux généraux tournèrent la tête. La vitesse des cavaliers leur fit comprendre qu'il y avait du nouveau et Djebe remit à plus tard son intention de partir.

C'étaient des hommes de Djötchi et c'est à lui qu'ils firent leur rapport :

— Ennemis en vue, général. À douze lieues au sud. Ils se dirigent vers l'ouest.

— Combien ? intervint Djebe, incapable de se contenir.

Djötchi adressa un signe de tête à l'éclaireur, qui répondit :

— Je n'ai pu compter un tel nombre d'hommes et de chevaux. Plus que toute l'armée du khan, en tout cas. Peut-être deux fois plus. Ils ont avec eux d'énormes bêtes caparaçonnées d'or que je n'avais jamais vues avant.

— Le shah est en campagne, déclara Djötchi avec satisfaction. Mon Cheval de Fer ira le voir. Tes Peaux d'Ours nous accompagneront ?

— Je n'aime pas du tout ce nom, Peaux d'Ours, rétorqua Djebe.

— Il est beau, pourtant. Mais nous en discuterons en chemin, dit Djötchi avant de siffler pour se faire amener son cheval.

Malgré leur allure rapide sur les pistes des collines que Djötchi connaissait bien, les deux tumans mirent une grande partie de la journée pour atteindre l'endroit où l'éclaireur avait repéré l'armée du shah. Dans les régions montagneuses, il arrivait que deux armées se croisent à une vallée de distance sans qu'aucune soupçonne la présence de l'autre. Pourtant, si les estimations de l'éclaireur étaient justes, il était impossible de cacher un ost aussi vaste. En fin d'après-midi, les deux généraux mongols furent assez près de l'ennemi pour voir une traînée de poussière rouge flotter dans l'air comme un faux horizon. Djebe et Djötchi se rencontrèrent pour discuter de ce premier contact avec les troupes du Khwarezm. Pour des hommes plus âgés, décider de qui rejoindrait l'autre aurait pu être délicat. Si Djötchi était le fils du khan, Djebe avait sept années d'expérience de plus. Alors que les fines cicatrices étaient encore fraîches sur leurs paumes, aucun d'eux n'en fit une affaire. Ils gagnèrent un point central pour observer l'ennemi et élaborer leurs plans.

Djebe avait perdu son humeur légère de la matinée. Alors qu'ils chevauchaient à la tête de vingt mille guerriers, il adressa un signe de tête à Djötchi. Il avait de l'estime pour le fils du khan en tant qu'homme mais il ne le connaissait pas en tant que général et il se sentit pour la première fois agacé de devoir cohabiter avec une autre force sur le terrain.

Les Mongols franchirent une haute passe en direction de la traînée de poussière. Devant eux, la lumière devint plus vive lorsque la terre s'élargit et les deux hommes dirigèrent leurs chevaux vers une hauteur dominant la plaine qui s'étendait au-delà. Djötchi l'avait déjà reconnue. La poussière demeurait suspendue au loin comme des nuages d'orage et il avala péniblement sa salive en imaginant une armée ennemie assez nombreuse pour laisser une telle trace.

Enfin les deux généraux firent halte et levèrent un bras pour arrêter les guerriers qui les suivaient. Leur propre piste soulevait une poussière que le vent chaud agitait paresseusement. L'ennemi se saurait observé.

Assis sur leurs montures, Djötchi et Djebe regardaient en silence l'armée qui grondait à moins d'une demi-lieue de distance. C'était une force capable d'écraser les tumans de Gengis, tant grâce à ses

fantassins qu'au nombre immense de cavaliers composant ses ailes. Le fond de la vallée, plat sur plusieurs lieues, semblait trop étroit pour contenir une telle multitude.

Même d'aussi loin, Djõtchi distinguait des lances semblables aux pins d'une forêt. Dans la lumière cuivrée du soleil, les armures étincelaient. Il se tourna pour voir la réaction de Djebe et constata que l'autre général, penché sur sa selle, observait l'ennemi avec fascination.

— Tu vois leurs arcs ? demanda Djebe, les yeux plissés.

Djõtchi ne les avait pas remarqués mais il hocha la tête en regrettant que Süböteï ne soit pas là pour estimer les troupes qu'ils devraient affronter.

Djebe parla comme s'il faisait déjà son rapport :

— Double courbure, comme les arcs mongols. Ils ont aussi de bons boucliers, plus grands que les nôtres. Et tant de chameaux ! Je n'en ai jamais vu un tel nombre en un seul endroit, ni montés pour la guerre. Sur un terrain accidenté, ils seront plus rapides que nos chevaux. Il ne faudra pas laisser l'ennemi profiter de cet avantage.

Il y avait chez Djebe quelque chose qui égayait l'humeur de Djõtchi.

— Sans oublier ces énormes bêtes, dit le fils du khan. Avec des cornes, des dents ou je ne sais quoi. Cela aussi sera nouveau pour nos hommes.

— Des éléphants, expliqua Djebe. Jelme en a vu à la cour du Koryo. Ce sont des animaux terrifiants.

Il fendit l'air de ses deux mains en désignant les ailes noires de l'armée du shah.

— Ils utilisent leur cavalerie pour protéger le centre. C'est là que nous trouverons leurs généraux.

Du haut de la colline, ils découvraient toute l'armée du Khwarezm étirée devant eux. Un petit groupe de cavaliers se déplaçait au centre et Djebe les observa en se suçotant les dents.

— Tu vois les caisses, sur le dos des éléphants ? Entourées de cavaliers ? C'est là que sont les officiers.

Il émit un sifflement bas.

— Excellente cavalerie. Regarde comme ils restent parfaitement en formation.

— Effrayant, murmura Djõtchi en détournant les yeux.

— N'aie pas peur. Je suis là, maintenant, dit Djebe en riant.

Djõtchi eut un grognement dédaigneux mais il avait vraiment peur. L'armée de son père pouvait être submergée par une telle multitude dont les rangs sombres ne révélaient aucune faiblesse.

Dès qu'ils se montrèrent sur la colline, les deux hommes eurent conscience d'avoir été repérés. Des cavaliers galopèrent dans un sens

ou dans l'autre le long des lignes du shah et les généraux mongols observaient la scène avec intérêt pour recueillir le plus d'informations possible. Il y avait là un grand nombre de choses qu'ils ne comprenaient pas. Si Djebe avait entendu Jelme décrire les éléphants, voir ces gigantesques bêtes dominant les cavaliers demeurerait impressionnant. Leurs grosses têtes semblaient protégées par du métal brillant aussi bien que par de l'os. Si l'ennemi pouvait les faire charger, il ne voyait pas ce qui les arrêterait.

Alors que Djebe se tournait pour indiquer un détail à Djötchi, un grand nombre de cavaliers ennemis se détachèrent du gros de l'armée et se mirent en formation dans un tourbillon de poussière. Des cors donnèrent au reste l'ordre de faire halte et les deux Mongols purent constater en cela aussi la discipline des hommes du shah. Djebe et Djötchi échangèrent un regard étonné.

— Ils vont nous attaquer ! Djötchi, tu devrais te replier pour prévenir ton père. Tout ce que nous avons observé ici sera utile, dans les jours à venir.

Le fils de Gengis secoua la tête. Son père ne verrait pas d'un bon oeil qu'il abandonne le terrain. Un éclaireur suffirait pour transmettre les informations et ils n'étaient pas venus sur les terres du shah pour battre en retraite devant son armée.

La présence de Djebe provoquait chez Djötchi un certain ressentiment. Il avait dû parcourir un long chemin pour se retrouver à la tête de ses guerriers et il n'appréciait pas de devoir accepter l'autorité d'un homme plus élevé en grade.

— Nous avons au moins l'avantage du terrain, fit-il remarquer.

Il se rappelait les chevaliers russes qui avaient péniblement gravi une colline pour venir à lui et connaissait la valeur d'une position plus haute. Au loin, la troupe massive se mit au trot, provoquant chez Djötchi une soudaine panique. Il savait qu'il ne pouvait pas lancer son tuman droit sur les cavaliers khwarezmiens. Il envisagea une course-poursuite qui étirerait l'ennemi dans la plaine. Ses hommes étaient aussi endurants qu'un Mongol sait l'être, mais il se demandait si les guerriers jin ne finiraient pas par être distancés et anéantis.

L'autre général semblait ne pas soupçonner les pensées qui tournoyaient dans la tête de Djötchi.

— Sous le regard de leur shah, ils devront foncer droit sur nous, prédit Djebe. Sans savoir combien d'hommes nous avons derrière cette crête. Je dirais qu'ils sont aussi surpris que nous de nous découvrir ici, loin d'Otrar ou du khan. Tu peux parvenir à leur flanc ?

Djötchi estima la distance avant d'acquiescer. Djebe souriait comme s'ils discutaient simplement d'un pari sur des lutteurs.

— Alors, ce sera le plan. J'attendrai qu'ils se soient épuisés en montant et je m'abattrai sur eux comme une montagne. Toi, tu

attaqueras leur flanc et tu perceras jusqu'au centre. Tes lances te seront utiles, je crois.

Djötchi baissa les yeux vers la pente raide.

— Dommage que nous n'ayons pas de rochers à faire rouler sur eux...

Djebe eut l'air étonné.

— Excellente idée, approuva-t-il. Je donnerais ma seconde épouse pour avoir aussi des marmites d'huile bouillante mais je verrai ce que je peux trouver.

Un instant, chacun d'eux sentit la tension de l'autre et ils échangèrent un regard dénué de la légèreté de leurs propos.

— Nous ne pourrons pas en tuer un grand nombre s'ils sont aussi bons que leurs armes et leurs armures, déclara Djötchi. Je frapperai leur flanc mais je me replierai pour qu'ils me poursuivent en se séparant du reste de leur armée.

— Est-ce la voix de Sübötei que j'entends ?

Djötchi ne sourit pas.

— C'est la mienne, général. Je les ferai galoper jusqu'à l'épuisement, loin de leurs renforts.

Djebe inclina la tête devant le fils du khan sans lui rappeler que près de la moitié des hommes du tuman de Djötchi étaient d'origine jin. Même s'ils montaient des chevaux mongols très résistants, ils n'auraient pas l'endurance d'hommes nés sur une selle.

— Bonne chance, général ! lança-t-il à Djötchi en s'éloignant.

Le fils de Gengis ne répondit pas, il donnait déjà ses ordres. Dix mille des guerriers qui se trouvaient derrière la crête se rassemblèrent rapidement et prirent la direction de l'est pour contourner la pente. Il ne serait pas facile de charger sur ce terrain argileux peu stable et Djebe ne savait franchement pas qui avait la tâche la plus dure.

Khalifa al-Nayhan était inquiet en montant la colline tandis que son magnifique hongre peinait déjà dans la chaleur et la poussière. Il avait grandi dans ces montagnes et connaissait la hauteur qu'il s'apprêtait à prendre d'assaut. Le shah avait donné ses ordres et Khalifa avait mis ses hommes en formation sans hésiter mais il sentait maintenant un vide au creux de son estomac. Après la stupeur initiale de découvrir des éclaireurs mongols à des centaines de lieues de l'endroit où ils auraient dû être, le shah Mohammed avait sombré dans une colère que Khalifa le savait capable de nourrir pendant des jours, voire des semaines. Ce n'était pas le moment de lui suggérer d'attendre de se trouver en terrain plus favorable.

Khalifa poussa son cheval sur la pente accidentée, leva les yeux vers la crête qui semblait si haute. Peut-être n'y avait-il derrière qu'un

camp d'éclaireurs. Le temps qu'il y parvienne, ils auraient peut-être déguerpi au galop et au moins le shah serait-il satisfait. Nul ne savait comment ces sauvages avaient réussi à faire plier le genou à un empereur jin et le shah avait besoin de victoires rapides pour rassurer ses généraux.

Khalifa chassa ces réflexions de son esprit tandis qu'il chevauchait, la sueur lui piquant les yeux. Jusqu'à ce jour, l'été avait été doux, mais monter cette colline était une rude épreuve. Il avait confiance en ses guerriers, provenant en grande partie de sa propre tribu du désert. Le shah n'avait rien épargné pour les équiper et, malgré leur poids, les armures, les boucliers neufs leur donnaient une assurance nouvelle, perceptible. Tous avaient été choisis avec soin : premiers dans chaque bataille, briseurs de murailles et d'armées. Il sentait son arc battre contre sa cuisse mais il ne pouvait pas s'en servir en montant une telle pente. Une fois de plus, il pensa au shah qui les observait et secoua la tête. Ils vaincraient ou se feraient tuer. Cela ne faisait aucune différence pour Allah.

Parvenu à l'endroit le plus escarpé, Khalifa sut qu'ils ne pouvaient plus revenir en arrière. Les chevaux continuaient à avancer mais le terrain était encore plus meuble que dans son souvenir et l'allure devenait d'une extrême lenteur. Se sentant vulnérable, il fit la paix avec Dieu et dégaina son shamsher, le sabre incurvé qui le servait depuis de nombreuses années. De sa main droite, il leva son bouclier et ne se maintint plus que par les jambes. Comme beaucoup de ses hommes, il détestait secrètement ces étriers en fer qui empêchaient de sauter rapidement de selle. Ils révélaient cependant leur utilité sur cette pente, alors qu'il avait besoin de ses deux mains pour tenir ses armes. Une brève pression sur sa botte lui confirma que sa dague s'y trouvait toujours, dans son fourreau de cuir, et il se pencha en avant dans le vent chaud soufflant par-dessus la crête.

En temps de paix, la civilisation n'avait pas de place pour des bouchers comme lui mais on avait besoin d'eux – on aurait toujours besoin d'eux – quand les villes opulentes et les jardins verts étaient menacés. Khalifa avait échappé à deux inculpations pour meurtre en s'engageant dans l'armée du shah sous un nouveau nom. Se battre était ce qu'il faisait le mieux, parfois payé, parfois traqué, selon le moment et la façon dont il exerçait ses capacités. Se ruer avec ses hommes dans la gueule de l'ennemi, voilà ce qu'il adorait. Le shah les observait et s'ils trempaient leurs cimenterres dans le sang les chefs seraient récompensés par des femmes et de l'or.

— Droit sur l'ennemi, Ali, ou je te ferai fouetter ! rugit-il à son cheval par-dessus ses hommes.

Il vit de la poussière monter de la crête et sut que les Mongols n'avaient pas fui. Il n'y avait qu'un objectif et son cheval avait encore

des forces.

Au-dessus de lui, des rochers parurent grossir en haut de la colline. Il lança un avertissement, sans rien pouvoir faire d'autre. Effaré, il regarda les rochers dévaler la pente, faucher hommes et chevaux avec des craquements terrifiants. Khalifa poussa un cri lorsque l'un des blocs passa si près de lui qu'il en sentit le vent. Le rocher, qui semblait bondir comme une créature vivante, heurta l'homme qui se trouvait derrière. Il ne vit que six autres rochers creuser un sillon dans ses rangs, mais chacun d'eux fit de nombreux morts et laissa le sol jonché de pièces d'armure et de corps. Ses cavaliers avançaient en une formation serrée qui ne leur laissait aucune place pour esquiver.

Lorsqu'il n'y eut plus de rochers, ceux qui montaient encore à l'assaut poussèrent un cri de soulagement. Le sommet était à moins de quatre cents pas et Khalifa talonna son hongre, impatient de se venger de ceux qui avaient tué ses hommes. Voyant une ligne sombre d'archers devant lui, il leva instinctivement son bouclier et baissa la tête. Il était assez près des Mongols pour entendre les ordres lancés dans une langue étrange et il serra les dents. Le shah avait envoyé quarante mille hommes sur cette colline. Aucune force au monde ne pourrait faire plus qu'éclaircir leurs rangs avant qu'ils parviennent à l'ennemi et l'exterminent.

Tirant d'en haut, les archers mongols envoyaient leurs flèches plus loin qu'ils ne l'auraient fait en terrain plat et Khalifa ne pouvait que garder la tête baissée tandis que les traits se fichaient dans son bouclier avec un bruit sourd. La seule fois où il se risqua à regarder par-dessus, une flèche fit tomber son turban. Plutôt que de le laisser pendre sur le côté, il le coupa en même temps qu'une partie de ses longs cheveux et la bande de tissu se déroula sur la colline derrière lui.

D'abord les boucliers protégèrent ses hommes mais, quand ils atteignirent les derniers cent pas, l'air même sembla assombri par les traits sifflants et les guerriers du désert tombèrent par dizaines. Le bouclier de Khalifa était en bois recouvert d'une peau d'hippopotame séchée – le modèle le plus léger et le plus résistant de l'armée du shah –, mais Khalifa finit par avoir les muscles du bras douloureux et ne parvenait que difficilement à le tenir. Soudain, il sentit son cheval trembler sous lui et commencer à s'effondrer.

Khalifa voulut sauter mais ses pieds restèrent pris dans les étriers et, pendant un moment de panique, sa jambe droite se retrouva sous le cheval agonisant de fatigue. Une autre monture heurta la sienne et il fut projeté au sol, remerciant Allah de sa délivrance. Il se releva sur un sol sablonneux, crachant du sang et fou de rage.

Tout le premier rang avait été abattu par les archers, bloquant

ceux qui se trouvaient derrière. Beaucoup de ses hommes criaient en tentant d'arracher les flèches plantées dans leurs bras ou leurs jambes ; d'autres gisaient sur le sol, immobiles. Khalifa hurla de nouveaux ordres, ses guerriers mirent pied à terre pour guider leurs chevaux entre les corps disloqués. La distance les séparant des ennemis se réduisait et Khalifa brandissait son sabre vers eux. À cent pas, il fut submergé par son désir de tuer. Il avançait plus rapidement à pied, même si chaque pas dans le sol meuble sapait ses forces. Il montait, prêt à porter le premier coup et croyant sentir les yeux du shah dans son dos.

Les Mongols déferlèrent de la crête et descendirent la pente. Leurs chevaux glissaient, les jambes de devant raides et droites, celles de derrière repliées. Les guerriers du désert se préparèrent pour le premier choc mais, à la stupeur de Khalifa, une nouvelle volée de flèches les fit tomber avant que les deux forces se heurtent. Il ne comprenait pas comment les Mongols parvenaient à bander leur arc et à tirer tout en guidant leur monture sur une telle pente, mais leurs traits décimaient ses hommes. Des centaines moururent et la pluie de flèches fut cette fois suivie par la première ligne mongole qui vint les heurter de plein fouet.

La vague des cavaliers du khan écrasa tout sur son passage par son simple poids. Khalifa, qui se tenait hébété derrière les cadavres de deux chevaux, vit la charge passer devant lui en grondant, une masse hérissée de lances qui s'enfonça profondément dans les lignes des Khwarezmiens qui grimpaient encore.

Khalifa ne pouvait plus avancer. L'accès était bloqué par des milliers de Mongols qui dirigeaient leurs chevaux avec leurs genoux en décochant des flèches sur tout ce qui bougeait. Un long trait le toucha au côté, transperçant les mailles d'acier de sa cotte comme si elle était de papier. Il tomba en poussant des cris incohérents et aperçut alors une autre force mongole attaquant par le flanc.

Les guerriers de Djötchi assaillirent les cavaliers du shah juste en dessous de la charge de Djebe. Leurs flèches percèrent une brèche dans les rangs khwarezmiens et ils s'y engouffrèrent avec leurs lances et leurs sabres, taillant en pièces les hommes pris dans la mêlée. Khalifa se releva pour les regarder, la peur lui serrant la gorge. Des flèches sifflaient encore au-dessus de sa tête mais sa résolution ne faiblit pas. Il vit les deux forces mongoles se rejoindre au centre et leur masse conjuguée rejeter ses hommes plus loin encore, presque dans la vallée. Le sol était couvert de cadavres ; des chevaux sans cavalier galopaient, pris de panique, faisant tomber d'autres Khwarezmiens de leur selle.

La charge mongole venant d'en haut avait dépassé Khalifa. Avisant un cheval dont la bride était coincée sous un mort, il s'élança,

ignorant la douleur de sa blessure au côté, sauta en selle, jeta en jurant son bouclier percé de flèches. L'air était lourd de poussière et des cris de ses frères agonisants mais il avait une monture et un sabre, il n'avait jamais demandé plus. Trente mille de ses hommes avaient survécu et se battaient un peu plus bas pour contenir le double assaut. Khalifa se rendit compte que les Mongols avaient jeté toutes leurs forces dans l'attaque et il rugit en dévalant la pente pour rejoindre ses rangs. Les Mongols pouvaient être arrêtés et brisés, il en était persuadé.

Parvenu au milieu de ses guerriers, il beugla ses ordres aux officiers les plus proches. Un carré commença à se former, protégé par des rangées de boucliers. Les Mongols qui poursuivaient leur charge tombaient maintenant sous les cimenterres des guerriers de sa tribu. Khalifa sentait la bataille comme une chose vivante et savait qu'il pouvait encore transformer ses pertes en victoire. Bien que harcelés par les Mongols, ses hommes se replièrent en bon ordre vers la vallée. Khalifa entraîna les ennemis loin de la pente qu'ils avaient si bien mise à profit et lorsque le sol redevint solide sous les sabots de sa monture, il donna l'ordre de charger en enflammant ses hommes avec les paroles du Prophète :

— Ils seront tués ou crucifiés, ils auront les mains et les pieds tranchés de côtés différents ou seront bannis de la terre ! Ils seront tenus en mépris dans ce monde et durement châtiés dans l'autre !

En l'entendant, ses guerriers redevinrent féroces et portèrent le combat dans les rangs ennemis. Au même moment, le shah se décida enfin à envoyer des renforts qui accoururent en formations carrées. Les deux armées se heurtèrent et les Mongols reculèrent, se défendant désespérément contre des attaques provenant à présent de plusieurs directions. Khalifa vit les troupes du shah manœuvrer pour les encercler.

Les Mongols faiblissaient, submergés par les renforts, et Khalifa parvint à faufler son cheval jusqu'au premier rang. Un jeune guerrier se précipita sur lui, Khalifa le décapita au passage. Les cavaliers du shah progressaient, le sabre rouge de sang. Khalifa sentit que les Mongols commençaient à douter et tout à coup leurs cavaliers firent volte-face et s'enfuirent au galop, laissant derrière eux les fantassins.

Il ordonna à ses lanciers de charger et fut satisfait de les voir transpercer les dos de nombreux fuyards.

— Pour le Prophète, mes frères ! clama-t-il. Tuez ces chiens !

Les Mongols filaient dans la plaine, ventre à terre. Khalifa leva une main, l'abaisse et ses cavaliers talonnèrent leurs chevaux pour donner la chasse à l'ennemi. Ils passeraient devant le flanc de l'armée du shah et Khalifa espéra que le farouche vieil homme les verrait et serait fier d'eux. En chevauchant, il se retourna pour regarder la pente

menant à la crête. Elle était noire de morts et il sentit monter en lui une force nouvelle. Ces barbares avaient osé pénétrer sur ses terres, ils y seraient accueillis par le sabre et le feu.

Après la course initiale vers l'est dans la vallée, les tumans et leurs poursuivants passèrent à un galop moins rapide. Avant le coucher du soleil, les hommes de Khalifa tentèrent à trois reprises de combler l'écart qui les séparait des Mongols et furent repoussés par les flèches de cavaliers tournés en arrière sur leur selle. À la différence des Mongols, les hommes de Khalifa ne savaient pas manier l'arc au galop. Leurs montures étaient plus rapides sur de courtes distances mais ils étaient contraints de ralentir dans les longues poursuites. Lorsque le soleil atteignit l'ouest derrière eux, ils se trouvaient à cinq lieues environ du gros de l'armée du shah. Les Mongols chevauchaient avec opiniâtreté, conscients que perdre du terrain signifiait mourir.

Djötchi et Djebe s'étaient retrouvés au milieu des rangs de leurs hommes. Ils ne savaient pas combien des leurs avaient succombé sur la colline. Les guerriers du shah s'étaient bien battus vers la fin, mais les deux généraux étaient satisfaits de ce qu'ils avaient accompli. Gengis serait informé des points forts et des faiblesses de l'ennemi et ce qu'ils avaient appris serait décisif pour le khan dans les jours à venir. Mais il fallait encore survivre à cette poursuite acharnée. Ils savaient tous deux qu'il est plus facile de chasser que d'être chassé. Comme l'aigle et le loup, l'homme a les yeux devant. Chevaucher derrière un ennemi renforce le moral alors qu'entendre constamment les cris de l'ennemi derrière soi sape la confiance. Ils ne flanchaient pas, cependant.

— Tu crois qu'ils nous suivront dans l'obscurité ? demanda Djötchi.

Djebe regarda par-dessus son épaule la masse des poursuivants. Trente mille hommes étaient à leurs trousses et il ignorait leurs qualités de combattants. Djötchi et lui en avaient abattu un si grand nombre sur la colline que la colère les maintiendrait longtemps à leur poursuite. Ils avaient connu la honte d'une retraite en pleine confusion, ils ne laisseraient pas les hommes du khan s'échapper. En les regardant, Djebe dut admettre qu'ils étaient d'excellents cavaliers. Ils avaient montré de la discipline et du courage. Les deux tumans ne pouvaient leur opposer que l'endurance qu'ils avaient acquise dans la steppe gelée. Ils ne tomberaient pas, même s'ils devaient galoper jusqu'au bout du monde.

Derrière lui, le soleil couchant n'était plus qu'une ligne dorée projetant des ombres torturées devant ses hommes. Se rendant compte qu'il n'avait pas répondu à la question de Djötchi, il haussa les épaules.

— Ils ont l'air déterminés et sont plus rapides que nous sur de courtes distances. Si j'étais leur chef, j'attendrais qu'il fasse vraiment sombre pour me rapprocher sans qu'on puisse me voir.

Djötchi chevauchait prudemment en veillant à conserver ses forces. Son bras gauche lui faisait mal et ses jambes étaient raides, ses cicatrices lui envoyaient des aiguilles de douleur dans les cuisses. Malgré cela, il avait peine à cacher sa fierté du combat sur la colline. Son attaque par le flanc avait fracassé les lignes ennemies, mais Djebe n'en avait pas fait mention.

— Alors, quand il fera sombre, nous devrons galoper à toute allure pendant un moment pour creuser un écart qu'ils ne pourront pas combler facilement.

Djebe fit la grimace à l'idée de chevaucher à bride abattue sur un terrain inconnu. Leur plus grande crainte à tous deux, c'était que l'ennemi savait peut-être, lui, que la vallée se terminait abruptement en cul-de-sac et que les tumans se ruaient vers leur fin. Djötchi plissait les yeux pour mieux voir devant lui mais la montagne semblait se prolonger indéfiniment de part et d'autre de la vallée. Le pincement de la faim le tira de ses pensées et il plongea la main dans une poche pour y prendre un morceau de mouton séché. Dans les dernières lueurs du jour, il inspecta avec méfiance le tortillon de viande noire, en détacha une bouchée avec les dents et commença à mâcher avant de tendre le reste à Djebe. Celui-ci accepta l'offre en silence. Ils n'avaient rien mangé depuis le matin et mouraient de faim.

— Quand mon père a combattu les Xixia, dit Djötchi en mastiquant, leur roi avait semé sur le sol des clous tordus ensemble pour faire échouer nos charges.

— Ils nous seraient utiles maintenant, répondit Djebe. Si nous avions demandé à chaque homme d'en emporter une poignée, nous pourrions maintenant forcer les Khwarezmiens à galoper sur une piste hérissée de pointes.

— La prochaine fois, dit Djötchi. S'il y en a une.

Au crépuscule, la faible lumière grise éclairant la vallée fit progressivement place à l'obscurité. Ils disposaient d'un peu de temps avant que la nouvelle lune se lève, avec son croissant blanc inversé. Djötchi et Djebe donnèrent des ordres à peine audibles par-dessus le grondement des sabots et l'allure augmenta lentement. Les deux chefs comptaient sur la robustesse des chevaux mongols élevés dans la steppe, avec lesquels les éclaireurs couvraient jusqu'à quarante lieues en une journée. Tels les hommes qui les montaient, ces bêtes étaient

dures comme du vieux cuir.

Derrière eux, les deux généraux entendirent les cavaliers du shah passer à un galop plus rapide, mais les Mongols avaient déjà creusé l'écart. Djötchi donna l'ordre aux guerriers de l'arrière-garde de décocher chacun trois flèches dans le noir, décision récompensée par des cris et des bruits de chute qui se répercutèrent dans les collines. Une fois de plus, ils distancèrent leurs poursuivants et les deux généraux firent redescendre l'allure au petit galop. Les chevaux mongols avaient déjà chargé dans la journée, beaucoup étaient fatigués et souffraient de la privation d'eau, mais il était impossible de les laisser se reposer.

— As-tu vu les bannières de l'armée du shah ? demanda Djötchi.

Djebe acquiesça en se rappelant la nuée de croissants flottant au-dessus des rangs du Khwarezm. La nouvelle lune avait une signification particulière pour l'ennemi, peut-être parce qu'elle marquait le début et la fin de leur mois sacré. Il espérait que ce n'était pas un signe de chance pour ceux qui galopaient derrière lui.

Le croissant jetait une lueur argentée sur les troupes qui filaient dans la vallée. Quelques-uns des guerriers mongols la mirent à profit pour se servir de leur arc jusqu'à ce que Djötchi donne l'ordre d'épargner les flèches. Il était difficile de tuer dans l'obscurité un homme muni d'un bouclier et ils auraient besoin plus tard de chaque flèche.

Khalifa chevauchait dans un silence rageur à la tête de ses hommes. Il n'avait jamais rien connu de tel que cette poursuite au clair de lune et ne pouvait s'empêcher d'être tourmenté par l'idée qu'il privait le shah de son aile de cavalerie dans un territoire qui s'était révélé hostile. Il avait déjà pourchassé des troupes en fuite, mais cela n'avait été qu'une brève poursuite après que l'ennemi s'était effondré et alors qu'un guerrier pouvait joyeusement abattre son sabre sur les cous des fuyards ou leur décocher des flèches jusqu'à ce que son carquois soit vide. Il se rappelait avec tendresse ces moments faisant suite à des batailles pendant lesquelles il avait frôlé la mort.

Là, c'était différent et il ne comprenait pas les généraux mongols. Les barbares allaient en bon ordre et toutes les tentatives pour en finir avec eux avant le lever du soleil avaient été repoussées. Au lieu de céder à la panique, ils semblaient ménager les forces de leurs montures, maintenant juste un écart suffisant avec leurs poursuivants pour les empêcher d'utiliser leurs arcs.

Sentant sa blessure au côté palpiter, Khalifa serra les dents. Le shah avait choisi cette vallée parce que c'était la route la plus rapide pour secourir Otrar. Le passage entre les montagnes mesurait plus de

quarante lieues de long et débouchait sur une vaste plaine proche du village où Khalifa était né. Chaque lieue l'éloignait du gros de l'armée et le faisait se demander si les Mongols ne l'entraînaient pas délibérément au loin. Il ne pouvait cependant pas arrêter sa monture et les laisser s'échapper. Son sang réclamait vengeance pour ceux qu'ils avaient massacrés.

La lune se leva et suspendit un temps ses interrogations tandis qu'il calculait les positions respectives de cet astre et de la planète rouge Merreikh par rapport à l'horizon. Il ne parvint pas à savoir si elles étaient ou non favorables et ce jeu mental ne l'apaisa finalement pas. Les Mongols avaient-ils prévu une embuscade si loin du lieu initial de la bataille ? C'était impossible. Tandis que la lune montait lentement dans le ciel, il scrutait l'obscurité pour y déceler un signal que les barbares auraient adressé à une autre troupe à l'affût.

Il ne vit que leurs dos, montant et retombant régulièrement comme s'ils n'étaient pas pourchassés par une armée d'hommes furieux déterminés à les exterminer. Dans la vallée plongée dans les ténèbres, on pouvait facilement imaginer la présence d'un ennemi dans chaque ombre. La colère de Khalifa le soutint quand le froid devint mordant. Il but une seule gorgée à sa gourde et la secoua avec agacement. Elle n'était pas pleine au début de la poursuite et il n'y restait qu'un peu d'eau. Il sentait que ses hommes attendaient de lui de nouveaux ordres, mais il n'avait rien à leur dire. Il ne pouvait pas retourner auprès du shah pour l'informer que l'ennemi s'était enfui. Impossible.

Djebe et Djötchi avaient passé une grande partie de la nuit à parler, instaurant entre eux un respect mutuel qui s'approfondit au fil des heures. Autour d'eux, les guerriers sommeillaient tour à tour sur leur selle, avec toujours à côté d'eux un compagnon prêt à saisir les rênes de leur monture si elle s'écartait des rangs. C'était une pratique courante chez ceux qui avaient été bergers, mais ils le faisaient généralement en avançant au pas. Personne ne tombait malgré les têtes dodelinantes. Les tumans avaient ralenti lorsque la lune avait commencé à descendre et, aussitôt, les cavaliers qui étaient à leurs trousses s'étaient remis au galop et avaient réduit l'écart. Quatre fois les Mongols avaient dû soutenir cette allure frénétique avant de ralentir de nouveau, mais, à l'approche de l'aurore, les deux armées trottaient, accordant un répit aux montures qui haletaient, l'écume à la bouche.

Djötchi fut le premier à voir l'aube du loup et tendit le bras pour toucher Djebe. La lune n'était plus qu'un mince croissant au-dessus des collines, une nouvelle journée commençait. Il fallait s'attendre à une

attaque et les hommes, de leurs poings, chassaient la fatigue de leurs yeux. La nuit qu'ils venaient de passer semblait avoir duré éternellement et s'était pourtant évanouie en un instant. Malgré les ennemis à leurs trousses, elle avait été curieusement paisible tandis que les hommes partageaient le reste de leur viande séchée et se passaient des outres d'une eau tiède au goût aigre jusqu'à ce qu'elles soient vides.

Djebe avait mal partout, comme si la poussière s'était insinuée dans chacune de ses articulations. Il avait les reins douloureux et ne pouvait qu'être étonné par un ennemi qu'il voyait toujours chaque fois qu'il se retournait. Lorsque la lumière augmenta, il constata que les chevaux des Khwarezmiens étaient épuisés. Les poursuivants vacillaient sur leurs selles mais ils n'étaient pas tombés et n'avaient pas laissé les tumans les distancer vraiment.

Djötchi était fier des Jin qui chevauchaient avec son peuple. Ils avaient souffert plus que quiconque et un si grand nombre d'entre eux avaient du mal à suivre l'allure qu'ils formaient à présent l'arrière-garde des tumans. Ils tenaient bon, cependant. Moins de mille pas séparaient les deux armées, écart qui n'avait pas changé depuis le cœur de la nuit.

Quand le soleil monta dans toute sa gloire, Khalifa transmit des ordres à ses officiers. Toute la nuit, la fatigue et le froid l'avaient harcelé. La fin de la vallée était en vue et ils avaient dû couvrir plus de quarante lieues d'une traite. Dans sa jeunesse, il se serait peut-être ri d'un tel défi mais, à quarante ans, ses genoux et ses chevilles lui faisaient mal à chaque foulée de sa monture. Ses guerriers aussi étaient éreintés malgré leur endurance d'hommes du désert. Ils levèrent la tête lorsqu'ils reçurent l'ordre de réduire de nouveau l'écart. Cette fois, il obligerait les Mongols à se battre !

Au lieu d'une charge soudaine qui aurait alerté les barbares, Khalifa poussa lentement son cheval et ramena la distance à quatre cents pas avant que les Mongols réagissent. Il leva alors le bras et donna en rugissant, la gorge envahie de poussière, l'ordre d'attaquer.

Ses cavaliers talonnèrent leurs montures et les bêtes harassées se mirent au galop. Khalifa entendit un cheval hennir et s'effondrer, projetant un homme à terre. Il ne vit pas ce qu'il advint ensuite car, parvenu à deux cents pas de l'ennemi, il tira une longue flèche noire de son carquois.

Les Mongols réagirent à la menace en décochant une volée de flèches derrière eux. Malgré la vive allure des chevaux, leur précision était terrifiante et Khalifa vit des hommes et des bêtes s'écrouler et être piétinés. Il poussa un grognement de frustration tandis que

l'empennage de sa flèche effleurait sa joue. Son hongre boitait et cependant il continuait à réduire l'écart. Il tira, eut un cri de triomphe lorsque le trait se ficha dans le dos d'un ennemi et l'expédia à terre. Des dizaines d'autres furent touchés mais certains furent sauvés par leur armure. Ceux qui tombèrent roulèrent devant les sabots des poursuivants et se tordirent dans la poussière avant d'être réduits en bouillie.

Khalifa exhortait ses hommes d'une voix rauque mais ils étaient exténués. À la façon dont ils chancelaient sur leur selle, il était clair qu'ils étaient à bout de forces. Un grand nombre de chevaux s'étaient mis à boiter pendant la nuit. Ils traînaient à l'arrière malgré leurs cavaliers qui les frappaient en vain avec leur cravache ou le fourreau de leur sabre.

Il songea à ordonner une halte mais, cette fois-ci encore, il se dit qu'il pouvait tenir un peu plus longtemps, jusqu'à ce que les Mongols fassent crever leurs bêtes sous eux puis meurent à leur tour. Il avait les yeux douloureux et rougis par la poussière dans laquelle il avait chevauché toute la nuit et ne pouvait que voir l'ennemi s'éloigner de nouveau. Les Mongols maintinrent l'écart à quatre cents pas tandis que le soleil montait dans le ciel. Khalifa remit son arc dans l'étui en cuir accroché derrière sa jambe droite et tapota l'encolure de son hongre.

— Encore un peu plus loin, noble cœur, murmura-t-il à l'animal.

Il savait que de nombreux chevaux ne se remettraient jamais d'une telle poursuite. Ils étaient allés au-delà de tout ce qu'on leur avait demandé auparavant et beaucoup perdraient à jamais leur souffle. Il entendit un autre bruit sourd suivi d'un cri quand un cheval tomba quelque part derrière lui. D'autres subiraient le même sort, il en était conscient, mais les derniers rangs des Mongols continuaient à le narguer et il plissait les yeux dans la poussière suffocante.

Lorsque les tumans sortirent de la vallée sombre pour déboucher dans une plaine, les hommes reprirent courage. Ils voyaient au loin des fumées matinales monter des villages et suivaient une route de terre battue s'étirant vers l'est. Quelque part devant eux se trouvaient les grandes villes du Khwarezm, avec leurs renforts potentiels pour les poursuivants. Djebe et Djötchi n'avaient aucune idée du nombre d'hommes que le shah pouvait amener sur le champ de bataille. Ses cités pouvaient aussi bien être désertées à cause de la guerre que largement pourvues en troupes et prêtes à faire face à ce genre d'incursion sur leurs terres.

La route était large et passablement abîmée par l'immense armée qui en avait foulé la terre quelques jours plus tôt. La colonne mongole

se resserra pour emprunter la partie dure en rangs de cinquante hommes au moment où elle quittait les montagnes dans un tourbillon de poussière. Le soleil atteignit son point culminant et, dans chaque camp, la chaleur fit tomber hommes et bêtes, disparaissant dans le fracas des sabots. Les Mongols transpiraient et n'avaient ni eau ni sel pour préserver leurs forces. Djebe et Djötchi lançaient de plus en plus souvent derrière eux des regards désespérés.

Les chevaux du Khwarezm étaient meilleurs que tous ceux qu'ils avaient jusqu'ici affrontés au combat, bien meilleurs en tout cas que les montures jin ou russes. Pourtant, sous l'effet de la chaleur qui minait leurs forces, les poursuivants commencèrent à perdre du terrain et Djebe ordonna de réduire l'allure : il ne voulait pas les perdre ni leur laisser le temps de faire halte et de se regrouper. Les tumans avaient sans doute entraîné les cavaliers du shah dans une course de plus de soixante lieues, ce qui approchait des limites des éclaireurs mongols les plus endurcis. Les chevaux étaient couverts de bandes de salive blanchâtre, la robe assombrie par la sueur, la chair à vif là où la selle avait limé de vieux durillons.

Après de longues heures dans l'après-midi étouffant, ils parvinrent à un fortin dont les soldats, du haut des murailles, braillèrent des défis sur leur passage. Les Mongols ne répondirent pas. Chacun d'eux, perdu dans son monde, résistait aux faiblesses du corps.

Djötchi souffrit d'autant plus aux heures les plus chaudes que la chevauchée avait rouvert une de ses plaies à la cuisse droite. Elle devint insensible quand le soir tomba et ce fut un soulagement bienvenu. Son bras gauche n'avait quasiment plus la force de tenir les rênes et la douleur le brûlait comme un fer rouge. Les hommes ne parlaient plus dans les rangs. Comme on le leur avait appris, ils gardaient la bouche close afin de contenir l'humidité de leur corps alors que leur endurance approchait de ses limites. Djötchi se tournait de temps en temps vers Djebe et attendait que celui-ci décide le moment venu de mettre fin à la cavalcade. Raide sur sa selle, Djebe ne quittait pas l'horizon des yeux, comme si, pensa Djötchi, il était prêt à chevaucher jusqu'au bout du monde.

— Il est temps ! finit par lui crier Djötchi.

L'autre général sortit de son hébétude, marmonna des paroles incohérentes et cracha, avec si peu de force que sa salive retomba sur sa poitrine.

— Mes guerriers jin prennent du retard, continua le fils du khan. Nous pourrions les perdre. Ceux qui nous suivent laissent croître la distance.

Djebe se retourna sur sa selle, grimaça quand ses muscles protestèrent. Les Khwarezmiens étaient à plus de quinze cents pas derrière. Voyant les chevaux de tête trébucher et boiter, il eut un

sourire las qui lui étira les lèvres.

— À ce rythme, quinze cents pas ne prennent que quatre cents battements de cœur, dit-il.

Djötchi acquiesça. Ils avaient passé une partie de l'aube à estimer leur vitesse à l'aide de repères au moment où ils passaient devant puis à noter le moment où les rangs ennemis y parvenaient. Les deux hommes trouvaient cela facile et s'amusaient à calculer distance et vitesse pour tuer le temps.

— Alors, presse l'allure, répondit Djötchi.

Il mit sa monture au petit galop et les tumans l'imitèrent. Derrière, l'ennemi avançait avec une lenteur exaspérante tandis que les deux généraux comptaient à voix haute. Lorsque les premiers cavaliers du shah passèrent devant un rocher rosâtre, six cents battements de cœur après le dernier Mongol, les deux généraux se regardèrent et hochèrent gravement la tête. Ils avaient couvert autant de lieues et même plus qu'aucun éclaireur n'en avait jamais parcouru en une journée. Les hommes étaient exténués et perclus de douleurs, mais le moment était venu. Djötchi et Djebe donnèrent des ordres pour que les guerriers se tiennent prêts. Bien qu'au bord de l'épuisement, ces hommes avaient dans leurs yeux rougis une lueur dont leurs chefs étaient fiers.

Djötchi envoya ses instructions aux officiers de ses minghaans jin, qui composaient les lignes arrière, et l'un de ces hommes remonta les rangs pour lui parler.

Le Jin était couvert d'une couche de poussière épaisse comme de la peinture, avec des craquelures autour des yeux et de la bouche. Malgré cela, Djötchi remarqua sa colère.

— Général, j'ai dû mal comprendre les ordres, dit l'homme d'une voix croassante. Tu ne veux sûrement pas que nous nous replions ?

Djötchi se tourna vers Djebe mais celui-ci fixait de nouveau l'horizon.

— Tes hommes sont éreintés, Sen Tu, argua le fils de Gengis.

L'officier jin ne pouvait le nier mais il secoua la tête.

— Nous avons tenu jusqu'ici. Mes hommes auront honte si on les éloigne du combat final.

Devant l'orgueil farouche de son officier, Djötchi se rendit compte qu'il n'aurait pas dû donner cet ordre. De nombreux Jin mourraient, mais ils étaient aussi ses hommes et il n'aurait pas dû chercher à les épargner.

— Très bien. Tu seras au premier rang quand j'ordonnerai de faire halte. Je vous enverrai les lanciers en soutien. Montre-moi que tu es digne de cet honneur.

L'officier jin s'inclina sur sa selle avant de retourner à l'arrière. Djötchi ne se tourna pas de nouveau vers Djebe, mais celui-ci eut un

hochement de tête approbateur.

Il fallut du temps pour transmettre les ordres aux cavaliers mongols. Sur des hommes fourbus, ils eurent l'effet d'une gorgée d'arkhi et ils se redressèrent sur leurs selles, préparèrent arcs, lances et sabres. Avant la halte, Djebe envoya ses lanciers à l'arrière et attendit qu'ils soient en position.

— Nous avons fait du chemin, Djötchi, dit-il.

Le fils du khan acquiesça de la tête. Il avait l'impression d'avoir toujours connu Djebe après cette chevauchée nocturne. Souriant malgré sa fatigue, il demanda :

— Es-tu prêt, vieil homme ?

— Je me sens comme un vieil homme mais je suis prêt.

Les deux hommes levèrent le bras gauche et décrivirent un cercle avec leur poing. Les tumans s'immobilisèrent, les guerriers firent tourner leurs chevaux pantelants vers l'ennemi. Djebe dégaina son sabre et le pointa en direction des soldats du shah.

— Ce sont des hommes fatigués ! Montrons-leur que nous sommes plus forts !

Sa monture renâcla et partit au galop, ses flancs se soulevant tels des soufflets tandis que les Mongols donnaient la charge à leurs poursuivants.

Khalifa chevauchait dans un brouillard interrompu par des moments de vigilance. Il songeait aux vignes proches de Boukhara où il avait vu sa femme pour la première fois alors qu'elle cueillait le raisin. Il était sûrement là-bas et cette poursuite n'était qu'un rêve fiévreux de poussière et de souffrance.

Quand ses hommes se mirent à brailler autour de lui, il releva lentement la tête, cligna des yeux. Il découvrit que les Mongols s'étaient arrêtés et, un instant, il eut un sentiment de triomphe. Puis il vit les lances se lever et soudain l'écart entre les deux armées fondit. Khalifa avait à peine la force de parler. Quand il voulut donner un ordre, sa gorge n'émit qu'un faible murmure. Quand avait-il vidé sa gourde ? Ce matin ? Il ne s'en souvenait pas. Les lignes ennemies approchaient et, curieusement, des visages jin lui souriaient. Même alors, il put à peine lever son bouclier.

Les lanciers qui approchaient portaient de petits boucliers à la main gauche, nota une partie de son esprit. Les archers avaient besoin de leurs deux mains pour utiliser leur arc et ils étaient vulnérables au moment où ils commençaient à tirer. Khalifa hocha la tête en se faisant cette réflexion. Le shah apprécierait cette information.

Les deux armées se heurtèrent dans un fracas assourdissant. Les lourdes lances de bouleau brisèrent les boucliers et transpercèrent les

hommes. Sur la route de terre battue, la colonne mongole s'enfonça profondément dans les rangs khwarezmiens.

Des flèches bourdonnaient aux oreilles de Khalifa, qui sentit tout à coup une brûlure au ventre. Baissant les yeux, il vit qu'un trait s'y était planté et il tenta de l'arracher. Son cheval expira à cet instant, tombant à genoux quand son cœur explosa dans sa poitrine. Khalifa tomba lui aussi, son maudit étrier retenant sa jambe droite. Son genou craqua et son corps se tordit dans sa chute. Il eut un hoquet quand la flèche se ficha plus profondément en lui.

Au-dessus de sa tête, les Mongols chevauchaient comme des rois.

Khalifa n'entendait que le vent hurlant dans ses oreilles. Les Mongols avaient terrassé ses hommes et il craignait pour les armées du shah. Il faut le prévenir, pensa-t-il, et il mourut.

— Tuez-les tous ! cria Djötchi par-dessus le grondement des sabots.

Les Khwarezmiens tentèrent de se regrouper mais beaucoup ne purent lever leur sabre plus d'une fois et ils s'effondraient, tels des épis de blé. Les Mongols semblaient puiser des forces nouvelles de chaque homme qu'ils tuaient.

Il fallut des heures pour rougir la route poussiéreuse. À l'approche du crépuscule, le massacre se poursuivit jusqu'à ce que les Mongols ne voient plus assez pour frapper. Ceux qui essayaient de fuir étaient abattus par une flèche ou pourchassés comme des chèvres égarées.

Djebe envoya des éclaireurs chercher de l'eau et ils purent enfin établir un camp sur les berges d'un petit lac à une lieue de distance. Les guerriers durent alors veiller à ce que leurs montures ne boivent pas à s'en faire éclater la panse et plus d'un frappa durement son cheval sur les naseaux pour l'en empêcher. Ce fut seulement après que les bêtes se furent abreuvées que les guerriers se jetèrent dans le lac, dont les eaux sombres devinrent roses de sang tandis qu'ils hoquetaient, buvaient et vomissaient, acclamant les généraux qui leur avaient offert une telle victoire. Djötchi prit le temps de féliciter Sen Tu pour la façon dont il avait mené les recrues jin. Ses hommes avaient taillé l'ennemi en pièces avec une férocité sans égale et ils prirent place autour des feux avec les guerriers des deux tumans, fiers du rôle qu'ils avaient tenu.

Djötchi et Djebe renvoyèrent des hommes sur la route pour dépecer des chevaux morts et rapporter leur viande. Les hommes avaient autant besoin de manger que de boire pour être capables de rejoindre Gengis. Les deux généraux savaient qu'ils avaient accompli quelque chose d'extraordinaire, mais ils retombèrent dans la routine du camp après avoir échangé un simple regard de triomphe. Ils avaient privé le shah de sa cavalerie et donné à Gengis une chance de

le battre.

Les portes d'Otrar étaient barrées pour empêcher Gengis d'y pénétrer. Juché sur son cheval en haut d'une colline dominant la ville, le khan regardait une fumée sombre monter paresseusement des faubourgs en flammes. Pendant trois jours, ses éclaireurs avaient inspecté les défenses ennemies, mais même pour ces hommes qui avaient pris des dizaines de cités jin elles ne montraient aucune faille. Les murs étaient faits de plusieurs épaisseurs de pierre calcaire grise sur un socle de granité, chaque bloc pesant des tonnes. Les deux grilles en fer de l'enceinte de la ville intérieure étaient précédées d'un dédale de rues et de marchés abandonnés. Les cavaliers mongols avaient eu une étrange impression en empruntant ces passages déserts où les bruits résonnaient. Le gouverneur savait depuis des mois qu'ils arrivaient et avait fait enlever tout ce qui avait de la valeur, ne laissant que des pots brisés et quelques chiens égarés. Les éclaireurs de Gengis étaient tombés sur des pièges tendus à leur intention. Un jeune garçon de treize ans ouvrant une porte d'un coup de pied s'était écroulé, un carreau d'arbalète dans la poitrine. Après deux autres pertes de ce genre, le khan avait chargé Temüge d'incendier la ville extérieure et Otrar suffoquait encore dans une fumée noire. Au pied de la colline, environnés de cendres et de gravats, les Jeunes Loups de Süböteï utilisaient des piques pour faire tomber les murs et dégager le chemin de la ville intérieure pour le khan.

Ils ne manquaient pas d'informations. En échange de pièces d'or, des marchands khwarezmiens avaient même indiqué l'emplacement des puits. Gengis avait fait le tour de la ville à cheval avec ses sapeurs et noté l'épaisseur de la pierre.

Le seul point faible d'Otrar, c'était la colline qui dominait les murailles côté nord. Ses éclaireurs y avaient trouvé des jardins d'agrément abandonnés, avec une profusion de fleurs, un lac ornemental et un pavillon en bois. Deux jours plus tôt, Gengis avait envoyé des guerriers nettoyer le sommet, laissant le reste couvert de pins. S'il installait ses machines de guerre là où se dressait le pavillon, elles seraient à une hauteur suffisante pour expédier des pierres dans la gorge même du gouverneur.

Baissant les yeux vers la ville, Gengis savourait le sentiment de l'avoir presque à sa merci. S'il avait été le gouverneur, il aurait fait

raser la colline pour ne laisser aucun avantage à l'ennemi. Il ne pouvait cependant se réjouir totalement. À douze lieues à l'est, son camp était protégé par son frère Khasar, à la tête de deux tumans seulement. Le reste de l'armée l'avait quitté pour aller prendre Otrar. Avant le retour d'éclaireurs envoyés au loin, Gengis était sûr de venir à bout des murailles de la ville.

Mais, ce matin, ses éclaireurs avaient rapporté qu'une immense armée approchait par le sud. Plus de deux hommes pour chacun de ses quatre-vingt mille guerriers marchaient vers ses positions et Gengis savait qu'il ne devait pas se laisser prendre entre Otrar et l'armée du shah. Autour de lui, sur la colline, douze hommes dessinaient des cartes et prenaient des notes. Sous la direction de Lian, un maître maçon d'une ville jin, d'autres assemblaient des catapultes et remplissaient d'huile des pots d'argile. Lui aussi avait été confiant avant que les éclaireurs repèrent les troupes du shah. Maintenant, les décisions seraient de nature militaire et le maçon écartait simplement les mains chaque fois qu'un de ses hommes lui demandait ce que l'avenir leur réservait.

— Je laisserais le gouverneur d'Otrar pourrir dans sa ville s'il n'avait pas vingt mille soldats pour attaquer nos arrières dès que nous lèverons le siège, dit le khan.

Son frère Kachium hochait pensivement la tête en faisant tourner son cheval sur place.

— Nous ne pouvons pas barrer les portes de l'extérieur, répondit-il. Il ferait descendre des hommes par des cordes pour enlever les poutres. Mais je peux rester ici pendant que tu mèneras l'armée contre l'ennemi. Si tu as besoin de renforts, envoie-moi un messager et j'accourrai.

Gengis se renfroigna. Les guerriers de Djebe et de Djötchi avaient disparu dans les vallées et les collines sans donner signe de vie. Il ne pouvait pas laisser les familles du camp sans protection, pas plus qu'il ne pouvait laisser Otrar dans son dos avec une aussi forte garnison. Cependant, si les éclaireurs avaient raison, il lui faudrait affronter une armée de cent soixante mille hommes avec seulement six de ses tumans. Personne ne croyait plus que lui aux qualités de combattants de ses guerriers mais, selon ses espions, cette troupe n'était qu'une des armées du shah. Gengis devait non seulement l'écraser mais aussi s'en sortir sans lourdes pertes, sinon l'armée suivante mettrait fin à l'aventure. Pour la première fois depuis qu'il avait pris le chemin de l'Ouest, il se demanda s'il n'avait pas commis une erreur. Rien d'étonnant à ce que le gouverneur d'Otrar se soit montré aussi arrogant avec de telles forces derrière lui.

— As-tu envoyé des hommes chercher Djötchi et Djebe ? demanda soudain Gengis.

Bien que le khan eût déjà posé la question deux fois ce matin, Kachium inclina la tête et répondit :

— Pas de nouvelles. J'ai envoyé des éclaireurs à quarante lieues à la ronde. L'un d'eux finira par les ramener.

— Je m'attends que Djötchi fasse défaut quand j'ai besoin de lui, mais Djebe ! s'emporta Gengis. Si j'ai jamais eu besoin des hommes aguerris d'Arslan, c'est maintenant ! Contre une telle multitude ! Et des éléphants ! Qui sait comment nous pourrions tenir face à ces bêtes ?

— Laisse le camp sans défense, proposa Kachium.

Gengis lui lança un regard noir mais se contenta de hausser les épaules.

— Si nous sommes vaincus, deux tumans ne suffiront pas pour ramener les familles au pays, argua son frère. Le shah fondra sur elles avec toutes les troupes qui lui resteront.

Le khan ne répondit pas et observa les hommes qui mettaient en place les poutres d'une catapulte. S'il avait eu deux mois devant lui, voire un seul, il écraserait les défenses d'Otrar et y pénétrerait, mais le shah ne lui laisserait jamais ce délai. La mine sombre, il considéra les choix possibles. Un khan ne peut pas mettre tout son peuple en danger sur un lancer d'osselets, pensa-t-il. Le risque de se retrouver entre marteau et enclume était trop grand.

Mais un chef peut disposer de la vie de ceux qui le suivent, se dit-il aussi. S'il jouait et perdait, il aurait eu une vie et une mort plus passionnantes que s'il était resté à garder les chèvres dans la steppe. Il se rappelait encore les jours où il vivait dans la peur de voir des hommes apparaître à l'horizon.

— Quand nous étions sous les murailles de Yenking, frère, je t'ai envoyé saigner une colonne jin, dit-il. Nous savons dans quelle direction le shah avance et je n'attendrais pas passivement qu'il se jette sur nous. Je veux que ses troupes soient harcelées sur tout le chemin d'Otrar.

Kachium se redressa quand il vit que les yeux du khan avaient retrouvé leur éclat farouche. Il prit des mains d'un serviteur une carte d'éclaireur et la déroula sur le sol, puis Gengis et lui se penchèrent pour examiner le terrain et les possibilités qu'il offrait.

— Avec tant d'hommes et d'animaux, il devra diviser ses forces ici et ici, ou les engager toutes ensemble dans cette troisième passe plus large, avança Kachium.

Au sud d'Otrar s'étendait une plaine semée de fermes et de champs, mais pour y parvenir le shah devait traverser une chaîne de collines qui étirerait son armée en une longue colonne.

— Dans combien de temps parviendront-ils aux passes ? demanda Gengis.

— Deux jours, peut-être plus s'ils progressent lentement. Ensuite, ils seront dans la plaine et nous n'aurons plus aucun moyen de les arrêter.

— Tu ne peux pas garder trois passes, Kachium. Qui veux-tu pour t'aider ?

Le frère du khan répondit aussitôt :

— Sübötei et Jelme.

Gengis fixa Kachium, qu'il trouvait trop prompt à s'enflammer.

— Mes ordres sont d'éclaircir leurs rangs, pas de se battre à mort. Tu frappes et tu te replies, puis tu frappes de nouveau, sans les laisser te prendre au piège.

Kachium continuait d'examiner la carte, mais Gengis lui tapota le bras.

— Répète l'ordre, frère.

Kachium s'exécuta en souriant et ajouta :

— Tu crains que je n'en laisse pas assez pour toi ?

Le khan ne répondit pas et son frère détourna les yeux en rougissant. Gengis se leva, Kachium fit de même. Sur une impulsion, le général s'inclina et Gengis accepta le geste d'un signe de tête. Il avait appris avec les années que le respect vient au détriment de la chaleur des rapports personnels, même avec ses frères. Ils comptaient sur lui pour résoudre tous les problèmes de guerre et même si cela l'éloignait d'eux, c'était devenu une partie de ce qu'il était et non plus un simple masque.

— Fais venir Sübötei et Jelme, dit le khan. Si tu retardes suffisamment le shah, Djötchi et Djebe te rejoindront peut-être. Je les place sous ton commandement. Tu as la moitié de mon armée, frère.

Kachium et lui avaient parcouru un long chemin depuis l'époque où ils n'étaient que de jeunes pillards, pensa-t-il. Dix généraux affronteraient l'armée du shah et Gengis ne savait pas s'ils vivraient ou succomberaient.

Chakahai sortit de sa yourte pour voir ce que les cris soudains signifiaient. Entourée de servantes jin qui la protégeaient du soleil brûlant, elle se mordit la lèvre en voyant les guerriers quitter leurs tentes, les bras chargés de provisions et d'armes.

Elle vivait depuis assez longtemps chez les Mongols pour comprendre que ce n'était pas seulement un groupe d'éclaireurs qui se formait. Tous les hommes, excepté Khasar et son second, Samuka, étaient devant les murailles de la ville. Ho Sa se trouvait naturellement avec Khasar, mais Yao Shu saurait sans doute ce qui se passait. Suivie par ses servantes, elle se mit à la recherche du moine bouddhiste tandis que le camp s'animait autour d'elle. Elle entendit

des femmes pousser des cris de colère, avisa une Mongole qui pleurait sur l'épaule d'un jeune homme. Confirmée dans ses soupçons, Chakahai plissa le front.

Sans avoir trouvé le moine, elle passa devant la tente de Börte et Hoelun, hésita à entrer. Elle n'eut finalement pas de décision à prendre puisque la première épouse du khan en sortit, l'air furieuse, le visage écarlate. Les deux femmes se figèrent, incapables de dominer la tension qu'elles éprouvaient.

— Tu as des nouvelles ?

Chakahai avait parlé la première, accordant délibérément cet honneur à son aînée. C'était un détail, mais les épaules de Börte se détendirent et elle hocha la tête.

— Gengis emmène les tumans, répondit-elle. Khasar et Samuka ont reçu l'ordre de partir à midi.

L'une des jeunes servantes poussa un cri apeuré et Chakahai la gifla. Puis elle se tourna de nouveau vers Börte, qui regardait déjà les guerriers formant les rangs à l'autre bout du camp.

— Et si nous sommes attaqués ? demanda Chakahai.

— Combien de fois m'a-t-on posé cette question depuis que l'ordre a été donné ! s'exclama Börte avec irritation.

Décelant de la peur dans les yeux de l'autre épouse, elle radoucit le ton. La princesse xixia avait été offerte au khan par son père vaincu. Elle avait connu en son temps la défaite, et la terreur qui l'accompagne.

— Tu crois que nous serons sans défense, sœur ?

Chakahai regardait elle aussi les rangs en train de se former mais l'appellation amicale de « sœur » la fit se tourner de nouveau vers la première épouse.

— Ne le sommes-nous pas ? Que peuvent des femmes et des enfants contre des soldats ?

— Tu n'as pas été élevée dans les tribus, soupira Börte. Si nous sommes attaqués, les femmes prendront des couteaux et se battront. Les guerriers estropiés monteront à cheval comme ils pourront et attaqueront. Les jeunes garçons se serviront de leur arc. Nous avons assez de chevaux et d'armes pour résister.

Chakahai la fixait en silence, le cœur battant. Comment son mari pouvait-il l'abandonner ainsi ? Elle savait pourquoi Börte tenait ce discours : les familles seraient partagées entre le sentiment de sécurité que donnait leur nombre et le fait que le camp lui-même attirerait le danger. Laissées seules pour protéger leurs enfants, beaucoup de femmes songeraient à fuir pendant la nuit pour se réfugier dans les collines. Pour la mère de jeunes enfants, la tentation était forte, mais Chakahai refusa d'y succomber. Comme Börte, elle était l'épouse du khan et les autres femmes suivaient leur exemple. Elles ne pouvaient

pas fuir.

Börte semblait attendre sa réaction et Chakahai réfléchit avant de répondre. Les enfants seraient effrayés en voyant les derniers guerriers partir. Elles devraient leur montrer un visage confiant, même si ce n'était qu'une façade.

— Est-ce trop tard pour que j'apprenne à tirer à l'arc, sœur ?

Börte sourit.

— Avec ces étroites épaules osseuses ? Oui, c'est trop tard. Mais trouve-toi un bon couteau.

Chakahai hocha la tête malgré l'incertitude qui la gagnait.

— Je n'ai jamais tué personne, Börte.

— Tu n'en auras peut-être pas l'occasion. Le couteau te servira à couper de la paille pour fabriquer des mannequins qu'on mettra sur les chevaux de réserve. De loin, l'ennemi ne s'apercevra pas que les hommes sont partis.

Les deux femmes échangèrent un long regard avant que chacune détourne la tête, satisfaite. Il ne pouvait y avoir de véritable amitié entre elles mais aucune n'avait trouvé de faiblesse dans l'autre et cela les rassurait toutes deux.

Au moment où le soleil était au plus haut, Khasar se retourna pour regarder le camp qu'il avait reçu l'ordre d'abandonner. Il ressemblait à une fourmilière, avec les femmes et les enfants qui couraient entre les yourtes. Même sans les tumans, il rassemblait plus de cent mille personnes près d'une petite rivière. Tout autour, les troupeaux paissaient paisiblement. Tout ce que les Mongols avaient pillé chez les Jin était là : du jade, de l'or, des armes anciennes, la collection de manuscrits et de livres de Temüge et Kökötchu. Khasar se mordit la lèvre à l'idée que les soldats du shah trouveraient un tel butin sans défense. Un millier de guerriers invalides resteraient au camp mais il ne pouvait espérer que des hommes ayant perdu un bras ou une jambe puissent arrêter un ennemi déterminé. Si l'armée du shah attaquait le camp, les yourtes brûleraient. Son frère lui avait donné un ordre, cependant, et il ne désobéirait pas. Il avait trois femmes et onze jeunes enfants perdus quelque part dans cette fourmilière, et il regrettait de ne pas avoir pris le temps de leur parler avant de rassembler ses hommes.

Son second, Samuka, attendait, visiblement partagé entre la fierté de sa récente promotion à la tête d'un tuman et la honte d'abandonner le camp. D'un claquement de langue, Khasar attira son attention puis leva le bras et le laissa retomber. Les guerriers talonnèrent leur monture, laissant derrière eux tout ce à quoi ils tenaient.

Djõtchi et Djebe chevauchaient ensemble à la tête des tumans. Le fils du khan était d'humeur légère tandis qu'ils traversaient les vallées pour retourner vers l'ouest. Il avait perdu près de mille hommes, une partie pendant la charge sur la colline, le reste abattu ou mort d'épuisement durant la longue poursuite. Des Jin pour la plupart, mais ceux qui avaient survécu avançaient la tête haute, sûrs d'avoir gagné le droit de suivre leur général. Djebe en avait perdu autant, des hommes qu'il connaissait, lui, depuis des années, depuis l'époque d'Arslan. Ils étaient tombés courageusement mais on ne pourrait leur faire ces funérailles célestes qui consistaient à porter leurs corps sur un pic élevé pour qu'ils nourrissent les faucons et autres oiseaux de proie. Les deux généraux savaient qu'ils n'avaient pas le temps d'honorer leurs morts. Palchuk, le beau-frère de Gengis, en faisait partie ; on l'avait retrouvé le visage barré d'une large entaille faite par un cimeterre. Djebe se demandait comment le khan réagirait et demeura sombre pendant les deux jours de repos passés sur les berges du lac.

Les deux hommes avaient conscience du danger que courait Gengis, mais les chevaux étaient fourbus. Il avait fallu les laisser reprendre des forces avant de repartir. Même maintenant, c'était trop tôt. Beaucoup boitaient encore et c'était la mort dans l'âme que les officiers avaient ordonné d'abattre les plus mal en point et de distribuer leur viande. Des dizaines de guerriers portaient des rangées de côtelettes ou des cuissots en travers de leur selle tandis que d'autres montaient les bêtes les moins éprouvées des Khwarezmiens. Pour des hommes qui considéraient les chevaux comme le seul vrai butin, la bataille de la colline était un triomphe digne d'être raconté autour des feux pendant une génération. Pour chaque guerrier, deux ou trois montures prises à l'ennemi suivaient en arrière. Beaucoup claudiquaient ou étaient devenues poussives, mais elles seraient encore utiles et les Mongols ne pouvaient se résoudre à les abandonner.

Dix-huit mille hommes emboîtèrent le pas aux généraux quand ils quittèrent la vallée principale et empruntèrent une route plus tortueuse. S'il était tentant de reprendre le même chemin qu'à l'aller, le shah pouvait avoir tendu une embuscade quelque part. Il fallait laisser aux hommes le temps de récupérer avant de les faire de nouveau affronter l'ennemi.

Au moins, l'eau ne manquait pas. Les hommes avaient bu à en avoir le ventre gonflé. Pendant la poursuite, ils avaient vidé leur vessie quand le besoin s'en faisait sentir, laissant le liquide tiède couler sur la couche de poussière recouvrant leur monture. À présent,

ils avaient la panse pleine et leur progression était ralentie quand, par dizaines, ils sautaient à terre et s'accroupissaient brièvement, s'essuyaient avec un chiffon avant de remonter en selle. Ils puaient, ils étaient sales et amaigris mais endurcis par la terre sur laquelle ils avaient chevauché si longtemps.

Ce fut Djötchi qui vit le premier les éclaireurs descendant d'une crête devant eux. En Djebe il avait trouvé un homme qui comprenait aussi bien que Sübötei la nécessité d'explorer le terrain et il envoyait toujours des cavaliers en reconnaissance à de nombreuses lieues à la ronde. Djötchi siffla pour attirer son attention, mais Djebe avait déjà repéré les nouveaux venus et haussa simplement les sourcils d'un air interrogateur.

— N'est-ce pas *deux hommes* que j'ai envoyés dans cette direction ? lui cria Djötchi.

Il en revenait trois et, malgré la distance, les deux chefs pouvaient constater que le troisième cavalier était aussi un éclaireur, sans armure ni d'autre arme qu'un sabre pour être plus léger. Certains portaient même sans arme du tout, comptant uniquement sur leur vitesse.

Avides de nouvelles, les jeunes généraux talonnèrent leurs chevaux pour se porter au-devant du trio.

Le troisième éclaireur n'appartenait pas à leurs tumans mais il était couvert de poussière et paraissait aussi fatigué que leurs hommes. Ils le regardèrent sauter à terre et s'incliner devant eux, les rênes à la main. Djebe leva le bras pour ordonner une halte. En présence de deux généraux, l'éclaireur, hésitant, semblait ne pas savoir à qui s'adresser en premier. L'impatience de Djötchi rompit le silence :

— Tu nous as trouvés, dit-il sèchement. Parle.

L'homme s'inclina de nouveau, troublé de se trouver devant un des fils du khan.

— Je m'apprêtais à repartir quand j'ai vu la poussière soulevée par vos chevaux. C'est Sübötei qui m'envoie. Le shah fait mouvement avec une immense armée.

S'il avait espéré une vive réaction aux informations qu'il apportait, il fut déçu.

— Et ? lâcha Djebe.

L'éclaireur baissa la tête et hésita de nouveau, perdant toute contenance.

— Je... je dois vous ramener d'urgence, général. Le seigneur khan a prévu d'attaquer mais je n'en sais pas plus. Cela fait deux jours que je chevauche seul à votre recherche.

Ignorant l'homme, Djötchi dit à Djebe :

— Nous pourrions frapper les arrières de l'ennemi si nous

retournons dans cette vallée.

Djebe se retourna pour regarder ses guerriers, qu'il savait encore éreintés. Un Mongol était capable de rester en selle toute une journée et de se battre ensuite mais les chevaux avaient leurs limites. L'intérêt d'attaquer les lignes arrière du shah serait perdu si les Mongols se heurtaient à des troupes fraîches et se faisaient tailler en pièces. Mais Gengis attendait probablement d'eux qu'ils poursuivent leur effort.

— L'armée du shah aura quitté l'endroit où nous l'avons repérée, fit observer Djebe. Elle a peut-être couvert de nombreuses lieues depuis.

Djötchi fit tourner son cheval.

— Alors, nous devons faire vite, conclut-il.

L'éclaireur écoutait avec circonspection en se demandant s'il devait ajouter quelque chose. Il considéra avec envie le troupeau de chevaux composé de bêtes mongoles et khwarezmiennes.

— Si vous pouviez me donner une monture fraîche, je partirais devant pour prévenir le khan que vous arrivez.

Sa demande fit sourire les deux généraux.

— Tu en vois, des montures fraîches ? répliqua Djebe. Si tu en vois une, prends-là.

L'éclaireur examina les chevaux plus attentivement, remarqua la façon dont ils se tenaient pour soulager leurs jambes douloureuses. Il regarda aussi les hommes sombres et couverts de poussière qui les gardaient. Plusieurs avaient un bras ou une jambe enveloppés de bandes de tissu déchiré maculées de sang sous la crasse. Eux le regardaient avec indifférence, prêts à recevoir les ordres. Leurs généraux leur avaient révélé leur propre force au cours de la longue chevauchée dans la vallée. Ceux qui avaient survécu étaient maintenant imbus d'une confiance nouvelle. Après avoir mené à la mort trente mille Khwarezmiens, que ne pouvaient-ils faire encore ?

L'éclaireur s'inclina devant les généraux et remonta en selle. Ce n'était qu'un gamin et sa nervosité fit rire Djötchi, qui considéra d'un œil neuf la masse de ses cavaliers. Ils avaient été mis à l'épreuve, ils ne le décevraient pas. Un instant, il comprit le plaisir que son père prenait à conduire des hommes à la guerre. Il n'était rien de comparable.

Djötchi eut un claquement de langue et le jeune éclaireur se tourna vers lui.

— Dis à mon père que nous arrivons. S'il a de nouveaux ordres pour nous, qu'il envoie un messenger dans la longue vallée située au nord. C'est là que nous serons.

L'éclaireur hocha la tête avec ferveur et partit au galop, pénétré de l'importance de sa mission.

Le shah Mohammed bouillonnait sur l'éléphant qui le ballottait comme un navire en mer. La dernière fois qu'il avait vu sa cavalerie, c'était lorsqu'elle avait disparu à l'est, des jours plus tôt. Après chaque prière du matin, il ne pouvait s'empêcher de se tourner vers le soleil pour voir si elle revenait, mais ses espoirs diminuaient un peu plus chaque fois. On ne pouvait faire confiance aux tribus du désert et il était sûr que Khalifa se reposait dans quelque ville lointaine sans se soucier de sa trahison. Le shah se promit de régler les comptes une fois que les Mongols auraient été repoussés de l'autre côté de leurs montagnes ou anéantis.

Autour de lui, son armée avançait d'un pas ferme vers les collines qui la mèneraient à Otrar et au khan mongol. La vue de ses rangs impeccables ne manquait jamais de reconforter son cœur vieillissant. À la vérité, l'invasion était survenue opportunément pour lui. Il avait passé près de douze années à soumettre roitelets et chefs de tribus et, au moment où ils recommençaient à s'agiter, un ennemi déferlant du Nord les avait contraints à choisir la loyauté plutôt que les chamailleries et les rivalités mesquines.

Il lui était difficile de ne pas songer à Saladin tandis que son armée progressait sur un terrain pierreux. Le grand sultan s'était emparé de Jérusalem et avait mis les croisés en déroute. Il avait affronté des ennemis aussi redoutables que le khan mongol, voire plus. Chaque soir, après que ses hommes avaient établi le camp, Mohammed lisait à la lueur d'une lampe le récit que Saladin avait fait de ses batailles et tâchait d'en tirer tout le profit possible avant de trouver le sommeil. Avec son exemplaire du Coran, c'était ce qu'il avait de plus cher.

La nacelle fermée par des rideaux avait gardé la fraîcheur de la nuit mais le soleil serait brûlant dès qu'il se lèverait. Mohammed déjeuna de dattes et d'abricots secs qu'il accompagna d'une lampée de yoghourt. Ses hommes avaient emporté du mouton séché et du pain plat qui avaient ranci depuis longtemps, mais c'était sans importance. Otrar n'était plus qu'à quelques jours de marche et son imbécile de cousin, Inaltchiq, le régalerait des mets les plus délicats quand ils auraient sauvé sa ville.

Le shah sursauta lorsqu'un de ses serviteurs toussota de l'autre

côté du rideau.

— Qu'y a-t-il ?

Le rideau s'écarta, révélant le visage de l'homme juché sur le marchepied fixé à la sangle de l'éléphant.

— Le reste du café, maître.

Mohammed tendit le bras pour prendre la tasse. Ils étaient en route depuis une heure et il fut surpris de constater que le breuvage noir était encore fumant. Il inclina la tasse avec précaution pour ne pas en répandre sur sa barbe.

— Comment l'as-tu gardé chaud ?

Le serviteur sourit de voir son maître satisfait.

— J'ai mis le pot dans un sac en cuir rempli de braises des feux du matin.

Mohammed grogna, but une gorgée. Le café était amer et délicieux.

— Tu as bien fait, Abbas. C'est parfait.

Le rideau retomba quand l'homme redescendit et le shah l'entendit trotter un moment à côté du pachyderme. Il pensait déjà sans doute à ce qu'il pourrait trouver pour préparer le repas de son maître après la prière de midi.

Si ses hommes l'avaient permis, le shah du Khwarezm aurait envisagé d'accorder une dispense de prier pendant la marche. Ils perdaient ce faisant plus de trois heures par jour et ce retard l'irritait. Mais cela aurait été interprété comme un manque de piété par ceux qui cherchaient à le défier et il chassa une fois de plus cette pensée. C'était leur foi qui les rendait forts, après tout. L'appel à la prière reprenait les paroles du Prophète et même un shah ne pouvait y faire obstacle.

Il avait enfin détourné son armée de la grande vallée et montait vers Otrar. Devant lui s'étendait une chaîne de collines brunes. Une fois au-delà, ses guerriers fondraient sur la horde mongole avec la férocité d'hommes accoutumés à la dureté des déserts du Sud. Il ferma les yeux dans la nacelle qui se balançait et considéra les forces dont il disposait. Avec la perte des troupes de Khalifa, il ne lui restait que cinq cents cavaliers, sa propre garde de fils nobles. Il était déjà contraint de les utiliser comme messagers et éclaireurs. Pour ces rejetons de vénérables familles, c'était une injure à leur sang, mais il n'avait pas le choix.

Plus loin dans la colonne, six mille chameaux avançaient d'un pas lent, avec sur le dos les vivres de toute l'armée. Moitié moins rapides que les meilleurs chevaux, ils étaient capables de porter des poids énormes. Le reste de l'armée allait à pied tandis que le shah et ses généraux étaient confortablement installés. Il raffolait de ses éléphants, quatre-vingts mâles dans la fleur de l'âge.

Regardant du haut de sa nacelle, le shah Mohammed était fier de l'armée qu'il avait rassemblée. Saladin lui-même l'aurait été. Le shah vit son fils aîné Djalal al-Din monté sur un étalon noir et son cœur s'envola comme chaque fois qu'il posait les yeux sur ce superbe jeune homme qui lui succéderait un jour. Les hommes adoraient le prince et Mohammed se prit à rêver que sa lignée régnerait sur tous les peuples de la région pendant des siècles.

Mohammed pensa de nouveau aux cavaliers de Khalifa et tâcha de ne pas laisser la colère gâcher sa matinée. Lorsque la guerre serait finie, il les pourchasserait et n'en épargnerait aucun. Il en fit le serment en lui-même tandis que son armée progressait et que les collines se rapprochaient lentement.

Les éclaireurs rejoignirent Süböteï au moment où, un genou à terre, il regardait la plaine et l'armée du shah. Du haut de la colline, on pouvait voir à des lieues à la ronde et il n'avait pas besoin de ces jeunes hommes pour savoir que l'ennemi approchait par la passe la plus large, celle qu'il avait choisi de défendre.

À peine les éclaireurs avaient-ils sauté à terre que Süböteï agitait la main en disant :

— Je sais. Allez prévenir les autres généraux. C'est là que nous frapperons.

Au loin, les cavaliers ennemis traçaient des lignes de poussière sur les terres couvertes de maigres cultures en remontant vers le nord. Süböteï s'efforçait de se mettre à la place du shah, mais c'était difficile. Jamais il n'aurait engagé toute une armée dans une seule passe. Il aurait contourné les hauteurs et laissé Otrar tomber. Le détour lui aurait fait perdre un mois mais les tumans auraient été contraints de l'affronter en terrain découvert, sans aucun avantage.

Au lieu de quoi, le shah avait pris la route la plus courte, montrant ainsi le prix qu'il attachait à Otrar. Süböteï observait, enregistrant tout ce qui pouvait l'aider à écraser l'ennemi. Il savait aussi bien que quiconque que Gengis avait trop étiré ses lignes dans ce royaume. Il ne s'agissait plus de se venger d'une ville mais d'assurer la survie de son peuple. Les Mongols avaient fourré les mains dans un nid de guêpes aussi furieuses que celles de l'empire Jin et l'enjeu était de nouveau capital.

Cette pensée fit sourire Süböteï. Certains se battaient pour de nouvelles terres, pour des femmes exotiques ou même pour de l'or. De ses conversations privées avec le khan, Süböteï avait conclu que ni Gengis ni lui ne s'intéressaient à ces choses. Le père ciel donnait à un homme la vie et rien d'autre. Les Mongols étaient seuls dans la steppe – et c'était une rude solitude – mais ils pouvaient chevaucher et

conquérir, s'emparer de villes et d'empires. Avec le temps, ceux qui suivaient le khan deviendraient peut-être aussi faibles et mous que les habitants des villes, mais cela importait peu à Sübötei. Il n'était pas responsable des choix de ses fils et petits-fils, uniquement de la façon dont il menait sa propre vie. Agenouillé sur la pierre grise, les yeux sur les nuages de poussière qui se rapprochaient dans la plaine, il songea une fois de plus qu'il n'avait qu'une seule règle qui le guidait en tout.

— Se battre à chaque pas, à chaque inspiration, marmonna-t-il.

Ces mots étaient pour lui un manifeste. On ne pouvait peut-être pas arrêter la grande armée du shah, qui refoulerait les tumans de Gengis jusqu'à leur steppe. Seul le père ciel le savait. Comme le khan, Sübötei continuerait néanmoins à traquer tous ceux qui pouvaient le menacer et à frapper le premier, plus durement qu'ils ne l'imaginaient. Ainsi, parvenu au terme de sa vie, il pourrait regarder en arrière avec orgueil, non avec honte.

Sübötei fut tiré de ses réflexions lorsque des cavaliers de Kachium et de Jelme le rejoignirent. Après toutes ces journées passées près d'eux, il les connaissait bien et il les salua par leurs noms. Ils sautèrent de selle et s'inclinèrent, honorés qu'il se souvienne de tels détails.

— Les tumans arrivent, général, annonça l'un d'eux.

— As-tu des ordres pour moi ? répliqua Sübötei.

L'homme secoua la tête et Sübötei plissa le front. Il n'appréciait pas d'être sous le commandement de Kachium, même s'il avait découvert en lui un chef solide.

— Dis à tes officiers que nous ne pouvons pas attendre ici. Le shah pourrait envoyer des troupes nous encercler. Nous devons le harceler, le forcer à prendre la route que nous lui avons choisie.

Sübötei et les autres levèrent les yeux quand Kachium et Jelme arrivèrent, descendirent de cheval et s'approchèrent du haut rocher. Sübötei se leva, salua le frère du khan en courbant la tête.

— J'ai voulu voir par moi-même, dit Kachium en observant les champs, en contrebas.

L'armée du shah n'était plus distante que d'une lieue et ils pouvaient tous voir ses premiers rangs à travers la poussière. Elle avançait tel un bloc compact et ses seules dimensions avaient de quoi effrayer n'importe quel homme.

— J'ai attendu tes ordres avant de bouger, répondit Sübötei.

Kachium lui lança un regard appuyé. Il avait connu le jeune général alors que celui-ci n'était qu'un simple guerrier dont Gengis n'avait pas tardé à repérer les qualités. Depuis, Sübötei avait maintes fois remboursé le khan de la confiance qu'il lui avait faite.

— Dis-moi ce que tu as en tête.

— C'est une armée immense, commandée par un seul homme, répondit Süböteï. Sa décision d'emprunter cette passe montre qu'il n'a pas notre structure d'officiers. Pourquoi n'a-t-il pas chargé deux hommes sûrs d'emmener des troupes dans les autres passes ? Connais ton ennemi, tu sauras comment le tuer.

Kachium et Jelme se regardèrent. S'ils étaient expérimentés, Süböteï avait, lui, la réputation d'épargner la vie de ses hommes. Il parlait sans hâte tandis que l'armée du Khwarezm ne cessait de se rapprocher.

Voyant Jelme regarder par-dessus son épaule, Süböteï sourit.

— Nous exploiterons ce point faible, poursuivit-il. Ensemble, nous avons trente minghaans, commandés chacun par un homme capable de réfléchir et d'agir par lui-même. Notre force est là, ainsi que dans notre vitesse.

L'image des guêpes lui revint à l'esprit quand il ajouta :

— Nous les enverrons tous sauf quatre contre eux. Un véritable essaim de guêpes. Le shah aura beau essayer de les écraser de ses mains maladroites, nous sommes trop vifs pour lui.

— Et les quatre mille hommes qui resteront derrière ? s'enquit Kachium.

— Des archers, répondit Süböteï. Les meilleurs que nous ayons. Ils s'aligneront en haut sur les rochers. Toi-même tu as montré la puissance de nos arcs à la passe de la Gueule du Blaireau. Je ne pourrais trouver meilleur exemple.

L'éloge fit sourire le frère du khan. Avec neuf mille archers, il avait résisté aux cavaliers jin et les avait criblés de flèches jusqu'à ce qu'ils s'effondrent.

— Si je poste ces hommes assez bas sur les rochers pour qu'ils soient précis, les archers du shah les abattront avec leurs propres traits, objecta-t-il cependant. Et nous ne savons même pas comment les éléphants se comportent au combat.

Süböteï ne parut pas ébranlé.

— Aucun plan n'est parfait. Tu devras placer judicieusement tes hommes, bien sûr, mais ils auront une portée plus grande que l'ennemi en tirant d'en haut, non ? Bon, j'ai dit comment j'attaquerais le shah et son armée mais je suivrai tes ordres.

Kachium ne réfléchit qu'un instant.

— Prie pour avoir raison, Süböteï. J'enverrai les archers.

— Je ne prie personne. Si je le faisais, le père ciel me répondrait : « Süböteï, tu as reçu les meilleurs guerriers au monde, des généraux qui écoutent tes plans, un ennemi idiot, lent à se mouvoir, et tu demandes encore un avantage ? » Non, je mettrai à profit ce dont nous disposons. Nous les écraserons.

Kachium et Jelme regardèrent de nouveau la masse ennemie qui

marchait vers la passe. Cent soixante mille hommes approchaient, pleins de fureur, mais, curieusement, ils semblaient moins terribles après les propos de Sübötei.

Le shah Mohammed sursauta quand ses troupes poussèrent de grands cris autour de lui. Il jouait aux échecs contre lui-même pour tuer le temps et le plateau glissa de la petite table de la nacelle, renversant les pièces. Il jura, écarta le rideau de devant, regarda au loin, les yeux plissés. Sa vue n'était pas bonne et il ne distingua que les contours d'unités de cavalerie galopant vers son armée. Des cors sonnèrent l'alarme d'un bout à l'autre de ses rangs et Mohammed réprima un frisson de peur en se tournant pour chercher des yeux son serviteur. Abbas courait déjà à côté de l'éléphant et monta agilement sur le marchepied en bois. Les deux hommes regardèrent en direction des assaillants.

— Tu ne dis rien, Abbas ?

Le serviteur avala nerveusement sa salive.

— C'est... étrange, maître. Dès qu'ils sortent de la passe, ils prennent des directions différentes. Ils ne restent pas groupés.

— Combien sont-ils ? demanda le shah, perdant patience.

Abbas compta les rangs ennemis en remuant silencieusement les lèvres.

— Peut-être vingt mille, maître. C'est difficile à dire, ils bougent tout le temps.

Mohammed se détendit. Le khan mongol devait être dans une situation désespérée pour envoyer aussi peu d'hommes contre lui. Il les voyait mieux maintenant qu'ils étaient plus près. Ils chevauchaient bizarrement en lignes ondulantes et on ne pouvait pas deviner où ils frapperaient en premier. Il n'avait encore donné aucun ordre et ses hommes continuaient à avancer stoïquement vers la passe en préparant sabres et boucliers. Il regretta une fois de plus l'absence des cavaliers de Khalifa mais se dit qu'il ne faisait que ranimer une vaine colère.

Le shah du Khwarezm fit signe à trois fils de chefs qui suivaient à cheval son éléphant. Djalal al-Din, son propre fils, s'approcha, son jeune visage assombri par une juste fureur. Le shah leva une main pour saluer les trois hommes.

— Portez mes ordres au front, leur dit-il. Que les flancs s'étirent sur une ligne plus large. Partout où les ennemis attaqueront, nous les encerclerons...

— Maître, le coupa Abbas, livide, ils attaquent déjà.

— Quoi ?

Mohammed cligna des yeux, surpris par la rapidité des Mongols.

Il entendit les cris lointains des soldats des premiers rangs qui paraient les premières volées de flèches avec leurs boucliers.

Des colonnes de cavaliers mongols contournaient le front et galopaient le long des flancs vulnérables de son armée. Khalifa aurait pu les contenir s'il n'avait pas trahi. Mohammed sentait sur lui les yeux impatients de son fils mais il n'enverrait pas encore au combat les hommes de sa garde. Ils le protégeaient, ils montaient les derniers chevaux qui lui restaient.

— Dites aux généraux de ne pas s'arrêter. Que les troupes continuent leur progression en se servant de leurs boucliers. Si les Mongols s'approchent trop, que nos archers noircissent le ciel de flèches.

Les trois fils nobles galopèrent vers l'avant et le shah resta à se tourmenter sur l'éléphant indifférent aux inquiétudes de son maître.

Süböteï longeaît au galop le flanc de l'armée du shah. Dressé sur ses étriers, il parvint à rester en équilibre malgré les mouvements de sa monture, sentant chaque sabot frapper le sol avant le moment où l'animal eut les quatre jambes au-dessus du sol. Cela dura moins qu'un battement de cœur mais il le mit à profit pour décocher une flèche. Elle atteignit un soldat ennemi, qui bascula en arrière avec un cri.

Il entendit les officiers du shah aboyer des ordres, étranges syllabes portées par le vent. Le shah lui-même restait à l'abri au cœur de son armée. Süböteï secoua la tête d'étonnement en voyant les cavaliers bloqués au milieu des lignes. À quoi servaient-ils, là où ils ne pouvaient absolument pas manœuvrer ? Les éléphants aussi se trouvaient loin derrière, hors de portée de son arc. Il se demanda si le shah accordait plus de valeur à la vie de ces animaux qu'à celle de ses hommes. Une bonne chose de plus à savoir. Tandis qu'il se faisait ces réflexions, des milliers d'ennemis levèrent leur arc à double courbure et tirèrent. Des flèches bourdonnèrent et il se baissa instinctivement. Les arcs du shah avaient une portée plus longue que ceux des Jin. Süböteï avait perdu des guerriers pendant le premier passage le long du flanc ennemi, mais il ne pouvait à la fois rester hors de portée et décocher des traits qui atteindraient leur cible. Il faisait donc onduler sa colonne, qui se rapprochait pour lâcher une volée de flèches et s'écartait aussitôt pour éviter la riposte. C'était une manœuvre risquée mais il commençait à estimer correctement combien de temps il pouvait rester près de l'ennemi avant de se replier. Les Khwarezmiens devaient viser une colonne en mouvement tandis que ses hommes pouvaient tirer dans le tas.

Autour de lui, ses minghaans appliquaient la tactique décidée, chaque colonne de mille cavaliers perçant des trous dans les lignes

ennemies avant de reculer. Les soldats de Mohammed continuaient à avancer et bien que la protection des boucliers en sauvât un grand nombre, un sillage de morts marquait derrière eux leur progression vers la passe entre les collines.

Süböteï fit décrire à ses cavaliers une courbe plus large que les trois dernières fois, plissa les yeux pour voir l'entrée de la passe. Lorsque les premiers rangs ennemis l'atteindraient, il ne pourrait plus l'emprunter pour rejoindre Kachium. L'armée de Mohammed avançait tel un bouchon vers un goulot et il ne restait plus guère de temps avant que la passe soit bloquée. Süböteï hésitait. Si le shah maintenait cette allure, il laisserait derrière les colonnes qui le harcelaient et passerait en force pour rejoindre Otrar. Les quatre mille hommes de Kachium ne suffiraient pas à arrêter une telle masse. Certes, Süböteï continuerait à harceler les arrières du shah et il savait que cette décision était la bonne. Ses guerriers et lui abattraient des milliers d'ennemis réduits à l'impuissance et il pourrait toujours prendre les deux autres passes pour contourner l'armée du shah et apporter à Gengis le soutien de ses minghaans devant Otrar.

Cela ne serait pas suffisant. Malgré les milliers de soldats abattus par les cavaliers mongols, l'armée du Khwarezm avait à peine frémi en resserrant les rangs par-dessus les morts et avançait toujours. Lorsqu'elle parviendrait dans la plaine d'Otrar, Gengis se retrouverait devant le problème que Süböteï avait été envoyé résoudre. Le shah attaquerait le khan de front tandis que la garnison de la ville attendrait en arrière le moment propice pour intervenir.

Süböteï entraîna de nouveau ces hommes à l'assaut. Soudain, un autre minghaan se mit en travers de son chemin et il dut retenir son cheval pour éviter le jeune fou qui le menait. Les archers du shah tirèrent dès qu'ils le virent ralentir et il perdit cette fois des dizaines de guerriers dont les chevaux hennirent, couverts de sang. Il jura en direction de l'officier qui lui avait coupé la route et entrevit sa mine consternée quand les deux unités se désemmêlèrent et se replièrent. Ce n'est pas uniquement de sa faute, reconnut Süböteï en lui-même. Il avait formé son propre tuman à ce genre de manœuvre, mais il était difficile de tresser des lignes autour du shah sans créer quelque confusion. Cela n'éviterait cependant pas une disgrâce publique au jeune officier quand Süböteï le retrouverait.

L'armée du shah atteignit la passe, privant Süböteï de la possibilité de la devancer. Il chercha des yeux Jelme, qui devait faire serpenter sa propre colonne, mais ne le vit pas. Il regarda l'arrière de l'immense armée s'éloigner tandis que le shah dirigeait ses troupes vers ce qu'il pensait être un lieu sûr. Au contraire, les attaques sur ses flancs s'intensifièrent à mesure que les minghaans avaient moins de terrain à couvrir. Ils tiraient volée après volée et Süböteï vit même les

plus hardis de ses cavaliers charger au sabre et tailler dans les rangs en marche. Les Khwarezmiens les contenaient du mieux qu'ils pouvaient mais à chaque pas leurs pertes augmentaient. Il viendrait un moment où les guerriers des colonnes seraient plus nombreux que le reste de l'arrière-garde du shah et il décida de la couper totalement du gros de l'armée.

Il envoya ses hommes les plus frais transmettre ses instructions mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Les Mongols s'étaient regroupés autour des derniers rangs de l'armée du shah et les harcelaient de si près qu'ils s'étaient presque immobilisés. Le sol était rouge à l'entrée de la passe et des corps de plus en plus nombreux gisaient partout tandis que le carnage se poursuivait.

Quarante mille soldats ennemis piétinaient encore devant la passe quand un tremblement parcourut leurs rangs. Sübötei pencha la tête sur le côté, crut entendre des cris s'élever au loin dans les collines : l'attaque de Kachium avait commencé. Comme son carquois était vide, le général mongol dégaina son sabre, résolu à voir l'arrière-garde du shah fondre au soleil.

Ses éclaireurs lancèrent des cris d'alarme alors qu'il menait de nouveau ses hommes à l'assaut. Il avait choisi un endroit proche de l'entrée de la passe et, le cœur battant, il talonna sa monture pour la mettre au galop. Il lui fallut un moment pour entendre les cris mais son instinct était sûr et il leva la tête pour en chercher la source, abaissant son sabre pour arrêter ses guerriers avant l'attaque.

Un instant dérouté, il jura entre ses dents. Il pouvait voir des cavaliers et sentait naître en lui le soupçon terrible que le shah avait gardé des forces en réserve pour surprendre ses assaillants. La peur passa aussi vite qu'elle était venue : c'étaient les siens qui accouraient en renfort. Djötchi vivait encore et Djebe chevauchait à ses côtés.

Sübötei regarda autour de lui avec un œil neuf. Attaqués de tous côtés, trente mille Khwarezmiens luttaient encore pour atteindre la passe. Les minghaans tournaient autour d'eux comme des guêpes et il songea qu'un essaim était même capable d'abattre un ours. On n'avait plus besoin de lui, à présent, mais il ne pouvait partir sans prévenir Jelme.

Il lui fallut une éternité, lui sembla-t-il, pour trouver l'autre général, meurtri et couvert de sang, exultant néanmoins alors que lui aussi s'apprêtait à lancer ses hommes dans une nouvelle charge.

— Des moutons à l'abattoir ! s'écria Jelme au moment où Sübötei le rejoignait.

Concentré sur la bataille, Jelme n'avait pas encore remarqué les cavaliers venus en renfort et Sübötei les lui indiqua d'un signe de tête.

Jelme fronça les sourcils, porta la main au long trait qui l'avait touché à l'épaule. Le projectile avait transpercé l'armure et entaillé la

chair sous la peau. Jelme tira furieusement sur la flèche sans parvenir à l'extraire ; Süböteï approcha, saisit la hampe et la brisa.

— Merci, dit Jelme. Ce sont nos généraux portés disparus ?

— Qui d'autre commande deux tumans par ici ? Ils nous auraient été bien utiles avant, mais je vais les envoyer de l'autre côté de la passe pour attaquer le shah quand il en sortira.

— Non, répondit Jelme. Toi et moi pouvons le faire. Que les retardataires prennent nos restes et suivent le shah dans la passe. Je suis encore frais, je veux encore me battre aujourd'hui.

Avec un grand sourire, Süböteï asséna une tape dans le dos de Jelme. Il envoya ensuite deux messagers transmettre des ordres à Djebe et à Djötchi avant d'entraîner ses hommes vers l'autre passe la plus proche, distante d'une demi-lieue.

Quelques instants plus tard, le combat cessa et les derniers soldats ensanglantés du shah passèrent entre les collines. Lorsque leurs visages se retrouvèrent enfin à l'ombre, ils se retournèrent et regardèrent, apeurés, les cavaliers sauvages qui filaient déjà à toute allure vers un autre endroit. Les Khwarezmiens furent envahis d'un sombre pressentiment et, tandis qu'ils contemplaient la traînée de morts qu'ils avaient laissée dans leur sillage, une autre armée se rapprochait, prête à recommencer le massacre.

Süböteï montait dans les collines en poussant son cheval sur un terrain raboteux. La deuxième passe était étroite mais permettait quand même à dix cavaliers d'avancer de front et en la traversant il regardait les champs en bas, où l'andain rouge marquant l'emplacement de la bataille virait rapidement au brun. Les tumans de Djötchi et de Djebe passaient dessus et même à cette distance, Süböteï remarqua qu'ils progressaient lentement. Les minuscules silhouettes de ses messagers les rejoignirent et l'allure s'accéléra.

Ensuite, les rochers lui bouchèrent la vue et il ne les vit pas s'engager dans la passe à la suite du shah. Kachium devait être à court de flèches et l'armée ennemie était encore trop nombreuse pour les troupes de Gengis à Otrar. Süböteï était cependant satisfait. Il avait montré la force de ses colonnes ondulantes et la meilleure tactique à adopter contre un ennemi lent. Devant, Jelme exhortait ses hommes. Süböteï sourit de l'enthousiasme et de l'énergie de son aîné, que rien n'avait entamés. Chaque guerrier savait qu'il aurait une autre chance d'attaquer s'ils parvenaient à franchir les collines avant que le shah sorte de la passe. En terrain découvert, les guêpes ne pourraient pas piquer, songeait Süböteï, mais s'ils arrivaient à temps ils attaqueraient le flanc droit des Khwarezmiens avec près de vingt mille hommes. Ils n'avaient presque plus de flèches. Ils devraient finir au sabre ce qu'ils

avaient commencé.

Sous le soleil matinal, Gengis se retourna si vivement qu'il fit sursauter Khasar. Quand le khan s'aperçut que c'était son jeune frère qui le rejoignait, son expression se fit un peu moins sombre mais la tension en lui demeura visible. Cela faisait deux jours qu'il vivait dans la colère et la frustration tandis que ses hommes combattaient et mouraient de l'autre côté des collines, au sud. Si les murailles d'Otrar avaient été moins épaisses, il aurait utilisé ses catapultes. En l'occurrence, cela n'aurait servi à rien et il avait été réduit à attendre. Survivre face à l'armée du shah passait avant la prise de la ville mais l'inaction le rongait.

— Donne-moi de bonnes nouvelles, lança-t-il sèchement.

Voyant Khasar hésiter, il enchaîna :

— Alors, donne-moi celles que tu as.

— Les messagers rapportent qu'une bataille s'est déroulée devant la passe. Tes généraux ont taillé dans les troupes du shah comme tu l'avais ordonné, mais son armée est encore presque intacte. Kachium l'attend avec ses archers sur les hauteurs. Ils en tueront un grand nombre, mais à moins que ses soldats ne cèdent à la panique, le shah réussira à passer. Tu le savais, frère.

Gengis serra le poing gauche à en faire trembler son bras.

— Dis-moi comment empêcher vingt mille Khwarezmiens de nous attaquer par-derrière et je me tiendrai sur le chemin du shah quand il sortira de la passe.

Khasar regarda la ville qui contrariait leurs plans. Maintenant que le camp mongol ne comptait plus aucun guerrier, cinq tumans attendaient les ordres et chaque moment perdu préoccupait Gengis. Il ne sous-estimait pas le risque qu'il avait pris. En même temps que ses épouses, ses fils Ögödei et Tolui avaient été laissés sans protection pour qu'il puisse utiliser toutes les forces disponibles. Alors que le soleil se levait sur une seconde journée, seul Khasar osait parler au khan et n'avait pas de solution à lui offrir.

Il savait aussi bien que Gengis que si le shah réussissait à franchir les collines avec son armée, la garnison d'Otrar passerait à l'attaque dès qu'elle apercevrait ses bannières. Les tumans seraient pris dans un étau et écrasés. Khasar était conscient de n'avoir ni le génie tactique de Sübötei ni même l'intelligence de Kachium, mais il

ne voyait qu'un ordre à donner. Ils ne pouvaient pas tenir Otrar, ils ne pouvaient que se replier, avec tous les généraux. Il attendait cependant la décision de son frère.

Pendant les jours précédents, la fumée avait peu à peu cessé de monter de la ville extérieure ravagée. L'air était pur et chaud. La cité silencieuse attendait sa délivrance.

À bout de patience, Khasar finit par lâcher :

— Il y aura d'autres occasions, frère.

— Tu voudrais que je batte en retraite ? rétorqua Gengis en se tournant de nouveau vers lui.

— Cela vaut mieux que de se faire tuer, argua Khasar avec un haussement d'épaules. Si tu emmènes les tumans quatre lieues plus au nord, le shah fera sa jonction avec la garnison d'Otrar et nous aurons au moins une seule armée à affronter, et personne pour attaquer nos arrières.

D'un grognement, le khan exprima son mépris pour cette suggestion.

— Sur un terrain qu'ils connaissent mieux que nous ? Ils nous saigneraient sur tout le chemin du retour et même mes généraux ne peuvent arrêter une telle masse. Alors que si j'arrive à temps à la passe, le shah ne pourra pas manœuvrer. Mais, même en partant maintenant, je parviendrais difficilement là-bas avant le coucher du soleil. Le temps nous tue...

Gengis s'interrompit soudain quand une idée lui vint.

— Ton ancien second, Samuka, il est loyal ?

Le front plissé, Khasar se demanda à quoi pensait son frère.

— Bien sûr.

Gengis prit sa décision :

— Donne-lui cinq mille hommes et ordonne-lui de tenir jusqu'à mon retour. Je ne lui demande pas de prendre la ville, simplement d'empêcher sa garnison de sortir. Explique-lui que j'ai besoin de temps et qu'il doit en gagner pour moi.

Khasar demeura un moment silencieux. Le tuman de Djaghataï était plus proche d'Otrar que les guerriers de Samuka, mais Gengis n'enverrait pas son fils à une mort certaine.

— Très bien, frère. Je lui dirai.

Gengis montait déjà sur son cheval pour aller prendre sa place à la tête de l'armée. Khasar partit au galop rejoindre Samuka.

Il trouva son ancien second en compagnie de Ho Sa. Les visages des deux hommes s'éclairèrent quand ils le virent et son cœur se serra à la pensée de ce qu'il devait leur annoncer. D'un geste, il les entraîna à l'écart des autres officiers et dit à voix basse :

— Le seigneur khan t'ordonne de rester derrière, Samuka. Prends cinq mille des meilleurs archers et tiens la ville jusqu'à notre

retour.

Ho Sa se raidit comme s'il avait reçu un coup. Les yeux sombres de Samuka sondèrent un moment ceux de Khasar.

Ils savaient tous les trois que c'était une condamnation à mort.

— Ils feront tout pour sortir, ajouta Khasar. Ce sera une bataille sanglante.

Samuka hocha la tête, déjà résigné. Cinq mille hommes ne suffiraient pas pour garder deux portes. Il se tourna vers Ho Sa.

— Je n'ai pas besoin de lui, dit-il à Khasar. Emmène-le. Il ne me sert à rien, de toute façon, ajouta-t-il avec un sourire las.

Ho Sa connut un instant d'extrême faiblesse. Il ne voulait pas mourir sur une terre qu'il connaissait à peine et Samuka lui offrait là une chance de vivre. Khasar détourna les yeux pour ne plus voir le visage du Xixia torturé par une lutte intérieure.

— Je reste, finit par déclarer Ho Sa.

Samuka leva les yeux au ciel et soupira.

— Alors, tu es un imbécile.

Il prit une inspiration et, le ton soudain plus brusque, demanda à Khasar :

— Combien de temps dois-je tenir ?

— Un jour. Je viendrai moi-même te secourir.

Ho Sa et Samuka s'inclinèrent, acceptant la tâche qu'on leur confiait. Sur une impulsion, Khasar pressa l'épaule de l'ancien officier xixia qu'il connaissait depuis les premières incursions en territoire jin.

— Reste en vie, frère, lui dit-il. Je viendrai si je peux.

— Je guetterai ton arrivée, répondit Ho Sa d'une voix enrouée.

Ses traits ne trahissaient rien de la peur qui lui nouait les entrailles.

Déjà à la tête de ses troupes, Gengis regardait froidement les trois hommes. Il attendit que Samuka donne des ordres à cinq chefs de minghaan et qu'ils se détachent du reste de l'armée. Khasar fit passer des hommes dans les rangs du tuman de Djaghataï pour prendre quatre flèches à chaque guerrier et les porter aux minghaans qui resteraient. Samuka et Ho Sa en auraient besoin. S'ils parvenaient à bloquer la garnison d'Otrar jusqu'à ce que la nuit tombe, Gengis pourrait peut-être justifier leur sacrifice.

Lorsque l'ordre de rester se répandit dans les rangs des cinq mille guerriers, beaucoup se tournèrent vers Khasar. Ils savaient ce que cela signifiait. Impassible, il constata avec satisfaction que personne ne protestait. Ses hommes avaient appris la discipline, jusqu'à la mort.

Gengis talonna son cheval, qui fit un bond en avant. Djaghataï et Khasar partirent avec lui pour les collines brunes où le shah affrontait les généraux mongols. Derrière, les habitants d'Otrar poussèrent des

cris de joie du haut des murailles et seule la petite troupe de Samuka et Ho Sa retourna vers la ville qui l'écrasait de sa masse.

Les premiers rangs de l'armée de Mohammed sortirent de la passe sous un soleil éclatant et rugirent de soulagement d'avoir survécu. Les flèches mongoles avaient plu sur eux par dizaines de milliers tandis qu'ils se frayaient un chemin entre les collines. Leurs boucliers étaient hérissés de traits qu'ils coupèrent au ras de la pointe avec leurs poignards sans cesser de marcher vers Otrar.

Derrière eux, des cris montaient encore de la vallée où les Mongols assaillaient l'arrière-garde, dans l'espoir peut-être que les hommes du shah, pris de panique, craqueraient. Mohammed eut un sourire sardonique à cette pensée. Il n'y avait pas de honte à bien mourir et ses soldats étaient fermement attachés à leur foi. Pas un seul n'avait fui sous les sabres sanglants de l'ennemi. À l'arrière, les archers mongoles avaient enfin arrêté de tirer. Le shah se demandait s'ils avaient trop puisé dans leurs carquois contre les cavaliers de Khalifa ; dans l'état d'esprit combatif qui était le sien, il l'espérait. C'était une plus belle fin que la trahison pour le pillard du désert.

Il lui avait fallu longtemps pour traverser la passe sous le déluge de flèches des Mongols perchés comme des faucons sur les hauteurs. Le soleil avait entamé son déclin et Mohammed ignorait si ces démons poursuivraient leur attaque dans l'obscurité. Otrar n'était plus qu'à huit lieues au nord et il presserait l'allure de ses hommes jusqu'à ce que la ville soit en vue. Puis il établirait son camp là où les habitants pourraient voir qu'il était venu les sauver.

Entendant derrière lui d'autres cris d'agonie, il eut un grognement rageur. Les Mongols étaient partout et, malgré les boucliers, c'était terrible pour ses hommes d'être assaillis par un ennemi qu'ils ne pouvaient voir. Mais ses soldats continuaient à avancer. Seule la mort les empêcherait de parvenir à Otrar.

Juché sur son éléphant, il fut parmi les premiers à repérer Sübötei et Jelme surgissant des collines sur son flanc droit. Il manda de nouveau ses nobles messagers et s'adressa au premier qui approcha :

— Dis à mon fils Djalal al-Din d'anéantir ceux qui attaquent notre flanc. Il peut prendre douze éléphants et dix mille hommes du général Faisal. Précise que je l'observerai.

Le cavalier porta ses doigts à ses lèvres et à son cœur avant de repartir au galop et Mohammed, sûr que son fils balaierait les Mongols, détourna les yeux de son aile droite.

Il sourit quand son armée laissa derrière elle la passe montagnaise. Plus rien ne pouvait l'arrêter sur le chemin d'Otrar.

Quelque part devant, Gengis chevauchait à sa rencontre, mais il avait quitté la ville trop tard et la garnison d'Inaltchiq le prendrait à revers. Les Mongols étaient rapides, plus mobiles que le shah ne l'avait imaginé, mais il les écrasait encore de sa supériorité numérique et ses soldats ne fuiraient pas tant qu'il vivrait.

Ce serait une belle bataille et Mohammed fut surpris de découvrir qu'il n'était pas tellement impatient de voir la fin du khan. C'était presque avec regret qu'il tuerait un ennemi aussi audacieux. L'année écoulée avait été captivante et gratifiante. Il soupira en se rappelant un conte de son enfance, l'histoire d'un shah qui craignait la mélancolie presque autant que les sommets vertigineux de l'excès de confiance. Lorsqu'il avait demandé à ses conseillers de lui trouver une solution, ils avaient fait fabriquer un anneau avec ces mots gravés dans l'or : « Cela aussi passera. » Il y avait de la vérité dans cette maxime simple et le shah se souriait à lui-même tandis que son armée marchait vers Otrar.

Les cavaliers de Sübötei se déployèrent sur une large ligne en sortant des collines. La tête de l'armée du shah était déjà en vue mais Sübötei ordonna une halte pour que ses hommes fassent passer des flèches aux premiers rangs. Il en restait peu : juste assez pour trois tirs rapides de cinq cents hommes avant d'en venir au sabre.

Jelme se porta à sa hauteur quand les chevaux s'élancèrent.

— Djötchi et Djebe s'occupent de la queue de ce serpent ! lançat-il. Pouvons-nous lui couper la tête ?

— Tout est possible ! cria Sübötei par-dessus son épaule. Je n'arrive pas à croire que nos ennemis ont essuyé autant d'assauts sans rompre leur formation. Encore une chose à savoir : ils ont une discipline extraordinaire, presque aussi bonne que la nôtre. Même avec un idiot pour chef, ils seront durs à briser.

Ils n'avaient que quinze cents pas à couvrir avant de frapper l'aile droite du shah. Sübötei calcula mentalement qu'à leur allure ils parviendraient aux lignes ennemies en deux cents battements de cœur.

Alors qu'ils se ruaient vers l'armée qui débouchait de la passe, une partie importante s'en détacha et leur fit face. Une ligne d'éléphants fouettés par leurs cornacs se forma à l'avant. Sübötei sentit plus qu'il ne vit ses hommes hésiter et chercha à les rassurer :

— Seules leurs têtes sont caparaçonnées ! Visez les pattes. Tout ce qui vit, nous pouvons le tuer.

Ceux qui l'entendirent sourirent et retransmirent l'ordre. Les archers bandèrent leurs arcs, prêts à tirer.

Les éléphants s'ébranlèrent d'un pas lourd, prirent de la vitesse, flanqués par des fantassins courant à côté d'eux. Les bêtes devenaient

plus terrifiantes à mesure qu'elles se rapprochaient et semblaient grossir. Süböteï dégaina son sabre, le balança le long du flanc de son cheval. Il vit les tumans de Gengis apparaître au nord et se demanda dans quel état le khan avait laissé Otrar.

— Abattez d'abord les éléphants ! rugit-il en direction de ses archers.

Ils étaient prêts et il sentit son cœur lui marteler la poitrine et la gorge. Le soleil sombrait vers l'horizon, c'était un bon jour pour être en vie.

Samuka avait disposé ses cinq mille hommes en deux groupes aux deux extrémités de la ville, devant chacune des deux hautes portes. Ho Sa commandait l'autre groupe et Samuka approuvait le masque froid que l'officier xixia avait appris à montrer au cours des années passées chez les Mongols. Une fois ses guerriers en position, Samuka redevint parfaitement calme. Ses hommes avaient assemblé des palissades grossières appuyées sur des rochers qui les protégeraient des flèches ennemies pendant qu'ils tenteraient de bloquer la porte. Gengis ne lui avait laissé qu'un avantage et il l'utiliserait au mieux, songea-t-il en faisant glisser une bannière de soie entre ses doigts. Il vit des visages basanés l'observer des hautes tours d'Otrar et se dit qu'il n'aurait pas longtemps à attendre.

Gengis n'était qu'à une lieue lorsque Samuka entendit les ordres donnés de l'autre côté des murailles. Il vérifia une fois de plus que ses officiers étaient prêts. Ils avaient la mine aussi sombre que leur général et aucun d'eux n'était assez fou pour croire qu'ils survivraient à la bataille imminente.

La porte de fer du mur est s'ouvrit lentement. Au même moment, des rangées d'archers apparurent en haut des murailles. D'un œil froid, Samuka estima leur nombre : ils étaient des milliers. Les jours précédents, les Mongols avaient dégagé un chemin jusqu'à la porte avec des piques pour abattre les ruines des maisons noircies par le feu. Cela avait été alors une bonne idée mais elle permettrait maintenant aux soldats ennemis une sortie plus facile. Samuka lança un ordre d'un ton sec et ses guerriers disposèrent leurs flèches à leurs pieds, là où ils pourraient les saisir rapidement. Une des palissades de fortune s'effondra ; un officier jura et envoya des hommes la redresser. Samuka eut un sourire crispé. Gengis l'avait posté à cet endroit, on ne l'en délogerait pas facilement.

Il ne savait pas si les soldats d'Otrar tenteraient uniquement une sortie par cette porte ou s'ils essaieraient aussi d'attaquer par celle de Ho Sa, invisible d'où il était. Dans un cas comme dans l'autre, sa voie était tracée. Dressé sur ses étriers, hors de portée de l'ennemi, il

regarda les lourds battants de fer s'ouvrir. Derrière, dans la ville inondée de soleil, des hommes en armure attendaient sur de bons chevaux arabes. C'étaient eux que Samuka devait éliminer. L'infanterie d'Otrar n'arriverait jamais à temps pour attaquer Gengis.

Pour un homme qui aimait les chevaux, l'ordre était amer mais Samuka leva la tête et cria d'une voix forte :

— Tuez les bêtes !

Ses paroles furent reprises en écho, même si rares devaient être ceux qui n'avaient pas entendu leur chef dans un groupe aussi peu nombreux. Les chevaux mongols étaient peu utiles dans une formation en croissant ne pouvant pas bouger, mais c'était réconfortant d'être en selle et Samuka n'aurait pas voulu se tenir sur ses jambes alors qu'un ennemi fondait sur lui.

Dans un rugissement, les cavaliers d'Otrar commencèrent leur sortie. L'étroitesse de la porte compressait leurs rangs et seuls cinq d'entre eux à la fois pouvaient se mettre au galop. Samuka leva la main gauche, attendit. Cent hommes bandèrent leurs arcs devant les meurtrières des palissades. Il savait qu'il devait étaler ses volées pour faire durer sa réserve de flèches mais il tenait à ce que la première soit terrifiante.

Les soldats de la garnison avaient bien préparé leur attaque et élargissaient leur rang dès qu'ils avaient franchi la porte pour permettre au plus grand nombre possible de sortir dans le temps le plus court. Impassible, Samuka les regarda passer devant le repère qu'il avait laissé à cent pas.

— Les chevaux d'abord ! beugla-t-il de nouveau en abaissant la main.

Le craquement qui suivit lui fit battre le cœur. Cent longs traits jaillirent des palissades et ralentirent à peine avant de frapper les cavaliers. Le premier rang s'effondra comme une outre percée, bêtes et hommes roulant sur le sol poussiéreux. Samuka leva de nouveau la main et l'abaisse presque aussitôt, sachant que la centaine suivante serait prête. Rien ne pouvait résister à des volées aussi puissantes. Malgré leurs armures et leurs boucliers, les cavaliers tombaient avec leurs montures puis d'autres flèches transperçaient ceux qui se relevaient en chancelant.

Au-dessus des portes, l'air vibra soudain quand les archers postés en haut des murailles se penchèrent et décochèrent leurs traits. Bien que protégé par les palissades, Samuka se baissa instinctivement. Les flèches qui passaient par-dessus retombaient sur les boucliers de ses hommes. Ils avaient l'habitude et tenaient leurs boucliers d'un bras souple pour amortir les impacts.

D'autres cavaliers surgissaient de la ville. Samuka envoya volée sur volée jusqu'à ce que les cadavres d'hommes et de chevaux forment

des tas devant Otrar. Des Mongols, en petit nombre, furent touchés par les flèches tirées d'en haut.

Il y eut une accalmie lorsque les soldats de la garnison utilisèrent leurs propres palissades en bois pour emporter les corps. Cela prit du temps et les Mongols en profitèrent pour souffler avant de reprendre le carnage. Mais Samuka se tourmentait en estimant le nombre de flèches qu'il lui restait. Même si chaque tir faisait un mort, il faudrait en venir finalement à se battre au sabre.

Le combat reprit avec violence. Si les soldats d'Otrar s'obstinaient à sortir à cheval, Samuka était presque sûr de pouvoir tenir jusqu'au crépuscule. Il reprenait confiance quand il perçut un mouvement en haut des murailles. Il présuma qu'on relevait les archers ou qu'on leur apportait des carquois pleins. Soudain, des cordes furent déroulées le long des murs, des soldats les saisirent et se laissèrent glisser, se brûlant sans doute les mains dans leur hâte à toucher le sol.

Samuka grimaça bien qu'il s'attendît à cette manœuvre. Déjà, des centaines de Khwarezmiens se regroupaient hors de portée tandis que ses guerriers continuaient à cribler de flèches les cavaliers tentant de sortir. Samuka envoya un messenger à Ho Sa, posté de l'autre côté de la ville. Si l'autre groupe n'avait pas encore été attaqué, il pouvait en faire venir quelques centaines d'hommes pour balayer la nouvelle menace. Sous les yeux de Samuka, des soldats de plus en plus nombreux glissaient le long des cordes et venaient grossir les rangs de ceux qui étaient déjà descendus. Son estomac se serra quand il les vit s'élancer vers ses positions, sabres et boucliers brillant dans le soleil de l'après-midi. Une fois de plus, il abaissa la main pour lâcher une nouvelle volée de flèches sur les cavaliers essayant de sauter par-dessus leurs propres morts. Il devait continuer jusqu'à ce qu'il n'ait plus de flèches.

Si les officiers d'Otrar avaient choisi de le contourner, il aurait été contraint de chercher à leur barrer la route. Il était trop tôt pour leur laisser la possibilité de prendre Gengis à revers. Mais, dans sa rage, le gouverneur leur avait manifestement donné l'ordre de balayer les Mongols. Ils se ruaient droit sur eux et quand ils furent assez près, les cinq cents hommes de Samuka lâchèrent une volée de flèches, décimant leurs rangs. Toutefois, des fantassins continuaient à descendre grâce aux cordes et Samuka serra les dents de colère et de frustration lorsqu'ils se précipitèrent vers les palissades.

Tandis que ses hommes se battaient féroceement, quatre cents cavaliers mongols déboulèrent et chargèrent l'infanterie d'Otrar. Ils l'enfoncèrent et lâchèrent une volée de flèches meurtrières avant de dégainer leurs sabres. Les Khwarezmiens reculèrent sous l'impact, mais chaque guerrier mongol se heurtait à trois ou quatre soldats du

shah. La charge ralentit, s'arrêta. Attaqués de tous côtés, les Mongols se battaient vaillamment et aucun ne flancha, mais les fantassins d'Otrar les massacrèrent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques dizaines, frappant désespérément tout ce qui était à leur portée. Eux aussi finirent par succomber et près de dix mille soldats d'Otrar reformèrent leurs rangs. Samuka n'avait plus qu'un osselet à jeter et cela ne suffirait pas.

Au-delà de la porte en fer, de nouveaux rangs de cavaliers poussaient des acclamations en agitant leurs boucliers. Ils savaient que la victoire était à eux.

D'un geste las, Samuka tira la bannière en soie qu'il avait glissée sous son tapis de selle. Le vent la fit onduler quand il la tint au-dessus de sa tête. Il leva les yeux vers la colline située derrière la ville et sentit une ombre passer sur son visage avant d'entendre le claquement des catapultes.

De gros pots d'argile se brisèrent entre les battants de la haute porte. Samuka tendit une flèche à la pointe entourée d'un tissu imbibé d'huile vers un guerrier, qui l'alluma avec une lampe. Deux autres pots se fracassèrent en touchant le sol et firent tomber un cavalier. Samuka visa soigneusement, lâcha sa flèche.

Il fut récompensé par un jaillissement de flammes, qui enveloppèrent la porte et brûlèrent ceux qui tentaient de la franchir. Le feu dégageait une telle chaleur que les chevaux mongols reculèrent en se cabrant jusqu'à ce que leurs cavaliers parviennent à les calmer. Les catapultes de la colline projetèrent d'autres pots d'huile à feu des Jin par-dessus la tête de ses hommes et le brasier chauffa tellement les battants de fer qu'ils prirent une couleur rouge sombre. Samuka sut qu'il pouvait se désintéresser un moment de la porte. Aucun être ne pouvait traverser ces flammes et survivre. Il avait eu l'intention de rejoindre Ho Sa de l'autre côté en profitant de l'incendie, mais son plan avait été réduit à néant par ces soldats descendus le long des cordes.

Tandis que ses hommes braquaient leurs arcs vers les fantassins, Samuka secoua la tête pour reprendre ses esprits. Des soldats à pied ne poseraient aucun problème à Gengis, se rappela-t-il. Il souffla dans un cor d'éclaireur pour que ses cavaliers tournent leurs montures vers lui.

Indiquant de son sabre la direction de la charge, il talonna son cheval, passa assez près de la porte pour sentir la chaleur des flammes sur sa joue. Au même moment, Otrar vomissait par-dessus ses murailles d'autres soldats pour remplacer ceux qui étaient morts, mais en bas il ne restait aucun ennemi pour affronter Samuka.

Il trouvait étrange de laisser une bataille derrière lui. Otrar n'était pas une petite ville et il vit de nombreuses silhouettes floues s'agiter en haut des murs tandis que ses hommes et lui galopèrent dans

leur ombre, perdus dans le grondement des sabots et l'odeur de la fumée. Il ignorait au bout de combien de temps les servants des catapultes auraient épuisé leurs réserves de pots d'huile et il se torturait en se disant qu'un tacticien plus habile aurait trouvé un moyen de bloquer les deux portes.

Il entendit les guerriers de Ho Sa avant de les voir et saisit son arc, extension de son puissant bras droit. Les murs défilaient à sa gauche et le fracas grandit jusqu'à ce qu'il parvienne à une scène de chaos sanglant.

Un seul regard suffit à lui faire comprendre que Ho Sa avait désespérément lutté pour garder l'autre porte. Sans l'aide des catapultes, ses hommes et lui avaient été repoussés par des vagues successives de soldats d'Otrar. Les ennemis vociféraient, déchaînés au point d'extraire les flèches de leur chair en continuant d'avancer, et laissaient des empreintes de pas sanglantes sur le sol.

Le dernier millier d'hommes de Samuka les assaillit par-derrière avec une telle violence qu'ils furent presque projetés dans les rangs des guerriers de Ho Sa. Samuka sentit ses cavaliers ralentir autour de lui à mesure que des chevaux s'effondraient ou se retrouvaient bloqués par des Khwarezmiens agonisants. Il voulut prendre une flèche dans son carquois, le trouva vide, jeta son arc et dégaina de nouveau son sabre.

Ho Sa luttait pas à pas tandis que ses guerriers étaient contraints de reculer. Samuka taillait dans les rangs ennemis de toutes ses forces pour parvenir à lui, mais des fantassins de plus en plus nombreux le cernaient et il avait l'impression d'être englouti dans une mer obscure et rugissante.

Le soleil semblait à l'ouest. Samuka se battait depuis des heures et se rendait compte que cela ne suffirait pas. L'autre porte n'était plus qu'à une centaine de pas et aucune flamme ne l'enveloppait. Les cavaliers qui en sortaient ne se joignaient pas aux autres mais s'éloignaient en une colonne désordonnée. Samuka poussa un cri de rage et de désespoir en songeant que même un faible nombre de cavaliers attaquant les arrières de Gengis pouvait faire la différence entre la vie et la mort pour l'armée du khan.

Il cligna des yeux pour chasser le sang qui y coulait tout en repoussant du pied un soldat agrippé à son étrier droit. De tous les hommes que Khasar lui avait confiés, seules quelques centaines vivaient encore. Ils avaient tué bien plus d'ennemis, mais la fin approchait. Samuka avait plus ou moins cru qu'il parviendrait à rester en vie, contre toute attente. Il ne pouvait imaginer son corps se refroidissant sur le sol.

Par-dessus les têtes et les bras des soldats qui s'accrochaient à lui, il cria le nom de Ho Sa. Il sentit des doigts saisir ses jambes, donna

une violente ruade et abattit son sabre au moment où Ho Sa le découvrait enfin. Un instant, l'officier xixia crut peut-être qu'il l'appelait à l'aide, mais de la pointe de son arme Samuka montra les cavaliers qui s'éloignaient. Comme Ho Sa se tournait dans la direction indiquée, un soldat du shah lui trancha la gorge et il s'écroula, ruisselant de sang.

Samuka hurla de fureur en sectionnant une main aux doigts enfoncés dans sa cuisse. Les visages barbus étaient devenus si nombreux autour de lui que son cheval dut s'arrêter et le chef mongol sentit tout à coup monter en lui un calme mêlé de surprise. Khasar n'était pas revenu. Il était seul et perdu, tous ses hommes se mouraient.

Des mains réussirent à saisir une partie de son armure et il commença à glisser de sa selle. Il tua un autre soldat d'un coup de sabre, mais son bras se retrouva bloqué et son arme lui fut arrachée des doigts. Sa monture chancelait, affaiblie par ses blessures, et les ennemis qui entouraient Samuka étaient maintenant si proches qu'il pouvait voir leurs gorges rouges tandis qu'ils braillaient. Il tomba dans la mêlée en frappant encore des deux bras. Le soleil disparut lorsqu'il s'effondra aux pieds d'hommes qui le perçaient de coups. La douleur fut pire que ce qu'il avait craint. Il se dit qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu, mais ça n'en demeurerait pas moins une mort horrible et la garnison d'Otrar avait réussi à sortir.

Malgré le grondement des sabots, Süböteï entendit les plumes de sa flèche craquer à son oreille quand il banda son arc. Il se leva de sa selle, visa les pattes avant d'un éléphant qui fonçait vers lui comme une avalanche. De chaque côté, ses hommes l'imitèrent et quand il lâcha la corde une tache floue de traits jaillit de leurs rangs. Aucun des guerriers n'avait à penser à ses gestes. Ils étaient entraînés à se tenir en selle depuis qu'on les avait attachés sur le dos d'un mouton à l'âge de deux ou trois ans pour leur apprendre à monter. Avant même que leur flèche touche le but, ils en avaient encoché une autre. Les muscles puissants de leur épaule droite saillirent quand ils bandèrent de nouveau leur arc.

Les éléphants barrèrent de douleur et secouèrent la tête. Les flèches qui s'enfonçaient dans les pattes grises massives brisaient le rythme de leur charge. La moitié des énormes bêtes s'effondrèrent quand une de leurs pattes se déroba sous elles. D'autres levèrent rageusement leur trompe au-dessus de défenses jaunâtres. Les éléphants rescapés chargèrent encore plus vite mais la seconde volée de flèches les frappa violemment et ils frémirent sous l'impact. Les traits pendant entre leurs pattes tiraient sur les lèvres de leurs plaies.

Süböteï tendit le bras en arrière pour prendre une autre flèche et ses doigts se refermèrent sur un carquois vide. Il était presque parvenu à la cavalerie du shah et il laissa son arc tomber dans l'étui de cuir raide fixé à sa selle, brandit son sabre, prêt à frapper.

Les guerriers qui l'entouraient tirèrent une dernière flèche et Süböteï se dressa sur ses étriers quand il vit les éléphants les plus proches se cabrer, fous de douleur. Leurs cornacs moulinèrent des bras en tombant. L'un d'eux, arraché à un large dos, fut projeté au sol avec une force stupéfiante. Les pachydermes firent demi-tour, renversant hommes et chevaux.

Süböteï poussa un cri de triomphe quand les animaux massifs battirent en retraite, fonçant aveuglément dans les rangs du shah. Ils fauchaient les lignes de soldats comme une herbe épaisse, utilisaient leurs défenses pour jeter sur le côté, tels des fétus de paille, des hommes robustes et lourds. Rien ne les arrêtait dans leur fureur. Süböteï se retrouva en quelques instants devant les premiers rangs ennemis disloqués, des soldats hébétés et couverts de sang. Certains se

ressaisirent assez rapidement pour décocher des flèches avec leurs arcs à double courbure. Des guerriers mongols s'écroulèrent mais les autres continuèrent à galoper en montrant les dents. Juste avant le choc des deux troupes, Süböteï choisit son homme et guida son cheval vers sa cible en se servant uniquement de ses genoux.

Les Mongols semèrent le chaos dans la première ligne ennemie. Süböteï décapita un soldat puis faillit perdre l'équilibre en se baissant pour esquiver un coup. Il se redressa en frappant, sentit l'impact dans son épaule quand sa lame heurta une armure. Son poids le maintint en selle tandis que le cavalier du shah tombait et le chef mongol se retrouva dans l'une des travées sanglantes laissées par les éléphants. Il pouvait encore les voir s'enfuir, torturés par la douleur, sourds aux ravages qu'ils causaient.

Les rangs du shah étaient paralysés par la charge folle des monstrueux animaux. Les archers dispersés mouraient en hurlant de peur tandis que les Mongols déferlaient, recevant les coups sans broncher, moulinant de leurs sabres. De bonnes lames se brisèrent sur des armures mais les bras s'élevaient et retombaient sans répit et, quand un bouclier bloquait un coup, les guerriers du khan en portaient aussitôt un autre, plus bas ou plus haut, entaillaient des jambes et des gorges. Ils étaient plus rapides que ceux qui les affrontaient. Süböteï se retrouva face à un colosse barbu qui se battait avec une ardeur effrénée. Le Mongol sentit l'odeur de la sueur de cet homme quand il se servit de l'épaule de son cheval pour le déséquilibrer. Remarquant que son cimeterre n'avait pas de garde, Süböteï laissa son sabre glisser le long de la lame et coupa trois doigts, expédiant l'arme ennemie en l'air. Les soldats du Khwarezm avaient de larges carrures et il se demanda si on les choisissait davantage pour leur puissance que pour leur habileté. Leurs coups s'abattaient sur ses guerriers mais ceux-ci esquaivaient en se baissant ou en se jetant sur le côté, ripostaient quand ils le pouvaient et poursuivaient leur charge. Un grand nombre de soldats du shah furent blessés trois ou quatre fois avant que la perte de sang les fasse tomber.

Süböteï vit des centaines de fantassins se regrouper autour d'un cavalier montant un étalon noir. Même de loin, il remarqua que la bête était superbe. Son cavalier criait des ordres et les hommes reformaient les rangs. Süböteï se prépara à une contre-attaque mais, levant leurs boucliers, les ennemis battirent en retraite vers le gros de leur armée.

Le général mongol n'eut pas à donner de nouvelles instructions. Ses officiers de minghaan savaient faire preuve d'initiative et quatre d'entre eux, devinant la manœuvre de repli, se ruèrent à l'attaque. Des flèches auraient décimé les fantassins battant en retraite, mais les Mongols n'en avaient plus et les ennemis reculèrent en bon ordre.

Au loin, les cors des éclaireurs mongols mugirent. Levant les yeux, Süböteï vit arriver les tumans de Gengis. Le khan était enfin sur le champ de bataille et Süböteï, envahi d'une joie terrible, essuya la sueur coulant dans ses yeux.

Bien qu'il eût enfoncé les lignes des ennemis lancés contre lui, le général mongol était irrité. Le repli en bon ordre l'avait empêché de provoquer le chaos dans les rangs khwarezmiens et de couper l'avant-garde du shah du reste de son armée. Süböteï et ses hommes tournoyaient sur ses flancs, harcelant les dernières poches de fantassins épuisés. Süböteï se demanda qui était le jeune officier qui avait empêché une déroute. L'homme avait maintenu la cohésion de ses soldats au plus fort de la bataille et Süböteï ajouta cette information à ce qu'il savait de l'ennemi. Le shah avait au moins un officier compétent sous ses ordres, semblait-il.

Les minghaans se reformèrent dans un paysage d'hommes brisés, de cuirasses et d'armes jonchant le sol. Une partie des guerriers mit pied à terre pour arracher de précieuses flèches des cadavres, mais peu seulement pouvaient être réutilisées. Süböteï sentit les battements de son cœur s'apaiser et, parcourant des yeux le champ de bataille, chercha l'endroit où il serait le plus utile. L'armée du shah était sortie de la passe et les tumans de Djebe et de Djötchi continuaient à harceler ses arrières. Le soleil était bas à l'ouest, Gengis n'aurait pas le temps d'attaquer avant le crépuscule.

Süböteï vit que les fantassins rescapés du shah avaient regagné le flanc de l'armée et regardaient d'un œil menaçant les cavaliers mongols tournoyant parmi les morts. La plupart des éléphants avaient disparu ; quelques-uns étaient couchés sur le côté, là où les soldats du shah les avaient abattus, ajoutant leurs flèches à celles des Mongols pour ne pas laisser ces masses de chair enfoncer leurs rangs. Süböteï était exténué, il avait mal dans tout le corps et la bataille était loin d'être terminée.

— En formation autour de moi ! s'exclama-t-il, ceux qui l'entendirent réagissant aussitôt.

Le gros de l'armée du shah continuait à progresser et des fantassins frais passèrent sous le regard froid de Süböteï. Il n'arrivait pas à y croire : les soldats du Khwarezm étaient si déterminés à rejoindre Otrar qu'ils poursuivaient leur marche quelles que soient les forces qui les assaillaient.

Il secoua la tête. Les généraux mongols avaient montré la supériorité d'unités très mobiles, commandées par des officiers prenant leurs décisions seuls. Cependant, l'armée du shah avançait toujours, s'en tenant à un ordre unique quoi qu'il arrive. Süböteï songea que le shah du Khwarezm ne montrait pas plus de pitié que Gengis dans la façon dont il disposait de ses hommes et de leur vie.

Lorsque les guerriers de Jelme rejoignirent les siens, Sübötei décela de la peur sur les visages des soldats de Mohammed. Ils savaient ce qui les attendait. Il les regarda bander leurs arcs, se prépara.

Le général voulut prendre le cor d'éclaireur accroché à son cou, découvrit qu'il avait été fendu en deux par un coup dont il ne gardait pas souvenir. Il poussa un juron, ne remarqua pas les sourires que cela avait fait naître chez ceux qui se trouvaient à proximité.

— Avec moi ! beugla-t-il.

À sa gauche, les cavaliers de Jelme talonnèrent leurs montures et s'élancèrent.

Gengis avait forcé l'allure sur huit lieues et ordonné à ses hommes de monter des chevaux frais quand le champ de bataille fut en vue. Le shah était sorti des collines, on ne pouvait rien y faire. Le khan parcourut ses lignes des yeux jusqu'à l'endroit où galopaient son fils Djaghataï et, un peu plus loin, son frère Khasar. Cinquante mille guerriers les suivaient, avec un grand nombre de chevaux de réserve derrière. Mais ils affrontaient une armée qui s'étirait plus loin que portait son regard. Les bannières de Sübötei, qui attaquait son flanc gauche, étaient à peine visibles. Derrière les Khwarezmiens, des nuages de poussière tourbillonnaient. Gengis se dit que Samuka et Ho Sa devaient être morts mais qu'Otrar était loin et que sa garnison ne pourrait pas prendre part au combat aujourd'hui. Il avait fait tout ce qu'il avait pu, c'était le dernier lancer d'osselets. Il n'avait pas d'autre plan qu'attaquer l'armée du shah en l'enveloppant par une formation en cornes.

Le khan donna un ordre bref à un porteur de bannières, entendit un claquement quand un fanion d'or s'éleva. Sur toute la ligne, des milliers d'arcs grincèrent. Les soldats du shah se préparèrent au choc. Aucun d'eux n'avait envie d'affronter de nouveau ces sinistres guerriers, mais ils n'avaient pas le choix. Ils lancèrent des cris de défi quand le fanion d'or s'abaissa et que l'air se noircit.

Les lignes mongoles fondirent sur eux. Les larges cornes entourèrent la tête de l'armée du shah en galopant le long des flancs et en se rabattant. La lumière était déjà grise quand les deux armées se heurtèrent et le soleil disparaissait à l'ouest.

Le shah Mohammed lâcha un cri de stupeur quand une colonne mongole enfonça ses rangs et parvint jusqu'à lui. Sa garde montée massacra les barbares jusqu'au dernier, mais il était cerné de toutes parts et la moitié de ses soldats ne pouvaient manœuvrer et utiliser

leurs armes. Proche de l'affolement, il regardait tout autour de lui. Il ferait bientôt noir et cependant les Mongols se battaient encore comme des déments. Ils gardaient le silence, même quand on leur arrachait la vie, et le shah secouait la tête d'incrédulité. Ne sentaient-ils pas la douleur ? Son fils Djatal al-Din pensait qu'ils tenaient plus de l'animal que de l'homme et il avait peut-être raison.

Les soldats du shah continuaient à avancer sans céder à leur envie de fuir. Mohammed vit des unités entières de ses hommes taillées en pièces sur ses flancs et le grondement des sabots mongols à l'arrière ne cessait pas.

Les guerriers du khan mouraient en grand nombre en tâchant de se frayer un chemin jusqu'au centre. Les soldats du Khwarezm restaient en formation et les décimaient. Ils n'avaient pas la rapidité des Mongols, mais leurs boucliers arrêtaient une grande partie des flèches ennemies et ils repoussèrent vague après vague des cavaliers de Gengis. Dans le soir tombant, le shah exultait tandis que son éléphant passait par-dessus les cadavres ennemis.

L'obscurité enveloppa la plaine. Les hommes criaient en combattant dans une masse mouvante d'ombres. On eût dit que l'armée du shah affrontait un djinn dont les grognements emplissaient les oreilles des protagonistes. Les soldats sursautaient, terrifiés par le bruit des cavaliers qui continuaient à les assaillir. Au-dessus de leurs têtes, les étoiles brillaient et un croissant de lune montait lentement.

Persuadé que le khan était capable de poursuivre son attaque jusqu'à l'aube, Mohammed priait pour survivre à la nuit. Une fois de plus, sa garde dut faire face à une colonne tentant de l'atteindre, tua près d'une centaine de Mongols et dispersa le reste. Les fils des nobles familles prenaient plaisir à se battre, il pouvait le voir. Ils ne comptaient pas leurs pertes : Allah donnait et reprenait à sa guise.

Mohammed se dit que l'aube se lèverait sur des lambeaux sanglants de son armée et seule la pensée que l'ennemi subissait autant de pertes que lui l'empêchait de faiblir.

Il ne remarqua pas tout de suite que le vacarme avait diminué. C'était comme s'il avait vécu toute sa vie dans le grondement des sabots. Il appela les nobles fils pour avoir des nouvelles fraîches. L'armée avançait toujours et Otrar serait proche avant l'aube.

Finalement, l'un des officiers du shah cria que le khan se repliait. Mohammed remercia Allah de l'avoir délivré : il savait bien que des cavaliers ne peuvent pas attaquer la nuit. À la faible lueur d'un croissant de lune, il leur était impossible de coordonner leurs assauts et ils risquaient de se heurter les uns les autres. Il écouta les rapports de ses éclaireurs sur la distance le séparant encore d'Otrar et sur les positions de Gengis.

L'aube serait décisive. Ces maudits Mongols avaient sans doute

tiré toutes leurs flèches dans les corps de ses hommes. Quand Otrar serait en vue, il déploierait ses lignes et pourrait opposer un plus grand nombre de cimenterres à leurs attaques. Il parcourut du regard les rangs de ses soldats, se demanda combien avaient survécu au combat dans la montagne. Il avait vu un jour un groupe de chasseurs poursuivre un lion blessé qui fuyait leurs lances. Le fauve avait laissé derrière lui une trace sanglante en se traînant sur son ventre percé. Mohammed ne put s'empêcher d'imaginer son armée dans le même état. Il donna enfin l'ordre de faire halte et crut entendre un soupir de soulagement poussé par des milliers de poitrines. Au moment où il s'apprêtait à descendre de son éléphant, il vit des lumières s'allumer à l'est. Il savait reconnaître les feux d'une armée et il resta un moment encore sur le dos de l'animal tandis que d'autres points lumineux apparaissaient, trouant l'obscurité telles des étoiles distantes. Ses ennemis étaient là-bas et se reposaient en attendant le lever du jour.

Autour de lui, ses hommes commencèrent eux aussi à faire du feu avec du bois et des bouses séchées transportés par les chameaux. Au matin, tout serait fini. Le shah entendit une voix appelant les fidèles à la prière et hocha la tête. Allah était encore avec eux et le khan mongol saignait, lui aussi.

Sous la lune qui traversait le ciel noir, Gengis rassembla ses généraux autour d'un feu. Le climat n'était pas à la jubilation tandis qu'ils attendaient qu'il prenne la parole. Les tumans avaient massacré un grand nombre de soldats du shah, mais leurs propres pertes étaient terribles. Dans l'heure qui avait précédé le crépuscule, quatre mille hommes aguerris avaient trouvé la mort. Ils étaient presque parvenus au shah quand sa garde les avait repoussés.

Djebe et Djötchi étaient rentrés au camp ensemble, salués par Kachium et Khasar tandis que Gengis se contentait de les regarder fixement. Sübötei et Jelme s'étaient levés pour féliciter les deux jeunes gens de la longue chevauchée dont tout le camp parlait.

Djaghataï avait lui aussi entendu la nouvelle et c'est avec une expression amère qu'il vit Jelme tapoter le dos de son frère aîné. Il ne comprenait pas pourquoi ils avaient l'air si satisfaits. Lui aussi s'était battu et il avait obéi aux ordres de son père au lieu de disparaître pendant des jours. Lui au moins avait été là quand Gengis avait eu besoin de lui. Djaghataï avait espéré voir Djebe et Djötchi tancés pour leur absence, mais leur attaque tardive de l'arrière-garde du shah était saluée comme un trait de génie. Il rumina son dépit en regardant son père.

Gengis était assis en tailleur, une outre d'airag contre la hanche, un bol de morceaux de fromage sec sur le giron. Le dos de sa main

gauche était couvert d'une croûte rouge et la blessure de son mollet droit bandé suintait encore. Tandis que Djaghataï écoutait les louanges imbéciles faites à son frère, Gengis nettoya son bol d'un doigt et le porta à ses lèvres. Le silence se fit quand il reposa le récipient.

— Samuka et Ho Sa doivent être morts, maintenant, dit-il. Les soldats d'Otrar se rapprochent et j'ignore combien ont survécu au feu et à nos flèches.

— La nuit ne les arrêtera pas, intervint Kachium. Ils feront peut-être avancer leurs chevaux au pas, mais ils rejoindront quand même le shah avant l'aube.

En parlant, le frère du khan scruta l'obscurité dans la direction d'où la garnison d'Otrar devait arriver. Il vit les feux du camp de Mohammed distants d'une ou deux lieues, très nombreux malgré les pertes subies. Les éclaireurs du shah devaient déjà galoper pour rejoindre la garnison d'Otrar et la guider. La nuit les dissimulerait.

— J'ai envoyé des éclaireurs dans toutes les directions, reprit Gengis. Si l'ennemi attaque cette nuit, il n'y aura pas de surprise.

— Qui attaque la nuit ? marmonna Khasar, levant à peine les yeux de ses morceaux de viande de chèvre séchée.

Il mangeait sans appétit en songeant à Samuka et à Ho Sa. Dans la lumière des flammes, le khan tourna un regard froid vers son frère.

— Nous, lâcha-t-il.

Khasar se hâta d'avaler ce qu'il avait dans la bouche, mais avant qu'il puisse répondre Gengis poursuivit :

— Nous n'avons pas d'autre choix. Nous savons où ils sont et de toute façon nous avons tiré toutes nos flèches. Si nous attaquons de tous les côtés, nos lignes ne se gêneront pas l'une l'autre.

Ayant dégluti, Khasar dit d'une voix voilée :

— Il y a peu de clair de lune, frère. Comment verrons-nous les fanions ? Comment saurons-nous de quel côté penche le combat ?

— Tu le sauras quand l'ennemi s'effondrera ou quand tu seras tué. Il n'y a pas d'autre solution. Tu voudrais que j'attende que le shah reçoive à l'aube le renfort de vingt mille hommes frais ?

Le khan parcourut des yeux le cercle de ses généraux. Beaucoup avaient des gestes raides et le bras droit de Jelme était entouré d'un pansement rouge encore humide.

— Je connais Samuka, ils seront moitié moins, argua Khasar.

Sübötei s'éclaircit la gorge et Gengis se tourna vers lui.

— Seigneur, les colonnes ondulantes ont fait du bon travail quand nous avions des flèches. Dans l'obscurité, chaque assaut se heurterait à des rangs solides d'hommes protégés par leurs boucliers. Nous pourrions perdre tous nos guerriers.

Gengis eut un grognement dédaigneux mais Sübötei continua, d'une voix calme :

— Une colonne pourrait réussir à percer, mais cela, nous l'avons déjà vu aujourd'hui, et l'ennemi ne s'est pas enfui.

— Tu as autre chose à proposer ? répliqua Gengis.

Le ton était sec mais il était prêt à écouter attentivement. Il connaissait l'intelligence aiguë de Sübötei.

— Nous devons les abuser, seigneur. Par une fausse attaque sur l'autre flanc. Ils enverront des hommes renforcer ce côté et nous les bousculerons du nôtre.

Gengis réfléchit en secouant la tête. Sübötei insista :

— Nous pourrions envoyer un petit nombre de guerriers mener tous les chevaux de remonte contre l'aile gauche du shah en faisant le plus de bruit possible. Lorsque le shah portera ses forces vers la gauche, nous attaquerons à droite avec tous nos cavaliers. Cela pourrait marcher.

Le jeune général attendit la réponse du khan en retenant sa respiration.

— C'est un bon plan, dit Gengis. Il...

Les hommes rassemblés autour du feu sursautèrent lorsqu'un cor d'éclaireur sonna dans la nuit. Comme en réponse, un grondement s'éleva au loin. Pendant qu'ils discutaient et mangeaient, le shah avait attaqué leur camp.

Les généraux se levèrent d'un bond, impatients d'aller rejoindre leurs hommes.

— C'est plus simple ainsi, dit Khasar au passage à Sübötei.

Le ton ironique fit sourire le jeune général : il avait prévu une attaque de nuit, ses guerriers étaient prêts.

Les yeux fixés sur les feux mongols, Djalal al-Din avançait au trot dans l'obscurité. Les soldats courant près de ses étriers étaient épuisés, mais il avait pressé son père de lui permettre une dernière attaque massive, convaincu que leur meilleure chance consistait à surprendre des Mongols endormis. Il bouillonnait à l'idée que la précieuse garde du shah était encore intacte. Le maître du Khwarezm avait refusé que les nobles fils participent à l'assaut alors qu'ils auraient ainsi justifié leur existence. Djalal al-Din maudit son père et aussi Khalifa, qui avait perdu leur cavalerie, puis chassa sa colère pour mieux se concentrer. Une seule charge à travers le camp des ennemis suffirait peut-être à les briser enfin. La lune se cachait derrière les nuages et le fils du shah avançait lentement sur le sol rocailleux, attendant le tumulte qui allait suivre.

Il vint plus tôt que prévu, quand les éclaireurs mongols lancèrent l'alarme avant d'avoir été neutralisés. Djalal al-Din dégaina son sabre et accéléra l'allure au risque de se rompre le cou. Il distança ses fantassins en dirigeant sa monture vers les feux mongols.

Gengis n'avait établi qu'un camp sommaire après des jours de combat. Djalal al-Din remarqua sur sa partie gauche une multitude de feux indiquant la présence de nombreux guerriers. Les nuits étaient froides, ils devaient se rassembler autour des flammes. À droite, les feux étaient plus espacés et se réduisaient même à quelques points lumineux seulement à la limite du camp. C'était là que le fils du shah menait ses hommes, impatients de se venger des coups qu'ils avaient reçus.

Il entendit les Mongols se lever pour faire face et lança dans l'obscurité un défi repris par ses soldats. Les feux se rapprochaient et soudain il y eut des Mongols partout autour de lui. Djalal al-Din eut le temps de pousser un cri de surprise avant que son étalon s'effondre, le projetant en l'air.

Sübötei attendait avec Djötchi, Djebe et Djaghataï. C'est lui qui avait eu l'idée de cette disposition des feux pour attirer un ennemi imprudent. Là où les feux étaient nombreux, il avait laissé quelques hommes seulement pour les alimenter. Dans les ténèbres, des Mongols

rompus au combat étaient tapis avec leurs chevaux, loin de la chaleur des flammes. Ils se moquaient du froid de la nuit. Pour des hommes nés sur la steppe glacée, ce n'était rien. Avec un hurlement, ils chargèrent les rangs ennemis.

Les Khwarezmiens furent balayés par des hommes qui s'entraînaient et combattaient depuis leur plus jeune âge. Ils sentaient à peine la fatigue dans leur bras droit tandis qu'ils frappaient l'ennemi et le repoussaient.

La lune se leva au-dessus d'eux mais l'attaque fut rapidement brisée et les soldats du shah regagnèrent le gros de leur armée en courant. Dans leur fuite, ils regardaient par-dessus leur épaule, terrifiés par les Mongols qui les pourchassaient. Moins de la moitié en réchappèrent, dont Djalal al-Din, humilié et réduit à marcher, hébété par le chaos et la peur. Derrière, les Mongols achevaient les blessés et s'installaient pour attendre patiemment l'aube.

Le shah Mohammed allait et venait dans sa tente en lançant un regard noir à son fils chaque fois qu'il passait devant lui. Djalal al-Din, nerveux, craignait la fureur de son père.

— Comment savaient-ils que tu attaquerais ? s'emporta soudain le shah. Il n'y a pas d'espions parmi nous, ici, c'est impossible.

Encore humilié par son échec, Djalal al-Din n'osa pas répondre. En lui-même, il pensait que les Mongols s'étaient simplement préparés à une attaque éventuelle mais il ne voulait pas avoir l'air de faire leur éloge alors que son père ne décolerait pas.

— Tu comprends maintenant pourquoi je n'ai pas voulu te donner ma garde personnelle ? tempêta le shah.

Djalal al-Din avala péniblement sa salive. S'il avait eu avec lui cinq cents cavaliers, il n'aurait peut-être pas été mis en déroute aussi facilement. Il parvint à étouffer en lui cette réplique et dit simplement :

— Tu es un homme sage, père. Demain, ces hommes iront combattre l'ennemi.

Il faillit reculer quand son père s'arrêta devant lui, assez près pour que les poils de sa barbe touchent le visage de son fils.

— Demain, nous serons morts, toi et moi, gronda Mohammed. Lorsque le khan verra combien d'hommes il me reste, il se jettera sur nous et ce sera la fin.

Djalal al-Din tourna la tête quand il entendit quelqu'un s'éclaircir la gorge devant l'entrée de la tente. Abbas, le serviteur de son père, se tenait dans la lumière de la lampe et regardait alternativement le père et le fils pour juger de l'humeur qui régnait à l'intérieur. D'un geste impatient, Djalal al-Din lui fit signe de

déguerpir mais Abbas entra et s'inclina devant le shah. Remarquant qu'il tenait dans les mains un parchemin, Djalal al-Din hésita à lui ordonner de sortir.

Abbas se toucha le front, les lèvres et le cœur pour saluer respectueusement son maître avant de poser ces objets sur une petite table. Mohammed hocha la tête, sa colère encore manifeste dans ses mâchoires serrées et la rougeur de son visage.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda enfin Djalal al-Din.

— La vengeance pour nos morts quand j'aurai apposé mon nom au bas de ce parchemin, répondit le shah. C'est l'ordre donné aux Assassins de débarrasser mes terres du khan.

Ces mots enlevèrent un poids des épaules de son fils, qui fut cependant parcouru d'un frisson. La secte de ces fanatiques chiites avait sinistre réputation, mais son père avait pris une décision sage en leur demandant d'intervenir.

— Combien les paieras-tu ?

Sans répondre immédiatement, le shah baissa la tête pour lire le document qu'Abbas avait préparé.

— Je n'ai pas eu le temps de négocier. Je leur propose cent mille pièces d'or, tirées de ma cassette personnelle. Ils ne refuseront pas une telle somme, même pour la tête d'un khan.

Djalal al-Din sentit ses paumes devenir moites. Il y avait de quoi faire construire un palais ou jeter les fondations d'une ville. Il garda cependant le silence : la veille, il avait gâché une occasion de briser les Mongols.

Une fois que le shah eut signé, Abbas roula l'épais parchemin et l'attacha d'une main habile avec un lacet de cuir. Puis il s'inclina de nouveau avant de laisser les deux hommes seuls.

— Peut-on lui faire confiance ? demanda Djalal al-Din après son départ.

— Plus qu'à mes propres fils, apparemment, rétorqua Mohammed avec irritation. Abbas connaît la famille d'un des Assassins. Il lui portera le document et rien ne pourra sauver ce chien de Gengis, qui a tant fait couler le sang de mon peuple.

— Si le khan meurt demain, récupéreras-tu ton or ?

Djalal al-Din songeait encore à l'énorme somme que son père venait de déboursier d'un trait de plume.

— À moins qu'Allah ne le châtie pour son impudence, il ne mourra pas demain, répondit le shah. Tu n'as pas encore compris ? Tu n'as rien vu en venant à ma tente ?

— Vu q-quoi ? bredouilla le jeune homme.

— Mon armée est anéantie. Après les pertes que tu as essuyées hier soir, il nous reste à peine de quoi faire face à un seul de leurs damnés généraux. Ils ont réduit nos rangs à moins de trente mille

hommes, et même si la garnison d'Otrar faisait son apparition maintenant, nous perdriens. Tu comprends, maintenant ?

La peur serra la gorge de Djalal al-Din. Ils avaient combattu pendant des jours et le carnage avait été épouvantable, mais l'étendue du champ de bataille l'avait empêché de prendre l'exacte mesure de leurs pertes.

— Tant de morts ? dit-il enfin. Comment est-ce possible ?

Son père leva la main et, un instant, Djalal al-Din crut qu'il allait le frapper, mais le shah se tourna pour prendre un autre parchemin.

— Tu veux les recompter ? Nous avons laissé un sillage de cadavres long de quatre cents lieues.

Djalal al-Din plissa fermement les lèvres.

— Alors, confie-moi le commandement pour demain. Sous la protection de ta garde de nobles fils, gagne Boukhara et Samarkand. Au printemps, tu reviendras me venger avec des troupes fraîches.

Un instant, l'expression furieuse du shah s'adoucit.

— Je n'ai jamais douté de ton courage, Djalal al-Din.

Il tendit le bras, saisit la nuque de son fils aîné et l'attira brièvement contre lui.

— Mais je ne sacrifierai pas ta vie, ajouta-t-il lorsqu'il s'écarta de lui. Tu m'accompagneras et, l'année prochaine, nous emmènerons quatre fois plus de soldats pour écraser ces envahisseurs impies. J'armerai tout homme capable de tenir un sabre, je ferai tomber sur les Mongols une vengeance sanglante. D'ici là, les Assassins auront exécuté leur khan. Pour autant d'or, ils agiront vite.

Djalal al-Din inclina la tête. Il entendit dehors dans l'obscurité les bruits du camp et les gémissements des blessés.

— Nous partons cette nuit, alors ?

Si le shah sentait la brûlure du déshonneur, il n'en montrait rien.

— Rassemble tes frères. Confie le commandement à l'officier survivant le plus ancien. Dis-lui...

Sa voix mourut, son regard devint distant.

— Dis-lui que ses hommes devront vendre chèrement leur peau s'ils veulent entrer au paradis. Ils prendront peur quand ils découvriront que je suis parti mais il faut qu'ils tiennent.

— Les Mongols nous pourchasseront, père.

Djalal al-Din pensait déjà aux provisions qu'il devrait emporter. Il rassemblerait la garde montée de son père le plus discrètement possible pour ne pas alarmer ceux qui resteraient derrière. D'un geste irrité, le shah balaya l'objection.

— Nous irons vers l'ouest, loin d'eux, puis nous remonterons vers le nord-est quand nous aurons dépassé Otrar. Le pays est vaste, mon fils. Les Mongols ne s'apercevront pas avant demain que nous sommes partis. Rassemble ce dont nous avons besoin et reviens quand

tu seras prêt.

— Et Otrar ?

— Otrar est perdue ! éructa le shah. C'est mon cousin Inaltchik qui a causé ce désastre et j'étranglerais cet imbécile de mes mains si je le pouvais.

Djalal al-Din se toucha le front, les lèvres et le cœur. Son rêve de chevaucher à la tête d'une armée victorieuse était anéanti mais il était le fils du shah, il y aurait d'autres armées, d'autres occasions. Malgré l'horreur du combat contre les Mongols, il ne songea pas un instant aux vies sacrifiées pour son père. Ces hommes étaient les soldats du shah, chacun d'eux était prêt à mourir pour le protéger. Comme il le doit, pensa Djalal al-Din.

Il se prépara en toute hâte. L'aube approchait, il leur faudrait être loin du champ de bataille et des éclaireurs mongols quand les combats recommenceraient.

Gengis attendait au clair de lune devant les rangées sombres de ses guerriers. Khasar était près de lui mais aucun d'eux ne parlait. Les éclaireurs les avaient prévenus de l'arrivée des soldats d'Otrar, trop tardive pour épauler l'attaque nocturne contre le camp mongol. À l'arrière, Gengis avait confié le commandement à Sübötei, le plus compétent de ses généraux. Il ne comptait pas dormir de la nuit mais c'était chose courante pour les hommes qui l'entouraient, et avec de la viande séchée, du fromage et de l'arkhi brûlant ils avaient préservé leurs forces.

Entendant un bruit dans l'obscurité, il inclina la tête sur le côté. D'un claquement de langue, il alerta les hommes les plus proches mais eux aussi avaient entendu. En songeant à la mort de Samuka et de Ho Sa, il éprouva un pincement de regret vite passé. Sans leur sacrifice, il aurait tout perdu la veille. Tournant la tête dans un sens puis dans l'autre, il guettait un autre bruit.

Là. Gengis dégaina son sabre et tous les cavaliers de la première rangée abaissèrent leur lance. Ils n'avaient pas de flèches. Sübötei avait passé une bonne partie de la nuit à en rassembler pour remplir les carquois mais ils en auraient besoin quand l'aube se lèverait. Le khan entendit des chevaux avancer au pas, chassa la fatigue de ses yeux de sa main libre. Il avait parfois l'impression qu'il s'était battu toute sa vie contre ces fous à la peau bistre.

Avec Jelme, il avait choisi un endroit où attendre au pied d'une butte. Même au clair de lune, on ne pouvait pas le repérer, et ses éclaireurs, délaissant pour une fois leurs montures, couraient dans le noir pour le tenir informé. L'un d'eux apparut près de son étrier et Gengis se pencha pour entendre les mots murmurés, grogna de

surprise et de plaisir.

Après le départ de l'éclaireur, il rapprocha son cheval de celui de Khasar.

— Nous sommes plus nombreux qu'eux, frère ! Samuka et Ho Sa se sont battus comme des tigres.

— Ce n'est pas trop tôt, bougonna Khasar. Je commence à en avoir assez d'affronter de vastes armées. Es-tu prêt ?

— J'attends depuis des siècles. Bien sûr que je suis prêt.

Les deux hommes se séparèrent et la ligne mongole monta la butte au galop. Devant elle, les restes de la garnison d'Otrar descendaient vers le sud pour rejoindre le shah. Sidérés, les soldats s'arrêtèrent quand les guerriers du khan apparurent mais il n'y eut personne pour les sauver lorsque les lances s'abaissèrent.

Le shah Mohammed tira sur la bride de son cheval en entendant le fracas assourdi de la bataille livrée dans les collines. À la clarté de la lune, il distingua des ombres lointaines mais ne put que deviner ce qui se passait. Ces maudits Mongols avaient encore attaqué.

Avec seulement quatre cents cavaliers survivants, ses fils et lui avaient abandonné l'armée et chevauchaient à vive allure. Il tourna les yeux vers l'est, où le jour commençait à poindre, et s'efforça de se remplir l'esprit de projets d'avenir. C'était difficile. Venu écraser un envahisseur, il avait vu ses meilleurs hommes perdre leur sang, leurs forces et la vie. Les Mongols étaient des tueurs infatigables, il les avait sous-estimés. Seule la pensée d'Abbas galopant vers la forteresse des Assassins dans les montagnes le réconfortait. Ces hommes de l'ombre n'échouaient jamais et il aurait voulu voir le visage du khan lorsqu'il sentirait leurs poignards noircis de suie s'enfoncer dans sa poitrine.

En traversant le camp, Kōkōtchu y sentait l'odeur de la peur, flottant épaisse dans l'air de la nuit. On en voyait aussi une manifestation dans les lampes suspendues à des poteaux à chaque intersection du dédale de yourtes. Le noir effrayait les femmes et les enfants, qui imaginaient des ennemis tout autour d'eux. Pour Kōkōtchu, cette terreur était grisante. Avec les guerriers estropiés, Temüge, le frère de Gengis, et Yao Shu, il était l'un des rares hommes restés parmi des milliers de femmes apeurées. Il cachait mal son désir en les regardant se préparer comme elles pouvaient à une attaque, fourrant du foin dans des vêtements et des armures avant de les attacher sur la selle d'un cheval de remonte. Nombreuses étaient celles qui venaient chaque jour lui offrir le peu qu'elles avaient afin qu'il prie pour que leur mari revienne sain et sauf. En ces occasions, il se

surveillait et se forçait à se rappeler que les guerriers rentreraient et poseraient des questions à leurs épouses. Quand une jeune femme agenouillée psalmodiait devant lui dans sa tente, sa pitoyable offrande posée dans la poussière, il lui arrivait de placer une main sur ses cheveux et de rougir de désir en la guidant dans ses prières.

La pire, c'était Temülen, la sœur de Gengis. Elle avait un corps svelte et de longues jambes, avec dans l'ossature comme un écho de la force de son frère. Elle était venue trois fois lui demander de protéger Palchuk, son mari. À sa troisième visite, elle sentait fort la sueur. Malgré les petites voix qui hurlaient des mises en garde dans sa tête, Kōkōtchu avait insisté pour placer sur sa peau un charme qui s'étendrait à tous ceux qu'elle aimait. Ce souvenir provoqua chez lui une érection malgré ses craintes. Elle l'avait regardé avec de l'espoir plein les yeux. Comme elle avait cru en lui ! La sentir en son pouvoir lui avait fait perdre toute prudence. Il lui avait parlé de ce charme extraordinairement puissant qui serait comme une armure de fer contre les sabres ennemis. Il s'était montré subtil dans ses hésitations et, pour finir, elle l'avait imploré de le faire opérer. Il avait eu du mal à cacher son excitation lorsqu'il avait feint de céder à ses suppliques.

Elle avait ôté ses vêtements comme il le lui avait ordonné et s'était tenue complètement nue devant lui tandis qu'il entamait ses incantations. Il se rappelait que ses propres doigts avaient tremblé quand elle avait fermé les yeux et l'avait laissé dessiner sur son corps un réseau de lignes avec du sang de mouton.

Kōkōtchu s'arrêta soudain sur le sentier sinueux et se traita d'imbécile. D'abord Temülen était restée immobile, les yeux clos, tandis qu'il traçait ses lignes d'un doigt, couvrant le ventre, les seins et les jambes de la jeune femme de formes rouges, laissant sa main s'attarder. Submergé de désir, il s'était peut-être mis à haleter. Quand il s'était pressé contre ses cuisses, elle avait brusquement ouvert les yeux, l'avait regardé à travers la fumée de l'encens et avait soudain eu des doutes. Il frissonna en se rappelant son expression.

Elle était partie après avoir rassemblé précipitamment ses affaires tandis qu'il protestait qu'il n'avait pas terminé. Il l'avait regardée s'éloigner en courant à moitié et il avait senti son estomac se serrer en prenant conscience des risques qu'il avait pris. Il ne craignait pas le mari, Palchuk. Peu d'hommes osaient s'adresser au chamane et Kōkōtchu ne doutait pas de pouvoir aisément s'en débarrasser. N'était-il pas celui qui parlait aux esprits pour le khan, celui qui avait assuré à Gengis autant de victoires ?

Kōkōtchu se mordit la lèvre. Si Temülen confiait ses soupçons à Gengis, si elle lui parlait d'une main trop fureteuse sur ses cuisses et ses seins, aucun charme au monde ne le protégerait. Il tenta de se persuader qu'elle ne dirait rien. Dans la froide lumière du jour, elle

admettrait qu'elle ne connaissait rien aux esprits, à la manière de les invoquer. Peut-être devrait-il envisager de protéger un des invalides par le même « charme » pour que la rumeur de ce nouveau rite revienne à Temülen. Il y songea sérieusement un moment puis maudit de nouveau sa concupiscence, conscient qu'elle mettait tout en danger.

Planté à l'intersection de deux sentiers, le chamane regarda deux jeunes femmes mener des chevaux par la bride. Elles inclinèrent la tête en passant et il leur rendit aimablement leur salut. Mon autorité est absolue, mes secrets bien gardés, se dit-il. Un grand nombre de femmes du camp ne verraient pas leur mari revenir. Il pourrait faire son choix parmi elles quand il les consolerait de leur chagrin.

Avant que l'aube éclaire la plaine, les survivants des dix tumans quittèrent les braises de leurs feux pour se rassembler. Aucune des unités n'avait été épargnée et les plus touchées étaient réduites à quelques milliers d'hommes. Les guerriers trop gravement blessés pour combattre restèrent au camp provisoire, couverts de bandages sanglants, ou partirent simplement pour mourir avec leurs compagnons. Les chamanes qui auraient pu les recoudre et les guérir étaient tous trop loin. Beaucoup de ces blessés réclamèrent une mort digne et la reçurent d'un coup de sabre, dans l'honneur.

Gengis écouta le décompte des morts dans un vent frais qui le fit frissonner. Il inclina la tête en entendant les noms de vétérans comme Samuka et Ho Sa.

Les morts étaient trop nombreux pour être tous cités. Vingt-trois mille hommes avaient été tués, mutilés ou perdus dans les batailles contre le shah. C'étaient les pertes les plus sévères que Gengis eût jamais connues, un coup terrible pour le peuple mongol. Il sentait la rage monter lentement en lui chaque fois qu'il cherchait un visage dans les rangs et ne le trouvait pas. Palchuk, le mari de sa sœur, faisait partie des disparus et Gengis savait qu'il y aurait des torrents de larmes quand ils retourneraient enfin au camp.

Le khan parcourut du regard les lignes qui se formaient. En plus de son propre tuman de dix mille hommes, il remarqua les bannières de Khasar et Kachium, Djebe et Süböteï, Djaghataï, Jelme et Djötchi. Il avait donné des ordres pour que les guerriers des tumans les plus touchés remplissent les vides laissés par les morts et on était parvenu à reconstituer huit tumans. Tous ces hommes, jusqu'aux plus jeunes, âgés de quatorze ans, étaient aguerris. Ils ne failliraient pas, il le savait.

Il tendit le bras pour toucher le bas de sa jambe et grimaça en le sentant encore sensible et humide. Il avait reçu cette blessure la veille et ne se souvenait pas comment. Il ne pouvait pas s'appuyer dessus mais il avait attaché son pied à l'étrier pour pouvoir quand même monter. Des guerriers avaient eu leur armure transpercée par une flèche ou par un coup de sabre et avaient bandé leurs plaies avec des bandes de tissu sales. D'autres, pris de fièvre, transpiraient abondamment dans une brise qui ne les rafraîchissait pas. Personne

n'avait dormi et tous étaient épuisés, mais ils ne montraient aucun relâchement, aucune faiblesse. Ils avaient tous perdu des amis ou des parents. Les journées de combat avaient tout brûlé en eux hormis une froide détermination à venger leurs morts.

Lorsque la lumière du jour le permit, Gengis regarda l'armée du shah. Il entendit des cors sonner l'alarme au loin quand les éclaireurs de Mohammed découvrirent l'armée qui les attendait. Les soldats du Khwarezm semblaient lents à se mouvoir et tournaient en rond sans parvenir à former les rangs.

Il donna l'ordre de se mettre au trot et ses tumans le suivirent. Sa première rangée de deux mille guerriers abaissa des lances qui pesèrent lourdement dans les mains d'hommes aux muscles fatigués. Les autres dégainèrent leurs sabres et la distance se réduisit.

Gengis vit deux soldats sortir en courant des lignes ennemies et agiter des drapeaux blancs. Voulaient-ils se rendre ? Le temps de la pitié était passé depuis longtemps. Le khan connaissait un grand nombre de ceux qui étaient tombés sous ses ordres et il n'avait qu'une réponse à donner, une seule qu'ils approuveraient si leurs esprits regardaient encore le monde. Les soldats portant les drapeaux blancs furent tués quand la première ligne mongole les balaya. Une plainte s'éleva du reste de l'armée du shah, qui tenta de se préparer à l'attaque.

Les officiers du Khwarezm firent amener devant quarante éléphants mais Sübötei ordonna à ses guerriers de tirer dans leurs pattes et les bêtes folles de douleur firent demi-tour, causant une nouvelle fois de terribles ravages dans l'armée du shah.

Les lanciers frappèrent tous ensemble et Gengis donna le signal de former les cornes. Son fils Djaghataï emmena ses hommes sur la droite tandis que Djötchi faisait de même à gauche. Les Mongols commencèrent le massacre lorsque le soleil monta à l'est. On ne pouvait pas les repousser ; on ne pouvait pas les contenir.

Le tuman de Djaghataï perça le flanc droit ennemi avec une vitesse et une férocité qui l'amènèrent au cœur même des Khwarezmiens. Dans le chaos et le tumulte, il n'y avait aucun moyen de le rappeler. Djötchi déploya ses hommes le long du flanc gauche, sculpta des morts dans les lignes vivantes. Il s'aperçut que Djaghataï s'était engagé trop profondément dans la masse des soldats du shah et qu'il risquait d'y être englouti. Djötchi cria en direction de son frère, talonna son cheval et entraîna ses hommes derrière lui, telle une lance projetée dans le corps tressautant de l'armée du shah.

Djebe et Sübötei frappèrent les premiers rangs ennemis avec une violence terrifiante. Nul n'avait pris le commandement des Khwarezmiens et, dans la confusion, les guerriers de Djaghataï et de Djötchi les taillèrent en pièces jusqu'à ce que les deux frères ne soient

plus séparés que par quelques ennemis pantelants.

Terrifiés, les soldats du shah jetèrent leurs armes par milliers et tentèrent de fuir mais leurs officiers réagirent sans la moindre hésitation : ceux qui tournaient le dos furent impitoyablement abattus. À midi, l'armée du shah n'était plus qu'une masse informe de petits groupes désespérés. Le carnage se poursuivit. Des soldats s'agenouillaient et priaient d'une voix aiguë jusqu'à ce que des cavaliers mongols lancés au galop les décapitent. C'était une boucherie, les hommes de Gengis frappaient sans états d'âme. Beaucoup brisèrent leur sabre et durent ramasser un des innombrables cimenterres qui jonchaient le sol. Les lances s'enfonçaient dans la poitrine de soldats trop hébétés pour esquiver.

Finalement, il ne resta que quelques centaines d'ennemis. Ils n'avaient plus d'armes et levaient les bras bien haut pour montrer leurs paumes vides. Gengis donna en grognant un dernier ordre et une ligne de lanciers accéléra. Les Khwarezmiens poussèrent des cris de terreur et furent réduits au silence quand les cavaliers les submergèrent. Les guerriers du khan firent ensuite demi-tour et descendirent de selle pour sabrer les morts jusqu'à épuisement de leur rage.

Les tumans ne crièrent pas victoire. Dès l'affrontement initial, aux premières lueurs de l'aube, il n'y avait pas eu de véritable combat et même si les guerriers avaient pris un plaisir sauvage à massacrer les ennemis, ils n'en tiraient pas plus de gloire que d'une chasse en cercle.

Sur un sol amolli par le sang, les guerriers pillèrent les morts, coupant un doigt pour prendre une bague, déshabillant un cadavre pour récupérer de bonnes bottes et des vêtements chauds. Les mouches formaient déjà des essaims et, de la main, les Mongols les chassaient des lèvres et des yeux sur lesquels elles se posaient. Elles s'agglutinaient sur les morts dont la chair se corrompait déjà dans la chaleur.

Gengis fit venir ses généraux et ils le rejoignirent, contusionnés et fourbus mais le regard satisfait.

— Où est le shah ? demanda-t-il à chacun.

Ils avaient trouvé des chameaux chargés de tentes en soie et les hommes de Djebe avaient découvert des pierres précieuses qu'ils s'étaient déjà partagées.

Lorsque le khan posa la question à Sübötei, celui-ci secoua la tête.

— Ses cavaliers ont disparu, seigneur. Je n'en ai pas vu un seul. Gengis jura, toute fatigue envolée.

— Ordonne aux éclaireurs de chercher des traces. Je veux qu'on le pourchasse.

Les éclaireurs qui l'avaient entendu sautèrent en selle et

partirent au galop.

— S'il s'est enfui hier soir, il a près d'un jour d'avance, reprit Gengis. Il ne doit pas s'échapper ! Les marchands khwarezmiens parlent d'armées cinq fois plus nombreuses que celle-là. Envoyez des hommes derrière les éclaireurs. Rien n'est plus important, rien !

Des cavaliers s'élancèrent dans toutes les directions et bientôt deux des guerriers du tuman de Djötchi revinrent précipitamment. Gengis écouta leur rapport et pâlit.

— Sübötei ! Des chevaux se dirigent vers l'est.

Le général se raidit.

— Les villes du shah sont au sud, rappela-t-il. Il cherche à nous contourner. Dois-je aller protéger le camp, seigneur ?

Gengis jura de nouveau.

— Non. Prends ton tuman et lance-toi à la poursuite du shah. S'il parvient à une ville et y trouve des troupes fraîches, nous sommes tous morts.

Djebe, qui se tenait près du khan quand il donna cet ordre, avait vu l'armée de Mohammed à l'apogée de sa puissance. La perspective d'affronter de nouveau une telle force était décourageante. Il se tourna vers Sübötei.

— Avec la permission du seigneur khan, je viendrai avec toi.

Gengis exprima son accord d'un mouvement de la main. Sübötei hocha la tête, lança un ordre à son officier le plus proche, qui partit rassembler les Jeunes Loups.

Tandis que la nouvelle se répandait, Djötchi poussa son cheval près de celui de son père et s'inclina sur sa selle.

— Le camp est-il en danger ? demanda-t-il.

Gengis tourna ses yeux clairs vers le jeune général, remarqua la peau de tigre couvrant sa monture. Tous les hommes présents avaient de la famille là-bas, mais la question le hérissa. Il avait ordonné de laisser le camp sans défense, il n'avait pas eu le choix.

— J'ai envoyé Djebe et Sübötei traquer le shah, répondit-il enfin.

— Ce sont des hommes valeureux, les meilleurs que tu aies, reparti Djötchi.

Malgré la froideur de l'expression de son père, il ajouta imprudemment, songeant à sa mère :

— Puis-je aller chercher les familles avec mon tuman et les ramener ici ?

Gengis soupesa la question à contrecœur. Le camp se trouvait à moins d'une journée de cheval d'Otrar. L'idée de laisser Djötchi annoncer la victoire aux femmes et aux enfants ne lui plaisait pas. Le jeune homme rêvait sans doute d'être accueilli en héros.

— Djaghataï s'en chargera, j'ai besoin de toi à Otrar. Transmets-lui mon ordre.

Un instant, il vit de la colère étinceler dans les yeux de Djötchi. Le khan se pencha en avant sur sa selle, laissa sa main droite tomber sur la poignée de son sabre. Djötchi se reprit et, masquant ses sentiments, inclina la tête avant de se diriger vers son frère cadet.

Djaghataï se tenait au centre d'un groupe tapageur de Jeunes guerriers. Il se tut en voyant approcher son frère ; ses compagnons l'imitèrent et Djötchi s'avança sous leurs regards hostiles.

Aucun des deux ne salua l'autre. Djötchi posa une main sur la peau de tigre, enfonça les doigts dans les poils rêches. Djaghataï attendit que Djötchi parle avec un haussement de sourcils qui fit rire sa petite bande.

— Tu dois retourner au camp avec ton tuman et ramener les familles près d'Otrar, dit Djötchi quand il fut lassé de ce jeu.

Djaghataï plissa le front. Il n'avait aucune envie de s'occuper de femmes et d'enfants au moment où les habitants d'Otrar trembleraient en découvrant l'armée mongole.

— De qui vient cet ordre ?

Djötchi réussit à se contrôler malgré l'insolence du ton.

— Gengis souhaite que tu y ailles, répondit-il en faisant tourner son cheval pour repartir.

— Que tu dis ! Mais qui écoute un bâtard né d'un viol ?

Djaghataï parlait entouré de ses hommes et savait qu'ils attendaient précisément ce genre de pointe afin de la répéter avec délectation le soir autour des feux. Djötchi se raidit sur sa selle. Il aurait dû laisser ces crétins ricaneurs plantés là, mais rien au monde ne provoquait sa colère comme les fanfaronnades de son jeune frère.

— Peut-être Gengis voit-il en toi une compagnie tout indiquée pour les femmes après que tu t'es agenouillé devant moi, rétorqua-t-il. Je ne lis pas dans son esprit.

Là-dessus, il s'éloigna en maintenant son cheval au pas. Même avec des hommes armés dans son dos, il ne donnerait pas à son frère la satisfaction de le voir mettre sa monture au trot.

Entendant derrière lui un bruit de sabots, il porta par réflexe la main à la poignée du sabre ornée d'une tête de loup, la relâcha aussitôt : il ne pouvait pas lever son arme sur Djaghataï devant de si nombreux témoins.

Il regarda derrière lui avec autant de désinvolture qu'il put. Djaghataï arrivait sur lui, suivi de ses hommes. Il était cramoisi de fureur et Djötchi n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche que son frère se jeta sur lui et le fit tomber de sa selle.

Les deux hommes roulèrent à terre et se relevèrent, des envies de meurtre dans les yeux. Malgré tout, les vieilles habitudes étaient fortes et ils ne dégainèrent pas leurs sabres. Djaghataï se rua sur son frère, les poings levés, et Djötchi lui expédia son pied entre les jambes.

Djaghataï se plia en deux de douleur mais sa fureur était si dévorante qu'à la stupeur de Djötchi il se redressa et marcha de nouveau sur lui en titubant. Ses compagnons, qui avaient mis pied à terre, séparèrent les deux jeunes gens. Djötchi essuya le sang qui coulait de son nez, cracha avec mépris en direction des pieds de son cadet. Ce ne fut pas avant que son frère eût recouvré un semblant de calme qu'il aperçut Gengis.

Le khan, pâle de rage, approchait sur son cheval. Aucun des guerriers présents n'osait lever les yeux vers lui. Sa colère était légendaire dans les familles et les plus jeunes témoins de la scène prirent soudain conscience que leur vie dépendait d'un mot ou d'un geste.

Seul Djaghataï ne semblait pas effrayé. Tandis que son père se dirigeait vers eux, il tenta de frapper son frère d'un revers de main. Djötchi se baissa et ne vit pas Gengis se pencher pour lui décocher durement un coup de pied entre les omoplates, le projetant par terre.

Djaghataï se figea alors comme les autres, même s'il garda son expression dédaigneuse. Le khan descendit lentement de sa monture, les doigts crispés sur les rênes. Il plaqua une main sur la poitrine de son plus jeune fils et l'envoya rejoindre l'aîné sur le sol.

— Vous êtes *encore* des gamins ? lança-t-il, tremblant de courroux, aux deux jeunes imbéciles qui osaient se battre sous les yeux de leurs hommes.

Il avait envie de prendre un bâton et de les rouer de coups, mais un reste de maîtrise de soi le retint. S'il les corrigeait, ils ne jouiraient plus jamais du respect de ses guerriers. Des murmures insidieux les poursuivraient toute leur vie.

Ni l'un ni l'autre ne réagirent. Comprenant enfin le danger qu'ils couraient, ils choisirent de ne rien dire.

— Comment pourriez-vous... commença Gengis.

Il s'interrompit avant de les discréditer davantage tous les deux et ses lèvres remuèrent en silence. Kachium avait traversé le camp provisoire au galop dès qu'il avait été informé et son arrivée permit à Gengis de détourner de ses fils son regard furieux.

— Que ferais-tu de deux jeunes insensés comme ceux-là ? demanda-t-il à son frère. Alors que nous avons encore tant d'ennemis et que notre camp est en danger, ils se battent comme des mioches !

Du regard, il supplia silencieusement Kachium de trouver un châtiment autre que la mort pour les deux coupables. S'il ne s'était agi que de Djötchi, il aurait ordonné son exécution, mais c'est Djaghataï qu'il avait vu sauter sur son frère.

Kachium comprit le dilemme du khan.

— Otrar est à près de huit lieues d'ici, seigneur, dit-il. Moi, je leur ferais faire le trajet à pied, avant la nuit.

Il leva la tête pour estimer la position du soleil et ajouta :

— S'ils n'en sont pas capables, c'est qu'ils ne sont peut-être pas dignes de mener leurs hommes.

Gengis émit un lent soupir de soulagement. L'idée de Kachium ferait l'affaire. Sous un soleil implacable, une telle course pouvait tuer un homme, mais ils étaient jeunes et forts, cela leur servirait de leçon.

— Je serai là-bas pour vous voir arriver, marmonna-t-il à ses deux fils médusés.

Djaghataï jeta un regard noir à Kachium mais, au moment où il ouvrait la bouche pour protester, son père se pencha, le saisit sous le menton et le releva brutalement.

— Si jamais cela se reproduit, je ferai d'Ögödei mon héritier. C'est compris ?

Les deux frères hochèrent la tête et Gengis fixa Djötchi, furieux qu'il ait cru que la remarque le concernait aussi. Le khan allait de nouveau exploser de colère, mais Kachium choisit ce moment pour ordonner aux guerriers de former les rangs pour marcher sur Otrar et Gengis lâcha Djaghataï.

À l'intention de tous ceux qui assistaient à la scène et la raconteraient des milliers de fois, Kachium se força à sourire tandis que les deux frères, après avoir ôté leur armure, s'élançaient sous le soleil brûlant.

— Si je me souviens bien, tu as gagné une course de ce genre quand nous étions enfants, dit-il à son frère.

Gengis secoua la tête avec agacement.

— Peu importe, c'était il y a longtemps. Demande à Khasar de ramener les familles à Otrar. J'ai des comptes à régler, là-bas.

Le shah Mohammed serra la bride à son cheval quand il aperçut les minces colonnes de fumée montant des feux du camp mongol. Il avait chevauché vers l'est, couvrant plusieurs lieues depuis les premières lueurs grises de l'aube. Tandis que le soleil dispersait la brume matinale, il contempla les tentes crasseuses des familles mongoles. Un instant, l'envie de fondre sur ces femmes et ces enfants le submergea. S'il avait su que le khan les avait laissés là, il aurait envoyé vingt mille hommes les exterminer. Son regard s'attarda sur les guerriers mongols dont les chevaux cherchaient paisiblement de l'herbe sur le sol poussiéreux à l'orée du camp. Pour une fois, leurs maudits éclaireurs n'avaient pas sonné l'alarme.

Avec un grognement de mépris, le shah fit repartir sa monture. Ils se reproduisaient comme des poux, ces barbares, et il n'avait que sa précieuse garde de quatre cents hommes pour le conduire en lieu sûr.

Un de ses cavaliers cria quelque chose et Mohammed tourna la

tête. La dispersion des derniers lambeaux de brume révéla ce qui était resté caché et le shah sourit tout à coup. Les guerriers n'étaient que des mannequins de paille attachés sur les chevaux. Il inspecta de nouveau le camp, n'y vit aucun homme armé. Autour de lui, la nouvelle se répandait, les nobles fils dégainaient déjà leur sabre en riant. Ils avaient tous pris part à des expéditions de représailles contre des villages tardant à payer l'impôt. C'était l'occasion de s'amuser et ils avaient en plus une forte envie de se venger.

Djalal al-Din ne partageait pas l'humeur joyeuse de ses compagnons quand il s'approcha de son père.

— Tu es prêt à perdre une demi-journée alors que nos ennemis sont encore si proches ?

En réponse, le shah tira un cimeterre de son fourreau et jeta un coup d'œil au soleil.

— Il faut faire payer au khan le prix de son arrogance, Djalal al-Din. Tue les enfants et brûle les tentes.

Lentement, comme si elle accomplissait un rituel, Chakahai entoura sa main d'une longue bande de soie, l'attacha à la poignée d'une dague. Börte l'avait mise en garde : sous l'impact, les doigts d'une femme pouvaient lâcher l'arme. Ces gestes eurent presque pour effet de la calmer tandis qu'elle regardait les cavaliers du shah approcher.

Börte, Hoelun et elle avaient fait ce qu'elles avaient pu pour préparer le camp. Elles avaient disposé de peu de temps et les pièges les plus élaborés n'étaient pas encore tendus. Au moins, elles avaient des armes et Chakahai murmura une prière des morts bouddhiste en finissant ce qu'elle avait à faire. Elle avait caché ses enfants du mieux qu'elle pouvait dans la yourte. Ils étaient tapis, silencieux, sous des piles de couvertures. Au prix d'un immense effort, elle chassa de son esprit la peur qu'elle éprouvait pour eux afin de pouvoir mieux réfléchir. Certains événements relevaient du destin, de ce que les bouddhistes indiens appelaient le karma. Les femmes et les enfants seraient peut-être tous massacrés, elle ne pouvait le savoir. Tout ce qu'elle désirait, c'était la possibilité de tuer un homme pour la première fois, de remplir son devoir envers son époux et ses enfants.

Sa main droite enveloppée de soie trembla lorsqu'elle leva la dague, mais sentir la poignée de l'arme dans sa paume la rendit plus forte. Gengis la vengerait. À moins qu'il ne soit déjà mort. C'était cette pensée, surtout, qu'elle s'efforçait d'écarter. Comment les soldats du shah seraient-ils ici s'ils n'avaient enjambé le cadavre de son mari ? Si Gengis vivait encore, il aurait déplacé des montagnes afin de protéger le camp. Pour un Mongol, la famille passait avant tout. Il n'y avait cependant aucun signe du khan à l'horizon et Chakahai luttait contre le désespoir, cherchant un calme auquel elle ne parvenait que par instants.

Elle prit une profonde inspiration et les battements de son cœur ralentirent enfin. Elle avait les membres étrangement froids, comme si son sang s'était glacé dans ses veines. Les cavaliers trottaient vers la cité de yourtes. La vie n'était qu'un rêve fiévreux, une courte respiration entre deux longs sommes. Chakahai se réveillerait et renaîtrait sans la souffrance du souvenir. Cela au moins était un réconfort.

Les troupeaux de chevaux mongols s'agitèrent lorsque le shah approcha avec ses hommes. Dans l'étrange silence qui régnait, il eut un sombre pressentiment. Il regarda les autres pour voir s'ils percevaient eux aussi le danger mais, entraînés par l'envie aveugle de faire un carnage, ils se penchaient en avant sur leur selle.

Devant, de la fumée montait paresseusement des feux. Il commençait déjà à faire chaud et de la sueur coulait dans le dos du shah quand il atteignit les premières yourtes. Ses gardes se déployèrent en pénétrant dans le camp et il sentit ses nerfs se tendre. Les tentes des Mongols étaient assez hautes pour cacher des surprises. Même un homme à cheval ne pouvait pas voir ce qu'il y avait derrière et cela le rendait nerveux.

Le camp semblait désert. S'il n'y avait eu les feux, le shah aurait pu croire que tous les Mongols l'avaient quitté. Il avait eu l'intention de le traverser au galop en tuant tous ceux qu'il trouverait sur son chemin. Mais les sentiers étaient silencieux et les cavaliers s'enfonçaient dans le camp sans apercevoir âme qui vive. Au-dessus d'eux, un aigle planait, cherchant une proie.

Le maître du Khwarezm avait sous-estimé les dimensions du camp mongol. Il regroupait environ vingt mille tentes, peut-être plus, véritable ville jaillie de rien dans le désert. Les barbares s'étaient installés sur les berges d'une rivière et Mohammed remarqua au passage des poissons mis à sécher sur des claies en bois. Même les mouches étaient silencieuses. Il haussa les épaules, s'efforça d'oublier son pressentiment. Déjà plusieurs de ses hommes étaient descendus de cheval pour pénétrer dans les yourtes. Il avait entendu les plus expérimentés conseiller de menacer les enfants pour rendre les femmes plus dociles. Avec un soupir irrité, il songea que Djalal al-Din avait peut-être raison. La matinée serait perdue et les guerriers de Gengis ne pouvaient pas être loin. Tout à coup, il se prit à regretter de ne pas être simplement passé devant le camp.

L'un des amis de son fils se baissa pour franchir l'entrée d'une tente, presque trop étroite pour ses épaules massives. Le garde passa son visage barbu dans l'ouverture, cligna des yeux. Soudain, il se mit à trembler comme sous l'effet d'un accès de fièvre, tomba à genoux et bascula en avant dans la yourte, le corps agité de soubresauts.

Au moment où il prenait sa respiration pour donner ses ordres, le shah perçut un mouvement du coin de l'œil et abattit son sabre. La pointe entailla le visage et brisa quelques dents d'une femme qui s'était approchée de lui furtivement. Elle s'écroula en arrière, la bouche crachant un flot de sang, mais, à la stupeur de Mohammed, elle se releva aussitôt et lui perça la cuisse de sa dague. Un second

coup de sabre la décapita, puis le silence vola en éclats autour de lui.

Aussitôt ses hommes durent se battre pour rester en vie. Ignorant la douleur de sa blessure, le shah fit tourner son cheval et utilisa sa masse pour renverser une femme et un jeune garçon qui se ruaient sur lui en brandissant de longs couteaux. Ses gardes étaient des cavaliers émérites, habitués à défendre leur monture contre des fantassins, mais les Mongoles semblaient ne pas craindre la mort. Elles s'approchaient en courant, portaient un coup de couteau à un cheval ou à la jambe d'un homme avant de disparaître derrière la tente la plus proche. Le shah en vit plus d'une qui, grièvement blessée, continuait à avancer en titubant et profitait de son dernier souffle pour plonger une lame dans la chair ennemie.

En quelques battements de cœur, chacun de ses quatre cents gardes se retrouva aux prises avec deux, trois femmes, parfois jusqu'à quatre ou cinq. Touchés à l'arrière-train, les chevaux s'emballaient et leurs cavaliers désarçonnés hurlaient de peur en tombant sous les coups de poignard.

La majeure partie des hommes du shah gardaient cependant leur sang-froid. La moitié d'entre eux entouraient leur maître pour le protéger, le reste avançait en formation serrée, chaque cavalier surveillant les arrières des autres. Les femmes se précipitaient sur eux en surgissant de derrière chaque yourte, apparaissant et disparaissant comme des fantômes. Le shah se sentait cerné mais il ne pouvait pas se dégager et laisser Gengis raconter au monde entier qu'il avait fui devant des femmes et des enfants. Une tente s'était effondrée sous la poussée d'un cheval et Mohammed vit que son poêle en fer s'était renversé. Il lança un ordre à Abbas, le regarda déchirer une large bande de feutre et l'allumer aux braises éparpillées.

Quelques gardes avaient sauté de leur selle pour violer une jeune femme à même le sol et le shah, exaspéré, lança son cheval sur eux pour les disperser.

— Vous avez perdu l'esprit ? tonna-t-il. Debout ! Vite ! Mettez le feu aux tentes !

Penauds face à la colère de leur souverain, ils égorgèrent la femme qui se débattait et se relevèrent. Abbas avait déjà mis le feu à une tente. Les gardes les plus proches saisirent dans leurs mains des morceaux de tissu enflammé et les emportèrent pour semer la terreur aussi loin qu'ils le purent. Le shah Mohammed toussait en inspirant une épaisse fumée grise, mais il exultait à la pensée du khan découvrant à son retour un champ de cendres et de cadavres.

Djalal al-Din fut le premier à repérer les jeunes garçons. Ils se faufilaient entre les yourtes proches de la rivière, passant d'un sentier à l'autre. Ils étaient des centaines à courir torse nu, les cheveux volant au vent. Le fils de Mohammed déglutit nerveusement en découvrant

qu'ils portaient un arc comme leurs pères. Il eut le temps de crier pour prévenir ses hommes, qui levèrent leur bouclier et chargèrent cette nouvelle menace.

Les jeunes Mongols ne s'égaillèrent pas lorsque les cavaliers fondirent sur eux. Une voix aiguë lança un ordre, des flèches sifflèrent dans le vent.

Djalal al-Din jura en voyant plusieurs cavaliers s'effondrer. Les garçons étaient aussi précis dans leur tir que des adultes mais n'avaient pas la force requise pour percer une armure de leur trait. Seuls tombèrent les soldats à la gorge transpercée par une flèche, victimes d'un coup heureux. Quand Djalal al-Din se rapprocha, les jeunes Mongols se dispersèrent dans le labyrinthe de toile. Il maudit la disposition des tentes qui leur permettait de disparaître dès qu'ils tournaient au coin d'un sentier. Les Mongols avaient peut-être délibérément planté leurs yourtes dans cette intention.

Djalal al-Din fit le tour d'une tente au petit galop, débusqua trois gamins. Deux d'entre eux tirèrent dès qu'ils le virent et leurs flèches le manquèrent. Le troisième attendit un battement de cœur de plus, décochant son trait au moment où le cheval de Djalal al-Din le percutait, lui enfonçant les côtes et le projetant en arrière. Le fils du shah poussa un cri de douleur, baissa les yeux et découvrit, incrédule, que la flèche lui avait entaillé la cuisse. La blessure n'était pas grave mais, fou de rage, il leva son sabre et tua les deux autres garçons avant qu'ils puissent s'enfuir. Une autre flèche tirée par-derrière lui frôla la tête. Il fit tourner sa monture, ne vit personne.

Au loin, de la fumée montait en gros tourbillons des tentes incendiées par les soldats de son père. Les étincelles projetées retombaient sur le feutre sec d'autres yourtes, propageant le feu. Bien que totalement seul, Djalal al-Din sentait du mouvement autour de lui. Quand il était enfant, il s'était perdu un jour dans un champ de blé doré dont les épis étaient plus hauts que lui et avait entendu le murmure des rats trotinant autour de lui. La terreur qu'il avait alors éprouvée le saisit de nouveau. Il ne supportait pas de se retrouver menacé de tous côtés par un danger invisible. Il n'était plus un enfant, cependant, et hurlant un défi il lança son cheval au galop dans le sentier le plus proche en direction de la partie du camp où la fumée était la plus épaisse.

Les cavaliers de Mohammed avaient massacré des centaines de Mongoles mais il en venait encore pour les attaquer et mourir. Elles étaient de moins en moins nombreuses à parvenir à blesser des soldats maintenant sur leurs gardes. Le shah était étonné de la férocité de ces femmes, égale à celle des hommes qui avaient ravagé ses armées. Malgré la fumée qui le faisait suffoquer, il regardait avec ravissement le feu passer d'une tente à l'autre. Le centre du camp était en flammes

et ses gardes avaient adopté une nouvelle tactique. Dès qu'une yourte commençait à brûler, ils attendaient devant l'entrée que ses occupants en sortent. Parfois, les femmes et les enfants s'échappaient par les côtés en tailladant les parois de feutre mais un grand nombre se faisaient massacrer en passant devant des hommes armés et à cheval. Certains étaient déjà la proie des flammes et choisissaient de tomber sous un sabre plutôt que de brûler vifs.

Chakahai courait pieds nus vers un soldat qui lui tournait le dos. Le cheval arabe paraissait immense à la jeune femme et l'homme juché si haut au-dessus d'elle qu'elle ne voyait pas comment l'atteindre. Le craquement des flammes couvrait le bruit de ses pieds frappant l'herbe. Le cavalier ne se retournait toujours pas et quand il se pencha pour crier quelque chose à un autre ennemi elle vit qu'il portait une cuirasse décorée de plaques de métal sombre. Le monde ralentit quand elle parvint à la croupe du cheval et que l'homme sentit sa présence. Il commença à se retourner, lentement, comme dans un rêve. Chakahai aperçut une bande de chair en bas de la poitrine du cavalier, entre la ceinture et la cuirasse. Sans hésiter, elle s'élança, enfonça la lame vers le haut comme Börte le lui avait expliqué. Le choc se répercuta dans son bras. L'homme ouvrit la bouche, renversa la tête en arrière comme pour regarder le ciel. Chakahai voulut retirer sa dague mais elle était coincée dans la chair. La femme de Gengis tirait frénétiquement, sans oser lever les yeux vers le Khwarezmien qui abattait son sabre pour la tuer.

La dague se libéra soudain et Chakahai tomba en arrière, le bras couvert de sang. Le garde s'affala, quasiment à côté d'elle. Un instant, leurs regards se croisèrent. Prise de panique, la princesse xixia frappa de nouveau mais l'homme était déjà mort.

Elle se leva, pantelante, emplie cependant d'un sombre plaisir. Qu'ils meurent tous ainsi, pensa-t-elle, les entrailles ouvertes, le contenu de leur vessie noircissant le sol. Entendant un bruit de sabots, elle se retourna, étourdie, au moment où un autre étalon se ruait sur elle. L'exaltation d'avoir tué un ennemi fit place en elle à une immense fatigue.

Faisant face au cavalier ennemi, elle vit Yao Shu avant lui. Le moine bouddhiste passa devant le cheval, frappa une jambe antérieure avec son bâton. Chakahai entendit un craquement et l'animal s'écroula. Il se retourna devant elle, écrasant l'homme qui le montait, ruant furieusement de ses trois jambes indemnes. Elle sentit Yao Shu l'entraîner entre deux yourtes, reprit brusquement contact avec la réalité et se mit à vomir.

Le petit moine tournait la tête de tous côtés tel un moineau guettant le danger suivant. Quand il vit Chakahai le regarder fixement, il leva son bâton pour la saluer.

— Merci, murmura-t-elle en inclinant la tête.

Elle se promit de le récompenser s'ils en réchappaient. Gengis lui rendrait hommage devant tous.

— Suis-moi, dit-il.

Il posa brièvement la main sur l'épaule de Chakahai avant de la guider entre les yourtes. Elle baissa les yeux vers le sang qui tachait la bande de soie entourant sa main droite et n'éprouva que de la satisfaction au souvenir de son acte. Gengis serait fier d'elle... s'il vivait encore.

Le shah du Khwarezm tourna la tête en entendant une série de sons durs et brefs. Il ne comprit pas ce qu'ils signifiaient mais sut que des hommes approchaient. Son estomac se tordit à l'idée que le khan avait déjà retrouvé sa trace. Il ordonna à ses hommes en braillant de sortir des yourtes pour affronter l'ennemi. Pris dans leur orgie de destruction, le visage déformé par leur folie sanguinaire, la plupart ne l'entendirent pas. Djalal al-Din cependant le rejoignit et deux autres de ses fils répétèrent son ordre jusqu'à s'érailler la voix.

L'épaisse fumée de l'incendie empêcha d'abord le shah de voir les chevaux qui approchaient. Le fracas de leurs sabots résonnait dans tout le camp et Mohammed, la bouche sèche, se dit qu'ils devaient être des milliers.

Les bêtes jaillirent de la fumée, le blanc des yeux clairement visible. Il n'y avait pas de cavaliers sur leur dos, mais dans l'espace confiné ils fonçaient droit sur les gardes. Mohammed et Djalal al-Din furent assez vifs pour se réfugier derrière une yourte, mais d'autres réagirent trop lentement. Les chevaux mongols traversaient le camp comme un torrent sorti de son lit et un grand nombre de gardes furent renversés et piétinés.

Dérrière les chevaux venaient les estropiés. Ils poussaient des cris de guerre en courant dans le flot animal, jeunes et vieux, souvent amputés d'un membre. L'un d'eux se rua sur Mohammed. Le shah vit qu'il n'était armé que d'un gourdin qu'il tenait dans sa main gauche. La droite manquait. Le Mongol mourut sous le sabre de Djalal al-Din, mais d'autres avaient des arcs et le monarque trembla quand s'éleva le chant des flèches. Il ne l'avait que trop entendu au cours du mois écoulé.

Une odeur de sang et de feu flottait dans l'air qui s'épaississait à mesure que d'autres yourtes s'embrasaient. Mohammed chercha des yeux ses officiers, mais ils étaient tous trop occupés à se défendre. Il se sentit cerné et impuissant.

— Avec moi ! hurla-t-il en éperonnant sa monture. Suivez votre shah !

L'animal, qu'il avait eu peine à retenir jusqu'à cet instant, partit à toute allure comme si une flèche l'avait piqué et traversa le camp, laissant derrière lui le chaos et la fumée.

Djalal al-Din répéta l'ordre et les gardes survivants suivirent, soulagés de fuir le combat. Mohammed galopait debout sur ses étriers, cherchant un signe qu'il allait dans la bonne direction. Où était la rivière ? Il aurait donné un second fils pour être sur le dos d'un éléphant. Alors que ses gardes échappaient au troupeau furieux et aux invalides, il vit une multitude d'enfants, garçons et filles, courant le long des tentes de chaque côté. Ils tiraient des flèches, jetaient des couteaux sur ses hommes, mais aucun ne tomba et le shah ne s'arrêta pas avant que la rivière soit en vue.

Il n'avait pas le temps de chercher un gué. Le shah Mohammed lança son cheval dans l'eau glacée qui engourdit son corps.

Allah soit loué, ce n'est pas profond, se dit-il tandis que sa monture gagnait l'autre rive. Il faillit tomber de selle lorsque l'animal gravit difficilement la berge boueuse. Enfin parvenu en terrain ferme, le shah s'arrêta, hors d'haleine, et se retourna vers le camp en flammes.

Tapi dans l'ombre d'une yourte, Kōkōtchu regarda passer les cavaliers ennemis en fuite. Les guerriers mutilés qui les poursuivaient avec des cris gutturaux étaient terrifiants à voir. Le chamane avait soigné leurs blessures et parfois amputé d'un membre des hommes gémissants aussi inoffensifs que des enfants, mais les rescapés n'avaient plus rien à perdre. Ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient encore capables de monter à cheval et tous étaient prêts à donner leur vie, conscients qu'ils n'auraient jamais plus une autre occasion de combattre pour le khan. L'un d'eux, à qui on avait coupé la jambe droite sous le genou, passa près de Kōkōtchu. Il avait du mal à garder l'équilibre mais, quand les cavaliers de Mohammed durent ralentir dans le sentier étroit, l'infirmes se jeta sur un ennemi distancé et les deux hommes roulèrent à terre. Le Mongol s'agrippait au Khwarezmien et tentait de le tuer avant qu'il pût se relever. Ils étaient tombés près du chamane, que l'estropié appela désespérément à l'aide du regard.

Kōkōtchu demeura à l'écart tout en pressant nerveusement la poignée de son couteau. Le Khwarezmien plongeait son poignard dans le flanc du Mongol et remuait la lame avec férocité. L'invalides continuait à se battre. D'un de ses bras aux muscles durcis par les années à soutenir le poids de son corps, il entourait le cou du cavalier et serrait. Le soldat du shah suffoquait et devenait violet, mais n'en continuait pas moins à donner des coups de poignard.

Kökötchu bondit en avant et trancha en même temps la gorge ennemie et les doigts du Mongol. Les deux hommes moururent ensemble dans une gerbe de sang et, devant le soldat inerte, la peur du chamane se changea en rage et il continua à percer la chair morte, des gémissements sortant de sa gorge sans qu'il en prenne conscience.

Il se releva enfin, hors d'haleine, aspira de longues goulées d'air, les mains sur les genoux. Dans la pénombre d'une yourte proche, il découvrit Temülen, la sœur de Gengis, qui l'observait et se demanda ce qu'elle pensait avoir vu. Elle sourit et il se détendit. Il n'aurait pas pu sauver le guerrier infirme, il en était presque sûr.

Les flammes qui l'entouraient semblaient lui avoir échauffé le sang, ainsi peut-être que la sensation brutale d'avoir senti les dernières pulsations d'une vie sous ses doigts. Sûr de sa puissance, il s'approcha de la yourte d'un pas résolu, poussa la jeune femme à l'intérieur. Le souvenir de sa peau dorée couverte de lignes de sang séché le rendait fou. Elle ne put résister quand il abaissa son deel de ses épaules, la dénudant jusqu'à la taille. Les dessins qu'il avait tracés y étaient encore, preuves pathétiques de sa foi. Il se mit à les lécher, savourant leur goût amer. Il sentit les mains de Temülen le frapper mais elles ne lui faisaient aucun mal. Il se persuada qu'elle était animée de la même passion que lui et la poussa sur le lit bas, ignorant ses cris désespérés que personne d'autre n'entendrait. Une voix en lui murmurait que c'était de la folie, mais il demeura perdu dans son plaisir, les yeux semblables à du verre noir, tandis qu'il s'agitait en elle.

Sübötei et Djebe avaient vu la fumée de loin et ils arrivèrent au camp en début de soirée, leurs chevaux épuisés et couverts d'écume. Près de dix mille yourtes avaient brûlé, chargeant le vent d'une âcre puanteur. Des centaines de femmes et d'enfants couraient encore à travers le camp avec des seaux en cuir et versaient de l'eau de la rivière sur tout ce qui fumait encore.

Au passage, des gamins décochaient coups et insultes aux cadavres des soldats du shah. Sübötei s'arrêta devant les corps de cinq jeunes filles gisant jambes écartées entre deux tentes. Il descendit de cheval et s'agenouilla auprès d'elles, leur murmura des mots d'excuse qu'elles ne pouvaient entendre.

Lorsqu'il se releva, Djebe l'avait rejoint et les deux hommes s'accordèrent totalement sur un point : où qu'il ait fui, le shah ne leur échapperait pas.

Le peuple mongol s'était rassemblé autour d'Otrar, qu'il serrait dans son poing. En temps ordinaire, une course entre deux fils du khan aurait constitué un événement pour les guerriers et ils auraient parié des sommes colossales sur celui des deux frères qui serait le premier à atteindre les murs de la ville. Pourtant, lorsque Djötchi arriva en titubant, suivi de Djaghataï à quelque distance, presque personne ne le remarqua. Tous avaient des femmes et des enfants au camp et attendaient de savoir s'ils étaient saufs. Les hommes de Djötchi n'avaient pas croisé son regard quand il s'était approché de la peau de tigre couvrant son cheval. La tête séchée du fauve avait été grossièrement détachée du reste, seul signe que Gengis n'avait pas oublié la bagarre entre ses fils. Djötchi avait caressé un moment la peau abîmée en silence avant de détourner les yeux.

Lorsque les premiers cavaliers revinrent, un jour plus tard, les hommes eurent confirmation de toutes leurs craintes. Pendant un certain temps, ils continuèrent à espérer que leur famille au moins avait été épargnée, puis Khasar arriva, avec les survivants et les morts. Des guerriers se précipitaient vers les chariots, cherchaient leurs femmes et leurs enfants. D'autres demeuraient immobiles tandis que les femmes exténuées passaient devant eux et guettaient désespérément un visage familial. Quelques-uns étaient récompensés par un cri, une étreinte. La plupart restaient seuls avec leur souffrance.

Il fallut plus d'un mois pour ramener les corps de tous les guerriers tombés au combat. On laissa les cadavres des soldats du shah pourrir au soleil, mais les morts qui avaient combattu pour Gengis furent honorés. Débarrassés de leurs armures, ils furent enveloppés de feutre blanc avant d'être portés en chariot sur les sommets les plus hauts qu'on puisse voir et laissés aux faucons et aux aigles de ce royaume. Les femmes défuntes furent confiées à leurs sœurs et à leurs mères, Chakahai, Börte et Hoelun dirigeant ce funeste devoir.

Gengis vint contempler le visage mort de sa sœur quand on l'amena. On l'avait trouvée nue, la gorge tranchée. Le chagrin du khan fut terrible à contempler. Sa mère, Hoelun, que la nouvelle fit vieillir de plusieurs années en une nuit, sombra dans l'hébétude et dut être

menée par le bras partout où elle allait. Elle avait perdu un fils longtemps avant Temülen, et les blessures anciennes recommençaient à saigner. Lorsque Gengis tourna les yeux vers Otrar, ceux qui virent son regard surent que la ville serait réduite en poussière dans un vent brûlant.

Les catapultes avaient été incendiées sur leur colline quand la garnison d'Otrar avait réussi sa sortie et s'était précipitée vers sa propre destruction. On retrouva près des poutres calcinées les corps de douze hommes valeureux qui avaient résisté jusqu'au dernier. En apprenant la nouvelle, Gengis se contenta de grogner et mit ses artisans jin au travail pour fabriquer d'autres catapultes avec du bois du Koryo.

L'été s'achemina tranquillement vers son terme tandis que les Mongols se reposaient et reprenaient des forces, leur rage ne cessant de bouillonner en eux. La ville attendait leur assaut, mais plus personne ne montait en haut des murailles encore noircies par la fumée de l'huile enflammée.

On avait retrouvé Ho Sa et Samuka parmi les tas de morts et on leur avait rendu hommage pour les pertes qu'ils avaient infligées à l'ennemi. Les conteurs tissèrent leur exploit en ballades qu'on chanterait le soir tandis que leur chair morte était emmenée avec celle des autres, sans plus de cérémonie que pour le plus obscur des guerriers. Au loin, les pics étaient couverts de corps au-dessus desquels les oiseaux de proie formaient un nuage sombre.

L'hiver du Khwarezm était doux comparé au temps âpre que les Mongols connaissaient au Nord. Gengis ne pouvait savoir ce que le gouverneur d'Otrar avait en tête mais, avec la venue des mois froids, la ville parut s'agiter tandis que les Mongols attendaient que les catapultes soient reconstruites. Les guerriers ne montraient aucune impatience. Ils n'avaient pas besoin de bouger pour vivre et l'endroit était aussi bon qu'un autre. La ville tomberait et si ses habitants souffraient de l'attente, ce n'était rien comparé à ce qui les attendait.

Quand les journées raccourcirent, des silhouettes lointaines apparurent parfois en haut des murs, tendant le bras. Elles devaient sans doute surveiller la construction des machines de guerre sur la colline. Gengis n'en savait rien et s'en moquait. Il semblait par moments presque indifférent et, même lorsque les catapultes furent prêtes, il ne donna aucun ordre, préférant rester dans sa yourte à noyer sa dépression dans l'arkhi. Il ne voulait pas voir d'accusation dans les yeux de ceux qui avaient perdu leur famille. C'était lui qui avait décidé de laisser le camp sans défense ; torturé par le chagrin et la fureur, il ne trouvait le sommeil que lorsque la boisson l'avait abruti.

Les portes d'Otrar s'ouvrirent soudain, par un jour de grisaille

annonciateur de pluie. L'armée mongole provoqua un orage de bruit en frappant du sabre et de la lance sur ses boucliers pour exprimer sa colère. Avant que Gengis ou les généraux qui lui restaient aient pu réagir, un petit groupe d'hommes sortit de la ville et les portes se refermèrent derrière eux.

Gengis parlait à Khasar quand il entendit le grondement des guerriers. Il s'approcha lentement de son cheval, se mit en selle avec raideur en fixant Otrar.

Douze hommes seulement avaient quitté la protection des murailles. Gengis regarda ses guerriers galoper vers eux, sabre au clair. Il aurait pu les arrêter mais il garda les lèvres closes.

Les Khwarezmiens portaient l'un d'entre eux troussé comme un poulet, les jambes traînant dans la poussière du sol. Ils reculèrent lorsque les cavaliers du khan se mirent à tourner autour d'eux et levèrent leur main libre pour montrer qu'ils n'étaient pas armés. Pour les Mongols, c'était de la provocation. Tout homme assez fou pour se risquer parmi eux sans une lame ou un arc ne faisait qu'attiser leur soif de tuer.

Impassible, Gengis regardait ses guerriers galoper autour des hommes d'Otrar qui avançaient toujours. Ils resserrèrent le cercle jusqu'à ce que l'un d'eux renverse un des Khwarezmiens avec son cheval.

Le petit groupe s'arrêta, terrorisé, se retourna vers l'homme qui tentait de se relever. Les guerriers les forcèrent à repartir de l'avant, comme ils l'auraient fait d'une chèvre ou d'un mouton égarés. L'homme fut abandonné et quelques guerriers descendirent de cheval pour l'achever.

Ses cris se répercutèrent sur les murailles de la ville. Les émissaires jetaient autour d'eux des regards horrifiés. Un autre fut renversé d'un coup de poignée de sabre. Le cuir chevelu entaillé, il se releva, ruisselant de sang. Lui aussi se retrouva cerné par quelques Mongols qui le frappaient du pied ou de leur lame. Silencieux sur son cheval, Gengis regardait le groupe approcher. Ils arrivèrent ainsi aux tentes.

Deux femmes mongoles séparèrent un troisième Khwarezmien de ses compagnons. L'homme cria quelque chose dans sa langue étrange, tendit ses mains, paumes ouvertes, mais les femmes éclatèrent de rire et se jetèrent sur lui. Celui-là ne mourut pas tout de suite et ses plaintes résonnèrent longtemps.

Lorsqu'ils ne furent plus que six, Gengis, le dos raide sous le soleil matinal, leva enfin la main. Ses guerriers, qui guettaient son signal, s'écartèrent des émissaires couverts de sang pour laisser approcher le khan. Les survivants continuaient à avancer, livides. Lorsqu'ils furent devant Gengis, ils se prosternèrent à ses pieds.

L'homme ligoté se tordait dans la poussière, les yeux révoltés.

L'un des Khwarezmiens releva la tête et dit en jin, lentement :

— Seigneur, nous sommes venus parler de paix...

Gengis ne répondit pas et regarda Otrar, dont les murailles étaient de nouveau couvertes de petites silhouettes. L'homme avala la poussière qui lui tapissait la gorge avant de poursuivre :

— Le conseil de la ville a décidé de te livrer notre gouverneur, noble khan. Nous avons été entraînés dans la guerre contre notre gré, nous sommes innocents. Nous t'implorons de nous épargner et de réserver ta fureur à Inaltchiq, le gouverneur, qui est cause de nos malheurs.

Ayant délivré son message, l'homme se prosterna de nouveau. Il ne savait pas pourquoi ses compagnons et lui avaient été attaqués, il n'était même pas sûr que Gengis ait compris ses mots. Le khan n'en montrait aucun signe et le silence se prolongeait.

En plus d'avoir été ligoté, le gouverneur avait été bâillonné et Gengis, entendant ses plaintes étouffées, fit signe à son frère de lui ôter son bâillon. Khasar trancha carrément la bande de tissu et en même temps les lèvres d'Inaltchiq, qui poussa un cri et cracha du sang.

— Ces hommes n'ont aucun pouvoir sur moi ! protesta-t-il malgré sa douleur. Seigneur khan, laisse-moi négocier ma vie...

Gengis n'avait appris que des bribes de la langue du Khwarezm et dut attendre patiemment qu'on fasse venir l'un des marchands polyglottes qui lui avaient vendu des informations. L'homme arriva, aussi nerveux que ceux qui pressaient leur front contre le sol. Le khan ordonna au gouverneur de répéter ses paroles et écouta la traduction en langue jin. L'idée lui vint qu'il ferait bien de charger Temüge de former d'autres hommes à cette tâche s'il avait l'intention de rester longtemps sur ces terres. Quand il eut compris ce que voulait Inaltchiq, il eut un rire cruel et chassa de la main une mouche qui bourdonnait autour de son visage.

— Ils t'ont attaché comme un mouton promis au couteau, ils t'ont livré à ton ennemi et tu prétends qu'ils n'ont aucun pouvoir sur toi ?

Tandis que l'interprète peinait à traduire Gengis, Inaltchiq parvint à s'asseoir, porta ses mains entravées à sa figure ensanglantée, grimaça.

— Il n'y a pas de conseil à Otrar, seigneur. Ces hommes ne sont que des marchands de ma ville. Ils ne peuvent parler pour quelqu'un que le shah lui-même a nommé.

L'un des survivants commença à répliquer, mais Khasar lui expédia son pied dans le dos.

— Tais-toi ! lui ordonna-t-il en agitant son sabre.

Les autres suivaient avec inquiétude les mouvements de la lame. Aucune traduction ne fut nécessaire et l'homme ne tenta pas de reprendre la parole.

— Épargne ma vie et je te ferai livrer six mille oka d'argent, promet Inaltchiq.

L'interprète eut une hésitation et Gengis se tourna vers lui. Sous le regard des yeux jaunes, le marchand tremblant se prosterna avec les autres.

— Seigneur, je ne connais pas le mot pour « oka » en langue jin. C'est une mesure de poids utilisée par les orfèvres...

— Je ne doute pas que cet homme m'offre beaucoup, répondit Gengis. Après tout, il a fixé lui-même le prix de sa vie.

L'interprète approuva de la tête.

— Le poids en argent d'un grand nombre d'hommes, seigneur. Une centaine, peut-être plus.

Gengis réfléchit en fixant les murs d'Otrar, qui dominaient encore son armée. Au bout d'un moment, il trancha l'air de la main.

— Que les autres soient livrés aux femmes, qui en useront à leur guise, décida-t-il. Pour le moment, le gouverneur vivra.

Du coin de l'œil, il perçut la surprise de Khasar mais fit comme si de rien n'était et poursuivit :

— Mandez-moi Temüge. Les habitants d'Otrar nous regardent du haut de leurs murailles. Je vais leur donner quelque chose à voir.

Son frère cadet accourut promptement, jeta à peine un coup d'œil à la poussière semée de sang et au gouverneur assis par terre, qui faisait passer son regard d'un homme à l'autre.

— Combien de pièces d'argent avons-nous ici ? s'enquit Gengis.

— Je ne les ai pas toutes comptées, répondit Temüge. Je n'en ai pas le compte exact, il faudrait que je consulte mes registres pour...

— Apporte-moi le poids d'un homme en argent.

Sentant sur lui le regard d'Inaltchiq, le khan sourit lentement.

— Et l'une des forges roulantes rapportées par Süböteï, ajouta-t-il. Je veux que ce métal coule comme de l'eau avant le coucher du soleil. Tu as compris ?

— Bien sûr, seigneur, assura Temüge, complètement perdu.

Il partit en toute hâte exécuter les volontés de son frère.

La population d'Otrar s'était massée en haut des murailles de la ville pour voir ce qu'il adviendrait du gouverneur qu'elle avait envoyé à l'armée mongole. Elle avait souffert pendant les combats entre sa garnison et les hommes de Samuka. Lorsque les soldats du shah avaient enfin réussi leur sortie, elle avait exulté : le shah viendrait délivrer la ville, ses habitants seraient sauvés. Au lieu de quoi, les Mongols étaient revenus les assiéger sans rencontrer de résistance. Ils ignoraient si le shah vivait encore, mais comment les barbares

auraient-ils pu camper devant leurs murs s'il était en vie ? Il avait fallu des mois aux marchands pour former un conseil, des jours de préparatifs secrets pour surprendre enfin Inaltchiq dans son lit et le réduire à merci. Les Mongols n'avaient probablement aucune rancœur contre les habitants d'Otrar, ils en voulaient uniquement à l'homme qui les avait provoqués.

Avant le coucher du soleil, Gengis amena Inaltchiq à portée de flèche des murailles. C'était dangereux mais il supposait, à juste titre, que les habitants d'Otrar ne se risqueraient pas à tirer sur le seul homme qui pouvait décider de les épargner. À cent pas des portes de fer, il fit s'agenouiller le gouverneur, les mains toujours nouées devant lui.

Le gouverneur n'avait pas manqué de remarquer la forge fumante qu'on avait aussi approchée des murs de sa ville et il sentait dans le vent une odeur de métal chaud. Il doubla son offre et la doubla de nouveau jusqu'à ce que Gengis conseille à l'interprète de tenir sa langue s'il ne voulait pas la perdre.

Trois hommes robustes actionnaient les soufflets de la forge sous la direction de Temüge et Gengis se dressait près du prisonnier avec Khasar, mais le reste de l'armée mongole se tenait en rangs à quelque distance et observait la scène en silence.

L'un des forgerons fit signe que les pièces d'argent étaient fondues et plongea un bâton dans le chaudron de fer noir contenant le métal. Le bois se calcina, l'argent en fusion siffla et cracha. Deux des hommes passèrent un long poteau dans les poignées du chaudron, le soulevèrent des braises rougeoyantes.

Inaltchiq gémit de terreur quand il les vit apporter le chaudron dont la chaleur faisait trembler l'air au-dessus de son contenu frémissant.

— Cent mille oka d'argent, seigneur, plaida-t-il, couvert de sueur.

L'interprète leva les yeux mais se garda bien de dire le moindre mot et le gouverneur, voyant cela, se mit à prier à voix haute.

Quand les porteurs s'approchèrent, Gengis regarda l'argent fondu et, hochant la tête, se tourna vers l'interprète.

— Traduis-lui ces mots dans sa langue : « Je n'ai que faire d'or ou d'argent. »

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Inaltchiq au marchand. Au nom d'Allah, dis-moi si je vais mourir !

L'homme retint un moment sa respiration en regardant avec fascination le métal liquide remuer dans le chaudron et en recouvrir les côtés.

— Je crois que oui, finit-il par répondre. Au moins, ce sera rapide. Recommande ton âme à Dieu.

Sans se soucier de l'échange, Gengis termina ce qu'il avait à dire au prisonnier :

— Accepte ce cadeau de moi, gouverneur d'Otrar. Tu pourras garder ce que tu parviendras à contenir.

Puis il se tourna vers Khasar.

— Fais-lui tendre les mains, et prends garde à ne pas être brûlé.

Le frère du khan frappa Inaltchiq sur le crâne, lui fit signe de tendre les mains devant lui. Le gouverneur se mit à crier en secouant la tête. Même un sabre pressé contre sa gorge ne l'amena pas à obéir. Irrité, Khasar lui saisit le coude et l'épaule et lui cassa un os comme il l'eût fait d'un bâton.

Inaltchiq hurla en continuant à se débattre. Gengis ordonna à Khasar de briser l'autre bras.

— Fais ce qu'ils demandent, frère ! intervint l'interprète. Tu vivras peut-être !

Inaltchiq l'entendit à travers ses sanglots, tendit ses mains entravées, l'une soutenant l'autre qui pendait mollement. Gengis fit signe aux forgerons d'incliner le chaudron.

Une coulée de métal recouvrit les mains du gouverneur. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Ses doigts étaient soudés par la chaleur, sa chair fondait.

Les yeux révoltés, il bascula en arrière, eut un soubresaut et tomba face contre terre. Gengis s'approcha de la forme tremblante, la retourna du pied et dit :

— Tu m'as fait venir sur ces terres arides. Je t'ai offert la paix et le négoce, tu m'as renvoyé la tête de mes émissaires. Je te donne maintenant ton précieux argent à tenir.

Inaltchiq ne répondit pas mais ses lèvres remuèrent en silence.

— Tu n'as même pas un mot pour me remercier ? poursuivit le khan. Aurais-tu le gosier sec ? Accepte de quoi étancher ta soif. Tu connaîtras alors un peu de la souffrance que tu as causée.

Muet d'horreur, l'interprète ne put traduire, mais Inaltchiq n'était plus en état d'entendre. Le khan ne prit pas la peine de regarder les forgerons quand ils versèrent le reste du métal sur le visage du gouverneur. Sa barbe luisante d'huile s'enflamma, sa bouche se remplit mais Gengis gardait les yeux rivés sur les habitants de la ville. Un grand nombre d'entre eux se détournèrent, comprenant enfin que la mort s'abattait aussi sur eux.

— Les catapultes sont prêtes, Khasar, dit Gengis. Tu commenceras à briser les murailles demain à l'aube. Je veux qu'il ne reste plus une pierre sur une autre. Otrar ne sera pas reconstruite après notre départ. Cette ville sera rayée de la surface du monde, avec tout ce qui y vit.

Khasar, dont la haine était aussi profonde que celle de son frère,

inclina la tête.

— À tes ordres, seigneur.

Le Vieux de la Montagne écoutait par une petite grille sertie à hauteur de visage dans le mur de la cellule. Il distinguait à peine de vagues contours dans l'obscurité mais il entendit le bruit d'un jeune corps s'agitant au sortir d'un sommeil causé par la drogue. Patient, il attendit. Combien de fois avait-il déjà guidé un jeune garçon dans ce rituel de l'éveil ? Il avait montré à sa nouvelle recrue un jardin dont la splendeur était rehaussée par la drogue contenue dans un vin sucré comme un sirop. Il lui avait montré le paradis et maintenant, dans le noir, l'adolescent verrait l'enfer.

Le vieil homme sourit en entendant un cri d'horreur. Il imaginait la stupeur et la confusion du garçon, il se rappelait ce qu'il avait lui-même éprouvé, bien des années plus tôt. L'odeur de chair morte était forte dans la petite cellule où des corps gluants se couchaient sur le jeune guerrier. Le vieillard l'entendit murmurer et sangloter en tentant d'écarter les membres froids qui l'enlaçaient. Il devait avoir l'impression que quelques instants seulement s'étaient écoulés depuis qu'il avait contemplé un endroit d'une beauté presque insupportable. Le vieil homme avait rendu le jardin parfait et choisi les femmes avec soin en veillant au moindre détail. C'étaient des créatures exquises et la drogue avait enflammé les sens du jeune homme au point que la plus légère caresse sur sa peau le rendait fou de désir. Puis il avait fermé les yeux un instant et s'était réveillé dans la pestilence de ces morts.

Plissant les yeux, le Vieux de la Montagne vit que le garçon agitait les bras. Il devait sentir une matière molle sous ses mains dans les ténèbres, peut-être même le grouillement des asticots dans la viande. Il gémit, se mit à vomir. La puanteur était insoutenable et le vieil homme porta à ses narines un sachet de pétales de rose, attendit. Le moment était toujours délicat mais il maîtrisait parfaitement son art.

Le garçon était nu parmi les morts aux corps glissants. Il détacha des lambeaux de peau luisante qui s'étaient collés à la sienne. Son esprit devait être sur le point de se briser, son cœur au bord de l'éclatement. Le vieillard se dit que seuls les très jeunes survivaient à une telle épreuve et qu'ils en demeuraient hantés à jamais.

Soudain, le garçon poussa un cri en voyant remuer une masse de chair en putréfaction. Le vieil homme sourit, se baissa pour prendre la lanterne qu'il avait posée à ses pieds pour qu'aucun rai de lumière ne perturbe la leçon. Dans la cellule, le jeune homme priait Allah de le délivrer de cette fosse de l'enfer.

Le vieillard ouvrit brusquement la porte, la lanterne fracassa l'obscurité et le garçon aveuglé tomba en arrière, les mains devant les yeux. Le Vieux de la Montagne entendit avec plaisir couler l'urine quand le prisonnier ne put contrôler plus longtemps sa vessie. Des larmes passaient entre les mains jointes. Le vieil homme ne s'était pas trompé en estimant le moment venu.

— Je t'ai montré le paradis, dit-il. Et je t'ai montré l'enfer. Dois-je te laisser ici le temps de mille vies ou te ramener dans le monde ? Ce qui t'attend dépend de toi. Sur ton âme, parle franchement. Me confieras-tu ta vie pour que j'en fasse ce que je jugerai bon ?

Le garçon avait quinze ans. Tandis qu'il sanglotait à genoux, les dernières traces de haschich quittaient son jeune corps, le laissant tremblant et faible.

— Je t'en supplie ! s'écria-t-il. Je ferai tout ce que tu m'ordonneras ! Dispose de moi !

Il n'osait cependant pas ouvrir les yeux, au cas où la vision aurait disparu et où il se retrouverait de nouveau seul.

Le vieil homme approcha une coupe des lèvres du garçon, lui fit sentir la résine réputée donner du courage. Le garçon but avidement le vin pourpre, qui coula sur sa poitrine et ses bras nus. Le vieil homme eut un grognement de satisfaction lorsqu'il tomba en arrière et sombra de nouveau dans son abrutissement.

Quand il se réveilla, il était couché sur des draps propres dans une pièce de pierre nue du repaire du Vieux de la Montagne. Ignorant qu'on continuait à l'observer, il pleura au souvenir de ce qu'il avait subi. Balançant les jambes hors du lit, il essaya de se lever, résolu à ne jamais retourner parmi les démons de la chambre des morts. Il songea qu'il serait devenu fou si le jardin n'était pas aussi resté dans son esprit. Sa paix l'avait protégé, même en enfer.

La porte en bois s'ouvrit et le garçon vit entrer l'homme de pouvoir qui l'avait tiré de cette abomination. Il était petit et trapu, avec des yeux féroces dans un visage couleur acajou. Sa barbe était pommadée et parfaitement taillée mais sa mise, simple comme toujours, convenait à un homme refusant les attributs clinquants de la richesse. De lui-même, l'adolescent se jeta de tout son long sur la pierre froide pour exprimer sa gratitude en se prosternant.

— Tu as enfin compris, dit le vieil homme avec douceur. Je t'ai pris par la main pour te montrer et la gloire et l'échec. Que choisiras-tu le moment venu ?

— Je choisirai la gloire, maître.

— Ta vie n'est qu'un vol d'oiseau à travers une pièce éclairée, des ténèbres infinies à une nuit éternelle, avec entre deux un temps

très court. La pièce est sans importance, ta vie aussi. Ce qui compte, c'est la façon dont tu te prépares pour la suite.

— Je comprends, répondit le garçon, qui croyait encore sentir le contact gras des membres morts sur sa peau.

— Plains ceux qui ignorent ce qui vient après la mort. Toi, tu seras fort parmi eux car tu as contemplé le paradis puis l'enfer et tu ne flancheras pas.

Le chef des Assassins tendit la main pour aider le jeune homme à se relever.

— Tu peux maintenant rejoindre tes frères. Des hommes qui, comme toi, ont été autorisés à regarder par la fente du mur de la réalité. Tu ne feras défaut ni à eux ni à moi lorsque tu déposeras une mort parfaite aux pieds d'Allah.

— Je ne faillirai pas, répondit le garçon, plus sûr qu'il ne l'avait été de toute sa jeune vie. Dis-moi qui je dois tuer.

Le Vieux de la Montagne sourit, touché par la ferveur des jeunes guerriers qu'il envoyait dans le monde. Il en avait fait partie autrefois et, par les nuits froides et sombres, il lui arrivait parfois encore de désirer ardemment le jardin qu'on lui avait montré. Il ne pouvait qu'espérer qu'à l'heure où la mort le prendrait enfin la réalité serait aussi merveilleuse. Qu'il y ait du haschich au paradis, souhaita-t-il. Que je sois aussi jeune et agile que le garçon que j'ai devant moi.

— Tu te rendras avec tes frères au camp du Mongol qui se fait appeler Gengis.

— P... parmi les infidèles, maître ? bredouilla le jeune homme, qui déjà se sentait souillé.

— Ta foi te gardera. Pendant cinq ans, nous t'avons formé à cette fin et à cette seule fin. Tu as été choisi pour ton don des langues. Fais-en usage pour servir Allah.

Le Vieux de la Montagne posa sur l'épaule du garçon une main dont la paume semblait répandre de la chaleur.

— Introduis-toi dans l'entourage du khan et, au moment opportun, arrache-lui la vie d'un seul coup au cœur. Sais-tu quel serait le prix d'un échec ?

Le jeune homme avala sa salive en se rappelant la fosse.

— Je n'échouerai pas, maître. Je le jure.

DEUXIÈME PARTIE

Aucun vent ne troublait la chaleur de l'été. L'air était immobile et le soleil rendait les rues désertes pendant des heures l'après-midi. La ville d'Almashan n'était guère plus qu'une forteresse ancienne et poussiéreuse que baignait cependant une rivière étincelante. Ce jour-là, ni femmes ni enfants ne s'ébattaient sur ses berges. Toutes portes fermées, Almashan abritait un grand nombre de paysans et d'animaux provenant des fermes environnantes. La place du marché sentait la peur et l'odeur de fosses d'aisances qu'on ne pouvait pas vider et dont la saleté remontait vers la surface.

Les habitants de la ville entendaient au loin un faible grondement qui ne cessait de grossir. Ceux qui se tenaient en bas ne pouvaient que lever les yeux vers les sentinelles postées sur le chemin de ronde des murailles et prier. Même les mendiants ne demandaient plus l'aumône.

— Tenez-vous prêts ! lança Ibrahim aux soldats qui gardaient la porte, en bas.

Le cœur battant dans la poitrine, il regardait par-dessus le mur. Almashan était entourée de terres pauvres qui ne donnaient que de maigres récoltes, mais la source de la richesse de la ville avait toujours été ailleurs.

Dans la brume de chaleur, une ligne noire de cavaliers approchait à une allure effrayante. C'était pour cette raison que la ville bien-aimée d'Ibrahim avait accueilli autant d'inconnus. Des marchands et des caravaniers s'étaient réfugiés derrière ses murs. Ibrahim avait prélevé un impôt sur chacun d'eux : la moitié des marchandises qu'ils avaient voulu mettre à l'abri. Aucun n'avait osé se plaindre. S'il survivait à l'assaut des Mongols, Ibrahim serait extrêmement riche, mais il n'était pas très optimiste.

Sa petite ville se tenait depuis sept cents ans au bord de cette rivière. Ses marchands allaient jusqu'en Espagne et dans les terres jin pour rapporter des trésors et un savoir inestimables, sans jamais toutefois attirer l'attention des sultans et des shahs. Les notables d'Almashan payaient leurs impôts rubis sur l'ongle et amassaient des fortunes grâce aux esclaves infidèles. Ces profits avaient permis à la ville de construire ses murs et ses greniers et de devenir un centre de la traite. Les terres agricoles n'auraient jamais rapporté à Ibrahim les

richesses qu'il possédait déjà.

Les yeux plissés dans l'éclat brutal du soleil, il agrippait de ses doigts écartés de vieilles pierres sombres qui avaient fait partie d'un fort si ancien que personne ne l'avait connu. Avant cette époque, la ville n'était qu'une étape où les marchands d'esclaves se reposaient près de la rivière avant de repartir vers les grands marchés du Sud ou de l'Est. À présent, Almashan les avait fait siens.

Ibrahim soupira. D'après ce qu'il avait entendu dire, les Mongols ne comprenaient pas le commerce. Ils ne verraient en Almashan qu'une cité ennemie. Quoique son turban absorbât sa sueur, il dut essuyer son visage de sa manche, laissant une tache sombre sur le tissu blanc de sa tunique.

Devant les Mongols, un Bédouin, reconnaissable à sa robe, galopait seul en regardant par-dessus son épaule. Ibrahim nota qu'il montait un superbe cheval noir dont la taille et la vitesse le maintenaient devant ses poursuivants. Tapotant des doigts la pierre rugueuse, Ibrahim se demanda s'il devait faire ouvrir l'huis serti dans la grande porte. Manifestement, l'homme du désert voyait en Almashan un lieu où se réfugier, mais si les portes de la ville demeuraient closes, les Mongols n'attaqueraient peut-être pas. En revanche, s'il laissait l'homme entrer, combien de temps Almashan résisterait-elle à l'assaut qui suivrait sûrement ?

Indécis, Ibrahim se retourna et baissa les yeux. Le bazar bruissait encore des rumeurs de la déroute du shah et Ibrahim aurait voulu avoir des nouvelles fraîches, mais pas au prix de sa ville. Non. Il décida de garder les portes fermées et de laisser l'homme mourir. Son esprit s'insurgeait à l'idée que des infidèles puissent s'emparer d'un musulman devant les murs de la ville mais de nombreuses familles comptaient sur lui pour les maintenir en sécurité. Les Mongols poursuivraient peut-être leur route une fois qu'ils auraient versé le sang et Ibrahim prierait pour l'âme de cet homme.

La ligne mongole était maintenant assez proche pour qu'Ibrahim distingue chaque monture. Il frissonna à la vue de ces guerriers qui avaient vaincu le shah Mohammed et anéanti son immense armée près d'Otrar. Il ne voyait cependant ni catapultes ni chariots, aucun signe que déferlait tout le peuple pillard surgi des montagnes de l'Est. Trois mille hommes environ galopaient vers la ville et ce n'étaient pas des cavaliers qui à eux seuls pouvaient l'inquiéter. La pierre sur laquelle reposaient ses mains reflétait les richesses accumulées par des siècles de traite. Les murs de la ville protégeaient ces richesses ainsi que ceux qui vivaient en son sein.

Le cavalier arrêta son cheval, le fit tourner devant la porte en criant à ceux qui le regardaient d'en haut :

— Laissez-moi entrer ! Je suis poursuivi !

Sentant sur lui le regard de ses soldats, Ibrahim se redressa et secoua la tête. Les Mongols étaient à moins de quinze cents pas et il entendait le tonnerre de leurs sabots. Almashan était indépendante, elle l'avait toujours été ; il ne pouvait pas courir le risque de provoquer la colère d'un khan étranger.

En bas, l'homme s'était retourné et regardait, bouche bée, les guerriers qui se ruaient vers lui.

— Pour l'amour d'Allah ! supplia-t-il. Les laisserez-vous me tuer ? J'ai des nouvelles que vous devez entendre !

Ibrahim serra le poing, remarqua les sacoches accrochées à la selle de l'inconnu. Était-ce un messenger ? Portait-il des nouvelles d'une telle importance ? Les infidèles seraient là dans quelques battements de cœur, Ibrahim entendait les chevaux renâcler et les guerriers pousser des cris gutturaux en bandant leur arc. Il jura intérieurement, détourna les yeux. Que valait une vie comparée à une cité ? Almashan survivrait.

Des voix s'élevèrent derrière lui et il s'éloigna du parapet pour regarder en bas. Consterné, il vit son frère frapper un garde au visage. L'homme s'effondra et, malgré les cris de colère d'Ibrahim, son frère souleva la lourde barre de la porte. Un rai de lumière perça la pénombre au pied des murailles. Avant qu'Ibrahim puisse crier de nouveau, la porte se referma et le Bédouin haletant se retrouva en lieu sûr. Écarlate de rage, Ibrahim descendit précipitamment les marches de pierre conduisant à la rue.

— Imbéciles ! vociféra-t-il. Qu'avez-vous fait ?

Les gardes n'osaient pas affronter son regard, mais son frère haussa les épaules. La petite porte trembla soudain sur ses gonds et les fit sursauter. Un choc ébranla la barre et un soldat tomba d'en haut, une flèche dans l'épaule. De l'autre côté des murailles, les cavaliers mongols hurlaient de frustration.

— Tu veux tous nous faire tuer ? asséna Ibrahim à son frère. Renvoie-le dehors, ils nous épargneront peut-être encore.

— Inch' Allah, murmura le frère.

Leur destin était entre les mains de Dieu. Dehors, les cris des Mongols redoublaient.

Le messenger hors d'haleine se tenait immobile, les mains sur les genoux, et Ibrahim remarqua qu'il avait emporté ses sacoches.

— Je m'appelle Yousouf Alghani, dit-il quand il eut repris son souffle.

Il avait entendu l'échange entre les deux frères et il posa un regard froid sur Ibrahim lorsqu'il s'adressa à lui :

— Ne crains pas pour ta ville. Ces brutes de Mongols n'ont pas de machines de siège. Tes murailles ne courent aucun danger. Sois reconnaissant de ne pas avoir mécontenté Allah par ta couardise.

Ibrahim contient sa rage et sa frustration pour répondre :

— Mon frère nous a tous mis en danger pour toi. Nous sommes une cité de marchands et seuls nos murs nous protègent. Les nouvelles que tu portes sont si importantes que tu risques ta vie en venant à Almashan ?

Yousouf sourit, découvrant des dents très blanches dans un visage bruni par le soleil.

— J'apporte la nouvelle d'une grande victoire, mais elle n'est pas pour vos oreilles. Menez-moi au shah, que je le réconforte.

Dérouté, Ibrahim cligna des yeux, regarda son frère avant de reporter son attention sur le jeune messager plein d'assurance.

— Le shah Mohammed n'est pas à Almashan. C'est ce que tu croyais ?

Nullement déconcerté, Yousouf sourit de plus belle.

— N'essaie pas de te jouer de moi. Le shah sera heureux de m'entendre. Mène-moi à lui et je ne mentionnerai pas que tu as failli me laisser mourir devant tes murs.

Ibrahim bredouillait de confusion :

— Fr... franchement, il n'est pas ici. Doit-il venir à Almashan ? Je vais te faire apporter à manger et à boire. Dis-moi ce que tu sais, j'en informerai le shah à son arrivée.

Le sourire du Bédouin s'effaça, remplacé par une immense lassitude.

— J'espérais le trouver ici, murmura-t-il pour lui-même.

Ibrahim vit le jeune homme tapoter des doigts les sacoches en cuir, comme s'il ne savait plus quoi faire de leur contenu.

— Je dois partir, dit-il soudain en s'inclinant devant Ibrahim. Mes informations ne sont que pour le shah, et s'il n'est pas ici je dois gagner la prochaine ville. Peut-être que là-bas on n'attendra pas le dernier moment pour me faire entrer.

Ibrahim allait rétorquer quand le vacarme, à l'extérieur, cessa aussi soudainement qu'il avait commencé. Après avoir jeté un regard nerveux à son idiot de frère, il remonta rapidement l'escalier de pierre. Les autres le suivirent et, ensemble, ils inspectèrent la plaine.

Les Mongols partaient. Ibrahim poussa un soupir de soulagement et remercia Allah d'avoir sauvé sa ville. Combien de fois le conseil des édiles s'était-il plaint du coût des travaux quand il avait fait réparer et renforcer les murailles croulantes ? Les Mongols ne pouvaient pas s'emparer de leurs foyers sans leurs catapultes, ni même avec, peut-être. Almashan se moquait de leurs sabres et de leurs arcs. Ravi, Ibrahim suivit des yeux les cavaliers ennemis qui s'éloignaient sans un regard en arrière.

— Ils cherchent peut-être à nous leurrer, dit Yousouf. Ils sont malins, ils ont déjà eu recours à cette ruse. Méfiez-vous d'eux.

Mais Ibrahim avait repris confiance et c'est avec emphase qu'il affirma :

— Ils sont incapables de briser nos murs, Yousouf. Veux-tu venir te rafraîchir dans ma demeure ? Je suis impatient de connaître les messages que tu portes.

Les yeux toujours rivés sur les cavaliers mongols, le jeune homme secoua la tête.

— Je ne reste pas. Le shah n'est sans doute pas loin, il doit être informé. Le sort de cités plus grandes que la tienne dépend de la réussite de ma mission.

Il se pencha par-dessus le parapet, regarda en bas.

— Ont-ils tué mon cheval ?

— Ils l'ont emporté, répondit le frère d'Ibrahim. J'ai une bonne monture, une jument. Tu peux la prendre.

— Je te la paierai, promit Yousouf.

Le frère d'Ibrahim ne montra pas que l'offre le soulageait.

— Elle est très robuste, assura-t-il. Je ferai un bon prix à un messenger du shah.

Les poings serrés de frustration, Ibrahim vit son frère charger un garde d'amener leur deuxième meilleure jument devant la porte. Le jeune messenger redescendit les marches de pierre et Ibrahim fut bien obligé de suivre. Il ne put s'empêcher de couler un regard aux sacoches en se demandant si leur contenu justifiait qu'il fasse égorger un homme. Tandis que cette idée prenait forme dans sa tête, Yousouf parut la deviner.

— Il n'y a rien de valeur dans mes sacs. Tout est là, dit-il en se touchant le front.

Ibrahim rougit, troublé que le jeune messenger ait lu dans ses pensées. Lorsqu'on amena la jument, Yousouf la jaugea d'un œil connaisseur puis, s'estimant satisfait, il donna au frère d'Ibrahim plus que celui-ci avait demandé. Avec aigreur, Ibrahim regarda le jeune homme examiner la sangle et la bride de l'animal. Au-dessus d'eux, les gardes signalèrent que la voie était libre.

— Je paierais cher pour entendre ces messages, déclara tout à coup Ibrahim.

À son étonnement, Yousouf parut hésiter et le maître d'Almashan, sentant une première faiblesse, ajouta :

— En or.

— Très bien, répondit Yousouf. J'ai besoin d'argent pour continuer à chercher le shah. Mais il me le faut rapidement.

Alors qu'Ibrahim s'efforçait de dissimuler sa satisfaction, le messenger confia les rênes de la jument à un garde et suivit Ibrahim dans la maison la plus proche. La famille qu'elle abritait ne protesta pas quand Ibrahim lui ordonna de déguerpir. En quelques instants, il

se retrouva seul avec le messenger.

— L'or que tu m'as promis ? rappela Yousouf avec douceur.

Dans son impatience, Ibrahim n'hésita pas et tira de dessous sa tunique une bourse que le contact de sa peau avait rendue chaude et moite. Le jeune homme la soupesa, en regarda brièvement le contenu avec un sourire avant de la faire disparaître.

— Tout cela doit rester entre nous, dit-il, murmurant presque. Ma pauvreté me contraint à céder, mais ces messages ne sont pas pour toutes les oreilles.

— Parle, le pressa Ibrahim. Je garderai la nouvelle pour moi.

— Boukhara est tombée mais la garnison de Samarkand a remporté une grande victoire. L'armée du khan a été brisée sur le champ de bataille. Les Mongols sont maintenant en position de faiblesse. Si le shah retourne dans le Sud prendre la tête de ses cités loyales, il aura la tête de tous les barbares. Je dis bien *si*. Voilà pourquoi je dois le retrouver rapidement.

— Allah soit loué ! s'exclama Ibrahim. Je comprends à présent pourquoi tu ne peux t'attarder.

Yousouf porta une main à son front, à ses lèvres et à son cœur selon l'ancienne coutume.

— Je suis en cela le serviteur du shah. La bénédiction d'Allah sur toi et sur ton honorable maison. Maintenant, je dois partir.

D'un pas plus confiant, Ibrahim retourna dehors. Il sentit sur lui les yeux de tous ses hommes et même son imbécile de frère le regardait comme s'il pouvait deviner la teneur des messages.

Une fois de plus, on ouvrit la petite porte. Le messenger s'inclina devant Ibrahim et fit passer la jument par l'ouverture. On remit la barre derrière lui et, talonnant sa monture, il partit au galop sur le sol poussiéreux.

Le soir tombait lorsque Yousouf parvint au tuman de Süböteï et Djebe. Il entra à cheval dans le camp provisoire qu'ils avaient établi, répondit aux saluts des guerriers. Il avait dix-neuf ans et il était plus que content de lui. Même Süböteï sourit devant l'assurance que montra le jeune Bédouin quand il descendit de selle d'un bond théâtral et s'inclina devant les deux généraux.

— Le shah est là-bas ? demanda Süböteï.

Yousouf secoua la tête.

— Ils me l'auraient dit.

Contrarié, le chef mongol plissa les lèvres. Le shah et ses fils étaient comme des spectres. Les guerriers avaient poursuivi l'homme et sa garde tout l'été et il avait réussi à leur échapper. Süböteï avait espéré qu'il se réfugierait dans la ville bordée par la rivière, dont les

murailles étaient trop hautes pour tomber sous un assaut.

— Il est glissant comme une anguille, ce vieillard, mais nous finirons par l'attraper, prédit Djebe. Il ne peut pas se faufiler entre nos lignes sans qu'on le repère, même avec le peu d'hommes qu'il lui reste.

— J'aimerais en être sûr, grogna Sübötei. Il a eu l'intelligence d'envoyer nos hommes sur une fausse piste. Il a failli nous semer et c'est maintenant beaucoup plus difficile de traquer un groupe restreint.

Il frotta son bras à l'endroit où l'un des gardes de Mohammed l'avait blessé par surprise. L'embuscade avait été bien préparée, mais les soldats du shah étaient trop inférieurs en nombre. Même si cela avait pris du temps, Sübötei et Djebe les avaient massacrés jusqu'au dernier. Ils avaient regardé le visage de chaque mort : tous étaient jeunes et forts. Pas de shah.

— Il se terre peut-être dans une grotte après avoir effacé ses traces. Nous sommes peut-être déjà passé devant lui.

— À Almashan, ils ne savent rien, général, rapporta Yousouf. Le shah ne s'est arrêté nulle part dans les environs pour se ravitailler. Les marchands d'esclaves en auraient eu vent et m'en auraient informé.

Il s'attendait à être félicité pour son subterfuge, bien que l'idée en revînt à Sübötei. Au lieu de quoi, les deux généraux s'étaient replongés dans leur discussion comme si de rien n'était. Il ne mentionna pas la bourse d'or qu'il avait gagnée avec quelques mensonges. Les deux chefs mongols avaient remarqué la jument qu'il avait ramenée et estimaient sans doute qu'elle constituait une récompense suffisante. Ils n'avaient pas besoin de tout savoir.

— Les éclaireurs ont repéré une douzaine de villages et de bourgades à l'ouest, reprit Djebe après un coup d'œil à Yousouf. S'il les a traversés, quelqu'un se souviendra d'un groupe armé et d'un vieillard. Nous devons continuer à le pourchasser en l'éloignant de ses cités. Il ne peut pas nous filer éternellement entre les doigts.

— Jusqu'ici, il a réussi, répliqua Sübötei.

Il se tourna vers le faux messager, qui restait planté près d'eux et se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Tu as fait du bon travail, Yousouf. Laisse-nous, maintenant.

Le jeune homme s'inclina profondément. Ils payaient bien, ces Mongols, et il serait un homme riche si le shah leur échappait jusqu'à la venue de l'hiver. En traversant de nouveau le camp, il salua de la tête ou d'un sourire certains des guerriers qu'il connaissait. Ils étaient silencieux à la tombée de la nuit, comme le sont les loups quand aucune proie n'est à portée de leurs crocs. Ils aiguisaient leurs sabres et réparaient leurs flèches, avec lenteur et application. Yousouf frissonna. Il avait entendu parler du massacre de leurs femmes et de leurs enfants. Il n'avait pas envie de voir ce qui arriverait au shah et à

ses fils quand ils finiraient par les retrouver.

Djalal al-Din se frotta les yeux, furieux de sa faiblesse. Il ne devait pas laisser voir à ses trois frères qu'il perdait confiance alors qu'ils plaçaient en lui tous leurs espoirs.

Dans l'obscurité, il entendait la respiration pénible de son père, ce lent sifflement qui s'interrompait et reprenait. Chaque fois qu'il cessait, Djalal al-Din tendait l'oreille, sans savoir ce qu'il ferait si le silence se prolongeait.

Les Mongols avaient brisé le vieil homme aussi sûrement que s'ils l'avaient atteint avec un de leurs traits. La poursuite à travers les plaines et les montagnes n'avait pas permis au shah de se reposer et de se remettre. À cause des pluies torrentielles, ils s'étaient tous enrhumés et avaient mal aux articulations. À plus de soixante ans, le vieux souverain était encore solide, mais l'humidité s'était glissée dans ses poumons et avait sapé ses forces. Djalal al-Din sentit de nouvelles larmes couler de ses yeux et il les frotta durement, pour que la douleur atténuée un peu sa colère.

Il n'avait jamais été pourchassé. Le premier mois, cela avait été comme un jeu pour lui. Ses frères et lui s'étaient moqués des Mongols qui les poursuivaient et avaient échafaudé des plans pour les semer. Quand les pluies avaient commencé, ils avaient créé de fausses pistes, divisé et divisé encore leurs forces. Djalal al-Din avait envoyé des hommes à la mort pour tendre des embuscades qui avaient à peine ralenti l'ennemi implacable lancé à leurs trousses.

Il écouta de nouveau la respiration de son père dans le noir. Les poumons engorgés d'un épais mucus, il suffoquerait bientôt et se réveillerait. Comme il l'avait fait tant de fois, Djalal al-Din lui taperait dans le dos jusqu'à ce que sa peau perde son aspect cireux et qu'il soit capable de se lever pour une autre journée qu'ils passeraient à fuir.

— Qu'ils soient tous maudits, murmura-t-il.

Les Mongols devaient avoir parmi eux des hommes capables de suivre les traces d'un oiseau en vol. À quatre reprises, Djalal al-Din avait essayé de reprendre avec son père la direction du sud. Chaque fois ils avaient aperçu au loin une ligne d'éclaireurs largement déployée pour faire précisément échouer un tel plan. À la dernière tentative, ils avaient été forcés de fuir jusqu'à l'épuisement et s'étaient finalement fondus dans la foule du marché d'une ville. Ils s'étaient échappés de justesse et son père avait commencé à tousser deux jours plus tard, après avoir dormi une fois de trop sur un sol humide.

Les quatre frères s'étaient séparés à regret des derniers gardes. Il était trop facile pour les Mongols de traquer un groupe nombreux ou même les quelques dizaines d'hommes qui étaient obstinément

demeurés auprès du shah depuis qu'ils avaient fait serment de le servir. Il n'y avait plus désormais que Djalal al-Din et ses trois jeunes frères pour s'occuper du vieux monarque. Ils avaient changé de vêtements et de chevaux plus de fois qu'il ne pouvait s'en souvenir. Il ne leur restait qu'un peu d'or pour acheter à manger et il ne savait vraiment pas ce qu'ils deviendraient quand ils auraient épuisé ces dernières ressources. Il glissa une main sous sa tunique pour toucher la petite bourse pleine de pierres précieuses qu'il y cachait et le cliquetis des gemmes roulant sous ses doigts le réconforta. Mais, loin des prêteurs des grandes villes, comment en vendre ne serait-ce qu'une en toute sécurité ? C'était rageant. Ses frères et lui étaient incapables de vivre de la terre comme les Mongols. Il était né et avait grandi dans la soie, entouré de serviteurs pour répondre à ses moindres caprices.

Son père toussa, s'étouffa, et Djalal al-Din tendit le bras pour l'aider à s'asseoir. Il ne se rappelait plus le nom de la petite ville où ils avaient fait halte. Les Mongols en traversaient peut-être les faubourgs au moment même où le shah peinait à reprendre sa respiration. Une nuit de plus à dormir par terre l'aurait tué, Djalal al-Din en était sûr. Si c'était la volonté d'Allah qu'ils se fassent prendre cette nuit-là, que ce soit au moins dans des vêtements secs, avec un vrai repas dans leurs estomacs rétrécis. Cela valait mieux qu'être surpris dormant dans un champ.

— Mon fils ? appela Mohammed d'une voix plaintive.

Djalal al-Din pressa une main sur le front de son père, le sentit brûlant. Il avait la fièvre et ne s'en rendait peut-être pas compte.

— *Chh*, père. Tu vas réveiller les valets d'écurie. Nous sommes en sécurité pour la nuit.

Le shah voulut répondre mais une quinte de toux brisa ses mots en sons dépourvus de sens. Djalal al-Din grimaça en l'entendant. L'aube approchait et il n'avait pas fermé l'œil. Pas question de dormir alors que son père avait besoin de lui.

La mer Caspienne était à plus de quatre cents lieues de cette petite ville misérable perdue au milieu de champs éclairés par la lune. Djalal al-Din n'était jamais allé plus loin. Il imaginait mal les terres qui s'étendaient au-delà et les gens qui y vivaient, mais ils devraient se cacher parmi eux si la ligne mongole continuait à les repousser loin des cités du shah. Ses frères et lui cherchaient désespérément un moyen de se glisser entre ceux qui les poursuivaient. Ils avaient même laissé trois gardes derrière, cachés sous des feuilles humides, afin que les Mongols passent sans les voir. S'ils avaient survécu, ils leur seraient sûrement venus en aide à l'arrivée de l'hiver. Chaque bruit dans la nuit était terrifiant pour le shah et ses fils, qui ne souriaient plus d'un ennemi qui ne s'arrêtait jamais, qui ne s'arrêterait pas avant de les avoir retrouvés et exterminés.

Épuisé, le shah Mohammed se laissa retomber sur la paille que Djalal al-Din lui avait trouvée. Ses autres fils devaient dormir dans la saleté de l'écurie, et c'était cependant mieux que tout ce qu'ils avaient connu depuis des mois. Djalal al-Din entendit la respiration de son père s'apaiser et maudit la maladie qui l'avait frappé. La distance qu'ils parcouraient dans leur fuite se réduisait chaque jour et les Mongols ne se déplaçaient sûrement pas aussi lentement.

Pendant que son père dormait, il songea à disparaître tout simplement dans la nature. Ils avaient gardé les chevaux tant qu'ils espéraient réussir à passer, mais s'ils vendaient ou abattaient leurs bêtes et entraient dans une ville comme un simple groupe de voyageurs, comment les Mongols feraient-ils pour les retrouver ? Ils n'étaient que des hommes, malgré l'habileté diabolique de leurs pisteurs. Il avait pressé le shah de faire halte à Almashan, ville prospérant depuis des lustres du commerce des esclaves, mais le vieil homme s'était catégoriquement refusé à se cacher comme un mendiant. L'idée même le blessait. Djalal al-Din avait déjà eu du mal à l'empêcher d'annoncer leur présence aux notables et de défier les Mongols du haut des murailles.

S'arrêter, c'était mourir, Djalal al-Din en avait bien conscience. L'armée qui pourchassait son père semait la terreur et rares étaient les villes qui sacrifieraient leurs habitants pour le shah et sa progéniture. Dès que les Mongols assiégeraient une cité où ils auraient trouvé refuge, les habitants s'empresseraient de livrer le shah ou l'assassineraient pendant son sommeil. Il n'avait pas le choix. Djalal al-Din regarda dans l'obscurité l'homme qui avait donné des ordres à tous sa vie durant. Comment accepter qu'il soit devenu trop faible pour savoir comment échapper aux bêtes lancées à ses trousses ? Djalal al-Din, son fils aîné, ne se sentait cependant pas prêt à faire fi des volontés de l'ancien maître du Khwarezm.

— Nous allons nous arrêter, père, murmura-t-il soudain. Nous nous cacherons dans une ville avec nos chevaux. Nous avons encore assez d'argent pour vivre modestement pendant que tu recouvres des forces. Les Mongols passeront sans nous voir. Aveugle-les, Allah. Qu'ils passent sans nous voir, si c'est ta volonté.

Dans l'hébétude de la fièvre, le shah ne l'entendit pas. La maladie s'insinuait dans ses poumons, réduisant chaque jour sa capacité à respirer.

Dans les faubourgs de la ville de Nur, Gengis marchait à pas lents avec ses épouses et ses frères derrière un chariot tiré par des chameaux. Si les jours avaient raccourci avec l'hiver, le vent était à peine froid. Pour ceux qui avaient connu le gel et la neige chaque année de leur enfance, c'était presque une journée de printemps. Il avait l'esprit clair et paisible pour la première fois depuis des mois et regardait avec fierté le petit Tolui diriger les bêtes d'un claquement des rênes. Son plus jeune fils n'avait que quatorze ans, mais la cérémonie des noces avait lieu à la demande du père de la fille. De deux ans plus âgée que Tolui, elle allaitait déjà un bébé dans la yourte familiale et attendait un autre enfant. Il avait fallu que Börte en touche un mot à Gengis pour que le mariage soit décidé avant qu'un des parents de la fille n'engage à contrecœur une querelle sanglante contre le fils du khan.

La seconde grossesse de la fille se voyait déjà malgré la robe ample sous laquelle sa famille avait tenté de la dissimuler. C'est sans doute la mère de la fille qui s'occupe du premier enfant, songeait Gengis en marchant. Tolui et la mariée, Sorhatani, semblaient très épris l'un de l'autre, bien que peu respectueux des coutumes mongoles. Il n'était pas rare qu'une jeune fille se fasse engrosser, mais Sorhatani avait fait preuve d'un courage peu commun en se liant à Tolui sans le consentement paternel. Elle était même venue trouver Börte pour demander que Gengis choisisse le nom du premier enfant. Le khan avait toujours admiré ce genre de bravoure effrontée et il était satisfait du choix de Tolui. Il avait appelé le garçon Mongke, ce qui signifiait « éternel », un nom convenant parfaitement à celui qui serait de son sang. Gengis songea à déclarer tous les enfants légitimes, qu'ils soient nés après ou avant le mariage. Cela éviterait des problèmes à l'avenir, il en était persuadé.

— Du temps de mon enfance, dit le khan avec un brin de nostalgie, un jeune homme devait parfois chevaucher pendant des jours pour rejoindre la tribu de sa fiancée.

La remarque provoqua chez Khasar un grognement sceptique.

— J'ai quatre femmes, frère. Si j'avais dû parcourir autant de chemin chaque fois que j'en voulais une nouvelle, je n'aurais jamais rien fait d'autre.

— Je suis étonnée que ces malheureuses te supportent, dit Börte avec un sourire suave.

De son petit doigt, elle eut un geste qui fit glousser Chakahai. Gengis fut heureux de voir sourire sa première épouse, grande et forte, les bras nus bronzés par le soleil. Même la peau blanche de Chakahai avait pris une teinte dorée pendant les mois chauds et les deux femmes rayonnaient de santé. Elles semblaient être parvenues à un accord après l'attaque du shah contre les familles. Au moins, il n'aurait plus à les surveiller de près lorsqu'elles seraient ensemble, de crainte qu'elles ne se battent comme des chats dans un sac. C'était une sorte de trêve.

— Le peuple a besoin d'enfants, Börte, fit-il observer.

Khasar eut en réponse un petit rire lubrique qui incita les deux femmes à lever les yeux au ciel. Le frère du khan avait engendré dix-sept héritiers, à sa connaissance, et s'enorgueillissait à juste titre que quatorze d'entre eux soient encore en vie. À l'exception de Temüge, tous les fils de Hoelun et de Yesugei avaient contribué à donner au Peuple mongol des mioches braillards qui couraient à toutes jambes entre les yourtes. Temüge aussi était marié, mais son union n'avait pas encore produit de fruits. Le plus jeune frère du khan passait ses journées à s'occuper de l'administration du camp et à régler les différends tribaux. Pour une fois, Gengis le regarda avec indulgence. Temüge avait créé son propre petit empire au sein des tribus, avec quatre-vingts hommes et femmes qui travaillaient pour lui. Gengis avait même entendu dire qu'il leur apprenait à lire et à écrire. Mais Temüge semblait avoir les choses en main et Gengis était satisfait que son frère ne vienne pas l'importuner chaque jour avec les problèmes qu'il avait à résoudre. Contrairement à Khasar et Kachium, qui avaient des allures de guerrier, Temüge marchait à petits pas prudents et tressait ses longs cheveux à la manière des Jin. Il se lavait beaucoup trop souvent et il émanait de lui une odeur d'huile parfumée quand le vent soufflait. Autrefois, Gengis avait eu honte de lui, mais Temüge semblait satisfait et les Mongols avaient peu à peu accepté son autorité.

La famille de la mariée s'était installée à l'ouest de Nur, dressant ses yourtes selon la tradition. Descendu du chariot, Tolui hésita quand des hommes armés se précipitèrent vers lui pour l'intercepter.

Gengis sourit en les voyant jouer cette comédie. Ils semblaient ne pas voir la foule qui s'était massée pour assister au mariage et agitaient leurs sabres comme s'ils avaient vraiment subi un affront. Gengis ne put retenir une grimace quand Tolui, dans sa tunique bleu et or, s'inclina devant le père de Sorhatani. Après tout, il était le fils d'un grand khan et, avec une fille déjà mère, le père de Sorhatani ne pouvait guère éconduire Tolui parce qu'il ne lui montrait pas assez de

respect.

Gengis soupira en se tournant vers Börte, sachant qu'elle comprenait. Tolui était un bon fils, même s'il n'avait pas en lui l'ardeur de son père et de ses oncles. C'était peut-être parce qu'il avait grandi dans l'ombre de Djötchi et Djaghataï. Le khan coula un regard vers la droite, où les deux jeunes hommes marchaient avec Ögödei. Ils n'avaient pas mis de côté leurs querelles, mais c'était là un problème à régler un autre jour.

Le père de la mariée fit enfin mine de se laisser fléchir et admit Tolui dans sa yourte pour qu'il salue sa future épouse. Gengis et ses femmes s'approchèrent tandis que Kökötchu bénissait la terre et aspergeait l'air de gouttes d'arkhi pour les esprits qui observaient la scène.

— C'est un bon fils, déclara Kachium en tapotant le dos de Gengis et de Börte. Vous pouvez être fiers de lui.

— Je le suis, répondit le khan. Mais je doute qu'il devienne un chef. Il a trop de douceur pour tenir entre ses mains la vie de milliers d'hommes.

— Il est encore jeune, fit aussitôt valoir Börte. Et il n'a pas eu la même enfance que toi.

— Il aurait peut-être fallu, répliqua Gengis. Si j'avais laissé mes garçons survivre seuls aux hivers de la steppe au lieu de les amener ici, ils seraient peut-être tous capables de devenir khans.

Il sentit que Djötchi et Djaghataï l'écoutaient sans en avoir l'air.

— Ils le deviendront, frère, affirma Khasar. Tu verras. Il faut des hommes pour diriger les terres que nous avons conquises. Accorde-lui quelques années et établis-le comme shah d'un de ces royaumes du désert. Laisses-y un tuman pour le soutenir et il fera ton orgueil, je n'en doute pas.

Gengis hocha la tête, ravi du compliment fait à son fils. Temüge montra un soudain intérêt pour ce que venait de dire Khasar.

— C'est une bonne idée, approuva-t-il. Contre les Jin, nous avons souvent dû prendre plus d'une fois la même ville. Certaines ont même résisté à une troisième attaque et nous avons dû les raser. Nous ne pouvons pas passer à d'autres en comptant qu'elles ne se relèveront pas de leur défaite.

Le « nous » fit légèrement tiquer Gengis. Il ne se rappelait pas avoir vu Temüge se ruer à l'assaut de la moindre ville mais, vu les circonstances, il s'abstint d'intervenir et son plus jeune frère poursuivit avec insouciance :

— Donne-m'en l'ordre et je laisserai des hommes capables dans chacune des villes que nous prendrons au shah en fuite et ils gouverneront en ton nom. Dans dix ou vingt ans, tu auras un empire aussi vaste que ceux des Jin et des Song réunis.

Gengis se rappela une conversation qu'il avait eue autrefois avec le chef d'une tong dans la ville jin de Baotou. L'homme lui avait fait la même suggestion. C'était une idée que le khan avait du mal à saisir. Pourquoi un homme souhaiterait-il régner sur une ville alors que les plaines s'offrent à lui ? Cependant, la question l'intriguait et il ne rejeta pas avec mépris la proposition de son frère.

Comme la famille de la mariée n'aurait jamais pu nourrir une telle foule, Temüge avait ordonné d'allumer tous les poêles du camp pour le repas de noce. On avait déroulé sur le sol poussiéreux de grands tapis de feutre et Gengis prit place sur l'un d'eux avec ses frères, accepta un bol fumant et une outre d'arkhi. Autour de lui, l'humeur était joyeuse et des chants jaillirent des gorges tandis qu'on célébrait l'union de son fils cadet. Avec la reddition de Nur, deux jours plus tôt, Gengis se sentait plus détendu qu'il ne l'avait été pendant les longs mois de guerre. La destruction d'Otrar ne l'avait cependant pas purgé de sa rage. Elle avait encore grandi. Il avait imposé un rythme infernal à ses hommes mais, le shah étant encore en vie, il se sentait poussé à dévaster tout le Khwarezm. L'homme avait franchi une ligne en attaquant les femmes et les enfants du camp. Faute de pouvoir s'en prendre à lui, Gengis châtiât son peuple de la seule manière qu'il connaissait.

— Ton idée ne me plaît pas, dit-il enfin.

Le visage de Temüge s'assombrit avant que le khan ajoute :

— Mais je ne l'interdis pas. Je ne veux pas que les Khwarezmiens reviennent furtivement après notre passage. S'ils survivent, ce sera en esclaves.

Il s'efforça de ne pas laisser sa colère resurgir quand il poursuivit :

— Gouverner une ville pourrait être une bonne récompense pour de vieux guerriers. Un homme comme Arslan trouverait peut-être une nouvelle vigueur dans ce défi à relever.

— Je vais envoyer des éclaireurs à sa recherche, répondit aussitôt Temüge.

Gengis fronça les sourcils : il n'avait prononcé le nom d'Arslan qu'à titre d'exemple. Cependant, le vieux compagnon lui manquait encore et il ne trouva aucune raison d'objecter.

— Très bien. Mais envoie-les aussi à Baotou pour faire venir Chen Yi, s'il est encore en vie...

— Ce criminel ! se récria Temüge. Je n'ai pas proposé de donner une ville à *n'importe qui*. Il a déjà Baotou, de toute façon, et je peux te nommer une dizaine d'hommes qui conviendraient mieux à la tâche que j'ai en tête.

Gengis agita la main avec agacement. Il n'avait pas souhaité cette discussion, qui menaçait maintenant de le contrarier et de gâcher

la journée.

— Chen Yi a compris ce dont tu parles et c'est ce qui le rend précieux. Offre-lui de l'or et du pouvoir. Il refusera peut-être, je ne sais pas. Dois-je me répéter ?

— Non, non, répondit Temüge. Nous avons fait si longtemps la guerre qu'il nous est difficile de penser à ce qui viendra après, mais...

— Toi, tu n'as pas fait la guerre, le coupa Khasar en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Tu as passé ton temps à consulter des liasses de papier ou à jouer au khan avec tes jeunes servantes...

Temüge devint cramoisi et aurait riposté si Gengis n'avait levé une main.

— Pas aujourd'hui, décréta-t-il.

Les deux hommes se turent, non sans échanger des regards mauvais.

Le khan vit alors plusieurs de ses guerriers se lever d'un bond du côté du camp le plus proche de la ville. Il se leva lui aussi, soudain sur ses gardes, tandis que deux de ses hommes fendaient la foule animée dans sa direction. Ce qui avait interrompu leur repas n'avait pas encore été remarqué par le reste de l'assistance et plus d'un protesta quand les deux guerriers sautèrent par-dessus les têtes ou se faufilèrent entre les convives. Les chiens amenés au festin se mirent à pousser des aboiements excités.

— Que se passe-t-il ? demanda Gengis. Si un jeune idiot a provoqué une dispute le jour du mariage de mon fils, je lui ferai trancher les pouces.

— Des habitants sortent de la ville, seigneur.

Aussitôt, Gengis, Kachium et Khasar traversèrent la foule à grands pas. Ils étaient tous armés, selon l'habitude d'hommes ayant toujours une lame ou un arc à portée de main.

Les habitants sortis de Nur ne semblaient pas dangereux. Gengis observa avec curiosité la soixantaine d'hommes et de femmes qui parcouraient la distance séparant la noce des murs de la ville. Leurs vêtements aux couleurs vives faisaient écho à la tunique de mariage de Tolui et ils ne portaient apparemment pas d'armes.

La foule s'était tue et un bon nombre de guerriers avaient suivi le khan, prêts à tuer si besoin. Quand les habitants de Nur furent à proximité, ils se retrouvèrent face à une ligne de vétérans farouches à qui Gengis avait fait l'honneur de les inviter. La vue de ces guerriers fit hésiter les Khwarezmiens, mais l'un d'eux s'adressa fermement à ses compatriotes dans leur langue étrange, sans doute pour calmer leur frayeur.

Lorsqu'ils furent assez près pour parler, Gengis reconnut plusieurs des édiles qui s'étaient rendus à lui. Il fit venir Temüge pour qu'il fasse office d'interprète. Celui-ci écouta le chef du groupe et

traduisit :

— Ils apportent des présents pour le fils du khan à l'occasion de son mariage.

Gengis grogna, tenté de les renvoyer chez eux. Peut-être à cause de la conversation qu'il venait d'avoir, il n'en fit rien. Tout ennemi devait certes être exterminé, mais ceux-là avaient pris parti pour lui et n'avaient rien fait pour éveiller ses soupçons. Il avait bien conscience que la présence d'une armée aux portes d'une ville rendait les pourparlers de paix étonnamment faciles, mais il finit par hocher la tête.

— Dis-leur qu'ils sont les bienvenus, uniquement pour aujourd'hui. Ils pourront donner leurs cadeaux à Tolui à la fin du repas de noce.

Temüge lâcha une bordée de mots gutturaux et les membres du groupe, visiblement rassurés, rejoignirent les Mongols sur les tapis de feutre pour partager le thé et l'arkhi.

Le khan se désintéressa d'eux quand il vit le petit Tolui sortir de la yourte de son beau-père et adresser un sourire radieux à la foule. Il avait bu le thé avec la famille, qui l'avait ainsi officiellement accepté. Il tenait Sorhatani par la main et, malgré le renflement de sa robe de mariée, personne ne risqua un commentaire en présence de Gengis. Kökötchu était prêt à dédier l'union au père ciel et à la mère terre, à leur demander de protéger la nouvelle famille et de remplir leur yourte d'enfants gras et forts.

Lorsque le chamane commença ses incantations, Chakahai frissonna et détourna les yeux. Börte parut comprendre sa réaction et lui pressa le bras.

— Je ne peux pas le regarder sans penser à la pauvre Temülen, murmura la princesse xixia.

Ce nom attrista aussitôt l'humeur de Gengis. Il avait vécu avec la mort toute sa vie, mais la perte de sa sœur l'avait profondément affligé. Sa mère Hoelun s'imposait une réclusion qu'elle n'avait pas même interrompue pour le mariage de son petit-fils. Pour cette seule raison, les cités du Khwarezm regretteraient le jour où elles avaient traité les émissaires de Gengis avec mépris, le contraignant à envahir leurs terres.

— C'est un jour de commencement, dit-il d'une voix lasse. Nous ne parlerons pas de mort aujourd'hui.

Kökötchu dansait et tournoyait en psalmodiant, la voix portée par le vent qui séchait la sueur des invités. La mariée et sa famille demeuraient immobiles, la tête baissée. Seul le petit Tolui se mit en mouvement pour s'atteler à sa première tâche de mari. D'un œil éteint, Gengis le regarda commencer à construire une yourte à partir de treillis d'osier et de feutre épais. C'était un travail dur pour qui

n'était pas encore vraiment un homme, mais le fils du khan avait des mains habiles et l'habitation prit rapidement forme.

— Je vengerai Temülen et tous les autres, déclara soudain Gengis d'une voix sourde.

Chakahai se tourna vers lui.

— Cela ne la fera pas revivre, objecta-t-elle.

— Ce n'est pas pour elle, répondit-il avec un haussement d'épaules. Les esprits se repaîtront des souffrances de mes ennemis et quand je serai vieux, le souvenir de leurs larmes me réchauffera les os.

L'humeur joyeuse de la noce était retombée et Gengis regarda avec impatience le père de la mariée s'avancer pour aider le jeune Tolui à dresser le poteau central de la yourte. Quand elle fut achevée, le fils du khan souleva le rabat de feutre pour faire entrer Sorhatani dans leur demeure blanche et neuve. En principe, ils auraient dû sceller leur mariage ce soir-là mais, de toute évidence, cette partie de leur union était déjà accomplie. Gengis se demanda comment son fils se procurerait un chiffon taché de sang pour prouver la virginité de la mariée. Il espérait que Tolui aurait assez de bon sens pour s'en abstenir.

Le khan reposa son outre d'arkhi et se leva en faisant tomber les miettes accrochées à son deel. Il aurait pu reprocher à Chakahai d'avoir gâché la journée, mais ces quelques heures l'avaient un moment distrait de la tâche sanglante qui l'attendait. Son esprit commença à s'emplir des plans et stratagèmes dont il aurait besoin et adopta le rythme froid qui lui permettrait de prendre des villes et d'anéantir tous ceux qui lui résisteraient.

Les guerriers qui l'entouraient sentirent le changement. Il n'était plus le père dévoué. Le Grand Khan se tenait de nouveau devant eux.

Le regard de Gengis parcourut le camp, s'arrêta sur les convives qui continuaient à festoyer, profitant de la chaleur et de l'occasion. Pour une raison ou une autre, leur indolence l'irrita.

— Fais fondre leur graisse hivernale par une longue chevauchée et un entraînement au tir à l'arc, Kachium, ordonna-t-il.

Son frère hocha la tête, s'éloigna à grandes enjambées et dispersa les hommes et les femmes ripaillant encore.

Gengis prit une inspiration, fit jouer les muscles de ses épaules. Après Otrar, la ville de Boukhara était tombée sans quasiment opposer de résistance. Sa garnison de dix mille hommes avait déserté et se cachait encore quelque part dans les collines, terrifiée.

D'un claquement de langue, Gengis attira l'attention de Djötchi.

— Emmène ton tuman dans les collines. Retrouve la garnison de Boukhara et extermine-la.

Après le départ de son fils, le khan se détendit un peu. Süböteï et Djebe maintenaient le shah loin à l'ouest. Même s'il leur échappait et

revenait, son empire serait réduit en cendres.

— Temüge ? Envoie des éclaireurs à Samarkand et qu'ils me rapportent tout ce qu'ils auront pu apprendre sur les défenses de la ville. Je mènerai l'attaque avec Djaghataï et Djötchi, quand il sera de retour. Nous raserons les précieuses cités de Mohammed.

Dans l'appartement qu'ils avaient loué à Khuday, Djalal al-Din se tenait adossé à la porte qui le coupait du bruit et de la puanteur du souk. Il détestait cette petite ville sordide sise au bord d'une vaste étendue de sable où ne vivaient que des lézards et des scorpions. Il avait déjà vu des mendiants, bien sûr. Dans les grandes cités comme Samarkand et Boukhara, ils pullulaient, mais il n'avait jamais eu à marcher parmi eux, à sentir leurs mains galeuses tirer sur sa tunique. Il ne s'était pas arrêté pour presser une pièce de monnaie dans leur paume et bouillonnait encore au souvenir de leurs malédictions. En d'autres circonstances, il aurait fait incendier la ville pour cette insulte, mais, pour la première fois de sa vie, Djalal al-Din était seul, privé du pouvoir et de l'influence dont il avait eu à peine conscience avant de les perdre.

Il sursauta en entendant des coups frappés juste au niveau de sa tête. Il parcourut fébrilement la petite pièce des yeux : son père était étendu dans l'autre et ses frères étaient sortis acheter de quoi faire le repas du soir. Le fils du shah essuya d'un geste nerveux la sueur de son visage, ouvrit la porte toute grande.

Planté sur le seuil, le propriétaire de la maison jeta un regard soupçonneux à l'intérieur, comme si son locataire avait furtivement fait entrer une demi-douzaine d'autres personnes dans ce taudis minuscule. Djalal al-Din se campa devant lui pour lui bloquer la vue.

— Que veux-tu ? lui lança-t-il d'un ton sec.

L'homme plissa le front devant ce ton arrogant.

— Il est midi. Je viens toucher le loyer.

Djalal al-Din hocha la tête avec irritation. Cette façon de faire payer chaque jour plutôt qu'une fois par mois était une marque de méfiance. La ville ne devait pas voir beaucoup d'inconnus, surtout depuis que des Mongols rôdaient dans les parages. Un prince du sang tolérerait mal cependant d'être traité comme un homme capable de s'enfuir dans la nuit sans régler ses dettes.

Sa bourse étant vide, il traversa la pièce en direction d'une table branlante, y trouva une pile de pièces. Ce pécule ne durerait pas plus d'une semaine et son père était encore trop malade pour pouvoir bouger. Il préleva cinq pièces de cuivre mais ne revint pas à temps près du propriétaire pour l'empêcher d'entrer.

— Tiens, dit-il en lui mettant l'argent dans la main.

L'homme ne semblait pas pressé de repartir et Djalal al-Din se rendit compte que son propre comportement ne correspondait pas à celui de quelqu'un réduit à loger dans un endroit aussi misérable. Il s'efforça de paraître plus humble mais le propriétaire s'attardait, faisait passer les pièces graisseuses d'une main dans l'autre.

— Ton père va-t-il mieux aujourd'hui ? s'enquit-il soudain.

Djalal al-Din fit un pas de côté pour boucher la vue de l'autre pièce.

— Je connais un bon médecin, poursuivit l'homme. Il est cher, mais il a étudié à Boukhara avant de revenir ici. Si tu peux payer...

Djalal al-Din se retourna pour regarder de nouveau la petite pile. Dans son autre bourse, dissimulée sur lui, il avait un rubis gros comme un œuf de pigeon. Avec cette pierre, il aurait pu acheter toute la maison, mais il ne voulait pas attirer l'attention. La sécurité de la famille résidait dans l'anonymat.

Il entendit la respiration sifflante de son père dans la pièce du fond et se décida :

— Je peux payer. Il faut d'abord que je trouve un joaillier disposé à acheter.

— Il n'en manque pas dans cette ville. Puis-je te demander si d'autres pourraient faire valoir leurs droits sur la pierre que tu souhaites vendre ?

Un moment, Djalal al-Din ne saisit pas le sens de la question. Quand il comprit, l'affront lui fit monter le sang au visage.

— Je ne l'ai pas volée ! Je l'ai... héritée de ma mère. Je cherche un honnête marchand qui m'en donnera ce qu'elle vaut.

Le propriétaire s'inclina, apparemment embarrassé.

— Toutes mes excuses. J'ai moi-même connu des temps difficiles. Je te recommande Abbud, qui tient la boutique rouge dans le souk. Il fait commerce d'or et d'objets précieux de toutes sortes. Si tu lui dis que c'est son beau-frère qui t'envoie, il te fera un bon prix.

— Et le docteur ? rappela Djalal al-Din. Fais-le venir ce soir.

— J'essaierai, mais les médecins sont peu nombreux à Khuday. Il est très occupé.

Djalal al-Din n'avait pas l'habitude de marchander ou de payer des pots-de-vin et il fallut que le propriétaire coule un regard à la pile de pièces pour que le fils du shah comprenne. Le jeune prince fit tomber le reste des pièces dans sa main et les remit au rapace en s'efforçant de ne pas avoir un mouvement de recul quand leurs doigts se touchèrent.

Avec un grand sourire, le propriétaire reprit :

— Je le lui demanderai comme une faveur pour moi. Il passera à la tombée de la nuit.

— Bien. Maintenant, va-t'en, dit Djalal al-Din, à bout de

patience.

Ce monde n'était pas le sien. Il n'avait quasiment pas vu de pièces de monnaie avant de devenir un homme, et encore, uniquement pour jouer aux dés avec les officiers de son père. Il se sentait souillé, comme s'il s'était abaissé à de sordides rapports intimes. Lorsque la porte se referma, il poussa un soupir désespéré.

Le joaillier Abbud estima l'homme qui lui faisait face presque aussi soigneusement qu'il l'avait fait pour le rubis qu'il avait apporté. L'un et l'autre lui inspiraient de la méfiance, même si son beau-frère avait pour les affaires le nez aussi fin que le sien.

L'inconnu qui se prétendait fils de marchand n'avait aucune expérience du commerce, cela au moins était évident. Il avait eu une façon très curieuse de traverser le souk en regardant les éventaires d'un air ébahi. Quelle sorte d'homme fallait-il être pour n'avoir jamais visité un marché ? Puis son arrogance avait fait naître chez Abbud un sentiment de danger. Le joaillier avait survécu quarante ans en exerçant son métier dans trois villes et il se fiait à son instinct. Pour commencer, l'homme ressemblait davantage à un militaire qu'à un commerçant et marchait comme s'il était convaincu que les autres s'écarteraient sur son passage. Ce qu'ils n'avaient pas fait dans le souk, et Abbud l'avait regardé avec amusement se heurter à deux brutes vendant des poulets. S'il n'avait porté un sabre à la hanche, ils auraient peut-être fait suivre leurs railleries de horions.

Un sabre superbe, là encore. Abbud s'étonnait qu'on puisse être assez stupide pour porter une splendeur pareille dans un souk. À en juger à l'argent ouvragé du fourreau, il valait encore plus que le rubis qu'il avait posé sur la banquette extérieure de la boutique à la vue de tous. Le joaillier avait aussitôt couvert la pierre de sa main et lui avait fait signe de le suivre à l'intérieur, avant que cet imbécile les fasse tuer tous les deux. Une vie ne valait pas grand-chose à Khuday, la lame seule pouvait tenter de jeunes démons armés de couteaux. Elle nourrirait leur famille pendant un an s'ils savaient à qui la vendre. Abbud soupira en se demandant s'il devait mettre en garde son client. Il y avait de bonnes chances pour qu'avant ce soir on lui propose ce même sabre, peut-être maculé de sang.

Il ne montra rien de ses pensées en entraînant Djalal al-Din au fond de la petite boutique où une table était installée à l'abri des regards. Il indiqua une chaise au client en s'asseyant lui-même, tint le rubis devant la flamme d'une bougie pour y détecter d'éventuels crapauds avant de le peser délicatement avec un trébuchet.

Avait-il été volé ? Il ne le pensait pas. Un voleur ne l'aurait pas exposé aussi ouvertement sur le velours de la banquette. La pierre

était certainement à lui et, cependant, un pressentiment continuait à préoccuper Abbud. Sa réussite provenait de sa capacité à sonder le désespoir de ceux qui s'adressaient à lui. Il savait déjà que l'homme avait besoin d'argent pour payer un docteur et qu'il céderait la pierre pour une part infime de sa valeur. Le joaillier reposa la pierre comme si elle lui avait brûlé les doigts. Il y avait trop de choses bizarres chez cet homme. Abbud pensa qu'il ferait mieux de l'éconduire et il l'aurait sans doute fait si le rubis n'avait été d'une telle perfection.

— Je ne peux pas vendre une telle pierre à Khuday, dit-il à contrecœur. Désolé.

Djalal al-Din cligna des yeux. Le vieil homme refusait-il son offre ?

— Je ne comprends pas.

Le joaillier écarta les mains.

— Mon métier consiste à prélever un bénéfice sur des bijoux en or. Khuday est une ville pauvre, personne ici ne pourrait me donner de ta pierre plus que ce que je te paierais. Il faudrait que je l'envoie avec une caravane à Boukhara ou à Samarkand, voire à Achgabat ou Mecched, dans le Sud.

Il fit rouler le rubis d'une chiquenaude comme si ce n'était qu'une babiole.

— Il y aurait peut-être un acheteur à Kaboul, mais les frais pour l'envoyer aussi loin mangeraient le profit que je pourrais en tirer. Je le répète, je suis désolé mais je ne peux pas l'acheter.

Djalal al-Din était désarçonné. Jamais il n'avait marchandé de sa vie. Il n'était pas idiot, il sentait bien que le marchand le manipulait mais il ne savait pas quoi répondre. Dans un accès de colère subit, il manqua récupérer la pierre et partir. Seule la pensée du docteur qui viendrait ce soir soigner son père le retint sur son siège. Abbud l'observait attentivement et cachait son plaisir devant les émotions transparentes du jeune homme. Ne résistant pas à l'envie de remuer le couteau dans la plaie, il poussa le rubis de l'autre côté de la table comme s'il mettait fin à la conversation.

— Puis-je quand même t'offrir une tasse de thé ? Je n'aime pas renvoyer un client sans l'avoir reçu aimablement.

— Je dois absolument vendre cette pierre, insista Djalal al-Din. Peux-tu me recommander quelqu'un qui l'achèterait avant ce soir et m'en donnerait un bon prix ?

— Je fais apporter le thé, dit Abbud comme s'il n'avait pas entendu la question.

Oubliées, les mises en garde qui avaient résonné dans sa tête au début de la rencontre. « Je dois absolument vendre cette pierre »... Qu'Allah lui envoie beaucoup d'insensés comme celui-là et Abbud pourrait prendre sa retraite dans un palais rafraîchi par une légère

brise.

Lorsque son jeune serviteur apporta le thé dans un pot en argent, le joaillier remarqua le coup d'œil que le client lança vers le soleil pour en estimer la position. Sa naïveté était grisante.

— Tu es dans le besoin et je ne voudrais pas qu'on puisse m'accuser d'en avoir profité, tu comprends ? Ma réputation est essentielle.

— Je comprends, répondit Djalal al-Din.

Le thé était excellent et il but le breuvage chaud en se demandant quoi faire. Le vieux bijoutier se pencha en avant et lui tapota le bras comme s'ils étaient amis.

— Mon beau-frère me dit que ton père est malade. Est-ce que je peux rester insensible au sort d'un bon fils ? Certainement pas. Je vais te faire une offre pour la pierre, au moins de quoi payer le médecin. Si je garde le rubis, je trouverai peut-être un acheteur dans quelques années. Mon métier ne consiste pas seulement à faire un rapide profit. Je dois aussi penser à mon âme.

Abbud poussa un long soupir et crut qu'il en avait peut-être trop fait, mais le visage du jeune homme s'éclaira.

— Tu es un homme bon, déclara-t-il, visiblement soulagé.

— Ne serons-nous pas tous jugés ? dit le marchand d'un ton pieux. Mon commerce n'a pas été florissant ces derniers temps, avec toutes ces rumeurs de guerre.

Il marqua une pause, nota que les traits du client s'étaient tendus.

— As-tu perdu un être cher ? Allah donne et reprend. Nous ne pouvons qu'endurer notre lot.

— Non, non, répondit Djalal al-Din. J'ai simplement entendu dire que de grandes batailles se sont déroulées à l'est.

— En effet. Les temps sont difficiles.

Le pressentiment revint en force et Abbud envisagea de nouveau de congédier son client. Mais le rubis qui étincelait sur la table attirait irrésistiblement son regard.

— Je te donnerai quatre pièces d'or. Ce n'est pas ce que vaut ta pierre, ni même la moitié, mais cet argent paiera le médecin. Je ne peux t'offrir davantage.

Le joaillier se prépara au marchandage mais, à son grand étonnement, le client se leva en disant :

— Très bien. Merci de ta générosité.

Abbud masqua sa confusion en se levant lui aussi, serra la main que le jeune homme lui tendait. Était-ce possible ? Le rubis valait quarante fois ce qu'il en avait proposé.

Il cacha comme il put sa jubilation en remettant au client les quatre pièces promises. Le fourreau du sabre brillait doucement dans

la pénombre et le marchand se dit qu'il devait au moins une faveur à l'imbécile qui le portait.

— Je vais te donner un morceau de tissu pour envelopper ton arme. Il y a des voleurs dans le souk, cela me peine de devoir le reconnaître. Ils ont peut-être déjà remarqué ton arrivée. Si tu as des amis, laisse-moi envoyer quelqu'un les chercher pour qu'ils t'escortent jusqu'à ton logement.

Djalal al-Din parut indécis.

— C'est très aimable à toi.

— J'ai des fils, moi aussi. Je prierai pour que ton père guérisse rapidement.

Le soleil était presque couché quand le jeune serviteur d'Abbud revint avec les trois hommes qu'il avait trouvés dans la maison du beau-frère. Ils étaient aussi hautains et étranges que l'inconnu au rubis et Abbud se demanda s'il ne devrait pas faire surveiller la maison. Ils avaient peut-être d'autres pierres à vendre et il ne voulait pas qu'ils s'adressent à un concurrent, qui plumerait de tels innocents. De plus, il serait bon d'être prévenu s'il devait y avoir des ennuis, or quelque chose chez ces quatre jeunes gens lui soufflait que les ennuis n'étaient pas loin.

Djalal al-Din était content de lui en retraversant la foule avec ses frères. La nuit tombait, le docteur devait être en route. Il revenait auprès de son père avec de l'or dans sa bourse. C'était un sentiment exaltant et il ne remarqua pas tout de suite la nervosité de ses frères. Ils marchaient d'un pas vif de chaque côté de lui avec une expression sombre qui avait suffi à faire détalier deux jeunes hommes maigres qui traînaient près de la boutique du joaillier. À l'approche de la maison, Djalal al-Din nota enfin la tension de ses frères.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Ils échangèrent un regard.

— Les Mongols sont là. Nous les avons vus au marché.

Le médecin appliqua ses longs doigts sur le ventre du shah, palpa les organes. Djalal al-Din regardait avec dégoût la peau de son père se plisser et pendouiller comme si elle n'était plus attachée à la chair. Il ne se rappelait pas avoir vu son père aussi faible et vulnérable. Le docteur semblait connaître son métier mais Djalal al-Din avait l'habitude des médecins de la cour. Chacun d'eux avait établi sa réputation avant d'être accepté par le shah. Djalal al-Din soupira intérieurement. Autant qu'il pouvait en juger, cet homme était peut-être un charlatan.

Le docteur massa le malade, écouta sa respiration sifflante. Le shah, réveillé, avait le blanc des yeux jaunâtre et le teint blafard. Le médecin abaissa l'une des paupières inférieures et eut un *tss-tss* désapprobateur. Il murmura un ordre à son jeune serviteur, qui fit bouillir de l'eau et y jeta des herbes. Djalal al-Din était soulagé de confier son père aux soins d'un autre et, pour la première fois depuis des mois, il ne se sentit plus totalement désemparé. L'examen cessa enfin et le médecin se redressa.

— Le foie est faible, dit-il à Djalal al-Din. Je peux te donner quelque chose pour ça, mais le problème le plus grave, ce sont ses poumons.

Le fils du shah ne rétorqua pas que n'importe qui aurait pu en dire autant. Il payait en or les services de cet homme et était suspendu à ses lèvres. Le médecin le prit par le bras et l'emmena vers un brasero chauffant un pot où dansaient des feuilles sombres.

— Demande à tes compagnons de faire asseoir le malade et de lui mettre un chiffon devant le visage. Ces herbes dégagent une odeur puissante et le feront mieux respirer.

Djalal al-Din adressa un signe à ses frères qui aidèrent le shah à se redresser. Aussitôt, sa respiration devint plus pénible encore.

— Elles feront rapidement effet ? demanda Djalal al-Din.

— Rapidement, non. Ton père est très malade. Il doit inspirer les vapeurs de ce liquide matin, midi et soir. Donne-lui du bouillon de bœuf pour qu'il reprenne des forces et veille à ce qu'il boive le plus d'eau possible. Dans une semaine, je reviendrai voir si son état s'est amélioré.

Djalal al-Din grimaça à la perspective de demeurer une semaine encore dans ce taudis exigü. Les Mongols seraient-ils alors plus loin ? Sûrement. Il se félicita une fois de plus de sa décision de se cacher dans cette ville. À moins que les barbares ne la détruisent par pur dépit, son père et ses frères étaient autant en sécurité à Khuday qu'ailleurs.

Soutenu dans le dos par des couvertures roulées, le shah penchait la tête vers ses jambes étendues. Le serviteur du médecin lui mit une autre couverture sur le giron pour le protéger puis alla prendre le pot fumant sur le brasero et le posa devant le vieil homme. L'un des frères recouvrit d'un morceau de tissu le visage du shah, que les vapeurs âcres firent tousser deux fois. Bientôt, cependant, le sifflement de sa respiration parut diminuer. Le médecin écouta avec attention avant de hocher la tête.

— Je te laisse assez d'herbes pour quelques jours, dit-il. Ensuite, tu devras en acheter au marché. Demande du bordi ou du pala. Pour son foie, du chardon argenté, que tu lui feras boire avec un peu de miel.

— Merci, répondit Djalal al-Din.

— Ne t'inquiète pas trop pour ton père. Il est vieux mais robuste. Un mois de repos et il redeviendra aussi solide qu'avant. Je vois que vous n'avez pas de brasero à vous...

Le jeune homme secoua la tête. Ses frères achetaient au souk des nourritures cuites sur les braises.

— Je vous laisserai le mien, mais vous devrez vous procurer du charbon de bois.

Le médecin prépara plusieurs tas d'herbes amères qu'il fit tomber dans des sachets de papier ciré. Il revint au jeune serviteur de tendre la main pour réclamer le paiement et Djalal al-Din rougit de ce qu'on ait dû le lui rappeler. Il pressa les quatre pièces d'or dans la main du garçon, nota combien elle était propre comparée à celles des gosses de la rue.

Une fois ses honoraires réglés, le docteur se détendit.

— Parfait, dit-il. Suivez mes instructions et tout ira bien, *inch' Allah*.

Il quitta le sombre taudis pour retrouver le soleil, laissant les quatre fils avec leur père.

— Nous n'avons plus d'or, commenta le frère cadet. Avec quoi acheter les herbes et le charbon de bois ?

Djalal al-Din n'avait aucune envie de retourner au souk, même s'il y comptait désormais un ami. Il lui restait une douzaine de rubis plus petits, mais au rythme où il puisait dans cette réserve, elle ne durerait pas longtemps. Toutefois, ses frères et lui étaient en sécurité. Dans un mois, les Mongols seraient partis, son père aurait guéri et ses fils pourraient enfin le ramener dans l'Est. S'il parvenait à gagner une ville restée loyale, il ferait connaître l'enfer au khan mongol. Loin au sud, de nombreux musulmans étaient prêts à se ranger sous sa bannière pour combattre les infidèles. Il lui suffisait de les appeler. Djalal al-Din pria en silence tandis que son père suffoquait dans les vapeurs du remède, la peau du cou rougie par la chaleur. Il avait essuyé maints affronts mais il était encore temps de les laver.

Au coucher du soleil, deux hommes étaient venus l'un après l'autre boire le thé dans la boutique rouge d'Abbud. Il avait pour habitude de ne pas s'attarder dans le souk et de se rendre à la mosquée pour la prière qui conclurait sa journée. Alors que les derniers rayons du soleil incendiaient les allées du marché, il entendit l'appel du muezzin résonner au-dessus de la ville. Le joaillier renvoya le second de ses visiteurs en lui glissant quelques pièces en paiement des informations qu'il avait apportées. Puis, perdu dans ses pensées, il se lava les mains dans une cuvette afin de se préparer à la prière. Ce

rituel lui laissait l'esprit libre pour réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre. Les Mongols posaient des questions. Abbud se félicita d'avoir envoyé un jeune garçon surveiller la maison de son dernier client et se demanda combien valait l'information qu'il détenait maintenant.

Autour de lui, le marché fermait. Les marchandises des simples éventaires étaient chargées sur des ânes et des chameaux tandis que celles des boutiques disparaissaient dans des trappes creusées dans le sol dont les portes resteraient fermées et barrées jusqu'au lendemain. En rangeant le dernier rouleau d'étoffe, le marchand adressa un signe au garde armé qu'il avait engagé et chargé de dormir sur la trappe. L'homme était bien payé en contrepartie de l'obligation de faire sa prière seul. Abbud partit en le laissant étendre son tapis et se laver symboliquement les mains en les frottant l'une contre l'autre.

Le regain d'activité accompagnant le coucher du soleil surprit les Mongols qui déambulaient dans la ville. Tandis qu'on repliait les éventaires et qu'on fermait les boutiques, ils formaient de petits groupes à présent nettement visibles et regardaient autour d'eux comme des enfants fascinés. Abbud évita d'attirer leur attention en se dirigeant vers la mosquée. Sa femme pénétrait probablement au même moment dans l'édifice par une autre entrée et il ne pourrait la voir qu'après la prière. Elle n'approuverait sans doute pas ce qu'il envisageait. Les femmes ne comprenaient pas les affaires des hommes, il le savait. Elles ne voyaient que les risques, pas les profits qui en découlaient. Comme pour se le rappeler, il toucha en marchant la bosse du rubis contre sa cuisse, preuve de la bénédiction d'Allah sur sa maison.

Du coin de l'œil, Abbud repéra un Bédouin jeune et grand qui se tenait avec les Mongols. La foule se hâtant vers la mosquée se comportait comme s'ils n'étaient pas là, dans un mélange de mépris et de peur. Abbud ne put s'empêcher de jeter un bref regard à l'homme au passage et remarqua les broderies caractéristiques de sa tunique, qui le désignaient comme un nomade du désert aussi sûrement qu'une marque sur sa poitrine.

L'étranger surprit le regard furtif d'Abbud et fit un pas pour lui barrer le passage. Le joaillier fut contraint de s'arrêter pour ne pas perdre toute dignité en le contournant.

— Que veux-tu, mon fils ? grogna-t-il d'un ton irrité.

Il n'avait pas eu le temps de songer à la meilleure façon d'utiliser l'information qu'il avait achetée. Les plus grands profits ne venaient jamais d'une décision précipitée et il avait l'intention de tirer parti du temps qu'il passerait à la mosquée pour réfléchir. Il regarda avec méfiance l'inconnu s'incliner. On ne pouvait pas se fier à ces hommes du désert.

— Toutes mes excuses. Je ne t'importunerai pas sur le chemin de la prière si l'affaire n'était aussi importante.

Abbud sentit que les autres marchands l'observaient en passant. Il tendit l'oreille pour écouter l'appel du muezzin, estima qu'il ne disposait que de quelques moments.

— Fais vite, mon fils.

Le jeune homme s'inclina de nouveau.

— Nous cherchons cinq hommes, un père et ses quatre fils. As-tu entendu parler d'étrangers qui seraient arrivés ces derniers jours ?

Abbud marqua une pause avant de répondre avec circonspection :

— On peut acheter toute information si on est prêt à y mettre le prix, mon fils.

L'expression du jeune d'homme changea et, sans chercher à cacher son excitation, il se tourna vers les Mongols qui les observaient. Avant même qu'il parle, le joaillier sut qui était le chef du groupe, à la déférence que les autres lui témoignaient. Il avait peine à imaginer ces hommes laissant une traînée de feu derrière eux. Ils n'en paraissaient pas capables, bien que chacun d'eux portât un arc, un sabre et une dague comme s'ils s'attendaient à ce que la guerre éclate dans le souk même.

Les mots prononcés par l'homme du désert dans une langue étrange provoquèrent chez le chef un haussement d'épaules. Celui-ci détacha un sac de sa ceinture et le lança presque dédaigneusement à Abbud, qui s'en saisit. Découvrant l'or qu'il contenait, le marchand fut inondé de sueur. Dans quoi s'était-il fourré aujourd'hui ? Il lui faudrait embaucher des gardes armés à la mosquée pour rentrer chez lui avec une telle fortune. Nul doute que des yeux malveillants avaient vu ce sac et il n'était pas difficile d'en deviner le contenu.

— Je te retrouve après la prière, promit-il en faisant un pas vers la mosquée. À cet endroit même...

Comme un serpent du désert, le bras du chef mongol se détendit et le saisit par le poignet avant qu'il ait achevé sa phrase.

— Tu ne comprends pas, intervint Yousouf, s'adressant à Süböteï. Il faut absolument qu'il aille prier. Aussi vieux soit-il, il se battra si nous tentons de le retenir. Laisse-le partir, général. Il ne peut pas s'enfuir.

Le jeune Bédouin pointa l'index vers l'endroit où le garde d'Abbud était assis sur sa trappe. Le geste n'échappa pas au joaillier, qui fut saisi d'un accès de colère en voyant que cet imbécile de garde n'était même pas tourné vers eux. Il pouvait se chercher un autre travail. Qu'un inconnu porte la main sur lui dans la rue était déjà pénible, mais voir cet idiot rêvasser au lieu de se montrer vigilant rendait l'affront presque insupportable. Presque. L'or qu'il tenait dans

sa main lui fit répéter plusieurs fois ce mot dans sa tête.

D'un mouvement brusque, Abbud libéra son bras. Il fut tenté de rendre l'or et de s'éloigner dignement, mais Khuday était une petite ville et le sac contenait les bénéfices de cinq années de travail, voire davantage. Il pourrait même envisager de prendre sa retraite et de confier la boutique à son fils. Allah était vraiment bon.

— Mon ami ne te laissera pas partir avec l'or, le prévint Yousouf. Il ne comprend pas l'insulte faite à ton honneur. Mais je t'attendrai ici si tu détiens l'information dont nous avons besoin.

Le marchand se défit du sac à contrecœur en regrettant de ne pouvoir d'abord compter les pièces. Il ne pourrait pas savoir si le Mongol en prélèverait une partie avant de le lui rendre.

— Ne t'adresse à personne d'autre, je suis l'homme qu'il te faut, déclara Abbud d'une voix ferme.

Il vit l'ombre d'un sourire passer sur le visage du jeune Bédouin quand il s'inclina de nouveau et passa entre les guerriers qui serraient nerveusement la poignée de leur sabre.

Après le départ du bijoutier, Yousouf eut un petit rire.

— Ils sont ici, dit-il à Sübötei. J'avais raison, non ? C'est la seule ville à quinze lieues à la ronde et ils ont décidé de s'y cacher.

Le général hocha la tête. Il n'aimait pas dépendre de Yousouf mais la langue du Khwarezm était encore pour lui un amas confus de sons incompréhensibles.

— Nous n'aurons pas à payer cet homme si nous les trouvons nous-mêmes, répondit-il.

Autour d'eux, les rues s'étaient vidées et le marché si animé toute la journée avait comme disparu. L'appel ululant du muezzin avait cessé, remplacé par des incantations étouffées.

— Les Khwarezmiens ne tueraient pas de bons chevaux, je pense, ajouta-t-il. Ils se terrent quelque part à proximité d'une écurie. Nous les chercherons pendant qu'ils prient. Combien de bonnes montures peut-il y avoir dans cette petite ville ? Si nous trouvons les chevaux, nous trouverons le shah.

Étendu dans le noir, Djalal al-Din ne parvenait pas à dormir, l'esprit tourmenté par des images angoissantes. Il luttait pour ne pas céder au désespoir en grattant ses piqûres de puce et en resserrant une mince couverture autour de ses épaules pour avoir moins froid. Au moins, dans l'obscurité, ses frères ne se tournaient-ils pas vers lui pour lui demander ce qu'ils devaient faire et le regard autrefois perçant de son père ne le trouvait pas. Il se couchait de bonne heure chaque soir et cherchait le soulagement du sommeil, mais celui-ci le fuyait et son esprit continuait à produire des images comme une créature indépendante s'agitant dans sa tête. Lorsqu'il fermait les yeux, il revoyait les jours de réjouissances dans les palais de son père illuminés par mille lampes et bougies. Il avait de nombreuses fois dansé jusqu'à l'aube sans se soucier du prix du suif ou de l'huile. Maintenant, il devait faire durer leur unique chandelle, tout comme la nourriture ou le charbon de bois.

Quand il rouvrait les yeux sous l'effet de la frustration, il voyait le clair de lune passer à travers les fentes du toit. La puanteur du nouveau seau de nuit alourdissait l'air. Le premier soir, il avait laissé le précédent dehors et quelqu'un l'avait volé pendant la nuit. Ils avaient dû en racheter un autre. Il avait appris qu'il fallait donner une pièce à un jeune garçon pour qu'il aille le vider dans une fosse publique, à l'extérieur de la ville, mais ses frères avaient oublié de le faire, bien sûr. Tout avait un coût, à Khuday. La vie était plus compliquée qu'il ne l'avait pensé et il se demandait comment les plus pauvres parvenaient à survivre.

Soudain, il entendit un bruit et la porte du taudis trembla sur ses gonds. Quelqu'un avait frappé. Le cœur battant douloureusement dans sa poitrine, il tendit la main vers son cimetière.

— Djalal al-Din ? appela la voix craintive d'un de ses frères.

— Préparez-vous, murmura-t-il en enfilant son pantalon dans le noir.

Le vêtement sentait la sueur et le broc était aussi vide que le seau de nuit était plein, il ne pouvait même pas s'asperger le visage. On frappa de nouveau, il dégaina son sabre. Il ne voulait pas mourir dans l'obscurité, mais si les Mongols les avaient trouvés, il ne fallait attendre aucune pitié de leur part.

Torse nu, son arme à la main, il ouvrit brusquement la porte. Le clair de lune lui révéla un jeune garçon se tenant sur le seuil. Soulagé, le prince lui demanda :

— Pourquoi viens-tu troubler notre repos ?

— Mon maître Abbud m'a envoyé vous prévenir en se rendant à la mosquée pour la prière du soir. Les Mongols savent que vous êtes là, vous devez quitter la ville.

Le gamin voulut déguerpir aussitôt son message délivré, mais Djalal al-Din le saisit par l'épaule et l'enfant émit un cri de frayeur. La vie d'un jeune garçon à Khuday était encore plus précaire que la leur.

— Ils arrivent ? Maintenant ?

— Oui, répondit l'enfant en tentant de se dégager. Je t'en prie, je dois retourner auprès de mon maître...

Djalal al-Din le laissa filer. Un moment, il scruta la rue éclairée par la lune, pensa voir des ennemis dans chaque ombre. Il remercia silencieusement le vieux joaillier pour sa bonté puis referma la porte comme si elle pouvait faire écran à sa peur.

Ses frères s'étaient habillés et attendaient une fois de plus ses instructions.

— Allumez la chandelle et préparez notre père. Tamar, cours chercher les chevaux.

— As-tu encore des pièces ? Le propriétaire de l'écurie voudra être payé.

Djalal al-Din eut l'impression qu'un nœud coulant se resserrait autour de sa gorge. Il ouvrit une bourse, donna un petit rubis à son frère. Les cinq pierres restantes représentaient tout ce qu'ils possédaient en ce monde.

— Donne-lui ça et dis-lui que nous sommes des disciples fervents du Prophète. Dis-lui qu'il n'y a aucun honneur à aider nos ennemis.

Le frère cadet s'élança dans la rue sombre et Djalal al-Din rejoignit les autres, qui avaient commencé à habiller leur père. Le shah Mohammed gémissait et sa vieille peau était brûlante. Il marmonnait des mots dépourvus de sens qu'aucun de ses fils n'écoutait.

Une fois le shah vêtu, deux de ses fils le soutinrent et Djalal al-Din jeta un dernier regard à l'appartement qui les avait abrités. Aussi misérable soit-il, il avait été leur refuge. La perspective de reprendre la fuite leur serrait le cœur mais ils ne pouvaient ignorer l'avertissement du joaillier. L'homme leur avait fait une faveur, ils ne devaient pas la gâcher.

Son regard s'arrêta sur le petit brasero. Le médecin lui avait fait confiance en le lui laissant, le fils du shah ne s'abaîsserait pas à voler pour la première fois de sa vie. Il emporta en revanche les sachets d'herbes. L'esprit obnubilé par la nécessité de partir, il osait à peine

songer à la maladie de son père. C'était terrible pour un vieil homme d'être contraint de recommencer à fuir. Il fut envahi d'une rage désespérée. Si une seule chance de se venger du khan mongol s'offrait à lui, il la saisirait, fût-ce au prix de sa vie.

Djalal al-Din referma la porte derrière lui en quittant la maison avec son père et ses frères. Il ne voulait pas que les voleurs déroben le brasero du médecin. Quant au seau de nuit, ils pouvaient l'avoir, et son contenu avec.

Si tôt dans la soirée, les rues n'étaient pas encore désertes et Djalal al-Din vit passer des habitants pressés de retrouver la chaleur de leur foyer après la prière. Seuls le shah et ses fils devraient s'accommoder d'une nuit de plus sans dormir. L'écurie se trouvait à quelque distance et c'était par précaution qu'ils l'avaient choisie un peu éloignée de l'appartement. Leur père chancelait entre eux et ne se rendait peut-être même pas compte de ce qui se passait. Quand une question confuse tomba de ses lèvres, Djalal al-Din le fit taire avec douceur.

— Les hommes que tu cherches sont là, dit Abbud.

Sübötei donna des ordres, les guerriers enfoncèrent la porte, disparurent à l'intérieur.

Le joaillier attendit, couvert de sueur. Les Mongols ressortirent presque aussitôt, l'air furieux. Le jeune Bédouin empoigna le bras d'Abbud, le serra à lui faire mal.

— Vieil homme, ce n'est pas le moment de jouer. Mes amis ont fouillé la moitié des écuries pendant que je t'attendais et tu nous conduis maintenant à un taudis vide ? Je vais avoir du mal à les empêcher de t'égorger.

Abbud grimaça mais ne tenta pas de se dégager.

— Ils étaient là ! C'est la maison de mon beau-frère, il m'a parlé d'eux. Quatre jeunes gens et un vieil homme très malade. C'est tout ce que je sais, je le jure.

Au clair de lune, les yeux du Bédouin demeuraient dans l'ombre et son visage était plus froid que la nuit. Il lâcha le bras du marchand, échangea avec les Mongols une volée de mots.

Celui qu'Abbud avait identifié comme leur chef le regarda longuement avant de donner un nouvel ordre. Ses guerriers enfoncèrent d'autres portes et des cris brisèrent le silence. Quelqu'un résista dans une demeure voisine et le joaillier, horrifié, vit l'un des Mongols dégainer son sabre, embrocher un jeune homme et enjamber son corps pour pénétrer dans la maison.

— Ne faites pas ça ! s'écria Abbud. Ils ne sont pas là !

Le nomade se tourna vers lui avec un sourire.

— Je ne peux pas les arrêter, vieil homme. Ils vont fouiller toutes les maisons de la rue, peut-être de la ville entière. Et ensuite, ils mettront le feu.

C'en fut trop pour le joaillier.

— Je connais toutes les écuries. S'ils sont quelque part, c'est dans l'une d'elles.

— Conduis-moi, vieil homme. Si tu dis vrai, Khuday ne sera peut-être pas détruite.

Djalal al-Din dirigea son cheval vers un bosquet d'arbustes coiffant le sommet d'une colline. Une douce odeur de feuilles de citronnier parfumait l'air et il eut le cœur serré en baissant les yeux vers la petite ville. À sa droite, l'étoile du Nord brillait dans un ciel clair.

Loin à l'est, les feux du camp mongol teintaient l'horizon d'une faible lueur. À l'ouest les attendait la mer Caspienne, dernière barrière pour la famille du shah en fuite. Djalal al-Din savait qu'il ne pourrait pas chevaucher longtemps sur ses côtes avec les Mongols lancés à leur recherche. Ses frères et lui se feraient prendre comme des lièvres débusqués. Il éprouvait, telle une faim dévorante, une envie désespérée de retourner dans l'Est, vers les vastes cités qu'il avait connues enfant.

Entendre la respiration tourmentée de son père dans le silence de la nuit le poignait. Avec l'aide de ses frères, il avait attaché le vieil homme sur sa selle et mené son cheval par la bride hors de la ville en évitant la route de l'Est.

Si les Mongols avaient été sûrs que le shah se trouvait dans Khuday, ils auraient cerné la ville. En l'occurrence, ses fils avaient quitté la ville au pas et n'avaient pas croisé âme qui vive. Ils n'étaient cependant pas encore tirés d'affaire car s'ils ne pouvaient pas descendre vers le sud la mer les piégerait aussi sûrement qu'un filet. Un instant, Djalal al-Din se sentit fléchir. Il était trop fatigué pour fuir encore, trop fatigué même pour monter à cheval.

Le bruit de ses sanglots étouffés attira l'attention de son frère Tamar, qui lui posa une main sur l'épaule.

— Il faut partir, Djalal al-Din. Tant que nous sommes en vie, il reste un espoir.

Le fils aîné du shah hocha la tête malgré lui, se frotta les yeux. Il se mit en selle et prit les rênes du cheval de son père. Comme ils s'éloignaient dans l'obscurité, il entendit Tamar pousser un cri de stupeur et se retourna pour regarder Khuday.

La petite ville était baignée d'une étrange lumière qui tremblait au-dessus du dédale des rues et dont il ne saisit pas tout de suite le

sens. Puis les lueurs s'étendirent et il comprit que les Mongols incendiaient Khuday.

— Ils se gorgeront de cette bourgade jusqu'à l'aube, dit un autre de ses frères.

Croyant déceler une note triomphale dans sa voix, Djalal al-Din eut envie de châtier sa bêtise d'une gifle. Il se demanda si Abbud et son jeune serviteur survivraient à l'incendie que la présence du shah avait causé, comme si ses fils et lui ne laissaient que ruines et désolation dans leur sillage.

Il n'y avait rien d'autre à faire que prendre la direction de la mer. Même s'il sentait les ailes de la mort battre au-dessus de lui, Djalal al-Din éperonna sa monture et mit son cheval au trot pour descendre la pente qui s'étirait devant lui.

Les quatre frères menèrent le cheval de leur père pendant encore quatre jours avant de repérer des cavaliers derrière eux. Il était impossible de ne pas laisser de traces sur ce sol poussiéreux et Djalal al-Din avait su que les Mongols parviendraient à suivre leur piste, alors même qu'il s'accrochait à l'espoir de les semer. Au bord de l'épuisement, il avait chevauché nuit et jour jusqu'à ce qu'il sente l'odeur de sel de la Caspienne et qu'il entende le piaillage des mouettes. Un moment, l'air vif les avait tous revigorés puis il avait aperçu des formes sombres au loin, la masse des guerriers qui les poursuivaient.

Djalal al-Din regarda le visage cireux du shah. Comme ils n'avaient pas pris le risque de s'arrêter et d'allumer un feu pour préparer sa décoction d'herbes amères, l'état du vieil homme avait empiré. Plus d'une fois, Djalal al-Din avait pressé son oreille contre les lèvres de son père pour savoir s'il respirait encore. Sa maladie les ralentissait mais il ne pouvait l'abandonner aux chiens courants de Gengis qui le déchiquetteraient.

Un instant, le jeune homme eut envie de hurler sa haine et sa terreur en direction des lignes lointaines de ses poursuivants. Il en avait à peine la force et il secoua la tête avec lassitude, leva les yeux au moment où ses frères et lui franchissaient une dune et découvrit devant lui l'immensité bleue et scintillante de la mer. Le soir tombait, ils auraient une nuit encore devant eux, avant que les Mongols les trouvent et les massacrent. Inspectant la côte, Djalal al-Din ne vit que quelques cabanes et des bateaux de pêche. Il n'y avait nulle part où se cacher et ils ne pouvaient aller plus loin.

Perclus de douleurs, il descendit de son cheval, qui trembla quand il ne sentit plus le poids de son cavalier. Djalal al-Din tapota l'encolure de l'animal aux côtes saillantes pour le remercier de sa fidélité. Le fils du shah ne se rappelait plus la dernière fois qu'il avait mangé et un étourdissement le fit chanceler.

— Allons-nous mourir ici ? geignit l'un de ses frères.

Djalal al-Din lui répondit d'un grognement. Jeune et robuste au début de l'année, il avait perdu des hommes et des forces à chaque tournant de cette campagne. Il se sentait vieux, à présent. Il ramassa un caillou gris sur la plage et le lança dans l'eau salée. Les chevaux baissèrent la tête pour boire et il ne tenta pas de les en empêcher. Quelle importance s'ils avalaient de l'eau salée quand les Mongols arrivaient pour tuer les fils du shah ?

— Je ne resterai pas ici à les attendre ! s'écria Tamar, le plus âgé des frères après Djalal al-Din.

Il allait et venait, cherchant des yeux une issue. Avec un soupir, Djalal al-Din se laissa tomber sur le sol, enfonça ses doigts dans le sable humide.

— Je suis fatigué, dit-il. Trop fatigué pour me relever. Que cela se termine ici.

— Pas question ! s'insurgea Tamar.

Il avait la voix rauque de soif, les lèvres fendillées et bordées de sang, mais ses yeux étincelaient dans le soleil couchant.

— Il y a une île, là-bas. Est-ce que les Mongols savent nager ? Nous n'avons qu'à prendre une de ces barques et percer le fond des autres. Nous serons en sécurité sur cette île, nous...

— Comme des animaux en cage, répliqua Djalal al-Din. Il vaut mieux rester ici et se reposer.

Tamar se pencha vers lui et le gifla durement.

— Tu laisserais notre père se faire massacrer sur cette plage ? Lève-toi et aide-moi à le mettre dans un bateau ou je te tue de mes mains.

Djalal al-Din eut un rire amer mais se leva quand même et, perdu dans un brouillard, aida ses frères à porter le shah. En marchant sur le sable mouillé, il sentit un peu de vie revenir dans ses membres et son désespoir s'atténua.

— Tu as raison, reconnut-il. Je suis désolé.

Tamar, toujours furieux, se contenta de hocher la tête.

Les pêcheurs sortirent de leurs cabanes en criant lorsque les quatre jeunes hommes s'attaquèrent à leurs barques. La vue des cimenterres tirés de leurs fourreaux les réduisit au silence et leur groupe furieux regarda les inconnus briser les mâts, fracasser les coques et pousser les bateaux dans l'eau profonde pour qu'ils coulent dans un tourbillon de bulles.

Au crépuscule, les frères mirent la dernière barque à l'eau, la poussèrent en pataugeant et montèrent dedans. Djalal al-Din hissa la petite voile et prit le vent, étrangement ragaillardisé de se mettre à nouveau en action. Ils laissèrent leurs chevaux sur la plage et les pêcheurs étonnés saisirent leurs rênes en continuant à les maudire,

même si ces bêtes valaient bien plus que leurs embarcations grossières. Quand le vent fraîchit, Djalal al-Din s'assit à l'arrière et fit tomber le gouvernail dans l'eau, après l'avoir attaché à une corde pour qu'il les maintienne en place. Dans les dernières lueurs du jour, ils voyaient la ligne blanche des vagues qui se brisaient sur une petite île, au large. Djalal al-Din baissa les yeux vers son père et le calme se répandit en lui tandis qu'ils laissaient la côte derrière eux. Leur fuite ne durerait plus très longtemps et le vieil homme méritait effectivement une mort paisible.

Le nom Samarkand signifie « ville de pierre » et Gengis comprenait pourquoi en regardant ses murailles. De toutes les cités qu'il avait connues, seule Yenking était mieux défendue. Face à lui, les minarets de nombreuses mosquées s'élevaient derrière les murs. Bâtie sur la plaine inondable d'un fleuve coulant entre deux immenses lacs, la ville était entourée des terres les plus fertiles qu'il ait vues depuis qu'il avait envahi le Khwarezm. Il n'était pas étonné que le shah Mohammed en ait fait le plus beau joyau de sa couronne. Il n'y avait ici ni poussière ni sable. La ville était un carrefour pour les marchands et ils se sentaient en sécurité derrière ses murs. En temps de paix, leurs caravanes traversaient lentement les plaines, apportant la soie des Jin et chargeant à Samarkand des céréales qu'elles transportaient plus loin à l'ouest. Ce commerce resterait interrompu un long moment. Gengis avait brisé un réseau de cités qui se soutenaient entre elles et prospéraient. Otrar était tombée puis Boukhara. Au nord-est, il avait envoyé Jelme, Khasar et Kachium soumettre d'autres cités. Il n'était pas loin de couper totalement les routes commerciales du shah. Sans négoce et sans messages, chaque ville se retrouvait isolée des autres et ne pouvait qu'attendre l'assaut de ses guerriers. Mais tant que le shah était en vie, cela ne suffisait pas à apaiser la colère de Gengis.

Au loin montait la fumée blanche de la dernière caravane qui avait tenté de rejoindre Samarkand avant qu'il pénètre dans la région. Aucune autre ne viendrait avant que les Mongols soient repartis. Une fois de plus, Gengis réfléchit à la suggestion de Temüge d'établir sur les villes conquises un pouvoir permanent. L'idée l'intriguait mais demeurait confuse. Il n'était plus jeune, cependant, et quand son dos lui faisait mal, le matin, il songeait au monde qui continuerait à tourner sans lui. Son peuple ne s'était jamais soucié de permanence. Quand un Mongol mourait, il laissait derrière lui les tracasseries du monde. Maintenant qu'il avait vu des empires, il en imaginait un qui durerait plus que lui. Il pensait avec plaisir à des hommes qui gouverneraient en son nom longtemps après sa mort. L'idée faisait croître en lui un sentiment dont il avait à peine conscience.

Sous le regard du khan, les tumans de Djötchi et de Djaghataï revinrent après avoir passé la matinée à chevaucher assez près des murs de la ville pour terroriser ses habitants. Dès que le siège avait été

en place, ils avaient dressé une tente blanche devant Samarkand, mais les portes étaient restées fermées. Ils la remplaceraient en temps opportun par une tente rouge, puis par la tente noire promettant la mort à tous ceux qui se trouvaient dans l'enceinte de la ville.

Avec la fuite du shah, les Khwarezmiens n'avaient personne pour organiser leur défense et chacune de ses cités combattait seule. Cette situation convenait à merveille au khan. Il pouvait lancer deux ou trois tumans seulement sur une place forte, briser sa résistance et passer à la suivante en ne laissant que des ruines derrière lui. C'était la façon de faire la guerre qu'il préférait. Les interprètes khwarezmiens assuraient que plus d'un demi-million de gens vivaient à Samarkand, peut-être davantage, maintenant que la campagne environnante était déserte. Ils pensaient que Gengis serait impressionné, mais il avait vu Yenking et ne se s'était pas laissé troubler par ce chiffre.

Ses hommes et lui parcouraient impunément la plaine et ceux qui vivaient derrière de la pierre ne pouvaient qu'attendre dans la peur. Il imaginait mal qu'on puisse préférer ce genre de vie à la possibilité de bouger sans cesse et de frapper où bon vous semblait, mais le monde changeait et Gengis se confrontait chaque jour à de nouvelles idées. Ses guerriers avaient chevauché jusqu'aux déserts glacés au nord, jusqu'au Koryo à l'est. Il estimait ces terres conquises. Mais elles étaient lointaines. Elles rebâtiraient leur puissance et oublieraient qu'elles lui devaient tribut et obéissance.

Il plissa les lèvres en songeant aux habitants de villes édifiant de nouvelles murailles après avoir enterré leurs morts. Cela ne plaisait pas au khan des Mongols. Quand il assommait un homme, cet homme restait à terre, mais une cité pouvait se relever.

Il pensa ensuite à Otrar, au désert qu'il avait laissé derrière lui. Jamais une ville ne s'élèverait de nouveau à cet endroit, même dans cent ans. Pour tuer une ville, il fallait peut-être enfoncer profondément le poignard et le tourner dans la plaie jusqu'à ce qu'elle exhale son dernier souffle. Cette idée aussi lui plaisait.

Tandis qu'il chevauchait lentement autour de Samarkand, il fut tiré de ses réflexions par les notes aiguës d'un cor. Il ralentit sa monture, pencha la tête sur le côté pour écouter. Djötchi et Djaghataï avaient entendu eux aussi le signal et s'étaient arrêtés entre Gengis et la ville.

Au loin, des éclaireurs galopèrent vers le khan. C'étaient eux qui avaient donné l'alarme, il en était presque certain. Y avait-il un ennemi en vue ?

Pendant que sa monture arrêtée tendait le cou pour arracher une touffe d'herbe sèche, Gengis vit les portes de Samarkand s'ouvrir et une colonne de cavaliers en sortir. L'excès de confiance de ses ennemis le fit sourire. Il disposait du tuman de Djebe et de dix mille de ses

propres vétérans. Avec ces guerriers et ceux de Djötchi et Djaghataï, il écraserait toute armée que vomirait la ville.

Les éclaireurs rejoignirent Gengis sur des chevaux fourbus après une course folle.

— Des hommes armés à l'est, seigneur ! cria l'un d'eux avant ses deux compagnons. L'équivalent de trois tumans !

Gengis jura entre ses dents. Une autre cité avait finalement répondu à l'appel de Samarkand. Djötchi et Djaghataï devraient affronter ces renforts. Il prit ses décisions rapidement pour que ses guerriers ne voient qu'une certitude absolue dans sa réponse.

— Va prévenir mes fils, ordonna-t-il au jeune éclaireur qui haletait encore comme un chien au soleil. Dis-leur d'attaquer cet ennemi venant de l'est. Moi je tiendrai contre tout ce que Samarkand pourra engager sur le champ de bataille.

Après le départ des tumans de Djötchi et Djaghataï, Gengis se retrouva avec vingt mille hommes seulement. Ils se mirent en formation, le khan au centre d'un vaste croissant aux cornes prêtes à se replier pour un mouvement enveloppant.

Un flot de cavaliers et de fantassins se déversait de la ville, presque comme si Samarkand était la caserne d'une aile entière de l'armée du shah. Gengis mit sa monture au trot et vérifia ses armes en espérant ne pas avoir envoyé trop de guerriers au loin. Il avait peut-être commis une erreur, mais s'il n'avait attaqué qu'une ville à la fois, il lui aurait fallu trois vies pour soumettre le Khwarezm. Les cités de l'empire Jin avaient été encore plus nombreuses et ses généraux en avaient pris quatre-vingt-dix en un an avant de parvenir à Yenking. Gengis lui-même avait donné l'assaut à vingt-huit d'entre elles.

S'il avait eu Sübötei ou Djebe avec lui, ou même Jelme ou l'un de ses frères, il n'aurait eu aucune inquiétude. Tandis que la plaine se couvrait de Khwarezmiens rugissants, le chef des Mongols rit de sa propre prudence et les guerriers qui l'entouraient l'imitèrent. Il n'aurait pas besoin de Sübötei. Il ne craignait pas de tels ennemis, ni même une douzaine de telles armées. Il était le khan de la mer d'herbe, ils n'étaient que des habitants des villes, mous et gras malgré leurs fanfaronnades. Il les réduirait en poussière.

Assis en tailleur sur une étroite bande de sable, Djalal al-Din fixait par-dessus les eaux agitées de la Caspienne la côte noire qu'il avait quittée plus tôt dans la journée. Il distingua des feux, des ombres qui se mouvaient autour. Les Mongols avaient atteint la mer, lui coupant toute possibilité de fuir. Djalal al-Din se demanda si ses frères et lui n'auraient pas dû tuer les pêcheurs et leurs familles : les Mongols n'auraient pas su où il avait emmené le shah et auraient

peut-être renoncé à leur chasse. Non, se dit-il avec un sourire désabusé, les pêcheurs se seraient défendus. Armés de couteaux et de bâtons, les douze hommes auraient probablement eu raison de la maigre famille du shah.

L'île se trouvait à un mille à peine de la côte. Djalal al-Din et ses frères avaient tiré le bateau jusqu'aux arbres pour le dissimuler, mais ils auraient aussi bien pu le laisser sur la plage. Les pêcheurs avaient sans doute révélé aux Mongols qu'ils s'étaient réfugiés sur l'île. Djalal al-Din soupira, plus épuisé qu'il ne l'avait jamais été. Même les jours passés à Khuday semblaient à présent un rêve flou. Il avait emmené son père jusqu'à cette île pour qu'il y meure en paix, certain que sa propre fin suivrait de peu. Jamais il n'avait combattu un ennemi aussi implacable que les Mongols, demeurant obstinément sur sa piste malgré la neige et la pluie, se rapprochant jusqu'à ce qu'il entende leurs chevaux dans son sommeil. Par-dessus l'eau, le vent portait par intermittence des cris aigus, des voix s'élevant en un chant. Les barbares savaient que la fin de la traque était proche, après plus de quatre cents lieues de poursuite. Ils savaient que leur proie s'était enfin arrêtée de fuir, tel un renard réfugié dans son terrier et attendant dans la terreur que les chasseurs le forcent à en sortir.

Une fois de plus, Djalal al-Din se demanda si les Mongols savaient nager. Si oui, au moins n'arriveraient-ils pas sur l'île avec leurs sabres. Il entendit ses frères échanger quelques mots et ne parvint pas à rassembler assez d'énergie pour se lever et leur demander à nouveau de se taire. De toute façon, les Mongols savaient déjà où ils étaient. Le dernier devoir des fils du shah, c'était d'être auprès de lui quand il mourrait et de lui assurer la fin digne qu'il méritait.

Djalal al-Din finit par se lever malgré ses genoux et son cou douloureux. Quoique petite, l'île était couverte d'arbres et d'épaisses broussailles dans lesquelles ses frères et lui avaient dû se tailler un chemin. Il emprunta le passage ménagé en écartant des mains les branches qui s'accrochaient à sa tunique.

Dans une clairière créée par l'effondrement d'un arbre, son père était étendu sur le dos, entouré de ses fils. Djalal al-Din fut content de voir que le vieil homme avait repris connaissance et contemplait les étoiles. Chacune de ses inspirations sifflantes faisait cependant trembler sa poitrine sous l'effort. Dans la clarté de la lune, le shah tourna les yeux vers son fils aîné, qui s'inclina. D'un geste faible, le mourant lui fit signe et Djalal al-Din s'approcha pour entendre l'homme qu'il avait toujours cru trop plein d'énergie pour tomber un jour. Les vérités de son enfance de prince s'étaient écroulées autour de lui. Il s'agenouilla pour écouter et, même dans cet endroit si loin de leur palais, une partie de lui désirait ardemment voir se manifester

encore l'ancienne force de son père, comme si un effort de volonté pouvait suffire à bannir sa fragilité. Ses frères se rapprochèrent eux aussi et, un moment, ils oublièrent les Mongols campant de l'autre côté des eaux profondes.

— Je suis désolé, hoqueta le souverain déchu. Pas pour moi. Pour vous.

Il s'interrompit pour respirer, le visage rouge et couvert de sueur.

— Ne parle pas, lui murmura Djalal al-Din.

— Si je ne le fais pas maintenant, quand le ferai-je ? répliqua le vieillard, les yeux brillants d'un reste d'humour. Je suis... fier de toi, Djalal al-Din. Tu t'es bien conduit.

Soudain, le shah suffoqua et son fils le fit rouler sur le flanc, essuya les glaires à ses lèvres. Lorsqu'il le remit sur le dos, il avait les larmes aux yeux. Le shah eut une longue expiration puis remplit lentement ses poumons torturés.

— Lorsque je ne serai plus... commença-t-il.

Djalal al-Din ouvrit la bouche pour protester mais les mots ne franchirent pas ses lèvres.

— Lorsque je ne serai plus, répéta le vieil homme, tu me vengeras.

Djalal al-Din acquiesça, bien qu'il eût abandonné tout espoir pour lui-même depuis longtemps. Il sentit la main de son père s'agripper à sa tunique et la pressa de la sienne.

— Toi seul, Djalal al-Din, continua le shah. Ils te suivront.

L'effort qu'il faisait pour parler hâtait la fin et il lui devint plus difficile encore de respirer.

— Va dans le Sud et prêche la guerre sainte contre... le khan. Appelle les fidèles au djihad. Tous, Djalal al-Din, tous.

Il tenta de se redresser, n'y parvint pas. Djalal al-Din fit signe à Tamar et, ensemble, ils aidèrent leur père à se mettre en position assise. Le vieil homme vida totalement ses poumons et sa bouche s'amollit. Son corps décharné tressauta sous leurs mains tandis qu'il luttait pour respirer. Il rejeta la tête en arrière mais ne réussit toujours pas à inspirer. Les tremblements de son corps se transformèrent en spasmes puis il se figea. Djalal al-Din entendit un sifflement quand les intestins de son père se relâchèrent et qu'il perdit le contrôle de sa vessie. Une urine âcre mouilla le sol sablonneux.

Doucement, les deux frères l'allongèrent de nouveau. Djalal al-Din desserra les doigts crispés sur sa tunique, les caressa. Tamar ferma les yeux de leur père et ils attendirent encore, ne croyant pas vraiment qu'il avait cessé de vivre. Sa poitrine ne se soulevait plus. Le monde était silencieux et les étoiles brillaient dans le ciel. Djalal al-Din pensait absurdement qu'elles n'auraient pas dû, que quelque chose de

plus que le léger clapotis des vagues aurait dû marquer la mort d'un grand homme.

— C'est fini, dit Tamar d'une voix étranglée.

À sa surprise et à sa grande honte, Djalal al-Din sentit un poids tomber de ses épaules.

— Ces brutes de Mongols finiront par venir ici, dit-il en se tournant vers l'endroit où les guerriers de Gengis campaient. Ils trouveront le... Ils trouveront notre père. Cela leur suffira peut-être.

— Nous ne pouvons pas le laisser ici, répondit Tamar. J'ai un briquet à amadou. Il y a assez de bois sec et quelle importance maintenant si les barbares nous voient ? Nous devrions brûler son corps. Si nous survivons, nous construirons un temple à la mémoire de notre père sur cette île.

— C'est une bonne idée, approuva Djalal al-Din. Lorsque le feu prendra, nous traverserons pour gagner l'autre rive. Les Mongols ne sont pas des marins.

Il se rappela les cartes qu'il avait vues dans la bibliothèque de son père à Boukhara. La Caspienne ne semblait pas très large.

— Qu'ils essaient donc de nous suivre sur une eau profonde où nous ne laisserons pas de traces !

— Je ne connais pas les terres qui s'étendent de l'autre côté de la mer, dit Tamar. Où irons-nous ?

— Eh bien, vers le sud, comme notre père nous l'a recommandé. Nous reviendrons avec une armée de fidèles afghans et indiens pour anéantir ce Gengis. Sur l'âme de mon père, je le jure.

Djötchi et Djaghataï rattrapèrent l'armée ennemie alors qu'elle commençait à descendre vers une cuvette entourée de collines à l'est de Samarkand. Les éclaireurs avaient sous-estimé le nombre des Khwarezmiens : selon Djötchi, près de quarante mille hommes s'étaient portés au secours de la ville joyau du shah. Il ne laissa pas cette découverte l'inquiéter. Dans les terres jin et ailleurs, Gengis avait montré que la qualité des hommes était plus importante que leur simple nombre. Au cours d'un raid de reconnaissance, Sübôteï avait remporté la victoire sur une garnison de mille deux cents hommes avec huit cents guerriers seulement et tous les autres généraux avaient fait leurs preuves contre des ennemis plus nombreux. Les Mongols étaient *toujours* en infériorité numérique.

Cette cuvette était un don du ciel et les deux frères ne mirent pas longtemps à élaborer leur tactique après avoir repéré l'ennemi. Vétérans des batailles à cheval, ils connaissaient le formidable avantage d'occuper une position plus élevée. Les arcs portaient plus loin, les chevaux devenaient impossibles à arrêter dans une charge.

Les deux frères oublièrent provisoirement leur inimitié pour discuter. Djaghataï marqua son accord d'un grognement quand Djötchi lui proposa de contourner la cuvette, de gravir une colline et de frapper l'ennemi sur son flanc gauche. Il reviendrait à Djötchi de l'attaquer de front au pied des collines.

Sur l'ordre de leur chef, les guerriers de Djötchi formèrent une première ligne aussi large que le terrain le permettait, le reste faisant bloc derrière les hommes protégés par les meilleures armures. Le fils du khan était déçu que les Khwarezmiens n'aient pas cette fois amené d'éléphants. Les généraux du shah semblaient aimer les utiliser dans leurs batailles et les Mongols, de leur côté, prenaient plaisir à cribler ces bêtes de flèches qui les rendaient folles de douleur et les renvoyaient écraser leurs propres rangs.

Djötchi baissa les yeux vers la cuvette, estima la raideur de la pente qu'il descendrait. Elle était quadrillée de sentiers de chèvres mais couverte d'une herbe sèche et les chevaux ne glisseraient pas en chargeant sur un tel terrain. Il tourna la tête à droite puis à gauche pour inspecter sa première ligne, se posta en son centre. Son arc vibrerait avec la première volée. Il sentit grandir la confiance des guerriers qui l'entouraient et regardaient les fantassins ennemis marchant vers eux d'un pas ferme. Les Khwarezmiens faisaient sonner leurs cors et résonner leurs tambours, mais leurs cavaliers semblaient nerveux sur les flancs. La pente comprimait déjà leurs rangs et Djötchi pensa qu'ils devaient être conduits par quelque jeune sot qui devait davantage son poste à sa naissance qu'à ses mérites. Le paradoxe de sa propre position l'amusa quand il donna l'ordre à ses cavaliers de descendre au pas. Il devait y avoir très peu de fils de roi ou de khan à être généraux *malgré* leur père et non grâce à lui.

Tandis que son tuman se mettait au trot, Djötchi continuait à examiner ses troupes, cherchant un point faible. Comme Süböteï le lui avait appris, il avait envoyé des éclaireurs à des lieues à la ronde. Il n'y aurait pas d'embuscade, pas d'arrivée soudaine de renforts. L'homme qui commandait les forces venues secourir Samarkand avait traité les Mongols à la légère et il le paierait. Djötchi souffla une seule note dans le cor accroché à son cou, vit les lourdes lances quitter les coupelles pour n'être plus soutenues que par des épaules et des bras que l'entraînement avait dotés de muscles d'acier. Lorsque l'allure passa au petit galop, Djötchi fit signe à un porte-enseigne de brandir le pavillon ordonnant aux lignes de s'étirer encore. Ses hommes s'étaient longuement préparés à ce moment, tirant des flèches au galop jusqu'à s'entailler les doigts, enfonçant la pointe de leur lance dans des cibles en paille une centaine de fois par jour.

L'armée ennemie tira une volée de traits sur l'ordre aboyé par un officier. Trop tôt, pensa Djötchi. La moitié des flèches se planta dans le

sol devant ses guerriers, le reste ricocha sur les boucliers et les casques. Il passa au grand galop, laissa le rythme de sa monture régler ses mouvements quand il se dressa sur ses étriers et encocha une flèche.

Tout le long des lignes mongoles, les guerriers l'imitèrent. Les lanciers commencèrent à abaisser leurs armes, estimant le moment où ils frapperaient et tueraient.

Djötchi lâcha sa flèche et six cents archers firent de même. Au moment où il en prenait une autre dans son carquois, les lanciers talonnèrent leurs montures et fondirent ensemble sur l'ennemi, tel un seul énorme pieu. Ils frappèrent à pleine vitesse, transperçant ou renversant tout ce qu'ils touchaient, creusant une brèche semblable à une bouche sanglante. Ceux qui se trouvaient derrière ne pouvaient s'arrêter et Djötchi se retrouva au cœur des lignes ennemies.

Devant lui, ses lanciers jetaient leurs armes brisées et dégainaient leurs sabres. Derrière, les archers lâchèrent une deuxième volée sur les côtés, élargissant la brèche. C'était la meilleure tactique que Djötchi avait trouvée et il exulta en constatant les pertes qu'il avait infligées en quelques instants. Ses lignes arrière se déployèrent pour attaquer les ailes ennemies, manœuvre qui était presque l'inverse de celle des cornes prisée par son père. Bousculée, la tête de la colonne ennemie se replia en désordre.

Djötchi dégaina son sabre lorsque sa monture s'arrêta, incapable d'aller plus loin dans les rangs des Khwarezmiens. Il estima que le moment était parfait pour l'attaque par le côté et leva les yeux, cherchant son frère du regard. Il ne put accorder qu'un bref coup d'œil au flanc gauche de la colline car il dut parer une pointe de lance qui menaçait de le transpercer. Lorsqu'il regarda de nouveau, il constata avec effarement que le tuman de Djaghataï était toujours au même endroit sur la pente.

Djötchi distinguait clairement la silhouette de son frère, assis sur sa selle, les mains tranquillement posées sur le pommeau. Ils n'étaient pas convenus d'un signal pour déclencher l'attaque par le flanc, mais Djötchi souffla quand même dans son cor une longue note qui résonna au-dessus de la tête de ses hommes. Eux aussi s'étaient rendu compte que l'autre tuman ne bougeait pas et certains adressaient des gestes furieux aux guerriers de Djaghataï pour les presser de se lancer dans la bataille avant qu'elle ne bascule.

Avec un juron, Djötchi lâcha son cor et sentit monter en lui une fureur telle que les deux coups qu'il porta ensuite parurent ne demander aucun effort, toute sa force se concentrant dans son bras droit. Il aurait voulu qu'il soit Djaghataï, cet homme qu'il toucha au cou, juste au-dessus de la cuirasse, et qui s'effondra sous les sabots des chevaux.

Djötchi se dressa de nouveau sur ses étriers, cette fois pour chercher un moyen de dégager ses hommes de la mêlée. Il avait de bonnes chances d'y parvenir alors que les premiers rangs de l'ennemi étaient encore pris dans les cornes de ses meilleurs guerriers. Sans la trahison de Djaghataï, ils auraient peut-être réussi à s'extraire de la nasse mais, face à la passivité de l'autre tuman, ses hommes, comme frappés de stupeur, tombaient en grand nombre. L'ennemi, qui ne comprenait pas pourquoi l'autre général mongol restait sans rien faire, s'empressa cependant d'en tirer parti.

La cavalerie des Khwarezmiens élargit ses lignes, les chevaux lourds montèrent plus haut sur la pente puis la redescendirent pour charger les guerriers de Djötchi en évitant de passer trop près de ceux de Djaghataï, qui attendait que son frère se fasse massacrer. Entre deux coups de sabre, Djötchi vit des officiers protester contre l'immobilité de son frère, mais il fut aussitôt aspiré de nouveau dans le combat.

Ses propres officiers se tournaient vers lui pour l'inciter à ordonner la retraite, mais la rage de Djötchi ne faiblissait pas. Il avait mal au bras, le sabre de son père avait émoussé son tranchant sur des armures ennemies, et cependant il continuait à frapper, et chaque Khwarezmien qu'il tuait était son frère ou Gengis lui-même.

Ses hommes virent qu'il ne regardait plus vers le tuman de Djaghataï. Il se battait en montrant les dents, faisait tourner son sabre sans fatigue apparente et sauter son cheval par-dessus les cadavres. Son absence totale de peur revigora ses guerriers, qui poussèrent des cris sauvages. Ceux qui étaient touchés ignoraient leurs blessures ou ne les sentaient même pas. Eux aussi se laissèrent porter par leur colère. Ils avaient offert leur vie à Djötchi, ils avaient décimé une armée. Rien ne leur était impossible.

Ses soldats jin se battaient avec frénésie et s'enfonçaient profondément dans la colonne ennemie. Lorsque les cavaliers du Khwarezm les empaïaient de leurs lances, ils saisissaient l'arme fichée en eux, tiraient pour faire tomber l'ennemi et le criblaient de coups de couteau avant de mourir. Ils ne fuyaient pas davantage les sabres ou les flèches alors que les rangs de leurs camarades les entouraient. Ils ne le pouvaient pas.

Sous la pression obstinée de déments qui empoignaient de leurs mains sanglantes l'arme qui les tuait, les Khwarezmiens se débandèrent et la panique gagna même ceux qui n'avaient pas encore participé au combat. Djötchi vit un de ses officiers jin manier une lance brisée comme un gourdin et marcher sur des mourants pour défoncer le crâne d'un ennemi monté sur un superbe étalon. L'homme tomba, le Jin poussa un rugissement de triomphe et lança un défi dans sa langue à des hommes qui ne pouvaient pas le comprendre. Les

Mongols rirent d'entendre son ton bravache et continuèrent à se battre alors même que leurs bras devenaient de plomb et que leurs forces s'écoulaient par leurs blessures.

Les ennemis étaient de plus en plus nombreux à fuir. À l'instant précis où Djötchi, aveuglé par une giclée de sang, commençait à céder à la panique, les cors du tuman de Djaghataï résonnèrent enfin de l'autre côté de la cuvette, suivis par un grondement de sabots.

Les guerriers de Djaghataï frappèrent un ennemi qui cherchait déjà à échapper à ceux qui l'assaillaient. Djötchi, pantelant, vit un espace s'élargir autour de lui et une nouvelle volée de flèches transpercer les fuyards. Il aperçut brièvement son frère chevauchant comme un roi avant de parvenir au pied de la colline et de disparaître. Djötchi cracha un jet de phlegme. Tout son corps meurtri brûlait du désir d'abattre son sabre sur le cou de Djaghataï. Ses hommes comprenaient ce qui s'était passé et il aurait du mal à les empêcher de chercher querelle à ceux qui les avaient tranquillement regardés se battre. Djötchi imaginait déjà les excuses que son frère invoquerait pour son retard, roulant dans sa bouche des mots pareils à une graisse sucrée.

Le fils aîné du khan n'avait plus d'ennemis à sa portée quand il tâta du pouce le tranchant de sa lame et sentit les ébréchures dans l'acier. Il était entouré de morts, pour une bonne part des hommes qui avaient traversé les collines et anéanti la cavalerie du shah. Les survivants tournaient vers lui des yeux encore flamboyants de colère. Djaghataï finissait d'éventrer ce qui restait de la colonne ennemie, ses chevaux enfonçant les bannières du Khwarezm dans le sol gorgé de sang.

S'il traitait son frère comme il le méritait, les deux tumans se battraient entre eux jusqu'à la mort, Djötchi en avait conscience. Les officiers de Djaghataï ne le laisseraient jamais approcher avec une arme alors qu'ils connaissaient les raisons de sa colère. Leur honte ne les empêcherait pas de dégainer leur sabre et ses propres guerriers riposteraient. Il luttait contre un désir puissant de traverser le champ de bataille au galop et de tailler son frère en pièces.

Il ne pouvait pas réclamer justice à leur père. Il l'entendait déjà traiter ses plaintes par le mépris, les rejeter parce qu'elles tenaient de la critique jalouse d'une tactique et ne pouvaient étayer une accusation de meurtre. Djötchi tremblait de frustration tandis que les bruits de la bataille s'éloignaient, laissant en lui une sensation de vide. Il avait quand même gagné, malgré la trahison. La fierté qu'il éprouvait pour ses hommes se mêlait à de la haine et à un sentiment d'impuissance.

Lentement, il essuya de la main le sang maculant le sabre qu'il avait gagné à Djaghataï. Ce soir-là, il avait affronté la mort face au

tigre et il l'avait encore affrontée aujourd'hui. Il ne pouvait simplement pas passer sur ce qu'on lui avait fait.

Il secoua ses doigts, aspergeant le sol de gouttelettes de sang, et se dirigea lentement vers l'endroit où se tenait son frère. Ses hommes échangèrent des regards sombres et le suivirent, prêts à recommencer à se battre.

Samarkand était une ville attrayante. Gengis menait son cheval au pas dans une large rue où les sabots non ferrés de sa monture claquaient doucement sur les pavés inégaux. Quelque part devant, de la fumée demeurait suspendue dans le ciel et des bruits de bataille lui parvenaient, mais cette partie de la cité était déserte et étonnamment paisible.

Ses hommes veillaient sur lui en marchant de chaque côté, l'arc bandé, prêts à réagir au moindre mouvement. Ils avaient contraint la garnison de la ville à opérer une retraite en bon ordre qui aurait fait honneur à leurs propres tumans. Gengis était étonné que l'ennemi se soit ménagé une position de repli dans la ville même mais, d'une manière générale, Samarkand était une ville surprenante. Comme pour Yenking, il avait eu l'intention d'affamer ses habitants mais ils avaient risqué le tout pour le tout dès que des renforts étaient accourus. Une fois de plus, son exigence de rapidité avait porté ses fruits face à un ennemi qui sous-estimait la force de ses tumans.

S'il demeurait sur les terres du shah, les villes finiraient par communiquer entre elles et leurs commandants les plus efficaces trouveraient des moyens de parer ses assauts. Cette pensée le fit sourire. Le temps qu'ils les mettent en place, tout le Khwarezm serait soumis.

Des arbres poussaient le long des rues. Bien qu'ils aient atteint leur taille adulte, leur feuillage donnait une impression de netteté. Au passage, Gengis remarqua des disques blancs indiquant un élagage ainsi que des taches brunes sur les racines poussiéreuses là où on les avait arrosées le matin même. Il secoua la tête d'étonnement en songeant au travail que cela impliquait. Les habitants des villes appréciaient sans doute l'ombre de ces arbres en été et il devait reconnaître qu'ils dégageaient une odeur agréable dans le vent chaud. Les gens des villes avaient peut-être même besoin de voir une touche de vert de leurs balcons de pierre. Se dressant sur ses étriers, le khan découvrit un large espace de terre nue entouré de rangées de bancs en bois. Samarkand recelait vraiment des choses étranges derrière ses murs. C'était peut-être là que les habitants se rassemblaient pour écouter des orateurs, ou faire courir des chevaux. Ses guerriers y amenaient des prisonniers et l'endroit serait bientôt noir d'une masse

de vaincus paralysés de peur.

Il passa devant un puits en pierre au croisement de deux rues et descendit de cheval pour l'examiner. En se penchant par-dessus la margelle, il avisa un cercle d'eau noire en bas. Sur une impulsion, il prit le seau de cuir accroché à une corde et le jeta dans le puits, inclina la tête afin d'entendre l'éclaboussement. Après avoir remonté le seau, il but avidement pour laver la poussière de sa gorge et le passa à l'un de ses archers puis se remit en selle.

Samarkand occupait une position idéale dans l'arc formé par un fleuve et plusieurs lacs. Sur une terre aussi riche, on pouvait tout faire pousser et Gengis avait vu des marchés regorgeant de fruits et de légumes frais près de la porte principale. Il se demanda ce que les habitants faisaient de leurs journées si l'eau et la nourriture étaient aussi abondantes. Manifestement, ils ne les passaient pas à s'entraîner au combat, à en juger par la retraite de la garnison. Ses tumans n'avaient eu qu'à les suivre dans la ville, d'assez près pour les empêcher de refermer les portes.

Les dimensions de Samarkand étaient difficiles à appréhender. Gengis se sentait cerné par des maisons et des rues, des bâtiments, petits ou grands. Le palais du shah dominait l'ensemble, mais ce qui retint la curiosité du chef mongol, ce fut le minaret, aiguille montant vers le ciel dans la partie ouest de la ville. Il dirigea son cheval vers l'étrange structure, qui lui parut grandir à mesure qu'il approchait.

Le minaret se dressait au-dessus d'une vaste place entourée de bâtiments trapus aux volets clos. Gengis remarqua à peine ses officiers qui enfonçaient les portes des maisons et vérifiaient qu'aucun soldat ennemi ne se cachait à l'intérieur. Il y eut des grognements, des bruits de lutte, mais ses guerriers connaissaient leur tâche et la résistance ne fut pas longue. De nouveaux prisonniers ligotés furent poussés vers le champ de courses et plusieurs d'entre eux lancèrent des regards furieux à l'homme qui se tenait seul au pied du minaret.

Gengis passa la main sur la surface de la base de l'édifice, prit plaisir au contact de ses petits carreaux aux formes complexes imbriqués les uns dans les autres. Il fut tenté de dégainer son poignard pour en desceller un et l'examiner. L'étroite tour miroitait au soleil et il dut tendre le cou pour en apercevoir le sommet de l'endroit où il se trouvait. En se renversant en arrière, il fit tomber la toque dont il était coiffé. Il se pencha pour la ramasser et eut un petit rire en la replaçant sur sa tête. L'un de ses hommes l'entendit :

— Seigneur ? dit-il.

— Je pensais simplement que je ne me suis incliné devant personne depuis que j'ai pénétré dans ces terres, répondit le khan d'un ton léger. Il a fallu cette tour pour me faire courber la tête.

Le guerrier sourit de voir son souverain de si belle humeur, peut-

être à cause de l'impression d'espace que donnait cette ville. Les cités jin semblaient étriquées en comparaison et Gengis n'imaginait pas de les gouverner. À Samarkand, au soleil, cela lui paraissait possible. Les habitants disposaient d'eau fraîche et des denrées offertes sur les marchés pour nourrir leurs familles. Des paysans devaient les apporter chaque jour avant l'aube et recevoir en échange des pièces de bronze et d'argent. Un instant, Gengis vit clairement dans son esprit tout le fonctionnement d'une grande ville, des marchands aux artisans, aux maîtres d'école et aux scribes. Cela marchait manifestement, bien qu'il ne comprît pas encore d'où provenaient toutes ces pièces. Y avait-il des mines à proximité ? Si c'était le cas, qui transformait le métal en pièces et les distribuait ensuite pour approvisionner le commerce de Samarkand ? Le shah ? C'était troublant, mais il tourna son visage vers le soleil et se sentit en paix. Il avait gagné une bataille ce matin, il avait envoyé ses fils briser une autre armée venue délivrer Samarkand. C'était une bonne journée.

L'odeur de fumée se fit plus forte sur la place et Gengis mit un terme à ses pensées vagabondes. Ses hommes parcouraient la ville et faisaient d'autres prisonniers, mais la garnison retranchée continuait à se battre et il remonta sur son cheval pour reprendre le commandement des assaillants. Avec ses archers, il se dirigea vers l'endroit où une fumée grise tournoyait au-dessus de la ville frappée de stupeur. À quoi bon posséder des puits et des cours si on n'est pas capable de les garder ? se demanda-t-il en avançant au pas. Il se trouvera toujours des hommes avides pour vous prendre ce que vous avez bâti.

Il était pourtant possible de défendre une ville, Gengis le savait. Il avait brisé assez de murailles en son temps pour avoir une bonne idée de ce qui résistait le mieux aux catapultes et aux grappins. Il fut tenté de mettre cette idée à l'épreuve dès l'hiver suivant avec l'un de ses généraux, Sübötei de préférence. Son général favori apprécierait ce défi. S'il se montrait capable de défendre victorieusement une ville contre les tumans, Gengis envisagerait peut-être de laisser des cités intactes pour les confier à des membres de sa famille. Sinon, elles ne valaient guère plus que les chèvres qu'on attachait à un piquet pour attirer les loups.

En tournant dans une large rue, Gengis découvrit des corps gisant sur le sol, pour la plupart revêtus de l'armure prisée des Khwarezmiens. Du sang qui brillait encore au soleil avait éclaboussé une entrée, mais rien ne permettait d'en deviner la source. Le khan croisa deux autres rues avant d'arriver au palais du shah et à la haute enceinte qui l'entourait. La fumée était plus épaisse quoique apparemment limitée à quelques maisons proches. Quelqu'un avait sans doute renversé une lampe ou un poêle en s'enfuyant. Les flammes

rugissaient, rendant la journée plus chaude encore. Soudain conscients de l'arrivée de Gengis, les guerriers mongols allaient et venaient autour du mur comme des fourmis furieuses.

Il arrêta son cheval pour regarder ses hommes attaquer la résidence du shah Mohammed. Au-delà du mur se profilait une colline couverte de jardins fleuris et dont un vaste palais occupait la crête. Les murs d'enceinte qui descendaient jusqu'à la rue même n'étaient brisés dans leur uniformité que par des grilles en fer. Gengis inspecta du regard les maisons qui lui faisaient face. Plongées dans une ombre épaisse, elles semblaient plus propres que ce à quoi il s'attendait. Les habitants de Samarkand avaient peut-être des cloaques sous leurs demeures ou un système pour évacuer les excréments. Faire vivre tant de gens dans un même endroit posait des problèmes et Gengis commençait à apprécier l'intelligence subtile de Samarkand.

Il n'y avait pas de place pour ses catapultes, même si ses hommes s'échinaient à les faire rouler dans la ville. Les murs ne dépassaient pas dix pieds de haut mais le commandant de la garnison avait néanmoins choisi un bon endroit pour se battre jusqu'à la mort.

Gengis vit ses meilleurs archers reculer pour expédier des flèches sur tout visage qui apparaîtrait au-dessus du mur. Y avait-il une plateforme de l'autre côté ? À coup sûr. Des hommes en armure se baissaient derrière le parapet pour éviter les traits qui passaient en sifflant au-dessus de leurs têtes. Kōkōtchu, le chamane du khan, exhortait les guerriers à redoubler d'efforts. Vêtu d'un simple pagne ceignant ses reins, il avait le corps peint de lignes bleu foncé qui donnaient l'illusion que sa peau ondulait quand il bougeait.

Exaltés par la présence du chamane et du khan, les guerriers utilisaient de longs poteaux terminés par un crochet pour tirer sur le bord du mur et le faire s'écrouler. Ils en avaient déjà abattu une partie et une large fissure apparut soudain dans la maçonnerie. Gengis avait songé à faire amener quand même les catapultes après avoir rasé les maisons les plus proches pour leur faire de la place. En voyant la fissure, il changea d'avis : ce ne serait plus long.

Kōkōtchu avait repéré le khan, bien sûr, et Gengis sentait que le chamane l'observait du coin de l'œil. Il se rappela leur première rencontre, lorsque Kōkōtchu avait conduit le khan des Naïmans en haut d'une colline, loin des combats. Gengis ne lui avait alors donné qu'un an à vivre, mais de nombreuses années s'étaient écoulées depuis et l'homme avait accru son influence, il s'était intégré à la poignée de fidèles qui aidaient le khan à gouverner. Gengis avait favorisé l'ambition du chamane. Cela lui convenait que ses guerriers nourrissent pour les esprits une crainte respectueuse, et qui pouvait vraiment leur dire si le père ciel avait béni leur khan ? Les victoires étaient venues, Kōkōtchu avait joué son rôle.

Gengis plissa le front quand ses pensées dérivèrent vers un autre souvenir. Quelque chose lui harcelait l'esprit sans qu'il parvienne à savoir quoi. D'un geste brusque, il appela l'un de ses messagers toujours prêts à recevoir ses ordres.

— Retourne au camp. Trouve ma femme Chakahai et demande-lui pourquoi elle ne peut pas voir Kōkōtchu sans penser à ma sœur. Tu as compris ?

Le jeune guerrier s'inclina. Il ne savait pas pourquoi le khan semblait si préoccupé le jour où il venait de prendre une nouvelle ville, mais son devoir était d'obéir et il le fit sans poser de question. Il partit au galop et ne se retourna même pas quand le mur s'effondra, écrasant deux Mongols qui n'avaient pas reculé à temps. Sous le regard froid de Gengis, Kōkōtchu sautilla comme une araignée peinte et les guerriers s'engouffrèrent dans la brèche en rugissant.

Djaghataï vit son frère se diriger vers lui. La plupart de ses hommes parcouraient le champ de bataille pour piller les morts ou expédier dans l'autre monde ceux qui remuaient encore. Il avait cependant gardé près de lui un groupe d'officiers et de guerriers à qui il n'eut pas à donner d'ordres. Sachant pourquoi Djötchi approchait, ils opérèrent un mouvement subtil pour entourer leur chef. Les plus anciens rengainèrent leur arme pour ne pas accueillir un général sabre au clair et Djaghataï poussa un cri de colère en le remarquant. Les guerriers les plus proches de lui étaient tous jeunes et sûrs d'eux. Ils brandissaient leur arme avec arrogance. Il leur était égal que Djaghataï soit resté sans bouger pour laisser son frère se faire tuer. Leur loyauté n'allait pas au bâtard né d'un viol mais au vrai fils, celui qui hériterait un jour et serait khan.

Pourtant, même ces jeunes insolents devinrent nerveux en voyant les hommes de Djötchi. La garde personnelle de Djaghataï n'avait pas combattu ce jour-là alors que ceux qui accompagnaient Djötchi étaient couverts de sang. Ils sentaient la sueur et la mort. Ce n'était pas un jeu. Djötchi tremblait de rage et il avait déjà tué pendant ces dernières heures.

Il ne ralentit pas sa monture quand il parvint aux guerriers entourant Djaghataï. Son regard demeura fixé sur son frère tandis que son cheval poussait sur le côté deux hommes qui n'eurent même pas le temps d'ouvrir la bouche pour le mettre en garde. S'il s'était arrêté un instant, ils auraient vaincu leur nervosité et l'auraient bloqué mais il n'en fit rien. Il passa devant deux autres hommes avant qu'un officier mette son cheval en travers de son chemin.

Cet homme était de ceux qui avaient remis l'arme au fourreau. Il commença à transpirer quand il se retrouva à portée du sabre de

Djõtchi, qui détourna enfin les yeux de son frère souriant pour les poser sur l'officier.

— Écarte-toi, lui enjoignit-il.

L'homme pâlit mais secoua la tête. Djaghataï éclata de rire et la main de Djõtchi se resserra sur la poignée à tête de loup de son sabre.

— Es-tu mécontent, frère ? lui lança Djaghataï, le regard brillant de méchanceté. Après une telle victoire ? Il y a trop de mains nerveuses ici, tu ferais mieux de retourner auprès de tes hommes avant qu'il n'arrive un accident.

Djõtchi soupira en cachant l'intensité de sa fureur. Il ne voulait pas mourir dans un tel endroit, mais on s'était trop moqué de lui. Il avait contenu sa colère à en avoir les muscles noués. Aujourd'hui, il entraînerait avec lui dans la mort ce petit frère ricanant.

D'un coup de talons, il projeta sa monture en avant, gifla d'un revers de main l'officier qui tomba de sa selle quand le cheval passa en force. Derrière, les hommes de Djõtchi attaquèrent en hurlant.

Il eut le plaisir de voir le visage de Djaghataï se décomposer de stupeur avant que d'autres guerriers lui barrent la route. Une fois leur surprise passée, les hommes qui entouraient Djaghataï se précipitèrent eux aussi en avant. Djõtchi savait qu'ils le feraient, mais ses propres hommes étaient assez nombreux pour forcer un passage et ils avaient déjà le sang échauffé. Ils tuaient sans scrupule, éprouvant sa rage aussi intensément que si elle était leur.

Les jeunes têtes brûlées de Djaghataï ne tardèrent pas à réagir et frappèrent de leur sabre les hommes qui les assaillaient. Sentant son cheval s'effondrer sous lui, Djõtchi se dégagea et sauta à terre. Sa jambe droite, noire du sang d'une blessure antérieure, se déroba. Il vacilla, fit un pas en avant, se baissa pour esquiver un coup violent et enfonça sa lame ébréchée dans une aisselle.

Djaghataï vit son frère blessé tomber de cheval, lança sa monture sur ses propres guerriers, les poussa sur le côté et se retrouva face à Djõtchi. Il abattit son sabre en un large arc de cercle et Djõtchi faillit rouler sous les sabots du cheval quand il para le coup, sa jambe le trahissant de nouveau. Djaghataï avait renoncé à tout semblant de désinvolture et frappait comme un forcené. Il avait été attaqué devant ses hommes, il n'aurait jamais une meilleure occasion de se débarrasser de cette épine dans le flanc qu'était pour lui son frère.

Avec un craquement sinistre, une des jambes du cheval de Djaghataï se fractura sous le coup d'un guerrier furieux qui se tenait à côté de Djõtchi. L'animal bascula sur le côté, Djaghataï n'eut pas le temps de dégager ses pieds des étriers. Il poussa un cri quand son tibia cassa et il faillit s'évanouir de douleur. Il sentit une main lui arracher son sabre et, lorsqu'il leva les yeux, Djõtchi se tenait devant lui, avec une terrible expression de triomphe.

Les guerriers de Djaghataï crièrent de colère en le voyant au sol. Perdant toute prudence, ils se ruèrent comme des déments sur les derniers hommes de Djötchi.

Affaibli par sa blessure qui avait recommencé à saigner, Djötchi rassembla ses forces et leva son sabre en regardant Djaghataï dans les yeux. Sans un mot, il abattit sa lame. Il ne sentit pas la flèche qui le toucha à la poitrine et le fit tourner sur lui-même avant que son coup puisse porter. Il perdit connaissance et ne sut pas s'il avait tué ce frère qui désirait tant sa mort.

Djaghataï lança de nouveaux ordres et le combat redoubla avec l'arrivée d'autres guerriers du tuman de Djötchi. Des hommes moururent pour dégager leur général tombé à terre. D'autres réussirent à se replier en emmenant son corps inerte, dans lequel la flèche était encore fichée.

À cet instant, des officiers de haut rang des deux camps donnèrent le signal d'arrêter le combat.

Les guerriers des deux tumans s'écartèrent, laissant enfin un espace entre eux. Les chefs de minghaan repoussèrent leurs hommes, frappèrent de la poignée de leur sabre quelques entêtés qui essayaient de les contourner.

Les guerriers pantelants regardèrent les morts gisant sur le sol et furent consternés par ce qu'ils avaient fait. On entendit murmurer le nom de Gengis et tous craignirent ce qui arriverait lorsque le khan serait informé. Nul ne bougea tandis que les hommes de Djötchi examinaient leur général, puis des exclamations montèrent de la cuvette : la flèche n'avait pas traversé son armure, il vivait. Djaghataï cracha de fureur devant la chance persistante du morveux né d'un viol. Il laissa deux de ses hommes éclipser sa jambe cassée avec le manche d'une lance brisée, se mordit la lèvre lorsqu'ils attachèrent la chair gonflée au bois en trois endroits entre le genou et la cheville. Ils l'aidèrent à se remettre en selle et ses guerriers poussèrent eux aussi des acclamations de le voir en vie. La bataille avait été gagnée contre l'ennemi, les deux tumans quitteraient ensemble la cuvette, mais il y avait à présent entre eux une querelle à laquelle seuls le feu ou le sang mettraient fin.

Chakahai faisait avancer son cheval gris au pas dans les rues obscures, flanquée des formes encore plus sombres des cavaliers qui l'escortaient. L'air était plus chaud dans la ville que dans le camp, comme si les pavés de la rue avaient absorbé la chaleur du jour pour la rejeter lentement la nuit. Des oiseaux se tenaient sur tous les rebords et tous les toits. Elle se demanda si les soldats les avaient dérangés dans leurs habitudes ou s'ils venaient toujours se percher sur

les tuiles tièdes de Samarkand. Autant qu'elle pouvait en juger, c'était une chose naturelle, mais leur présence et le bruissement de leurs ailes la mettaient mal à l'aise.

Sur sa droite, une femme invisible émit une plainte. Des guerriers portant des torches fouillaient les environs pour arracher de jeunes Khwarezmiennes aux bras d'un père ou d'un mari, abandonnant les autres au jugement que Gengis rendrait à l'aube. Chakahai eut le cœur serré en pensant à celles que des mains brutales malmenaient dans les ténèbres. Elle avait vécu bon nombre d'années parmi les Mongols et avait découvert de nombreuses qualités chez le peuple de l'océan d'herbe. Ils continuaient cependant à prendre les femmes des hommes qu'ils avaient vaincus et trouvaient cela naturel.

Elle soupira en arrivant au mur écroulé donnant sur des jardins parfumés. C'était le sort tragique des femmes d'être désirées et enlevées dans la nuit. Elles le subissaient aussi dans le royaume de son père et dans l'empire Jin. Son époux n'y voyait aucun mal et assurait que les razzias de femmes maintenaient ses hommes en forme. Chakahai frissonna comme si un froid soudain avait touché ses bras nus.

Elle sentit l'odeur de la mort par-dessus celle des fleurs des jardins du shah. Les cadavres entassés près du mur commençaient à se corrompre dans la chaleur. À cet endroit, l'air semblait recuit et lui levait le cœur quand elle l'inspirait par le nez. L'odeur portait la maladie, elle le savait. Au matin, elle veillerait à ce que Temüge fasse emporter et brûler les corps avant que la peste décime l'armée de son époux.

Son cheval monta prudemment de larges marches menant au palais dont la masse noire se dessinait sur le sommet de la colline. En chemin, Chakahai ruminait la question de Gengis et se demandait ce qu'elle signifiait. Elle ne comprenait pas et ne parvenait pas à chasser de son esprit une certaine appréhension. Kōkōtchu ne serait sans doute pas là quand elle parlerait à son mari. S'il l'était, elle solliciterait de voir Gengis en privé. La pensée des yeux perçants du chamane braqués sur elle accroissait sa nervosité. Elle se demanda si elle était de nouveau enceinte ou si ce n'était que l'effet de tant de souffrance et de colère autour d'elle depuis si longtemps.

Son ami Yao Shu n'était pas une autorité en médecine mais il connaissait les principes du rééquilibrage. Chakahai décida d'aller le voir dès son retour au camp. Les Mongols ne cherchaient pas la paix intérieure et elle estimait qu'il était dangereux de se livrer à la violence pendant de longues périodes. Il fallait compenser par du calme et du repos, mais ils ignoraient tout des enseignements du Bouddha.

Chakahai mit pied à terre quand l'escalier déboucha sur une

cour fermée. Son escorte la confia à d'autres gardes qui l'attendaient et elle les suivit le long de couloirs sombres en s'étonnant que personne n'ait songé à allumer les lampes qu'elle voyait. Le peuple de son mari était vraiment étrange. Dehors la lune se leva, projetant une lumière grise par les hautes fenêtres cintrées et, par moments, elle avait l'impression d'être un fantôme accompagné par des morts. L'odeur de cadavre persistait et Chakahai s'efforça de rester calme.

Elle découvrit Gengis assis sur un trône dans une salle semblable à un caveau. Bien qu'elle portât des pantoufles souples, le bruit de ses pas se répercutait de tous côtés. Les gardes demeurèrent aux portes et Chakahai s'approcha du khan en cherchant nerveusement des yeux un signe de la présence du chamane.

Gengis était seul dans la salle du trône et contemplait la ville que lui révélait une large arcade. Chakahai suivit son regard et garda le silence. Son père avait régné lui aussi dans un tel palais et la vue offerte fit naître en elle un surprenant pincement de nostalgie. Bientôt son époux repartirait et elle retournerait à sa vie dans une yourte, mais l'espace d'un instant, dans cette salle, elle se rappela la paix et la splendeur d'un grand palais et oublia les morts qui jonchaient le sol alentour.

— Je suis là, seigneur, dit-elle enfin.

Tiré de sa rêverie, Gengis se tourna vers elle.

— As-tu vu ? lui demanda-t-il, montrant la cité au clair de lune. C'est beau.

Elle sourit.

— Cela me rappelle un peu le Xixia et la capitale de mon père.

Gengis hocha la tête mais elle se rendit compte qu'il était troublé.

— Tu as envoyé un homme me poser une question, ajouta-t-elle pour le faire réagir.

Il soupira, abandonna pour le moment ses réflexions sur l'avenir. La journée avait bien commencé mais s'était terminée par l'affrontement de Djötchi et de Djaghataï devant leurs hommes, ouvrant dans l'armée mongole des plaies que même le khan aurait du mal à refermer. Il tourna des yeux las vers sa deuxième épouse.

— Oui. Nous sommes seuls ici.

Chakahai coula un regard aux gardes demeurés à l'entrée de la salle mais, apparemment indifférent à leur présence, Gengis poursuivit :

— Dis-moi pourquoi tu ne peux pas regarder Kōkōtchu sans penser à ma sœur.

Elle s'approcha, posa ses mains fraîches sur le front de Gengis quand il ouvrit les bras pour l'enlacer. Il gémit doucement, la laissa l'apaiser.

— C'est lui qui l'a trouvée après l'attaque du camp. Quand je le vois, je repense au moment où il est sorti de la yourte de Temülen. Il avait le visage ravagé de chagrin et cela me hante encore.

Gengis se figea en l'écoutant et elle le sentit s'éloigner d'elle. Il lui prit les mains, les écarta doucement.

— Ce n'est pas lui qui l'a trouvée. Un de mes hommes m'a apporté la nouvelle après avoir inspecté les yourtes. Tu dis que tu as vu Kōkōtchu sortir de celle de Temülen ?

Chakahai acquiesça de la tête, la gorge nouée. Elle fit un effort pour avaler sa salive et répondit :

— C'était à la fin de l'attaque. Je m'enfuyais et je l'ai vu sortir de la tente de ta sœur. Quand j'ai appris qu'elle avait été tuée, j'ai pensé que Kōkōtchu t'avait porté la nouvelle...

— Non. Il ne m'a rien dit, ni alors ni plus tard.

Chakahai chancela, bouleversée par ce qu'elle venait de comprendre.

— N'en parle à personne, lui recommanda son époux. Je m'occuperai de lui à ma façon.

Il jura à voix basse et inclina soudain la tête pour dissimuler le chagrin qui montait en lui.

— La journée a vraiment été mauvaise, murmura-t-il.

Elle se coula de nouveau entre ses bras, caressa son visage.

— Je sais, seigneur, mais c'est fini, maintenant, tu peux dormir.

— Pas cette nuit, répondit-il d'une voix sifflante, pas après tout cela.

Trois jours s'écoulèrent avant que Gengis convoque ses fils dans la salle d'audience du palais de Samarkand. Sur son ordre, Kachium, Khasar et Jelme étaient revenus, avec leurs tumans, laissant derrière eux des villes en ruine.

La journée avait été torride et l'odeur de la sueur et de la graisse était forte dans ce lieu confiné. Temüge aussi avait reçu l'ordre d'être présent et avec lui près de sept cents officiers de haut rang attendaient l'arrivée du khan. Yao Shu se trouvait parmi eux et c'était peut-être le seul homme qui ne commandait à personne. Kököchtu, accroupi au pied du trône face à la foule, fixait le sol de son regard vide.

Au moment où le soleil se couchait et où on allumait des torches le long des murs, Gengis entra sans pompe ni suite, inspecta l'assistance, contempla les visages de ses frères et de ses enfants, Djötchi, Djaghataï et Ögödei, jusqu'au jeune Tolui et aux marmots que sa femme Chakahai lui avait donnés. Les plus petits se tenaient près de leur mère et de Börte. Ils n'avaient jamais vu de ville et, impressionnés par la hauteur du plafond, ils se demandaient ce qui l'empêchait de choir sur leurs têtes. Un des garçons de Chakahai se mit à brailler, mais ce fut Börte qui le prit dans ses bras et lui fredonna des paroles apaisantes. Des femmes d'officier étaient aussi présentes mais Hoelun, la mère de Gengis, toujours enfermée dans son chagrin après la mort de sa fille, n'était pas venue. Depuis qu'elle pleurait Temülen, Hoelun se désintéressait des affaires des tribus et ses conseils avisés manquaient beaucoup à Chakahai et à Börte.

Au lieu de son armure, Gengis portait ce jour-là la tenue simple d'un de ses bergers. Un deel recouvrait sa tunique et ses jambières prises dans des bottes en cuir souple. Sa peau récurée luisait de graisse de mouton. Ses cheveux étaient attachés en arrière sous un couvre-chef carré, à peine orné de quelques broderies. À la lumière jaune des torches, les plus proches du khan pouvaient déceler des fils gris sur ses tempes, mais il avait encore l'air plein de vie et d'énergie et sa présence suffisait à empêcher le moindre mouvement dans la salle. Il ne manquait que Sübötei et Djebe, avec leurs officiers de minghaan et de jagun. Gengis aurait préféré attendre qu'ils soient là, mais il n'avait pas de nouvelles de la traque du shah et les problèmes s'accumulaient, plus urgents les uns que les autres.

Debout devant le trône, il croisa le regard de Djötchi et de Djaghataï, qui se tenaient au premier rang de la foule silencieuse. Tous deux portaient les marques du combat qu'ils avaient livré. Djaghataï s'appuyait à un bâton pour soulager sa jambe cassée et transpirait abondamment. Djötchi avait le visage couvert de bleus et boitait lui aussi car ses blessures suintaient encore et commençaient tout juste à former des croûtes. Ils ne purent décrypter les sentiments de leur père à son expression. Il avait adopté son masque froid et même ceux qui le connaissaient bien étaient incapables de juger de son humeur ni de deviner pourquoi il les avait convoqués. Sous le regard du khan, Djötchi releva la tête et donna à son visage une expression aussi impassible que la sienne. S'il n'espérait rien de bon de cette réunion, il se refusait à montrer de la peur. Depuis trois jours, il attendait une convocation de ce genre et il l'avait reçue presque avec soulagement.

Gengis laissa le silence s'installer entre ses fils et lui. Il connaissait un grand nombre des hommes et des femmes rassemblés dans la salle. Même ceux qui étaient des étrangers à l'origine faisaient désormais partie de son peuple. Il connaissait leurs défauts et leurs faiblesses aussi bien que ceux des siens, voire mieux. Il les avait amenés des collines lointaines de son pays, il avait pris leurs vies entre ses mains et les avaient tressées ensemble. Ce n'étaient plus les membres de différentes tribus qui attendaient que le khan prenne la parole. Ils étaient siens, jusqu'au plus jeune des enfants. Lorsqu'il parla enfin, ce fut d'un ton plus calme qu'on aurait pu s'y attendre :

— Ce soir, je désignerai mon héritier, déclara-t-il.

Le silence se prolongea et personne ne bougea, même si Djötchi et Djaghataï échangèrent un regard.

— Je ne vivrai pas éternellement, poursuivit Gengis. Je suis assez vieux pour me rappeler le temps où chaque tribu se battait contre toutes les autres. Je ne veux pas que ces jours reviennent quand je ne serai plus. J'ai convoqué dans cette salle tous les hommes de pouvoir de notre peuple, à l'exception de ceux qui se trouvent avec Sübötei et Djebe. Je leur parlerai séparément lorsqu'ils seront de retour. Vous m'avez tous juré fidélité sur votre vie et votre honneur. Vous ferez de même pour mon fils.

Il s'interrompit mais personne n'osa réagir. Dans l'air étouffant, certains retenaient même leur respiration.

— Je tiens à remercier devant vous mon frère Kachium, qui a porté le fardeau d'être mon héritier pendant que mes fils devenaient des hommes.

Il chercha son frère des yeux, le vit incliner la tête presque imperceptiblement.

— Tes enfants ne gouverneront pas le peuple mongol, Kachium,

continua le khan, sachant que son frère comprenait la nécessité de prononcer ces mots à voix haute. Ils régneront peut-être sur d'autres peuples et d'autres terres, mais le Grand Khan viendra de mon choix et de ma semence. Tu seras le premier à lui prêter serment, puis suivront Khasar, Temüge et tous les hommes présents ici.

Il parcourut de nouveau l'assistance de ses yeux jaunes.

— Nous ne sommes que le serment que nous prêtons. Si vous ne voulez pas plier le genou devant mon fils, vous pourrez partir avant le lever du soleil. C'est le seul choix que je permettrai.

Il marqua une nouvelle pause, ferma un instant les yeux quand le chagrin et la colère menacèrent de le submerger.

— Avance, Ögödei, mon héritier ! clama-t-il.

Tous les yeux se tournèrent vers le guerrier de seize ans. Il avait presque atteint la taille de son père pendant la campagne dans les terres du Khwarezm. On ne voyait plus guère derrière les méplats durs de son visage le garçon mince qui était revenu d'une ville jin avec Kachium, mais il paraissait encore très jeune et bouleversé par les paroles de son père. Ses yeux, aussi pâles que ceux du khan, regardaient fixement devant lui. Comme il demeurait immobile, Börte dut le pousser du coude pour qu'il traverse la salle bondée en se frayant un chemin parmi des hommes plus âgés. Seules Chakahai et elle connaissaient le choix de Gengis avant la réunion. Les deux femmes lui avaient prodigué leurs conseils dans les heures précédentes et, pour une fois, il les avait écoutées. Des larmes de fierté brillaient dans leurs yeux.

Gengis ignore les regards brûlants que Djaghataï et Djötchi lui lancèrent quand il reprit la parole :

— L'homme qui mène le peuple ne doit pas être faible. Il ne doit agir ni sur un coup de tête ni par dépit. Il doit d'abord réfléchir mais quand il agit, ce doit être avec la rapidité du loup, sans la moindre pitié. De nombreuses vies dépendent de lui et une seule mauvaise décision peut détruire ce que mes frères et moi avons bâti.

Gengis laissa paraître une partie de sa rage intérieure quand il serra les poings.

— Je suis le khan de l'océan d'herbe, du peuple d'argent. J'ai choisi mon héritier, comme c'est mon droit. Que le père ciel et la terre mère anéantissent tout homme ou toute femme qui s'y opposera.

Des têtes s'inclinèrent nerveusement dans la foule que Kachium traversa pour se poster devant Gengis et Ögödei. Le khan attendit, la main sur la poignée de son sabre, mais son frère sourit. Sentant la nervosité d'Ögödei, Kachium lui adressa un clin d'œil avant de s'agenouiller.

— Je te prête librement serment, Ögödei, fils de mon frère et son héritier. Que le jour où tu lui succéderas soit lointain et, d'ici là, je

jure d'obéir aux ordres de ton père. Le moment venu, je m'engagerai à te suivre avec yourtes, chevaux, sel et sang.

Khasar rejoignit Kachium et lui aussi s'agenouilla, le regard fier. Ils ne pouvaient pas prononcer l'intégralité du serment au khan tant que Gengis vivait, mais chacun d'eux jura d'honorer son fils Ögödei comme son héritier. Tandis que la tension se dissipait dans la salle, Gengis lâcha la poignée de son sabre pour poser la main sur l'épaule d'Ögödei. Temüge prêta serment à son tour, puis Djötchi et Djaghataï s'avancèrent. De tous les hommes présents, c'étaient eux que Gengis voulait le plus entendre s'exprimer publiquement, afin qu'il ne puisse y avoir de doute. Tous les hommes de haut rang du peuple mongol en seraient témoins.

Djötchi grimaça en pliant le genou mais sourit ensuite à Ögödei. Au plus profond de lui-même, il avait toujours su qu'il ne pouvait pas hériter. Il n'était pas même sûr que son père en resterait là et ne lui infligerait pas une autre punition pour son combat insensé contre Djaghataï. En cela au moins il triomphait. Djaghataï n'hériterait pas non plus alors qu'il était, lui, convaincu de régner un jour. Les espérances fracassées de Djaghataï eurent l'effet d'une lampée d'arkhi brûlant dans les veines de Djötchi.

Avec sa jambe éclissée, Djaghataï ne pouvait s'agenouiller comme les autres. Il hésita sous le regard de son père alors que tous les officiers fascinés attendaient.

— Prosterne-toi à la mode jin, lâcha Gengis d'un ton froid.

Le visage empourpré, Djaghataï s'allongea sur le sol et pressa le front contre la pierre. Il n'était pas difficile de deviner que son père lui aurait fait subir un châtiment brutal s'il avait tardé à s'exécuter.

Pour sa part, Ögödei paraissait ravi de voir Djaghataï étendu par terre. Il eut un sourire radieux lorsque son frère prononça les mots rituels avant de s'appuyer sur son bâton pour se relever. Dans la foule, Yao Shu ne put retenir un sourire lui aussi. Le karma existait bien puisqu'il avait vécu assez longtemps pour voir le jeune imbécile humilié devant tout le peuple. Son envie de vengeance assouvie, Yao Shu se sentit vide et souillé. Il secoua tristement la tête en songeant à ce qu'il était devenu dans le camp mongol. Une seconde chance s'offrait à lui et il se promit de reprendre ses études, de se consacrer de nouveau à l'éducation des fils du khan. La perspective de travailler avec Ögödei le réconforta. Le garçon avait l'esprit vif et, s'il parvenait à tempérer la violence de son sang, il ferait un jour un excellent khan.

Il fallut un long moment pour que tous les hommes présents dans la salle prêtent serment à Ögödei. Lorsqu'ils l'eurent fait, la nuit était presque finie et le ciel grisonnait à l'est. Gengis ne s'était même pas soucié de leur faire apporter de l'eau. Quand le dernier chef d'arban se releva, tous les autres poussèrent des acclamations,

conscients d'avoir assisté cette nuit-là, dans le palais juché sur la colline, à l'avènement d'une dynastie. Sous l'œil du Grand Khan, même les officiers de Djõtchi et de Djaghataï exprimèrent leur joie avec enthousiasme, soulagés que le sang n'eût pas coulé à nouveau.

Gengis écarta les bras pour réclamer le silence.

— Allez, maintenant, et dites à vos familles ce que vous avez vu. Nous donnerons une fête aujourd'hui à Samarkand pour célébrer l'événement.

Ses traits se durcirent de nouveau tandis que la foule souriante et bavarde se dirigeait vers les portes des deux extrémités de la salle.

— Kachium ? Khasar et toi, vous restez. Toi aussi, Temüge. J'ai besoin de mes frères auprès de moi pour ce qu'il me reste à faire.

Tandis que les trois hommes, surpris, s'immobilisaient, Gengis se tourna vers l'endroit où Kõkõtchu était demeuré accroupi.

— J'ai des chevaux qui attendent dehors, chamane. Tu m'accompagnes.

Cachant sa confusion, Kõkõtchu s'inclina.

— À tes ordres, seigneur.

À l'aube, Gengis sortit lentement de Samarkand accompagné de ses trois frères, du chamane et d'une monture de rechange. Temüge avait commencé par poser des questions mais, comme le khan n'y répondait pas, il devint aussi silencieux que ses frères. Aucun d'eux ne savait où Gengis les conduisait ni pourquoi son humeur était aussi sombre.

Les familles campaient à une lieue environ de la ville, hors de portée de l'ennemi. Gengis n'hésita pas en parvenant aux premières rangées de yourtes, d'où montaient lentement de minces colonnes de fumée blanche. Le camp s'animait déjà. Les Mongols aimaient cette partie de l'été, avant que la chaleur devienne trop forte. Le fleuve et les lacs situés au nord donnaient assez d'humidité à l'air pour couvrir l'herbe de rosée et le soleil la faisait étinceler brièvement avant de l'aspirer.

Ceux qui étaient déjà levés regardèrent passer le khan et ses frères avec crainte et respect. Des chiens aboyèrent mais Gengis les ignore en dirigeant son cheval au pas dans le labyrinthe de tentes. Il passa devant sa propre yourte montée sur son chariot, s'arrêta enfin devant celle de sa mère.

— *Nokhoi Khor* ! lança-t-il, autant pour saluer sa mère que pour lui demander de retenir son vieux chien avant qu'il se précipite dehors et attaque.

Gengis n'avait jamais aimé les chiens et il n'en avait pas. Il attendit un moment, se tourna vers ceux qui l'accompagnaient.

Ensemble, ils représentaient le pouvoir gouvernant le peuple mongol. Seul Ögödei avait un rang égal au leur, et uniquement depuis cette nuit.

— Restez ici, dit Gengis.

Il se baissa, écarta le rabat de feutre pour pénétrer dans le foyer de sa mère. Il faisait sombre à l'intérieur mais le jour s'insinuant dans la tente lui permit de discerner une forme recroquevillée sur le lit. Le vieux chien lové contre les jambes de sa mère montra les dents et gronda quand Gengis s'approcha.

— Fais sortir cette bête, dit le khan avec nervosité. J'ai besoin de te parler.

Hoelun ouvrit des yeux troubles, injectés de sang à cause de l'arkhi qu'elle buvait pour dormir sans rêves. Elle les referma presque aussitôt en grimaçant de douleur. Gengis sentit une odeur d'urine, des relents de corps sale. Il vit avec peine qu'elle ne peignait plus ses cheveux gris et il se reprocha de ne pas l'avoir arrachée à son chagrin longtemps avant. Pendant qu'il refoulait sa tristesse en se donnant entièrement à l'assaut de la ville, remplissant ses journées de plans et d'actes, Hoelun était restée seule avec son chagrin, qui l'avait lentement minée.

Gengis soupira, passa la tête dehors, cligna des yeux dans le soleil.

— Kachium, viens prendre son chien. Il me faut aussi du thé, de la nourriture et du bois pour le poêle. Tu t'en occupes, Khasar ?

Il s'écarta pour laisser Kachium approcher de l'animal. Quand le frère du khan tendit le bras vers lui, le chien se dressa en claquant des mâchoires. Kachium le frappa négligemment sur le museau, le fit tomber du lit et lui donna un coup de pied qui le fit détalier en aboyant.

— Laisse cette bête tranquille, grogna Hoelun.

Elle s'assit et, se rendant compte de la présence dans sa yourte de deux de ses fils, passa machinalement une main dans ses cheveux. Gengis remarqua qu'elle avait maigri de façon alarmante en quelques mois. Il se sentit coupable de ne pas avoir veillé à ce que quelqu'un s'occupe d'elle. Chakahai et Börte lui avaient sans doute apporté à manger.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Hoelun, la douleur palpitant dans sa tête.

Renonçant à mettre de l'ordre dans sa chevelure, elle laissa sa main aux ongles noirs retomber sur la couverture.

La question était adressée à Kachium, qui se contenta de hausser les épaules et de regarder Gengis.

— Bois du thé salé, ensuite nous parlerons, dit le khan d'un ton autoritaire.

Il entendit le ventre de sa mère gronder et ne fut pas surpris quand elle rejeta la couverture crasseuse pour se lever. En silence, elle chaussa des bottes souples et sortit de la yourte pour aller aux latrines les plus proches.

Kachium tourna vers son frère un regard honteux.

— C'est pour ça que tu nous as fait venir ? Je ne savais pas qu'elle allait aussi mal...

— Moi non plus, répliqua Gengis. N'ai-je pas dû m'occuper d'un millier de choses depuis que Temülen est morte ?

Conscient de la faiblesse de son argument, il détourna les yeux et murmura :

— Nous allons réparer. Maintenant.

Khasar revint, aussitôt suivi de Hoelun. Lui aussi était atterré par le corps squelettique qui reprit sa place sur le lit. Il serra Hoelun dans ses bras en souriant mais son visage s'assombrit aussitôt quand il mit du bois dans le poêle, alluma de l'amadou avec un silex et souffla jusqu'à ce qu'une petite flamme s'élève dans sa main.

L'eau sembla mettre un temps infini à bouillir et ce fut Gengis lui-même qui versa la première tasse de thé à sa mère. Elle but une gorgée et ses yeux perdirent de leur vacuité lorsque la chaleur se répandit dans son vieux corps.

— Que cherches-tu, Temüdjin ? demanda-t-elle enfin, l'appelant par le nom qu'il portait enfant et que plus personne dans le camp n'osait utiliser.

— Vengeance pour ma sœur, répondit le khan d'une voix presque inaudible.

Hoelun ferma de nouveau les yeux comme s'il l'avait frappée.

— Je ne veux pas entendre parler de ça. Reviens demain, je serai plus vaillante.

Il prit la tasse vide des mains de la vieille femme et secoua la tête.

— Non, mère. Habille-toi, ou si tu préfères j'enverrai une servante le faire pour toi. Aujourd'hui, tu accompagnes tes fils.

— Va-t'en, Temüdjin, répliqua-t-elle d'une voix plus assurée. Emmène tes frères avec toi. J'attends la mort, tu ne comprends pas ? J'ai joué mon rôle dans ta vie et celle de ton peuple. J'étais là dès le début, et cela ne m'a apporté que souffrance. Va-t'en et laisse-moi, comme tu l'as toujours fait.

— Je ne te laisserai pas, répondit Gengis avec douceur. Kachium ? Dis à Temüge qu'il devra nous attendre un moment. Je vais la laver et l'habiller.

Vaincue, Hoelun retomba en arrière sur le lit. Elle demeura sans bouger tandis que son fils lui passait un chiffon mouillé sur le visage et les cheveux. Il trouva par terre un peigne en os et fit asseoir sa

mère, le passa dans la masse grise emmêlée de sa chevelure avec d'infinies précautions, pour ne pas la faire souffrir davantage.

Le soleil était complètement levé quand ils eurent fini d'habiller leur mère. Elle n'avait pas prononcé un mot, tapotant simplement le flanc du chien pour lui souhaiter la bienvenue lorsqu'il avait repris sa place auprès d'elle à la première occasion. Toute volonté de résistance semblait avoir déserté Hoelun quand Gengis et Kachium l'aidèrent à monter sur le cinquième cheval et glissèrent ses pieds dans les étriers. Khasar passa la bride par-dessus la tête de l'animal et la noua autour du pommeau de sa propre selle.

Gengis monta lui aussi en selle et regarda les survivants de la famille qui s'était cachée de ses ennemis dans une caverne lointaine et solitaire quand il n'était qu'un enfant. Ils avaient alors côtoyé la mort chaque jour. Il imagina que l'esprit de Bekter était avec eux et que le frère qu'il avait tué de ses mains les aurait approuvés. Temülen aussi manquait au petit groupe, elle qui n'était qu'un bébé vagissant quand ils avaient été contraints de fuir. Kökötchu chevauchait en silence et observait le khan sous ses paupières lourdes à demi baissées. Lorsque Gengis mit son cheval au trot pour s'éloigner du camp, il entendit des faucons piailler dans le ciel. Leurs cris aigus lui rappelèrent ceux de Temülen, quand chaque repas était une victoire et que les grandes batailles étaient encore à venir.

Ils se dirigeaient vers le sud-est dans la chaleur du jour, buvaient l'eau des outres que Gengis avait fait accrocher à chaque monture. Il avait aussi fait remplir les sacs de selle de mouton séché et de fromage durci. Dans l'après-midi, lorsque le sol commença à s'élever, Gengis fit halte pour casser le fromage sur une pierre plate, écrasa les morceaux avec la poignée de son sabre avant de les jeter dans une outre d'eau tiède. Le breuvage amer les sustenterait quand ils s'arrêteraient de nouveau dans la soirée, principalement pour sa mère, qui n'avait pas l'habitude des longues chevauchées.

Hoelun était sortie de son hébétude matinale, mais la douleur la faisait encore grimacer et elle vomit une fois en chemin. Son regard chercha Gengis, qui menait le groupe, et elle aussi se rappela les temps difficiles des commencements, quand tous étaient contre eux. Elle était alors entourée de cinq garçons et d'une fille et il ne lui restait plus à présent que quatre fils. N'avait-elle pas consenti assez de sacrifices pour les rêves et les ambitions de Gengis ? Les montagnes se dressaient devant elle et son cheval choisissait avec soin l'endroit où il posait les sabots quand les sentiers de chèvres eux-mêmes eurent

disparu. Tandis que le soleil se couchait, la pente devenait de plus en plus raide et Hoelun ne parlait toujours pas aux hommes qui l'entouraient.

Kökötchu suait abondamment et buvait plus que Gengis et Khasar réunis. Il n'avait pas l'habitude de chevaucher sur un terrain accidenté, mais, comme Hoelun ne se plaignait pas, il faisait de même. Il ne savait pas pourquoi le khan lui avait demandé de l'accompagner. Peut-être parce qu'ils se dirigeaient vers des pics enneigés, où la présence des esprits était forte, et qu'il aurait à intercéder pour Gengis. Les Mongols ne se sentaient jamais vraiment bien dans les terres chaudes, où les mouches les assaillaient et où ils souffraient d'étranges maladies.

Ils gravirent une colline jusqu'à ce que le soleil, suspendu bas à l'ouest, projette de longues ombres devant eux. Leur progression était ardue mais les chevaux avaient le pied sûr et la pente était rarement assez raide pour contraindre les cavaliers à descendre de selle. Deux fois seulement ils avaient dû marcher et le silence des hauteurs semblait s'être insinué en eux au point que leurs gorges et leurs lèvres sèches auraient du mal à émettre à nouveau des sons.

Les premières neiges éternelles eurent raison de leur humeur sombre, du moins en ce qui concernait Temüge, Khasar et Kachium. Ils n'avaient pas vu de neige depuis qu'ils avaient quitté les montagnes de leur pays et ils inspiraient l'air froid en savourant sa morsure.

Gengis ne semblait ni la sentir ni remarquer le bruit étouffé des sabots sur la neige. Il fixait des yeux la crête encore lointaine et n'accordait pas même un regard aux vastes étendues révélées par leur position élevée.

L'épuisante journée touchait à son terme quand il arrêta enfin son cheval. Le soleil était à demi caché sous l'horizon et sa lumière dorée, luttant avec les ombres, les fit cligner des yeux lorsqu'ils mirent pied à terre. Khasar aida sa mère à descendre de cheval et lui tendit une outre d'arkhi qu'elle accepta avec reconnaissance. L'alcool redonna un peu de vie à son visage mais elle frissonnait de froid et regardait autour d'elle avec étonnement. Elle apercevait la tache floue de Samarkand au-delà des champs et, plus loin encore, la ligne brillante des lacs, au nord. Il lui semblait qu'elle pouvait voir jusqu'aux terres de son pays et cette pensée lui mit les larmes aux yeux.

Gengis dégaina son épée et le sifflement de la lame contre le fourreau attira sur lui tous les regards. Lui aussi était réconforté par la neige. Sur les hauteurs, on sentait mieux le souffle du père ciel et la présence murmurante des esprits. Si cette impression le détendait un peu, elle n'entamait cependant pas le bloc de rage qui oppressait sa poitrine depuis des jours.

— Tiens-toi devant moi, Kōkōtchu, ordonna-t-il.

Le chamane approcha avec méfiance, le front couvert de sueur. Le vent forçait soudain et souleva une poussière de neige tandis que Hoelun et ses fils se regroupaient autour de Gengis. Le khan ne quitta pas le chamane des yeux en leur déclarant :

— C'est cet homme qui a égorgé Temülen, pas un des soldats du shah. C'est lui.

Kōkōtchu aurait fait un bond en arrière si Khasar ne s'était pas tenu derrière lui.

— Mensonge ! cracha-t-il. Tu sais que c'est faux !

— Non, je sais que c'est la vérité, répondit Gengis, les nerfs tendus, prêt à réagir si le chamane se jetait sur lui ou tentait de fuir. Le corps de ma sœur n'a été découvert que le soir et le guerrier qui l'a trouvé est venu aussitôt me porter la nouvelle. Pourtant, on t'a vu sortir de la yourte de Temülen longtemps avant.

— C'est un mensonge ! Seigneur, quelqu'un veut ma perte. Certains estiment que tu me témoignes trop de confiance, que tu me favorises ouvertement. J'ai de nombreux ennemis, comprends-le, je t'en prie...

— Il a peut-être raison, intervint Temüge, vers qui le chamane tourna aussitôt des yeux pleins d'espoir. Qui peut dire de quelle tente il l'a vu sortir alors que le feu ravageait le camp ?

Kōkōtchu tomba à genoux, serra dans chacune de ses mains tremblantes une poignée de neige.

— Il dit vrai, seigneur. Je t'ai tout donné : yourtes, chevaux, sel et sang, *tout*. Je suis innocent.

— Non, murmura Gengis.

Terrifié, Kōkōtchu suivit des yeux le sabre que le khan levait.

— Tu ne peux pas verser le sang d'un chamane, seigneur. C'est interdit !

Il ne se tourna pas à temps pour voir Hoelun le frapper au visage. Malgré la faiblesse du coup, il geignit en tombant dans la neige. Lorsqu'il se releva à demi, près de Khasar, celui-ci lui expédia sans réfléchir son pied dans les côtes.

Gengis laissa retomber son bras armé et tous posèrent sur lui un regard interrogateur.

— Tu ne peux pas l'épargner, Temüdjïn, plaida Hoelun, les yeux brillants.

Elle avait recouvré une partie de sa vitalité et ne semblait plus sentir le vent. Gengis lui remit son sabre et lui retint le poignet quand il crut qu'elle allait frapper.

Il remua un moment les doigts de ses mains vides et Kōkōtchu se prosterna devant lui, pris entre les jambes de la famille qu'il avait servie. Il cherchait fébrilement dans son esprit des mots convaincants.

Le visage de cet imbécile de Temüge reflétait le doute et le khan lui-même n'avait plus le sabre à la main. Il y avait encore de l'espoir.

— Je n'ai rien fait, seigneur. Celui qui m'accuse commet une erreur qui ne doit pas me coûter la vie et m'empêcher de continuer à te servir. Si je meurs ici, la malchance te poursuivra jusqu'à la fin de tes jours. Tu *sais* que je dis la vérité.

Gengis tendit un bras, saisit le chamane par l'épaule. Un instant, Kōkōtchu crut que le khan allait le relever et il eut un hoquet de soulagement. Puis il sentit l'autre main de Gengis se refermer sur une jambe osseuse, ses doigts s'enfoncer dans sa chair. Il se débattit violemment lorsque Gengis le souleva avec un grognement.

— Je t'en supplie, seigneur !

Gengis le leva plus haut encore et le lâcha, tombant sur un genou au même moment. Le dos du chamane heurta la cuisse tendue et tous entendirent la colonne vertébrale craquer. Les lèvres de Kōkōtchu remuèrent en silence. Ses jambes pendaient, inertes, ses mains s'agitaient dans la neige. Pris d'un haut-le-cœur, Temüge détourna les yeux, mais Khasar et Kachium regardaient la scène fixement, comme pour en graver chaque détail dans leur mémoire.

Gengis s'agenouilla près du chamane et lui dit à voix basse :

— Il y a des loups dans cette montagne. Plusieurs de mes guerriers sont venus les chasser pour leurs peaux. Ces bêtes te trouveront cette nuit et, d'abord, elles ne feront que t'observer. Lorsque le froid t'aura affaibli, elles se rapprocheront, viendront flairer tes jambes et tes mains. Elles se disperseront quand tu crieras ou agiteras les bras, mais elles n'iront pas loin et elles reviendront, enhardies. Quand elles commenceront à déchiqueter ta chair, quand l'odeur du sang les excitera, pense à moi.

Lorsque le khan se redressa, les yeux terrifiés de Kōkōtchu le suivirent. Sa bouche béante révélait des dents brunes. Il vit Hoelun passer un bras autour des épaules de Gengis tandis que tous retournaient près des chevaux. Il ne put entendre les mots qu'ils échangeaient. Jamais il n'avait éprouvé une telle souffrance et tous ses charmes, tous ses tours étaient impuissants contre la flamme qui le consumait.

La nuit tomba rapidement et il gémit en constatant qu'il ne pouvait plus se servir de ses jambes. Une fois, il réussit presque à se mettre en position assise, mais une nouvelle vague de douleur le fit s'évanouir. Quand il reprit connaissance, la lune s'était levée et il entendit un faible crissement de pattes sur la neige.

À la fin de l'été, Gengis était toujours à Samarkand mais ses généraux écumaient la région en son nom. Les villes de Merv, Nichapur, Balkh et Ourguentch tombèrent rapidement, l'une après l'autre, et leurs habitants furent massacrés ou réduits en esclavage. Même la nouvelle de la mort du shah et le retour de Sübötei et Djebe n'égayèrent pas son humeur. Il avait envie de retrouver la steppe de son enfance mais voyait une faiblesse dans cette nostalgie. Son devoir consistait maintenant à apprendre à Ögödei à gouverner, à lui transmettre tout ce que lui-même avait appris comme khan pendant ces dizaines d'années de guerre. Il s'était vengé mille fois des insultes du shah Mohammed et avait en même temps découvert d'immenses terres nouvelles.

Il se sentait comme un loup lâché dans une bergerie et ne se décidait tout simplement pas à ramener les Mongols chez eux. Ögödei serait khan, mais il y avait d'autres trônes. Avec une énergie renouvelée, Gengis parcourait le palais et la ville, apprenait comment un tel lieu faisait vivre ses habitants.

Temüge lui apporta des cartes trouvées sur l'ennemi ou dessinées par des prisonniers. Chacune d'elles révélait l'étendue des terres autour de Samarkand et la forme même du monde. Gengis avait peine à croire que se dressaient au sud des montagnes si hautes que personne n'y avait jamais grimpé et où l'air était si rare qu'on risquait d'y mourir. Il entendit parler de bêtes étranges et de princes indiens auprès desquels le shah du Khwarezm faisait figure de simple gouverneur d'une région.

La population de Samarkand avait été en grande partie épargnée et autorisée à regagner ses foyers. Dans d'autres villes, les jeunes guerriers avaient reçu la permission de s'entraîner au sabre sur les prisonniers. Il n'y avait pas de meilleur moyen de les préparer à de vraies batailles. À Samarkand, les rues étaient noires de monde, et les habitants restaient hors du passage de Gengis lorsqu'il arpentait la ville avec ses gardes et ses cartes. Sa curiosité était insatiable mais, quand il retournait le soir au palais, il avait l'impression que ses murs se refermaient sur lui comme une tombe et l'empêchaient de respirer. Il avait envoyé un éclaireur dans les montagnes où ils avaient laissé Kökötchu. L'homme avait rapporté un tas d'os brisés que le khan avait

jetés au feu. Mais même ce geste ne l'avait pas apaisé. Les murs de pierre de Samarkand semblaient tourner en dérision les ambitions bâties sur des hommes et des chevaux. Quand Ögödei serait khan, qui se soucierait que son père ait autrefois rasé une ville ou l'ait laissée intacte ? Gengis s'entraînait au sabre chaque jour contre le meilleur de ses gardes jusqu'à être couvert de sueur. Son endurance rivalisait encore avec celle d'hommes plus jeunes, mais son genou droit lui faisait mal après chaque assaut et ses yeux ne voyaient plus aussi bien qu'avant.

Dans sa quatrième année au Khwarezm, un matin chargé du premier souffle de l'hiver, Gengis reprenait haleine, les mains sur les genoux, après avoir paré les attaques d'un guerrier de vingt ans.

— S'il fond sur toi maintenant, tu es mort, mon vieil ami. Il faut toujours garder quelques forces en réserve.

Le khan releva la tête. Un sourire se forma lentement sur ses lèvres quand il découvrit le vieil homme sec et musclé qui se tenait au bord du terrain d'entraînement. Arslan était bruni par le soleil, mince comme un bâton, mais le revoir procura à Gengis un plaisir auquel il ne s'attendait pas.

Le chef des Mongols jeta un coup d'œil à son adversaire qui, à peine essoufflé, se tenait prêt à reprendre.

— J'espérais surprendre ce jeune tigre quand il tournerait le dos, maugréa le khan. Je suis content de te voir. Je croyais que tu vivais heureux avec ta femme et tes chèvres.

— Les loups ont égorgé les chèvres, répondit l'ancien forgeron. Je ne fais pas un bon berger, semble-t-il.

Il s'avança sur les dalles, pressa le bras de Gengis d'un geste familial et chercha des changements dans le visage du khan. Le vieux général était couvert de poussière après une chevauchée de plusieurs mois.

— Tu manges avec moi ce soir, décida Gengis. Je veux avoir des nouvelles de la steppe.

Arslan haussa les épaules.

— Elle est toujours pareille. D'ouest en est, les marchands jin n'osent pas traverser tes terres sans demander l'autorisation à l'un des postes routiers. La paix règne, même si des imbéciles prétendent que tu ne reviendras pas, que les armées du shah sont trop fortes, même pour toi.

Arslan sourit au souvenir d'un marchand xixia qui tenait ce discours et à ce qui avait suivi. Gengis était difficile à tuer, il l'avait toujours été.

— Je veux que tu me racontes tout. Je convierai Jelme à notre

repas.

Arslan se redressa en entendant le nom de son fils.

— Je suis impatient de le voir. Et tu dois avoir des petits-enfants que je ne connais pas.

Gengis fit la grimace. La femme de Tolui avait donné naissance à son second fils quelques mois après le premier-né de Djaghataï. Il était donc trois fois grand-père et quelque chose en lui n'était pas enthousiasmé par cette idée.

— Oui, mes fils sont devenus pères. Même Tolui a deux petits dans sa yourte.

Arslan sourit : il comprenait mieux Gengis que celui-ci ne le soupçonnait.

— La lignée doit se perpétuer, argua le vieux général. Eux aussi seront khans, un jour. Comment Tolui les a-t-il appelés ?

Gengis secoua la tête, amusé par l'intérêt paternel de son ami.

— J'ai donné au premier le nom de Mongke, Tolui a appelé le deuxième Kublai. Ils ont mes yeux.

Ce fut avec un curieux sentiment de fierté que Gengis fit visiter Samarkand à l'homme qui gouvernerait la ville. Arslan fut fasciné par les canaux et les marchés, avec leur réseau complexe de fournisseurs qui couvrait des centaines de lieues à la ronde. Le khan avait découvert les mines dont l'or alimentait les coffres du shah. Les gardes qui les protégeaient avaient été massacrés et les mines abandonnées au pillage avant qu'il se rende compte de leur importance, mais il avait fait ensuite venir de nouveaux ouvriers et plusieurs de ses jeunes guerriers les plus brillants apprenaient à extraire l'or et l'argent de la terre. C'était l'un des avantages qu'il y avait à vivre en ville, apparemment. Elle nourrissait plus d'hommes que la vie nomade dans les plaines.

— Il faut que tu voies les mines, dit-il à Arslan. Les Khwarezmiens ont creusé dans le sol comme des marmottes et ont fabriqué de grandes forges pour séparer l'or et l'argent de la roche. Plus de mille hommes détachent des blocs de roche et cinq cents environ les réduisent en poudre. C'est comme une énorme fourmilière et c'est d'elle que provient le métal qui fait vivre cette ville. Tout le reste en découle. Parfois, je me sens près de comprendre ce qui lui donne de la valeur. Cela semble reposer sur des mensonges et des promesses mais, curieusement, cela marche.

Arslan regardait le khan sans écouter avec trop d'attention des propos dont il se souciait peu. Il avait répondu à l'appel de Gengis parce qu'il savait que le khan ne le ferait pas venir sans une bonne raison. Il lui restait à comprendre pourquoi les villes étaient soudain

devenues aussi importantes à ses yeux. Pendant deux jours, il parcourut Samarkand avec Gengis, dont il ne manqua pas de remarquer, dans leurs conversations, la tension intérieure. Arslan et son épouse occupaient des appartements somptueux au palais et l'épouse de l'ancien forgeron semblait fascinée par les bains et les esclaves jin que Gengis avait mis à sa disposition. Arslan nota avec intérêt qu'aucune des femmes du khan n'avait quitté les yourtes installées en dehors de la ville.

Le troisième jour à midi, Gengis s'arrêta devant un marché, s'assit sur un vieux banc avec Arslan. Derrière leurs étals, les marchands étaient rendus nerveux par la présence des Mongols parmi eux. Assis confortablement, les deux hommes chassèrent de la main ceux qui vinrent leur proposer des jus de fruits, du pain salé et de la viande.

— Samarkand est une cité magnifique, dit Arslan. Pourtant, autrefois, tu ne t'intéressais pas aux villes. Je t'ai vu tourner la tête vers le camp de yourtes à chacune de nos promenades et je ne crois pas que tu resteras ici encore longtemps. Alors, explique-moi pourquoi je devrais le faire.

Gengis retint un sourire. Son vieux compagnon n'avait rien perdu de sa perspicacité pendant leurs années de séparation.

— J'ai cru un temps que c'était pour mon peuple que je prenais des villes, Arslan. Que là était notre avenir.

Il secoua la tête.

— Il n'est pas là, pas pour moi, du moins. Cette ville a de la beauté, certes. C'est peut-être le plus superbe nid de rats que j'aie jamais vu. Si je comprenais vraiment comment fonctionne une ville, je m'y installerais peut-être et j'y gouvernerais en paix pendant que mes fils et petits-fils poursuivraient mes conquêtes.

Il frissonna comme si le vent avait trouvé sa peau.

— Je n'y arrive pas. Si tu penses comme moi, tu peux retourner dans la steppe avec ma bénédiction. Je détruirai Samarkand et passerai à autre chose.

Arslan regarda autour de lui. Il lui déplaisait d'être entouré par tant de gens. Il y en avait partout, et pour un homme qui avait passé presque toute sa vie dans les plaines, avec pour toute compagnie son fils ou une femme, cette proximité innombrable le mettait mal à l'aise. Il soupçonnait Samarkand de ne pas être faite pour un guerrier, mais c'était peut-être le bon endroit pour un vieil homme. En tout cas, son épouse était de cet avis. Il n'était pas sûr qu'il s'y sentirait vraiment bien un jour mais il s'efforçait de comprendre ce que voulait Gengis.

— Autrefois, tu ne pensais qu'à raser les villes, lui rappela-t-il.

— J'étais plus jeune. Je croyais qu'un homme devait passer ses meilleures années à se battre contre ses ennemis et qu'ensuite il

mourait, à la fois craint et aimé.

Gengis eut un rire avant d'ajouter :

— Je le pense encore mais quand je ne serai plus, on reconstruira les villes et on m'oubliera.

Arslan fut étonné d'entendre de tels propos dans la bouche du Grand Khan, qu'il connaissait quasiment depuis son enfance.

— Quelle importance ? Je crois que tu as trop écouté ton frère Temüge. Il parle toujours de la nécessité qu'il y aurait à écrire l'histoire, à avoir des archives...

Irrité par le tour que prenait la discussion, Gengis fendit l'air de la main.

— Non, cela vient de moi. J'ai combattu toute ma vie et je continuerai à me battre jusqu'à ce que je sois vieux et faible. Puis mes fils régneront sur des terres encore plus vastes et leurs fils après eux. C'est le chemin que nous avons parcouru ensemble, Arslan, quand je n'avais que la haine pour me soutenir et qu'Eeluk menait les Loups.

Voyant l'étonnement de son ami, le khan chercha des mots pour exprimer ses idées confuses :

— Les habitants de cette ville ne chassent pas pour manger. Ils vivent plus longtemps que nous et ont une vie plus douce, et il n'y a pas de mal à cela. Si...

Arslan l'interrompit sans craindre le feu de sa colère. Cela faisait longtemps que personne, même parmi les membres de sa famille les plus proches, n'avait coupé la parole au khan.

— Nous sommes venus tuer leurs rois et faire tomber leurs murailles. De tous les hommes au monde, c'est toi qui as le mieux montré la faiblesse des villes et tu voudrais maintenant y vivre ? Tu feras peut-être sculpter ta statue et tous ceux qui passeront pourront regarder ton visage de pierre et dire : « C'était Gengis. » C'est cela que tu veux ?

Le khan était resté silencieux pendant qu'Arslan parlait mais avait tambouriné des doigts sur le banc. L'ancien forgeron n'avait cependant peur d'aucun homme et refusait de se laisser intimider.

— Tous les hommes meurent, Gengis. Tous. Réfléchis à ce que cela signifie. Aucun de nous ne reste dans les mémoires pendant plus d'une ou deux générations.

Comme le khan ouvrait la bouche pour répliquer, Arslan leva une main.

— Oh, je sais, nous chantons nos grands hommes autour du feu et les Jin ont dans leurs bibliothèques des livres racontant des histoires vieilles de milliers d'années. Et alors ? Crois-tu que cela compte pour les morts, qu'on lise leur nom ? Ils s'en moquent. Ils ne sont plus là. La seule chose qui compte, c'est ce qu'ils ont fait quand ils étaient encore en vie.

Gengis hocha lentement la tête. Il était plus rassuré qu'il n'aurait pu le dire de bénéficier à nouveau des conseils de son vieil ami. Il s'était égaré un moment dans son rêve de cités. Entendre Arslan lui avait fait l'effet d'un seau d'eau froide. Entendre cette voix, c'était presque comme redevenir jeune, lorsque le monde était plus simple.

— Ce qui compte, c'est quand tu as peur et que tu ne fais rien, reprit Arslan. Le sentiment d'être un lâche mine un homme. Ce qui compte, c'est la façon dont tu élèves tes fils et tes filles. C'est la femme qui te tient chaud la nuit. La joie d'être en vie, le plaisir de l'arkhi, de la compagnie des amis et des histoires, tout cela compte. Mais quand tu n'es plus que poussière, les autres continuent sans toi. Laisse les choses suivre leur cours et trouve la paix.

La gravité de son ton fit sourire Gengis.

— Je dois en conclure que tu ne gouverneras pas Samarkand en mon nom ?

Arslan secoua la tête.

— Oh, je prendrai ce que tu m'offres, mais pas pour qu'on se souvienne de moi. Je le prendrai parce que mes vieux os sont fatigués de dormir sur un sol dur. Ma femme se plaît ici et je veux qu'elle soit heureuse, elle aussi. Ce sont de bonnes raisons. Un homme doit toujours se soucier de faire plaisir à sa femme.

— Je ne sais jamais si tu plaisantes, répondit Gengis en riant.

— Je suis trop vieux pour ça. Je suis presque trop vieux aussi pour ma femme, mais ce n'est pas de ça que nous parlons aujourd'hui.

Gengis lui tapa sur l'épaule et se leva. Il faillit tendre le bras pour aider Arslan à se mettre debout, se retint à temps pour ne pas offenser le vieux général.

— Je te laisserai cinq mille hommes. Tu devras peut-être raser une partie de la ville pour leur construire une caserne. Ne les laisse pas s'amollir, surtout.

Gengis sourit de nouveau quand Arslan manifesta son mépris pour une telle éventualité.

Gengis menait son cheval au trot à travers le marché en direction de la porte principale de Samarkand. La seule idée de repartir dans les plaines avec les familles et les tumans suffisait à dissiper l'impression d'enfermement dont il avait souffert dans cette cité. L'hiver, aussi doux fut-il, était revenu dans les terres du shah. Gengis gratta distraitement une vieille blessure sur le dos de sa main en guidant sa monture sur la rue pavée. Ce serait bon d'avoir de nouveau une herbe souple sous les sabots. Huit tumans l'attendaient pour quitter la ville, rangés en ordre de bataille dans les champs entourant Samarkand. De jeunes garçons atteignant l'âge de quatorze ans avaient comblé les brèches de ses troupes et il avait trouvé cinq mille bons guerriers à laisser à Arslan.

Au-delà des tumans, les familles avaient chargé les yourtes sur les chariots et étaient de nouveau prêtes à partir. Il ne savait pas encore où il les emmènerait. C'était sans importance et il se répétait la vieille maxime des nomades en approchant de la porte sous un soleil hivernal : « Il n'est point besoin de s'enraciner pour vivre. » Dans les tribus, la vie continuait, qu'on établisse son camp sur la berge ensoleillée d'une rivière, qu'on donne l'assaut à une ville ennemie ou qu'on attende un hiver cruel. Gengis avait un temps oublié cette vérité à Samarkand, mais Arslan l'avait aidé à remettre de l'ordre dans ses pensées.

Les habitants de la ville se tenaient à distance de l'homme qui pouvait ordonner la mort de tous ceux qu'il voyait. Gengis les remarquait à peine et regardait, au-delà de la porte, les lignes de ses guerriers.

Soudain son cheval fit un écart, le projetant en avant. Un homme surgi de la foule avait saisi les lanières de cuir attachées au mors et, tirant d'un coup sec, avait forcé la bête à tourner la tête et à s'arrêter. Les gardes du khan dégainèrent leurs sabres, ouvrirent la bouche pour crier, mais Gengis se tourna trop lentement pour voir une autre forme se jeter sur lui, un assaillant au visage imberbe. Armé d'un poignard, le jeune homme tenta de percer les écailles d'acier protégeant le corps du khan.

Instinctivement, Gengis frappa le garçon au visage. Les plaques de métal recouvrant son avant-bras entaillèrent la joue de l'agresseur, qui tomba par terre. Gengis saisit son sabre tandis que la foule semblait entrer en éruption autour de lui. Il vit d'autres couteaux brandis par d'autres poings et abattit son arme sur l'homme qui avait arrêté son cheval. Touché à la poitrine, celui-ci s'effondra mais s'agrippa en mourant à la jambe de Gengis. Une lame atteignit le khan à la hanche. Avec un grognement de douleur, il frappa de nouveau, décapitant presque l'homme qui venait de le blesser. Autour de lui, les autres assaillants s'agitaient en tous sens, mais les gardes intervinrent enfin. Sans chercher à distinguer les agresseurs des simples badauds, ils taillèrent dans la foule, massacrant hommes et femmes jusqu'à ce que le sol soit couvert de cadavres.

Tandis que Gengis, pantelant sur sa selle, cherchait à retrouver son souffle, le garçon à la joue ouverte se releva et se rua à nouveau sur lui. Un garde l'embrocha par-derrière, le poussa du pied pour dégager sa lame et l'expédia par terre rejoindre les autres. La place du marché s'était vidée, mais des cris et des bruits de pas résonnaient encore dans les rues voisines. Gengis porta une main à sa blessure : il avait connu pire. Sachant qu'ils craignaient sa colère, il adressa un hochement de tête à ses gardes. Il avait déjà décidé de les faire tous pendre pour leur négligence, mais ce n'était pas le moment de le leur

annoncer, alors qu'ils avaient encore le sabre à la main.

Gengis attendit que Sübötei et Kachium viennent à la rescousse avec des guerriers des tumans. Il se passa une main en travers de la gorge en fixant les gardes qui, accablés, laissèrent les nouveaux venus les désarmer.

— J'aurais dû m'y attendre, grommela-t-il, furieux contre lui-même.

C'était peut-être cette ville qui l'avait rendu imprudent. Un homme qui met à bas des empires fait toujours naître des haines. Il n'aurait jamais dû relâcher sa vigilance dans une ville, fût-elle Samarkand. Il jura en songeant que pendant des mois ses ennemis avaient exactement su où le trouver. C'était l'avantage d'une vie nomade : vos ennemis devaient vous chercher.

Kachium avait sauté à terre pour inspecter les corps. Les gardes avaient abattu près de quarante personnes, dont quelques-unes vivaient encore. Il n'éprouvait aucune pitié pour elles, coupables ou innocentes : son frère avait été attaqué. Il allait ordonner à ses hommes d'achever ceux qui remuaient encore quand quelque chose le retint.

Deux jeunes hommes étaient tombés l'un près de l'autre et chacun d'eux portaient la longue robe avec laquelle les hommes du désert se protégeaient des tempêtes de sable. Dessous, ils étaient torse nu, et Kachium repéra la même marque à la base de leur cou. Il écarta l'échancrure du vêtement d'un des morts, fit signe à ses guerriers de faire de même avec les autres. Hommes et femmes, tous eurent leur habit déchiré et Kachium trouva six autres hommes portant une marque semblable, tous morts.

Il se tourna vers le jeune Bédouin qui se tenait près de Sübötei.

— Toi ! Dis-moi ce que cela signifie.

Yousouf Alghani secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu cette marque, répondit-il.

Gengis le regarda, devina qu'il cachait quelque chose.

— C'est un mot écrit dans ta langue, pourtant. Lis-le pour moi.

Yousouf prétendit avoir du mal à déchiffrer les caractères, qu'il suivit de droite à gauche d'un doigt tremblant.

— Maître, c'est le mot arabe pour « sérénité ». C'est tout ce que je sais.

Gengis hocha la tête comme s'il se contentait de cette réponse. Quand Yousouf se retourna, le khan descendit de cheval, grimaça lorsque son poids porta sur sa hanche blessée.

— Tenez-le, ordonna-t-il.

Avant que Yousouf pût réagir, le sabre de Sübötei fut contre sa gorge.

— Dis-moi qui porte cette marque si tu ne veux pas mourir ici,

laissa tomber Gengis.

Malgré la menace, Yousouf inspecta des yeux la place déserte pour voir si quelqu'un les épiait. Il ne repéra personne mais il savait qu'on l'observait. Ses mots seraient rapportés aux hommes qui avaient ordonné de tuer le khan.

— Quitteras-tu cette ville, maître ? demanda-t-il, la voix étranglée sous la pression de la lame de Sübötei.

Gengis haussa les sourcils, surpris par le courage de cet homme. Ou sa folie, ou sa peur, mais qui pouvait inspirer une peur plus grande qu'un sabre pressé contre une gorge ?

— Je pars aujourd'hui, oui. Maintenant, parle.

Yousouf avala péniblement sa salive.

— Ce mot est la marque que portent tous les Assassins, maître. C'est tout ce que je sais.

Le khan hocha lentement la tête.

— Alors, ils seront faciles à trouver. Rengaine ton sabre, Sübötei. Nous aurons besoin de cet homme.

— Il m'a déjà été utile, seigneur, répondit le général. Avec ta permission, j'enverrai un messenger porter la nouvelle à Arslan. Il voudra sûrement faire inspecter ses serviteurs, voire tous les habitants de la ville, pour vérifier qu'ils ne portent pas cette marque.

D'un geste vif, il saisit le haut de la tunique de Yousouf et l'écarta. Nulle inscription, sur la peau. Yousouf lança un regard noir à Sübötei en remettant de l'ordre dans sa tenue.

— Ce serait sage, en effet, approuva Gengis.

Il baissa les yeux vers les cadavres qui attiraient déjà les mouches. Samarkand n'était plus son affaire.

— Tu feras pendre mes gardes avant de me rejoindre, Sübötei. Ils ont failli, aujourd'hui.

Ignorant sa douleur à la hanche, il remonta en selle et se dirigea vers les tumans.

Le balancement de la yourte du khan sur son chariot était une sensation étrange pour Yousouf Alghani. Le jeune Bédouin avait découvert des choses étonnantes depuis qu'il avait proposé ses services aux Mongols. Alors que la journée s'avavançait et que les tumans quittaient la région avec les familles, il s'était attendu à être de nouveau conduit auprès de Gengis. Yousouf avait regardé avec intérêt les Mongols chercher la marque de la secte sur tous les Arabes, hommes et femmes. Au cours de leur traversée du Khwarezm, les guerriers du khan avaient entraîné dans leur sillage près d'un millier d'Arabes, jeunes ou vieux. La plupart servaient d'interprètes, mais d'autres exerçaient la médecine ou avaient rejoint les artisans jin travaillant pour Gengis. Le chef mongol semblait se moquer qu'ils s'interrompent dans leur tâche pour dérouler leur tapis de prière mais Yousouf ignorait si c'était par respect ou par indifférence. Il penchait pour la dernière explication puisque le camp comptait également des bouddhistes et des chrétiens nestoriens, avec bien plus d'infidèles que de vrais croyants.

Yousouf attendait que le khan ait fini son repas et s'adresse à lui. Gengis avait autorisé les musulmans à tuer chèvres et moutons conformément à leur foi car les Mongols les laissaient manger et vivre à leur guise tant qu'ils obéissaient. Yousouf n'arrivait pas à comprendre l'homme qui, assis devant lui, se curait nonchalamment les dents avec une écharde de bois. Lorsque le khan avait ordonné qu'on le mène à lui, Sübötei l'avait pris par le bras et lui avait conseillé de faire ce qu'on lui dirait.

Mise en garde inutile. Cet homme avait massacré les siens par dizaines de milliers ou plus. Mais feu le shah en avait fait tout autant avec ses guerres et ses persécutions. Yousouf était résigné à ce genre de choses. Tant qu'il survivait, il lui était égal que le khan réussisse ou soit abandonné aux corbeaux.

Gengis repoussa son assiette mais garda un long couteau sur son giron et cela n'échappa pas au jeune Bédouin qui l'observait.

— Tu semblais inquiet, au marché, dit le chef mongol. Ils ont le bras si long, ces Assassins ?

Yousouf prit une profonde inspiration. Il se sentait encore nerveux rien qu'à prononcer leur nom, mais s'il n'était pas en sécurité

entouré de tumans, où le serait-il ?

— J'ai entendu dire qu'ils peuvent frapper n'importe où, maître. Lorsqu'ils sont trahis, ils exercent une vengeance terrible sur ceux qui les ont défiés, leurs parents, leurs amis, et même des villages entiers.

— Moi aussi, dit Gengis avec un léger sourire. La peur retient des hommes qui auraient autrement combattu jusqu'à la mort. Parle-moi d'eux.

— Je ne sais pas d'où ils viennent, se hâta de répondre Yousouf. Personne ne le s...

— Quelqu'un doit bien savoir où les trouver, le coupa Gengis, dont le regard était devenu froid. Sinon, comment les paierait-on pour tuer ?

Le Bédouin hocha nerveusement la tête.

— C'est vrai, maître, mais ils protègent leurs secrets et je ne fais pas partie de ceux qui les connaissent. Je n'ai entendu que des rumeurs, des légendes.

Comme Gengis gardait le silence, Yousouf poursuivit, cherchant à trouver quelque chose qui satisferait ce vieux démon avec son couteau sur les genoux :

— On dit qu'ils sont dirigés par le Vieux de la Montagne. C'est un titre plus qu'un nom, depuis des générations. Ils forment des jeunes gens à tuer et les envoient en échange de fortes sommes en or. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir exécuté leur victime.

— Ce matin, ils ont échoué, fit remarquer Gengis.

Yousouf hésita avant de répondre :

— D'autres viendront, maître. Jusqu'à ce que le contrat soit rempli.

— Portent-ils tous cette marque sur leur peau ? demanda le khan.

Il pensait qu'il n'aurait pas trop de mal à protéger les siens d'hommes qui s'identifiaient de cette manière, mais Yousouf le déçut en secouant la tête.

— Je croyais que cela faisait partie de la légende avant de le voir de mes yeux au marché. J'ai été surpris. C'est pécher contre Dieu que marquer ainsi son corps. Je ne pense pas que tous ceux qui viendront porteront la marque, d'autant qu'ils savent maintenant que tu la connais. Ils seront jeunes et auront la peau vierge de toute inscription.

— Comme toi, murmura Gengis.

Yousouf partit d'un rire creux.

— J'ai été loyal, maître. Demande à tes généraux Süböteï et Djebe. Je n'ai d'allégeance qu'envers toi.

Cette réponse fit grogner le khan. Si ce jeune homme était un Assassin, dirait-il autre chose ? L'idée que n'importe quel Arabe du

camp pouvait être un tueur inquiétait Gengis. Il avait des femmes et de jeunes enfants, ses frères aussi. Il pouvait se protéger de vastes armées, pas d'ennemis qui s'approchaient furtivement, prêts à donner leur vie pour prendre la sienne.

Il se rappela le tueur jin venu de Yenking pour l'assassiner dans sa yourte. La chance l'avait sauvé de justesse, cette nuit-là. Le poignard empoisonné lui avait causé plus de souffrances qu'il n'en avait jamais connu et ce seul souvenir fit perler de la sueur sur son front tandis qu'il fixait le jeune Arabe. Il songea à le faire emmener loin des femmes et des enfants. Ses guerriers le persuaderaient rapidement de dire tout ce qu'il savait.

Yousouf se tortillait sous le regard féroce et tous ses sens l'avertissaient qu'il courait un terrible danger. Il dut faire un effort extraordinaire pour ne pas se ruer hors de la yourte et courir vers son cheval. Seule le retint la certitude que les Mongols étaient capables de rattraper n'importe quel cavalier. Le chariot eut une embardée en passant sur une ornière et Yousouf faillit crier.

— Je me renseignerai, maître, je te le promets. Si je croise quelqu'un qui sait comment les trouver, je te l'enverrai.

Tout pour me rendre plus précieux vivant que mort aux yeux du khan, pensait-il. Il se moquait que les Mongols anéantissent les Assassins, il se souciait uniquement que Yousouf Alghani soit en vie lorsque la tuerie prendrait fin. C'étaient des ismaéliens, après tout, des chiites qui n'appartenaient même pas à la vraie foi musulmane. Il n'avait aucun devoir de loyauté envers eux.

Gengis grogna en jouant avec le couteau.

— Très bien. Rapporte-moi tout ce que tu apprendras. Je chercherai de mon côté.

Yousouf comprit qu'avec ces mots le khan le congédiait et il s'empessa de sortir. Resté seul, Gengis jura et lança le couteau qui se planta dans le poteau central de la yourte. Il pouvait détruire des villes, briser des armées et des pays entiers, mais l'idée de tueurs fous se jetant sur lui dans la nuit le mettait hors de lui. Comment protéger sa famille de tels hommes ? Comment garder Ögödei en sécurité pour qu'il puisse hériter ? Il n'y avait qu'un seul moyen. Gengis tendit le bras, retira la lame du poteau. Il fallait trouver ces Assassins et les exterminer là où ils se cachaient. S'ils étaient nomades comme lui, il les chercherait partout. S'ils avaient un repaire, il le détruirait. La conquête de cités attendrait.

Il convoqua ses généraux et ils vinrent dans sa yourte avant le coucher du soleil.

— Voici mes ordres, leur dit-il. Je resterai auprès des familles avec un tuman pour les protéger. Si les Assassins s'en prennent à moi, je serai prêt. Vous, vous partirez dans toutes les directions et vous me

rapporterez ce que vous aurez appris sur ces tueurs. Comme ce sont des hommes riches qui font appel à leurs services, il faudra vous emparer de villes et de villages prospères. Ne faites aucun prisonnier, ne laissez la vie qu'à ceux qui prétendront connaître quelque chose. Je veux savoir où ils se cachent.

— La nouvelle d'une récompense se répandrait aussi vite que nous pouvons galoper, dit Sübötei. Nous avons des chariots d'or et de jade, nous pourrions les utiliser. Avec ta permission, seigneur, je promettrai une forte somme à qui pourra nous révéler où les Assassins se terrent. Nous avons de quoi tenter même un prince.

D'un geste de la main, le khan approuva l'idée.

— Promets d'épargner les villes qui nous fourniront des renseignements, si tu veux. Le moyen m'importe peu, obtiens-moi simplement l'information dont j'ai besoin. Et emmène les Arabes du camp avec toi. Je ne veux plus en avoir un seul près de moi jusqu'à ce que nous ayons éliminé cette menace. Rien d'autre ne compte d'ici là. Le shah est mort. C'est le seul danger que nous ayons à affronter.

Djalal al-Din sentait la foule s'enflammer comme s'il tenait entre ses mains le cœur de ceux qui l'écoutaient. Ils étaient suspendus à ses lèvres et c'était une sensation aussi grisante que nouvelle. Dans l'armée de son père, il n'avait eu affaire qu'à des hommes ayant déjà juré obéissance. Il n'avait pas eu à les recruter ni à les gagner à sa cause. Découvrir qu'il avait ce don l'avait surpris presque autant que ses frères.

Il avait commencé par se rendre dans les mosquées de bourgades afghanes, lieux modestes ne rassemblant que quelques centaines de fidèles. Il avait parlé à leurs imams et savouré leur expression horrifiée quand il leur avait décrit les violences mongoles. Il avait appris ce qui faisait le plus d'effet et ses récits étaient devenus chaque fois plus atroces. Il avait quitté son premier village avec quarante hommes robustes de la tribu des Pathans. Avant son arrivée, ils ne savaient même pas que les infidèles avaient envahi le Khwarezm, encore moins qu'ils avaient tué le shah Mohammed. Leur colère avait d'abord surpris Djalal al-Din puis il avait trouvé la même dans chaque ville traversée, petite ou grande. Le nombre de ses fidèles avait crû jusqu'à ce qu'ils soient plus de deux mille, assis dehors dans la poussière, à attendre le chef charismatique qu'ils avaient juré de suivre.

— De mes yeux, j'ai vu les Mongols détruire une mosquée. Les saints hommes ont tenté de les arrêter avec leurs mains nues, mais les barbares les ont égorgés et ont laissé leurs corps pourrir au soleil.

Un murmure de colère parcourut la foule, la plus nombreuse à

laquelle il s'était adressé depuis qu'il était descendu dans le Sud. La plupart étaient de jeunes hommes ou des adolescents dont la tête ne s'ornait pas encore du turban porté par les adultes. Djalal al-Din s'était aperçu qu'il touchait d'abord les jeunes et que ceux-ci faisaient ensuite descendre des collines des hommes aguerris pour l'entendre. Si son père avait vécu, il se serait peut-être lancé dans la même aventure, mais sa mort était le levier idéal pour soulever des hommes forts et les inciter à prendre les armes. Djalal al-Din parlait avec passion des étrangers qui se moquaient de la foi musulmane et profanaient les lieux saints. Les fidèles buvaient ses paroles. Il écarta les bras pour les calmer et ils se turent, lui accordant toute leur attention. Il les tenait au creux de sa main.

— J'ai vu nos femmes et nos enfants massacrés ou emmenés par leurs guerriers, arrachés à leurs pères et maris. Celles qui portaient le voile ont été déshabillées et violées en public. À Boukhara, ils ont tué un imam sur les marches de la mosquée bleue et uriné sur son corps. Je m'arracherais les yeux après ce que j'ai vu si je n'en avais pas besoin pour exercer la vengeance d'Allah !

Dans la foule, beaucoup se dressèrent d'un bond, submergés de rage et d'excitation. Ils brandirent leurs sabres en scandant un appel à la guerre. Djalal al-Din se retourna pour échanger un regard avec ses frères et les découvrit déjà debout, hurlant avec les autres. Il ne s'attendait pas à ce qu'ils soient enthousiasmés par son discours. Eux aussi agitaient leurs armes, les yeux étincelants de colère. Ils avaient été témoins de tout ce qu'il avait vu, mais ses mots n'en échauffaient pas moins leur sang. Même Tamar répétait avec les guerriers de l'Islam la parole du Prophète. Le cœur de Djalal al-Din se gonflait tandis que les clameurs montaient vers lui. Son père avait-il connu cela ? Il avait l'impression de tenir une épée en équilibre. Si elle tombait, il perdrait tout, mais la ferveur de la foi de ces hommes donnait de la réalité à ses rêves. D'autres venaient à lui à mesure que la nouvelle de sa présence se répandait. Il avait appelé à la guerre sainte contre l'agresseur mongol et ses discours, ses promesses avaient enflammé la région. Dans des mosquées qu'il n'avait jamais vues, des imams l'appelaient dans leurs prêches « le guerrier de Dieu ». Sa tâche consistait simplement à nourrir ce feu et à l'envoyer dans le Nord.

Il sourit à ceux qui s'étaient rassemblés ce soir-là, sachant qu'ils partiraient avec lui pour la bourgade suivante et celle d'après. Il arriverait à Kaboul en chef spirituel d'une véritable armée et comptait que cette ville grossirait encore ses rangs. C'était peut-être la main de Dieu qui l'avait guidé. Il n'était qu'un humble instrument d'Allah, mais Dieu agissait-il jamais autrement que par la main des hommes ? Oui, il était peut-être l'instrument de la vengeance. Allah, dans sa bonté, lui accordait une seconde chance.

Les tumans mongols parcouraient des centaines de lieues dans toutes les directions, déferlement d'hommes et de chevaux sur toute ville et tout village où il y avait des habitants à effrayer. La rumeur de leur recherche se propageait presque aussi vite qu'eux et le bruit qu'ils étaient prêts à donner des trésors en échange d'informations semblait avoir des ailes. Le dixième jour, Djebe trouva un homme qui prétendait connaître la montagne où les Assassins avaient leur camp. Jelme en trouva deux autres qui se disaient apparentés à une famille qui servait la secte dans sa forteresse. Les deux fois, on suspendit la destruction de la ville, ce qui suscita un nouvel afflux d'informateurs prêts à tout pour sauver leur vie. À deux reprises, les éclaireurs mongols revinrent bredouilles, sans avoir vu trace d'une cité des Assassins. Imbéciles ou menteurs, les hommes qui les avaient trompés finirent exécutés et les tumans repartirent.

Djaghataï s'était dirigé vers le nord avec Sübötei, reprenant presque le chemin que celui-ci avait suivi pour traquer le shah. Dans les contreforts d'une haute montagne, ils tombèrent sur un village, l'incendièrent et passèrent au suivant. Ils y furent accueillis par un groupe de notables les implorant de leur accorder audience. Sübötei accepta et quand il eut entendu ce qu'ils avaient à dire, il garda l'un d'eux auprès de lui. Il partit au galop avec le notable pour rejoindre le camp de Gengis. Le temps qu'ils y parviennent, trois autres les avaient devancés et réclamaient de l'or, chacun proposant un lieu différent pour le repaire des Assassins.

Gengis salua son général avec une expression lasse.

— Encore un ?

L'excitation de Sübötei retomba aussitôt.

— Il y en a d'autres ?

— Ou ce sont des voleurs qui croient que j'échangerai des charretées d'or contre des mensonges, ou les Assassins ont fait courir le bruit qu'ils avaient une dizaine de lieux différents pour repaires. S'ils existent depuis aussi longtemps que le dit Yousouf, je penche pour la seconde hypothèse.

— J'ai là un homme qui prétend savoir, seigneur. Je ne crois pas que ce soit un sot ou un voleur comme les autres.

Sachant que Sübötei avait un jugement sûr, le khan haussa les sourcils.

— Fais-le amener dans ma yourte après l'avoir fouillé.

Sübötei se fit accompagner de Yousouf, qui servirait d'interprète. Le notable montra une vive inquiétude quand il se retrouva face à Gengis. Couvert de sueur, il dégageait une forte odeur d'ail et de bouse dans l'espace confiné de la yourte et le khan respira par le nez

quand il s'approcha.

— Alors ? Tu sais quelque chose ? lui lança-t-il d'un ton sec.

Il était fatigué de ces hommes qui venaient à lui avec des pièces d'or dans les yeux. Patiemment, il attendit que Yousouf traduise ses mots et l'étranger, déjà terrifié, acquiesça. Trois cadavres gisaient dehors au fond d'une fosse et Gengis s'était assuré qu'on fasse passer cet homme devant en le conduisant à sa yourte. Cela expliquait l'odeur aigre de la peur qui flottait autour de lui comme un brouillard.

— Ma sœur vit dans un village de la montagne, maître. À deux jours au nord de l'endroit où j'ai trouvé tes hommes.

Il déglutit nerveusement tandis que Yousouf traduisait et Gengis lui lança une outre d'airag. L'homme but et s'étrangla : il avait cru que c'était de l'eau. Il fallut lui taper dans le dos pour qu'il puisse continuer.

— Pardonne-moi, maître, hoqueta-t-il, les alcools forts me sont interdits.

Yousouf sourit en répétant ses mots en mongol.

— Dis-lui que ce n'est pas un alcool fort, grogna Gengis. Et conseille-lui de parler avant que je le fasse jeter dans la fosse et ensevelir vivant.

Quand Yousouf eut achevé la traduction, le notable était blême et bredouillait déjà.

— D'après ma sœur, des hommes vivent dans la montagne, ils viennent chercher de la nourriture et des servantes au village. Ils ne parlent à personne et emportent parfois des pierres de carrière sur leurs chariots en regagnant les sommets.

Gengis écouta Yousouf, s'impatia :

— Demande-lui si c'est tout ce qu'il sait. Ce n'est pas assez.

L'Arabe pâlit encore, secoua la tête.

— Deux jeunes gens du village ont suivi un jour les chariots, il y a de ça trois ou quatre ans. Ils ne sont jamais revenus, maître. On les a retrouvés morts, la gorge tranchée.

L'intérêt de Gengis s'éveilla quand il entendit la dernière partie de la traduction. Ce n'était pas encore une preuve, mais c'était ce qu'il avait entendu de plus prometteur dans toutes les histoires insensées qu'on lui avait rapportées.

— C'est peut-être une piste, dit-il à Sübötei. Tu as eu raison de m'amener cet homme. Donne-lui un chariot d'or avec deux bœufs pour le tirer.

Après avoir réfléchi, il reprit :

— Nous partons pour le nord, toi et moi. Il nous accompagnera jusqu'au village de sa sœur. Si nous trouvons ce que nous cherchons, il gardera l'or. Sinon, il le paiera de sa vie.

L'homme écouta Yousouf et tomba à genoux de soulagement.

— Merci mille fois, maître ! s'écria-t-il tandis que Gengis quittait la yourte, ruminant déjà des plans d'attaque.

Gengis se contraignit à la patience en se préparant à combattre un ennemi différent de tous ceux qu'il avait affrontés jusque-là. Il ramena les familles près de Samarkand et laissa Jelme et Kachium pour les protéger. Jelme le remercia personnellement pour cette affectation, ce qui provoqua chez le khan une surprise qu'il masqua aussitôt. Il ne lui était pas venu à l'esprit que son général aimerait mieux être dans la ville avec son père que traquer les Assassins.

Pour cette tâche, il emmena son propre tuman et celui de Sübötei. Son unité de près de vingt mille hommes l'impressionnait encore quand il se rappelait ses premières petites bandes de pillards de quelques dizaines d'hommes. Avec autant de guerriers, il pouvait abattre des montagnes. Malgré leur nombre, ils étaient capables de couvrir à cheval entre vingt-cinq et trente lieues par jour s'ils voyageaient léger, mais Gengis n'avait aucune idée de ce qui les attendait. Il avait donc eu recours aux artisans de Samarkand pour faire construire des engins de siège et de nouveaux chariots sur lesquels il avait entassé tout ce dont il pourrait avoir besoin. Le khan était un véritable tourbillon d'énergie et aucun de ses hommes ne doutait qu'il prenait la menace des Assassins au sérieux. Mieux que quiconque, il comprenait le danger qu'ils représentaient et brûlait de leur donner l'assaut.

Les nouveaux chariots étaient équipés des roues à rayons que Sübötei avait rapportées de Russie et qui grincèrent et craquèrent lorsque les deux tumans s'ébranlèrent enfin. Après un mois de préparation, Djõtchi n'était toujours pas rentré au camp. Il cherchait peut-être encore des renseignements sur les Assassins, mais la situation avait changé et Gengis envoya dans l'Est deux guerriers pour le prévenir puis deux autres pour informer Khasar. Il leur laissait le champ libre : la région regorgeait de villes prospères, et les deux hommes prendraient plaisir à s'en emparer pendant qu'il traquerait la secte.

Djaghataï avait demandé à aider son père à trouver la forteresse montagneuse mais Gengis s'y était opposé. Rien de ce qu'il savait des Assassins ne laissait supposer qu'ils étaient nombreux. Leur force résidait dans le secret et, une fois ce secret percé, il comptait bien les faire sortir de leur trou pour les exterminer. Djaghataï était toujours

en disgrâce et Gengis ne pouvait poser les yeux sur lui sans éprouver de colère. Sa décision de désigner Ögödei n'avait pas été prise à la légère. Le problème de sa succession l'avait préoccupé pendant des mois, mais il avait envisagé de prendre Djaghataï pour héritier pendant bien plus longtemps. Il ne regrettait rien, cependant. La décision était prise. Mais Gengis se connaissait et savait que si Djaghataï montrait le moindre signe de ressentiment il risquait de le tuer.

Il l'envoya donc razzier le Sud en son nom avec Djebe. Tous ses généraux furent avertis de ne pas laisser d'Arabes les approcher de trop près, même ceux qu'ils utilisaient comme interprètes et en qui ils avaient confiance. Gengis confina tous les siens à quelques exceptions près entre les murs de Samarkand en leur interdisant l'accès du camp. Arslan se montrerait sans pitié contre ceux qui enfreindraient cet ordre et Gengis estimait avoir assuré la sécurité de son peuple par tous les moyens avant de partir vers le nord.

Avec leurs lourds chariots, ils parcouraient à peine douze lieues par jour, levant le camp à l'aube et avançant au pas pendant tout le jour. Ils laissèrent derrière eux les terres verdoyantes entourant Samarkand, passèrent le fleuve du Nord à un endroit peu profond avec les chariots avant de traverser de vastes étendues de poussière et de broussailles.

Le quatrième jour, l'allure commença à insupporter le khan. Il allait et venait le long du convoi, pressait les conducteurs d'accélérer. Ce qui lui avait paru relever du bon sens à Samarkand minait à présent sa confiance. Les Assassins étaient probablement au courant de sa venue. Il craignait qu'ils n'abandonnent simplement leur repaire dans la montagne et de ne trouver qu'une coquille vide.

Sübötei partageait cette opinion mais ne l'exprimait pas, sachant qu'un bon général ne doit pas critiquer un khan, même devant ceux à qui il fait confiance. Il était cependant convaincu que Gengis avait mal préparé son expédition. La seule chance de réussir, c'était un assaut massif qui surprendrait les Assassins. La lente caravane de chariots était exactement le contraire de ce que Sübötei aurait souhaité. En se nourrissant uniquement de sang et de lait de jument, ses hommes et lui avaient traversé les montagnes en douze jours pour rejoindre Gengis. À présent, la lune croissait et décroissait depuis près d'un mois et il la regardait avec une appréhension grandissante.

Lorsqu'ils arrivèrent au dernier village qu'il avait mis à sac, Sübötei songeait déjà à ce qu'il faudrait faire si les Assassins avaient disparu. Cette fois, les guerriers ne s'arrêtèrent même pas et Gengis n'accorda pas un regard aux silhouettes couvertes de cendres qui cherchaient dans les gravats quelque chose à sauver.

Les montagnes étaient en vue depuis des jours quand ils

rejoignirent leurs contreforts. Pour combattre sa nervosité, Süböteï demanda au khan la permission de partir en éclaireur glaner de nouvelles informations. Il arriva au deuxième village alors que les chariots se trouvaient encore à quinze lieues derrière. C'était là qu'il avait rencontré les notables et l'homme qu'il avait envoyé à Gengis.

Il n'y avait plus personne en vie. Accablé, Süböteï mena son cheval au pas entre les maisons dévastées. Ce n'était pas l'œuvre de ses hommes et dans ce champ de ruines il n'y avait pas même un enfant cherchant quelque nourriture. S'il lui avait fallu une confirmation de la présence des Assassins, il la trouva dans les corps gisant partout, éventrés et brûlés. Seuls des mouches, des oiseaux et des chiens sauvages vivaient encore dans le village.

Gengis rejoignit Süböteï quand un messager lui eut apporté la nouvelle. Le visage impassible, il chevauchait près de son général et ne montra de contrariété que lorsqu'une mouche se posa sur ses lèvres.

— C'est un avertissement, dit Süböteï.

Le khan haussa les épaules.

— Un avertissement ou des représailles. Quelqu'un t'a vu parler au notable.

Il eut un rire bref en songeant à l'homme qui approchait avec son chariot d'or sans se douter de rien. Sa soudaine richesse ne lui servirait à rien dans cet endroit ravagé.

— Nous pourrions faire la même découverte dans le village situé plus haut, avança Süböteï. Celui où habite sa sœur.

Gengis hocha la tête. Il ne se souciait pas particulièrement du sort de ces villages. Si les maisons incendiées constituaient bien un avertissement, il y avait peu d'hommes au monde qui pouvaient le prendre avec autant de désinvolture que lui. Il avait vu bien pire depuis qu'il était khan. Cette pensée lui rappela ce que sa mère disait quand il était enfant et il sourit.

— Je suis né avec un caillot de sang dans la main droite, Süböteï. J'ai toujours eu la mort pour compagne. Si ces hommes me connaissent un peu, ils le savent. Cet avertissement ne m'est pas destiné, il est adressé à ceux qui pourraient songer à pactiser avec moi.

Il fronça les sourcils, tambourina des doigts sur sa selle.

— C'est le genre de chose que je ferais si je quittais la région.

Süböteï acquiesça de la tête, même s'il savait que le khan n'avait pas besoin de son approbation.

— Nous devons cependant poursuivre afin de voir l'endroit où ils se cachaient, même s'ils l'ont abandonné, conclut Gengis.

Le général siffla pour appeler les éclaireurs et monter avec eux dans la montagne. Le village de la sœur était à une journée de cheval

pour un guerrier rapide, trois pour les chariots. Comme il fallait à tout moment inspecter les pistes pour prévenir une embuscade, Sübötei dut résister à l'envie de se ruer vers les hauteurs pour voir si les Assassins avaient laissé quelqu'un en arrière. Au-delà, la pente était escarpée et seul un étroit sentier permettait d'atteindre vallées et pics. C'était un terrain peu propice à l'attaque et d'une facilité inquiétante à défendre. Même les bruits y étaient étouffés, avalés par les hautes parois s'élevant de chaque côté et l'isolant du reste du monde. Sübötei avançait prudemment, la main sur la poignée de son sabre.

Djötchi arrêta son tuman quand il entendit la note aiguë soufflée par les cors de ses éclaireurs. Il avait chevauché plus d'un mois vers l'est, couvrant une distance si longue que les plaines de son pays devaient maintenant se trouver à des centaines de lieues au nord. Au-delà, le monde était infini et même Sübötei n'en avait pas la carte.

Djötchi savait que son père finirait par envoyer des messagers le chercher. Il avait envisagé de remonter vers le nord avant que les hommes du khan le trouvent, mais cela n'aurait rien changé. Tous les éclaireurs mongols étaient capables de suivre la piste d'un seul cavalier, à plus forte raison celle des sept mille guerriers de son tuman. Un aveugle aurait pu suivre leurs traces. S'il avait plu, l'eau aurait effacé l'empreinte des sabots de leurs chevaux mais, à la grande frustration de Djötchi, le ciel était constamment resté bleu et froid, avec à peine, de-ci de-là, un nuage effiloché.

Ses hommes laissèrent leurs bêtes tondre l'herbe sèche en attendant les ordres. Contents et détendus, ils ne pensaient pas plus à l'avenir qu'une meute de chiens sauvages. Djötchi ignorait s'ils soupçonnaient son combat intérieur. Parfois, il se disait qu'ils *devaient* savoir. Il croyait le déceler dans leur regard mais ce n'était probablement qu'une illusion. Tandis que les messagers de Gengis se rapprochaient, Djötchi convoqua ses officiers, de ceux qui étaient à la tête d'une unité de mille hommes à ceux qui n'en commandaient que dix. Dans le palais de Samarkand, tous avaient juré fidélité à Ögödei, le futur khan, et les mots de leur serment étaient encore frais dans leur mémoire. Comment réagiraient-ils ?

Ils furent plus de sept cents à se rassembler, menant leur cheval au pas pour s'éloigner de ceux à qui ils donnaient des ordres. Chacun d'eux avait été promu par Djötchi en personne, qui leur avait fait l'honneur de leur confier la vie d'autres hommes. Il sentait leurs regards interrogateurs sur lui tandis qu'il attendait les messagers de son père. Ses mains tremblaient légèrement et il leur redonna de la fermeté en serrant la bride de son cheval.

Les messagers, deux jeunes hommes du tuman de Gengis,

portaient des deels légers assombris par la transpiration. Ils sautèrent ensemble de cheval et s'inclinèrent devant le général du khan. Djötchi se tenait droit sur sa monture. Il avait cru s'être préparé à cet instant mais, maintenant qu'il était arrivé, il avait l'estomac retourné.

— Transmets-moi ton message, ordonna-t-il au plus proche.

L'homme s'inclina de nouveau.

— Le Grand Khan fait mouvement contre les Assassins, général. Il sait où se trouve leur forteresse. Tu es de nouveau libre de soumettre des villes et d'étendre les terres qu'il domine.

— Tu as parcouru un long chemin, répondit Djötchi. Sois le bienvenu dans mon camp. Mange et repose-toi.

Les deux messagers échangèrent un regard avant que le premier reprenne :

— Seigneur, nous ne sommes pas fatigués. Nous pouvons repartir.

— Il n'en est pas question, répliqua sèchement Djötchi. Vous restez. Vous mangez. Je vous parlerai au coucher du soleil.

C'était clairement un ordre et ils ne pouvaient qu'obéir. Ils courbèrent la tête avant de remonter en selle et de quitter les officiers pour rejoindre le gros du tuman. Là-bas, on avait déjà allumé des feux pour préparer le repas et les deux hommes furent bien accueillis par ceux qui se souciaient de nouvelles fraîches.

Djötchi leva la main pour faire signe à ses officiers de le suivre, dirigea son cheval vers le bas d'une colline, loin de ses guerriers. Une rivière y coulait, ombragée par de vieux arbres tordus étendant leurs branches au-dessus de l'eau. Le fils du khan mit pied à terre, laissa sa monture boire avant de s'agenouiller pour se désaltérer lui aussi.

— Venez vous asseoir auprès de moi.

Quoique étonnés, les officiers attachèrent leurs bêtes aux arbres et prirent place autour de leur chef sur le sol poussiéreux jusqu'à recouvrir la moitié de la pente. Le reste du tuman était visible à quelque distance, trop loin pour les entendre. Djötchi avala sa salive, la gorge sèche malgré les quelques gorgées qu'il avait bues. Il connaissait le nom de chacun des officiers assis près de la rivière. Il avait combattu avec eux contre l'armée du shah et les garnisons de nombreuses cités. Ils étaient venus à son secours quand il s'était retrouvé seul parmi les guerriers de son frère. Ils lui étaient liés par bien plus qu'un serment d'allégeance, mais il ne savait pas si cela suffirait. Il prit une longue inspiration et déclara :

— Je ne rentre pas.

Tous se figèrent, qui portant un morceau de viande à ses lèvres, qui tendant la main vers une outre d'airag.

Pour Djötchi, prononcer ces mots était comme rompre une digue et il aspira une autre goulée d'air, comme s'il avait couru. Il sentait

son cœur battre follement, il avait la gorge nouée.

— Ce n'est pas une décision récente. J'y pense depuis que je me suis battu contre le tigre et que nous avons entamé notre campagne dans ces terres. J'ai été loyal envers mon père le khan dans tous mes actes. Je lui ai donné ma vie et celle des hommes qui me suivaient. C'est assez.

Il promena son regard sur les visages silencieux de ses officiers pour voir comment ils accueillaient sa déclaration.

— Demain, je monterai vers le nord. Je n'ai aucune envie de traverser les terres jin, au sud, ni de m'approcher de celles du Xixia, à l'est. Je veux retourner dans la steppe et me rafraîchir dans les rivières qui nous ont donné vie pendant dix mille ans. Puis je chevaucherais si loin et si vite que même les chiens de chasse de mon père ne me trouveront jamais. Il y a des centaines de contrées qui nous sont encore inconnues. J'en ai vu quelques-unes avec le général Sübötei. Je le connais bien et même lui n'arrivera pas à me retrouver. J'irai au bout du monde et je m'y taillerai un royaume. Je ne laisserai pas de traces. Le temps que mon père apprenne que je ne rentrerai pas, j'aurai disparu.

« Je ne vous ordonnerai pas de rester avec moi. Je ne peux pas. Je n'ai pas de famille dans les yourtes, alors que nombre d'entre vous ont des femmes et des enfants qu'ils ne reverraient jamais. Je n'exige rien de vous, qui êtes liés par serment à mon père et à Ögödei. Vous manqueriez à votre parole si vous partiez avec moi et il n'y aura pas de retour, pas de trêve avec mon père. Il enverra des chasseurs qui nous traqueront pendant des années. Il ne montrera aucune pitié. Je suis son fils et je le sais mieux que personne.

Tandis qu'il parlait, ses doigts passaient dans les poils raides de la peau de tigre près du pommeau de sa selle, suivaient le bord rugueux à l'endroit où Gengis avait coupé la tête. Un de ses officiers de minghaan se leva lentement et Djötchi s'interrompt pour l'écouter.

— Général, dit l'homme, dont la voix se brisait sous une immense pression, pourquoi envisages-tu une telle décision ?

Djötchi sourit malgré l'amertume qui l'envahissait.

— Parce que je suis vraiment son fils, Sen Tu. Il a formé sa tribu en rassemblant tous ceux qui l'entouraient. Puis-je faire moins ? Dois-je suivre aussi Ögödei jusqu'à ce que je sois vieux et que ma vie ne soit faite que de regrets ? Je vous le dis, j'en suis incapable. Mon petit frère sera khan, il ne me cherchera pas, le moment venu. J'aurai des épouses, des fils et des filles dans un pays où on ne connaît pas le nom de Gengis.

Il fit courir son regard sur les hommes rassemblés près de la berge. Ils le soutinrent sans sourciller, même si plusieurs d'entre eux semblaient avoir été frappés par la foudre.

— Je serai mon propre maître quelques années avant d'être pourchassé et tué. Qui peut dire comment cela finira ? Mais je pourrai au moins me dire libre pendant quelque temps. Voilà pourquoi je me tiens devant vous.

L'officier jin se rassit pensivement. Djötchi attendit. Chacun de ses hommes, impassible, cachait ses pensées à ceux qui l'entouraient. Chacun d'eux prendrait sa décision seul, comme lui l'avait fait.

Sen Tu reprit soudain la parole :

— Tu devras tuer les messagers.

Djötchi acquiesça. Ces deux jeunes hommes avaient sans le savoir mis leur tête dans la gueule du loup. Il ne pouvait pas les laisser retourner indiquer au khan sa position, même s'il prenait la direction du nord après leur départ. Djötchi avait un moment songé à les renvoyer avec une histoire inventée de toutes pièces, mais les supprimer était plus sûr que chercher à ruser et espérer tromper des hommes comme Sübötei. Djötchi ne sous-estimait pas l'intelligence aiguë de ce général, ni celle de son père. Si les messagers disparaissaient simplement, les deux hommes attendraient des mois avant d'en envoyer d'autres. D'ici là, il aurait disparu lui aussi.

Sen Tu réfléchissait et Djötchi l'observait attentivement, sentant comme ceux qui l'entouraient que l'officier jin parlerait pour un grand nombre d'entre eux. Sen Tu avait vu de nombreux bouleversements dans sa vie, de l'apparition du khan dans son pays à l'effondrement du Khwarezm. Il avait été en première ligne contre les meilleurs cavaliers du shah et pourtant Djötchi ne savait pas quelle attitude il adopterait.

— J'ai une épouse et deux garçons au camp, dit Sen Tu, relevant la tête. Seront-ils en sécurité si je ne reviens pas ?

Djötchi eut envie de mentir, d'affirmer que Gengis ne toucherait ni aux femmes ni aux enfants. Il délibéra un moment en lui-même, estima qu'il devait à cet homme la vérité.

— Je ne sais pas. Ne nous faisons pas d'illusions, mon père est vindicatif. Il peut aussi bien se venger que nous épargner.

Sen Tu respectait le Grand Khan mais il aimait Djötchi comme un fils. Il avait donné sa vie à ce jeune général qui se tenait devant lui, si vulnérable et s'attendant visiblement à être rejeté une fois de plus. L'officier jin ferma les yeux, pria pour que ses enfants vivent et rencontrent un jour un homme digne d'être suivi, comme il l'avait fait.

— J'irai partout où tu iras, général.

Bien qu'il eût parlé sans forcer sa voix, il fut entendu de ceux qui l'entouraient.

— Sois le bienvenu, répondit Djötchi. Je ne souhaitais pas partir seul.

Un autre officier de minghaan intervint :

— Tu ne seras pas seul, général. Je viens aussi.

Djötchi sentit un picotement dans ses yeux. Son père avait connu cette joie d'avoir avec lui des hommes prêts à le suivre, même si cela devait leur coûter la vie ou la perte de tout ce qu'ils aimaient. C'était plus important que l'or, plus important que les cités. Une vague parcourut ses officiers, qui se levaient et criaient leur nom pour se rallier à lui l'un après l'autre. Pour chacun d'eux, c'était un choix personnel mais ils étaient tous avec lui, ils l'avaient toujours été. Quand ils furent suffisamment nombreux, ils poussèrent une acclamation rauque, un cri de bataille qui parut faire trembler le sol sur lequel ils se trouvaient.

— Quand les messagers seront morts, je demanderai aux guerriers de choisir, dit Djötchi.

— Général, répondit Sen Tu, si certains d'entre eux décident de ne pas te suivre, de retourner auprès du khan, ce sera nous trahir.

Djötchi le regarda dans les yeux. Il avait longuement réfléchi à son projet. Une partie de lui-même savait qu'il devrait faire exécuter ceux qui ne le suivraient pas. Il aurait été moins dangereux de laisser vivre les messagers que permettre à ces hommes de retourner auprès du khan. S'il les épargnait, ses chances de survie seraient quasiment nulles. Il savait que son père aurait pris sa décision en un instant mais lui se sentait partagé. Tous ses officiers l'observaient, attendaient ce qu'il ordonnerait.

— Je ne les empêcherai pas, dit-il enfin. Si un guerrier veut retourner auprès de sa famille, je le laisserai partir.

Sen Tu eut une grimace.

— Voyons ce qui se passera, seigneur. S'ils ne sont qu'une poignée, je pourrai envoyer des archers leur tendre une embuscade.

Djötchi sourit de la loyauté sans faille de l'officier jin. Le cœur plein de joie, il regarda les hommes rassemblés au bord de la rivière.

— Je tuerai les messagers, répondit-il. Ensuite, nous verrons.

Le village dans la montagne était intact. Pendant trois jours, Sübötei avait chevauché avec Gengis et les tumans, parfois sur une piste à peine assez large pour trois chevaux de front. Les Mongols ne comprenaient pas comment on pouvait survivre dans un tel endroit, mais le troisième jour, avant midi, ils avaient rejoint un chariot lourdement chargé tiré par une mule. Comme le sentier longeait le vide, ils ne pouvaient pas le dépasser et Djebe contraignit le charretier à dételer sa bête avant que ses hommes poussent le chariot par-dessus le bord. Sübötei le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fracasse sur les rochers au fond du ravin, répandant du grain et des rouleaux de tissu.

Leur propriétaire terrifié n'osa pas protester et Sübötei lui lança une bourse d'or pour son attitude stoïque, qui cessa aussitôt qu'il découvrit qu'il possédait à présent plus de richesses qu'il n'en avait jamais vu.

Le village ayant été construit avec des pierres de la montagne, les maisons et l'unique rue avaient la couleur de la roche et se fondaient dans leur environnement comme si elles en étaient une excroissance naturelle. Derrière le bref alignement de bâtisses, un mince torrent dévalait des hauteurs, emplissant l'air de bruine. Des poulets grattaient le sol et les habitants fixaient les Mongols avec horreur avant de baisser la tête et de s'éloigner rapidement.

Sübötei observait tout cela avec intérêt mais éprouvait une certaine appréhension. La file des cavaliers et des chariots s'étirait dans la montagne sur plusieurs lieues et, s'il fallait livrer bataille, seuls ceux de devant pourraient se battre. Le terrain contraignait le général à enfreindre toutes les règles qu'il s'était forgées au fil des ans et il ne parvenait pas à se détendre en descendant la rue avec Gengis.

Sübötei envoya un éclaireur à l'arrière chercher l'homme qui avait une sœur au village. Douze guerriers l'accompagnèrent pour porter l'or et pousser le chariot dans le vide, afin qu'il ne bloque pas les hommes qui se trouvaient derrière, coupant l'armée en deux. Déjà Sübötei ne voyait pas comment faire venir les vivres de l'arrière. Faute d'un endroit où les décharger, les chariots devraient rester derrière les guerriers. Sübötei détestait cette montagne qui étirait ses troupes en une longue file vulnérable.

Lorsque le notable arriva, il pleurait presque de retrouver son

village intact après avoir redouté sa destruction pendant tout le chemin. Il se rendit aussitôt chez sa sœur, s'efforça de calmer la terreur que lui inspiraient les Mongols passant lentement devant sa maison. Bouche bée, elle vit des guerriers déposer des sacs d'or sur le pas de sa porte mais cela ne la rassura pas. Elle pâissait au contraire à mesure que le tas montait. Quand les Mongols se reculèrent, elle gifla son frère et tenta de lui barrer l'entrée de sa demeure.

— Tu m'as tuée, pauvre idiot ! glapit-elle en le repoussant.

Surpris par la rage de sa sœur, il fit un pas en arrière et elle en profita pour fermer la porte.

— Touchant accueil, glissa Gengis à Sübötei.

Le général ne sourit pas. Le village était entouré de hauteurs rocheuses et il était sûr qu'on l'épiait. En tout cas, la sœur du notable en était convaincue. Il l'avait vue lever les yeux vers les sommets juste avant de claquer la porte au nez de son frère. Le général inspecta les pentes, ne décela aucun mouvement.

— Je n'aime pas cet endroit, dit-il. Ce village n'existe que pour servir les Assassins, j'en suis certain. Sinon, pourquoi serait-il perdu dans la montagne, loin de tout ? Et avec quoi ses habitants paieraient-ils les marchandises apportées par chariots ?

Ayant l'impression que la rue étroite se refermait sur eux, il rapprocha son cheval de celui de Gengis. Le coup heureux d'un archer pouvait être fatal au khan si les villageois étaient assez bêtes ou désespérés pour courir ce risque.

— Il ne faut pas s'arrêter ici, seigneur. Il y a deux sentiers qui mènent dans la montagne, un seul qui en revient. Permits-moi d'envoyer deux groupes d'éclaireurs pour trouver l'accès à la forteresse.

Au moment où Gengis hochait la tête pour donner son accord, une cloche sonna. Les Mongols saisirent leurs arcs et leurs sabres avant qu'elle se taise, sursautèrent lorsque les portes des maisons s'ouvrirent, des hommes et des femmes armés en jaillissant. En quelques instants, le village passa d'un silence désert à un assaut sanglant. D'une ruade, le cheval de Sübötei expédia en l'air une femme qui s'approchait par derrière. Les assaillants se précipitaient tous sur Gengis, qui abattit son sabre sur le cou d'un jeune homme hurlant.

Les villageois étaient déterminés, bien au-delà de tout ce que Sübötei aurait pu imaginer. Il vit un homme avec une flèche plantée dans la poitrine désarçonner un de ses guerriers avant de mourir. D'autres ne cessaient de brailler en se battant et ces cris poussés par une centaine de gorges, répercutés par les parois rocheuses, devenaient presque douloureux. Ce n'étaient pas des guerriers, cependant. Sübötei bloqua de la plaque d'acier de son avant-bras une

attaque au coutelas, transforma la parade en coup sec qui fêla la mâchoire de son attaquant. Les villageois ne pouvaient pas rivaliser avec des hommes en armure et seule leur férocité les rendait difficiles à arrêter. Sübötei combattait avec acharnement, risquant sa vie pour protéger Gengis.

Ils ne furent seuls que quelques moments tandis que d'autres guerriers du tuman luttèrent pour se dégager et venir à la rescousse. Après quoi, des flèches transpercèrent tout ce qui bougeait et un cercle de fer ayant Gengis pour centre se tailla un chemin parmi les villageois.

Le soleil n'avait pas progressé au-dessus des pics quand la rue se retrouva jonchée de cadavres. La sœur du notable en faisait partie ; l'homme avait survécu et, agenouillé près du corps à la gorge ouverte, sanglotait sans pudeur. Lorsqu'un des guerriers sauta à terre pour déshabiller la morte, le notable résista brièvement, dans un accès de rage, avant d'être expédié à terre d'une bourrade. Les Mongols ne trouvèrent personne portant la marque de la sérénité sous la gorge.

Penché sur sa selle, Sübötei, haletant, se sentait plus que jamais épié.

— S'ils ne sont pas membres de cette secte, pourquoi nous ont-ils attaqués avec cette violence ? se demanda-t-il à voix haute en regardant un de ses officiers de minghaan.

Ne pouvant répondre à cette question, l'homme s'inclina et détourna les yeux.

Gengis rejoignit au petit trot son général qui regardait autour de lui, encore sous le choc des événements.

— J'imagine qu'on leur avait ordonné de nous arrêter, avança Gengis d'un ton détaché.

D'un calme exaspérant, il n'était pas même essoufflé.

— Contre des voleurs ou une bande de pillards, ils auraient fait bonne figure, poursuivit-il. Il fallait une armée déterminée pour traverser ce village et accéder à la forteresse de nos ennemis. Par bonheur, j'en ai une. Envoie tes éclaireurs, Sübötei. Trouve-moi le chemin.

Sous le regard des yeux jaunes, le général se ressaisit et dépêcha deux arbars de dix hommes dans la montagne. Les deux sentiers tournaient brusquement au bout d'une centaine de pas et les guerriers disparurent rapidement. Il ordonna à d'autres de fouiller toutes les maisons pour s'assurer qu'elles ne recelaient plus de surprises.

— J'espère que tout cela signifie que les Assassins n'ont pas abandonné leur repaire, dit-il au khan.

La remarque mit Gengis de plus belle humeur encore.

Au crépuscule, les hommes de Sübötei avaient entassé les corps à l'orée du village, près d'une cascade glacée. L'eau y formait un

bassin avant de s'écouler vers la vallée. Sübötei y fit abreuver les chevaux, une tâche longue et fastidieuse mais essentielle. Pour ceux qui étaient trop loin, les guerriers utilisèrent les seaux qu'ils trouvèrent dans le village et parcoururent des lieues à pied. Beaucoup seraient réduits à dormir sur l'étroit sentier, à quelques pas d'une chute mortelle. Il n'y eut cependant aucune protestation, aucune du moins qui parvint aux oreilles du général. Ils acceptaient leur lot comme ils l'avaient toujours fait.

Un seul groupe d'éclaireurs revint alors que le soleil couchant dorait les parois rocheuses. L'autre s'était volatilisé et Sübötei lança à Gengis un regard entendu : un homme seul aurait pu tomber ou se casser la jambe. La disparition de dix jeunes guerriers dans la montagne ne pouvait s'expliquer que par l'existence d'une force armée implacable et patiente.

Les Mongols avaient trouvé le chemin menant aux Assassins et ils dormirent là où ils étaient, à moitié gelés, après avoir avalé quelques bouchées de viande séchée pour se maintenir en vie en attendant l'aube.

Sübötei se leva avant les premières lueurs du jour, en partie pour poster une rangée de guerriers à l'entrée du sentier avant que Gengis décide de reprendre l'ascension. Le général était convaincu que les premiers à attaquer succomberaient et il choisit des archers de son propre tuman équipés d'une bonne armure pour leur donner le plus de chances possible. Il ne voulait pas que le khan se mette en danger face à un ennemi invisible. Il s'attendait à une pluie de flèches et de pierres, à tout le moins. Il espérait que les Assassins ne disposaient pas d'huile à feu, mais il n'était pas confiant. Il ne servait à rien de regretter les décisions prises, même si les Assassins avaient eu trop de temps pour se préparer. Le chemin serait dur à parcourir et un grand nombre de ses hommes ne reviendraient pas de la montagne.

Pendant une bonne partie de la matinée, le soleil ne fut pas visible du village et, au moment du départ, Sübötei s'interrogea sur la vie à demi dans l'ombre que ses habitants avaient menée. Même en plein été, leurs maisons devaient rester froides. Seul le soleil à son zénith pouvait éclairer et réchauffer la rue qu'ils laissaient derrière eux. Il ne doutait plus maintenant que les villageois aient tous été les serviteurs de ceux qu'il était venu débusquer. Rien d'autre ne pouvait expliquer qu'ils aient choisi une vie aussi misérable.

Sübötei chevauchait au deuxième rang et ne regarda derrière lui qu'après que l'armée se fut ébranlée, longue queue serpentant lentement presque jusqu'au premier village dévasté. Certains guerriers ignoraient encore ce qui s'était passé la veille, mais ils mettaient leurs

pas dans les siens et pénétraient plus profondément en terrain hostile.

Le sentier se rétrécit encore lorsqu'il laissa le village derrière lui et ses hommes durent progresser à deux de front. Ce n'était quasiment qu'une fissure dans la montagne où la pénombre permanente rendait l'air froid. Le général gardait la main sur la poignée de son sabre et, les yeux plissés, cherchait une trace de l'arban qu'il avait envoyé en reconnaissance. Il n'en restait que des empreintes de sabots que les guerriers suivaient prudemment, redoutant une embuscade.

Le sentiment d'enfermement devint étouffant quand la pente se fit plus raide. Avec appréhension, Sübötei vit le sentier se rétrécir encore, ne laissant plus passer qu'un cavalier. Ses hommes continuaient cependant à suivre la piste. Il ne s'était jamais senti aussi impuissant de sa vie et devait lutter contre une panique grandissante. S'il était attaqué, les premiers morts bloqueraient ceux qui se trouvaient derrière et les transformeraient tous en cibles faciles. Il ne pourrait probablement même pas faire tourner sa monture dans un espace aussi exigu et il grimaçait chaque fois que ses genoux effleuraient la roche moussue d'un côté ou de l'autre.

Il releva brusquement la tête quand un des guerriers qui le précédaient émit un sifflement bas. Les chevaux s'arrêtèrent. Il jura en se rendant compte qu'il ne pouvait même pas rejoindre la tête pour voir ce qu'ils avaient découvert. La plus redoutable armée au monde était réduite à une file d'hommes nerveux. Pas étonnant que les Assassins n'aient pas abandonné leur forteresse, pensa Sübötei en levant les yeux vers la bande de ciel qui s'étirait au-dessus de sa tête. Il suffirait de quelques hommes jetant des rochers pour transformer la montagne en tombeau de ses espoirs et de ses ambitions. Il sursauta quand un caillou tomba d'en haut, mais rien d'autre ne suivit.

L'un de ses hommes le rejoignit à pied en se faufilant sous les jambes des chevaux qui bronchèrent nerveusement. Eux aussi se sentaient cernés de tous côtés par la roche et Sübötei craignit que l'une des bêtes ne s'affole, provoquant un chaos.

— Un mur barre le chemin, général, rapporta le guerrier. Il y a une porte mais elle est en fer. Si tu fais venir des marteaux, nous pourrons dégager les gonds mais ce sera long.

Sübötei acquiesça. L'idée de faire remonter ses ordres le long d'une file de chevaux à l'arrêt aurait été risible sans la menace permanente d'une attaque. Malgré lui, il leva de nouveau les yeux.

— Je te charge de t'en occuper. Fais passer les marteaux d'un homme à l'autre et demande qu'on décharge les mantelets du premier chariot qui en transporte.

Ces abris portatifs en bois seraient utiles. Gengis avait insisté pour que les artisans de Samarkand en construisent des dizaines afin de protéger ses archers, décision qui se révélerait peut-être utile,

finalement.

Süböteï attendit avec impatience tandis que le guerrier remontait péniblement la file. Les chariots contenant le matériel de siège se trouvaient loin derrière et les guerriers tuaient le temps en bavardant. Le général se retourna pour regarder Gengis, qui semblait toujours de bonne humeur. Le khan aiguisait son épée sur une pierre prise dans une de ses sacoches de selle, levait de temps à autre la lame pour en inspecter le tranchant. Il surprit le regard de Süböteï et eut un rire dont la montagne répercuta les échos tandis qu'il continuait à affûter son arme.

L'instinct, sans doute, fit lever les yeux au général une troisième fois, et il vit que la bande de ciel bleu était ponctuée de taches sombres. Il ouvrit grande la bouche, cria à ceux qui l'entouraient de se baisser, tint ses bras protégés par son armure au-dessus de sa tête juste avant que le premier projectile le touche.

Les pierres tombaient par vagues sur les Mongols qui grognaient de douleur. Ceux qui avaient des boucliers les tenaient au-dessus d'eux, mais ils étaient peu nombreux. Les chevaux, qui n'étaient protégés ni par un casque ni par une armure, se cabraient et ruaient. Plus d'un, assommé, vacilla avant de tomber. Süböteï serra les poings au-dessus de sa tête en se rendant compte que certains, le crâne brisé, ne se relèveraient pas. Plusieurs guerriers avaient un bras qui pendait, l'os fracturé malgré l'armure, et la pluie de pierres redoublait. Au moins, elles sont petites, pensa Süböteï. Les rochers capables de briser l'échine d'un homme restaient bloqués dans la passe au-dessus de leurs têtes ou rebondissaient sur la paroi et se cassaient en morceaux. Alors même qu'il se faisait ces réflexions, une grosse pierre frappa au front un cheval qui se trouvait à quelques pas seulement de lui, le tuant sur le coup. Süböteï se rappela le premier fort dont il s'était emparé avec Gengis. Des ennemis postés sur des hauteurs tiraient des flèches sur eux presque à la verticale et les deux hommes avaient été sauvés par les palissades en bois qu'ils avaient tenues au-dessus de leurs têtes. Süböteï sentit son cœur cogner douloureusement contre ses côtes quand il se rendit compte qu'il avait oublié le problème des chariots bloqués derrière. Il était impossible de les faire avancer dans la passe étroite et il vit en pensée toute l'armée immobilisée, incapable de battre en retraite. Sous le déluge de pierres, ses hommes poussaient des cris de douleur et de frustration mêlées.

— Où sont ces mantelets ? rugit Süböteï. Il nous faut des mantelets !

Sa voix porta loin le long de la file. Il vit des hommes faire des signes à ceux qui se trouvaient derrière pour transmettre son ordre. À quelle distance étaient les chariots ? Il attendit, courbé sur sa selle, se protégeant toujours la tête de ses bras.

Il avait l'impression d'entendre le bruit des pierres et sa propre respiration depuis une éternité quand un cri retentit. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Les pierres qui continuaient à ricocher sur son armure le firent chanceler. Même les plus petites faisaient mal. Il poussa un soupir de soulagement en voyant que les lourds boucliers en bois passaient d'un cavalier à l'autre, par-dessus les têtes.

La file de mantelets s'arrêta quand ceux qui se trouvaient sous la grêle voulurent les garder au lieu de les passer devant. Sübötei cria un ordre rageur et les mantelets reprirent leur progression. Déjà on entendait le bruit sourd des pierres heurtant le bois. Il saisit le premier mantelet à lui parvenir, constata que Gengis avait le sien et dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas en garder un lui aussi. On ne pouvait faire passer les mantelets qu'en les tenant droits. Lorsqu'on les abaissait pour s'en protéger, ils se coinçaient souvent entre les parois.

Exposé de nouveau, Sübötei remarqua que le khan perdait son calme. Gengis fit la grimace en découvrant que son général n'était pas protégé, décoinça son mantelet, le fit passer devant et se retourna pour en attendre un autre. Des pierres tombèrent autour du khan. L'une d'elles toucha son casque, mais un autre mantelet arriva et Sübötei poussa un soupir de soulagement lorsque le khan fut de nouveau à l'abri.

La pluie de pierres faiblit puis cessa, laissant des hommes meurtris ou mourants sous les lourdes planches. Sans armures, ils auraient été anéantis. Ou les Assassins avaient constaté l'efficacité des mantelets, ou ils étaient à court de projectiles, Sübötei ne pouvait pas le savoir. Il savait en revanche qu'il remuerait ciel et terre pour leur faire payer la souffrance de se sentir impuissant.

On se passa les marteaux sous la protection des mantelets, et des coups sourds se mirent à résonner quelque part devant. Sübötei était exaspéré de ne pas voir ce qui se passait au premier rang. Douze chevaux le séparaient du mur que ses hommes tentaient d'abattre et il ne pouvait qu'attendre en se morfondant.

Il songea à faire dépecer les chevaux morts et à envoyer les morceaux derrière, rejeta cette idée aussi vite qu'elle lui était venue. Il fallait que ses hommes sortent rapidement de cette nasse de roche et équarrir les dépouilles prendrait trop longtemps, même avec des haches.

La solution consistait peut-être à recouvrir cadavres d'hommes et de chevaux de mantelets pour permettre aux autres de passer dessus. Procédé macabre, mais s'ils n'avançaient pas, il ne servirait à rien d'abattre la porte en fer.

Le bruit qu'elle fit en tombant fut entendu loin à l'arrière et une clameur monta des guerriers. Les hommes qui se trouvaient devant Sübötei se ruèrent à l'assaut mais poussèrent des cris lorsqu'ils furent

touchés par quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Un jour faible éclairait la passe et les mantelets le réduisaient encore. Devant gisait le cheval qu'il avait vu tomber et dont le cavalier avait été projeté contre la paroi quand l'animal s'était effondré. Du sang coulait du nez de l'homme, pâle et immobile. Le général n'aurait su dire s'il vivait encore et donna ses ordres sans plus attendre.

Il fit passer son mantelet et plusieurs autres pour couvrir les deux corps. Pressé par Sübötei, le guerrier le plus proche talonna sa monture pour la forcer à monter sur la plateforme instable. Elle branla sous le poids et le cheval terrifié s'arrêta. Son cavalier lui battit le flanc du fourreau de son sabre jusqu'à ce qu'il reparte, hennissant de détresse. Sübötei suivit en s'efforçant de ne pas entendre le bruit des os qui craquaient sous lui. Il se convainquit que l'homme gisant sous les mantelets était déjà mort.

Le cheval de Sübötei se jeta en avant en voyant devant lui un espace libre. Le général tira désespérément sur la bride, conscient que ce qui avait arrêté ses hommes l'arrêterait lui aussi. Il n'y avait devant lui qu'un guerrier qui chargeait sabre au clair en poussant un cri de guerre.

Sübötei franchit les débris de la porte et fut presque aveuglé par le soleil. Il aperçut, droit devant, un endroit où le sentier s'élargissait et son cheval se rua dans cette direction pour échapper à l'odeur de peur et de sang qui flottait dans la passe. D'un coup sec sur les rênes, Sübötei le fit tourner à gauche et les flèches le frôlèrent en bourdonnant. Le guerrier qui le précédait avait continué tout droit et des flèches se plantèrent dans sa poitrine. Il vacilla mais son armure avait tenu bon et il sabra un archer avant de recevoir sous le menton un autre trait tiré à bout portant.

La bouche grande ouverte pour chercher sa respiration, Sübötei vit d'autres guerriers sortir de la passe pour le rejoindre. Ceux qui avaient un bras ou une clavicule cassés ne pouvaient pas se servir de leur arme, mais ils se précipitaient sous les flèches pour laisser la voie libre derrière eux.

Les archers qui leur faisaient face portaient des robes blanches dont l'échancrure s'ouvrait quand ils bandaient leur arc. Voyant qu'ils portaient la marque de la sérénité, Sübötei lança son cheval sur les rangs ennemis. Il n'y avait pas de place pour fuir ou manœuvrer. Ses guerriers enfoncèrent les lignes des archers ou mourraient par deux ou par trois en sortant de la passe.

Les chevaux des guerriers mongols étaient fous de terreur et leurs cavaliers n'essayèrent pas de les freiner. La monture de Sübötei heurta un archer en train d'encoher une nouvelle flèche. Le trait passa au-dessus du général qui abattit son sabre tandis que son cheval renversait l'archer suivant. Un sourire cruel découvrit les dents de

Süböteï quand ses hommes commencèrent à tailler dans les lignes. Ils avaient tous la poitrine hérissée de flèches mais leurs armures étaient solides et les archers médiocres. Malgré la peur qu'ils inspiraient, les Assassins n'étaient pas des guerriers. Ils ne s'étaient pas entraînés chaque jour dès qu'ils avaient su marcher. Ils n'étaient pas capables de surmonter leur frayeur et leur souffrance pour plonger et plonger sans relâche leur lame dans un ennemi. Les hommes du khan le pouvaient et le faisaient.

Devant, la passe était assez large pour permettre à cinq cavaliers de galoper de front. Une centaine d'archers avaient pris position sur des sortes de gradins taillés dans la roche. Ils ne purent contenir le flot qui déferla sur eux. Des volées auraient peut-être arrêté les premiers rangs mongols, mais chaque archer tirait seul. De son sabre, le général ouvrit une large entaille dans le flanc d'un autre Assassin. Son cheval titubait, le poitrail percé de deux flèches. Seule la panique le faisait encore galoper, et Süböteï était prêt lorsque l'animal à bout de forces s'effondra. Il sauta à terre, tomba presque dans les bras d'un Arabe. Le Mongol tourna vivement sur lui-même, le sabre à hauteur de cou. L'homme mourut égorgé et Süböteï surprit le suivant alors qu'il venait de lâcher sa flèche. Il fit deux pas rapides, enfonça sa lame dans la poitrine nue, juste en dessous du mot tatoué. Un guerrier mongol qui avait réussi à rester en selle détendit la jambe au moment où Süböteï s'apprêtait à affronter un troisième Arabe et renversa ce dernier. Le général leva la tête pour le remercier et s'aperçut que c'était Gengis, jubilant et couvert de sang.

Contre des hommes bien plus nombreux mais sans armures, les archers auraient arraché la victoire. La passe étroite constituait la meilleure défense que Süböteï eût jamais vue et il comprenait maintenant pourquoi les Assassins avaient décidé de rester et de se battre là. Ils se sentaient sans nul doute capables d'affronter n'importe quel ennemi. Süböteï avait quelque chose de gluant au goût désagréable dans la bouche. Il s'essuya les lèvres, vit une tache rouge sur sa main et cracha par terre.

Autour de lui, les derniers archers se faisaient massacrer. Les cavaliers mongols poussèrent un cri de victoire par lequel ils libérèrent la peur qu'ils n'avaient pas montrée jusque-là. Süböteï ne se joignit pas à eux. Le corps meurtri par une centaine de coups, il s'assit sur les marches de pierre, poussa un cadavre du pied pour faire de la place. Il avait peine à respirer, comme si ses poumons ne parvenaient pas à s'emplir d'air. Le soleil était haut dans le ciel alors qu'il n'était pas encore midi et Süböteï eut un rire sans joie. Il avait l'impression d'être resté des années enfermé dans cette passe obscure et chaque inspiration était un combat pour recouvrer son calme.

Du regard, il remonta le sentier, au-delà des guerriers et des

morts. Pendant toute la bataille, il avait eu sous les yeux la forteresse qui se dressait devant lui, mais c'était seulement maintenant qu'il enregistrait sa présence.

Les Assassins avaient construit cette place forte avec des pierres de la montagne, ils l'avaient édifiée en travers de la passe pour qu'on ne puisse absolument pas la contourner. De chaque côté, les parois rocheuses étaient trop lisses pour qu'on puisse les escalader et Süböteï poussa un soupir en examinant l'unique grande porte qui l'arrêtait encore.

— Des marteaux ! réclama-t-il à grands cris. Des marteaux et des mantelets !

Il était impossible de faire franchir la passe aux catapultes que Gengis avait apportées de Samarkand, même démontées. La tâche d'abattre l'obstacle revint donc à des hommes maniant le marteau et le grappin. La porte de bronze de la forteresse était sertie en retrait des murs entre deux colonnes de pierre. Le travail était épuisant. Sübötei organisa des équipes de guerriers armés de marteaux, d'autres soutenant des mantelets pour les protéger. À la fin de la première journée, les colonnes flanquant la porte portaient de profondes entailles là où les Mongols les avaient attaquées à la pique et au burin. Elles tenaient toujours. L'ennemi tirait des flèches du haut des murs par intermittence, mais les meilleurs archers du khan criblaient les Assassins avant qu'ils aient le temps de viser. Les défenseurs ne semblaient pas nombreux et Sübötei se demanda si le gros des forces de la secte ne gisait pas déjà sur les marches ensanglantées menant à la forteresse. Les Assassins œuvraient mieux par la ruse et dans l'ombre. Ils n'étaient pas en nombre suffisant pour faire face à une armée déterminée, comme Gengis l'avait souligné. Leur force reposait sur l'hypothèse que nul ne découvrirait jamais leur repaire.

Acheminer vivres et équipement par la passe était un travail fastidieux mais Sübötei fit venir des torches et de la nourriture ainsi que des guerriers frais pour relever ceux qui s'échinaient sur les colonnes de la porte. Les archers de la forteresse eurent la tâche plus facile pendant la nuit. Ils voyaient les Mongols au travail malgré les mantelets tenus au-dessus de leurs têtes. Les guerriers qui passaient à proximité des torches risquaient à tout moment de recevoir une flèche. À l'aube, sept des hommes de Sübötei avaient été touchés et l'un de ceux qui maniaient le burin avait eu le poignet cassé par un coup de marteau. On tira les morts à l'écart. Les autres furent portés en bas des marches, où on pansa leurs blessures en attendant le lever du jour.

La porte tint toute la matinée, et Gengis donna l'ordre de raser le village derrière lui. Ses officiers de minghaan repartirent avec pour instructions de démolir les maisons et de jeter les pierres dans le vide afin que les guerriers puissent faire de l'espace ainsi ménagé un point de ravitaillement. Près de vingt mille hommes attendaient, dans l'impossibilité de se battre, tandis qu'une poignée seulement s'escrimaient sur la porte. Sübötei semblait sûr qu'ils parviendraient à

l'abattre mais, quand la seconde journée s'avança, Gengis dut prendre un masque froid pour cacher son impatience.

Le Vieux de la Montagne baissa les yeux vers les soldats en armure qui peinaient au soleil. Il contenait mal la fureur qui l'habitait. Au cours de son existence, il avait été honoré par des princes et des shahs, du Pendjab indien à la mer Caspienne. Il exigeait respect et déférence des quelques hommes qui savaient qui il était, quelles que soient leurs richesses et leur lignée. Sa forteresse n'avait jamais été attaquée depuis que son ancêtre avait découvert la faille dans la montagne et formé le clan qui deviendrait la force la plus redoutée en terre arabe et au Khwarezm.

Agrippant l'appui de pierre d'une fenêtre ouverte, il contemplait les fourmis qui s'affairaient pour parvenir à lui. Il maudit le shah qui avait acheté la mort de ce khan, ainsi que le destin qui lui avait fait accepter l'offre du monarque.

Il ne savait pas alors que les cités du shah tomberaient aux mains de l'envahisseur, ainsi que leurs réserves d'or. Il avait envoyé des hommes choisis avec soin abattre un seul chef et, curieusement, cela avait poussé le khan à cette profanation. Le Vieux de la Montagne avait rapidement été informé de l'échec de Samarkand. Ses disciples étaient devenus trop confiants après avoir pu s'approcher facilement de l'ennemi. Ils étaient morts de manière honorable, mais leur tentative manquée avait amené ces assaillants insensés devant son sanctuaire.

Les Mongols ne semblaient pas se soucier de leurs pertes et le vieil homme les aurait peut-être admirés pour cela s'il ne les avait tenus pour moins qu'humains. Apparemment, il était destiné à succomber sous les coups de ces loups impies après tout ce qu'il avait accompli. Le khan était un ennemi implacable, obstiné, et les usages anciens s'écroulaient autour de lui. Il faudrait au moins une génération pour reconstruire le clan après cette journée. Il se jura que ses Assassins le vengeraient mais, en même temps, il était effrayé, presque terrifié, par l'homme qui s'était jeté contre les pierres de sa forteresse avec une telle violence. Aucun Arabe ne l'aurait fait. Un Arabe aurait su qu'un échec entraînerait la mort pour trois générations de ses proches. Même le grand Saladin avait cessé d'importuner les Assassins après avoir découvert leur message dans sa tente de commandement.

Entendant des pas derrière lui, le Vieux de la Montagne se détourna de la fenêtre. Son fils se tenait dans la pièce fraîche, prêt à partir. À quarante ans, il connaissait tous les secrets du clan. Il en aurait besoin pour le remettre sur pied. Il emporterait avec lui les

derniers espoirs du Vieux de la Montagne. Les deux hommes échangèrent un regard de chagrin et de colère avant que le fils porte une main à son front, à ses lèvres et à son cœur et s'incline avec respect.

— Tu ne m'accompagnes pas ? s'enquit-il une dernière fois.

Le vieillard secoua la tête.

— Je reste jusqu'à la fin. Je suis né dans cette forteresse, on ne m'en chassera pas.

Il songea au jardin du paradis situé derrière sa citadelle. Les femmes avaient déjà été tuées sur son ordre, empoisonnées par une coupe de vin qui les avait fait lentement glisser dans le sommeil. Les derniers de ses hommes étant postés en haut des murailles, il n'y avait personne pour emmener les corps et il flottait dans le jardin une odeur lourde de chair putréfiée. Cela valait mieux pour elles que tomber aux mains des envahisseurs. Le vieil homme décida de passer un moment là-bas en attendant le khan. Le jardin avait toujours apaisé les tourments de son âme.

— Souviens-toi de moi et rebâtis, mon fils. Si je sais que tu débarrasseras le monde de ce khan ou de ses rejetons, je mourrai en paix.

Son fils fixa sur lui ses yeux brûlants avant de s'incliner de nouveau.

— Je n'oublierai pas, promit-il.

Le Vieux de la Montagne le regarda s'éloigner d'un pas résolu. Il y avait derrière la forteresse un sentier que son fils prendrait. Deux hommes l'accompagneraient, des Assassins versés dans toutes les façons de donner la mort. Il avait dû leur ordonner de partir aussi car ils ne voyaient aucune honte à mourir en défendant leur foyer. Une trentaine d'autres seulement attendaient que les Mongols forcent la porte. Ils savaient qu'après leur mort ils entreraient au paradis et cette pensée les portait au comble de la joie.

De nouveau seul, le vieil homme descendit une dernière fois les marches de marbre menant au jardin, huma avec plaisir l'air chargé du parfum des fleurs et de la mort.

La colonne de droite de la porte se cassa en deux à midi le jour suivant, basculant sous le poids des pierres qu'elle soutenait. Gengis s'avança, impatient de découvrir ce qu'il y avait derrière. Privée de son soutien, la porte s'entrebâilla, les hommes de Sübötei passèrent leurs perches munies de crochets dans la brèche et poussèrent. Le bas de la porte creusa un sillon dans le sol.

En armure, sabre et bouclier à la main, le khan attendait que le passage s'élargisse. Comprenant que son seigneur voulait pénétrer le

premier dans la forteresse, Sübötei rejoignit ses hommes et agrippa le bord de la porte de ses mains nues, prétexte pour passer devant Gengis. Il ne sut pas si le khan avait deviné son intention, mais le général fut le premier à se retrouver dans la cour. Il entendit le claquement de flèches se brisant sur les pierres et se jeta sur le côté en inspectant la forteresse qu'ils avaient eu tant de mal à prendre. Il restait quelques archers en haut des murailles mais, quand Gengis entra à son tour, il para leurs traits avec son bouclier comme s'il les cueillait dans l'air.

Les guerriers de Sübötei suivirent, pénétrant dans la cour à reculons et décochant des traits sur tout ce qui bougeait. À l'intérieur de la forteresse, rien ne protégeait ses défenseurs. Les silhouettes vêtues de noir se détachaient sur la pierre plus claire et tombèrent rapidement. Le visage dénué d'expression, Gengis les regarda s'écraser dans la cour puis hocha la tête, satisfait, quand le silence revint. Les hommes aux marteaux, la figure encore rouge et couverte de sueur, emboîtèrent le pas au khan et au général quand ils se risquèrent plus avant. D'autres guerriers gravirent les marches de pierre menant aux murailles pour liquider d'éventuels survivants et s'assurer que les autres étaient bien morts. Sübötei ne se retourna pas quand il entendit un bruit de lutte derrière lui, un cri poussé par un homme tombant du mur. Il savait que ses hommes nettoieraient la cour et les pièces qui l'entouraient. Il n'avait pas à les surveiller, il ne le *pouvait* pas, alors que le khan s'avavançait imprudemment dans le nid des Assassins.

Derrière la cour, les piliers d'un cloître soutenaient le bâtiment principal. Gengis parvint à une porte fermée mais elle n'était qu'en bois et les hommes aux marteaux la défoncèrent en quelques coups. Derrière, personne n'était apparemment à l'affût mais Sübötei retint sa respiration tandis que Gengis marchait dans la pénombre comme s'il se promenait entre ses yourtes. Le khan semblait déterminé à dominer sa peur et Sübötei savait qu'il valait mieux ne pas tenter de le retenir.

Le repaire des Assassins était un dédale de pièces et de couloirs. Ils traversèrent des salles aux murs desquelles étaient accrochés des armes et des poids, un espace découvert avec des râteliers d'arcs et une fontaine à sec dont le bassin contenait encore un fond d'eau où nageaient des poissons rouges. Ils découvrirent des chambres aux lits tendus de draps fins, des dortoirs de dures couchettes en bois. C'était un lieu étrange et Sübötei avait l'impression qu'on venait juste de l'abandonner et qu'à tout moment ses anciens occupants pouvaient revenir et le faire de nouveau résonner de bruit et de vie. Derrière lui, il entendit ses guerriers s'appeler l'un l'autre, commencer à fouiller les pièces pour emporter tout ce qui avait de la valeur. Dans une chambre aux fenêtres munies de barreaux, Sübötei et Gengis trouvèrent une coupe renversée dans laquelle quelques gouttes de vin n'avaient pas

encore séché. Le khan observait tout au passage mais ne s'arrêtait pas.

Au bout d'un couloir aux murs ornés de bannières en soie, une autre lourde porte les arrêta. Sübötei appela les hommes aux marteaux mais, quand il souleva la traverse de fer qui la barrait, elle vint facilement et la porte s'ouvrit, révélant un escalier. Le khan ralentit à peine et Sübötei se précipita pour le devancer, monta les marches rapidement, le sabre à la main. L'air était chargé d'odeurs étranges, mais le général n'était pas prêt pour ce qu'il découvrit et se figea.

Un jardin se trouvait derrière la forteresse et donnait sur la chaîne montagneuse qui fuyait vers le lointain. Des fleurs poussaient partout mais leur parfum ne couvrait pas l'odeur de la mort qui régnait là. Une femme d'une beauté incomparable gisait près d'un massif bleu. Ses lèvres étaient encore rouges du vin qui avait taché sa joue et sa gorge quand elle était tombée. Il enfonça la pointe de son pied dans le corps, oubliant un instant que Gengis était juste derrière lui.

Le khan passa sans même baisser les yeux, parcourant les allées soigneusement entretenues comme si elles n'existaient pas. D'autres femmes étaient étendues mortes, toutes superbes, toutes portant peu de vêtements pour couvrir la perfection de leurs corps. Gengis ne semblait pas les voir et gardait les yeux fixés sur les montagnes lointaines, enneigées et pures.

Sübötei ne remarqua pas immédiatement l'homme assis sur un banc de bois. Son corps enveloppé dans une robe était tellement immobile qu'il aurait pu être un ornement de plus de ce cadre extraordinaire. Gengis était presque parvenu à sa hauteur lorsque Sübötei sursauta et lança un avertissement.

Le khan s'arrêta, leva son sabre, ne perçut aucun danger dans le vieil homme et baissa son arme tandis que Sübötei le rejoignait.

— Pourquoi ne t'es-tu pas enfui ? demanda Gengis en langue jin.

L'homme leva la tête, eut un sourire las avant de répondre :

— C'est ma maison, Temüdjin.

Gengis se raidit en entendant un étranger l'appeler par le nom qu'il portait enfant.

— Je vais la raser, tu le sais. Je jetterai ses pierres dans le ravin pour que personne ne se souvienne qu'il y avait autrefois une forteresse dans la montagne.

Le vieillard haussa les épaules.

— Bien sûr. Tu ne sais que détruire.

Sübötei demeurait à proximité, prêt à tuer l'homme assis sur le banc au moindre mouvement brusque. Il ne semblait pas menaçant mais son regard était sombre sous ses épais sourcils et ses épaules encore massives malgré les rides de son visage. Gengis rengaina son arme et s'assit lui aussi en disant :

— Je suis quand même étonné que tu n'aies pas fui.

Le Vieux de la Montagne ricana.

— Quand tu auras donné ta vie pour bâtir quelque chose, tu comprendras.

D'un ton plus mordant, il se corrigea aussitôt :

— Non, même alors, tu ne comprendrais pas.

Gengis sourit puis rugit de rire, à en avoir les larmes aux yeux. Le vieillard l'observait, le visage crispé en un masque de haine.

— Ah, il ne me manquait plus que cela, un Assassin, dans un jardin jonché de mortes, qui m'assène que je n'ai rien bâti de ma vie ! réussit enfin à dire le khan.

Il s'esclaffa de nouveau et même Sübötei sourit, tout en gardant la main sur la poignée de son sabre.

Le Vieux de la Montagne avait voulu écraser le Mongol de son mépris avant d'affronter dignement la mort. Se faire ainsi rire au nez fit voler en éclats son sentiment de supériorité.

— Tu crois que tu as fait quelque chose de ta vie ? rétorqua-t-il d'une voix sifflante. Tu crois que tu resteras dans les mémoires ?

Gengis secoua la tête alors que l'hilarité menaçait de le reprendre. Il riait encore quand il se leva.

— Tue ce vieux fou pour moi, veux-tu ? dit-il à Sübötei. Ce n'est qu'une outre de vent.

L'Assassin, cramoyé de rage, tenta de répliquer mais Sübötei abattit son sabre et laissa le Vieux de la Montagne gargouiller dans son sang. Gengis l'avait déjà chassé de son esprit.

— Ils m'ont envoyé un avertissement en détruisant le village. Je ne peux pas faire moins pour eux, s'il en reste quelques-uns en vie, estima le khan. Je veux qu'ils se souviennent de ce qu'il en coûte de m'attaquer. Ordonne aux hommes de commencer par le toit et de jeter les tuiles et les pierres dans le vide. Je veux qu'il ne reste rien pour leur rappeler qu'ils ont eu autrefois un foyer.

— À tes ordres, seigneur, répondit Sübötei en inclinant la tête.

Djalal al-Din alluma un bâtonnet d'encens le jour anniversaire de la mort de son père. Ses frères virent qu'il avait les larmes aux yeux quand il se redressa et dit à voix basse, dans le vent du matin :

— Qui redonnera vie aux os lorsqu'ils ne seront plus que poussière ? Celui qui les a créés leur redonnera vie.

Il se tut et se prosterna, touchant le sol de son front pour honorer l'homme qui, en mourant, était devenu la lumière des hommes qui suivaient son fils.

Djalal al-Din savait qu'il avait changé au cours de l'année écoulée depuis les jours de désespoir sur la petite île de la Caspienne.

Il avait trouvé sa vocation et beaucoup de ceux venus pour défendre la foi le considéraient comme un saint homme. Ils avaient crû en nombre, parcourant des centaines de lieues pour prendre part à sa guerre contre l'envahisseur mongol. Il soupira en se rendant compte qu'il ne se concentrait pas sur la prière, ce jour entre tous les autres. Ses frères étaient devenus ses officiers d'état-major, mais eux aussi le regardaient presque avec révérence, semblait-il. En dépit de toute cette ferveur, quelqu'un devait cependant fournir des vivres, des tentes et des armes à ceux qui n'avaient rien. C'était pour cette raison qu'il avait accepté de rencontrer le prince de Peshawar. Ils s'étaient connus à Boukhara, quand ils étaient tous deux de gros enfants gâtés bourrés de sucreries. Djalal al-Din gardait un vague souvenir du petit garçon et n'avait aucune idée de l'homme qu'il était devenu. Le prince régnait sur une région de terres fertiles et le fils du shah Mohammed était descendu plus loin au sud qu'il ne l'avait jamais fait. Il avait marché jusqu'à user ses sandales et continué jusqu'à ce que la plante de ses pieds devienne aussi dure que du cuir. Les pluies avaient éteint sa soif, le soleil avait brûlé sa peau et rendu ses yeux ardents au-dessus d'une barbe noire et fournie.

De la fumée montait du brasero tandis qu'il se rappelait son père. Le shah aurait été fier de son fils, quoique perplexe devant les vêtements en lambeaux qu'il avait choisi de porter. Son père n'aurait pas compris qu'il dédaignait à présent tout signe de richesse et s'en sentait plus pur. Djalal al-Din ne pouvait que frissonner au souvenir de la vie facile qu'il avait menée. Maintenant, il lisait le Coran, il priait et jeûnait jusqu'à ne plus penser qu'à la vengeance et aux troupes qui grossissaient autour de lui. Il arrivait à peine à se rappeler le jeune homme futile qu'il avait été, avec son magnifique cheval noir, ses habits de soie et d'or. Tout cela avait disparu, remplacé par une foi suffisamment ardente pour détruire tous les ennemis de Dieu.

Lorsqu'il se détourna de la fumée, il vit que ses frères attendaient patiemment, la tête baissée. Il posa une main sur l'épaule de Tamar, monta à grandes enjambées les marches conduisant au palais du prince. Des soldats en armure détournèrent la tête à son passage puis suivirent des yeux l'homme dépenaillé venu voir leur maître. Nul ne leva la main pour arrêter le saint homme qui avait amené une armée à Peshawar. Djalal al-Din se dirigea d'un pas ferme vers la salle d'audience. Des esclaves lui ouvrirent la porte et il ne s'inclina pas en découvrant l'homme qui l'avait fait venir.

Le rajah de Peshawar était un homme svelte, vêtu d'une tunique en soie fermée par une ceinture qui tombait mollement sur la hanche, et effleurait la poignée dorée de son épée. Malgré sa taille mince, il avait un visage charnu et presque rien en lui ne rappelait à Djalal al-Din le garçon qu'il avait connu des années plus tôt. Lorsque le fils du

shah Mohammed approcha, le prince indien renvoya deux conseillers et descendit de son trône pour s'incliner devant lui.

Djalal al-Din le fit se relever bien que le geste lui eût plu.

— Ne sommes-nous pas égaux, Nawaz ? Tu me fais grand honneur par ton hospitalité. Mes hommes n'avaient pas aussi bien mangé depuis des mois.

Le jeune rajah rougit de plaisir. Son regard se porta sur les pieds nus du fils du shah assombris par les cals et la poussière. Djalal al-Din sourit en se demandant comment lui-même aurait reçu un visiteur en haillons quand il était l'héritier du Khwarezm.

— J'ai entendu dire sur toi des choses merveilleuses, répondit enfin le rajah. Des hommes de ma propre garde ont proposé leurs services contre ce khan étranger.

— Ils sont les bienvenus, mon ami, mais j'ai plus besoin d'équipement que d'hommes. Si tu as des chariots et des chevaux à m'offrir, je tomberai à tes genoux de gratitude. Si tu as des vivres pour mon armée, j'embrasserai même tes pantoufles dorées.

Le ton légèrement moqueur fit rougir encore davantage le prince Nawaz.

— Tu auras toutes ces choses. Je te demande seulement de me laisser t'accompagner quand tu partiras pour le nord.

Djalal al-Din jaugea le jeune rajah, décela en lui une étincelle du feu qui consumait les hommes de son armée massée devant le palais. Ils brûlaient, ces jeunes gens, qu'ils soient riches ou pauvres, qu'ils aient été bénis ou maudits dans leur existence. Ils voulaient être menés. C'était le grand secret qu'il avait découvert : des mots appropriés allumaient en eux une ferveur qu'on ne pourrait jamais éteindre. Enflammés par elle, ils se retourneraient contre leur tribu, contre leur famille, même, pour le suivre. Il avait vu des pères quitter pour le rejoindre des femmes et des enfants en pleurs sans un regard en arrière. Si son père le shah avait trouvé les mots, il aurait conduit ses armées au bout du monde.

Djalal al-Din ferma brièvement les yeux. Il était épuisé par la longue marche à travers les montagnes, et même la vue de l'Indus, qui faisait vivre un continent, n'avait pas dissipé sa fatigue. D'abord il avait marché parce qu'il n'avait pas de cheval. Ensuite il avait marché pour impressionner ses hommes. Les lieues avaient cependant miné ses forces et il était tenté de demander à passer une nuit, une nuit seulement, dans un lit frais avant d'envoyer ses frères chercher partout de quoi nourrir l'armée. Après quoi il faudrait retraverser les montagnes. Il résista, sachant que cela l'aurait diminué aux yeux de Nawaz. Le jeune rajah ne se sentait pas son égal même s'il portait des hardes dont un mendiant n'aurait pas voulu. Sa pauvreté prouvait sa foi et le prince se montrait humble en sa présence.

Djalal al-Din sortit brusquement de ses réflexions en s'apercevant qu'il était longtemps resté silencieux.

— Ton père ne s'y opposera pas ? dit-il enfin. Je crois savoir qu'il n'est pas un adepte de la grande foi.

Il vit le visage de Nawaz se tordre de dégoût.

— Il ne comprend rien, avec ses milliers d'autels et ses temples stupides. Il m'a interdit de partir avec toi, mais il n'a aucun pouvoir sur moi ! Ces terres m'appartiennent et je t'en donne toutes les richesses. Mes hommes ont prêté serment à moi seul et mon père ne peut pas me les enlever. Laisse-moi t'appeler maître et marcher à tes côtés sur la route.

Djalal al-Din eut un sourire las, mais l'enthousiasme du jeune homme le soulagea un peu de la douleur de ses os.

— Très bien, Nawaz. Tu conduiras tes hommes dans la guerre sainte pour repousser les infidèles. Tu te tiendras à ma droite et nous triompherons.

TROISIÈME PARTIE

Gengis souriait de voir son petit-fils Mongke patauger près de la berge. Ses éclaireurs avaient trouvé ce lac à quelques centaines de lieues au nord-est de Samarkand et il y avait installé les yourtes et les familles tandis que son armée administrait les cités du Khwarezm. Les caravanes avaient recommencé à circuler, venant d'aussi loin que la Russie et les terres jin, mais elles étaient à présent accueillies par des fonctionnaires mongols formés par Temüge et soutenus par des guerriers. Ils prélevaient une partie des marchandises transportées mais, en échange, les caravaniers n'avaient plus besoin d'avoir leurs propres gardes. La parole du khan les protégeait sur des centaines de lieues et plus, dans toutes les directions à partir de Samarkand.

Des montagnes entouraient le lac et la plaine, assez lointaines pour que Gengis ne se sente pas enfermé. Il savait que des guerriers postés sur les pics surveillaient les alentours, même s'il ne pouvait pas les voir. C'était curieusement réconfortant de penser que ces montagnes seraient encore là quand tous ceux qui vivaient maintenant ne seraient plus que poussière.

Ögödei s'était bien adapté à sa position nouvelle d'héritier. Gengis l'avait envoyé avec les tumans pour qu'il apprenne tout des hommes qu'il commanderait. Cela allait de soi mais il l'avait aussi confié à Temüge, qui lui enseignait comment fournir vivres et vêtements à une armée.

Ögödei s'imprégnait de tout ce que les hommes des tribus pouvaient lui apprendre, y compris les langues étrangères et même l'écriture. On ne voyait jamais l'héritier du khan sans un groupe de maîtres derrière lui, mais il semblait s'épanouir sous leur enseignement.

Gengis étira son dos. Il se sentait en paix. Au bord de ce lac, il n'entendait pas les bruits de la guerre et il prenait plaisir aux cris et aux rires des garçons qui s'ébattaient dans l'eau et apprenaient à nager comme des poissons. Certains plongeaient même sous la surface en sautant du haut d'un rocher dans de grands éclaboussements. Leurs mères les appelaient et scrutaient l'eau avec angoisse, mais ils remontaient, essoufflés, riant de celles qui s'étaient inquiétées pour eux.

Gengis sentit une petite main tirer sur ses jambières et il se

pencha pour faire sauter en l'air Kublai. Le petit garçon n'avait que trois ans mais, à peine âgé de quelques mois, il souriait déjà, chaque fois qu'il voyait son grand-père, et Gengis s'était pris d'affection pour lui.

Le khan hissa l'enfant sur ses épaules et s'approcha du bord de l'eau, grimaçant un peu quand Kublai s'agrippa à ses cheveux.

— Je ne te laisserai pas tomber, petit homme.

Mongke s'aperçut de cette rare faveur et tendit les bras pour être soulevé lui aussi. Gengis secoua la tête.

— Pas maintenant. C'est le tour de Kublai.

— Encore une histoire ! réclama le bambin juché sur ses épaules.

Gengis réfléchit. La mère de Kublai prétendait que ses histoires étaient trop violentes pour un jeune enfant, mais le garçon y prenait grand plaisir. Gengis vit que Sorhatani les observait d'un peu plus loin sur la berge. À dix-neuf ans, elle était devenue une femme d'une beauté exceptionnelle et Gengis se demandait parfois comment son petit Tolui l'avait séduite.

— Tu veux entendre l'histoire du khan des Assassins ?

— Oui, raconte !

Gengis sourit, se tourna vivement d'un côté puis de l'autre pour que ces mouvements brusques fassent glousser son petit-fils.

— C'était un homme *énorme*, commença Gengis, avec des bras assez forts pour tordre une barre de fer. Sa barbe noire était rêche comme du crin et lui tombait presque à la taille. Il y a deux ans, je l'ai affronté dans sa forteresse. Il a sauté sur mon dos alors que je passais sous une arche et je n'arrivais pas à me dégager de son étreinte. Je sentais ses mains sur ma gorge qui pressaient, pressaient, à me faire jaillir les yeux de la tête !

Il mima le geste tandis que Mongke, sorti de l'eau, le regardait, les yeux écarquillés.

— Comment tu l'as fait tomber ? demanda l'enfant.

Gengis baissa les yeux, réfléchit.

— Justement, je n'y arrivais pas. J'essayais, comme maintenant avec Kublai, mais il était trop fort pour moi. Il serrait de plus en plus fort et, tout à coup, j'ai vu mes yeux rouler par terre devant moi...

— Comment tu pouvais les voir s'ils étaient par terre ? demanda aussitôt Kublai.

Gengis le posa sur le sol en riant.

— Tu es un garçon intelligent, lui dit-il. Tu as raison, je ne pouvais pas les voir. En fait, je me voyais, *moi*, avec des trous à la place des yeux et le chef des Assassins toujours accroché à mon dos. De mes yeux roulant par terre, j'ai remarqué le gros rubis qui étincelait sur son front. J'ignorais que c'était son point faible mais j'étais tellement désespéré que je ne savais pas quoi faire d'autre. De

mes deux mains, j'ai arraché le rubis et toute sa force s'est enfuie car cette pierre en était la source. J'ai ramassé mes yeux, j'ai vendu le rubis pour m'acheter un cheval blanc. J'ai survécu mais, encore aujourd'hui, je fais bien attention à ne pas perdre mes yeux quand j'éternue.

— C'est même pas vrai, dit Mongke d'un ton dédaigneux.

— Si, affirma Kublai, déterminé à défendre son grand-père.

— Je ne me souviens pas exactement de tous les détails, convint Gengis en souriant. Il n'avait peut-être pas de barbe.

Mongke grogna et donna à son grand-père un coup de pied que celui-ci ne sembla pas sentir. Lorsque les deux enfants levèrent les yeux, ils virent que Gengis observait deux cavaliers qui traversaient au loin la plage de galets. Le khan avait changé d'expression et les deux petits garçons se demandaient pourquoi son humeur légère avait pris fin.

— Retournez avec votre mère, leur enjoignit-il. Je vous raconterai une autre histoire ce soir si j'ai le temps.

Il ne les regarda pas détalier, expédiant du sable et du gravier en l'air de leurs pieds nus, et se redressa pour accueillir les éclaireurs. Il connaissait les hommes qui galopaient vers lui, il les avait chargés un an plus tôt environ d'une mission précise. Leur retour signifiait qu'ils avaient échoué ou retrouvé Djötchi. Lorsqu'ils se rapprochèrent, il ne devina pas à leurs visages ce qu'il en était. Ils mirent pied à terre, s'inclinèrent profondément.

— Seigneur khan... commença le premier.

Gengis n'avait pas de temps à perdre en salutations.

— Vous l'avez trouvé ?

L'homme acquiesça, avala nerveusement sa salive.

— Dans le Grand Nord, seigneur. Nous ne nous sommes pas arrêtés pour vérifier, une fois que nous avons aperçu des yourtes et des chevaux semblables aux nôtres. Ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. Nous sommes repartis aussitôt...

— Des yourtes ? s'étonna Gengis. Il n'en avait pas emporté. Il a un foyer maintenant, si loin qu'il ne doit même plus penser à moi. Est-ce que les hommes qui l'accompagnent vous ont vus ?

Les deux éclaireurs secouèrent la tête en silence. Le khan n'avait pas besoin de savoir qu'ils s'étaient lentement approchés du camp de Djötchi en rampant dans la neige, à demi morts de froid.

— C'est bien, les complimentait-il. Prenez six chevaux dans mon troupeau pour votre récompense : deux juments, deux étalons et deux jeunes hongres. Je ferai votre éloge à votre général.

Les deux éclaireurs s'inclinèrent de nouveau, écarlates de plaisir, et remontèrent en selle pour gagner les yourtes plantées sur les berges du lac. Resté seul, Gengis contempla un moment ses eaux. Jamais un

de ses généraux ne l'avait trahi ni ne lui avait seulement désobéi. Jusqu'à ce que Djötchi disparaisse en emmenant avec lui sept mille excellents guerriers. Il secoua la tête tandis que son humeur s'assombrissait encore. Tout cela finirait dans le sang, après qu'il eut élevé le fils d'un autre comme le sien. Djötchi ne lui laissait pas le choix.

Il fit courir son regard le long des berges recouvertes par des milliers de yourtes. Le lieu était agréable mais l'herbe devenait rare et chaque jour il fallait abattre un grand nombre des chèvres et des moutons qui s'en nourrissaient. Il est temps de partir, pensa-t-il. Son peuple n'était pas fait pour rester au même endroit, avec toujours la même vue sous les yeux alors que le monde s'étendait autour d'eux, proposant un éventail infini de choses étranges à découvrir. Il arquait son dos, qui fit entendre un craquement déplaisant. Un autre cavalier venait de quitter les yourtes et se dirigeait vers lui. Il soupira. Malgré une vue qui n'était plus aussi perçante qu'avant, il reconnut Kachium à sa façon de se tenir en selle.

Gengis attendit en laissant le vent du lac lui caresser le visage. Il se ne retourna pas quand son frère cria un salut à Sorhatani et aux enfants.

— Alors, tu es au courant ? dit le khan.

Kachium le rejoignit, contempla les mêmes eaux pâles.

— Pour les éclaireurs ? Bien sûr, c'est moi qui te les ai envoyés, répondit-il. Ils ont retrouvé Djötchi, mais ce n'est pas pour ça que je viens te voir.

Gengis finit par se retourner et haussa les sourcils devant l'expression grave de son frère.

— Ah bon ? Je pensais que tu aurais plein de conseils à me donner sur la façon dont je dois me comporter avec ce traître.

— Rien de ce que je pourrais dire ne te fera changer d'avis. Tu es le khan et tu dois peut-être faire un exemple pour les autres, je ne sais pas. À toi de décider. J'ai d'autres nouvelles...

Gengis scruta le visage de son frère. Autrefois lisse, il avait pris des rides autour de la bouche et des yeux. Son âge se voyait surtout quand il souriait, ce qui lui arrivait de moins en moins souvent depuis qu'ils avaient envahi le Khwarezm. Gengis ne possédait pas de ces miroirs que fabriquaient les Jin mais supposait que sa propre figure était aussi burinée, voire davantage.

— Alors, je t'écoute.

— Tu as entendu parler de cette armée qui s'est formée dans le Sud ? Je la fais surveiller depuis quelque temps.

Gengis haussa les épaules.

— Sübötei et Djaghataï ont aussi envoyé des hommes l'épier. Nous en savons plus sur ce ramassis de paysans qu'ils n'en savent eux-

mêmes.

— Ce ne sont pas des paysans, Gengis, ou alors des paysans qui portent des armures et des sabres de guerriers. Aux dernières nouvelles, ils seraient soixante mille, si mes éclaireurs ont appris à compter jusque-là.

— Je dois avoir peur de soixante mille hommes ? Certes, leur nombre a grandi. Nous les observons depuis un an ou plus : ils beuglent, ils scandent des cris de guerre et ils agitent leurs armes. Est-ce qu'ils auraient enfin décidé de nous attaquer ?

Malgré la désinvolture de son ton, Gengis sentait une main glacée lui tordre le ventre. Il avait entendu parler de cette armée et de son chef vénéré près d'un an après être revenu de la forteresse des Assassins. Ses généraux s'étaient préparés à une attaque, mais les saisons avaient lentement passé et aucune troupe n'avait marché sur eux. Il pensait parfois que c'était uniquement cette menace qui le retenait sur ces terres où la chaleur et les mouches l'importunaient chaque jour.

— Nos guerriers ont capturé trois de ces hommes, dit Kachium, interrompant ses réflexions. Ce sont des déments, frère, ils avaient presque l'écume aux lèvres quand ils ont compris qui nous étions.

— Tu les as fait parler ?

— Impossible. C'est ce qui m'a étonné. Ils nous ont craché des injures à la figure et ils ont eu une mort pénible. Seul le dernier a révélé le nom de celui qui les mène.

— Qu'ai-je à faire de noms ?

— Celui-là, tu le connais. Djalal al-Din, dont le père était shah du Khwarezm.

Parfaitement immobile, Gengis assimila l'information.

— Il a fait du chemin, commenta enfin le khan. Son père serait fier de lui. Soixante mille hommes, tu dis ? Au moins nous sommes sûrs qu'il viendra du nord pour avoir ma tête. Il n'est plus question d'incursions en Inde maintenant que nous savons que c'est Djalal al-Din.

— Ils ne peuvent pas faire un pas sans que je le sache, assura Kachium.

— Si nous les attendons... commença Gengis d'une voix songeuse. Je suis tenté de mettre fin à leurs braillements avec mes tumans.

Kachium savait que pour influencer son frère il devait faire preuve de subtilité.

— L'armée du shah était bien plus nombreuse, mais nous n'avions pas le choix. Ton tuman et le mien sont aguerris. Les Jeunes Loups de Sübötei et les Peaux d'Ours de Djebe représentent vingt mille hommes de plus sur le champ de bataille. Djaghataï, Khasar et Jelme

disposent de trente mille hommes. Soit sept tumans de vétérans. Ögödei connaît à peine la guerre. Je n'engagerais pas ses hommes contre un tel ennemi.

— Je lui ai donné de bons officiers. Ils ne failliront pas.

Gengis regarda de nouveau les yourtes dressées au bord du lac. Chaque année, des enfants naissaient par milliers dans les familles et il fallait remplacer les morts et les blessés dans les rangs. On avait eu du mal à former un nouveau tuman pour Ögödei, mais l'héritier du khan devait apprendre à commander et les autres généraux réclamaient des hommes depuis un an. Gengis s'abstint de parler de son projet d'un neuvième tuman pour Tolui. La femme de son fils cadet avait soulevé la question, quelques mois plus tôt. Gengis tourna les yeux vers l'endroit où elle jouait avec Kublai et Mongke, qui poussaient des cris ravis quand elle les jetait l'un après l'autre dans l'eau.

— Trouve un bon second à Ögödei. Quelqu'un qui l'empêchera de faire des bêtises jusqu'à ce qu'il ait appris à commander.

— Même avec ses hommes, huit tumans contre un ennemi presque aussi nombreux ? objecta Kachium. Nous perdrons beaucoup de bons guerriers.

— Avant, tu ne te préoccupais pas de nombres, répliqua Gengis. Allons, parle.

Kachium prit une profonde inspiration.

— Tu nous as amenés ici pour venger les émissaires exécutés par le shah. Tu lui as fait payer mille fois le prix de leur mort. Pourquoi rester et risquer d'être anéantis ? Tu ne veux pas de ces terres et de ces cités. Depuis combien de temps n'as-tu pas vu les montagnes de chez nous ?

Il s'interrompit pour désigner les pics entourant le lac et ajouta :

— Ce n'est pas pareil.

Gengis réfléchit. Quand il répondit enfin, ce fut en pesant soigneusement chaque mot :

— J'ai réuni les tribus pour que les Jin ne pressent plus leur botte sur notre nuque et nous avons humilié leur empereur dans sa capitale. C'était la voie que je m'étais tracée et je me suis battu pour ça. Je voulais les bousculer, les repousser jusqu'à la mer dans toutes les directions. Quant aux Khwarezmiens, je ne serais même pas venu ici s'ils ne m'avaient pas provoqué. Ils ont mérité leur sort.

— Nous ne sommes pas obligés de combattre le monde entier, argua Kachium.

— Tu vieillis, frère, tu le sais ? Tu penses à l'avenir, à tes femmes et à tes enfants. Ne commence pas à bredouiller, tu sais que j'ai raison. Tu as oublié pourquoi nous nous battons. Un moment, j'ai eu la même tentation que toi, à Samarkand. J'ai dit à Arslan : « Ces gens vivent plus longtemps que nous, ils ont une vie plus sûre, plus

facile. » *Oui*, comme les chameaux et les moutons. Nous pourrions mener un temps cette existence, mais les loups finiraient par nous égorger. Nous savons comment va le monde, le reste n'est qu'illusion.

Il regarda ses petits-fils que Sorhatani était en train de peigner et qui gigotaient pour lui échapper. Elle-même avait de longs cheveux noirs et il caressa un instant l'idée de se trouver une autre jeune épouse pour réchauffer son lit. Cela le revigorerait, il en était sûr.

— Frère, reprit-il, nous pourrions vivre en paix pour que nos fils et petits-fils puissent vivre en paix à leur tour, mais à quoi bon ? Si nous vivons tous jusqu'à quatre-vingts ans sans jamais tenir un arc ou un sabre, nous aurons gâché nos meilleures années. Tu devrais le savoir. Nos petits-fils nous remercieraient-ils d'une vie paisible ? Uniquement s'ils avaient trop peur pour prendre les armes. Je ne souhaite pas une vie tranquille à mes ennemis, Kachium, encore moins à ma famille. Même les villes ne prospèrent que si elles ont en haut de leurs murailles des hommes coriaces, prêts à lutter et à mourir pour que d'autres dorment en paix. Nous, nous combattons *tous*, du premier cri au dernier souffle. C'est la seule façon d'être fiers de ce que nous sommes.

— J'en suis fier ! rétorqua Kachium. Mais cela ne veut pas dire...
Gengis leva une main.

— Pas de « mais ». Ce Djalal al-Din déferlera du sud avec ses hommes et nous pourrions fuir devant lui. Nous pourrions le laisser reprendre toutes les villes que nous avons conquises et succéder à son père. Il réfléchirait peut-être avant de me provoquer de nouveau quand je lui enverrais des émissaires. Mais je suis venu sur ces terres parce que, si je détourne les yeux quand un homme me menace, il me prend quelque chose d'important. Si je me bats et si je meurs, il ne peut prendre que ma vie. Il me reste mon courage, ma dignité. Dois-je faire moins pour la nation que j'ai bâtie ? Dois-je lui accorder moins d'honneur qu'à moi-même ?

— Je comprends, murmura Kachium.

— Il vaudrait mieux, parce que tu chevaucheras avec moi contre cet ost. Nous vaincrons ou nous mourrons. Mais je ne détournerai pas les yeux quand ces hommes viendront. Je ne m'inclinerai pas et je ne les laisserai pas me piétiner.

Il marqua une pause, eut un rire bref.

— J'allais ajouter que personne ne pourra dire que j'ai fui un combat, mais Arslan m'a rappelé quelque chose à Samarkand. Peu importe ce que d'autres pensent de la façon dont j'ai mené ma vie. Peu importe que nous passions dans les chroniques de Temüge pour des tyrans ou des couards. Ce qui compte, c'est ce que nous faisons maintenant. Nous sommes nos seuls juges, souviens-toi de cela. Ceux qui viendront après auront à se soucier d'autres épreuves, d'autres

batailles.

Il vit que Kachium l'avait écouté et au moins essayé de le comprendre et il lui pressa l'épaule.

— Nous avons parcouru un long chemin, frère. Je me rappelle encore les premiers jours, quand nous étions seuls et affamés. Je me souviens d'avoir tué Bekter et je regrette parfois qu'il ne soit pas là pour voir ce que nous avons accompli. Nous avons peut-être forgé, toi et moi, quelque chose qui durera mille générations. Ou qui mourra avec nous, je l'ignore. Je n'en ai cure. Je suis devenu fort pour vaincre des ennemis puissants. J'affronterai l'armée venue du sud pour être plus fort encore.

— Tu es un homme étrange, répondit Kachium. Il n'y a personne d'autre comme toi, tu le sais ?

Il s'attendait à ce que son frère sourie, mais Gengis secoua la tête.

— Prends garde à ne pas me placer trop haut. Je n'ai aucun don particulier, si ce n'est celui de savoir choisir des hommes valeureux pour qu'ils me suivent. Le grand mensonge des villes, c'est de prétendre que nous sommes tous trop faibles pour nous dresser contre ceux qui nous oppriment. J'ai simplement percé ce mensonge à jour. Je me bats *toujours*. Les shahs et les rois ne règnent que si les autres restent des moutons, trop effrayés pour lutter. Je n'ai fait que prendre conscience que je pouvais être un loup pour eux.

Kachium sentit ses inquiétudes s'envoler sous le regard des yeux d'or pâle de son frère. Il approcha son cheval de Gengis et les deux hommes retournèrent aux yourtes pour manger et se reposer. En chemin, Kachium se rappela l'arrivée des éclaireurs.

— Et Djötchi ? demanda-t-il. Tu as pris une décision ?

Le khan plissa les lèvres en entendant ce nom.

— Il m'a pris sept mille guerriers. Je ne peux pas le lui pardonner. S'il était parti seul, je l'aurais peut-être laissé trouver sa propre voie. Mais il m'a volé un dixième de mon armée et je veux le récupérer.

— Tu les reprendrais ? dit Kachium, surpris. Franchement ?

— J'ai d'abord pensé à les faire exécuter, puis j'ai pris le temps de réfléchir. Ils ont abandonné femmes et enfants pour le suivre comme d'autres m'ont suivi, renonçant à tout ce qu'ils connaissaient et chérissaient. Je sais mieux que personne ce qu'un chef peut faire. Ils ont accepté que Djötchi les mène, mais j'ai besoin d'eux maintenant, si Djalal al-Din nous prépare un orage. Envoie des éclaireurs chercher Süböteï. Djötchi l'admirait plus que tout autre homme. Il le laissera parler.

Süböteï vint, le cœur lourd. La rumeur courait dans le camp qu'on avait retrouvé Djötchi et, en apprenant la nouvelle, le général avait espéré que Gengis ne ferait pas appel à lui. Il trouva le khan en compagnie d'Ögödei, qui entraînait ses jeunes guerriers. Gengis lui fit signe de le suivre et les deux hommes s'éloignèrent du tuman en faisant avancer leurs chevaux au pas comme de vieux amis en promenade.

Süböteï écouta, la gorge serrée. Il vénérât Gengis depuis le jour où il avait rencontré celui qui avait créé un peuple à partir de tribus se faisant sans cesse la guerre. Il était à ses côtés quand il avait pris sa première forteresse au Xixia, puis tout le royaume. Sans fausse modestie, il savait qu'il avait joué un rôle primordial dans les succès du khan. Gengis le traitait avec respect et, en retour, Süböteï lui en témoignait plus qu'à n'importe quel homme en vie. Pourtant, ce que Gengis lui demandait maintenant le remplissait d'amertume et d'affliction. Il prit une inspiration tremblante tandis que Gengis le regardait, attendant une réponse.

— Seigneur, je ne peux pas. Demande-moi n'importe quoi d'autre et je le ferai. N'importe quoi.

Le khan fit tourner son cheval pour se retrouver face à son général. Süböteï était brillant, plus doué pour la guerre que tout autre Mongol, mais Gengis exigeait une obéissance absolue et seule la surprise évita au général une réponse cinglante.

— Si j'envoie Khasar ou Kachium, Djötchi résistera. Ses hommes ont violé leur serment pour le suivre, ils n'hésiteront pas à se battre pour empêcher qu'il soit emmené. Tu es le seul qu'il laissera parler. Tu es le seul à pouvoir l'approcher.

Bouleversé, Süböteï ferma un instant les yeux.

— Seigneur, je n'ai jamais refusé de t'obéir, jamais. Souviens-t'en avant de me demander de nouveau de faire ça.

— Il n'était qu'un jeune garçon furieux quand tu l'as formé, mais je t'avais prévenu que son sang était mauvais, qu'il pouvait se retourner contre nous à tout moment. J'avais raison, non ? Je lui ai confié des guerriers, il les a pris et s'est enfui. Toi qui es mon général, dis-moi comment je dois traiter un tel homme !

Les mains crispées sur ses rênes, Süböteï ne répondit pas que Gengis l'avait bien cherché, que son favoritisme à l'égard de Djaghataï avait rongé Djötchi jusqu'à ce qu'il ne reste en lui que de la haine. Rien de tout cela ne compterait pour le khan et il tenta une autre approche :

— Attendons au moins d'avoir livré bataille au fils du shah. Mes hommes te sont indispensables. Si tu me fais partir maintenant, je ne reviendrai pas avant six mois ou plus.

Gengis fronça les sourcils, irrité de l'obstination de son général.

— Djalal al-Din n'a que soixante mille hommes. Deux ou trois tumans suffiront à l'écraser. L'affaire dont je te parle me préoccupe davantage. Tu es le seul homme que Djötchi écouterait. Il te respecte.

— Je sais, murmura Sübötei.

Il se sentait déchiré entre l'allégeance au khan et son amitié pour Djötchi. Gengis parut deviner l'accablement de son général et donna à sa voix un peu plus de douceur :

— Tu pensais que tous les ordres que je te donnerais seraient simples ? Que je ne te demanderais rien de difficile ? Dis-moi quand un homme est vraiment mis à l'épreuve. Est-ce lorsque son khan l'envoie sur le champ de bataille, avec des guerriers au courage et aux capacités avérés ? Ou est-ce maintenant, quand on lui confie une tâche dont il ne veut pas ? Tu es le plus intelligent de mes généraux, Sübötei, je te l'accorde. Si tu vois une autre solution, donne-la-moi et je l'essaierai.

Sübötei avait déjà envisagé et rejeté une douzaine de plans, aucun ne valait quoi que ce soit. En désespoir de cause, il fit une ultime tentative :

— Les tumans se rassemblent, seigneur. Laisse-moi me joindre à eux et faire la guerre au prince dans le Sud. Je te serai plus utile là-bas. Si tu m'envoies dans le Nord, tu perdras aussi mon tuman au moment où tu as besoin de tous tes hommes.

— Il a fallu plus d'un an pour le retrouver, fit valoir le khan. S'il a repéré mes éclaireurs, il est déjà parti. Aujourd'hui, tu pourrais suivre sa piste, mais qu'en restera-t-il dans un an ? C'est le moment de régler cette histoire tranquillement. Je commencerai la guerre sans toi si Djalal al-Din attaque maintenant et tu me rejoindras à ton retour. Ou alors, rends-moi le paitze que je t'ai donné !

La colère du khan explosait enfin et Sübötei faillit tressaillir. Les arguments de Gengis étaient spécieux, tous deux le savaient. Gengis était obsédé par l'idée de punir Djötchi et il était impossible de le raisonner. Vaincu, Sübötei baissa la tête.

— Très bien, dit-il. Je partirai. Si Djalal al-Din fait marcher son armée vers le nord, cherche-moi dans les collines.

L'éclaireur mongol perçut quelque chose. Depuis trois jours, il suivait deux hommes dans la montagne en restant suffisamment loin pour ne pas être repéré. Ils l'avaient conduit dans un dédale de défilés et de pics autour de la vallée du Panchir et de la petite ville afghane de Parwan, avec sa vieille forteresse. Le pays était rude mais l'éclaireur avait de l'expérience et connaissait bien le terrain. Lorsque le soir tomba, il ne put plus distinguer les traces et chercha un endroit sûr où passer la nuit. Cela le tracassait d'avoir perdu ces deux hommes. Quelque chose en eux avait éveillé sa méfiance dès qu'il les avait vus. De loin, ils ressemblaient à ces hommes des tribus de la montagne, au visage enveloppé de tissu pour le protéger du soleil et du vent. Leur comportement était cependant bizarre et l'avait intrigué. Il traversait un défilé quand il sentit un picotement sur sa nuque, comme si quelqu'un l'épiait. Une embuscade ? C'était possible. Les montagnards connaissaient le terrain mieux que lui et se déplaçaient comme des spectres quand ils le voulaient. L'éclaireur fut tenté de rebrousser chemin et de reprendre la piste quand le soleil se lèverait. Il hésita, immobile sur sa selle, guetta un bruit par-dessus le gémissement du vent s'engouffrant entre les collines.

Il entendit une corde d'arc claquer mais ne fut pas assez prompt à réagir. La flèche frappa sa poitrine, qui n'était pas protégée par une cuirasse. Il grogna, bascula en arrière, agrippa le pommeau en bois et parvint à ne pas tomber tandis que son cheval hennissait de détresse. Il aspira une bouffée d'air, cracha du sang et tira sur la bride pour faire faire demi-tour à sa monture. Des larmes de douleur l'aveuglaient, mais il comptait sur son cheval pour trouver le chemin du retour.

Une autre flèche jaillit de la pénombre en bourdonnant et se planta dans son dos, lui perçant le cœur. L'éclaireur tomba sous l'impact, glissa par-dessus l'encolure de sa bête, qui aurait détalé si deux hommes ne s'étaient précipités sur elle et n'avaient saisi les rênes.

— Il est mort, dit l'archer à l'homme qui l'accompagnait.

Djalal al-Din lui posa une main sur l'épaule.

— Joli coup, avec ce peu de lumière.

L'archer haussa les épaules, défit la corde de son arc et la rangea

soigneusement dans une bourse accrochée à sa ceinture. Il savait qu'il était un bon tireur, peut-être le meilleur que le prince de Peshawar pût offrir. Son maître l'avait affecté à Djalal al-Din, mais la loyauté de l'archer allait uniquement au rajah, pas au saint homme en guenilles. Il devait cependant reconnaître que Djalal al-Din connaissait bien l'ennemi : prévoyant le comportement de l'éclaireur, il l'avait appâté pour le faire tomber dans le piège.

Djalal al-Din parut deviner le cours que les pensées de l'archer avaient pris.

— Prive-les de leurs yeux, et ces Mongols deviennent tout à coup beaucoup moins redoutables, dit le fils du shah. Dieu a guidé ta flèche, mon ami.

L'archer s'inclina humblement malgré la fierté qu'il tirait de son adresse.

— Allons-nous pouvoir libérer la forteresse de Parwan, maître ? J'ai un vieil ami dans cette ville, j'aimerais que nous puissions l'en sortir vivant.

— N'en doute pas, répondit Djalal al-Din en souriant. Demain matin, les Mongols seront aveugles, ils n'auront plus d'éclaireurs. Nous descendrons des collines et fondrons sur eux comme une avalanche.

À l'aube, le soleil révéla les terres arides entourant Parwan et la forteresse qui se dressait derrière. Quatre minghaans assiégeaient la haute tour du château, vestige des temps où des bandes de pillards écumaient la région. Les habitants de la ville avaient abandonné leurs foyers pour se ruer derrière ses murs, en sécurité pour un temps.

Les Mongols avaient totalement cerné la forteresse en sachant qu'elle manquerait bientôt d'eau. Ils pouvaient abreuver leurs chevaux à la rivière profonde qui traversait la vallée alors que les habitants réfugiés dans la forteresse n'avaient que de la poussière dans la gorge. Des guerriers du khan parcouraient la ville déserte pour tromper l'attente. D'autres avaient construit un pont pour pouvoir chasser sur les pentes boisées de l'autre rive. Ils n'étaient pas pressés. La forteresse tomberait et une ville de plus accepterait un nouveau maître ou serait totalement rasée. Savourant une oisiveté bienvenue, les officiers regardaient les ombres qui s'étiraient sur le sol sec. Ils n'avaient pas besoin de cette ville ni de ce qu'elle contenait, mais elle se trouvait sur une route de l'Ouest et Gengis avait ordonné d'en prendre le contrôle.

Au cours des deux années écoulées depuis que le khan et Süböteï avaient combattu les Assassins, ce genre d'opération était devenu monnaie courante. Il ne manquait pas de guerriers mutilés ou vieux pour tenir les forts jalonnant la route. Le tribut venait sous forme d'or, d'esclaves ou de chevaux et, à chaque saison qui passait, les Mongols

resserraient leur emprise sur les terres afghanes. Il se trouvait toujours des obstinés pour refuser de courber la tête devant leurs nouveaux maîtres, mais s'ils prenaient les armes ils étaient exterminés jusqu'au dernier. La vieille tour de pierre de Parwan convenait aux besoins des Mongols et les habitants de la ville avaient perdu tout espoir quand leur unique petit puits s'était tari. Ils ne savaient rien des grandes guerres qui se déroulaient autour d'eux et ne connaissaient que la puissance des guerriers sans pitié qui attendaient de l'autre côté des murailles.

Djalal al-Din sortit de la montagne au lever du soleil, les mots de la prière du matin encore frais dans son esprit. Ses meilleurs pisteurs connaissaient la région mieux que les éclaireurs mongols et le fils du shah les avait traqués dans les vallées et les gorges jusqu'à ce que le dernier tombe. L'armée mongole n'avait plus personne pour la prévenir d'une attaque. Djalal al-Din exultait tandis que ses hommes descendaient dans la vallée du Panchir dont la rivière étincelait au soleil. Les Mongols eurent à peine le temps de courir vers leurs chevaux avant que ses troupes soient en formation. Il avait appelé les fidèles et ils avaient répondu, venant à lui à pied ou à cheval à des centaines de lieues à la ronde. Des nomades turcomans l'avaient rejoint, pour certains aussi bons archers que les Mongols eux-mêmes. À sa gauche chevauchaient des guerriers berbères qui partageaient sa foi à défaut du sang coulant dans ses veines. Des Arabes, des Bédouins, des Perses et même des Turcs : il les avait tous liés aux hommes de Peshawar et à leur prince, noyau autour duquel il avait formé son armée.

Les Mongols les accueillirent par des flèches mais Djalal al-Din connaissait son ennemi et ses soldats portaient tous de longs boucliers faits de plusieurs couches de bois et de cuir. Avec l'or du rajah à sa disposition, il avait conçu cette protection qui se révélait efficace et seul un petit nombre de ses hommes tombèrent sous les premières volées mongoles. Quand l'écart diminuait, le fils du shah chargea avec furie tandis que les Mongols prenaient maintenant pour cibles les chevaux. Les bêtes portaient le meilleur caparaçon que Peshawar pouvait fournir, des écailles de métal couvrant leurs longues têtes et leurs poitrails. Leur poids les ralentissait mais les traits ennemis ne pouvaient plus les abattre facilement.

Les cavaliers de Djalal al-Din heurtèrent les lignes mongoles qui s'étaient formées, frappant avec une force sidérante des hommes qui ne reculèrent pas. La dernière volée de flèches avait ouvert des brèches dans les rangs des musulmans, car ni les armures ni les boucliers ne pouvaient les protéger à une distance de quelques pas.

Lorsque Djalal al-Din les vit s'écrouler, il se trouvait déjà dans la mêlée et faisait tournoyer son sabre. Dans sa soif de vengeance, il estima mal son premier coup, qui atteignit le casque d'un Mongol, mais la vitesse de Djalal al-Din lui donna plus de force et l'homme, projeté en arrière, fut aussitôt piétiné par les sabots des chevaux. L'armée des fidèles avait réussi son premier assaut, le centre des lignes mongoles se replia dans la confusion.

Djalal al-Din vit les guerriers du khan adopter la formation des cornes sur les ailes, mais le rajah de Peshawar se tenait prêt à intervenir et il fit avorter la manœuvre d'encerclement. Jamais les Mongols n'avaient affronté un ennemi qui connaissait leurs stratagèmes et leurs tactiques aussi bien que le fils du shah. Il criait de rage et de joie mêlées tandis que les cors mongoles sonnaient la retraite.

Ils continuèrent cependant à se battre et l'armée des croyants subit de lourdes pertes quand elle les pressa de trop près. Les Mongols demeuraient en formation serrée et se repliaient en groupes. Djalal al-Din leva une main, les arcs se bandèrent sur sa première ligne. Une brèche s'ouvrit et ses hommes envoyèrent une volée sur les guerriers du khan en prenant pour cible les archers, qui ne portaient pas de boucliers. Des dizaines d'entre eux tombèrent et les troupes de Djalal al-Din poursuivirent leur avance, pas à pas, les obligeant à s'éloigner de la forteresse, où, du haut des murailles, les habitants de Parwan poussaient des acclamations.

La rivière baignant la ville était à moins d'une demi-lieue quand les Mongols renoncèrent à se battre et filèrent vers le pont. Djalal al-Din se lança à leurs trousses avec ses hommes, bien décidé à les tuer tous. Il les avait vus trop souvent triomphants pour ne pas savourer cet instant.

Les Mongols ne s'arrêtèrent pas au pont et le traversèrent sans ralentir, risquant leur vie dans la bousculade. Les soldats d'Allah n'hésitèrent pas à les suivre.

Djalal al-Din vit alors des barbares sauter de cheval et attaquer à la hache les cordes et les planches du pont sans s'occuper de ceux qui les assaillaient. Une centaine de ses cavaliers avaient traversé et le fils du shah, avec une terrible lucidité, comprit que les Mongols cherchaient à couper ses forces en deux : une moitié de son armée resterait bloquée côté forteresse tandis que les hommes de Gengis se jetteraient sur l'autre comme des chiens enragés. Face à un tel calme, à une telle habileté tactique, sa frénésie retomba et il tira sur la bride de son cheval. Il pouvait envoyer ses hommes massacrer les Mongols qui maniaient la hache. Si le pont tenait, il exterminerait les guerriers du khan jusqu'au dernier, mais s'il s'effondrait, un grand nombre de ses hommes mourraient. C'est assez, estima-t-il. Il avait durement

éprouvé un ennemi qui n'avait jamais connu la défaite. Il prit le cor qui pendait sur sa poitrine au bout d'une lanière. Il avait appartenu à un éclaireur mongol, mais ses hommes reconnaîtraient sa note aiguë.

Ceux qui n'avaient pas encore atteint le pont firent demi-tour et reformèrent les rangs, criant déjà victoire. Ceux qui avaient déjà franchi le pont se replièrent et entreprirent de traverser en sens inverse. Djalal al-Din constata avec fierté qu'ils exécutaient son ordre sans se poser de questions, le bouclier levé pour parer les flèches ennemies.

Le pont s'effondra dans un immense éclaboussement. Une cinquantaine de ses hommes se trouvaient encore de l'autre côté. Il fit avancer son cheval jusqu'à la berge, sonda l'eau du regard. Trop profond. Ses soldats seraient peut-être parvenus à faire traverser leurs montures à la nage en d'autres circonstances, pas avec des archers ennemis qui les décimeraient dès qu'ils commenceraient à descendre la rive. Djalal al-Din leva son sabre pour saluer ceux qui l'observaient de l'autre côté de l'eau, amis comme ennemis.

Ses hommes lui rendirent son salut avant de se retourner et de se ruer sur les Mongols en une ultime charge. Ils furent taillés en pièces, mais chacun d'eux tomba sans peur, entraînant dans la mort autant d'ennemis qu'il put.

Les hommes des deux camps s'observaient par-dessus la rivière, pantelants et couverts de sang. Djalal al-Din vit l'officier mongol approcher au trot du bord de l'eau. Les deux chefs se regardèrent, puis le Mongol suivit des yeux la longue traînée de cadavres remontant jusqu'à la forteresse. Il leva alors son sabre, lui aussi dans un même geste de respect, fit tourner sa monture et s'éloigna.

— La nouvelle est sur toutes les lèvres dans chaque ville, dit Kachium avec amertume. Avant, on nous croyait invincibles mais cette conviction commence à se lézarder, frère. Si nous ne réagissons pas, l'ennemi prendra confiance et d'autres se rangeront sous la bannière de Djalal al-Din.

— Une escarmouche remportée ne fait pas un général, répondit Gengis. J'attendrai le retour de Sübötei.

D'un geste agacé, il montra la plaine qu'il avait découverte à une trentaine de lieues du lac où Kublai et Mongke avaient appris à nager. Les Mongols ne pouvaient pas rester longtemps à un même endroit. Il était difficile de trouver une herbe abondante au Khwarezm, mais le monde était vaste et Gengis avait déjà choisi deux autres endroits où ils pourraient s'installer dans un mois. C'était leur façon de vivre. Les remarques de Kachium l'avaient irrité. Certes, l'armée de Djalal al-Din avait tué plus de mille de ses hommes et l'événement provoquait une

certaine agitation dans les cités conquises. Le premier tribut de la ville afghane de Herat ne lui était pas parvenu et il se demandait si c'était un simple retard ou si les habitants avaient décidé d'attendre et de voir sa réaction.

— Les hommes perdus appartenaient à mon tuman, reprit Kachium. Laisse-moi au moins aller là-bas pour inquiéter ce bâtard de prince. Si tu ne m'accordes pas une armée, je peux au moins harceler ses lignes, frapper et disparaître dans la nuit comme nous l'avons fait avant.

— Tu ne dois pas craindre ces paysans. Je m'occuperai d'eux quand je saurai que Sübötei a trouvé Djötchi.

Kachium retint les questions qu'il aurait voulu poser. Gengis ne lui avait pas révélé les ordres qu'il avait donnés à Sübötei et, malgré son désir d'en savoir plus, il n'avait pas envie de supplier le khan de le mettre au courant. Il avait encore peine à croire que Djötchi avait emmené ses hommes au loin et tenté de disparaître. Les esprits savaient qu'il avait été acculé à cette décision et Kachium maudissait parfois l'aveuglement du père qui l'avait provoquée, mais la réalité de cette trahison les avait tous stupéfiés. Personne encore ne s'était retourné contre celui qui avait fondé la nation mongole. Malgré ses défauts, Gengis était vénéré et Kachium imaginait mal la volonté qu'il avait fallu à Djötchi pour s'arracher à tout ce qu'il avait connu. Le frère du khan tenta à nouveau de se faire comprendre :

— Tu as bâti un empire sur ces terres au lieu de tout détruire. Tu as installé Arslan à Samarkand et Chen Yi à Merv. Ils gouvernent en ton nom, comme les rois et les shahs avant eux. Cependant, ils restent des envahisseurs et il se trouvera toujours des entêtés pour vouloir les chasser. Montre un seul signe de faiblesse et nous aurons des rébellions dans toutes les places conquises.

Après un soupir, il conclut :

— Je suis trop vieux pour tout recommencer, frère.

Gengis cligna lentement des yeux et Kachium se demanda s'il l'avait vraiment écouté. Le khan semblait obsédé par le fils qui s'était révolté contre lui, peut-être parce que personne d'autre n'avait jamais osé le faire. Chaque jour, il guettait à l'horizon le retour de Sübötei. C'était trop tôt, pourtant. Même en galopant aussi vite que les éclaireurs, le général venait sans doute à peine d'arriver dans les terres du Nord où Djötchi s'était caché. Une fois de plus, Kachium dut résister à l'envie de demander quelles instructions il avait reçues. Il les devinait, toutefois, et plaignait Sübötei. Kachium savait qu'il considérait Djötchi presque comme un fils. C'était bien de Gengis d'éprouver la loyauté de son général en l'envoyant là-bas. Son frère était aussi impitoyable pour ceux qui l'entouraient que pour lui-même.

Kachium chercha désespérément un argument qui convaincrait

le khan.

— Ils nous ont battus en contournant les cornes, Gengis. Ils ont des boucliers plus efficaces que tout ce que nous connaissons et des chevaux caparaçonnés qui survivent à nos flèches. Ce n'est pas leur nombre que je crains, mais la façon dont Djalal al-Din les utilise. Si tu ne veux pas venir, laisse-moi les mater. Ils ne surprendront pas mon tuman avec la même tactique. C'est *nous* qui les contrerons et qui enverrons un message à ceux qui imaginent qu'on peut nous battre.

Gengis suçota une de ses dents du fond.

— Bon, dit-il. Prends trois tumans, le tien et deux autres. Ni Ögödei ni Tolui. Il n'y a pas si longtemps que leurs hommes étaient encore leur mère.

— Jelme, alors. Et Khasar.

Le khan acquiesça, le regard encore fixé sur le nord.

— Des escarmouches, Kachium. S'ils sont aussi redoutables qu'on le prétend, je ne veux pas que tu perdes tes hommes dans la montagne. Saigne-les comme tu l'as fait à Yenking et contre le shah. Je te rejoindrai avec Sübötei.

Kachium s'inclina, soulagé au-delà des mots.

— Entendu, frère.

Au moment de s'éloigner, il hésita et ajouta :

— Sübötei n'échouera pas. Je pensais autrefois que tu étais fou de l'avoir promu, mais il est le meilleur.

— Le problème, grogna Gengis, c'est que je ne sais pas si je veux qu'il échoue ou qu'il réussisse.

Kachium ouvrit la bouche pour demander ce qu'il voulait dire par là, mais son frère le congédia d'un geste agacé.

— Va. Apprends à ces hommes du désert à ne plus m'importuner.

Posté entre deux piliers de roche, Kachium baissa les yeux vers la vallée du Panchir, les tentes de l'armée de Djalal al-Din. La matinée était déjà chaude et il transpirait. Distraitement, il gratta sous son aisselle un furoncle qu'il faudrait percer. Avec Jelme et Khasar, il avait gagné le Sud aussi vite qu'un éclaireur, crevant presque les chevaux dans sa hâte à venger la défaite de Parwan.

Les soldats de Djalal al-Din savaient que les Mongols étaient là. Kachium avait repéré des silhouettes en robe qui les observaient des sommets, des hommes qui avaient escaladé des parois à pic pour les guetter, hors de portée de leurs arcs. Kachium ne pouvait pas les déloger et il se sentait mal à l'aise sous cette surveillance silencieuse. Parfois, l'un d'eux transmettait un signal avec un drapeau à l'armée en position dans la vallée. Kachium y voyait une preuve de plus d'un esprit qui maîtrisait parfaitement la situation.

L'armée ennemie se trouvait de l'autre côté de la rivière, à une lieue de Parwan, dans une plaine adossée aux montagnes qui s'élevaient comme des lames du sol plat. Cette position ne permettait à l'ennemi ni embuscade ni contournement. Elle ne reposait pas sur d'épaisses murailles, même si Kachium pouvait voir que Djalal al-Din avait fait amener des blocs de pierre et des pieux devant son camp pour ralentir une charge mongole. La toile des tentes disposées en carrés flottait dans le vent du matin et, sur de nouveaux signaux envoyés par les guetteurs, d'autres hommes en sortirent et formèrent les rangs. La position que Djalal al-Din avait choisie montrait sa confiance et défiait les Mongols de l'attaquer.

— Il faut franchir la rivière, dit Jelme derrière Kachium. Maintenant que nous savons où ils sont, nous pouvons chercher un gué.

Kachium avait le commandement des trois tumans et il hocha la tête sans cesser d'observer la vallée tandis que Jelme envoyait des éclaireurs trouver le meilleur endroit où traverser. Il se mordit la lèvre, conscient que Djalal al-Din avait probablement repéré tous les gués à quarante lieues à la ronde. Ils n'avaient aucune chance de prendre par surprise le fils du shah, qui savait exactement d'où ils viendraient. Il fallait quand même traverser. Djalal al-Din avait choisi le terrain, il le connaissait parfaitement ; il avait l'avantage du nombre

en plus du reste. Une fois de plus, Kachium regretta que Gengis ne lui ait pas confié plus de guerriers.

Kachium leva les yeux vers un guetteur juché à des centaines de pieds au-dessus de lui. L'homme avait grimpé un sommet qui se terminait presque par une pointe. Le frère du khan résista à l'envie d'envoyer des guerriers l'abattre. L'homme avait peut-être mis des jours pour atteindre sa position précaire dominant une entrée de la vallée. S'il avait des outres d'eau et de quoi manger, il pouvait tenir là-haut aussi longtemps qu'il le voudrait.

Khasar s'approcha et leva lui aussi les yeux vers le guetteur.

— Nous n'allons pas rester ici toute la journée, dit-il en arrêtant son cheval. Je pourrais au moins descendre raser la ville. L'ennemi perdrait peut-être courage en voyant la fumée monter.

Kachium considéra de nouveau la vallée. Les officiers de minghaan qui avaient été vaincus lui avaient décrit le terrain avec une profusion de détails, pathétique tentative pour se racheter. Il ne vit aucun mouvement dans la ville et supposa que ses habitants s'étaient de nouveau réfugiés dans la forteresse. S'il avait pensé que sa destruction présentait le moindre intérêt, il aurait envoyé Khasar, mais il secoua la tête.

— Qu'est-ce que cela changerait pour nous ou pour eux ? Quand nous aurons battu cette armée, nous prendrons la forteresse sans problème.

Khasar haussa les épaules et Kachium poursuivit, réfléchissant à voix haute pour mettre de l'ordre dans ses pensées :

— Djalal al-Din est sûr de lui, avec la montagne derrière.

— Alors, c'est un imbécile, répondit Khasar.

— Pas du tout. Il nous a vus écraser l'armée de son père. Il connaît notre tactique, nos points forts, peut-être même nos points faibles. Vois comme il a placé ces blocs de pierre pour arrêter nos lanciers et nos lignes d'archers. Il a confiance en lui et cela m'inquiète.

— Tu penses trop, Kachium. Quand Jelme aura trouvé un endroit où traverser la rivière, nous clouons Djalal al-Din contre la montagne. Nous en ferons un exemple.

Kachium songea que Gengis ne lui avait pas demandé une victoire rapide, simplement de harceler l'armée musulmane. Mais la première règle de la guerre consistait à ne pas laisser l'ennemi choisir le terrain et les conditions de la bataille. Il fit craquer les jointures de ses mains en regrettant que Sübötei ne soit pas là pour le conseiller.

Les éclaireurs de Jelme ne tardèrent pas à revenir et signalèrent un gué à deux lieues en amont. Kachium donna l'ordre aux tumans de faire mouvement et ne put s'empêcher de lever les yeux vers les guetteurs qui agitèrent leurs drapeaux dès que les troupes mongoles s'ébranlèrent.

— Les voilà, murmura Djalal al-Din, déchiffrant les signaux.

— Ils n'ont pas le choix, répondit Nawaz.

Le fils du shah observa le rajah en cachant son amusement devant le paon qu'il s'était choisi comme second. Sous son armure, le prince de Peshawar portait des habits en soie pourpre et dorée et il était coiffé d'un turban bleu pâle. Aux yeux de Djalal al-Din, il était vêtu comme une prostituée ou un comédien, mais il ne doutait pas de sa détermination.

Djalal al-Din inspecta les rangs de ses hommes pour la millième fois. Il n'y avait aucune faille, il en était sûr. La montagne protégeait leurs arrières, les blocs de pierre prélevés des murs de Parwan barraient le chemin aux cavaliers mongols. Si l'ennemi avait envoyé des éclaireurs dans la ville, ils auraient vu qu'il manquait aux maisons des pans entiers que Djalal al-Din avait fait transporter par voie d'eau sur des radeaux. Les habitants ne regrettaient pas ce sacrifice alors que son armée avait déjà remporté une victoire contre les impies. La forteresse qui les abritait était trop loin pour que Djalal al-Din puisse distinguer des visages en haut des murailles, mais il savait qu'ils étaient là et qu'ils auraient une vue incomparable sur la bataille qui se préparait.

— Nous avons jusqu'à cet après-midi s'ils passent par le premier gué, dit-il. Retournons parmi les hommes. Certains sont sans doute inquiets et cela les aidera de nous voir calmes et de bonne humeur.

Son regard démentait son ton désinvolte mais Nawaz ne fit aucun commentaire et descendit de cheval pour marcher avec lui.

— Je m'attendais à plus de trente mille Mongols, dit le rajah tandis qu'ils déambulaient entre les tentes. Sont-ils d'une telle arrogance ?

— Une arrogance justifiée. Ils ont anéanti l'armée de mon père, trois fois plus nombreuse qu'eux. Le combat sera dur, même après tous mes préparatifs.

Nawaz expulsa une bouffée d'air pour exprimer son dédain.

— J'ai vidé mes coffres pour te donner les boucliers et les armures que tu réclamaï. En échange, tu as enflammé le cœur des fidèles. Les Mongols sont coriaces mais, ce soir, nous ferons brûler des centaines de leurs morts.

Djalal al-Din sourit de la confiance du rajah. Ils pouvaient certes espérer la victoire, mais rien dans la vie n'est jamais garanti.

— Je conduirai la prière de midi, dit-il. Si Allah nous regarde d'un œil bienveillant, nous détruirons la légende du khan et sa force coulera en même temps que son sang. Si nous gagnons ici, toutes les cités qui observent et attendent se joindront à nous pour extirper

l'envahisseur de nos terres. Si nous pardons, plus jamais personne ne le défiera de nouveau. Tel est l'enjeu, Nawaz.

Le rajah courba la tête, penaud. Il admirait Djalal al-Din avant même qu'il rejette les Mongols de l'autre côté du pont. Il tenait plus que tout à impressionner celui qu'il avait connu enfant et qui n'avait qu'un an de plus que lui. Son regard parcourut les rangs des hommes que Djalal al-Din avait rassemblés sous une seule bannière. Parmi les Turcomans, les Berbères et les Bédouins, les soldats à la peau sombre de Peshawar se distinguaient par l'armure de la garde personnelle du rajah. Il y avait aussi des Afghans, hommes graves descendus de la montagne avec leurs lourds sabres courbes. Aucun n'était à cheval pour la bataille à venir. Djalal al-Din avait choisi une position qui priverait les Mongols de l'avantage des chevaux. Son armée se battrait à pied. Elle tiendrait ou serait anéantie.

Il avait travaillé d'arrache-pied les jours précédents pour préparer ses positions, sachant que les Mongols seraient prompts à réagir. Nawaz avait lui-même peiné au milieu de ses hommes pour transporter les blocs de pierre de Parwan de l'autre côté de la rivière. Le rajah espérait ainsi prouver qu'il était capable d'oublier son rang pour s'échiner avec eux, mais ses efforts un peu trop ostentatoires avaient fait rire Djalal al-Din. Nawaz rougit en se rappelant les propos du saint homme sur l'orgueil. Il était prince de Peshawar ! L'orgueil lui était naturel, même quand il s'évertuait à l'humilité.

Le rajah plissa le nez quand ils passèrent près de latrines sur lesquelles des hommes assaillis par les mouches jetaient des pelletées de terre. Même de ce détail Djalal al-Din s'était occupé, choisissant l'endroit pour qu'après le comblement de la fosse un talus protège leur flanc droit. Alors que Nawaz détournait les yeux, Djalal al-Din appela les hommes par leur nom, atténuant ainsi la honte de cette infâme corvée. Le rajah constata une fois de plus qu'il avait tout à apprendre de cet homme. L'or de son père avait coulé de ses mains comme de l'eau pour équiper l'armée des fidèles, mais cela ne suffisait pas et il souhaitait démontrer à Djalal al-Din qu'il était capable de commander et de combattre lui aussi avec bravoure.

Le soleil traversait le ciel, laissant pour le moment à l'ombre l'armée qui attendait. À midi, cette ombre serait réduite à presque rien mais, d'ici là, les hommes seraient au frais. Les guerriers mongols, eux, seraient couverts de sueur et assoiffés quand ils auraient franchi le gué et longé la berge pour revenir à Parwan. Djalal al-Din avait tout prévu et il eut un regard approbateur pour les jeunes garçons qui attendaient de courir dans les rangs avec des outres une fois le combat commencé. Les chevaux étaient en sécurité, attachés à l'arrière, là où il n'y avait aucun risque qu'ils s'affolent et détalent. Il vit aussi des piles de faisceaux de flèches, des boucliers et des sabres de rechange par

milliers.

— Je n'ai pas encore mangé, ce matin, dit-il soudain à Nawaz. Veux-tu partager mon repas ?

Il n'avait nullement faim, mais il savait que ses hommes seraient rassurés de voir leur chef se restaurer sans inquiétude alors que l'ennemi redouté approchait. Le rajah le conduisit à sa tente, plus vaste que les autres et aussi luxueuse que les habits qu'il portait. L'ostentation du prince fit de nouveau sourire Djalal al-Din. Parvenu devant l'entrée, il inspecta une fois de plus la plaine qu'il avait choisie pour venger le shah du Khwarezm, chercha un défaut qu'il pourrait corriger. Il n'en trouva pas. Il ne restait qu'à attendre.

— Demande à tes serviteurs de nous installer ici, dit-il à voix basse. Les hommes nous verront manger dehors, comme eux. Et que le repas soit aussi simple que le leur.

Le rajah de Peshawar s'inclina avant de pénétrer dans sa tente pour suivre les instructions de Djalal al-Din.

Les guerriers mongols étaient trempés après avoir traversé une eau boueuse et peu profonde, mais le soleil les sécha sur les deux lieues les menant à la vallée du Panchir. Il était bien plus de midi quand ils aperçurent de nouveau l'ennemi au loin. Kachium avançait au pas à la tête des trois tumans, flanqué de Jelme et de Khasar.

— La bataille sera rude, dit Kachium à son frère. Oublie toute idée d'une victoire facile.

Khasar haussa les épaules tandis que la vallée s'ouvrait devant eux. Ils avaient trouvé un autre accès à la plaine centrale, mais il était aussi gardé par un guetteur juché sur un pic, qui agita un drapeau visible à des lieues à la ronde. La rivière coulait à leur gauche. Les trois généraux purent voir que l'armée de Djalal al-Din avait mis pied à terre et formait un arc à travers la plaine. Ces soixante mille hommes soigneusement alignés étaient impressionnants et les Mongols, graves et concentrés, attendaient un ordre de leurs chefs.

Kachium sentit qu'il avait la vessie pleine. Si le chemin avait été plus long, il aurait simplement laissé son urine couler sur le flanc de sa monture. L'ennemi étant proche, il préféra se retenir pour ne pas laisser croire à ses hommes qu'il pissait de peur.

Lorsque les lignes de Djalal al-Din ne furent plus qu'à quinze cents pas, Khasar et Jelme retournèrent prendre leurs positions. Ils avaient accompagné Kachium depuis le gué, ils savaient ce qu'ils avaient à faire. En cela au moins, Kachium pouvait compter sur eux. Il abaissa le bras et trente mille guerriers mirent leur cheval au trot. Devant eux, les soldats des premiers rangs ennemis levèrent sabres et boucliers, posèrent sur leurs épaules les lourdes lames étincelant au

soleil.

Kachium regardait les blocs de pierre jonchant le sol. Il se demandait si Djalal al-Din avait creusé des fosses devant ses hommes et se torturait l'esprit à essayer de deviner où elles pouvaient se trouver. Devait-il dégarnir le centre et se concentrer sur les ailes ? C'était exaspérant de penser que le Khwarezmien connaissait leur tactique. S'il s'attendait à ce que les Mongols forment les cornes, Kachium devait envoyer les tumans au centre, mais cela rendrait ses propres flancs vulnérables. Il sentait une sueur froide couler de ses aisselles tandis qu'il chevauchait. Il avait communiqué son plan à ses généraux mais ils se tenaient prêts à un éventuel changement et, jusqu'au moment où ils atteindraient l'ennemi, il pouvait donner un ordre différent.

Djalal al-Din a vu Gengis combattre, se disait Kachium. Il a sans doute préparé des pièges dans l'un de ses flancs, voire dans les deux. À moins de mille pas de l'ennemi, il en acquit soudain la conviction. Le fils du shah se croyait en sécurité dans une position où il ne pouvait pas manœuvrer. Kachium décida de lui montrer la faille de son raisonnement.

— À droite ! hurla-t-il en décrivant un cercle avec son bras.

Les éclaireurs qui se trouvaient près de lui levèrent des drapeaux rouges sur leur côté droit et les tumans tournèrent. Ils concentreraient toutes leurs forces sur le flanc droit de l'armée de Djalal al-Din, laissant le reste se morfondre derrière leurs blocs de pierre et leurs pieux.

Il fallait des années d'entraînement pour faire manœuvrer autant de cavaliers sans provoquer un chaos inextricable dans leurs rangs. Les Mongols y parvinrent sans problème, adoptant une nouvelle formation sur l'aile droite de l'ennemi. Ils portèrent leur allure au petit galop pour la régler sur celle de Kachium et bandèrent leurs arcs. Derrière eux s'élevait un nuage de poussière assez épais pour assombrir la plaine. Ils avaient le soleil dans le dos et semblaient galoper à la poursuite de leurs ombres.

Kachium vit les ennemis agiter leurs sabres de colère tandis qu'il passait dans un grondement devant les premiers blocs de pierre à sa gauche. S'il avait été à la tête des soldats de Djalal al-Din, il les aurait déjà fait avancer pour que leurs rangs se referment comme une porte sur les tumans. Ils demeuraient cependant là où leur chef les avait postés.

À quatre cents pas, Kachium se mit à compter à voix haute ; la distance se réduisait à une vitesse terrifiante. Il avait rétrogradé au cinquième rang pour ne pas mettre sa vie en danger inutilement et continuer à diriger la bataille. Son cœur cognait contre sa poitrine, il avait la gorge sèche. Il se forçait à respirer par le nez, émettant un

grognement à chaque inspiration. Les trois tumans fonçaient sur l'ennemi, déployés en une ligne si large qu'ils couvraient presque toute la plaine.

Les premiers rangs parvinrent aux tranchées dissimulées par des joncs et de la terre meuble. Lancés au grand galop, les chevaux tombèrent, projetant leurs cavaliers au-dessus d'eux. Ceux qui avaient un pied pris dans l'étrier eurent la jambe disloquée. Une clameur monta des lignes de Djalal al-Din, mais les Mongols se ressaisirent rapidement. Une centaine avaient été désarçonnés. Ceux qui avaient survécu à leur chute se roulèrent en boule et s'abritèrent derrière les montures abattues tandis que les rangs suivants sautaient au-dessus d'eux. Quelques cavaliers ayant mal estimé la barrière des chevaux à terre tombèrent aussi, mais la charge ralentit à peine. Aucune autre armée n'aurait été capable de tirer une volée de flèches dans le court espace séparant les fosses des lignes ennemies. Les Mongols firent pleuvoir une grêle de traits sur les soldats de Djalal al-Din, qui reculèrent. Lorsque l'ennemi ne fut plus qu'à une dizaine de pas, quelques Mongols lâchèrent leur arc mais la plupart prirent le temps de l'accrocher à leur selle en dégainant leur sabre de l'autre main. S'ils songeaient aux guerriers morts qu'ils avaient laissés derrière eux, c'était uniquement avec la détermination de les venger.

La ligne rugissante frappa les fantassins de Djalal al-Din à pleine vitesse, le poids et la puissance des chevaux étant aussi dangereux que les lames d'acier pour des troupes immobiles. Les Mongols se servaient de leurs bêtes comme de béliers pour briser les rangs de Djalal al-Din.

Kachium vit les cimenterres ennemis tourner. Ses guerriers n'avaient enfoncé qu'une petite partie des lignes musulmanes et plus de la moitié de ses hommes ne pouvaient pas se battre. Par-dessus leurs propres rangs, ils tiraient des flèches qui montaient haut et retombaient sur l'ost ennemi. Mais, comme Kachium en avait été averti, les boucliers de Djalal al-Din étaient efficaces. Tenus au-dessus des têtes, ils formaient une protection sous laquelle les soldats étaient à l'abri.

Le reste des troupes de Djalal al-Din commença à marcher sur Kachium. Abandonnant la sécurité de leur position, elles avançaient en bon ordre, sans précipitation. Le frère du khan jura, saisit son cor pour contrer cette nouvelle menace. La note aiguë fit aussitôt réagir Khasar, dont les hommes commencèrent à se replier. Kachium vit le regard interrogateur de son frère et lui montra le mouvement des soldats de Djalal al-Din, dont les rangs se refermaient. Ils savaient où se trouvaient les fosses et les enjambaient sans presque ralentir. Dans quelques instants, ils auraient encerclé les tumans et le massacre commencerait.

Khasar commandait dix mille archers disposant chacun de trente

flèches. Il les étira sur une large ligne dont l'extrémité la plus éloignée fut rapidement prise dans la mêlée, mais les autres bandèrent leur arc et visèrent les ennemis qui marchaient sur eux. Khasar abaissa son bras, un millier de traits fendirent l'air, se fichant dans les armures et dans la chair. Une autre volée suivit aussitôt, puis une troisième.

Kachium poussa un cri de frustration quand il vit les lignes de Djalal al-Din trembler à peine. Des centaines de soldats tombèrent mais les autres continuèrent à avancer en tenant leur bouclier au-dessus de leur tête. Pour la première fois, Kachium craignit vraiment la défaite.

Il souffla de nouveau dans son cor, une note répétée qui ferait fuir ses guerriers. Ceux qui se trouvaient près de lui réagirent immédiatement, puis l'ordre se transmit comme une vague dans tous les tumans. Khasar beugla de colère mais lui aussi fit faire demi-tour à son cheval et battit en retraite.

Les fantassins de Djalal al-Din hurlèrent leur joie en voyant la débandade des Mongols et plusieurs milliers d'entre eux coururent derrière les cavaliers du khan en brandissant leurs sabres. Kachium attendait que le reste se mette en mouvement et veillait à ne pas se replier trop vite. Le stratagème de la fausse fuite aurait été plus efficace contre des cavaliers emportés par leur soif de sang.

Il prenait une inspiration quand un cor sonna de nouveau dans la plaine. Ce n'était pas l'un des siens. Sidéré, il vit les rangs ennemis s'arrêter et faire demi-tour. Quelque part le long de leurs lignes, un prince à la tenue tapageuse avait donné le signal et ils mettaient fin à la poursuite. Kachium avait déjà prévu l'endroit où il se retournerait et les taillerait en pièces, loin des défenses qu'ils avaient préparées. Au lieu de quoi, les troupes ennemies reprenaient leurs positions initiales et les Mongols se retrouvaient seuls dans la plaine, pantelants et couverts de sang.

Seuls quelques hommes de Djalal al-Din furent trop lents pour se replier et tombèrent sous les coups des Mongols. Les autres, solidement retranchés, crachaient des insultes et agitaient leurs sabres comme pour défier les hommes de Gengis de revenir se frotter à eux. Kachium vit l'expression consternée de Khasar quand il le rejoignit, à quinze cents pas du champ de bataille.

— Djalal al-Din, haleta-t-il, hors d'haleine. Ce chien nous connaît trop bien.

Kachium hochait sombrement la tête. Le fils du shah avait vu les Mongols feindre la fuite contre son père et il s'était préparé à cette ruse. Les tumans s'étaient ridiculisés et Kachium avait du mal à recouvrer le calme dont il avait besoin.

Le soleil était descendu étonnamment bas dans le ciel pendant la bataille et Kachium projeta une longue ombre sur le sol quand il sauta

à terre et inclina une outre au-dessus de sa bouche. Il avait encore le temps de lancer une autre attaque, mais Djalal al-Din avait chaque fois déjoué ses plans et ébranlé sa confiance. Sentant le désarroi de son frère, Khasar suggéra :

— Et si nous prenions position devant leurs lignes ce soir pour les cribler de flèches ? Cela les ferait peut-être sortir de leur trou.

Kachium secoua la tête.

— Sans une autre menace, ils n'auraient qu'à s'abriter sous leurs boucliers. Nous gâcherions nos flèches.

— Alors, quoi ? Leur abandonner la victoire ?

Comme Kachium ne répondait pas, son frère écarquilla les yeux.

— Tu laisserais ces paysans qui forniquent avec des chiens triompher ?

— À moins que tu n'aies une meilleure idée, répliqua Kachium.

Khasar le dévisagea en silence, bouche bée, et les deux hommes furent soulagés quand Jelme les rejoignit au trot, couvert de poussière.

— Au moins, ils sont coupés de la rivière, dit-il. Leurs réserves d'eau finiront par s'épuiser. Nous n'avons qu'à attendre.

La proposition fit grogner Khasar.

— Si Süböteï était là, il ne nous ferait pas attendre que l'ennemi meure de soif ou de vieillesse.

— Ni stratagèmes ni manœuvres, dit Kachium. Voilà à quoi nous sommes réduits. Uniquement nos arcs et nos sabres face à une armée deux fois plus nombreuse.

— C'est tout ? s'exclama Khasar, incrédule. Gengis te fera trancher les pouces pour un plan pareil. Nous perdrons plus de la moitié de nos hommes.

— Nous n'avons jamais affronté un tel ennemi et nous *devons* gagner, répondit Kachium.

Il réfléchit, sous le regard tendu des deux autres.

— S'ils ne quittent pas leurs positions, nous pouvons nous approcher lentement en dégageant le terrain à mesure que nous avançons.

Il leva les yeux et ils virent qu'il reprenait confiance.

— Des archers devant pour les obliger à rester sous leurs boucliers pendant que nous progressons. Des lanciers derrière, prêts à charger. Sans les fosses et les blocs de pierre, ce n'est qu'une armée de fantassins. Nous les décimerons.

Il jeta un coup d'œil au soleil qui s'approchait des montagnes, à l'ouest, et fit la grimace.

— Mais pas aujourd'hui. Nous devons attendre l'aube. Que les hommes se reposent et pansent leurs blessures. Demain, nous serons tous mis à l'épreuve et nous n'avons pas le droit d'échouer.

Lorsque Khasar lui répondit, sa voix était dépourvue de son ton

moqueur habituel.

— Frère, tu dois envoyer un message à Gengis pour demander des renforts.

— Ils n'arriveraient pas avant quinze jours.

— Alors, on attend ! On attend et on regarde ces paysans crever de soif pendant qu'on boit leur rivière.

Jelme toussota et les deux hommes accueillirent avec soulagement une intervention qui ferait retomber la tension entre eux.

— Les pertes seraient moindres si nous avions avec nous le reste des tumans, fit-il valoir. C'est à considérer.

Kachium savait que le conseil était sage, même si tout en lui aspirait à reprendre le combat. Il ne se rappelait pas avoir été réduit à une telle situation et il ne le supportait pas. Il jura longuement en trois langues.

— Qu'ils soient tous maudits ! Très bien, j'enverrai des messagers à Gengis.

Comprenant que cette décision coûtait beaucoup à l'orgueil de son frère, Khasar décida de ne pas le railler et se contenta de lui presser l'épaule.

— Le but de la guerre, c'est la victoire, Kachium. Peu importe comment nous l'obtiendrons, ni le temps que cela prendra. Quand Gengis arrivera, ils auront la gorge sèche comme des poulets au soleil. Et je prendrai beaucoup de plaisir à la suite.

Lorsque l'aube apporta une lumière grise à la vallée du Panchir, les Mongols quittèrent le camp qu'ils avaient installé de l'autre côté de la rivière pour prévenir toute attaque nocturne. D'abord, Kachium ne comprit pas ce que ses éclaireurs aux yeux perçants lui criaient. La nuit avait été glaciale, il avait dormi les bras dans les manches d'un deel enfilé par-dessus son armure. Il dégagea vivement sa main droite, la tendit vers son sabre tandis que les éclaireurs approchaient en courant.

— Ils attaquent ? demanda-t-il, encore engourdi par le sommeil et le froid.

Les éclaireurs semblaient craindre de lui apprendre la nouvelle.

— Non, général, répondit l'un d'eux. L'ennemi a disparu dans la nuit. La plaine est déserte.

Les épaules de Kachium s'affaissèrent. La vallée du Panchir était un labyrinthe de défilés et de passes. Les hommes de Djalal al-Din devaient les connaître par cœur.

Il pensa aussitôt aux messagers qu'il avait envoyés à Gengis la veille. Il faudrait maintenant en envoyer d'autres. Pire encore était l'idée qu'il n'osait pas formuler clairement dans son esprit : Djalal al-

Din avait remporté une autre victoire en disparaissant dans la montagne avec son armée. C'était un terrain difficile pour traquer un ennemi en mouvement. La perspective de chercher les troupes du fils du shah dans le dédale de pics et de vallées qui constituait cette partie de la région le rendait fou de rage. Il importait peu qu'il eût réussi à préserver l'essentiel de ses tumans. L'ennemi les avait vus battre en retraite. Kachium déglutit péniblement en songeant qu'il avait laissé s'échapper de la vallée une étincelle qui pouvait mettre le feu au monde. Le bruit se répandrait que les Mongols n'étaient pas invincibles et, que cela lui plaise ou non, il devrait en informer Gengis.

— Fais venir les pisteurs, ordonna-t-il d'un ton sec. Il faut les retrouver.

La neige tourbillonnait autour de Süböteï mais il aimait le froid. Il était né sous ce climat et il convenait à l'engourdissement qu'il éprouvait depuis qu'il avait accepté l'ordre du khan. Dans son visage tendu, le givre né de son haleine recouvrait sa lèvre supérieure qu'il ne cessait pourtant de frotter.

Avec dix mille hommes derrière lui, il n'avait pas cherché à cacher sa présence. Djötchi n'était pas un imbécile, il devait savoir exactement où se trouvait le tuman. Süböteï se dit qu'il tomberait peut-être sur un camp abandonné et qu'il serait contraint de pourchasser le fils de Gengis à travers des terres gelées. Il avait ordonné qu'on porte haut ses bannières d'un jaune éclatant, visibles à des lieues à la ronde. Djötchi saurait qu'un tuman le cherchait mais aussi que Süböteï le commandait.

Le général baissa la tête, enfouit le menton dans le deel qu'il portait par-dessus son armure. Il serra les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. Il semblait ne plus avoir la même résistance au froid qu'autrefois et se demandait si c'était dû au changement brutal après une longue période dans des terres chaudes. Il fallait du temps au corps pour s'habituer à de tels extrêmes, même pour ceux qui avaient grandi dans la steppe glacée.

Il avait ruminé les ordres du khan pendant toute la montée vers le nord, escaladant des montagnes et traversant des vallées désertes, passant dans l'obscurité près de villes endormies. Ce n'était pas une expédition de conquête et ses hommes et lui avaient délaissé des proies plantureuses. Ils s'étaient emparés de chèvres et de moutons partout où il y en avait mais n'y avaient été poussés que par le bon sens et le besoin de viande fraîche. Il fallait nourrir les dix mille hommes du tuman, quel que soit le terrain. Accoutumés au froid, les chevaux semblaient se faire au changement plus vite que ceux qui les montaient et ils grattaient la neige de leurs sabots pour paître chaque fois qu'on les laissait se reposer.

L'éclaireur qui avait retrouvé Djötchi la première fois précédait Süböteï. Pendant trente-huit jours de dure chevauchée, il avait été un compagnon presque silencieux. À présent sur le qui-vive, il tournait constamment la tête. Ils avaient parcouru plus de quatre cents lieues depuis qu'ils avaient quitté Gengis et avaient fait usage des chevaux

de rechange. Enfin ils approchaient du but et aucun d'eux ne savait comment ils seraient accueillis. Le premier signe de vie de Djötchi pouvait être un village désert ou le bourdonnement de flèches jaillissant de la blancheur. Ils continuaient cependant à avancer et leur général se tourmentait, forgeant et rejetant dix plans différents chaque jour. Il se torturait aussi en imaginant ses retrouvailles avec le jeune homme qu'il avait accueilli dans son tuman et formé pendant trois ans, dont une grande partie dans des terres presque aussi septentrionales. Ce souvenir demeurait vivace et il se surprit à espérer revoir Djötchi comme un père espère revoir son fils. Il imaginait l'une après l'autre des conversations possibles, mais aucune ne lui apportait la paix.

Lorsque ses éclaireurs lui amenèrent un inconnu, ce fut presque un soulagement pour Sübötei d'approcher de la fin de son voyage, même s'il avait l'estomac serré. Il n'était pas prêt pour ce qui allait suivre, malgré une longue attente.

Bien que l'homme portât une armure et un deel mongol par-dessus, Sübötei ne le connaissait pas. Il émanait de lui une certaine autorité quand il s'avança sur son cheval, flanqué des éclaireurs, et il n'inclina pas la tête. Ce doit être un officier de minghaan, pensa Sübötei pendant qu'on désarmait l'inconnu avant de le laisser approcher. Le tuman avait fait halte. Le vent aveuglant avait redoublé et hurlait à travers la plaine en soulevant de la poussière de neige autour des jambes des chevaux.

— Général Sübötei, dit l'homme en guise de salut. Nous avons vu tes bannières.

Sübötei ne répondit pas et attendit de voir quel jeu Djötchi avait décidé de jouer.

— Je suis venu te dire que tu n'es pas le bienvenu, poursuivit l'officier.

Les guerriers entourant Sübötei sursautèrent en entendant ces paroles de défi.

— Moins qu'avec quiconque nous n'avons de querelle avec toi, mais par respect pour ta personne, nous te demandons de faire demi-tour et de quitter cet endroit.

Sübötei plissa les lèvres, faisant craquer le givre qui les recouvrait.

— Ton maître t'en a sûrement dit plus, officier de minghaan.

L'homme cligna des yeux et Sübötei sut qu'il avait correctement deviné son grade.

— Que t'a-t-il chargé de répondre si je refuse de partir ?

Malgré la tension due au fait de parler à l'homme le plus vénéré du peuple mongol après Gengis, l'homme eut un bref sourire.

— Djötchi m'a dit que tu ne partirais pas et que tu me poserais

cette question, mot pour mot.

— Et ensuite ?

Süböteï était fatigué par la longue chevauchée et sentait le froid s'insinuer en lui. Il avait envie de se mettre à l'abri du vent.

— Il m'a chargé de te prévenir qu'il ne sera plus là quand tu viendras. Si tu envoies ton armée contre nous, tu ne trouveras rien. Même toi tu ne peux pas suivre nos traces sous cette neige et nous connaissons le terrain. Tu te lancerais dans une traque qui t'éloignerait encore du khan et ce serait du temps perdu.

L'homme déglutit, rendu nerveux par les regards mauvais des guerriers de Süböteï, mais rassembla son courage pour continuer :

— Il a dit que tu l'as bien formé et que tu ne survivras pas à une traque si tu l'entames.

Süböteï leva le bras pour arrêter ceux de ses hommes qui semblaient prêts à se jeter sur le messager. Plus d'un avait dégainé son sabre. Le moment est venu, pensa Süböteï, et bien que cela lui fît encore plus mal que le froid, il savait comment atteindre Djötchi.

— Je ne suis pas venu chasser, répliqua-t-il. Conduis-moi là où mes hommes pourront camper, manger et se reposer. Ensuite je te suivrai. Tu me mèneras à lui.

L'officier ne répondit pas tout de suite. Les guerriers de Süböteï se mirent à protester, à exiger de protéger leur général. Il secoua la tête et ils se turent.

— Il acceptera de me voir. Il te l'a dit, n'est-ce pas ? Qu'il me recevrait si je venais seul ? C'est moi qui l'ai formé. Il a dû tout prévoir.

L'officier s'inclina. Ses mains tremblaient sur l'encolure de son cheval mais ce n'était pas à cause du froid.

— Je te conduirai, général.

Il y eut une nuit et une aube de plus avant que Süböteï et l'officier de minghaan pénétrèrent à cheval dans le camp de Djötchi.

Instinctivement, le général prit note de ses défenses. Le fils de Gengis avait choisi un endroit entouré de bois et de collines. Le sentier qui y menait sinuait dans la neige entre de vieux arbres. Süböteï pensa avec respect à l'éclaireur qui avait découvert ce camp et se promit de lui donner de l'avancement s'il retrouvait son tuman en vie.

Il y avait des yourtes, dont les épaisses cloisons de feutre protégeaient bien mieux du froid que la pierre ou le bois. Une palissade mettait le campement en grande partie à l'abri du vent. En traversant un espace découvert, Süböteï vit des moutons et des chèvres blottis les uns contre les autres en groupes blanchâtres dans des enclos en bois. Il ne fut pas surpris de découvrir des cabanes en

rondins d'où montait de la fumée. Il avait grandi dans un village semblable, où chaque foyer était séparé des autres par des sentiers dont la boue avait gelé.

Son arrivée ne passa pas inaperçue. Des guerriers dont il se rappelait vaguement le visage l'observaient. Sa mémoire était légendaire mais, après être resté longtemps sans voir ces hommes, il ne se souvenait que de certains noms. Quelques-uns feignaient de ne pas s'intéresser à lui, mais la plupart avaient interrompu leur tâche et le regardaient, presque nostalgiques d'un monde perdu. Il vit des piles de fourrures, des peaux fraîches qu'on lavait dans des baquets en bois. Avec étonnement, il avisa aussi des femmes au teint blanc dont certaines étaient enceintes. Elles travaillaient aussi dur que les hommes pour subsister dans ce village glacé et ne levèrent pas la tête à son passage. Le nom de Süböteï ne leur disait rien.

Djötchi se tenait devant la porte d'une cabane petite et trapue mais d'aspect solide comparée aux yourtes. Il avait des épaules plus musclées que dans le souvenir de Süböteï, peut-être à cause du labeur qu'avait dû exiger la construction de ce village. Süböteï avait le cœur battant du plaisir de revoir Djötchi, en dépit des circonstances. Il s'apprêtait à mettre sa monture au trot quand l'officier de minghaan lui prit les rênes. Süböteï descendit de cheval sans quitter Djötchi des yeux.

Le général garda une expression impassible tandis que deux guerriers le fouillaient. Ils le firent avec soin, examinant la doublure de son deel, prélevant de son armure tout ce qu'elle avait de tranchant, même s'ils devaient le faire avec un couteau. Il subit ce traitement sans les regarder. L'un d'eux arracha brutalement une plaque de métal et Süböteï posa les yeux sur lui. L'homme rougit en finissant sa besogne. Lorsque la fouille fut terminée, il y avait sur le sol couvert de neige un tas d'écaillés en fer surmonté de son sabre et de deux dagues. La toile épaisse de la tunique qu'il portait sous son armure apparaissait à de nombreux endroits et il se sentait atteint dans sa dignité. Alors seulement Djötchi s'avança, ses hommes demeurant à proximité, la main sur le sabre, prêts à trancher la tête du général.

— Tu n'aurais pas dû venir, dit Djötchi.

Il avait les yeux brillants et, un instant, Süböteï crut y déceler une lueur d'affection, bien vite éteinte.

— Tu savais que je viendrais. Et tu abandonneras ce village après mon départ.

Djötchi regarda autour de lui.

— J'ai pensé que cela en valait la peine. Mes hommes, eux, auraient préféré te tuer dans le bois.

Il haussa les épaules, poursuivit :

— J'ai repéré d'autres campements possibles, loin d'ici. Nous reconstruirons.

Son visage se durcit.

— Mais ta venue me coûte déjà beaucoup, Sübötei.

Conscient qu'un seul mouvement brusque mettrait fin à sa vie, Sübötei demeurait immobile. Il était sûr qu'en plus des guerriers qui l'entouraient des archers le prenaient pour cible en cet instant.

— Alors, que ce ne soit pas pour rien, répondit-il. Accueille-moi dans ton camp et nous parlerons.

Djötchi hésita. Celui qui se tenait devant lui était son plus vieil ami, un homme qu'il respectait plus que tout autre. Il ne pouvait cependant s'empêcher de sentir sa présence comme une menace. Il était incapable de rivaliser d'intelligence avec Sübötei et avait peine à chasser la peur qui montait en lui.

— Je suis content de te revoir, dit Sübötei avec douceur.

— Moi aussi, vieil ami. Sois le bienvenu dans mon camp. Viens partager avec moi le thé et le sel. Je te laisse vivre pour le moment.

D'un geste, le fils du khan congédia ses guerriers et Sübötei monta les deux marches en bois qui séparaient la cabane du sol boueux. Djötchi s'écarta pour le laisser passer et il pénétra dans la petite pièce.

Avant que Djötchi referme la porte, Sübötei entrevit des hommes armés qui prenaient position dehors. Le message était clair et il tenta de se détendre. Une bouilloire se mit à siffler sur le poêle ; Djötchi servit un thé léger, y ajouta du lait et une pincée de sel prise dans un sac accroché à la porte. Il n'y avait dans la cabane qu'un seul lit bas et Sübötei s'assit sur un tabouret, but lentement le breuvage qui desserra l'étreinte du froid sur sa poitrine. Djötchi semblait nerveux, ses mains tremblaient autour de son bol.

— Ma mère va bien ? demanda-t-il.

— Elle s'épanouit dans les terres chaudes, contrairement à la plupart d'entre nous. Tes frères deviennent plus forts chaque jour. Ögödei a maintenant son tuman et Tolui aussi, même si le sien n'est composé que de jeunes garçons. Je n'aimerais pas les voir sur un champ de bataille. Quant à ton père...

— Je me moque de savoir comment il va, le coupa Djötchi. Il t'a envoyé me tuer ?

Sübötei grimaça comme si le thé lui avait brûlé les lèvres. Il reposa le bol à demi plein. Il avait maintes fois répété cette conversation dans sa tête, mais rien n'aurait pu le préparer au sentiment de désolation qui l'avait saisi en revoyant Djötchi. Il aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs, parcourant d'autres terres pour le khan.

— Gengis m'a confié une mission dont je ne voulais pas.

— Pourtant tu es là, chien fidèle, rétorqua Djötchi. Qu'est-ce qu'il attend de moi ?

Süböteï prit une longue inspiration.

— Tu n'as que sept mille hommes, ils ne tiendront pas devant mon tuman. Leur sort sera lié à la décision que je dois te demander de prendre.

Immobile comme un bloc de pierre, Djötchi ne trahit rien de ses sentiments et attendit que Süböteï poursuive.

— Si tu acceptes de revenir seul, nous les laisserons tranquilles. Si tu refuses, je devrai les massacrer tous.

— Si tu le peux, repartit Djötchi, dont la colère s'embrasait.

— Oui, mais tu sais que je le peux.

— Pas si je te fais égorger maintenant. Mes hommes se battront pour leurs foyers.

— Les miens combattront pour me venger. Pense en chef, Djötchi. Tu les as amenés ici, loin de ton père. Ils t'ont confié leur honneur et leur vie. Veux-tu les voir tous morts ?

Le fils du khan se leva si brusquement que son bol tomba et se brisa par terre.

— Tu espères que je vais rentrer pour me faire égorger par mon père ? Que je vais abandonner tout ce que j'ai bâti ici ? Tu es fou.

— Ton père ne veut pas de tes hommes. En le trahissant, tu l'as humilié publiquement. Il ne les pourchassera pas si tu reviens. Oui, tu mourras. Tu t'attendais à ce que je te mente ? Tu seras exécuté pour l'exemple, pour dissuader quiconque songerait à se retourner contre lui. Mais tes hommes ne seront pas inquiétés. Quand tu auras quitté ce camp, personne ne les traquera, pas tant que je vivrai.

Süböteï se leva à son tour, l'expression grave.

— C'est toi qui les as mis dans cette situation, Djötchi. Leur vie est entre tes mains. Soit ils meurent, soit tu m'accompagnes et ils ont la vie sauve. C'est le choix que tu dois faire. Maintenant.

Süböteï avait de la peine devant la détresse de son jeune ami face à ce dilemme. Finalement, la lueur combative des yeux de Djötchi s'éteignit et il se rassit sur son lit avec un soupir, fixant le vide d'un regard mort.

— J'aurais dû savoir que mon père ne me laisserait jamais en paix, murmura-t-il. Je lui ai tout donné et il me poursuit encore.

Le sourire las qu'il adressa à Süböteï manqua briser le cœur du général.

— Qu'est-ce qu'une vie, après tout ? dit Djötchi. Même la mienne.

Il se redressa, se frotta durement le visage de ses deux mains pour que Süböteï ne voie pas ses yeux embués.

— L'endroit est bon, reprit-il. Nous avons même commencé à

faire le commerce de fourrures. Mes hommes ont razzidé des femmes et, dans peu de temps, il y aura ici des enfants qui n'auront jamais entendu le nom de Gengis. Tu peux imaginer cela ?

— Je peux. Tu as offert une bonne vie à tes hommes, mais il y a un prix à payer.

Djötchi regarda longuement son ancien chef, ferma les yeux.

— Très bien, général. Mon père a bien choisi son émissaire, en t'envoyant ici.

Il se leva de nouveau, retrouva un peu d'assurance quand il ouvrit la porte, laissant le vent s'engouffrer dans la cabane.

— Reprends tes armes, général, dit-il en indiquant le tas resté sur la neige.

Les visages des hommes qui s'étaient rassemblés s'éclairèrent quand ils virent leur chef. Süböteï sortit à son tour, récupéra son sabre et ses dagues sous les regards hostiles. Laissant les morceaux d'armure, il attacha son sabre à sa ceinture et glissa les dagues dans ses bottes. Il s'éloigna aussitôt pour ne pas entendre Djötchi parler à ses officiers, il ne l'aurait pas supporté. Son cheval l'attendait, la bride tenue par un guerrier qu'il ne connaissait pas. Süböteï le salua machinalement d'un signe de tête en montant en selle ; l'homme regardait par-dessus son épaule.

Djötchi approcha. Il avait l'air fatigué et semblait plus petit, comme si on lui avait pris quelque chose.

— Retourne auprès de ton tuman, général, dit le fils de Gengis. Je te rejoindrai dans trois jours. J'ai des choses à expliquer ici.

Dévoré de honte, Süböteï s'inclina.

— Je t'attendrai, général.

Le titre fit sursauter légèrement Djötchi, mais il hocha la tête et repartit.

La neige tombait toujours quand la lumière déclina, au bout du troisième jour. Süböteï n'était pas sûr que Djötchi viendrait comme promis, mais il n'avait pas perdu son temps. Ses hommes attendaient dans le froid, prêts à une attaque. Il avait envoyé des éclaireurs dans toutes les directions pour ne pas se laisser surprendre. Posté devant ses hommes, il regardait la piste disparaître sous la neige. Il aurait voulu que ses souvenirs disparaissent eux aussi au lieu de le torturer. Il se rappelait encore ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait reçu son paitze d'or de la main même de Gengis, du temps où le monde s'offrait à eux. Il s'était totalement dévoué au khan, s'efforçant de se montrer toujours à la hauteur de l'honneur qui lui avait été fait. Süböteï soupira : Gengis était un homme digne d'être suivi, mais il n'aurait pas voulu être son fils.

Ses éclaireurs lui annoncèrent enfin qu'un cavalier solitaire traversait le bois. Un moment, il espéra que ce n'était pas Djötchi, que celui-ci sacrifiait la vie de ses hommes à sa liberté. Gengis, lui, l'aurait fait, mais son fils avait eu une vie différente.

Quand il vit que c'était bien Djötchi, il resta immobile sur sa selle, espérant encore que le fils du khan changerait d'avis au dernier moment. Mais il continua à se rapprocher et arrêta son cheval devant son ancien général.

— Emmène-moi, Sübötei. Emmène-moi et laisse mes hommes en paix.

Sübötei hocha la tête et Djötchi guida sa monture entre les guerriers qui observaient la scène avec incompréhension. Le tuman fit demi-tour pour rentrer, les deux généraux traversèrent les rangs pour en prendre la tête.

— Je suis désolé, dit Sübötei.

Djötchi lui adressa un regard étrange et soupira.

— Tu es un meilleur homme que mon père.

Voyant Sübötei baisser les yeux vers le sabre à la poignée ornée d'une tête de loup, il demanda :

— Me laisseras-tu le porter ? Je l'ai gagné loyalement.

Sübötei secoua la tête.

— Je ne peux pas. Je le garderai pour toi.

Djötchi hésita mais il était entouré d'hommes de Sübötei. Il grimaça, soudain las du combat qu'il avait mené sa vie durant. Il défit la ceinture à laquelle était accroché le fourreau.

Sübötei tendit le bras comme pour accepter le sabre et Djötchi, tête baissée, regardait encore l'arme quand Sübötei lui trancha la gorge d'un geste vif. Le jeune homme était déjà mort quand il tomba de sa monture, éclaboussant la neige de son sang.

Sübötei sanglotait en descendant de cheval et chacune de ses inspirations semblait lui être arrachée.

— Je suis désolé, mon ami, murmura-t-il. Je suis le féal de ton père.

Il resta longtemps agenouillé près du corps et ses hommes se gardèrent de parler.

Quand il se fut enfin ressaisi, il se releva, aspira une longue goulée d'air glacé comme pour laver le sang qu'il avait sur les mains. Il avait obéi aux ordres mais n'en tirait aucun réconfort.

— À l'aube, nous retournerons à leur camp, dit-il. Ils viendront, maintenant qu'il est mort.

— Que faisons-nous du corps ? demanda un de ses officiers de minghaan.

Lui aussi avait connu Djötchi quand il était enfant et Sübötei fut incapable de croiser son regard.

— Nous l'emmènerons. Traitez-le avec respect. C'était le fils du khan.

Gengis tira sur la bride de son cheval en arrivant à la vallée du Panchir. Un vent hurlant faisait tournoyer la poussière et d'un côté de la rivière une nuée d'oiseaux charognards sautillaient et se chamaillaient avec des cris aigus. Le khan grogna en les voyant, talonna sa monture pour l'engager dans la pente. Djebe menait les guerriers qui l'accompagnaient, y compris les tumans de ses deux plus jeunes fils. Les hommes d'Ögödei avaient déjà pris part à des fins de bataille ou à des raids, mais la plupart de ceux de Tolui étaient encore très jeunes, certains ayant à peine quatorze ans. Ils regardaient autour d'eux, les yeux écarquillés, la bouche bée, jusqu'à ce qu'un ancien les tire de leur stupeur d'un coup de poignée de sabre dans les côtes.

Quarante mille Mongols couverts de poussière et amaigris après une difficile chevauchée suivirent Gengis dans la vallée. Seul le tuman de Djaghataï était resté pour protéger les familles et les conduire à de nouveaux pâturages. Le khan avait emmené tous les autres guerriers disponibles, avec pour chacun deux chevaux de réserve, chargés d'outrés d'eau et de vivres ; la longue file de ces bêtes trottaient en arrière, avec quelques hommes pour les mener.

Dans la vallée, la chaleur augmenta au point que les Mongols eurent l'impression qu'elle leur pressait la tête. La rivière coulait à leur gauche, seule source de vie dans cette désolation. Gengis vit des bannières piétinées en approchant de l'endroit où s'étaient déroulés les combats. Au loin, les habitants de Parwan fuyaient de nouveau leur ville pour se réfugier dans la forteresse, de l'autre côté de la rivière. Sans s'arrêter, Gengis alla droit sur les oiseaux se disputant la chair des cadavres, corbeaux et vautours qui s'égaillèrent devant lui.

Deux hommes étaient restés sur la berge, immobiles sur leurs selles comme des statues. Kachium les avait laissés pour qu'ils guident Gengis dans la montagne. Pâles et nerveux, ils regardèrent approcher les tumans et descendirent soudain de cheval pour se prosterner. Le mouvement attira l'attention de Gengis qui se dirigea vers eux, suivi d'Ögödei et de Tolui. Ce dernier avait légèrement mal au cœur et tentait de le cacher.

Gengis mit pied à terre, manifestant seulement sa mauvaise humeur quand un corbeau s'approcha trop de lui et qu'il le chassa d'un coup de pied hargneux. Des charognards avaient déjà le ventre

trop plein pour voler et sautaient simplement d'un mort à l'autre en agitant leurs ailes.

Gengis ne regarda les cadavres que pour estimer leur nombre. Ce qu'il voyait ne lui plaisait pas. Il se pencha vers les éclaireurs, sa patience s'effilochant dans la chaleur.

— Relevez-vous et faites votre rapport, leur ordonna-t-il.

Ils se mirent debout et se figèrent, comme s'ils redoutaient une exécution. Nul ne savait comment le khan réagirait à une défaite.

— Le général Kachium a suivi l'ennemi dans la montagne, seigneur, dit l'un d'eux. Il laissera d'autres hommes derrière pour te conduire à lui.

— Vous êtes toujours en contact ?

Ils acquiescèrent. Établir une liaison entre des troupes d'un endroit à l'autre n'était pas une pratique nouvelle. Deux lieues environ séparaient chaque éclaireur du suivant et cela permettait de transmettre rapidement une information sur une distance vingt fois plus longue.

— Ils nous ont attirés sur de fausses pistes, mais les tumans fouillent toute la vallée, ajouta l'homme. Pour le moment, ils n'ont pas été vraiment repérés.

Gengis jura et le visage des deux éclaireurs se crispa de frayeur.

— Comment peut-on perdre soixante mille hommes ?

Aucun des deux n'était sûr que la question appellât une réponse et ils échangèrent un regard de détresse. Leur soulagement fut évident quand Djebe rejoignit Gengis et parcourut le champ de bataille d'un œil averti : les blocs de pierre disposés pour briser une charge, les tranchées où gisaient des guerriers et des chevaux morts. Les pieux attachés ensemble étaient cassés ou renversés, mais certains portaient encore des taches de sang couleur rouille. Des centaines de corps vêtus de robes arabes formaient de pitoyables tas abandonnés aux vautours et autres charognards. Il n'y en avait pas assez, loin de là, et Gengis contenait mal sa colère. Seul le souci de ne pas critiquer publiquement ses généraux le retenait d'exploser. Il savait que Djebe avait compris ce qui s'était passé, mais la présence d'Ögödei et de Tolui l'incitait à garder le silence. L'armée de Djalal al-Din avait fortifié ses positions comme une ville. Kachium avait tenté de forcer ses défenses au lieu de l'assiéger et d'attendre qu'elle meure de faim. Gengis jeta un coup d'œil au soleil qui lui brûlait la tête. La soif aurait décimé l'ennemi, aussi bien préparé fût-il. Attaquer ses positions était une décision irréfléchie, même s'il présumait qu'il l'aurait peut-être prise lui aussi. Il n'en restait pas moins que son frère avait perdu ses esprits. Il se tourna vers Djebe, dont le visage sombre reflétait les mêmes pensées.

— Tu discuteras de la faiblesse de cette tactique avec mes fils quand nous aurons établi notre camp. Djalal al-Din aurait dû être

arrêté ici, alors que nous devons maintenant le poursuivre.

Il reporta son attention sur les éclaireurs :

— Il n'y a rien à voir ici qui me plaise. Conduisez-moi au prochain éclaireur de la ligne et à mon frère.

Les deux hommes s'inclinèrent, remontèrent en selle et partirent. Gengis prit leur sillage, suivi des tumans, qui traversèrent la vallée en bon ordre et franchirent un passage étroit, presque invisible entre les rochers bruns, à peine assez large pour les chevaux.

Il fallut huit jours à Gengis pour rejoindre l'armée de Kachium. En chemin, il ne laissa pas ses hommes s'arrêter assez longtemps pour faire cuire un repas même s'ils avaient trouvé du bois. La montagne de cette région était désertique et n'abritait que des lézards ou des oiseaux perchés dans de hauts nids. Lorsque les Mongols tombaient sur un arbre rabougri, ils l'abattaient et le découpaient à la hache, chargeaient le bois sur des chevaux de rechange afin de l'utiliser plus tard.

En avançant, Gengis remontait la chaîne d'éclaireurs que Kachium avait laissée derrière lui et chacun d'eux se joignait aux tumans qui s'enfonçaient dans le dédale de gorges et de vallées. Parfois, les guerriers gravissaient à cheval des pentes presque trop raides pour qu'ils restent en selle. Il n'y avait plus de piste. Gengis et Djebe commençaient à comprendre la difficulté de la tâche de Kachium. Ils savaient à peine s'orienter, surtout la nuit, mais les éclaireurs, le long de la ligne, connaissaient le chemin et ils progressaient rapidement. Lorsque l'arrière-garde de Kachium fut en vue, Gengis emmena Djebe et ses fils à l'avant pour rejoindre son frère. Il le trouva le matin du huitième jour, au bord d'un lac saumâtre entouré de hauts pics.

Gengis serra ostensiblement Kachium contre lui pour faire voir aux autres qu'il ne lui gardait pas rancune de leur défaite.

— Es-tu près du but ? lui demanda-t-il sans préambule.

Devinant derrière l'embrassade la colère amoncelée, Kachium s'abstint de se justifier : il ne doutait pas que Gengis lui exprimerait son avis sur ses erreurs lorsqu'ils seraient seuls.

— Trois fausses pistes conduisaient à l'est, mais le gros de leur armée a pris la direction du sud, j'en suis sûr.

Il montra à Gengis un bloc de crottin, l'émietta entre ses doigts.

— Encore un peu humide, malgré cette chaleur, commenta-t-il. Ils ne peuvent pas avoir plus d'un jour d'avance.

— Pourtant tu t'es arrêté, fit observer le khan.

— Nous manquons d'eau. Ce lac est salé, il ne nous sert à rien. Maintenant que tu es là, nous pouvons partager les outres et avancer plus vite.

Gengis donna immédiatement les ordres nécessaires et n'attendit

pas de voir arriver les premières outres. Il en avait des milliers sur le dos des chevaux de réserve et les bêtes savaient y téter comme si elles n'avaient jamais oublié la mamelle de leur mère. Chaque minute de retard augmentait son irritation et il avait du mal à ne pas faire de reproches à Kachium. Lorsque Khasar et Jelme vinrent le saluer, il put à peine les regarder.

— Süböteï a reçu l'ordre de nous rejoindre à son retour, annonça-t-il aux trois généraux. Le passé est le passé. Chevauchez maintenant avec moi et rachetez-vous.

Un léger mouvement lointain attirant son attention, il plissa les yeux dans le soleil. Sur un pic, un homme agitait un drapeau au-dessus de sa tête. Gengis se tourna vers Kachium.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'ennemi. Ils ont des guetteurs, qui nous observent constamment.

— Envoie six bons grimpeurs tuer cet homme, dit Gengis, s'efforçant au calme.

— Ils choisissent des endroits qu'un homme seul peut défendre. Nous ne perdons pas de temps à les en déloger...

— Le soleil t'a ramolli la tête ? répliqua Gengis. Ils sont les yeux de Djalal al-Din. Envoie des hommes les abattre avec leurs arcs. Peu importe si quelques guerriers tombent en essayant de les atteindre. Lorsque notre ennemi sera aveugle, nous le trouverons plus facilement.

Djalal al-Din vit au loin le drapeau s'élever et retomber quatre fois.

— Le khan se met de la partie, dit-il, la gorge nouée.

La force de son armée lui sembla soudain chimérique.

C'était l'homme qui avait écrasé les régiments de son père, qui avait rendu des éléphants fous de douleur et s'était taillé un chemin jusqu'aux cités dorées. Djalal al-Din avait toujours su qu'il viendrait et cela avait donné un goût amer à ses victoires.

— Combien sont-ils ? demanda Nawaz, qui se tenait près de lui.

Il n'avait pas pris le temps d'apprendre à lire les signaux, mais Djalal al-Din ne lui en fit pas reproche.

— Quatre tumans, soit quarante mille guerriers de plus à nos trousses. Ils vont avancer plus vite, maintenant.

Pendant douze jours, ils avaient attiré les Mongols dans des défilés sans issue et sur de fausses pistes, ne perdant que quelques hommes tandis qu'ils traversaient les montagnes afghanes. Il avait toujours considéré le repli de la vallée du Panchir comme un pari risqué mais savait que la nouvelle se répandrait rapidement. À des

centaines de lieues à la ronde, des villes attendaient d'apprendre que les hommes du khan avaient été défaits. Djalal al-Din pensait à elles en contemplant le soleil couchant. Elles se révolteraient. Les cités où une garnison mongole maintenait l'ordre se soulèveraient de nouveau. Chaque jour gagné par son repli affaiblissait l'étreinte du khan et il se fit le serment de la desserrer pour toujours.

Djalal al-Din savait que s'il parvenait à échapper au khan pendant une année tous les hommes capables de tenir une épée, jeunes ou vieux, viendraient grossir son armée. Il mettrait le feu à la région pour en chasser les envahisseurs. S'il survivait. Il sourit à Nawaz, qui restait à ses côtés comme un serviteur fidèle. Il était épuisé, il avait mal aux pieds. Il avait longuement marché, ce jour-là. Maintenant que le khan était là, il fallait monter en selle et s'éloigner au plus vite des montagnes.

Gengis ne trouva rien à reprocher à la façon dont Kachium déploya ses tumans dans le labyrinthe de passes. Son frère envoya dans toutes les directions des guerriers qui restaient en liaison avec les généraux, tissant les fils d'une toile délicate qui recouvrait toute la montagne. Une fois le système en place, les erreurs furent peu nombreuses et ils évitèrent deux autres culs-de-sac et une fausse piste qui les aurait fait dévier de quatre lieues du bon chemin. Malgré lui, le khan éprouvait du respect pour le prince qu'il pourchassait. Il aurait aimé poser des questions à Sübötei sur la traque jusqu'à la mer Caspienne, et l'idée lui traversa l'esprit que ce n'était pas le shah, comme ils l'avaient supposé, mais son fils qui avait mis la famille en lieu sûr.

Étrange comme le nom de Sübötei revenait souvent dans la conversation entre les généraux. Gengis détournait leur curiosité par des silences ou des réponses laconiques, refusant de discuter de la mission qu'il lui avait confiée. Certaines choses ne devaient pas figurer dans les chroniques que Temüge écrivait. En chevauchant, Gengis se demandait s'il ne devrait pas y regarder de plus près. Une partie de lui trouvait encore imprudent d'emprisonner des mots de cette façon. S'il se rappelait le mépris tranquille d'Arslan pour la gloire, Gengis envisageait avec plaisir de façonner le souvenir qu'il laisserait. À Samarkand, il avait suggéré de doubler le nombre des ennemis dans les récits de bataille, ce qui avait consterné Temüge.

Les tumans progressaient plus vite, laissant derrière eux la plus grande partie du labyrinthe. Gengis pressait l'allure et les guerriers repoussaient les limites de leur endurance sous son regard. Personne ne voulait être le premier à réclamer une halte et ils tenaient avec quelques heures de sommeil seulement, somnolant parfois sur leur

selle en se laissant guider par ceux qui restaient éveillés.

Après avoir franchi les pentes rocheuses et les vallées, ils suivirent une vraie piste portant les traces d'un grand nombre d'hommes et de chevaux. Des mouches bourdonnaient autour de crottin et d'excréments humains plus frais chaque jour. Les Mongols savaient qu'ils se rapprochaient de l'ennemi. En présence du khan, ils étaient impatients de venger la défaite du Panchir. Ils n'échoueraient pas de nouveau, pas sous les yeux de Gengis. En lui-même, le khan pensait que Kachium les aurait aussi bien menés sans lui de l'autre côté des montagnes, mais il était leur chef et ne pouvait pas laisser cette tâche à un autre.

Chaque journée apportait des nouvelles par la chaîne d'éclaireurs s'étirant sur quatre cents lieues. Le temps des armées opérant seules et sans contacts avait disparu lorsque Gengis avait soumis le Khwarezm. Il se passait rarement un jour sans que deux messagers ou davantage arrivent de Samarkand, de Merv ou de villes aussi lointaines. Le peuple mongol avait laissé de profondes empreintes dans les terres conquises.

Gengis était à la fois satisfait et troublé par ce flot d'informations. Il était devenu adulte à une époque où une bande de pillards pouvait encore traverser la steppe sans être vue, sans avoir de comptes à rendre à quiconque. Maintenant, il était assailli de problèmes auxquels il ne pouvait rien et il regrettait parfois de ne pas avoir emmené Temüge pour le charger des détails abordés dans les rapports des éclaireurs.

Il apprit ainsi que la cité afghane de Herat avait chassé les guerriers de sa garnison mongole en leur laissant la vie. Une autre place forte, Balkh, avait fermé ses portes et refusait de payer le tribut une année de plus. Les fissures s'élargissaient et il ne pouvait rien y faire, sinon trouver et anéantir l'ennemi qui avait causé un tel regain de confiance parmi des villes naguère accablées. Il leur rappellerait en temps voulu leurs obligations envers lui.

Les sept tumans augmentèrent l'allure. Djebe faisait amener des chevaux frais tous les deux jours et chaque changement insufflait une énergie nouvelle aux guerriers qui avaient de nouveau sous eux une monture fringante. De jeunes garçons chevauchaient derrière l'armée avec les vivres, mais Gengis ne remarqua leur présence que lorsque Djebe s'approcha avec deux gamins en croupe. Ils étaient si noirs de poussière que d'abord Gengis ne les reconnut pas. Il était courant que des garçons accompagnent la troupe, rendent des services aux guerriers et battent le tambour quand l'armée se mettait en formation pour la bataille, mais ceux-là étaient vraiment très jeunes.

L'un d'eux sourit et Gengis, abasourdi, arrêta son cheval. Mongke était assis derrière Djebe et Kublai passait la tête par-dessus

son épaule. Ils étaient maigres comme des chatons, brunis par le soleil. Gengis leur lança un regard courroucé et les frimousses disparurent aussitôt. Le khan adoucit son expression en se rappelant un temps où le monde entier était une aventure. Ils n'étaient cependant pas en âge de faire un tel voyage et Sorhatani, leur mère, leur écorcherait sans doute les fesses quand ils rentreraient. Il se demanda si Tolui, leur père, savait qu'ils étaient là. Probablement pas.

— Que dois-je faire d'eux ? demanda Djebe avec dans l'œil une lueur amusée.

Les deux hommes avaient envie de sourire. Personne n'avait dit à ces gamins de rester avec leur mère, ils étaient trop jeunes pour qu'on pense à leur donner un tel ordre. Ils n'avaient aucune idée des dangers qui entouraient leur grand-père. Gengis fronça les sourcils d'un air sévère.

— Je ne les ai pas vus, général.

Les yeux de Kublai brillèrent soudain d'espoir. Gengis feignit de ne pas avoir vu le visage enfantin où une croûte de morve séchée reliait le nez à la lèvre supérieure. Djebe hocha la tête, un sourire relevant un côté de sa bouche.

— À tes ordres, seigneur.

Il inclina la tête et s'éloigna pour ramener les deux garçons au troupeau de chevaux de rechange.

Gengis sourit, lui aussi. Il était sans doute meilleur grand-père qu'il n'avait été père, mais il ne laissa pas cette idée le perturber indûment.

Les tumans continuèrent à avancer avec opiniâtreté quand ils arrivèrent aux confins de la région montagneuse. Ils avaient dû couvrir quatre-vingts lieues depuis la vallée du Panchir. Gengis se demanda si Djalal al-Din avait espéré semer ses poursuivants. Il y était presque parvenu les premiers jours, puis l'armée du khan avait lentement comblé son retard. Lorsqu'elle sortit de la montagne, le crottin laissé par les chevaux ennemis avait à peine eu le temps de refroidir. Gengis se tenait en tête avec ses généraux et fut l'un des premiers à sentir le sol rocailleux faire place à de la terre et à de l'herbe. D'après ses cartes, il savait que cette plaine s'étendait jusqu'à l'Inde. Il ne connaissait pas cette contrée, mais cela ne le tracassait pas. Ses éclaireurs lui apportaient des nouvelles à intervalles de plus en plus courts et il connaissait la position de l'ennemi.

Les soldats de Djalal al-Din fuyaient devant ceux qui les pourchassaient. Pendant plus d'un mois, Gengis avait imposé une allure infernale à des guerriers fatigués que les maigres rations de lait et de sang sustentaient à peine les derniers jours. L'Indus coulait devant et l'armée du prince se ruait vers le fleuve, tentant désespérément d'échapper à l'orage qu'elle avait attiré sur elle.

Djalal al-Din regardait la pente escarpée d'une quarantaine de pas descendant jusqu'aux eaux gonflées de l'Indus, l'artère qui irriguait un continent sur quatre cents lieues et plus vers le sud. Les collines entourant les berges étaient verdoyantes, couvertes d'acacias et d'oliviers sauvages. Il sentait un parfum de fleurs dans le vent. Des oiseaux s'envolaient dans toutes les directions à l'approche de son armée. C'était un endroit plein de vie, mais le fleuve, profond et rapide, était aussi infranchissable pour une armée que la muraille d'une cité. La région de Peshawar se trouvait à une courte distance de l'autre côté de l'eau et Djalal al-Din se tourna avec colère vers le rajah qui se tenait près de lui, frappé de stupeur devant les rives désertes.

— Où sont les bateaux que tu m'as promis ? explosa le fils du shah.

Nawaz écarta les mains en un geste d'impuissance. Ils avaient poussé hommes et chevaux jusqu'à l'épuisement pour atteindre le fleuve, sachant que, lorsqu'ils l'auraient traversé, les Mongols ne pourraient pas les rejoindre avant des mois. L'Inde était une terre inconnue pour le khan et s'il s'y aventurait cent princes fondraient sur lui, avec des armées plus nombreuses que celles qu'il avait pu voir jusqu'ici. Djalal al-Din avait projeté d'offrir ses victoires à ces princes comme des bijoux afin de pouvoir retourner combattre avec une armée plus forte encore. Il ne put s'empêcher de regarder derrière lui le nuage de poussière qui montait dans l'air.

Brusquement, il saisit le rajah par sa tunique de soie et le secoua avec rage.

— Où sont les bateaux ? lui cria-t-il à la figure.

Nawaz était blême de frayeur et Djalal al-Din le lâcha aussitôt, si soudainement qu'il faillit tomber.

— J... je ne sais pas, bredouilla le rajah. Mon père...

— Il te laisserait mourir ici ? Si près de tes terres ? vociféra Djalal al-Din.

Il se retenait difficilement de frapper le jeune idiot qui lui avait fait tant de promesses.

— Ils peuvent encore arriver, dit Nawaz.

Djalal al-Din le fixa en retenant un grondement, finit par hocher la tête. Quelques instants plus tard, il avait envoyé des cavaliers vers

le sud le long de la berge pour repérer la flotte de navires marchands qui les transporterait en lieu sûr. Il n'osa pas regarder de nouveau le nuage de poussière qui menaçait au loin : les Mongols étaient là, telle une meute de loups aux crocs de fer, déterminés à le déchirer.

Gengis avançait au trot en regardant devant lui. Sa vue ayant encore baissé, il ne s'y fiait plus pour voir au loin et il avait fait venir Ögödei pour qu'il lui décrive la position de l'armée ennemie. La voix de son fils était tendue d'excitation.

— Ils se sont regroupés sur la rive. Je vois des chevaux, dix mille ou plus sur l'aile droite, la gauche pour eux...

Ögödei s'interrompit, plissa les yeux.

— Je vois... des rangs qui se forment au centre. Ils se tournent pour nous faire face. Je ne distingue pas encore l'autre rive...

Gengis songea que si Djalal al-Din avait eu quelques jours d'avance il aurait mis ses hommes en lieu sûr. L'allure imposée par le khan se révélait justifiée. Il avait rattrapé le fils du shah avant qu'il puisse traverser. Tout allait bien. Le khan pivota sur sa selle pour se tourner vers l'éclaireur le plus proche.

— Porte ce message au général Kachium. Je tiendrai le centre avec Djebe et Ögödei. Lui, il affrontera leur cavalerie avec Khasar sur l'aile droite. Dis-lui qu'il doit leur rendre la défaite du Panchir, pas moins. Va.

Un autre éclaireur s'avança quand le premier partit et Gengis poursuivit :

— Les généraux Jelme et Tolui opéreront un large mouvement tournant sur ma gauche. Je veux que l'ennemi soit cloué sur place. Ils devront lui barrer toute possibilité de retraite au nord.

Les guerriers de Tolui étaient trop jeunes pour qu'il les envoie contre des soldats aguerris. Contenir l'armée de Djalal al-Din serait une tâche suffisamment honorable pour des hommes manquant d'expérience. Jelme n'apprécierait sans doute pas cette décision, mais Gengis savait qu'il obéirait aux ordres. Les tumans attaquaient sur trois fronts, bloquant les troupes de Djalal al-Din contre le fleuve.

Gengis ralentit tandis que les rangs se formaient, regarda à droite et à gauche pour s'assurer que ses cavaliers réglaient leur allure sur la sienne. Ögödei lui cria ce qu'il voyait quand de nouveaux détails des positions ennemies lui apparurent mais le khan ne laissait rien perturber le sentiment d'attente impatiente qui montait en lui. Se rappelant la présence de ses petits-fils avec les chevaux de rechange, il envoya un autre éclaireur à l'arrière s'assurer qu'ils resteraient à l'écart du combat.

Quand il fut assez près de l'ennemi pour les voir aussi bien

qu'Ögödei, il fit taire son fils d'un geste. Lors de la bataille précédente, Djalal al-Din avait choisi le terrain. Il n'avait pas pu le faire pour celle qui se préparait.

Gengis dégaina son sabre et le leva tandis que ses hommes attendaient le signal de la charge. L'armée bloquée par le fleuve ne se rendrait pas, il le savait. Le fils du shah avait joué son va-tout, il n'avait aucune possibilité de fuir. Les tumans de Jelme et de Tolui s'avancèrent devant le reste de l'armée mongole, prêts à couper et à contenir l'aile gauche. À droite, Kachium et Khasar reproduisirent la manœuvre, si bien que les lignes mongoles prirent la forme d'un bol vide dont le khan occupait le fond. Devant elles, soixante mille fanatiques brandissaient leurs sabres. Avec le fleuve derrière eux, ils se battraient pour chaque pouce de terrain.

Gengis se pencha en avant sur sa selle, étira ses lèvres sèches pour montrer les dents. Il abaissa le bras et les guerriers talonnèrent leurs montures pour les mettre au galop.

Djalal al-Din regardait les cavaliers mongols qui chargeaient en apportant avec eux la poussière des montagnes. Ses mains tremblaient de rage et de frustration quand il songeait que l'autre rive et la sécurité étaient si proches. Malgré le courant rapide, il aurait pu traverser à la nage, mais la plupart de ses hommes en étaient incapables. Dans un moment de désespoir, il envisagea d'ôter son armure et de les entraîner dans le fleuve, loin de la mort qu'il voyait approcher. Ils suivraient, comptant sur Allah pour les sauver. C'était impossible. Pour ceux qui avaient grandi dans les montagnes afghanes, dans les déserts et les villes, une eau profonde était une rareté. Ils se noieraient par milliers, emportés par le courant.

Face aux nombreux visages tournés vers lui, il chercha des mots d'encouragement tandis que l'ennemi abhorré formait les cornes. Il vit ses frères à l'expression illuminée par la foi et s'efforça de chasser son désespoir.

— Nous avons montré qu'ils peuvent être vaincus ! clama-t-il. Ils sont nombreux, mais pas au point de nous empêcher de les écraser de nouveau ! Tuez le khan et vous connaîtrez le paradis ! Qu'Allah guide vos bras et qu'aucun de vous ne se détourne du combat ! Les Mongols ne sont que des hommes ! Qu'ils viennent ! Nous leur montrerons que cette terre n'est pas à prendre !

Ceux qui l'avaient entendu regardèrent l'armée des infidèles avec une ardeur nouvelle dans les yeux. Ils levèrent boucliers et sabres incurvés tandis que le sol commençait à trembler sous leurs pieds.

Lancé au galop, Gengis faisait tournoyer son sabre. Des flèches partirent de chaque côté le long des lignes, avec un temps de retard pour les archers qui reçurent le signal en dernier. Devant, les hommes de Djalal al-Din s'accroupirent et tinrent leurs boucliers au-dessus d'eux. Gengis eut un grognement irrité, ordonna une autre volée. Beaucoup des soldats ennemis qui avaient survécu à la première se relevèrent trop tôt et furent touchés par la suivante. Des traits pouvant percer une écaille de fer les firent tomber en arrière.

Les guerriers des deux ailes accrochèrent leur arc à leur selle et dégainèrent leur sabre. À droite, devant lui, Gengis vit les tumans de Kachium et de Khasar percuter les lignes immobiles de Djalal al-Din tandis qu'à gauche Tolui et Jelme parvenaient presque à la rive. Ils firent pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches ininterrompue. Les hommes de Djalal al-Din s'effondrèrent en grand nombre, frappés sur le côté alors qu'ils tenaient aveuglément leurs boucliers devant eux.

Gengis sentit l'odeur du fleuve et celle de la peur de milliers d'hommes en dirigeant son cheval droit sur le centre. Il espérait y trouver le fils du shah. Les soldats de Djalal al-Din se tenaient sur vingt rangs, mais les chevaux mongols étaient dressés pour ce genre d'assaut et ne marquèrent aucune hésitation quand leurs cavaliers les lancèrent en avant. Gengis bouscula les trois premiers rangs, abattant son sabre sur des soldats hébétés par le choc. Ses meilleurs guerriers le flanquaient, dessinant une pointe qui s'enfonça dans les lignes ennemies.

Le khan vit un prince enturbanné aux habits éclatants et se rua sur lui avant que les soldats de Djalal al-Din le repoussent par la seule force de leur nombre. L'un d'eux pressa son bouclier contre la tête du cheval de Gengis, forçant la bête à tourner. Gengis le transperça de son arme mais dut reculer lorsque d'autres accoururent en se protégeant de leurs boucliers.

Le petit nombre d'entre eux qui parvinrent à proximité du khan se firent tuer. Mille guerriers avançaient avec lui, tous vétérans de plus de batailles qu'ils ne pouvaient s'en souvenir. Le fer de lance qu'ils formaient transperça les lignes de Djalal al-Din jusqu'à ce qu'ils puissent voir le fleuve devant eux. Djebe et Ögödei occupaient le centre de deux autres pointes qui, comme celle du khan, pénétraient profondément dans les rangs ennemis. Ceux qui se trouvaient sur leur chemin étaient embrochés, ceux qui n'étaient que frôlés tombaient sous les coups des guerriers qui suivaient.

Dans la mêlée, le vacarme était terrible. Gengis sentit son bras se fatiguer et ne réussit pas à parer un sabre qui glissa sur les écailles de métal de sa cuisse jusqu'à l'entailler au-dessus du genou. Ce ne serait qu'une cicatrice de plus à ajouter aux crêtes de peau de ses jambes. La souffrance lui redonna de la vigueur et il abattit son sabre sur le

visage de son assaillant.

Les hommes de Djalal al-Din ne cédaient pas, probablement parce qu'ils n'avaient nulle part où aller. Gengis se contenta d'abord de laisser les trois pointes s'enfoncer ensemble et creuser des bandes semblables à des griffures dans les lignes ennemies. Juchés sur leurs montures, ses guerriers dominaient les hommes à pied et utilisaient le poids de leurs sabres pour frapper avec plus de force ceux qui se trouvaient dessous. Leur position haute leur permettait aussi de voir venir l'attaque suivante. Et cependant, Gengis se sentait cerné et savait que ses hommes éprouvaient la même chose. Il vit un cheval s'effondrer, les jambes de devant cisailées. Son cavalier resta en selle jusqu'à ce qu'une lame s'enfonce dans sa gorge. Avec un rugissement, des soldats de Djalal al-Din se précipitèrent dans la faille pour parvenir au khan. Il se tourna, prêt à les recevoir, mais ses guerriers comblèrent la brèche à peine formée. Debout sur ses étriers, il les vit se faire eux aussi taillader et renverser.

De plus en plus d'ennemis se ruaient vers le khan. Les yeux flamboyants de fureur, ils bousculaient leurs propres rangs et les Mongols formant la partie gauche du fer de lance de Gengis tombaient sous leurs coups. Les fantassins de Djalal al-Din joignaient même leurs boucliers en groupes de trois ou quatre et poussaient de concert pour faire tomber les cavaliers du khan. Ils s'infiltraient dans les rangs mongols, progressaient vers leur chef. Gengis eut le temps de jeter un coup d'œil à Ögödei, mais aucun autre fer de lance ne subissait une pression aussi forte que le sien.

Il fit reculer son cheval de trois pas afin d'avoir de la place pour manœuvrer au moment où la vague ennemie l'atteindrait. La bête, qui répondait au moindre commandement donné par les genoux de son cavalier, s'écarta sur la gauche et le premier coup passa loin de Gengis. Le deuxième toucha le cheval à la jambe. La lame ne frappa que du plat mais la violence du coup était telle que l'os fut brisé. L'animal hennit, Gengis tomba, se reçut mal, heurtant le sol de son bras droit tendu. Il se releva aussitôt sans se rendre compte qu'il avait l'épaule démise. Partout autour de lui des ennemis hurlaient.

Les guerriers de son fer de lance se replièrent pour le protéger. L'un d'eux descendit de sa monture, l'offrit à Gengis, l'aida à se mettre en selle. L'homme mourut, poignardé dans le dos tandis que le khan se retrouvait de nouveau à cheval. Mais il avait perdu son sabre et son bras pendait le long de son corps. Le moindre mouvement lui faisait mal. De sa main gauche, il tira une dague de sa botte, fit reculer sa nouvelle monture. Ses guerriers se précipitèrent dans l'espace dégagé en une charge folle qui coûta la vie à bon nombre d'entre eux.

Gengis regagna le gros de ses rangs en pestant contre son bras inerte. Un instant, il regretta de ne pas avoir Kōkōtchu auprès de lui

pour remettre son épaule en place, mais il y avait d'autres guerriers qui savaient soigner ce genre de chose. Il repéra l'un de ses officiers de minghaan, cria son nom par-dessus la mêlée.

L'homme se tourna vers le khan et faillit se faire décapiter, riposta en frappant aux jambes son assaillant, tira sur les rênes de son cheval et se fraya un passage jusqu'à Gengis.

— Seigneur ? dit-il, le souffle court.

— Remets mon bras en place.

La douleur était maintenant insupportable. Gengis immobilisa son cheval, remplaça la dague dans sa botte, s'agrippa au pommeau de sa selle de la main gauche et se laissa glisser jusqu'à terre. L'officier comprit le problème et rengaina son sabre.

— Allonge-toi sur le dos, seigneur.

Le khan s'exécuta en grognant, le visage impassible. L'homme lui prit le bras, pressa les doigts sur l'articulation.

— Vite ! ordonna Gengis.

L'officier coinça sa botte dans l'aisselle, tira sur le bras et tourna en même temps. L'os se remit en place avec un bruit sourd. Gengis ne vit plus rien pendant un instant puis la douleur disparut. Il laissa l'officier l'aider à se relever, fit bouger son épaule.

— Tu pourras frapper vers le bas mais tu dois éviter de lever le bras, lui recommanda l'homme.

Gengis l'ignora. Son bras n'avait plus autant de force qu'avant mais il réussit à fermer le poing et sourit : il pouvait tenir un sabre.

Sur sa droite, Kachium et Khasar avaient décimé la cavalerie de Djalal al-Din et mis en fuite les quelques dizaines de survivants avant de tourner leurs forces vers le centre. Pris en tenailles, les soldats ennemis continuaient à se battre, apparemment résolus à entraîner avec eux dans la mort le plus grand nombre possible de Mongols. Le rythme de la bataille était tombé avec la fatigue qui gagnait les deux camps et Gengis prit conscience qu'il risquait de perdre encore de nombreux hommes avant la fin de la journée. Il fléchit le bras, se tourna vers la gauche, où Ögödei et Djebe enfonçaient leur fer de lance dans les rangs ennemis contraints de se replier. Sur un espace découvert, Gengis aurait poursuivi l'assaut, sachant que les soldats de Djalal al-Din craqueraient bientôt. Mais le fleuve leur barrait toute retraite et les obligeait à résister jusqu'au bout. Secouant la tête, le chef mongol prit le cor qui pendait à son cou.

Il souffla une longue note, la répéta, et le signal fut repris d'un bout à l'autre du champ de bataille. Ses hommes l'entendirent et reculèrent. Ceux qui étaient encore à cheval se dégagèrent rapidement tandis que les guerriers à pied durent se défendre contre les ennemis qui les harcelaient. La manœuvre fut sanglante mais, au moment où le jour se mit à décliner, un espace séparait les tumans de l'armée de

Djalal al-Din aculée à la rive du fleuve.

Gengis chercha des yeux ses messagers, n'en vit aucun à proximité. Il les fit venir et leur demanda de hisser le drapeau appelant ses généraux auprès de lui. Puis il ordonna qu'on établisse le camp à huit cents pas du fleuve et ses hommes le suivirent. Dans le combat, ils avaient perdu leur masque froid et beaucoup avaient le visage empourpré. Certains éclataient d'un rire sauvage, d'autres étaient d'humeur sombre après avoir frôlé la mort de trop près.

Ils laissaient derrière eux une ligne brisée de cadavres, avec plus de morts dans l'armée ennemie que dans la leur. Bien que durement éprouvées, les troupes de Djalal al-Din continuaient à les huer mais c'étaient là des cris sans conviction, poussés par des hommes épuisés et pantelants. Les Mongols les ignorèrent et firent venir les animaux de bât transportant les vivres et l'eau.

Djalal al-Din vivait encore malgré les nombreuses entailles faites à son armure. Haletant comme un chien au soleil, il regardait les Mongols s'éloigner sans un regard en arrière. La lumière du jour devenait grise et, quoique soulagé par ce répit, il savait que l'ennemi reviendrait avec l'aube. Ses hommes et lui devraient tout recommencer.

— Je mourrai demain, murmura-t-il pour lui-même.

Il ne fut entendu par aucun des soldats qui se passaient des outres emplies d'eau de l'Indus. Ils espéraient peut-être encore de sa part un trait de génie qui les sauverait tous.

Le rajah de Peshawar traversa les rangs pour le rejoindre, pressant l'épaule de ses hommes au passage, leur prodiguant des mots d'encouragement. Ceux qui étaient gravement blessés émettaient des plaintes qui semblaient étrangement fortes dans le silence succédant au tumulte du combat. Beaucoup d'entre eux succomberaient avant le matin. Djalal al-Din avait de l'opium pour soulager leurs souffrances, assez du moins pour engourdir leur conscience pendant leur agonie. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour eux et il se sentait presque malade de haine pour le khan mongol.

Il se tourna vers son ami et aucun des deux hommes, conscients que tout était fini pour eux, ne supporta la lucidité du regard de l'autre.

— Je crois que mon père a fait brûler les bateaux, dit Nawaz. C'est un imbécile, prisonnier de vieux usages et de vieux dieux. Il ne comprend pas pourquoi j'ai choisi de te suivre.

Djalal al-Din hocha la tête sans quitter des yeux le camp mongol. L'armée de Gengis formait un grand arc qui les entourait. Personne n'arriverait à fuir la rive cette nuit.

— Je regrette de t'avoir amené ici, répondit le fils du shah. J'avais d'immenses espoirs ! Voir que nous en sommes arrivés là...

Il se racla la gorge et cracha par terre.

— Tu savais nager, quand nous étions enfants, lui rappela Nawaz. Tu pourrais traverser le fleuve...

— Et laisser mes hommes ici ? Il n'en est pas question. Toi, tu coulais comme une pierre, si je me souviens bien. J'ai dû te tirer de l'eau.

Le rajah sourit à cette évocation puis soupira en regardant les Mongols qui reprenaient des forces dans l'obscurité naissante.

— Nous avons montré qu'on peut les battre, déclara-t-il. Tu es toujours un espoir pour nos soldats. Si tu peux traverser l'Indus, ils donneront leur vie avec joie. Tout ne se termine pas forcément ici. Emmène tes frères et reste en vie.

Voyant Djalal al-Din plisser les lèvres, Nawaz devança ses objections :

— Je t'en prie. Laisse-moi le commandement, demain. Si je sais que tu en réchapperas, je combattrai sans regret. Je t'avais promis que les bateaux seraient là. Ne me laisse pas mourir avec le poids de cette faute, c'est trop pour moi.

Djalal al-Din sourit avec douceur.

— Ton père serait fier de toi s'il savait tout. *Moi*, je suis fier de toi.

Il pressa la nuque de Nawaz puis, recru de fatigue, laissa sa main retomber.

Gengis s'éveilla à l'aube, aussitôt irrité de sentir son bras raide comme un morceau de bois. Il se leva du sol froid, essaya avec précaution de faire bouger son bras. Avec le coude plaqué contre le flanc, il arrivait à le faire monter et descendre mais, s'il l'écartait, il pendait sans force. Il s'injuria, plus exaspéré par sa faiblesse que par sa souffrance. La veille, l'officier de minghaan était venu palper l'articulation et l'avait prévenu qu'il lui faudrait un mois de repos, puis deux autres mois pour refaire les muscles qu'il aurait perdus.

Gengis accepta le bol de thé au sel que lui tendait un guerrier qui avait attendu son réveil. Il but lentement, sentit le breuvage chasser le froid de ses membres. Il avait parlé à ses généraux, il avait fait devant eux l'éloge de Kachium pour effacer la tache salissant la réputation de son frère. Il avait aussi complimenté Ögödei, dont il était sincèrement fier. Son fils semblait avoir pris une nouvelle envergure depuis qu'il était l'héritier désigné. Il émanait de lui une dignité tranquille que Djaghataï n'avait jamais possédée et Gengis s'interrogeait sur la bizarrerie du destin. Peut-être avait-il été guidé

dans le choix du fils qui hériterait de ses terres.

L'armée de Djalal al-Din devint clairement visible quand le jour se leva tout à fait. Les cadavres avaient disparu et Gengis présuma qu'on les avait jetés dans l'eau pour que le courant les emporte. Près de la moitié des soldats ennemis étaient morts et même si ce n'était qu'un effet de son imagination, il pensait déceler de la résignation dans la façon dont les survivants se tenaient et attendaient, en silence. Il songea aux cités qui avaient été trop promptes à se rebeller. Elles entendraient parler de cette journée et comprendraient ce que cela signifiait pour elles. Herat et Balkh seraient les premières à revoir ses guerriers et, cette fois, il n'accepterait ni reddition ni tribut. Elles serviraient d'exemple : il n'était pas de ceux qu'on peut railler ou mépriser.

Il jeta son bol dans l'herbe et fit signe qu'on lui amène un cheval frais. Les tumans formaient des carrés mais il ne leur accorda pas même un regard, sûr que les officiers avaient veillé toute la nuit pour fournir des flèches et des sabres à ceux qui en avaient besoin. Il n'était plus capable de rester deux ou trois jours sans se reposer comme lorsqu'il était jeune. Pendant qu'il dormait, de nombreux guerriers avaient soigné leurs montures et aiguisé leurs lames.

En montant à cheval, il vit Mongke et Kublai assis non loin de lui avec d'autres jeunes garçons et partageant un morceau de mouton séché. Il chercha des yeux un officier proche pour les mettre en lieu sûr. Avant qu'il pût en trouver un, l'armée de Djalal al-Din poussa un cri de défi qui fit s'envoler des nuées d'oiseaux des arbres bordant le fleuve.

Gengis se dressa sur ses étriers pour voir si l'armée du prince attaquait. Surpris, il vit les rangs s'écarter pour laisser passer un seul homme.

Le khan ne connaissait pas Djalal al-Din, mais le cavalier solitaire ne pouvait être que lui. Kublai et Mongke se levèrent pour voir ce qui retenait l'attention de leur grand-père. Sous leurs yeux fascinés, le chef ennemi dégaina un poignard, coupa les lanières retenant son armure, dont les plaques tombèrent.

Gengis haussa les sourcils en se demandant s'il assistait à une sorte de rituel. Dans sa robe trouée, Djalal al-Din avançait sur son cheval et Gengis échangea un regard médusé avec les guerriers les plus proches de lui. Le fils du shah leva son sabre comme pour saluer puis le planta dans la terre. Se rendait-il ? Gengis vit trois officiers sortir des rangs ennemis et s'approcher. Djalal al-Din leur parla d'un air détendu et leur sourit. Les trois hommes pressèrent leur front contre son étrier et regagnèrent leur poste.

Le khan ouvrit la bouche pour ordonner aux tumans de charger, mais le prince fit tourner son cheval et l'éperonna. Son armée lui avait

laissé un large passage jusqu'au fleuve et Gengis comprit enfin l'intention de Djalal al-Din.

Le fils du shah se lança vers la berge au galop et, sans hésiter, plongea avec son cheval du haut de la pente escarpée. Les Mongols étaient assez proches pour entendre l'éclaboussement qui suivit et Gengis hocha la tête.

— Vous avez vu ça ? cria-t-il à ses petits-fils.

Kublai fut le premier à répondre :

— J'ai vu. Il est mort ?

Gengis haussa les épaules.

— Peut-être. Il a sauté de haut.

Il réfléchit un instant, cherchant un moyen de faire apprécier aux deux garçons ce geste spectaculaire de mépris. Djalal al-Din aurait pu se jeter dans le fleuve pendant la nuit, mais il avait voulu montrer au khan le courage et la détermination de sa race. Cavalier-né, Gengis avait savouré ce moment plus que n'importe quel autre de cette campagne, mais il était difficile à expliquer à ses petits-fils.

— Grave le nom de Djalal al-Din dans ta mémoire, Kublai. C'était un ennemi redoutable.

— Et c'est bien ? demanda l'enfant, perplexe.

— Même les ennemis peuvent avoir de l'honneur. Heureux le père d'un tel fils. Souviens-toi de ce jour et tu feras peut-être un jour la fierté de ton père.

Devant eux, les soldats de Djalal al-Din refermaient leurs rangs et brandissaient leurs sabres. Les trois frères du prince s'avancèrent, des larmes de joie dans les yeux.

Gengis sourit, mais n'oublia pas d'envoyer les jeunes garçons à l'arrière avant de donner l'ordre d'attaquer.

La pluie était enfin venue à Samarkand, martelant les toits de tuiles de la ville d'une averse ininterrompue qui dura des jours. L'eau coulait dans les rues comme une rivière. La maladie se répandit quand les fosses d'aisances débordèrent et ajoutèrent leur contenu puant à l'eau stagnante, contaminant jusqu'aux puits. L'air demeurait cependant étouffant et Gengis abandonna le palais du shah quand une nouvelle peste apparut. Elle provoquait vomissements et diarrhées, tuant d'abord les enfants et les vieillards quand ils étaient affaiblis. Nul n'était à l'abri et on ne décelait aucune logique dans la propagation du mal : dans un quartier, des centaines d'habitants succombaient alors que personne n'était atteint dans les rues voisines. Des médecins jin déclarèrent au khan qu'on ne pouvait que laisser le fléau suivre son cours.

Le khan pressa Arslan de quitter Samarkand, mais le vieux général refusa, comme il en avait le droit. La ville était à lui. Arslan ne souffla pas mot des premières manifestations de la maladie dans son ventre quand il raccompagna Gengis aux portes de la ville et les fit condamner par des planches. Une fois le khan en sûreté, l'ancien forgeron retourna au palais par les rues désertes, sentant comme un fer rouge lui brûler les entrailles. Gengis apprit sa mort quelques jours plus tard et regarda la ville avec colère et chagrin, comme si elle en était responsable. Ceux qui y étaient restés pleuraient leurs morts ou les rejoignaient tandis que le khan et ses généraux étaient à l'abri dans les yourtes. Là, personne ne mourait. Les familles prenaient leur eau dans les lacs situés au nord et la maladie ne toucha pas le camp.

Les éclaireurs repèrent Sübötei alors que le nombre de victimes à Samarkand commençait à décroître et que l'air fraîchissait pour la première fois depuis des mois. À l'approche du général, la tension monta dans le camp. Gengis devenait tellement irritable que plus personne n'osait l'aborder. La disparition d'Arslan avait apporté la touche finale à une année difficile et il n'était pas sûr de vouloir entendre ce qu'il était advenu de Djötchi. Personne n'était mort depuis quatre jours quand il autorisa enfin la ville à ouvrir ses portes et à brûler les corps en décomposition. Celui d'Arslan en faisait partie et

Gengis se tint devant le bûcher funéraire tandis que les flammes réduisaient son vieil ami en cendres. Les chamanes se rassemblèrent pour accompagner de leurs incantations l'esprit du général montant vers le père ciel, mais Gengis les entendait à peine. Les brasiers purifiaient l'air, brûlant ce qu'il restait de la maladie. À certains égards, c'était comme une renaissance. Gengis aurait voulu laisser les mauvais souvenirs derrière lui, mais il ne pouvait empêcher Sübötei de rentrer.

Lorsque le général parvint devant les murailles de Samarkand, Gengis l'attendait dans sa yourte, perdu dans de sombres pensées. Il leva les yeux lorsque Sübötei souleva le rabat de feutre et, même à cet instant, une partie de lui espérait encore que son général avait échoué.

Sübötei lui remit le sabre à tête de loup sans que son regard trahisse quoi que ce soit de ses sentiments. Gengis prit l'arme presque avec révérence, la posa sur son giron et émit un lent soupir. Sübötei le trouva plus vieux que dans son souvenir, amaigri par les combats et le temps.

— Le corps ? s'enquit Gengis.

— Je l'aurais bien rapporté, mais avec cette chaleur...

Sübötei baissa les yeux vers le sac grossier qu'il avait posé par terre. Il avait porté son contenu desséché sur des centaines de lieues.

— J'ai la tête de Djötchi, dit-il.

Gengis grimaça.

— Brûle-la ou enterre-la. Je ne veux pas la voir.

Les yeux de Sübötei étincelèrent. Un instant, il fut tenté de tirer la tête du sac et de forcer le khan à regarder le visage mort de son fils. Il domina cette impulsion, sachant qu'elle était provoquée par son épuisement.

— Ses hommes ont résisté après sa mort ? demanda Gengis.

Sübötei haussa les épaules.

— Quelques officiers jin ont choisi de mettre fin à leur vie. Les autres m'ont suivi, comme je l'avais prévu. Ils craignent encore que tu ne les fasses exécuter.

Après une inspiration, il reprit :

— Je leur ai fait une promesse.

Voyant Gengis sur le point de répondre, Sübötei abandonna toute prudence :

— Je ne permettrai pas que ma parole soit brisée, seigneur.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, chacun évaluant la volonté de l'autre. Finalement, le khan hocha la tête.

— Ils vivront. Ils combattront de nouveau pour moi, non ?

Il eut un petit rire forcé, désagréable. Au bout d'un moment, Sübötei rompit un silence devenu insupportable :

— J'ai appris ta victoire.

Gengis parut soulagé de pouvoir parler d'autre chose.

— Djalal al-Din s'est échappé. Des éclaireurs le cherchent mais n'ont pas trouvé sa trace jusqu'ici. Veux-tu t'en charger ?

— Non, seigneur. J'en ai assez de cette chaleur. Le seul bon côté de ma mission dans le Nord, c'était de retrouver le froid. Tout est plus pur, là-bas.

Gengis réfléchit à la réponse. Il sentait une grande amertume chez son général et ignorait comment la dissiper. Il se rappelait les pires moments de sa propre vie et savait qu'aucun des mots qu'il prononcerait ne fermerait les blessures de Sübötei, que seul le temps le ferait. Il fut cependant tenté de lui dire, pour le réconforter, qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres.

En définitive, il s'en abstint. La présence de cet homme affligé était comme une menace dans la yourte et Gengis sentit les poils de sa nuque se hérissier.

— Je mènerai l'armée à Herat, dans l'Ouest, annonça-t-il. Un exemple là-bas calmera les autres cités. Après quoi, je retournerai dans la steppe pour quelques années. Cela fait trop longtemps que je l'ai quittée et je suis fatigué.

Sübötei inclina légèrement la tête et Gengis commença à sentir sa patience s'émousser. Il avait suivi les ordres, Djötchi était mort. Que voulait-il de plus ?

— Sais-tu qu'Arslan est mort dans la ville ?

— C'était un grand homme, murmura Sübötei.

— Mais ce ne fut pas une grande mort.

Une fois de plus, Sübötei ne fit rien pour relancer la conversation et le khan perdit son calme :

— Que veux-tu de moi, à la fin ? Je te remercie. Tu crois que je t'ai donné cet ordre avec plaisir ?

Il jeta un coup d'œil au sac posé entre les pieds de Sübötei et ajouta :

— Il n'y avait pas d'autre solution.

— Je pleure quand même sa mort.

Gengis fixa un moment son général puis détourna les yeux.

— À ta guise. Beaucoup d'autres la pleureront. Djebe était son ami, Kachium aussi. Sa mère est éperdue de douleur, mais tous savent que c'est moi qui ai donné cet ordre.

— Je n'en reste pas moins l'homme qui a tué le fils du khan, répondit Sübötei d'un ton lugubre.

— Il n'était pas mon fils, rétorqua Gengis. Oublie cette histoire et accompagne-moi à Herat.

— Tu n'as pas besoin de moi là-bas.

Gengis domina la colère qui montait en lui. Il comprenait mal le chagrin de Sübötei mais il y avait une dette à payer et il se rendit

compte que son général n'accepterait pas de reprendre simplement sa place.

— Une dernière fois, que veux-tu de moi ? demanda-t-il d'un ton dur.

Süböteï soupira. Il avait espéré trouver la paix en remettant à Gengis le sabre et le sac. Elle n'était pas venue.

— Laisse-moi repartir dans le Nord avec les tumans. Je m'emparerai de villes pour toi et laverai ma faute.

Cette fois, enfin, le général s'inclina profondément et fixa le sol tandis que Gengis réfléchissait. Djebe projetait une expédition dans le Nord au moment où l'armée de Djalal al-Din avait attaqué dans la vallée du Panchir. En temps normal, Gengis aurait envoyé ses deux généraux sans hésiter. L'affliction de Süböteï le troublait profondément, en partie parce qu'il en était cause. Il s'était vengé des insultes de petits rois. Le shah était mort, ses villes avaient brûlé dans tout le Khwarezm. Gengis cherchait la satisfaction du vainqueur et ne la trouvait pas. La trahison et la mort de Djötchi empoisonnaient les plaisirs les plus simples. Au bout d'un long moment, il hocha la tête.

— Très bien. Prends les hommes de Djebe et ceux de Djötchi. De toute façon, il aurait fallu que je les envoie au loin pour qu'ils réapprennent la discipline que j'attends de ceux qui me suivent.

La mise en garde n'échappa pas à Süböteï, qui leva les yeux.

— Je suis loyal, seigneur. Je l'ai toujours été.

— Je le sais, convint le khan, faisant un effort pour adoucir son ton.

Il avait conscience de ne pas posséder le détachement que Kachium aurait apporté à la rencontre. Gengis pensait rarement à la façon dont il traitait des hommes tels que Süböteï, d'une compétence sans égale. Dans le silence de la yourte, il éprouva tout à coup le besoin de trouver les mots justes pour soulager la souffrance de son général :

— Ta parole est de fer, Süböteï. Sois-en fier.

Süböteï courba le buste avec raideur, laissa son regard s'attarder sur le sac avant de l'accrocher à son épaule.

— Il le faut bien, seigneur. C'est tout ce qui me reste.

Herat se trouvait à près de deux cents lieues au sud-ouest de Samarkand, dans une région traversée par deux larges rivières et une dizaine d'autres de moindre importance. Une fois les yourtes des familles chargées sur les chariots, Gengis choisit d'approcher de la ville-forteresse par cette direction plutôt que de repasser par la montagne et de franchir de nouveau le labyrinthe de vallées. Süböteï et Djebe étaient partis pour le Nord en emmenant avec eux le tuman

de Djötchi et une ombre sinistre. On racontait à voix basse dans les tentes l'histoire de la traque et de la mort du fils de Gengis, mais jamais quand le khan pouvait l'entendre.

Plus de deux mois s'écoulèrent avant que les familles découvrent au loin la pierre orange de Herat, cité construite au bord d'une rivière. Elle se dressait sur un affleurement de granité et, aux yeux des Mongols ébahis, semblait incroyablement ancienne. Lors des premières incursions dans la région, Herat s'était rendue sans combattre, échangeant la vie de ses habitants contre un tribut et une occupation. Kachium y avait laissé une garnison de quatre-vingts hommes seulement, puis avait oublié Herat jusqu'à ce que la ville les chasse, rendue téméraire par les victoires de Djalal al-Din.

En s'en approchant pour la première fois, Gengis fut impressionnée par la simple masse de la forteresse. C'était un carré bâti sur de la roche, avec des murs de plus de cent pieds de hauteur, de grandes tours rondes au milieu et à chaque coin. Il en comptait douze, toutes aussi larges que celle qui avait accueilli à elle seule la population de Parwan. C'était un édifice énorme pouvant abriter les milliers de personnes fuyant devant les tumans. Gengis soupira, sachant par expérience que la victoire prendrait du temps. Comme pour Yenking et Yinchuan, il devrait assiéger la ville et attendre que les habitants meurent de faim.

Les portes de la forteresse étaient fermées et Gengis envoya des officiers exiger sa reddition tandis que les guerriers commençaient à installer leur camp. Les émissaires n'obtinrent pas de réponse et plantèrent une tente blanche juste hors de portée des arcs ennemis. Gengis ignorait si les habitants de Herat connaissaient le sens de ce rituel, et de toute façon il s'en moquait. La tente blanche resterait une journée et serait suivie par la rouge puis par la noire, promettant la mort à tous ceux qui se trouvaient dans la forteresse.

Le lendemain, les Mongols rassemblèrent les catapultes devant les murs de la ville et la population de Herat ne réagit toujours pas. Gengis se demanda s'ils faisaient confiance à leurs murailles ou s'ils comprenaient qu'il ne se contenterait pas une seconde fois d'une reddition pacifique. Tendus, ils attendirent que les premières pierres frappent la pierre orange, mais elles ne laissèrent qu'une marque indistincte à l'endroit où elles l'avaient touchée.

Lorsque la toile de la tente noire s'agita dans le vent, Gengis s'installa pour un long siège comme il l'avait fait maintes fois auparavant. C'était la façon de faire la guerre qu'il aimait le moins, mais des forteresses comme Herat étaient bâties pour résister à des armées comme la sienne et il n'y avait pas de solution rapide.

Pour les familles des yourtes entourant Herat, la vie continuait, ponctuée par le claquement des catapultes qui se faisait entendre jour

et nuit. Les femmes et les enfants abreuyaient les bêtes à la rivière tandis que les guerriers se chargeaient de détruire la ville. Les pluies avaient fait pousser une herbe tendre qui commençait déjà à se dessécher par endroits sous la chaleur du soleil. Les Mongols avaient l'habitude de ce genre de problème et, si la ville ne tombait pas rapidement, ils enverraient les troupeaux sur des pâturages éloignés en gardant les collines proches en dernier recours.

Gengis se reposait et de pâles cicatrices avaient remplacé ses blessures aux bras et aux jambes. S'il pensait à Djötchi, c'était uniquement avec soulagement : il avait enfin mis un terme à sa trahison. Après le départ de Süböteï, le khan avait paru revigoré, déterminé à fondre sur Herat avec ses guerriers et à reprendre le combat. Avec le temps, son épaule avait guéri et il montait à cheval chaque jour sans tenir compte des douleurs de l'âge. Il avait envoyé Djaghataï et Kachium assiéger la ville de Balkh, à l'est, mais le gros de son peuple l'avait accompagné et la vue de son immense camp le réconfortait. Sa femme Börte ne lui avait pas adressé la parole depuis qu'elle avait appris le sort de Djötchi, mais il ne s'en rendait même pas compte. Le monde était à ses pieds et il se sentait fort en attendant la chute de Herat.

Au quatrième mois de siège, Gengis chassait avec ses généraux autour de la ville. Après une période aussi longue, peu d'animaux avaient échappé aux marmites des familles. Il ne restait que quelques lapins, rescapés méfiants qui fuyaient dès qu'ils entendaient un cheval ou un homme.

Balkh était tombée deux mois plus tôt et les Mongols avaient massacré les habitants avant de raser la cité. Seule Herat tenait encore et Gengis était las du siège et des terres chaudes. Il avait espéré une fin rapide après le retour de Kachium et de Djaghataï, mais la forteresse se révélait une des plus coriaces à s'être dressées sur sa route.

Gengis avait changé trois fois l'emplacement des catapultes, concentrant les tirs sur les parties planes des murs. Des lézardes étaient apparues, à la grande joie des guerriers du camp, mais il avait parfois l'impression de s'attaquer à une montagne, avec autant de chances de succès. Marquées en mille endroits, les murailles tenaient. Gengis savait que la faim et la soif finiraient par briser la ville, mais il continuait à utiliser ses machines de siège.

— Quand ce sera fait, nous rentrerons, marmonna-t-il pour lui-même en fixant la forteresse.

Kachium et Khasar, qui l'avaient entendu cent fois prononcer ces mots, se contentèrent d'échanger un regard. Un lapin jaillit des

broussailles devant eux et ils talonnèrent tous trois leurs chevaux pour le poursuivre. Couvrant le bruit des sabots, un cri aigu retentit au-dessus d'eux et Gengis leva les yeux. Il y avait toujours quelqu'un pour observer le camp mongol du haut des murailles de la ville et, cette fois, l'homme s'était trop penché. Le malheureux était tombé mais il avait réussi à se rattraper au parapet du bout des doigts. Gengis siffla en direction de ses frères, montra l'homme qui appelait à l'aide. Khasar et Kachium se retournèrent, regardèrent la scène avec intérêt.

— On parie ? proposa le premier. Deux chevaux qu'il dégringole.

— Pas des miens, frère, répondit le khan.

D'autres habitants tendirent le bras pour hisser l'imprudent en lieu sûr, mais il poussa un cri de désespoir quand il sentit ses mains glisser. Fascinés, Gengis et ses frères le virent lâcher prise. Un instant, il sembla sauvé par le rebord d'une fenêtre cintrée mais il ne parvint pas à s'y agripper. Il rebondit et tomba vers le socle rocheux de la forteresse. Son corps tournoya, atterrit non loin de Gengis. Étonné, le khan le vit agiter un bras.

— Il est vivant !

— Par pour longtemps, sans doute, avança Khasar. Cette chute tuerait n'importe qui.

Les trois frères trottèrent jusqu'à l'endroit où gisait l'homme. La position de son pied indiquait qu'il avait une cheville fracturée. Son corps était couvert de contusions et de plaies, et il clignait des yeux, sans parvenir à croire qu'il avait survécu.

Lorsque Khasar dégaina son sabre pour l'achever, Gengis leva une main.

— Si les esprits ne lui ont pas pris la vie après ça, ce n'est pas à nous de le faire.

Il regarda le haut des murailles, fut impressionné par la hauteur dont l'homme était tombé et lui lança, dans la langue du Khwarezm :

— Tu as une chance insensée.

L'homme tenta de bouger, gémit et leva lui aussi les yeux vers le mur.

— Je n'appelle... pas ça... de la chance.

Le khan lui sourit.

— Fais venir un chamane, Khasar. Quand ses blessures seront pansées, donne-lui une bonne jument et tout ce qu'il voudra d'autre.

D'autres habitants observaient ce qui se passait et se penchaient en haut du mur, certains presque aussi imprudemment que l'homme étendu aux pieds de Gengis.

— Quand la ville tombera, tu sauras quelle chance tu as eue, dit le khan, cette fois dans sa propre langue.

L'homme le regarda sans comprendre tandis que Khasar descendait de cheval pour le hisser sur sa selle.

Les murs de Herat s'écroulèrent au sixième mois de siège. L'une des tours s'effondra et se brisa sur les rochers, ouvrant une brèche béante. Les tumans se rassemblèrent mais il n'y eut aucune résistance. En pénétrant dans la ville, ils trouvèrent les rues désertes et les maisons déjà pleines de morts et d'agonisants. Ceux qui vivaient encore furent emmenés dans la plaine, où les guerriers les firent s'agenouiller et les ligotèrent. Cela prit plusieurs jours tant la forteresse avait accueilli d'hommes, de femmes et d'enfants. Temüge chargea ses serviteurs d'inscrire le nombre des prisonniers sur des tablettes de cire, parvint à un total de cent soixante-trois mille, avec près de la moitié mourant de faim ou de soif. Ils geignaient de peur et de désespoir tandis qu'on les attachait avant de les exécuter et leurs plaintes parvenaient jusqu'aux yourtes. Dans la cité, les guerriers fouillèrent chaque bâtiment jusqu'à ce que Herat ne soit plus qu'une coquille pleine de morts. L'odeur d'une ville après un siège était insupportable et les Mongols les plus endurcis ne pouvaient réprimer des haut-le-cœur en sortant les corps putréfiés.

Le soir tombait quand Temüge fut satisfait de ses comptes et que Gengis décida que le massacre commencerait le lendemain à l'aube. Il se retira sous sa tente pour manger et dormir, mais sa femme Chakahai vint le voir. D'abord elle ne dit rien et, satisfait de sa présence, il la regarda tisonner le poêle, faire du thé et réchauffer des pains sans levain fourrés de mouton aux herbes qu'elle avait préparés le matin. Quand elle lui tendit le plat, il lui prit la main et la sentit trembler.

— Qu'y a-t-il ?

Elle baissa la tête. Elle savait qu'il réagirait mieux à la franchise qu'au silence, mais son cœur battait si fort qu'elle avait du mal à respirer. Elle s'agenouilla devant Gengis qui, intrigué, oublia un moment sa faim.

— Noble époux, j'ai une faveur à te demander.

Il tendit le bras, lui pressa la main.

— Je t'écoute.

Elle se força à inspirer longuement.

— Les femmes et les enfants... Laisse-les partir. Ils porteront ailleurs la nouvelle de la chute de la ville. Ils...

— Je ne veux pas en parler ce soir, la coupa-t-il, lâchant sa main.

— Cher époux, je les entends pleurer.

Il l'avait écoutée quand elle lui avait apporté la preuve de la perfidie de Kōkōtchu. Il l'avait écoutée quand elle lui avait recommandé de désigner Ögödei comme héritier. Elle l'implorait du

regard. Il gronda, soudain furieux contre elle.

— Tu ne peux pas comprendre.

Elle releva la tête et il vit qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Je n'y prends aucun plaisir, poursuivit-il malgré lui. Mais je peux faire de ce massacre un cri qui portera plus loin que je ne peux chevaucher. La nouvelle se répandra aussi vite qu'un oiseau en vol. On dira que j'ai exterminé toute créature vivante dans Herat, que ma vengeance a été terrible. Mon seul nom fera trembler de peur ceux qui auraient osé se dresser contre moi.

— Rien que les hommes, plaïda Chakahai.

— Les hommes meurent toujours, dans une guerre. Leurs rois n'en sont pas étonnés. Je veux qu'ils sachent que s'ils me résistent ils mettent leur main dans la gueule d'un loup. Ils perdront tout et ne devront espérer aucune pitié.

Il tendit de nouveau le bras, lui prit le menton et elle sentit le cal causé par le sabre au creux de sa paume.

— C'est bien que tu pleures pour eux, Chakahai. Je n'en attends pas moins d'une de mes épouses, mère de mes enfants. Mais demain le sang coulera pour que je n'aie pas à tuer de nouveau cent fois et plus. Les Khwarezmiens ne me versent pas un tribut parce qu'ils reconnaissent mon droit à les dominer. Ils courbent l'échine parce que, s'ils ne le font pas, j'abattrai ma fureur sur eux et ils verront tout ce qu'ils aiment réduit en cendres.

Des larmes coulèrent des yeux de Chakahai et il lui caressa doucement la joue.

— Je voudrais pouvoir t'accorder ce que tu demandes. Mais si je le faisais, il faudrait châtier une autre ville dans un an et une dizaine d'autres après. C'est une terre rude, ses habitants ont l'habitude de la mort. Si je veux les gouverner, ils doivent savoir que me résister, c'est être anéanti. Ils doivent avoir peur. C'est le seul moyen.

Chakahai ne répondit pas et Gengis se sentit soudain excité par ses larmes. Il posa le plat sur le sol de la yourte, allongea sa femme sur le lit bas à côté de lui. Elle frémit quand la bouche du khan trouva la sienne, mais il ne sut pas si c'était de désir ou de peur.

À l'aube, Gengis quitta Chakahai pour aller assister à la tuerie. Il avait confié cette tâche aux tumans de ses fils Ögödei et Tolui. Vingt mille guerriers avaient nettoyé et affûté leurs sabres mais, malgré leur nombre, ils seraient épuisés quand ils en auraient terminé.

Les prisonniers étaient blottis les uns contre les autres dans l'ombre de la ville lorsque les guerriers les entourèrent. Beaucoup priaient à voix haute et ceux qui étaient face aux Mongols tendirent les mains devant eux en les implorant jusqu'à ce que les lames

tombent. Ce ne fut pas rapide. Les guerriers devaient abattre plusieurs fois leurs sabres sur les prisonniers qui se débattaient dans leurs liens, cherchaient à fuir en montant les uns sur les autres. Les hommes de Gengis étaient couverts de sang ; l'acier des lames s'ébréçait sur les os. Midi vint et le massacre se poursuivait. L'odeur du sang imprégnait l'air. Les Mongols haletants s'éloignèrent de la masse de vivants et de morts pour aller boire une eau tiède avant de reprendre leur besogne.

Le soleil de l'après-midi était brûlant quand ils s'arrêtèrent enfin et que le silence se fit dans la plaine. Les hommes des tumans des fils du khan titubaient de fatigue, comme s'ils avaient livré une longue et âpre bataille. Leurs officiers les envoyèrent à la rivière laver le sang qui les recouvrait, nettoyer et graisser leurs armes. La ville se dressait au-dessus d'eux, silencieuse et sans vie.

L'homme qui était tombé du haut de ses murs avait pleuré une partie du jour, puis ses larmes s'étaient taries, même si son corps continuait à être secoué de sanglots. On avait éclissé sa cheville et, sur l'ordre du khan, un officier lui donna un cheval et des vivres. L'homme partit tandis que les mouches et les oiseaux charognards se rassemblaient au-dessus de Herat. Gengis le regarda s'éloigner en sachant qu'il porterait la nouvelle à tous ceux qui avaient des oreilles pour l'entendre.

Dans l'ombre de la ville, il songea aux larmes de Chakahai. Il ne lui avait pas révélé où il mènerait ensuite son peuple. Les familles savaient qu'il avait l'intention de retourner chez lui, mais une autre région avait depuis longtemps cessé de payer le tribut et il y conduirait son armée avant de retrouver la steppe. C'était au Xixia qu'il avait rencontré la fille au teint pâle d'un monarque dont le royaume avait été la première marche menant à la capitale d'un empire. Comme les notables de Herat et de Balkh, le père de Chakahai avait cru que le khan ne survivrait pas aux armées envoyées contre lui.

Gengis sourit en donnant l'ordre de lever enfin le camp. Il était resté trop longtemps loin des terres des Jin et le Xixia serait l'exemple sanglant qui les mettrait au pas.

Les Mongols progressaient vers l'est, laissant derrière eux une traînée de feu et de sang. Les tumans précédaient les familles et s'attaquaient à des villes qui étaient encore à moitié en ruine après le premier passage des guerriers de Gengis. Alors que les survivants commençaient à reconstruire leurs foyers et leurs vies, les tumans déferlaient de nouveau pour massacrer et brûler.

Ceux qui voyageaient dans les chariots découvraient un paysage marqué de colonnes de fumée qui montaient dans le ciel, grossissant à mesure qu'ils avançaient, et qu'ils laissaient finalement derrière eux tandis que de nouvelles colonnes noires apparaissaient à l'horizon. Ils traversaient un paysage de désolation qui plaisait à l'œil de Gengis. Il n'avait plus rien à faire des cités du Khwarezm ni de ceux qui y vivaient. Après son passage, la région serait un désert pour une génération ou plus et ces villes ne se relèveraient pas pour le défier. Il épargna seulement Samarkand et Merv pour que d'autres les gouvernent en son nom. Temüge dut quand même supplier son frère pour obtenir qu'une garnison reste afin de protéger Samarkand, ses bibliothèques et ses palais. Gengis quittait le Khwarezm et il ne fallut pas longtemps pour que les plus humbles de ceux qui vivaient dans les yourtes sachent qu'ils retournaient faire la guerre aux Jin. Douze ans s'étaient écoulés depuis la chute de Yenking et Gengis était impatient de retrouver l'ennemi héréditaire. Le peuple mongol avait crû en force et, cette fois, rien au monde n'empêcherait le khan de placer son pied sur la gorge jin.

Six fois un mince croissant était devenu une pleine lune lorsqu'ils longèrent un vaste désert s'étendant au sud. Les terres mongoles se trouvaient au nord, de l'autre côté des montagnes, et Gengis était impatient d'y retourner mais il poursuivait son chemin. Ils parcoururent plus de huit cents lieues par un froid hivernal qui ne fit que revigorer les familles rendues malades par une chaleur incessante. Le Xixia était plus loin à l'est mais Gengis prenait autant de plaisir au paysage changeant, aux rizières noyées d'eau, que s'il rentrait chez lui. La chasse devint meilleure et ils dépouillèrent les terres de tout ce qui bougeait, emportant des troupeaux de yacks et de chèvres aussi facilement qu'ils incendiaient les villages situés à la lisière de l'empire Jin.

Par un soir doux, alors que le soleil se couchait dans un ciel sans nuages, Chakahai vint de nouveau dans la yourte du khan. Il fut content de la voir et elle sentit la force de la vitalité retrouvée qui habitait Gengis. Il portait une tunique qui laissait ses bras nus, marqués d'un réseau de cicatrices jusqu'aux doigts.

Il sourit en voyant le plateau de nourriture qu'elle avait apporté et le lui prit, huma avec plaisir l'odeur de la viande fraîche. Elle garda le silence pendant qu'il mangeait avec ses doigts, se détendant après une longue journée. Ils entendaient autour d'eux la rumeur paisible des yourtes où des milliers de guerriers partageaient un repas avec leurs femmes et leurs enfants, reprenaient des forces avant une autre dure journée à cheval.

Après s'être restauré, Gengis bâilla en faisant craquer sa mâchoire.

— Tu es fatigué, dit Chakahai.

Il tapota le lit à côté de lui et répondit :

— Pas à ce point.

Malgré les quatre enfants qu'elle lui avait donnés, elle avait gardé une silhouette svelte, héritage de sa race. Il eut une brève pensée pour la taille empâtée de Börte en tendant le bras vers Chakahai et en tâtonnant pour dénouer sa ceinture. Elle écarta sa main avec douceur.

— Laisse-moi faire, seigneur, murmura-t-elle.

Sa voix tremblait mais Gengis ne le remarqua pas. Quand elle ouvrit deel et tunique pour révéler sa peau blanche, il glissa les doigts sous le tissu pour la saisir de ses mains puissantes qui s'enfoncèrent dans la chair. Chakahai eut un léger hoquet qu'il entendit avec plaisir. Leurs souffles se mêlèrent et elle s'agenouilla devant lui pour lui ôter ses bottes. Il ne la vit pas tirer de l'une d'elles une longue dague et supposa que si elle frémissait, c'était à cause de la caresse de ses mains sur ses seins. Il baissa la tête vers les mamelons dressés dans l'air frais et sentit le goût de jasmin de sa peau.

Assis sur leurs chevaux à la lisière du camp, Khasar et Kachium surveillaient l'immense troupeau qui accompagnait les tumans. D'humeur légère, les deux frères profitaient de la fin de la journée pour bavarder avant de retourner auprès de leurs épouses pour le repas du soir.

Ce fut Kachium qui aperçut Gengis le premier. Il rit de ce que Khasar lui racontait tout en observant le khan monté sur sa jument préférée. Khasar se tourna pour voir ce qui avait attiré l'attention de

son frère et les deux hommes regardèrent en silence leur frère mener l'animal au pas entre les yourtes.

Khasar acheva son histoire concernant la femme d'un officier supérieur et la proposition qu'elle lui avait faite. Cette fois, Kachium rit à peine et Khasar, se tournant de nouveau, vit que Gengis avait atteint la limite du camp et que sa jument l'emmenait vers la plaine herbeuse.

— Qu'est-ce qu'il fait ? se demanda Kachium à voix haute.

Khasar haussa les épaules.

— Allons voir. Mes histoires n'ont pas l'air de t'intéresser beaucoup. Gengis, lui, les trouvera amusantes.

Les deux frères mirent leurs montures au trot pour rejoindre le khan, qui s'éloignait seul. Le jour déclinant devrait la plaine, l'air était doux. Détendus, ils appelèrent Gengis.

Il ne répondit pas et Kachium fronça les sourcils. Il se rapprocha mais Gengis, le visage brillant de sueur, ne se tourna pas vers lui. Kachium et Khasar se regardèrent, se postèrent de part et d'autre de leur frère et réglèrent leur allure sur la sienne.

— Gengis ? dit Khasar.

Là encore, pas de réponse, et Khasar se tut, acceptant de laisser son frère s'expliquer quand il le jugerait bon. Les trois hommes s'éloignèrent au pas sur la plaine herbeuse jusqu'à ce que les yourtes ne soient plus qu'une tache blanchâtre derrière eux et que le bêlement des bêtes se réduise à un murmure lointain.

Kachium remarqua la sueur qui coulait sur le visage du khan et sa pâleur anormale. L'estomac serré, il craignit une terrible nouvelle.

— Qu'y a-t-il, Gengis ?

Le khan continua à chevaucher comme s'il n'avait pas entendu et Kachium sentit l'inquiétude monter en lui. Il se demanda s'il ne devait pas faire faire demi-tour à la monture de son frère en même temps qu'à la sienne pour retourner vers les familles. Gengis tenait mollement la bride, dirigeant à peine sa jument. Troublé, Kachium regarda Khasar en secouant la tête.

Le soleil projetait sur eux ses derniers rayons quand Gengis bascula sur le côté et glissa de sa selle. Stupéfait, Kachium sauta à terre et tendit les bras vers le khan.

Dans la faible lumière du crépuscule, ni lui ni Khasar n'avaient vu la tache qui s'élargissait à la taille de leur frère, la coulée de sang qui rougissait la selle et le flanc de la jument. Dans la chute de Gengis, son deel s'ouvrit, révélant une plaie béante.

Kachium s'accroupit en pressant le khan contre lui, plaqua une main sur la blessure dans une vaine tentative pour empêcher la vie de s'échapper. Incapable de prononcer un mot, il leva les yeux vers Khasar qui, paralysé par le choc, demeurait sur son cheval.

La souffrance causée par la chute tira Gengis de son hébétude. Sa respiration était saccadée et Kachium le serra plus fort contre lui.

— Qui t'a fait cela, frère ? demanda-t-il en sanglotant.

Il n'envoya pas Khasar chercher un médecin. Les deux frères avaient vu trop de blessures pour ne pas deviner ce qui allait suivre.

Khasar descendit de cheval avec raideur, les jambes flageolantes. Il s'agenouilla près de Kachium, prit une des mains de Gengis dans la sienne. Le sang qui tachait la peau refroidissait déjà. Un vent chaud balayait la plaine déserte, soulevant de la poussière.

Gengis remua dans les bras de Kachium, sa tête roula en arrière, tomba sur l'épaule de son frère. Lorsque ses yeux se posèrent sur Kachium, il parut reprendre conscience de ce qui l'entourait.

— Je suis content que tu sois avec moi, dit-il d'une voix à peine audible. Je suis tombé ?

— Qui t'a fait ça, frère ? répéta Kachium, les yeux pleins de larmes.

Gengis ne sembla pas l'entendre.

— Tout se paie, chuchota-t-il.

Il ferma les yeux et son frère, fou de chagrin, émit une plainte inarticulée. Gengis releva faiblement la tête, ses lèvres remuèrent et Kachium en approcha son oreille.

— Détruis le Xixia, dit le khan. Fais-le pour moi, frère. Tue-les tous.

Aux mots succéda un râle et les yeux jaunes perdirent leur flamme quand Gengis mourut.

Khasar se releva sans en avoir conscience, les yeux rivés aux deux hommes pressés l'un contre l'autre qui paraissaient soudain si petits dans la vaste plaine. Avec rage, il essuya ses larmes, prit une inspiration pour contenir la vague de peine qui menaçait de le submerger. La mort de son frère était survenue si brusquement qu'il ne parvenait pas à l'accepter. Titubant, il baissa les yeux vers ses mains couvertes du sang de Gengis.

Lentement, il dégaina son sabre. Entendant le bruit de l'acier, Kachium leva la tête, vit le visage enfantin de son frère crispé par la rage.

— Attends ! cria-t-il.

Mais Khasar était sourd à tout ce qu'il pouvait lui dire. Il se tourna vers son cheval qui broutait tranquillement. D'un bond, il se mit en selle et lança l'animal vers les yourtes, laissant Kachium bercer le corps de leur frère mort dans ses bras.

Assise sur le lit, Chakahai passait une main sur le sang tachant la couverture. Elle semblait en transe, incapable de croire qu'elle vivait

encore. Des larmes coulèrent sur ses joues au souvenir de l'expression de Gengis. Quand elle l'avait poignardé, il avait eu un hoquet et s'était écarté d'elle, le couteau planté en lui. Il l'avait regardée avec étonnement puis avait retiré l'arme de son corps et l'avait jetée dans un coin de la yourte où elle était encore.

« Pourquoi ? » avait-il demandé.

Chakahai était allée ramasser la dague.

« Le Xixia est mon pays », avait-elle répliqué, déjà en larmes.

Gengis aurait alors pu la tuer, elle ignorait pourquoi il ne l'avait pas fait. Il s'était levé sans la quitter du regard. Il savait qu'il allait mourir, elle en était certaine. Elle le voyait dans ses yeux jaunes. Elle l'avait regardé fermer son deel sur la blessure et le serrer, le tissu s'imprégnant aussitôt de sang. Il l'avait laissée seule dans la yourte avec le couteau et elle s'était allongée sur le lit, pleurant l'homme qu'elle avait connu.

Khasar pénétra dans le camp au galop, passant entre les tentes sans se soucier de ceux qui se trouvaient sur le sentier et devaient s'écarter vivement. Ils comprenaient qu'il se passait quelque chose. Peu de guerriers avaient vu Gengis quitter le camp à cheval, un plus grand nombre virent Khasar revenir en fureur.

Parvenu à la yourte du khan, il sauta à terre avant que son cheval se soit totalement arrêté, chancela légèrement en montant les marches, se rua à l'intérieur.

Chakahai gisait sur le lit, les yeux vitreux. Il s'approcha, se pencha vers elle, vit la plaie qui lui barrait la gorge et la dague ensanglantée qui était tombée de sa main. Au lieu de l'apaiser, ce tableau décupla sa rage.

Avec un beuglement, il frappa le corps inanimé qui rebondit sur le lit et glissa à terre. Khasar plongea son sabre dans la poitrine de Chakahai, l'enfonça encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit hors d'haleine et couvert de sang.

Lorsqu'il ressortit de la tente, les gardes de Gengis, alertés par son cri, étaient accourus. Voyant le sang et les yeux fous de Khasar, ils saisirent leurs armes et parurent prêts à se jeter sur lui. L'un d'eux banda son arc, visa la poitrine de Khasar et demanda :

— Où est le khan ?

Conscient du danger qu'il courait, Khasar indiqua d'un geste la plaine qui s'obscurcissait au-delà des feux et des torches du camp.

— Il est mort, dit-il. Il gît dans l'herbe, et la putain qui l'a tué est là, derrière moi. Laissez-moi passer.

Il se fraya un chemin parmi les gardes médusés, ne vit pas l'un d'eux se précipiter dans la yourte pour vérifier. Le cri d'horreur que

l'homme poussa suivit Khasar qui était remonté en selle et traversait déjà le camp. Il n'avait pas étanché sa soif de vengeance en sabrant de la chair morte. La tente de Chakahai était proche et il y trouverait ses enfants.

Elle était vide. Il en ressortit aussitôt, avisa une servante jin et la saisit à la gorge tandis qu'elle tombait à genoux, terrifiée par le général couvert de sang.

— Les enfants, dit-il en serrant impitoyablement. Où sont-ils ?

La femme suffoquait, devenait écarlate. Il la lâcha, elle tomba sur le sol et il leva son sabre.

— Avec Börte, seigneur. Je t'en supplie, je ne sais rien.

Khasar s'élançait déjà. Rendu nerveux par l'odeur du sang, son cheval s'était éloigné. Khasar se mit à courir entre les yourtes, cherchant celle de Börte. Des larmes emplirent ses yeux quand il pensa à son frère dont le corps se refroidissait dans la plaine. Il y aurait un prix à payer.

Un groupe s'était formé autour de la tente de Börte. La rumeur s'était déjà répandue dans le camp, les guerriers et les familles avaient abandonné leur repas ou leur lit pour aller aux nouvelles. Khasar passa entre eux pour approcher de l'entrée, entendit à l'intérieur des voix et des rires, les bruits de la vie. Sans hésiter, il pénétra à l'intérieur, se retrouva face à des visages stupéfaits.

Börte était là avec Ögödei, qui se leva aussitôt, la main sur la poignée de son sabre. Khasar les remarqua à peine et porta son regard sur les quatre jeunes enfants de Chakahai, deux filles et deux garçons. Figés dans la lumière de la lampe, ils fixaient l'homme couvert de sang qui venait d'apparaître.

Khasar fit un pas vers eux, le sabre brandi. Börte poussa un cri, Ögödei se jeta sur son oncle. Les deux hommes tombèrent. Khasar écarta le corps du fils de Gengis comme s'il ne pesait rien, se remit debout. Dans sa rage et sa folie, il entendit cependant le bruit d'une lame quittant son fourreau et, tournant lentement la tête, vit Ögödei, prêt à se battre.

— Écarte-toi !

Ögödei tremblait, mais il ne bougea pas. Börte se dressa devant Khasar, tenta de mettre fin à l'affrontement des deux hommes. La mort était dans l'air et, quoique terrifiée, la veuve de Gengis dit, avec autant de calme qu'elle le put :

— Es-tu là pour me tuer, Khasar ? Devant les enfants ?

Il cligna des yeux comme s'il revenait de loin.

— Pas toi, les rejetons de sa putain. Gengis est mort.

Avec une infinie lenteur, Börte se leva elle aussi et vint se placer devant lui, écarta les bras pour protéger les enfants.

— Il faudra d'abord m'abattre, Khasar.

Il hésita. La fureur qui l'avait ramené au camp commençait à se dissiper et il aurait voulu la ranimer pour retrouver la simplicité du désir de vengeance. Ses yeux croisèrent ceux d'Ögödei et il y lut, en plus du chagrin, une prise de conscience naissante. Le jeune homme se redressa devant son oncle, ses mains cessèrent de trembler.

— Si mon père est mort, alors je suis le khan du peuple mongol.

Vidé de sa rage, Khasar se sentit soudain vieux et abattu.

— Pas avant que tu aies rassemblé les tribus pour leur faire prêter serment. En attendant, écarte-toi.

Il supportait mal l'éclat des yeux jaunes de l'héritier de Gengis. Ils lui rappelaient trop ceux du père et Khasar décela aussi un écho de la voix de Gengis quand Ögödei répliqua :

— Tu ne tueras pas mes frères et sœurs, général. Va laver le sang de ton visage puis tu m'emmèneras voir mon père. Tu n'as plus rien à faire ici ce soir.

Khasar baissa la tête et d'un coup le chagrin le submergea, comme une grande vague sombre. Son sabre lui glissa de la main et Ögödei réagit à temps pour empêcher son oncle de tomber. Il le tourna vers l'ouverture de la yourte et sortit avec lui en le soutenant. Börte les suivit des yeux, tremblante de soulagement.

Épilogue

Tout était nouveau. Les frères et les fils de Gengis ne portèrent pas le défunt khan dans les collines d'une terre étrangère pour l'abandonner aux corbeaux et aux aigles. Ils gardèrent son corps oint d'huile enveloppé dans des draps de lin blanc tandis qu'ils réduisaient le royaume du Xixia à des ruines fumantes. C'était le dernier ordre de Gengis et ils l'exécutèrent avec lenteur et application. Pendant une année entière, ils pourchassèrent, massacrèrent et laissèrent pourrir toute créature vivante de chaque ville et de chaque village.

Ensuite seulement, le peuple mongol prit la direction des plaines gelées et emmena son premier khan dans les monts du Khenti, où il était venu au monde. L'histoire de sa vie fut chantée mille fois et lue aussi grâce à la chronique rédigée par Temüge. Il emprisonna les mots sur des parchemins et ce fut toujours les mêmes qu'il prononça, quel que soit le nombre de fois qu'il conta l'histoire.

Ögödei était khan. Il ne rassembla pas les tribus pour leur faire prêter serment alors que son père gisait encore dans l'huile et le lin. C'était cependant sa voix qui gouvernait et si son frère Djaghataï voyait d'un mauvais œil l'accession d'Ögödei au pouvoir, il n'osait pas le montrer. Tous les Mongols pleuraient Gengis et nul ne songeait à contester après sa mort le droit qu'il s'était octroyé de choisir son héritier. À présent que sa vie était achevée, ils se rendaient mieux compte de ce qu'il avait accompli et signifié pour eux. Son peuple s'était élevé, ses ennemis n'étaient plus que poussière. Rien d'autre n'avait d'importance au moment de faire le bilan d'une vie.

Un matin à l'aube, alors qu'un vent glacé soufflait de l'est, les fils et les frères de Gengis se portèrent en tête du cortège funèbre. Temüge avait réglé tous les détails de la cérémonie en empruntant aux rites mortuaires de plus d'un peuple. Il chevauchait avec Khasar et Kachium derrière un chariot tiré par de superbes hongres qu'un officier de minghaan guidait avec un long bâton. Derrière lui, sur le chariot, la longue caisse d'orme et de fer semblait trop petite pour contenir le défunt. Les jours précédents, hommes, femmes et enfants étaient venus poser une main sur le bois chaud.

La garde d'honneur se composait de cent hommes seulement, tous jeunes et aguerris. Quarante jeunes filles les suivaient en poussant des plaintes à chaque pas pour marquer la disparition d'un grand

homme et attirer l'attention des esprits. Le Grand Khan ne serait pas seul dans les collines.

Parvenus à l'endroit préparé par Temüge, les frères et les fils de Gengis se regroupèrent en silence tandis qu'on plaçait la caisse dans une cavité creusée dans la roche. Ils ne dirent pas un mot quand les jeunes femmes s'égorèrent et tombèrent à terre, prêtes à servir le khan dans l'autre monde.

Temüge adressa un signe de tête à Ögödei, qui leva lentement une main et resta longtemps à contempler la dernière demeure de son père. Il vacillait légèrement, les yeux rougis par l'arkhi qui n'avait en rien allégé son chagrin. Il marmonna d'une voix pâteuse quelques mots que personne n'entendit et laissa son bras retomber.

Les guerriers tirèrent sur des cordes qui montaient vers les hauteurs, s'arc-boutèrent et bandèrent leurs muscles jusqu'à ce qu'un grondement de tonnerre se fasse entendre au-dessus d'eux. Des barrières en bois cédèrent et, l'espace d'un moment, ce fut comme si la moitié de la colline s'écroulait pour bloquer l'entrée de la caverne, soulevant un nuage de poussière si dense qu'on ne pouvait plus voir ni respirer.

Lorsqu'il se dissipa, Gengis les avait quittés. Il était né à l'ombre d'une montagne connue sous le nom de Deli'un-Boldakh, et c'était là qu'ils l'avaient enseveli. Son esprit continuerait à observer son peuple de là-haut.

Kachium poussa un soupir et se libéra d'une tension dont il n'avait pas eu conscience. Ses frères et lui firent faire demi-tour à leurs chevaux et ne regardèrent qu'une fois en arrière en se frayant un chemin entre les arbres qui couvraient les pentes. La forêt pousserait sur les rochers qu'ils avaient fait tomber et Gengis finirait par faire partie de la montagne même. Le visage sombre, Kachium songea que le khan ne serait pas dérangé dans son dernier sommeil.

À quelques lieues du camp, Khasar s'approcha de l'officier commandant la garde d'honneur et lui donna l'ordre de faire arrêter ses hommes. Tous ceux qui s'étaient réunis la veille dans la yourte du khan – Temüge, Khasar, Sübötei, Djebe, Kachium, Jelme, Ögödei, Tolui et Djaghataï – formèrent un groupe détaché. Ils étaient les graines d'une nouvelle nation.

Le tuman d'Ögödei quitta le camp pour s'avancer à leur rencontre. L'héritier désigné salua ses officiers puis les envoya exécuter la garde d'honneur. Gengis aurait besoin de bons guerriers pendant son voyage. Les généraux ne regardèrent pas derrière eux lorsque les flèches bourdonnèrent de nouveau et la garde d'honneur mourut en silence.

À la lisière du camp, Ögödei se tourna vers ceux qu'il mènerait dans les années à venir. Endurcis par la guerre et la souffrance, ils

soutinrent l'éclat de ses yeux jaunes avec confiance, conscients de leur valeur. Il portait au côté le sabre à tête de loup qui avait appartenu à son père et à son grand-père. Son regard s'attarda particulièrement sur Sübötei. Il avait besoin de cet homme mais il avait tué Djötchi, et Ögödei se promit qu'il y aurait un jour des comptes à rendre, un prix à payer pour ce qu'il avait fait. Il cacha ses pensées en montrant un masque froid, comme Gengis lui avait appris à le faire.

— C'est terminé, dit-il. Mon père n'est plus et j'accepterai le serment de mon peuple.

FIN

Note historique

Nous dormons tranquillement dans nos lits parce que des hommes rudes se tiennent prêts, la nuit, à employer la violence contre ceux qui chercheraient à nous nuire.

George Orwell

Parler de terres « conquises » par Gengis Khan implique de clarifier le terme. Lorsque les Romains conquièrent l'Ibérie et la Gaule, ils construisirent des villes, des routes, des ponts, des aqueducs et introduisirent le commerce : autant d'éléments de la civilisation telle qu'ils la connaissaient. Gengis ne fut pas un bâtisseur. Être conquis par les Mongols signifiait perdre son roi, ses armées et la plupart de ses villes, mais Gengis n'avait jamais assez de guerriers pour laisser une garnison nombreuse derrière lui quand il repartait. On voyait des Mongols sur les marchés de villes chinoises ou dans des contrées aussi lointaines que la Corée et l'Afghanistan, mais d'une manière générale, une fois que les combats avaient cessé, il n'y avait pas d'autorités mongoles exerçant le pouvoir sur place. Être conquis par les Mongols signifiait essentiellement que toutes les forces armées locales devaient se dissoudre. Quiconque rassemblait des troupes devait s'attendre à voir un tuman surgir à l'horizon. Les Mongols acceptaient un tribut, mais du vivant de Gengis ils ne renoncèrent jamais à leur mode de vie nomade.

C'est une notion difficile à comprendre, huit siècles plus tard, mais la peur des forces extrêmement mobiles de Gengis était peut-être aussi efficace que la présence effective des légions romaines pour contrôler une province soumise. Au XVII^e siècle, le chroniqueur musulman Abou'l Ghazi écrivit ces mots :

Sous le règne de Gengis Khan, tout le pays compris entre l'Iran et la terre des Turcs était si sûr qu'un homme aurait pu voyager du levant au couchant avec un plateau d'or sur la tête sans craindre la moindre violence de quiconque.

Vitesse et destruction étaient fondamentales pour les victoires mongoles. Pendant la campagne contre l'empereur jin, les armées du

khan donnèrent l'assaut à plus de quatre-vingt-dix villes en une seule année. Gengis prit part à vingt-huit de ces batailles et ne fut repoussé que quatre fois. Il bénéficia certes du fait que la Chine n'avait pas encore commencé à utiliser efficacement la poudre pour faire la guerre. Six ans seulement après la chute de Yenking, en 1221, une armée jin lança contre la ville song de Quzhou des pots de fer explosifs projetant des éclats à la façon des grenades modernes. Ceux qui viendraient après Gengis devraient faire face aux armements d'une nouvelle ère.

La bataille contre les chevaliers russes décrite dans le premier chapitre se déroule à peu près à l'époque de la cinquième croisade en Terre sainte. Pour replacer la Russie dans son contexte historique, précisons que la construction de l'immense cathédrale Sainte-Sophie de Novgorod commença dès 1045 et qu'elle remplaçait une église en bois à treize dômes édifiée un siècle plus tôt. La Russie médiévale et toute l'Europe étaient à la veille d'une longue période de construction de cathédrales et d'expansion chrétienne qui se heurterait à l'islam pendant les quatre siècles suivants. J'ai décrit les armures et les armes des chevaliers de cette époque aussi exactement que possible.

Les Mongols allèrent effectivement jusqu'à la Corée, à laquelle j'ai laissé son nom ancien de Koryo, qui signifie « haut et beau pays ». Les armées mongoles anéantirent les Khara-Khitaï, une branche des Jin qui avait quitté l'empire pour se retrancher dans les montagnes de Corée, d'où la dynastie au pouvoir ne pouvait la déloger.

En la personne de son frère Khasar, de Djebe et de Sübötei, le khan trouva des généraux qui méritèrent le nom de « chiens de chasse de Gengis ». On ne pouvait quasiment pas les arrêter et pourtant Gengis se tourna vers l'Asie centrale musulmane avant même que la conquête de la Chine, ou même simplement de la Chine du Nord, soit achevée. Dans la réalité, Djebe – la Flèche – fut établi dans son rôle plus tôt que je ne l'écris, mais la construction d'une intrigue impose parfois des changements inévitables. Sübötei et lui devinrent les deux généraux les plus célèbres de leur temps, égaux en talent, en dureté et en loyauté absolue au khan.

Gengis ne combattit pas pour gouverner des villes dont il n'avait que faire. Son objectif était le plus souvent personnel : briser ou

exterminer un ennemi, quel que soit le nombre d'armées et de cités qu'il trouvait sur sa route. Il était prêt à négocier avec l'empereur jin pour Yenking, mais, lorsque celui-ci se réfugia à Kaifeng, Gengis incendia la ville et envoya une armée à ses trousses. Malgré les terribles destructions qui suivirent, ce n'était encore qu'une bataille entre un homme, Gengis, et une famille, les souverains jin.

D'autres événements amenèrent le khan à abandonner sa conception personnelle de la guerre. Il est exact qu'un groupe d'émissaires – traduisez « espions » – mongols furent exécutés par le shah du Khwarezm. Le gouverneur d'Otrar, un parent du shah, fit arrêter les cent ou quatre cent cinquante hommes – selon les sources – envoyés par Gengis. Même alors, le khan présuma que ce gouverneur avait agi de son propre chef et envoya trois cents hommes de plus pour se le faire livrer et négocier la libération du premier groupe. Tous furent massacrés et ce fut cet acte qui amena Gengis à envahir des terres musulmanes. À ce moment-là, il avait très probablement l'intention d'achever d'abord la conquête de la Chine. Il ne tenait pas à ouvrir un deuxième front contre un ennemi si nombreux. Mais il n'était pas homme à ignorer un défi délibéré à son autorité. L'armée mongole se mit en mouvement et des millions d'hommes et de femmes moururent. Gengis monta seul sur le sommet d'une montagne et pria le père ciel en ces termes : « Je ne suis pas l'auteur de ces troubles, mais accorde-moi la force d'exercer ma vengeance. »

En provoquant la colère de Gengis, le gouverneur d'Otrar prit peut-être l'une des plus désastreuses décisions militaires de l'Histoire. Il pensait sans doute pouvoir traiter avec mépris le khan des Mongols. Cousin du shah et disposant de vastes armées, il faisait probablement peu de cas de la menace mongole.

La ville d'Otrar n'a jamais été reconstruite. Les Mongols exécutèrent Inaltchiq en lui versant de l'argent fondu dans les yeux et les oreilles. Si j'ai modifié l'ordre des villes qui tombèrent, le shah fut mis en déroute et dut s'enfuir, pourchassé par Sübötei et Djebe comme je le raconte. Il parcourut dans sa fuite plus de quinze cents kilomètres, traversant l'Ouzbékistan et l'Iran actuels, jusqu'au bord de la mer Caspienne, où il prit un bateau pour se réfugier avec ses fils sur une petite île. Épuisé, il succomba à une pneumonie et son fils Djalal al-Din (ou Jalal Ud Din) le remplaça à la tête des armées musulmanes. Il affronta une dernière fois Gengis devant l'Indus et s'échappa presque seul tandis que ses troupes étaient écrasées. Le jeune garçon qui deviendrait Kublai Khan était effectivement présent et on raconte que Gengis tint à lui montrer la bravoure de Djalal al-Din, exemple de la façon dont un homme doit vivre et mourir.

La secte des Assassins est peut-être surtout connue pour nous avoir donné le mot « assassin », dérivé de « hashishin », en passant par l'« ashishin » de Marco Polo, à cause de l'usage qu'ils faisaient du haschich pour provoquer en eux une folie meurtrière. Mais le mot vient peut-être plus simplement d'« assassin », pluriel d'« assas », terme arabe pour « gardien ». Musulmans chiites, ils se distinguent de la branche principale de l'islam, qui regroupe les sunnites. La pratique de montrer aux nouvelles recrues abruties de drogue une version du ciel et de l'enfer est véridique. On imagine aisément l'effet sur de jeunes esprits impressionnables. Ils passaient pour être d'une loyauté farouche envers « le Vieux de la Montagne ». À leur apogée, les Assassins exercèrent une grande influence et l'anecdote du gâteau empoisonné laissé sur la poitrine de Saladin endormi est exacte. Message parfaitement clair, et reçu comme tel par le chef arabe, lui enjoignant de ne pas les englober dans ses conquêtes. Si ses forteresses furent détruites par Gengis et les khans qui lui succédèrent, la secte demeura active pendant de nombreuses années.

Les Khwarezmiens utilisèrent des éléphants contre les Mongols à Otrar, à Samarkand et dans d'autres batailles, tactique sans espoir face à des guerriers dont l'arc était l'arme de prédilection. Les Mongols ne furent jamais effrayés par les charges des énormes animaux et les criblèrent de flèches. Chaque fois, les pachydermes pris de panique piétinèrent leurs propres rangs. Gengis disposa en une occasion d'éléphants capturés, mais il relâcha ces bêtes peu fiables sans chercher à les utiliser.

Pour des raisons propres à l'intrigue, j'ai déplacé à Samarkand le minaret devant lequel Gengis « s'incline ». Il se trouve en fait à Boukhara et s'élève encore aujourd'hui à cent cinquante pieds de hauteur. Gengis se serait adressé aux riches marchands de la ville pour leur dire, grâce à des interprètes, qu'ils avaient manifestement commis de graves péchés et que, s'ils en voulaient une preuve, ils n'avaient pas à chercher plus loin que sa présence parmi eux. On ne saura jamais s'il pensait vraiment être le châtiment de Dieu ou s'il faisait simplement de l'esprit.

Dans la religion islamique, Abraham est considéré comme le premier musulman, le premier à se soumettre à un dieu unique.

Comme pour Moïse et Jésus, le récit de sa vie dans le Coran diffère de celui de la Bible sur des points importants.

Djötchi, le fils aîné de Gengis, fut le seul général qui se retournât jamais contre lui. Il partit avec ses guerriers et refusa de revenir au camp. Si cette conduite nous est connue grâce à des documents, un auteur de romans historiques doit en expliquer les raisons. Ses hommes auraient abandonné femmes et enfants pour le suivre, ce qui peut paraître extraordinaire pour des sensibilités modernes. Possédait-il vraiment un tel charisme ? Pour prendre un exemple qui paraîtra peut-être bizarre, je me souvenais, en écrivant ce livre, du gourou David Koresh, dont les disciples furent tués quand des forces de police donnèrent l'assaut à sa secte, à Waco, Texas, en 1993. Auparavant, Koresh avait accueilli les femmes des disciples mariés dans son lit. Non seulement ils n'y avaient vu aucune objection mais ils avaient même accepté de ne plus coucher eux-mêmes avec leurs épouses. Tel est l'ascendant d'un leader charismatique. Pour ceux d'entre nous qui ne sont pas d'une pareille loyauté, des chefs comme Nelson, César et Gengis restent un mystère. Les circonstances exactes de la mort de Djötchi demeurent inconnues, mais si son père avait donné l'ordre de le tuer, aucun document n'en aurait gardé trace. La coïncidence peut sembler suspecte. Cela arrangeait Gengis que le seul homme qui l'ait jamais trahi meure peu après avoir emmené ses guerriers dans le Nord. Nous pouvons être sûrs que Gengis n'aurait pas fait appel aux Assassins, mais c'est tout.

La femme de Tolui, Sorhatani, a l'un de ces noms dont l'orthographe varie selon les textes. La plus exacte est probablement « Sorkhakhatani », mais je l'ai rejetée parce que trop disgracieuse pour l'œil et parce qu'il aurait fallu de toute façon prononcer les « kh » comme des « h » aspirés. Sorhatani ne joue qu'un rôle mineur dans ce livre mais, en tant que mère de Mongke et de Kublai, elle exerça une grande influence sur l'avenir du peuple mongol. Chrétienne, elle compta parmi ceux qui firent l'éducation des petits-fils de Gengis et elle permit cependant à Yao Shu, un bouddhiste, de devenir le mentor de Kublai. Ensemble, ils formèrent un homme qui embrassa la culture chinoise comme jamais Gengis n'y était parvenu.

Djalal al-Din rassembla soixante mille hommes environ sous sa bannière après la mort de son père. Chassé de ses terres, il dut être lui aussi un chef exceptionnel. Dans la vallée du Panchir, en Afghanistan,

il força une armée mongole à se replier de l'autre côté d'une rivière. Gengis le sous-estima et n'envoya que trois tumans écraser la rébellion. Pour la première fois, les troupes de Gengis avaient été mises en déroute. En un an, la réputation d'invincibilité pour laquelle il avait tant œuvré fut réduite à néant. Il se mit lui-même en campagne avec toutes les forces dont il disposait, imposant à ses guerriers une allure si rapide qu'ils n'avaient même pas le temps de s'arrêter pour manger, et rattrapa Djalal al-Din au bord de l'Indus, dans ce qui est aujourd'hui le Pakistan. Gengis prit l'armée du prince au piège entre ses troupes et le fleuve. Je n'ai pas raconté la suite de l'histoire de Djalal al-Din, mais, après avoir survécu à la bataille de l'Indus, il traversa l'Iran, la Géorgie, l'Arménie et le Kurdistan, rassemblant des fidèles jusqu'à ce qu'il se fasse assassiner, en 1231. Son armée prit Jérusalem sans lui, et la ville resta sous contrôle musulman jusqu'en 1917.

L'aventure de l'homme qui tombe des murailles de Herat est un détail curieux. La forteresse abandonnée est encore debout aujourd'hui, telle que je l'ai décrite. Gengis épargna effectivement cet homme, sans doute étonné qu'il ait survécu à une telle chute. Comme dans de nombreux autres épisodes, Gengis l'homme se montre très différent de Gengis le khan. En tant que personne, il admirait les démonstrations de bravoure, comme lorsque Djalal al-Din fit sauter son cheval d'une grande hauteur. En tant que khan, il ordonna le massacre de toute créature vivante dans Herat pour adresser un message à ceux qui croyaient sa puissance ébranlée par la rébellion de Djalal al-Din. La tuerie de Herat fut son dernier acte important en Afghanistan. Comme les habitants de cette ville, ceux du Xixia pensèrent que les lignes mongoles étaient trop étirées pour défendre des avant-postes lointains et cessèrent de verser le tribut. Leur refus de payer décida le khan à quitter enfin les terres du Khwarezm et à parachever la soumission de l'empire Jin, commencée plus d'une décennie plus tôt.

En 1227, Gengis mourut, douze ans seulement après avoir pris Yenking. Il passa environ huit de ces douze années à faire la guerre. Même en l'absence d'ennemis évidents, ses généraux étaient toujours en campagne et allèrent jusqu'à Kiev, où Sübötei remporta la seule bataille d'hiver en Russie. De tous les généraux de Gengis, il passe à juste titre pour le plus doué. Je n'ai fait que lui rendre justice dans ce livre.

Gengis mourut après une chute de cheval en attaquant le Xixia

pour la deuxième fois. Son dernier ordre fut effectivement de rayer ce royaume de la carte. Selon une légende persistante, il aurait été poignardé par une femme avant de se mettre en selle. Comme on ne connaît pas précisément sa date de naissance, il devait avoir entre cinquante et soixante ans. Malgré une vie aussi courte, et des origines aussi humbles, il laissa sur le monde une marque incroyable. Ses fils ne mirent pas son empire en pièces en se disputant sa succession et acceptèrent Ögödei comme khan. Il y aurait peut-être eu une guerre civile si Djötchi avait été vivant, mais cela, nous ne le saurons jamais.

L'armée de Gengis Khan était organisée en unités de multiples de dix selon une stricte chaîne de commandement.

L'arban : dix hommes, se partageant deux ou trois yourtes quand ils étaient totalement équipés.

Le jagun : cent hommes.

Le minghaan : mille.

Le tuman : dix mille.

Les chefs de minghaan et de tuman portaient le titre de « noyan », que j'ai traduit par « général » pour simplifier. Au-dessus d'eux, des hommes comme Djebe et Sübötei étaient des orloks, ou aigles, l'équivalent de maréchal.

On notera que si Gengis s'intéressait peu à l'or, des plaques de ce métal – paitze – devinrent le symbole du commandement dans ses armées et son administration. Les officiers de jagun portaient un paitze d'argent, les généraux une plaque d'or d'environ vingt onces, les orloks cinquante.

Le développement de l'organisation de l'armée, des armes de campagne et des routes de messagers rendit nécessaire la création de sortes d'officiers d'intendance connus sous le nom de « yurtchis ». Ils choisissaient l'emplacement des camps, organisaient la communication par messagers entre les armées sur des milliers de kilomètres. Les yurtchis les plus élevés en grade s'occupaient des opérations de reconnaissance, d'espionnage, et de la gestion au jour le jour du camp de Gengis.

Enfin, à qui voudrait en savoir plus sur Gengis Khan et ceux qui le suivirent, je recommande le merveilleux livre de John Man, *Gengis Khan : Life, Death and Resurrection*, ainsi que *The Mongol Warlords* de David Nicolle, *The Devil's Horsemen : The Mongol Invasion of Europe* de James Chambers, *Jenghiz Khan* de C. C. Walker, et, bien entendu, *L'Histoire secrète des Mongols*, dont l'auteur est inconnu et dont j'ai utilisé la traduction anglaise, due à Arthur Waley.

